This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

W BAYLEY

DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD

110 185

MONDE PRIMITIF,

ANALYSÉ ET COMPARÉ

AVEC LE MONDE MODERNE;

CONSIDÉRÉ

DANS SON GÉNIE ALLÉGORIQUE

ET DANS LES ALLÉGORIES

AUXQUELLES CONDUISIT CE GÉNIE.

In nova fert animus mutatas dicere formas.

MONDE PRIMITIF,

ANALYSÉ ET COMPARÉ

AVEC LE MONDE MODERNE;

CONSIDÉRÉ

DANS SON GÉNIE ALLÉGORIQUE

ET DANS LES ALLÉGORIES

AUXQUELLES CONDUISIT CE GÉNIE;

PRÉCÉDÉ

DU PLAN GÉNÉRAL

DES DIVERSES PARTIES QUI COMPOSERONT

CE MONDE PRIMITIF;

AVEC DES FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

PAR M. COURT DE GEBELIN,

De la Société Economique de Berne, & de l'Acad. Royale de la Rochelle.

A PARIS,

Chez
- L'Auteur, rue Poupée, Maison de M. Boucher, Secrétaire du Roi.
- BOUDET, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques.
- VALLEYRE l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Boucleris.
- Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques.
- SAUGRAIN, Libraire, Quai des Augustins.
- RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

M. DCC. LXXIII.

AVEC APROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

DEPT. HISTORY OF ART OXFORD

A

MONSEIGNEUR LE DUC DE LA VRILLIERE,

MINISTRE ET SECRETAIRE D'ÉTAT.

MONSEIGNEUR,

PERMETTEZ que je fasse paroître, sous vos auspices, l'Ouvrage par lequel je commence une carrière aussi intéressante qu'elle est longue & pénible, & qui offrira à tous les Sçavans de l'Europe une riche moisson de Découvertes à vérifier, à

perfectionner & à faire. Le GÉNIE ALLÉGORIQUE *qui présida à l'établissement des Sciences & des Arts dès la plus haute antiquité, en est l'objet. Je ressuscite en quelque sorte son langage; je développe ces Emblêmes & ces Symboles ingénieux sous lesquels il proposoit les vérités les plus utiles & les plus consolantes: je donne l'explication d'une multitude d'objets dont on désespéroit de percer l'obscurité, & dont la connoissance aura les suites les plus avantageuses pour le progrès & l'avancement des Sciences.*

Si je me suis souvent félicité d'avoir fait des recherches de cette nature, dans un siécle aussi éclairé, je ne me suis pas moins félicité de les avoir entreprises sous un Regne si distingué par le grand nombre de Travaux Littéraires qu'on y a exécutés en tout genre, aussi honorables pour les Hommes célébres qui les ont conduits à une heureuse fin, que pour le Monarque qui les favorisa, & pour les sages Ministres qui les encouragerent.

Ce concours soutient l'Homme de génie & ranime son zéle en lui laissant appercevoir l'approbation des Chefs de l'Etat, non moins flatteuse que celle de ses semblables & de ses modéles.

Mais à qui pourrois-je offrir avec plus de justice ces prémices de mes Travaux Littéraires, qu'à vous, MONSEIGNEUR, *qui êtes à la tête des Corps Littéraires de la Nation, Membre vous-même de cette Académie qui s'occupe avec tant de gloire de*

l'Histoire Nationale & de tout ce qui a rapport à l'Antiquité, & qui avez toujours été honoré de la confiance du Roi dans le Ministère le plus long que l'on connoisse.

Moins les Dédicaces vous sont agréables, MONSEIGNEUR, *& plus je serai flatté que vous ajoutiez aux marques de bienveillance dont vous m'avez déja honoré, celle de permettre que je saisisse cette occasion pour vous en témoigner publiquement ma reconnoissance.*

Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

COURT DE GEBELIN.

A Paris, ce 15 *Juin* 1772.

PLAN GÉNÉRAL.

PLAN
GÉNÉRAL ET RAISONNÉ
DU
MONDE PRIMITIF
ANALYSÉ ET COMPARÉ
AVEC
LE MONDE MODERNE.

PLAN
GÉNÉRAL ET RAISONNÉ

DES DIVERS OBJETS ET DES DÉCOUVERTES QUI COMPOSENT L'OUVRAGE INTITULÉ:

MONDE PRIMITIF
ANALYSÉ ET COMPARÉ

AVEC

LE MONDE MODERNE,

OU

RECHERCHES

SUR LES ANTIQUITÉS DU MONDE.

PAR M. COURT DE GÉBELIN,

De la Société Économique de Berne & de l'Académie Royale de la Rochelle.

A PARIS,

Chez
- L'Auteur, COURT DE GEBELIN, rue Poupée, Maison de M. *Bouchet* Secrétaire du Roi.
- BOUDET, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques.
- VALLEYRE l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue vieille Bouclerie.
- Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques.
- SAUGRAIN, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PLAN
GÉNÉRAL ET RAISONNÉ
DE L'OUVRAGE QUI A POUR TITRE
MONDE PRIMITIF
ANALYSÉ ET COMPARÉ
AVEC
LE MONDE MODERNE,
OU
RECHERCHES
SUR LES ANTIQUITÉS DU MONDE.

INTRODUCTION.

LA recherche & l'intelligence des Monumens qui portent l'empreinte des Tems éloignés, ont été chez les Nations policées de tous les siécles l'objet de l'aplication & des efforts d'un grand nombre de Savans. Ils furent soutenus, dans cette carrière sombre & pénible, par un sentiment vif des avantages inséparables du développement des institutions primitives des hommes. Leurs Langues, leurs Mœurs, leurs Loix, les Arts & les Usages qu'ont introduits & perfectionnés nos besoins & nos ressources, ont toujours été regardés comme la clef de toute les Institutions modernes, comme le

lien des choses même qui paroissent les plus dissemblables entre les Peuples de la Terre. Aussi la collection des matériaux rassemblés de toutes parts, est-elle devenue immense. Hiéroglyphes, Alphabets, Inscriptions, Manuscrits, Bas-Reliefs, Monnoies, Pierres gravées, &c. tout a été recueilli & observé.

L'immensité de cette Collection rend difficile à comprendre comment, avec des matériaux si nombreux, l'Edifice antique qui fut le berceau du Genre humain & les accroissemens qu'il a reçus pendant les premiers siécles du Monde, n'ont pas été reconstruits avec une précision & une solidité qui ne permissent pas de les méconnoître. Mais il est aisé de se convaincre que c'est la multitude même des piéces qui composoient cet Edifice, qui a mis obstacle à sa reconstruction.

Cette multitude est telle, que la vie la plus longue & l'aplication la plus soutenue suffisent à peine pour en faire le dénombrement : comment, à plus forte raison, un homme parviendroit-il à les comparer toutes, & à reconnoître assez exactement leurs raports & leur destination, pour assigner à chacune, non-seulement une place convenable, mais exclusive ?

L'impossibilité de porter un si pesant fardeau, a précipité les Savans dans des routes qu'on pourroit nommer divergentes & qui par conséquent étoient toutes également éloignées de la route, qui pouvoit les conduire au but qu'ils désiroient d'atteindre. Chacun s'est attaché à une partie de ces matériaux disséminés sur notre Globe, & chacun a regardé la portion qu'il avoit affectionnée comme une espéce de tout, qui formoit une partie réelle de l'Edifice total. De foibles analogies ont été le ciment trompeur qu'ils ont presque toujours employé pour consolider une multitude de piéces disparates, ou qui n'avoient entr'elles qu'un seul point de contact. Aussi n'a-t'on jamais travaillé à raprocher ces Edifices isolés sans en apercevoir la disconvenance, ou pour mieux dire que l'éxistence de l'un excluoit celle de l'autre. Ensorte que d'efforts en efforts, pour vaincre une difficulté déjà très-grande en elle-même, on n'est parvenu qu'à la rendre plus grande encore ; & le voile qu'on cherchoit à soulever ou à déchirer, couvre la moitié des tems & les retranche des Fastes du Monde.

Il y auroit cependant & de l'injustice & de l'ingratitude à juger d'après la diversité & l'insuffisance des systêmes qu'ils ont embrassés, les Hommes qui se sont distingués dans cette carrière. Ils joignoient à une vaste érudition, la sagacité la plus imposante ; & l'on ne peut méconnoître en eux, ce caractère propre du génie qui consiste à créer lorsque l'observation lui manque, ou qu'elle ne suffit pas pour bien saisir l'objet qu'il poursuit. On doit au travail de ces hommes infatigables, la Collection de Monumens sans lesquels nous serions réduits à les chercher, à les rassembler ; & peut-être ne leur doit-on pas moins pour avoir essayé tant de

Méthodes diverſes. Leurs écarts même raprochent de la bonne route, puiſqu'ils avertiſſent de s'éloigner de toutes celles qu'ils ont ſuivies ſans ſuccès ; & que les chemins qui reſtent à ſonder, étant moins nombreux, on ſe trouve plus près de celui qui conduit au but.

La diſcordance qui regne entre les ſyſtêmes connus, publie que l'inſpection & la comparaiſon exacte des Monumens ſeuls, eſt un mauvais guide : que ces Monumens nous montrent ce que les hommes des premiers ſiécles ont fait, ſans nous éclairer ſur les motifs qui les ont portés ou déterminés à le faire ; que le défaut de lumières ſur ces motifs, ne nous permet pas même d'entrevoir ſi les matériaux répondent à la deſtination qu'on leur a donnée, s'il ne nous en manque point, ſi ceux qui dans un raprochement ſyſtématique nous paroiſſent le mieux aſſortis, ne laiſſent pas un vuide dans leur vraie place, d'où on les auroit éloignés. Et comment ſe délivrer d'une multitude de doutes ſur le choix de la place que chaque piéce doit occuper, lorſqu'on n'a pas ſous les yeux le plan général de ce vaſte Monument, auquel tout ce qui exiſte ſur la terre doit ſe raporter avec la derniere préciſion ? Comment raprocher ſans mépriſe des matériaux ſi différens, & à tant d'égards, empruntés de tant de Peuples, taillés pour ainſi dire, à de ſi grandes diſtances les uns des autres, & dont les formes ont ſi prodigieuſement varié ſous les coups redoublés de ces révolutions phyſiques de notre Globe qui ont ſi fort influé ſur le moral de ſes habitans.

N'eſt-il pas évident que, faute d'un lien commun, ces matériaux innombrables reſtent auſſi iſolés, auſſi épars, auſſi muets malgré nos raprochemens, que dans l'état de diſſémination où les retient la nuit des tems & l'oubli des inſtitutions primitives ?

Le découragement ſembloit devoir naître de ces réflexions, & ſur-tout de l'inutilité des efforts de ceux qui nous ont précédé dans ce genre de méditation. Cependant, c'eſt la difficulté même de vaincre tant d'obſtacles, qui a fait ſoupçonner qu'en conſidérant les reſtes de l'Antiquité comme les effets d'une Cauſe premiere, & en cherchant cette cauſe dans la Nature, qui eſt & qui ſera toujours le guide unique dans l'apréciation des Ouvrages humains, il ne ſeroit pas impoſſible de retrouver le ſentier qui a conduit les premieres générations juſqu'à nous, & qui peut nous faire remonter juſqu'à elles. Ce premier pas a dirigé le ſecond, & l'on a ſenti que pour réunir tous les anneaux de cette immenſe chaîne, il falloit ſaiſir dans la Nature un principe inhérent à l'eſpéce humaine, & dont les effets ou les conſéquences fuſſent néceſſairement les mêmes pour tous les tems, pour tous les climats, pour tous les Peuples.

On crut reconnoître ce principe, auſſi fécond que ſolide, dans les beſoins inſéparables de notre conſtitution individuelle & dans les moyens de les ſatisfaire, que la Providence a placés avec profuſion dans nous & autour de nous. En effet, tout eſt né de nos beſoins. Ces beſoins ont

été les mêmes pour tous, dans tous les tems, dans tous les Pays; leur continuité a entraîné la perpétuité des premiers moyens employés à les remplir. Nulle lacune, nulle suspension n'a été possible, puisque l'espéce humaine s'est perpétuée, & que les mêmes besoins & les mêmes ressources l'ont suivie par-tout. Les enfans ont aporté, en naissant, l'impuissance de se suffire à eux-mêmes; ils ont nécessairement apris de leur pere les moyens connus de suppléer à cette impuissance : c'est dans la nécessité d'observer, de comparer, de raprocher les êtres physiques, dans la faculté d'en former, pour ainsi dire, de nouveaux êtres en les pliant à de nouvelles combinaisons, qu'ils ont trouvé la source inépuisable de nouveaux moyens pour remplir leurs besoins.

Il y a donc une chaîne continue qui lie tout à l'homme : il ne faut que bien connoître celui d'aujourd'hui pour connoître ceux de tous les siecles : les séries physiques & les séries morales sont nécessaires en elles-mêmes; elles sont sous nos yeux, sous notre main: tout ce qui nous environne nous présente des arts, des loix, des mœurs qui ont commencé avec nos besoins, que de nouveaux besoins ont perfectionés; & qui par la raison même qu'ils ont été perfectionnés, ont leur racine dans l'Antiquité la plus reculée. Ainsi, en écartant ce qui n'est que *perfectionnement*, nous avons la plus grande certitude, une certitude de fait, que ce qui a existé autrefois, existe aujourd'hui dans son intégrité, & n'a subi d'autre altération que des extensions & des dévelopemens; que les Monumens de l'Antiquité ne sont que les témoins des moyens que l'on employa pour satisfaire aux besoins de l'humanité, comme nos Monumens actuels ne sont que les témoins de nos besoins & de nos ressources, & qu'en confrontant ce qu'ils déposent à l'égard du présent & du passé, nous aurons non-seulement le vrai systême, mais l'Histoire de tous les tems, de tous les Monumens.

Pour embrasser ce Tableau dans toute son étendue, il suffit de se transporter au moment, où commença la chaîne dont nous formons le dernier anneau. Qu'eussions nous fait alors ? que feroient aujourd'hui ceux qui se trouveroient placés dans des circonstances pareilles ? Ce que nous supposons que nous ferions, est précisément ce qu'ils firent en effet, parce qu'ils le firent & que nous le ferions nécessairement.

L'insuffisance individuelle réunit les hommes en société: la société fit sentir la nécessité de faire connoître les besoins individuels & d'indiquer les moyens d'assistance, qui pouvoient ou les affoiblir ou les faire cesser. De-là, une Langue primitive; & de la formation de cette Langue, la nécessité qu'elle se soit transmise d'âge en âge, & qu'elle se soit conservée toute entière malgré la séparation des Peuples & leurs migrations. De-là, l'invention & la conservation des Arts, des Loix, &c. de-là leur perfectionnement, parce que la somme des besoins augmentant avec

la découverte des moyens de les satisfaire, chaque moyen devint à la fois la source & de nouveaux besoins & de nouveaux moyens.

Ne supposons cependant pas, que ces moyens fussent toujours si nécessaires, que l'homme n'ait jamais pû choisir, & se tromper dans leur choix : qu'il ait toujours été conduit à cet égard, par une cause invariable & nécessaire : ce seroit un raisonnement faux & illusoire. Telles sont les richesses de la Nature qu'elle présente toujours à l'Homme une multitude de moyens, & que c'est par-là qu'elle donne lieu à son intelligence & à sa sagesse de se développer : aussi observe-t'on dans l'industrie des Peuples, une variété infinie. Mais il n'en est pas moins vrai que ces moyens furent puisés dans la Nature, & que lorsqu'on se détermina pour l'un préférablement aux autres, on y fut amené par des motifs, dont on peut toujours rendre raison. C'est même la considération des moyens qu'employe chaque Peuple, qui fait connoître la différence de leur position & de leur génie ; & qui met en état de juger d'avance, par la nature des moyens qu'ils mirent en œuvre, des succès qu'ils durent avoir : c'est cette même considération qui devient la source de la perfection, à laquelle on s'éléve de siécle en siécle, soit en profitant mieux des moyens déjà employés, soit en y substituant des moyens plus féconds, dans leurs dévelopemens.

La transmission de siécle en siécle de cette masse de découvertes, en devint plus embarassante : mais il se fit bientôt, un partage de ces immenses richesses. Les Professions se classerent, & le dépôt total s'est conservé, d'un côté, par la perpétuité des besoins réels ou factices ; & d'un autre côté, par l'adoption que fit chaque individu du travail d'une de ces classes, destinées en commun pour suppléer à toutes les privations.

Ainsi tout Art, qui répond aux premiers besoins, comme le Langage, l'Agriculture, &c. renferme aujourd'hui & ce qu'il a toujours été & ce qu'il est devenu par l'industrie humaine. Ses élémens fondamentaux sont demeurés les mêmes ; ils s'y retrouvent en entier : & les Monumens qui s'y raportent ne sont que des points de reconnoissance, qui nous avertissent des momens où les accroissemens se sont faits.

En suivant ces principes, on s'est convaincu de plus en plus qu'en travaillant à deviner l'Antiquité par les Monumens seuls, on ne feroit que remuer un amas de décombres & les rejetter alternativement & successivement les uns sur les autres : au lieu qu'en les considérant uniquement comme des témoins des besoins inséparables de l'humanité & des moyens qui ont été employés pour les remplir, ces principes, ces faits primitifs & nécessaires, ont appellé un à un ces Monumens innombrables, & ils sont venus, pour ainsi dire, se ranger d'eux-mêmes à leur vraie place. Leur nombre, ou pour mieux dire, leur immensité, loin d'être, comme dans

les systêmes qui ont paru jusqu'ici, un obstacle à leur raprochement, est devenu l'instrument de leur réunion. Ils ont tous concouru à completter, à consolider l'Edifice, en remplissant tous les vuides. Les illusions & l'obscurité se retrouvoient par-tout dans des assortimens purement factices; l'incertitude & les contradictions déceloient à chaque instant un ouvrage de main d'homme : dès qu'on a interrogé la Nature, ses réponses ont été nettes, précises, innombrables : cette même lumière inhérente aux choses, & qui éclaire les objets voisins de nous, s'est étendue sans éclipse, sans interruption, jusqu'aux Monumens des siécles les plus reculés.

La Nature, toujours la même, est le fil incorruptible qui nous a conduit dans la route droite & facile que nous proposons à nos Lecteurs de parcourir avec nous: ils y verront toutes les Connoissances humaines, tous les Monumens s'expliquer les uns par les autres & se classer d'eux-mêmes: parce que la nature de chaque objet en détermine la place par ses raports avec nos besoins : plus ces besoins sont pressans, plus les objets qui s'y raportent sont placés au devant du Tableau.

Quand on a bien observé l'Homme en lui-même, ce qui lui manque, les ressources que la Nature lui a fournies pour se le procurer ; il est impossible de regarder les mots essentiels, ces mots que l'on retrouve encore aujourd'hui dans toutes les Langues, comme l'effet d'un choix fait au hazard : on voit clairement qu'ils sont la peinture exacte d'objets déterminés, & une suite nécessaire des besoins de l'humanité & de l'organisation de l'Instrument vocal.

La Grammaire Universelle cesse d'être envisagée, comme le résultat éventuel de l'usage, ou du caprice de chaque peuple : on voit qu'elle est inséparablement liée au besoin de se faire bien entendre, de dessiner correctement & dans ses détails, l'objet qu'on a pour modéle; & que par conséquent, elle porte sur une base antique, toujours la même, & par conséquent à l'abri des secousses de l'arbitraire.

On voit avec la même clarté, que l'Art d'assurer la réproduction des subsistances, art qui distingue l'homme des autres Etres aussi essentiellement que la parole, & tous les autres Arts dont il est la cause & la source, sont le produit nécessaire de nos besoins, & des ressources que nous a fourni l'observation successive des propriétés des différens Etres.

C'est par cette route, constamment suivie depuis les premiers âges jusqu'à nous, que l'Histoire écrite aquiert un dégré de certitude, que la gravité & l'unanimité des Historiens ne pourroient lui donner. Elle se trouve liée dans toutes ses parties à des piéces de comparaison, non-seulement analogues, mais identiques, & produites par tous les siécles, par tous les Peuples. Par-là, on ramene à des principes incontestables, tout ce que l'antiquité nous a transmis sur la population de la terre, sur la prospérité, les révolutions & la chûte des Empires: & les faits

historiques justifiés ou démentis d'après des principes démontrés, se séparent d'eux-mêmes des fables, & ne nous montrent dans les variétés mythologiques des différentes Nations que les piéces justificatives des mêmes besoins, des mêmes Arts, sans autre altération que les fléxions locales, nécessitées par le Physique de chaque climat. En un mot, tout ce qui éxiste ne présente plus que des rayons partant d'un même centre, & renfermés dans un cercle qui les lie tous, qui les classe tous, & qui indique non-seulement les raports, mais la raison & le motif de tous.

L'Ouvrage que nous annonçons au Public, sera donc la clef de tous les siécles & de toutes les connoissances humaines. Il démontrera que l'antiquité la plus reculée, les tems moyens, & les tems actuels ne sont que des points inséparables les uns des autres & qu'ils forment un même tout. On espere que le Lecteur en sera convaincu, lorsqu'il aura parcouru l'esquisse de ce grand travail. On va donc mettre cette esquisse sous ses yeux.

Cet Ouvrage aura pour titre :

LE MONDE PRIMITIF *analysé & comparé avec le Monde Moderne, ou Recherches sur les Antiquités du Monde.*

C'est le MONDE PRIMITIF, parce que l'on y traite des Origines du Monde & de ses Antiquités depuis ses commencemens jusques aux tems historiques des Grecs & des Romains, c'est-à-dire, jusqu'au VIII. siécle au moins avant notre Ere, tems où il se fait une révolution générale depuis la Chine jusques en Italie, & où les lumieres commencent à se déveloper avec une explosion remarquable.

Ce Monde est ANALYSÉ, car on y passe en revue sa langue, son écriture, ses mœurs, ses usages, ses loix, sa religion, son étendue, & l'on remonte à l'origine & aux causes de ces objets fondamentaux.

Il est COMPARÉ AU MONDE MODERNE, en ce que l'on démontre que sa langue est la nôtre, & que la plupart de nos connoissances viennent de cette source premiere.

Ce TABLEAU se divise en deux parties, correspondantes à deux Classes auxquelles se rapporte son ensemble.

Dans la premiere Classe, on considere le Monde Primitif relativement aux MOTS.

Dans la seconde, on le considere relativement aux CHOSES.

Nous développerons ensuite les considérations qui doivent convaincre nos Lecteurs, de la certitude du succès de ces recherches & des avantages qui en résulteront.

PREMIERE CLASSE.

OUVRAGES RELATIFS AUX MOTS.

LEs Ouvrages qui entrent dans cette Claſſe, ſont en grand nombre : mais pour nous reſſerrer, nous les réduirons ici à X.

I. Principes du Langage ; ou Recherches sur l'Origine des Langues et de l'Ecriture.

II. Grammaire Universelle.

III. Dictionnaire de la Langue Primitive.

IV. Dictionnaire Comparatif des Langues.

V. Dictionnaire Étymologique de la Langue Latine.

VI. Dictionnaire Étymologique de la Langue Françoise.

VII. Dictionnaire Étymologique de la Langue Hébraïque.

VIII. Dictionnaire Étymologique de la Langue Grecque.

IX. Dictionnaire Étymologique des Noms propres de Lieux, Fleuves, Montagnes, &c.

X. Bibliothéque Étymologique, ou Notice des Auteurs qui ont traité de tous ces objets.

Le peu d'eſpace qu'occuperont toutes ces Parties, dont l'énumération ſemble préſenter une maſſe énorme & un détail effrayant, ſera une preuve ſans réplique de la bonté de notre Méthode, & formera un enſemble d'autant plus intéreſſant, qu'on pourra le ſaiſir avec plus de facilité ; & ſe livrer à l'examen de tous les objets qui le compoſent, avec autant de plaiſir que de confiance. Par notre marche & au moyen des Régles ſimples & évidentes qu'offriront nos Principes ſur le langage & l'écriture, & notre Grammaire Univerſelle, on verra naître & ſe déveloper ſans effort le Dictionnaire de la Langue Primitive, bornée à un petit nombre de mots très-ſimples. De ceux-ci naîtra avec la même aiſance, le Dictionnaire Comparatif des Langues, dont tous les mots ſeront des dérivés également ſimples du Dictionnaire primitif. En confrontant avec ceux-ci les mots grecs & latins, on en verra auſſi-tôt la raiſon, & ils occuperont eux-mêmes le plus petit terrain poſſible ; l'on verra enſuite ſe fondre & ſe réduire à très-peu de choſe, cette multitude immenſe de mots qui compoſent nos Langues modernes, & qui ne ſeront que des nuances de tout ce que l'on ſait déjà. C'eſt ce dont on ſe convaincra aiſément, en liſant le dévelopement que nous allons donner de chacune de ces Parties.

PREMIER

PREMIER OBJET.

PRINCIPES DU LANGAGE

ET DE L'ECRITURE.

DAns ces recherches fur l'Origine des Langues & de l'Ecriture, on commence par l'analyfe de l'inftrument vocal: préliminaire fi effentiel dans un Ouvrage de la nature de celui ci, qu'il eft impoffible d'y procéder avec quelque fuccès fans fon fecours En effet, de même qu'un Muficien eft obligé de connoître toute l'étendue des Tons que comporte un Inftrument de Mufique quelconque, nous ne faurions parler des Langues fans avoir analyfé fcrupuleufement les divers Tons qui compofent l'étendue de la voix, leurs caufes, leurs effets, leurs mêlanges, la maniere dont ils fe remplacent les uns par les autres, les raports qu'ils ont avec la Nature & avec nos fenfations & nos idées. Ce font autant de principes & de loix, fans la connoiffance defquels, l'origine des Langues refteroit toujours dans le plus grand cahos: & c'eft parce qu'on a trop méprifé cette étude, que l'on a toujours eu fi peu de fuccès dans ce genre de recherches.

Par cette analyfe, on s'affure des divers Elémens dont eft compofé le langage; & qu'ils fe divifent en trois Claffes.

1°. *Sons*, ou *Voix*.

2°. *Articulations*, ou *Intonations* fimples.

3°. *Paffages*, ou *Articulations* doubles.

Les Voix, ou *Sons*, & les Intonations ou *Articulations* font immuables, parce qu'ils n'ont jamais pu être inventés. En conféquence, ils font les mêmes chez tous les Peuples; au lieu que les paffages ou confonnes doubles, effet de leur volonté ou de leurs befoins, varient fuivant les générations & les Peuples.

Les fons ou voyelles immuables forment une Série compofée de fept voix, ou fons aigus, graves & moyens; & qu'on peut apéler Octave, parce que chacune de fes portions, eft fufceptible de divers dégrés d'élévation dans fon ton.

Les Intonations ou Articulations font l'effet des touches qui compofent l'Inftrument vocal, & forment deux féries différentes, une de confonnes fortes, l'autre de confonnes foibles, fuivant que l'intonation de chaque touche eft forte ou foible; légere, ou dure. Chacune de ces féries eft compofée de fept confonnes, qui correfpondent à autant de ouches de l'Inftrument vocal; & dans ces féries, chaque confonne

forte répond à une douce : d'où résulte un Alphabet naturel, immuable & universel de vingt-une lettres, c'est-à-dire de sept Voyelles, & de quatorze Consonnes, auquel fut assujetti le premier qui parla.

Ainsi, dès qu'il y eut deux personnes sur la terre, elles purent parler, & elles le firent en effet ; il ne falut pour cela aucun effort, aucun travail : il en fut comme du physique : on n'attendit pas les Régles du mouvement pour se mouvoir & marcher : on marcha, parce qu'il le faloit & parce qu'on étoit fait pour marcher. De même, l'Homme entraîné par l'impétuosité du sentiment, ouvrit la bouche & il rendit des sons articulés : ces sons articulés peignirent ses sentimens, sa Compagne l'entendit, elle lui répondit, & il l'entendit à son tour : & par cette réciprocité de sons, leurs ames se dévoilerent l'une à l'autre, d'où naquit entr'eux un attrait qu'ils ne trouvoient nulle autre part. L'Homme sentit donc toute l'importance de ce don excellent de la Divinité ; & pour en retirer toute l'utilité possible, il parcourut l'étendue entière de l'Instrument vocal, assignant une valeur à chaque son qu'il en tiroit.

On considere donc ici, la valeur qu'on assigna à chacun de ces sons & de ces tons, à chaque élément de l'Alphabet : comment chaque son fut destiné à exprimer une sensation différente ; & comment les Intonations furent destinées à représenter nos idées, non par le choix de l'homme, mais par une suite nécessaire des propriétés de ces sons & de ces Intonations & de leurs raports avec la nature entiere qu'il faloit peindre : ensorte que l'Homme guidé par ces raports, parla dès le commencement sans peine, peignant dès les premiers instans toutes ses idées avec la plus grande éxactitude ; & faisant connoître avec la même aisance tous les sentimens dont il étoit affecté. Ainsi se forma une double Langue : celle des sentimens & celle des idées : la premiere commune à l'Homme avec les Animaux, mais beaucoup plus parfaite chez le premier : la seconde absolument privative à l'Homme, parce qu'elle ne pouvoit convenir qu'à lui, répondant à des opérations auxquelles lui seul entre tous les Etres qui vivent sur ce Globe, puisse s'élever.

Entrant alors dans le détail, on voit quelles sensations furent peintes par chaque voyelle, & quelles Classes d'idées furent rendues par chaque intonation de touches ; & comment celles-ci suffirent pour exprimer l'étendue immense de nos idées, par la nature particuliere de chaque touche. Ces touches complettoient entr'elles toutes les qualités des objets que nous avions à rendre, comme le Peintre rend la Nature entière, parce qu'il trouve dans ses couleurs élémentaires, tout ce qu'il faut pour rendre toutes celles que lui offre la Nature.

Ainsi les tons rendus par des touches légères & agréables, servirent à peindre les idées tendres & agréables, tandis que les tons rendus par des touches fortes & dures, peignirent les idées totalement opposées à

celles là, les idées désagréables, fâcheuses, ou toutes celles qui se raportoient à des objets forts & nerveux, ou remplis de rudesse & d'âpreté.

Ainsi se formerent les premiers mots, mots simples & nécessaires; car il ne dépendit jamais de l'Homme de peindre autrement qu'il ne voyoit; & ces mots devinrent la base immuable de toutes les Langues, puisque cette base ne dépendant point de l'Homme, n'étant point l'effet de son choix, du caprice, ou du hazard, elle n'a jamais pu & ne pourra jamais éxister autrement.

Dès ce moment, existe le Tableau intéressant & nouveau, mais auquel il est impossible de refuser son consentement, de la formation de la première des Langues, germe de toutes les autres, & sur lequel elles s'éleverent toutes, sans pouvoir jamais s'en écarter.

Ces premiers mots, élémens de la Langue première & de toutes celles qui en sont nées, ne suffisant pas, on les voit ensuite se réunir deux à deux, trois à trois pour former de nouveaux mots, pour peindre de nouvelles séries d'idées; mais toujours relatives aux premiers élémens du langage.

Ainsi l'on eut des mots d'une syllabe à une, deux & trois lettres: & des mots de deux syllabes.

Ces quatre sortes de mots sont si nombreux, qu'ils forment par eux-mêmes une Langue complette: celle du Monde Primitif, suffisante pour devenir la racine de tous les mots possibles

Pénétrant ensuite dans son génie & dans ses propriétés, l'on voit son extrême abondance, son harmonie, sa beauté & sa force; combien elle étoit capable de se prêter à tous nos besoins, au dévelopement de toutes nos connoissances, à toutes les idées que nous pourrions acquérir; qu'à tous ces égards, nos Langues modernes n'ont nulle supériorité sur celle-là: & que les Hommes se trompoient si prodigieusement, en croyant les Langues un effet de leur pure invention, qu'il n'est peut-être aucune Science, aucun Art, aucun genre d'occupation dans lequel ils aient été moins inventeurs, & où ils ayent moins innové.

Bientôt on s'aperçut, que si le langage étoit d'une utilité admirable pour vivre en société & pour se perfectionner, il étoit cependant d'un usage borné; parce qu'il n'opéroit que dans le moment présent, & que son utilité étoit nulle pour ceux qui n'étoient pas renfermés dans l'espace parcouru par la voix. On chercha donc un moyen de donner de la consistance & de la permanence à cette voix; de transmettre aux hommes de tous les lieux & de tous les tems, les leçons admirables des Sages qui instruisoient les humains, & de réunir toutes ces instructions successives, afin que cette masse pût se conserver & s'augmenter sans cesse.

Ce moyen, les Hommes le trouverent, c'est l'ECRITURE: & ils le trouverent si vîte, & d'une manière si intimément liée avec le langage,

qu'on ne sauroit décider lequel des deux Arts fut inventé le premier ; & que nous sommes fondés à en faire honneur au Monde Primitif, à ces tems qui virent naître la première des Langues.

Débrouillant toutes les idées confuses qu'ont eu à cet égard les Savans qui se sont occupés de ces objets, & qui n'ayant pas eu des idées nettes de l'origine du langage, n'ont pû en avoir de l'origine de l'écriture, on aperçoit à l'instant ce qu'il y a de vrai ou de faux dans leurs systêmes, en voyant naître l'Ecriture d'une manière aussi simple que le langage & d'aprés la même marche ; ensorte que l'écriture se trouve aussi nécessaire & aussi conforme à la nature, que le langage lui-même.

L'Alphabet primitif avoit été pris dans la nature : chacun de ses élémens peignoit un objet particulier : sa prononciation en faisoit naître à l'instant l'idée dans celui qui l'entendoit : elle le mettoit comme sous ses yeux : qu'eut-on donc à faire pour écrire ? Rien autre chose qu'à tracer sur un corps quelconque, la peinture de l'objet lui-même. Mais c'est l'Ecriture hiéroglyphique, s'écriera-t-on ! Sans doute : aussi verra-t-on qu'il n'a jamais pu éxister une Ecriture qui ne fût pas hiéroglyphique ; ou qui étant née de celle-ci, fût purement Alphabétique, & rien de plus ; qui ne fût point représentative, & qui fût par conséquent l'effet unique du choix libre & volontaire d'un Scribe. Suposer une pareille écriture, c'étoit suposer l'impossible : l'écriture Alphabétique, aussi nécessaire que le langage, procéde exactement de la même manière, & par les mêmes principes : ce n'en est que la répétition sous une forme différente. Chaque élément de l'Alphabet *vocal* peignoit un objet ; chaque élément correspondant de l'Alphabet *écrit*, peignit le même objet.

Ainsi, on a une double série d'objets exactement les mêmes : objets peints par la parole ; objets peints par l'écriture.

Le raport étroit & frapant de ces deux séries se démontrant l'un par l'autre, éléve nos Principes au plus haut dégré de certitude, & ne laisse aucun doute sur notre Langue primitive.

C'est ici un avantage absolument propre à nos recherches & à nos découvertes, & qui en doit donner une idée des plus favorables ; puisqu'elles se développent avec tant d'aisance, & avec des principes si nombreux & si riches, toujours différens & toujours conduisant cependant aux mêmes conséquences.

Suivant ensuite cet Alphabet naturel chez toutes les Nations qui ont écrit, nous voyons les Alphabets en usage chez elles, être tous nés de celui-ci, n'en être qu'une imitation servile, & le représenter encore d'une manière frapante, dès qu'on en fait les raprochemens, & que l'on range tous ces Alphabets suivant leur rang de succession. Par le moyen des intermédiaires, on voit l'origine commune de ceux qui semblent les plus éloignés & les moins relatifs à ceux que nous connoissons le mieux.

D'ici naissent des conséquences infiniment curieuses sur l'antiquité de l'Ecriture, sur les lieux de son origine, sur ses causes, sur ses effets & ses influences pour le progrès des Lettres, sur l'origine de son nom, sur les variations qu'elle a essuyées, & leurs causes ; sur l'utilité de ces connoissances pour l'intelligence des monumens anciens ; & sur-tout pour déchiffrer les monumens hiéroglyphiques

L'Alphabet *vocal* & l'Alphabet *écrit* primitifs, étant trouvés & constatés par tous les monumens anciens de tous les peuples, & chacun des Elémens dont ils sont composés offrant les mots primordiaux, racines éternelles de toutes les Langues, on éxamine ensuite de quelle manière naquirent les racines du second ordre, ou de deux & de trois lettres, dont la masse forme le Dictionnaire de la Langue primitive, racine de toutes les autres.

Passant à l'examen de la valeur des racines, on fait voir que chacune d'entr'elles eut une signification nécessaire & première, toujours puisée dans la nature visible, par-là même toujours Physique : ce qui donnera le DICTIONNAIRE PHYSIQUE ou PROPRE des Langues.

Et de quelle manière ces sens propres s'étendirent par analogie & par comparaison à des sens différens, & se revêtirent constamment d'un sens figuré qui eut toujours pour base le sens propre, de même que l'esprit est censé avoir le corps pour base : d'où résultera le DICTIONNAIRE FIGURÉ, ou des *Idées Intellectuelles & Morales.*

Sur ces nouveaux fondemens, s'éleve à son tour la base du DICTIONNAIRE COMPARATIF des Langues & de la Science étymologique. 1°. En faisant voir de quelle manière, toutes les intonations d'une même touche se substituent les unes aux autres, de même que les intonations de touches différentes ; avec les causes de ces changemens : ce qui donne autant de LOIX fondamentales & universelles ; & qui bornées à un petit nombre, embrassent néanmoins les Langues de tous les tems & de tous les lieux, avec une uniformité étonnante, si l'on n'en voyoit pas clairement les causes : 2°. En montrant comment se sont mêlés sans cesse, tous les sens dont chaque racine étoit susceptible.

LOIX dont la connoissance est indispensable, dès qu'on veut étudier les Langues, & s'occuper de leurs raports.

C'est la connoissance de ces *Loix* certaines & invariables, auxquelles est assujettie l'inconstance & la mutation continuelle des Langues, qui m'a donné tant de facilité pour les fixer & pour les ramener à une Langue commune. Car par leur moyen, étant donné un *Mot* en usage dans une Langue quelconque avec un de ses sens quelconque, propre ou figuré, n'importe, j'ai toujours pu le retrouver dans chaque Langue ; malgré toutes les formes sous lesquelles il s'étoit travesti, & malgré les sens divers dont il s'étoit chargé dans l'étendue des siécles.

Nous avons cru devoir entrer à l'égard de ces Loix dans le plus grand détail; & devoir les apuyer d'une multitude d'exemples pris dans toutes Langues, afin que l'esprit & l'oreille puissent se faire à tous les changemens les sons & des Intonations, occasionnés par le génie & les variétés d'organisation de chaque peuple : & que par une suite de l'habitude, que l'on aura acquise par cet exercice soutenu, on nous suive sans peine dans les comparaisons que nous ferons des Langues & qui seront toujours fondées sur ces loix.

Tels sont les principaux objets qui entrent dans nos Principes sur l'Origine des Langues & de l'Ecriture; & dont la réunion fait voir l'étendue, la beauté & la certitude irrésistible de nos recherches étymologiques, en même tems qu'elle démontre leur extrême simplicité.

Tout ce qui regarde l'origine des Mots, parlés ou écrits, étant ainsi dévelopé, il ne s'agit plus que de connoître les moyens par lesquels ils pouront s'associer, pour former des tableaux complets & pour peindre nos idées avec la plus grande précision : ce qui nous conduit à la Grammaire universelle, seconde Partie de nos recherches sur les Mots.

SECOND OBJET.

GRAMMAIRE UNIVERSELLE.

CE que nous avons dit jusques ici sur l'origine du langage & de l'écriture, n'a pour objet que les mots pris un à un, & sans être considérés dans un ensemble. Mais il ne suffit pas d'envisager l'origine & la valeur des mots en eux-mêmes : il faut de plus éxaminer de quelle manière on a pû les réunir, afin qu'ils formassent des tableaux complets ; qu'ils ne peignissent pas seulement l'objet de nos idées ; mais encore l'ensemble même de nos idées.

A cet égard, les Régles du langage doivent être aussi nécessaires, que le sont les mots mêmes : elles doivent être données par la nature des tableaux qu'offrent nos idées, & n'en être que des résultats. Sans cela nos discours ne peindroient rien, ou ils peindroient des objets imaginaires.

Ce sont donc ces Régles immuables dont nous nous occupons ici, & qui forment la Grammaire universelle, parce qu'elles sont de tous les lieux, de tous les tems, de toutes les Langues, & que lorsqu'on les posséde pour une Langue, on les posséde pour toutes, pour la Langue du Peuple le plus sauvage, de même que pour celle du Peuple le plus éclairé, & qui aura porté l'art de la Parole au plus haut degré de perfection.

Si ces Régles étoient l'effet du hazard, du caprice ou de l'usage, elles seroient absolument différentes selon les tems & selon les lieux : leur uniformité démontre donc le contraire ; & qu'étant aussi nécessaires que les mots primitifs des Langues, elles ont la même source.

Dès-lors, la Grammaire universelle, au lieu d'être un amas de Régles variables & métaphysiques, est toute en action : elle devient une suite d'Observations simples, claires, naturelles, aisées à saisir, toutes nécessaires.

On trouvera donc ici le même intérêt, que présentent nos vues sur l'origine des mots : autant les mots sont animés & intéressans, dès qu'on les envisage comme une peinture réelle, que releve avec éclat l'objet qui lui sert de modéle : autant la Grammaire, recueil de Régles froides & abstraites, parce qu'elles ne parloient pas aux Sens, s'anime & paroît remplie de chaleur & de force, parce qu'elle ne présente plus de Régle qui ne fasse la plus vive impression & dont on ne sente l'énergie & la beauté.

La Grammaire nous enseignera donc à donner aux mots la forme &

l'arrangement néceſſaire, afin qu'ils puiſſent faire un tout parfaitement ſemblable à la penſée qui eſt une, de l'unité d'un tableau qui ſous une multitude de traits & d'objets, n'offre cependant qu'un tout.

C'eſt que tous ces traits liés par un raport commun, deviennent tous néceſſaires les uns aux autres, enſorte que le tableau n'eſt complet que lorſque tous les objets en raport ſont réunis.

L'expoſition de nos penſées par la parole, ſera donc néceſſairement compoſéé de pluſieurs mots, pour repréſenter les divers objets qui entrent dans ce raport : & ces mots devront ſe ſuccéder & s'unir les uns aux autres, juſqu'à ce qu'ils forment un tout auſſi complet & auſſi ſimple, que la penſée ou l'idée qu'on vouloit peindre.

La GRAMMAIRE eſt donc l'art de peindre les idées par la parole; elle devra nous aprendre :

1°. Quelles ſont les diverſes eſpéces de *Mots* que l'on employe dans cet art, & néceſſaires pour marquer tous les raports poſſibles des objets.

2°. La *Forme* qu'il faut donner à chaque eſpéce de ces Mots, afin qu'ils rempliſſent dans ce tableau le rôle auquel ils ſont deſtinés.

3°. L'*Arrangement* qu'il faut donner à tous ceux qui entrent dans une phraſe, afin que le tableau en ſoit auſſi net & auſſi élégant qu'il ſe pourra.

Ce qui diviſe la Grammaire en trois Parties.

La première, qui traite des diverſes *Parties* du Diſcours.

La ſeconde, des *Formes* différentes que doit prendre chaque Mot, ſuivant le rôle dont il eſt revêtu, ou la place qu'il doit occuper.

La troiſiéme, de la *Place* que doit avoir chaque mot, afin qu'ils ne ſe nuiſent pas les uns aux autres.

De ces trois Parties, la première conſtitue la *Grammaire univerſelle.* C'eſt elle qui eſt de toutes les Langues, de tous les Peuples, de tous les tems ; & la baſe fondamentale des deux autres.

Celles-ci conſtituent la *Déclinaiſon* & la *Syntaxe* de tous les Peuples & de toutes les Langues : elles tirent toute leur force de la première, dont elles ne ſont qu'un dévelopement : mais comme dans ce dévelopement chaque Peuple a dû ſuivre néceſſairement ſon génie & ſa manière de voir, ces deux Parties conſtituent plus particulièrement la Grammaire de chaque Peuple : mais rien qui y ſoit oppoſé aux Régles de la *Grammaire univerſelle*, & qui n'en ſoit au contraire une extenſion.

Par elle, on aperçoit le génie de chaque Langue, on préſide à ſa formation, on voit ſes raports avec le génie univerſel du Langage, les raiſons de ſes différences, tous les effets qui en doivent réſulter.

L'étude des Grammaires particulières n'a plus rien de pénible : ce n'eſt plus que l'aplication des Régles univerſelles, aux circonſtances particulières de chaque Peuple.

Et

Et cette étude est d'autant plus satisfaisante, qu'elle n'a rien d'arbitraire, & que tout en est déterminé.

Ceci paroîtra peut-être d'autant plus étonnant, que jusqu'ici on n'a pu parvenir aussi parfaitement qu'on eût désiré, à cette simplicité & à cette unité.

C'est qu'on ne faisoit pas assez d'attention au vœu de la parole : vœu auquel la Grammaire a été nécessairement assujettie.

Rien de plus rapide que l'idée : il faudroit donc que son imitation par la parole fût aussi rapide, ce qui est impossible; d'un côté, la parole est un dévelopement des idées : or tout dévelopement éxige nécessairement une durée plus considérable : d'un autre côté, la parole ne peut être proférée que par les vibrations successives de l'Instrument vocal, ce qui prend encore un tems très-considérable.

Que fait donc celui qui parle, & qu'impatientent tous ces délais ? il ne dévelope son idée qu'en partie ; il supprime autant de vibrations qu'il lui est possible : il ne dit que ce qui est absolument nécessaire ; il omet tout le reste, ou il ne l'indique que comme par le geste.

De-là, tant d'expressions & tant de tournures dans chaque Langue, qui échapent à celui qui veut les éxaminer, qui semblent se refuser à toute analyse, être contraires à toute Régle ; & sur lesquelles on a élevé la plus grande partie de cette masse desespérante connue dans chaque Langue sous le nom d'*exceptions* : & cette portion singulière de mots, qu'on ne peut raporter à aucune partie du Discours.

Mais il n'y a aucune de ces singularités que nous n'ayons ramenée constamment aux Loix fondamentales du Langage, en faisant voir de quelle manière elles s'étoient formées, & à quels objets elles se raportoient.

Entrant ensuite dans le détail, nous cherchons d'abord quels sont les Caractères nécessaires & immuables auxquels on reconnoîtra les Parties du Discours, quelle que soit la manière dont elles seront exprimées dans chaque Langue, & la place qu'elles y occupent.

Ce qui en détermine le nombre à X. Les *Articles*, les *Noms*, les *Pronoms*, les *Adjectifs*, les *Verbes*, les *Participes*, les *Prépositions*, les *Adverbes*, les *Conjonctions* & les *Interjections*.

Nous faisons voir sur chacune de ces Parties du Discours, qu'elle y occupe une place qui lui est propre, & qui ne pouvant être remplie par aucune des IX autres, rend celle-ci absolument nécessaire, & détermine invariablement son éxistence.

Ainsi l'ARTICLE fait connoître entre tous les mots d'une phrase, quel est celui qui peint l'objet du tableau.

Le NOM désigne cet objet, d'une manière à ne pouvoir s'y méprendre.

Le PRONOM ramene à cet objet, comme par le geste.

L'Adjectif exprime les qualités inhérentes de cet objet.

Le Participe exprime les qualités de cet objet, suivant leur raports avec le tems.

Le Verbe lie toutes ces qualités avec leur objet.

La Préposition fait connoître le raport de cet objet, avec un autre.

L'Adverbe exprime les qualités de l'état, sous lequel on peint l'objet dont on parle.

La Conjonction réunit divers tableaux particuliers, pour n'en former qu'un seul.

L'Interjection exprime les sensations intérieures, dont nous sommes affectés à la vue d'un objet.

Le dévelopement de chacune de ces Parties présente une multitude de vues, ou nouvelles ou plus déterminées qu'on n'avoit pu le faire jusqu'à présent.

Ainsi, après avoir rétabli l'*Article* dans le rang des Parties du Discours, parce que nous croyons l'avoir envisagé sous un point de vue plus général que ceux qui ne lui ont point assigné de place particulière, parce qu'ils ne voyoient pas qu'il fût commun à toutes les Langues, ce qui étoit vrai d'après leur définition de l'Article ; nous faisons voir l'utilité dont ils sont dans toutes les Langues, sur-tout dans nos Langues modernes & chez nos Poëtes, pour former des tableaux d'une plus grande beauté, & propres à produire de grands effets.

Nous faisons voir par raport aux *Noms* que ce sont les seuls mots radicaux & nécessaires éxistans dans toutes les Langues : & que tous les mots qui composent les autres Parties du Discours, ne sont que des dérivés des Noms.

Observation, qui jette un jour absolument nouveau sur la comparaison des Langues & sur leur origine ; car il suffit de remonter à l'origine des Noms physiques & primordiaux : tout le reste, *Adjectifs*, *Pronoms*, *Verbes* & *Adverbes*, &c. qui occupent une place si immense dans les Langues, n'étant plus que des dérivés, dont toute la force & l'énergie se manifestent, dès que l'on connoît le Nom qui les forma.

Sur le *Pronom*, nous faisons voir qu'il joue un rôle beaucoup plus considérable qu'on ne croyoit dans le Discours : que c'est de lui que dépend toute la force active & passive des Verbes: que le Pronom se raportant aux Agens, a dû les peindre nécessairement dans leurs divers états actifs & passifs, d'où résulte la division nouvelle des Pronoms actifs & passifs.

Sur les *Verbes*, qu'il n'en éxiste & n'en peut éxister dans toutes les Langues qu'un seul, exprimé ou sous-entendu, le verbe *Est*; qui sert à lier les noms avec leurs adjectifs.

Que tous les autres mots que nous avons honorés du nom de *Verbes*, ne le sont que par la force qu'ils tirent de celui-là, avec lequel ils se sont incorporés, en vertu de ce vœu de la parole dont nous avons déjà parlé ;

& en vertu duquel elle suprime ou abrége tout ce qui n'a pas besoin d'être dévelopé pour être compris.

Sur les *Prépositions*, & les *Conjonctions*, nous faisons voir qu'elles tiennent constamment à des NOMS, dont elles sont dérivées & auxquels elles sont redevables de toute leur énergie ; & qu'elles sont toujours ce mot lui-même, pris simplement dans un sens de raport ou d'analogie, au lieu d'être pris dans son sens absolu.

Ces Mots n'étant plus des mots factices, & inventés par hazard & uniquement pour *fonctionner* comme prépositions, ou conjonctions ; mais ayant été déterminés à cela par leur propre nature & par leur raport avec l'usage qu'on en vouloit faire, jettent sur l'art de la parole une clarté & une force dont il n'avoit pu être revêtu jusques à ce moment.

C'est ainsi que l'Art Grammatical se dépouillant de toute sa métaphysique, & procédant toujours du connu au nécessaire, parvient à cette simplicité, dont on avoit toujours senti qu'il étoit susceptible ; & que se réduisant tout en action, il devient aussi agréable aux Jeunes Gens qu'il leur paroissoit auparavant rempli de sécheresse & d'ennui.

TROISIÉME OBJET.

DICTIONNAIRE PRIMITIF.

A La suite de l'origine du langage & de l'Ecriture & après la Grammaire Universelle, marche nécessairement & avant la subdivision du langage en une multitude de Langues, le Dictionnaire de la Langue primitive.

Il sera la vérification de tout ce que nous aurons dit sur les deux Objets précédens, & il deviendra la clef de toutes les Langues.

Clef imaginaire ou incomplette, diront ceux qui n'ayant jamais aprofondi ces matières, suposent que parce que les Anciens ne nous ont point laissé de Dictionnaire de leur Langue, il est impossible d'y supléer. Mais cette clef paroîtra très-simple, très-naturelle & très-évidente à ceux qui auront compris que la première des Langues, composée de mots nécessaires & représentatifs, n'a jamais pu se perdre : qu'elle existe dans toutes les Langues, & qu'il n'y a nulle impossibilité de l'en retirer, dès que l'on s'est fait des Principes, au moyen desquels on distinguera dans toutes les Langues un mot primitif d'un mot qui ne l'est pas.

Ces Principes ne sont ni arbitraires ni nouveaux : ce sont les mêmes d'après lesquels tant de bons Esprits ont vu, qu'il faloit analyser les Langues en les ramenant à leurs racines. C'est ainsi que l'on nous a donné les Racines de la Langue Latine, celles de la Langue Grecque, celles de la Langue Hébraïque : les Racines même de la Langue Chinoise, sous le nom de *Clefs*.

Qu'étoient ces Racines, si ce n'est les débris de la Langue primitive conservés chez ces Peuples, & source de tous leurs mots.

Il n'y a donc d'autre différence entre ce Dictionnaire primitif & les Dictionnaires des Racines, de tous ces Peuples, si ce n'est que chacun de ceux-ci sont de la plus petite utilité possible, en ne donnant l'intelligence que d'une seule Langue : tandis que celui que nous annonçons au Public sera de la plus grande utilité possible, conduisant à l'intelligence de toutes les Langues, & par une voie aussi courte : car il faut autant de peine & d'efforts pour aprendre deux mille Racines qui ne donneront la clef que d'une seule Langue, que si elles donnoient la clef de toutes.

Ce Dictionnaire primitif sera même beaucoup moins difficile à aprendre, parce qu'il sera beaucoup moins nombreux : & que l'on n'en soit pas surpris.

Il n'est aucun Recueil de Racines, où l'on n'ait inséré une multitude de mots qui ne furent jamais Racines de Langues, & qui étoient eux-

mêmes des composés : mais on n'apercevoit pas leurs Racines : & dès-lors ne voyant rien avant eux, on les regarda comme des mots primitifs.

De-là cette foule d'intrus qui déparent ces belles listes de mots radicaux qu'on nous a donnés sur diverses Langues ; & qui étoient autant d'obstacles pour arriver à leur comparaison.

Tel est l'effet d'une mauvaise Méthode qu'elle met les entraves les plus terribles au génie, qu'elle en rend les efforts absolument inutiles. Mais c'est sur-tout dans les recherches sur les Langues qu'on l'a éprouvé de la maniere la plus fâcheuse : tandis que l'on croyoit suivre une Méthode sure, on étoit si fort dénué de principes, on marchoit si fort au hazard, on s'égaroit si prodigieusement que l'on s'ôtoit tout moyen de trouver ce que l'on cherchoit.

Comment pouvoit-on comparer les Langues, dès qu'on ne trouvoit plus de raport entre leurs racines ? & comment pouvoit-on trouver du raport entre ces racines, dès qu'on n'avoit qu'une idée très imparfaite des vraies racines des Langues ; qu'on honoroit de ce nom, une multitude de mots qui étoient eux-mêmes des composés ; & que l'on ne pouvoit s'élever aux vraies racines, qui auroient donné la clef de celles-ci, & qui étant communes à toutes les Langues, auroient conduit à toutes ?

Mais tel sera notre Dictionnaire Primitif, qu'il présentera la base de toutes les Langues, les racines des racines même : que l'analyse des Langues y sera portée, jusques à ses Elémens les plus simples : & qu'avec un très-petit nombre de mots, on aura l'intelligence des Langues ; on verra naître & se déveloper cette multitude effrayante de mots anciens & modernes de toutes Langues, qui va peut-être à un million de Caractères & dont les Recueils sont si immenses, que la vie la plus longue paroît encore trop courte pour les parcourir : & qu'il a fallu jusqu'ici un génie & des circonstances particulières, pour aprendre une portion un peu étendue de cette masse énorme.

Tels sont les caractères, que réuniront chacun des mots qui formeront notre Dictionnaire primitif.

1°. Ils seront tous monosyllabiques.

2°. Par cela même, tous donnés par l'instrument vocal, sans aucune composition.

3°. Chacun désignera au sens propre & étroit un objet physique, pris dans la Nature. On fera voir en même tems de quelle manière il s'est pris au figuré, ou comment il a passé du sens physique au sens moral : ainsi avec les mêmes mots on aura un double Dictionnaire ; celui des idées physiques & celui des idées morales, qui s'expliqueront l'un par l'autre. Principe de la plus grande fécondité pour la comparaison des Langues, où ces objets ne marchent plus de front : ce qui formoit tant de lacunes qu'on ne pouvoit remplir, & présentoit tant de problêmes qu'on ne pouvoit résoudre.

4°. Ils seront tous, peinture de l'objet qu'ils désigneront ; ensorte qu'ils n'auront jamais été choisis au hazard & qu'ils porteront toujours leur raison avec eux-mêmes : & ils les peindront toujours de deux manières différentes, suivant qu'ils seront prononcés ou écrits. Car chaque mot de cette Langue primitive, étant prononcé, peindra les objets relativement à l'oreille ; & considéré comme Langue écrite, il les peindra relativement à l'œil : à l'oreille, par leurs sons ; aux yeux par leur forme.

5°. Ces Mots radicaux seront tous des NOMS, & les seuls mots qui puissent éxister ; par-là même qu'ils peindront des objets physiques. De-là naîtront de la manière la plus simple les diverses modifications de ces Noms : Adjectifs, Verbes, Adverbes, Prépositions, &c.

6°. Ils seront à la tête d'une multitude de dérivés, dans toutes Langues, & seront ainsi Chefs de familles nombreuses.

7°. Nous orthographierons chacun de ces mots, suivant les différentes formes qu'il a prises chez chaque Peuple : formes qui ont encore sans cesse arrêté ceux qui ont voulu comparer les Langues, parce qu'elles en faisoient des mots absolument différens, aux yeux de ceux qui n'avoient pas su se faire à cet égard des Principes aisés & certains. Il n'y a peut-être aucun mot primitif qui n'ait été écrit de cinquante ou cent façons diverses, qui en formoient des mots si différens, qu'on n'y voyoit plus de raport dès qu'on ne pouvoit se rendre raison de ces variétés.

Enfin ces mots seront arrangés conformément à la place qu'ils occupent dans l'instrument vocal lui-même, & suivant l'ordre dans lequel ils s'y font sentir.

Nous mettrons à la tête les mots formés par les VII Voyelles, aspirées ou non aspirées, n'importe, en commençant par celle qui est au haut de l'échelle ou de la gamme des sons ; & dont l'ensemble constitue la Langue des Sensations.

Viendront ensuite les mots formés par les VII Touches de l'instrument vocal, en commençant par son extrémité extérieure.

Et ces mots seront classés conformément aux intonations, dans lesquelles se subdivise chaque touche.

Méthode d'autant meilleure, qu'elle est conforme à la génération des idées & à celle des mots, & qu'a très-bien aperçu un de nos plus profonds Grammairiens.

Ce Dictionnaire si simple, si intéressant, si utile, sera de plus très-*complet*, parce qu'il renfermera sans exception tous les mots qui ont été la base de toutes les Langues ; & que l'on n'en pourra citer aucun dont on ne puisse démontrer qu'il en est venu.

L'on se confirmera par la nature de ce Dictionnaire dans l'idée qu'une connoissance, qui doit le moins à l'invention des Hommes, est celle des mots & du Langage ; & dans quelle erreur on étoit à cet égard, en suposant sans cesse le contraire.

Mais afin qu'on ait une idée plus nette de l'utilité de ce Dictionnaire & de sa marche, nous donnons ici le dévelopement de son premier mot, le premier de tous les sons, le mot A.

Cet Article qui tient essentiellement à notre Dictionnaire primitif, tiendra également à nos Principes sur les Langues, à notre Grammaire universelle, à notre Dictionnaire comparatif, à la Mythologie elle-même; parce que tous ces objets sont si étroitement liés entr'eux, qu'on ne sauroit en traiter un sans éclaircir tous les autres.

A

PREMIER MOT DU DICTIONNAIRE PRIMITIF

ET DE TOUS LES DICTIONNAIRES.

I.

Valeur d'A comme Voix.

A Est un des Elémens de l'Instrument Vocal du nombre de ceux qu'il réunit comme instrument à vent, & que l'on apelle *Voix*, ou *Sons*, quand on les considére dans la Langue parlée: & *Voyelles*, quand on les considére dans la Langue écrite.

Il est formé par la plus grande ouverture possible de la bouche, ensorte qu'il est à la Gamme des sons ou voyelles, ce qu'est le *Si* à l'Octave des tons musicaux. Il représenta même la note *Si* dans la Musique Egyptienne, où les sept Voyelles servoient à noter l'Octave: & il est également susceptible de différens dégrés d'élévation dans son ton: ensorte que l'*A* d'un Peuple, peut être à l'Octave de l'*A* d'un autre.

Ne soyons donc pas étonnés que le mot *A* soit à la tête des mots: placé au plus haut dégré de l'Echelle des voyelles, il domine au milieu d'elles comme un Monarque au milieu de ses sujets. Etant le plus sonore, il se fait distinguer le premier de la maniere la plus sensible: & c'est de ces qualités Physiques qui lui sont propres & qui le caractérisent, que nous verrons naître toutes les significations dont on l'a revêtu.

Ayant une prononciation propre & tranchante, il est de tous les Peuples: il exista dans la Langue primitive; il sera de toutes les Langues: & il n'a pu ni ne pourra se confondre avec aucune des autres Voix qui toutes lui sont subordonnées.

On a donc eu tort de dire, 1°. que les Orientaux n'avoient point d'*A*: 2°. qu'il perdoit sa valeur naturelle, pour prendre celle d'une autre voix : mais voici ce qui est arrivé, & qui donne lieu à ces méprises.

Les Orientaux qui ouvrent la bouche plus fortement & avec plus de facilité que nous, prononcent par-là même toutes les Voix du fond du gosier : car plus la bouche s'ouvre, plus l'instrument vocal fait effort sur sa portion intérieure, ensorte que tout le méchanisme de la bouche se concentre dans ce point : par conséquent, ils font entendre les Voix avec un mêlange du son de l'aspiration : ce qui a fait croire que ces Peuples n'avoient que des aspirations & des esprits, & point de voix pareilles aux nôtres; mais A n'en est pas moins A, quoiqu'il soit aspiré & prononcé HA.

Aussi, est-il apellé ESPRIT, même chez les Orientaux, mot synonyme à voix; car les voix sont l'effet de l'*esprit* ou du *souffle*.

D'un autre côté, il est arrivé très-souvent, & chez tous les Peuples sans exception, que la voyelle A s'est substituée à d'autres, & d'autres à celle-ci.

Ainsi nous disons, *J'ai* au lieu de *J'a*, je *vais* au lieu de je *vas* : & tandis que les Italiens & les Gascons disent, ils *ant*, ils *van*, nous disons, ils *ont* & ils *vont*.

Du latin *sal*, nous avons fait *sel*. De l'Éolien *Mousa*, les Grecs firent *Mousé*; & de *Mana*, la Lune, ils firent *Méné*.

Les Latins eux-mêmes changerent l'*A* des mots radicaux, en *e* & en *i* dans les dérivés & dans les composés. Ainsi ils disoient ACCIPIO, & FECI, tandis qu'ils en prononçoient les Racines, CAP & FAC.

Et cependant A est toujours A.

II.

Sa valeur comme cri.

A étant un des élémens les plus sensibles de l'instrument vocal, & se prêtant à tous nos besoins avec la plus grande aisance, devint d'un usage continuel, & fut chargé d'un grand nombre de fonctions différentes, toutes analogues à sa valeur naturelle.

Considéré comme l'effet de nos sensations, mais des sensations les plus vives, les plus fortes, car elles ne sauroient s'exprimer que par le son le plus haut, le plus bruyant, il est le CRI des passions fortes, de l'étonnement, de l'admiration, de la surprise : 2°. du plaisir : 3°. de la douleur la plus profonde.

Et il peint tous ces sentimens avec la plus grande énergie, parce qu'il se prononce de la même manière que ces sentimens agissent sur nous, n'étant

n'étant autre chose que l'effet immédiat de leur impression.

L'admiration nous attire en quelque sorte hors de nous pour nous unir à l'objet extérieur qui nous frape : aussi dans l'A admiratif, la voix se porte en avant avec une célérité précipitée & plus ou moins bruyante.

La joie que produit le rire, ébranle les nerfs de l'instrument vocal : elle les contracte & les dilate avec la plus grande vîtesse : de-là ces *A* continuels & redoublés, occasionnés par le rire.

La douleur au contraire, nous concentre au dedans de nous, en même tems qu'elle nous abat & qu'elle nous ôte les forces : de-là ces *A* plaintifs que l'on tire avec tant de peine du fond de la poitrine, & qui ne s'échapant que d'une manière traînante & douloureuse, peignent si sensiblement l'angoisse qui nous accable.

III.

Sa valeur dans la langue des sensations, 1°. comme Verbe.

Si ce Son tient une place aussi distinguée dans l'expression des sensations dont nous sommes affectés, il n'en tient pas une moins remarquable dans la langue des sensations, c'est-à-dire dans cette langue formée de voyelles devenues des *mots* qui peignent les objets & les idées relatives aux sensations. Et ces mots sont également l'effet naturel des propriétés du son A qui en est la Racine.

A, placé comme nous l'avons vû, par la Nature elle-même, à la tête des sons, devint l'image naturelle de toute idée de *supériorité*, de *priorité*, de *domination* : & par conséquent le nom de la *propriété*.

Dans ce sens, A est un mot très énergique, & qui étant uni au nom d'une personne & à celui d'un objet, marque avec toute la clarté & toute la précision possible que cette personne est propriétaire de cet objet.

Et c'est ici un grand Principe qu'il ne faut jamais perdre de vue : que pour découvrir l'étymologie ou l'origine d'un mot, il ne faut point le considérer uniquement en lui-même, mais observer comment il contribue à la peinture d'une idée, puisque ce n'est que relativement à ce but qu'on eut besoin de mots.

C'est ainsi qu'A devint le *Verbe* A ou AVOIR, verbe possessif, qui apartient à une multitude prodigieuse de Langues, tantôt marchant seul, & comme verbe possessif : tantôt formant un verbe composé par sa réunion avec un nom, comme nous le verrons plus au long dans le Dictionnaire comparatif des Langues.

IV.

2°. *comme Prépoſition.*

Si dans la compagnie d'un Pronom, ce mot *A* devint un Verbe; placé entre deux Noms, il devint une Préposition, c'eſt-à-dire un mot qui marquoit que ces deux noms étoient unis par un raport de proprieté, que l'un de ces objets étoit propriétaire & l'autre ſa choſe, ſa propriété. Ainſi nous diſons :

Livre A moi : Ville A la France.

Phraſes elliptiques qui tiennent lieu de Phraſes très-longues, très-froides & qui ne diroient rien de plus. En jettant les yeux ſur celles-ci, on voit très-bien qu'elles repréſentent le perſonage apellé *Moi* comme propriétaire d'un Livre dont on parle, & la France également comme propriétaire de la Ville dont il s'agit.

On trouvera dans le Chapitre de la Grammaire universelle ſur les Prépoſitions, de quelle manière la Prépoſition A s'eſt chargée de pluſieurs valeurs analogues à celle-ci.

Et dans les Dictionnaires etymologiques du Latin & du Grec, quelles Prépoſitions naquirent dans ces Langues, du mot A.

V.

Sa valeur à la tête des mots.

Dans toutes les Langues qui ont des mots compoſés, *A* eſt ajouté à la tête d'un grand nombre de mots.

1°. Quelquefois ſeulement pour en rendre le ſon plus harmonieux; c'eſt ainſi que dans ce mot *achever*, par exemple, la lettre A n'ajoute rien au ſens radical : il ne renferme rien de plus que le verbe *chever* s'il étoit en uſage, & qui ſignifieroit conduire une choſe à chef, tout comme *finir* ſignifie conduire une choſe à fin, & cependant l'on ne dit pas *à-finir*, tout comme l'on ne dit pas *chever*. D'où provient cette différence d'analogie? ſi ce n'eſt de ce que *finir* eſt aſſez harmonieux pour ſe ſuffire à lui-même, tandis que *chever* n'avoit pas par lui même aſſez d'harmonie ou de corps, & qu'il en a falu rendre le ſon plus décidé & plus agréable par l'addition de la voyelle *a*. La Langue Françoiſe fourniroit divers exemples pareils: & il en eſt de même des autres Langues; c'eſt ainſi que les Italiens font de notre verbe *buttiner* leur verbe *abottinare* qui ne dit rien de plus, & qui n'eſt que *bottinare* qu'ils ont fait précéder d'un *a*; & qu'ils diſent *accanalato* au lieu de *canalato*, canelé.

2°. Mais plus ſouvent *A* eſt ajouté à la tête des mots pour exprimer de nouvelles idées ou des idées plus compoſées.

C'est ainsi que les verbes *amaigrir* & *acheminer* expriment des idées différentes de celles qu'offrent les simples *maigrir* & *cheminer*; car ils présentent de plus l'idée d'un agent étranger à la chose, & qui opere sur elle.

3°. Quelquefois, il figure dans les mots composés comme partie essentielle; ensorte que ceux auxquels il est réuni ne présenteroient plus la même idée, & seroient totalement dénaturés s'il étoit suprimé; tels sont nos mots :

Affaire, *Avenir*, *Abandon*.

Les deux premiers indiquent une chose *à faire*, un tems qui est *à venir*: ce sont de vraies ellipses.

Il en est de même du mot *Abandon* dont l'origine étoit si incertaine. C'est un vrai composé des trois mots *A*, *ban*, *don*, qui subsistent tous trois dans notre Langue, & dont le second signifie *Public*, le *Public*, la chose *publique*; ensorte que ces mots réunis signifient à la lettre un DON fait ABAN, au Public, une chose qu'on livre au premier qui voudra s'en emparer, & relativement à laquelle on se désiste de tous ses droits.

Toutes les Langues sont remplies de mots où *A* est chargé de rôles pareils. Notre Dictionnaire comparatif en offrira des exemples nombreux, même dans les Langues Orientales telles que l'Hébreu, où l'on avoit perdu de vue l'origine d'un grand nombre de mots, uniquement parce qu'ils avoient pris un A à leur tête, tels que ABENT & AMAL qui ne sont autre chose que nos mots BANDE & MAL.

4°. On verra encore dans nos Dictionnaires étymologiques de la Langue Grecque & de la Langue Latine, que cette lettre *A* s'est chargée à la tête des mots d'un sens absolument négatif, & nous en montrerons la raison.

VI.

Sa valeur comme Article.

Dans les Langues du Nord, A est devenu l'ARTICLE *un*, *une*. A *Man*, un homme, en Anglois, en Runique, &c. A *Wife*, une femme.

Mais ceci tient à une signification primitive de cette lettre dont nous allons parler.

VII.

Valeur qu'il a chez les Orientaux plus générale que chez les Occidentaux.

C'est sur-tout chez les Orientaux que la voix A, outre l'idée de propriété & de domination, désigna encore l'idée de PRIORITÉ dont celle de propriété n'est qu'une modification.

A signifia donc premier, & le signifia dans toute son extension.

Premier, en nombre cardinal, UN, unité.

En nombre ordinal, PREMIER.

Premier, en composition, PRINCIPE, Elément.

Premier, en dignité, Chef.

Premier, en rang ou en ordre physique, Conducteur, Guide.

Premier, en ordre moral, Maistre, qui instruit, qui guide.

Devenu Verbe, il signifia, dans ce sens,

1°. conduire.

2°. enseigner, instruire.

3°. montrer, indiquer.

Idées subordonnées les unes aux autres, & qui ne different qu'en durée.

On conduit pendant la marche.

On instruit du chemin qu'il faut tenir.

On montre le chemin.

4°. trouver, inventer.

Parce que celui qui invente & qui trouve, est nécessairement le premier.

VIII.

*Valeur figurée d'*A *dans les Langues d'Orient.*

Dans ces Langues Orientales, A s'est chargé d'une valeur figurée que l'on a pris pour sa valeur propre ; ce qui empêchoit de parvenir à sa vraie origine, & déroutoit ceux qui vouloient s'en occuper. Nous ne saurions donc la passer sous silence, d'autant plus que l'explication que nous en donnerons, sera une nouvelle preuve que les différentes valeurs des mots n'ont jamais pu être totalement arbitraires ; & qu'elle contribuera à rectifier les idées qu'on se formoit de ces Langues comme n'ayant suivi aucun principe dans la formation des mots.

A prononcé Alph, l'*Alpha* des Grecs, signifie dans ces anciennes Langues un Bœuf. On a cru même que c'étoit sa signification propre.

Plutarque nous a conservé à ce sujet, dans ses Questions de Table, un Conte Phénicien adopté par les Grecs comme un fait vrai & que nous ne saurions omettre.

Cadmus ennuyé de courir les Terres & les Mers pour chercher sa sœur Europe qu'il ne trouvoit point, s'adressa à l'Oracle qui lui ordonna de suivre une *Vache* à croissant, de bâtir une Ville dans le lieu où elle se reposeroit, & d'y fixer sa demeure. En conséquence il se met en route ; bientôt il rencontre la Vache dont l'Oracle a parlé, elle marche devant lui, il la suit. Arrivée dans les Plaines de Béotie, elle s'arrête : il s'arrête aussi, bâtit Thebes, & en mémoire de la Vache sa bienfaitrice, il met à la tête de son Alphabet la lettre A parce qu'elle signifioit dans sa Langue une Vache

C'est une étymologie à la grecque, qui nous trompe, lorsqu'on ne la considere que comme étymologie, ainsi qu'on l'a fait jusqu'à présent d'après les Grecs : mais qui contient une allégorie ingénieuse lorsqu'on se transporte dans l'Orient où elle naquit.

A n'est point le nom propre du Bœuf en Orient : son vrai & propre nom est Taur qui s'est transmis dans toutes nos Langues d'Occident. Celui-ci n'est donc qu'une épithéte, une allusion, mais des plus naturelles, qui peint le Bœuf comme un animal dompté & réduit à l'état de domesticité par l'homme qui lui aprit à plier sous le joug & à le seconder dans l'*Art* par excellence. C'est toujours par cette idée qu'on peint le Bœuf, & que le caractérisent les Poëtes dans les tableaux où ils peignent la Nature & les travaux du Laboureur.

Rien de plus ingénieux encore que l'Histoire de Cadmus considéré comme Chef de Colonie. Si l'Oracle lui répond qu'il doit se fixer dans le lieu où s'arrêtera la Vache, il lui donne en effet la leçon la plus importante. Dans quels terrains en effet s'arrêtent les Troupeaux, si ce n'est dans des lieux gras & fertiles, abondans en paturages : & n'est-ce pas dans de pareils lieux que doivent se fixer les Colonies, dans des lieux propres à fournir les subsistances les plus abondantes, qui éxigent le moins d'avances, & où ils ont l'avantage de pouvoir entretenir de nombreux Troupeaux ?

Telle étoit la Béotie, pays excellent & riche en pâturages, ce que signifie en effet son nom, mot à mot *Station du Bœuf*. Ensorte qu'il se prêtoit de lui même à la Fable allégorique de Cadmus, s'il ne l'a fait naître.

A ne fut donc pas à la tête de l'Alphabet, parcequ'il désignoit un Bœuf, mais il désigna un Bœuf parce qu'étant à la tête de l'Alphabet, il signifioit *aprendre*, dans les deux sens d'instruire & d'être instruit.

I X.

Sa forme comme Caractère.

Ce n'est pas à cause de cela, dira quelqu'Hébraïsant, mais parce que la lettre A représentoit une tête de Bœuf : mais ce seroit mettre la charrue devant les Bœufs. A ne put représenter une tête de Bœuf que lorsqu'il fut devenu le nom du Bœuf. Il avoit donc une figure antérieure à celle-ci, tout comme il eut une valeur antérieure à celle dont il s'agit. Mais quelle étoit cette figure, & quelle en fut la raison ? C'est ce que nous exposerons dans les Principes sur l'origine de l'Alphabet & de chacun des Elémens dont il est composé. Nous y dirons aussi pourquoi cette lettre s'apella *Alpha* ou *Aleph* : ce qui répandra plus de précision sur ce qu'en ont dit jusqu'à présent ceux qui se sont occupés d'étymologies.

QUATRIÉME OBJET.

DICTIONNAIRE COMPARATIF DES LANGUES.

LE détail dans lequel nous venons d'entrer sur le mot A, donne déja une idée de la maniére dont les mots primitifs se sont conservés, propagés, & transmis chez tous les Peuples. Le Dictionnaire comparatif des Langues est une suite nécessaire du Dictionnaire Primitif : complément l'un de l'autre, ils se servent de preuve réciproque, & se vérifient sans cesse l'un par l'autre. Ils donnent lieu par-là même de prononcer sur un grand nombre de questions qu'on n'avoit pu résoudre, & fournissent les plus grandes facilités pour aprendre les Langues en peu de tems, par la maniére dont elles s'enchaînent toutes les unes aux autres.

Nous voyons par-là ce que devint la Langue primitive. Sur cette question de fait se sont élevées bien des disputes, qui semblables aux éclairs d'une nuit orageuse, nous ont laissé dans les plus profondes ténébres. L'un a dit, l'Hébreu est cette Langue primitive : non, c'est l'Arabe, a soutenu un second: un troisiéme a cru que c'étoit le Chinois : d'autres, celle qu'ils parloient eux-mêmes. Il n'est pas jusqu'au Flamand qui n'ait voulu disputer aux autres la gloire d'être la source de toutes. D'autres personnes, d'un très-grand mérite, & entre lesquelles je compte des amis, soupçonnent que plusieurs Langues pourroient être également primitives. Que croire au milieu de tant de prétentions oposées ? qu'ils se trompoient tous ? plusieurs ont pris ce parti : il ne me plaisoit pas : j'ai donc cherché de quel côté je trouverois plus de vraisemblance ou de vérité : par-là, je me suis assuré que ceux qui regardoient la Langue qu'ils analysoient comme la source des autres, avoient presque tous bien vû, mais presque tous mal conclu..

La Langue primitive ne put être long-tems la même, & l'acord entre les Peuples dut bientôt à cet égard éprouver diverses altérations : ces altérations l'anéantirent insensiblement, & sur ses ruines s'éleverent cette multitude de Langues qui divisent les hommes ; & qui, lorsqu'on ne les considere que dans leur état actuel, semblent n'avoir jamais eu de source commune.

La même Langue subsista chez tous ; mais tel Peuple donna un ton doux à un mot, auquel tel autre donna un ton fort.

Tel chargea sa prononciation de Syllabes sifflantes : tel autre de gutturales ; tandis qu'ailleurs elle se chargeoit d'aspirations.

L'Ecriture éprouva aussi des variations & des changemens. Les uns trou-

verent les premiers caractères trop ſimples ; les autres trop composés, ou trop peu coulans : d'autres tracerent ces caractères en ſens contraires.

L'orthographe devoit donc varier à ſon tour ; parce que chacun voulut & dut écrire les mots tels qu'il les prononçoit.

La plûpart des Peuples trouverent trop nuds ou trop rudes les mots terminés par une conſonne : ils y ajouterent des voyelles finales, pour en adoucir la prononciation, & la rendre plus agréable.

Ces FINALES d'ailleurs étoient d'un uſage admirable pour diſtinguer toutes les nuances & toutes les circonſtances d'un même mot, pour en faire un ſubſtantif, un verbe, un adjectif, un adverbe.

Les idées ſe multipliant, on chercha à augmenter le nombre des mots ſans multiplier les Primitifs, déjà épuiſés, & qui d'ailleurs euſſent rendu le langage trop embaraſſé, en devenant trop nombreux. On s'y prit de deux façons ?

D'abord on augmenta le nombre des combinaiſons des mots, & l'on varia leurs compoſés dans tous les ſens : on en fit à 3 ſyllabes, à 4, à 5, à 6, à 7, à 8, & de plus longs dans l'occaſion : chacune de ces ſyllabes étoit un mot qui pouvoit être pris ſéparément : la réunion préſentoit donc une idée compoſée de pluſieurs idées diſtinctes.

Cette Méthode embaraſſante, dans certaines occaſions, impoſſible en d'autres, fit chercher une route plus abrégée : ce fut de tranſporter le ſens propre & phyſique des mots primitifs au ſens moral, ſpirituel & figuré. Il n'y en a peut-être aucun qui n'ait ce double ſens, même en François. Chacun de ces mots, par exemple, *ſoufle*, *corps*, *eſprit*, *ame*, *ciel*, *jour*, *nuit*, *feu*, *air*, *eau*, *coucher*, *lever*, *main*, *pied*, *œil*, *nez*, &c. préſente pluſieurs ſens, & au phyſique, & au moral.

Par-là, le régne des idées s'étendit immenſément ſans que celui des mots augmentât : le ſtyle en devint plus vif, plus animé, plus énergique.

Mais dès ce moment, les Langues durent paroître prodigieuſement s'éloigner les unes des autres. Comment reconnoître en effet, qu'un mot pris chez deux Peuples dans un ſens différent, venoit cependant de la même ſource ?

Ces variétés néceſſaires altérerent donc en chaque lieu la Langue primitive ; ſans qu'elle ceſſât d'éxiſter ; on la méconnut : on crut qu'elle avoit diſparu ; on ne vit plus que des Langues différentes, & qui ſembloient n'avoir plus de raport.

Cependant, dès que l'on venoit à les comparer, & qu'on pénétroit à travers les voiles de la prononciation & de l'orthographe, on étoit étonné de les trouver ſemblables. Dès lors on s'égaroit, en s'arrêtant à cette idée flateuſe que toutes les autres tiroient leur ſource de celle même que l'on parloit.

C'eſt ſur ce fondement ruineux qu'ont été formés une multitude de ſyſtêmes : Eſt-il étonnant qu'ils n'aient pû ſe ſoutenir ?

Voici donc la route que j'ai suivie, afin d'avoir un succès plus heureux.

J'ai comparé les Alphabets de tous les Peuples, pour m'assûrer de leurs raports ; & pour juger s'ils avoient changé, ajouté, retranché à l'Alphabet primitif.

J'ai cherché les mots primitifs qu'ils avoient conservés : j'ai examiné quelle étoit la nature de ceux qu'ils avoient ajouté à ce premier fonds.

Sur-tout quelle pouvoit être l'analogie entre les mots semblables quant au son, differens quant au sens.

Cette Méthode m'a donné des résultats nouveaux & singuliers : j'ai vu que toutes les Langues qu'on nomme *Mères*, n'étoient que des sœurs caractérisées par l'air de famille le plus frapant ; qu'elles formoient également *la Langue primitive*, ou que toutes étoient filles de celle-ci ; que cette Langue se trouve dans toutes, & que leurs différences se réduisent à celles que je vais indiquer.

DIFFÉRENCES,

1°. de prononciation.
2°. d'orthographe.
3°. de lecture.
4°. de mots composés.
5°. de sens littéral & de sens figuré.
6°. de sens oposé : le même mot signifiant alors les deux extrêmes, comme

Béni, & *maudit* :
Sacré, & *profane* ;
Noir, & *blanc* :
Faim, & *alimens* :
Chaud, & *froid*.

Quelquefois les deux sens oposés subsistent chez les mêmes Nations : quelquefois, l'un chez l'une ; & l'autre, chez une autre ; soit que pour marquer les opositions, on ait d'abord écrit ces mots de droite à gauche dans un sens, & de gauche à droite, pour marquer l'oposé : soit que l'oposition n'ayant pû être désignée que par un léger changement de lettres, cette différence se soit totalement évanouie avec le tems : soit enfin que la Racine ait été inventée avec un tel art, qu'elle pût s'adapter aux deux extrêmes ; comme nos mots *grand*, *pitoyable*, *misérable*, *extrémité*, qui s'apliquent au bien & au mal, suivant les circonstances.

De ces nouvelles Recherches résultent :

I.

L'HISTOIRE DES LANGUES.

C'est-à-dire de toutes celles dont j'ai pû me procurer les Livres Classiques. Là, seront analysées les Langues suivantes. TABLEAU

TABLEAU
DES LANGUES COMPARÉES.

L'Hébreu & ses Dialectes.	Arabe. Syriaque. Chaldaïque. Éthiopien. Égyptien. Phénicien.	Samaritain. Méde & Perse. Arménien. Maltois. Silhaie, Showiah. Malais.
L'Esclavon & ses Dialectes.	Russe. Polonois.	Lithuanien. Bohémien.
Le Celte & ses Dialectes.	Irlandois. Gallois. Cornouaillien. Langue de Mona.	Langue Erse. Bas-Breton. Basque. Biscayen.
Les Langues Filles des Orientales & du Celte.	Phrygien. Grec.	Etrusque. Latin.
Le Cimbre, ou Runique, d'où	Dano-Gothique, ou ancien Danois. Scano-Gothique, ou ancien Suédois.	Norwégien. Islandois.
Le Theuton, ou ancien Allemand, d'où	Mœso-Gothique. Anglo-Saxon, d'où Anglois & Ecossois. Le vieux Frison.	Allemannique. Franco-Théotisque: d'où l'Allemand mod. Flamand & Hollandois.
Les Langues Modernes, Filles du Latin & du Celte.	François. Italien. Espagnol. Portugais.	Langue d'Oc & ses branches. Valdois, Grison.
Diverses Langues d'Asie.	Chinois. Indien & ses Dialectes.	Persan. Turc.

E

Et tout autant de VOCABULAIRES, *que j'ai pû analyser.*

Tartares.	Huron.
Hongrois.	Caraïbe.
Lapon.	Taïtien & autres
Groenlandois.	d'Amérique.

Qui tous ont donné les mêmes résultats.

II.

Le Dictionnaire Comparatif *de toutes ces Langues.*

Dans ce Dictionnaire, les Mots seront rangés chacun sous le mot primitif dont ils descendent. Ceci forme des Compagnies nombreuses, par *Arbres Généalogiques* dont le mot primitif est la racine, comme un drapeau sert de point de ralliement.

D'abord on voit paroître les mots qui descendent du primitif, & dans le sens propre. 2°. Tous ceux qui en descendent au sens figuré. 3°. Tous les composés.

Chacun par ordre d'ancienneté de Langues & de Nations; ensorte que, lorsque l'on arrive à nos Langues modernes, il n'est presque plus nécessaire d'en joindre les mots à ces Familles, tant leur raport avec ceux que les Langues plus anciennes ont déjà fournis, devient frapant.

Ces Familles de mots réunissent les plus grands avantages.

1°. Elles contribuent à aprendre les Langues avec une facilité infiniment plus grande, en les liant les unes aux autres, & par le son & par le sens.

2°. Elles sont très-intéressantes par le raport qu'elles mettent entre des mots qui sembloient absolument isolés, & en démontrant la fausseté de l'idée où l'on étoit que les mots dans chaque Langue, sont l'effet du hazard: puisque rien ne prouve mieux que, lorsqu'on voulut assigner un mot à une idée, on le puisa toujours dans d'autres mots qui avoient quelque analogie avec ces idées.

3°. Elles démontrent que toutes les Langues ne furent dans l'origine que des Dialectes les unes des autres: & en voyant les divers usages qu'elles font d'un mot radical, & le parti plus ou moins fécond que chacune en tire, on sent infiniment mieux pourquoi elles ont paru être absolument différentes les unes des autres.

4°. L'on s'apercevra sur-tout, que la diférence des Langues consiste plus dans une diférence de prononciation, que dans celle des mots & de la Syntaxe. C'est encore ici un Principe auquel on n'a pas fait assez

d'attention. On ne sauroit donc trop se rompre en étudiant les Langues, sur ces diverses prononciations : & c'est à quoi ces Familles de mots serviront très-efficacement, puisqu'on y verra sans cesse ces diverses prononciations usitées pour le même mot.

5°. On jouit sur-tout du spectacle singulier de voir les Nations cantonnées par leurs prononciations, comme elles le sont par leurs Habitations, & distribuées comme dans de vastes Cercles, placés les uns près des autres, dont les Peuples du centre ayant une prononciation particulière la communiquent à tous ceux qui sont dans le même Cercle ; mais en s'afoiblissant à mesure qu'elle s'approche de la circonférence, où elle se confond en quelque sorte avec celle du Cercle voisin, qui s'est afoiblie elle-même, à mesure qu'elle s'est éloignée de son propre centre.

6°. Ces Familles pouront encore servir à comparer le génie des Orientaux & des Occidentaux, & le parti qu'ils ont tiré des mêmes mots, pour la perfection de leurs Langues & de leurs idées.

7°. En voyant chez tant de Peuples le même son lié sans cesse avec les mêmes idées, on ne poura douter que ces mots ne soient tous sortis en effet d'une source commune, étant impossible que le hazard ait pû produire un accord si étendu, si frapant. Car, lors même que l'on contesteroit quelques-unes de ces comparaisons, il en restera toujours suffisamment pour faire impression ; sur-tout si l'on considére que ces Familles, quoique si nombreuses, sont encore très-incomplettes, parce qu'il est un grand nombre de Langues dont nous n'avons point de Dictionnaire complet, & que par raport aux autres, je n'ai pas même pris tous les mots qui se raportent aux Familles qu'ils fournissent, pour ne pas la surcharger, étant déjà si nombreuses.

8°. Enfin, voyant les mêmes mots communs aux Celtes & aux Latins, être également en usage chez tous les Peuples du Nord & chez les Orientaux, on ne sera plus tenté de croire que les Celtes ne les tinrent que des Latins ; & la Langue Celtique reprendra entre les Langues, la place qu'elle y occupa autrefois, & qu'on ne pouvoit lui ôter sans injustice, & sans se brouiller sur l'origine des Langues de l'Europe.

CINQUIÉME OBJET.

DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE

DE LA LANGUE LATINE.

Avec la marche & les principes par lesquels on se dirige dans ces recherches, il n'est aucune Langue dont on ne pût donner le Dictionnaire étymologique : cependant, nous ne ferons pas entrer ici ces Dictionnaires particuliers ; ils ne seroient pas d'un intérêt assez général, & ils rendroient cet Ouvrage trop volumineux : on trouvera d'ailleurs dans le Dictionnaire comparatif les principales Familles de chaque Langue.

Distinguons cependant quelques Langues qui par leur utilité & par leurs raports avec les autres, méritent un examen plus particulier : telles sont la Latine, la Françoise, l'Hébraïque & la Grecque : toutes intéressantes comme Langues savantes, & comme Langues cultivées avec soin par l'Europe entiere.

Nous en donnerons donc le Dictionnaire Etymologique, & nous le donnerons de la maniere la plus complette, & nous osons dire la plus solide : le Lecteur en jugera par l'analyse de nos procédés à cet égard ; & d'abord pour la Langue Latine.

Ici, les mots latins seront classés suivant leurs raports avec les Langues déja en usage au tems des anciens Romains, ou même antérieures à ce Peuple. On verra leurs mots communs ;

1°. Avec les Grecs.
2°. Avec les Celtes.
3°. Avec les Orientaux.
4°. Les mots composés par les Latins eux-mêmes & dont l'origine est ainsi dans la Langue Latine même.

Par cette Méthode, ce Dictionnaire sera extrêmement simplifié ; puisqu'en restituant à chaque Langue ce que le Latin en a emprunté, nous n'aurons à rendre raison que des mots qui apartiennent strictement à la Langue Latine : tandis que l'on donnera la raison des autres, dans la Langue qui la premiere en fit usage.

Raportant ensuite les mots Latins à des Classes générales, dont chaque mot portera avec soi la raison qui le fit choisir pour exprimer telle ou telle idée, la connoissance de la Langue Latine en deviendra infiniment plus aisée : l'on ose assurer qu'en moins d'un an, à ne lire qu'une ou deux pages par jour, on pourra passer en revue avec le plus grand

intérêt, tous les mots de la Langue Latine, & l'on sera en état de rendre raison de tous; ce dont on n'a peut-être vu aucun exemple jusques ici, après vingt ans d'étude.

Mais passons à nos exemples étymologiques.

FŒMINA, *Femme.*

Si l'on entendoit dire que ce mot, dont jusqu'ici on n'a donné que des étymologies très-peu satisfaisantes, est le féminin du mot Homine, *Homme*, on en riroit: rien cependant de plus vrai. Je n'alléguerai pas, que dans toutes les Langues, c'est toujours un nom adjectif qui désigne l'Homme & la Femme, ou les deux Séxes: en Hébreu *Ish*, & *Isha*; en vieux Latin *Vir* & *Vira*; d'où *Virago*: en Grec *Anthropos* qui est masculin & féminin, &c. Il seroit donc assez étonnant que le mot *homine* n'eût point de féminin; mais ici, le fait est d'accord avec la raison, & voici comme je le démontre.

Le féminin de *Homine* seroit certainement *Homina*: adoucissez *o* en *œ*, & changez l'aspiration en *F*, & vous avez *Fœmina*. Il n'est aucune Langue, même la nôtre, qui ne fournisse des exemples de changemens pareils. Les Béarnois disent *Henne* au lieu de *Fenne* ou *Femme*, & les Espagnols chez qui *Hombre* mot dérivé d'*Homo*, signifie *Homme*, en ont fait *Hembre* pour son féminin. Je ne doute pas que le mot *Hœmina* ne fût en usage chez les Osques & les Sabins qui aimoient les aspirations à la manière des Celtibériens, des Orientaux & de leurs Voisins les Toscans.

DELIRIUM, *Délire, Rêves des Malades.*

Les Latins disent également *deliratio*, pour désigner l'impertinence & l'extravagance d'une imagination folle, & qui n'a pas le sens commun. Personne qui ne voye que ces expressions sont figurées; mais quelle en est l'origine? le croira-t-on? un objet agricole: les sillons d'un champ. On les apelloit en Latin *Liræ*, au singulier Lira: la charrue doit aller en droite ligne: lorsque le laboureur sortoit du sillon, il alloit de travers, il délíroit: délire devint donc synonyme à extravagance: car *extravaguer*, c'est au propre comme au figuré, aller à travers champs, sortir du bon chemin.

Pendant que nous en sommes à ce mot, examinons un passage de Pline, *liv.* XVIII. *c.* XX. qui se raporte à cette matière. « Il est » d'usage, dit cet Auteur, de recouvrir un champ semé avec la herse » ou avec une planche attachée à la charrue, ce qui s'apelle *lirer*: d'où est » venu le mot *Delirium*. »

Lirer ou *lirare*, dans nos Dictionnaires Latins, signifie tracer des sillons: dans Pline, c'est les *abattre* en égalisant la terre après les semailles. Ceci

a d'autant plus embarrassé le Traducteur François du XVIIIe. Livre de Pline, qu'il s'est objecté ce passage de Varron *de Re Rust. liv. I. c.* 29. « *Tertio, cùm arant jacto semine, boves lirare dicuntur; id est, cum tabellis » additis ad vomerem simul & satum frumentum operiunt in porcis, & sul- » cant fossas, quò pluvialis aqua dilabatur.* On ne se représente point, » dit le Traducteur, cette méchanique. Une planche attachée à une » charrue, peut bien abattre les sillons, & recouvrir la semence; mais » comment creuser en même tems une raie profonde pour l'écoulement » des eaux? »

Rien de plus simple cependant: la planche ou la herse qui abat les sillons, est tirée par les bœufs en même tems que la charrue: mais elle est placée à côté, & non derrière; ainsi tandis que la charrue s'avance en creusant un profond sillon, la planche s'avance également de front, en abattant tous les petits sillons qui sont sur son chemin, & couverts de semence.

Lirare aura donc deux sens, abattre les sillons, & tracer des raies dans un champ. Nos Dictionnaires Latins ne marquent pas le premier; ils sont donc inexacts.

AUGUR, *Augure.*

L'origine de ce mot, si intéressant pour les Romains, est encore totalement inconnue: on n'en a pas même donné une étymologie passable: on a bien vu à la vérité qu'il étoit composé, 1°. du mot Ave, *Oiseau;* mais la seconde Racine a été indéchifrable pour les Latins eux-mêmes. Servius sur *Aen.* V. le dérivé de *gero*, porter; Isidore de *garrio*, gazouiller; d'autres de *gustus*, goût; Ovide (*Fast.* I.) d'*augere*, augmenter, accroître. Mais l'on voit par le passage même, qu'il avoit moins en vue de donner une vraie étymologie de ce mot, que de flater Auguste.

Vossius discute gravement toutes ces absurdités, & se décide enfin pour *gero*. L'on croit lire des discussions de Barbares, ou d'enfans, sur des objets où ils ne voyent goute: ils courent tous ici à des étymologies frivoles, laissant à côté d'eux la vérité belle & brillante. C'est de Curo que vint Augure: de *curo*, dont la signification propre est, *regarder, voir, observer.* Au-Gur signifie donc mot à mot *celui qui observe les Oiseaux.*

N'est-ce pas l'idée même du mot *Augure*; ce nom qui sembloit fait par hazard n'est-il pas une peinture vive de l'idée qu'il fut destiné à représenter? Telle est donc l'utilité des étymologies: elle donne de la vie aux cadavres; elle rend l'étude des mots aussi intéressante, qu'elle est sans son secours rebutante & insipide.

AVENA, *Avoine.*

Ce mot ne signifia pas seulement, chez ce Peuple Agriculteur, de

l'Avoine; mais, 2°. par synecdoque, de la *paille d'avoine* ; & 3°. par métonymie un *chalumeau*: aussi le plus grand de leurs Poëtes n'a-t-il pas dédaigné d'employer dans ses vers un mot qui avoit tant de grace chez eux ; tandis qu'il est si peu de chose chez nous ; ainsi que tant d'autres mots dont nos Poëtes n'ont osé se servir, & auxquels nous reviendrons quelque jour, lorsque nos mœurs seront plus raprochées de la Nature toujours sage & toujours belle.

L'origine de ce mot n'a pas été plus difficile à trouver, que celle des précédens. Les Etymologistes qui n'avoient nulle idée des Racines primitives, y ont vû les uns un composé de *veneo*, les autres un dérivé d'*aveo*.

Mais il vient de la Racine primitive AB ou AV, qui signifie fruit, production de la terre.

C'est de cette même Racine *ab*, que les Celtes-Theutons, pour désigner la même production, firent le mot HABER, encore en usage chez les Allemands, tandis que les Belges le prononcent *Haver*, & les Suédois *Haffre*.

Les Etymologistes Theutons n'ont cependant pas mieux réussi que les Latins au sujet de ce mot, & par la même cause. WACHTER, dans son Glossaire Germanique, le dérive de l'Allemand ABEN, *manquer*, *dégénérer*; parce, dit-il, que les Naturalistes Latins, PLIN. *l.* 18. *c.* 17. prétendent que c'est un froment dégénéré.

POST, *Après*.

C'est une Préposition, mais rien de moins connu que l'origine de la plûpart des mots de cette espéce, & qui ne désignent pas des noms: cependant, sans leur connoissance, on ne sauroit avoir une idée éxacte des Langues : aussi s'attache-t-on dans cet Ouvrage à donner avec éxactitude l'origine de toutes ces espéces de mots. Celui-ci est né de l'Adjectif *posito*; ou plutôt, c'est une ellipse de la phrase POSITO HOC, qui signifie *cela posé, cela établi* ..... *nous ferons telle & telle chose*.

On suprima d'abord *hoc*. *Posito* resté seul, & revenant sans cesse, devint *posto* & puis *post*, en glissant sur la finale, très-inutile en cet endroit.

POST, chargé lui seul de la valeur de *posito hoc*, & devenu le François PUIS, fut un Etre singulier, dont les Hommes ne purent plus reconnoître l'origine, & qu'ils prirent pour un enfant du caprice, tandis qu'il s'étoit formé suivant toutes les régles de l'Analogie.

SIXIÉME OBJET.

DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE

DE LA LANGUE FRANÇOISE

L'Art admirable avec lequel les Langues se formerent, ne se fait plus sentir dans la Langue Françoise. Quoiqu'elle soit au fond la Langue primitive, elle a souffert tant de révolutions pour arriver jusques à nous, elle a été si prodigieusement altérée par les diversités de prononciation & d'orthographe, & par les mots qu'elle a empruntés de toutes mains, de même que par le choc de tant de Nations qui se disputerent en divers tems l'Empire des Gaules, qu'elle a perdu toute idée de son origine; & qu'au lieu de devenir plus abondante, elle s'est peut-être apauvrie, & a perdu cette merveilleuse facilité, avec laquelle la Langue primitive savoit se prêter à tous les besoins des hommes; facilité à laquelle les Grecs, les Arabes & les Chinois sont si redevables.

Il nous seroit cependant fort avantageux de connoître les étymologies de notre Langue.

1°. Pour débrouiller l'Origine de la Nation Françoise.

2°. Pour mieux connoître la source de nos Coutumes, de nos Mœurs, nos anciens Monumens, &c.

3°. Afin de pouvoir rétablir l'énergie de notre Langue, son élasticité en quelque façon; ensorte qu'elle pût, d'un côté, nous servir d'entrée à la connoissance des autres Langues; & d'un autre, se prêter plus aisément aux Connoissances que nous ne cessons d'acquérir.

Nombre de Savans ont donc cherché avec soin l'origine de cette Langue: nous avons même de gros Dictionnaires où l'on nous promet ses étymologies: & nous n'en sommes pas plus avancés.

Deux choses s'oposoient à ce que cet Ouvrage fût bien fait.

1°. L'idée où l'on étoit que le François descendoit uniquement de la Langue Latine, avec quelque mêlange de la Grecque: & que celle-là avoit totalement anéanti celle que l'on parloit auparavant dans les Gaules.

2°. Lorsqu'on étoit arrivé à une origine Grecque & Latine, on ne savoit plus où aller: ceux qui ont voulu remonter plus haut, s'étant égarés eux-mêmes. Ils regarderent la Langue Latine comme Fille uniquement de l'Hébraïque & ne la comparerent jamais avec la Langue des Celtes, premiers Habitans de l'Europe, & qui y avoient aporté la Langue primitive: aussi n'ont-ils pû réussir.

Mais

Mais au moyen des Racines primitives & du Dictionnaire comparatif des Langues, on est en état de reconnoître l'origine de tous les mots de notre Langue : c'est le VI^e. Objet de cet Ouvrage.

Là du Mot François, on remonte au primitif, à travers toutes les Langues & tous les Peuples, par lesquels il est passé pour venir jusqu'à nous.

Cette portion du grand Ouvrage que nous offrons au Public, doit intéresser d'autant plus tout François qui a quelqu'attachement pour sa Langue, que l'on y trouvera sans doute des ressources pour supléer à tout ce que nous avons perdu à cet égard ; par une suite des terribles révolutions que nous avons essuyées depuis les premiers changemens, que la Langue primitive éprouva dans nos Contrées.

Ajoutons que l'on pourra par ce moyen former un Alphabet plus abondant, plus conforme à nos besoins, mieux assorti à nos mots.

Afin que nos Lecteurs puissent se former une idée plus précise de l'utilité de cette portion de notre travail, de l'intérêt dont elle peut être, & de la manière sûre avec laquelle nous cherchons à marcher dans la recherche des étymologies françoises ; nous allons raporter quelques-unes de ces étymologies qui présenteront des mots françois venus, les uns du Latin, les autres du Grec, des troisiémes des Langues Celtiques, d'autres des Langues Orientales, &c.

Commençons par les étymologies des mots LETTRE & ACADÉMIE si intéressans pour ceux qui aiment à s'instruire, & qui cependant avoient tous deux fort à se plaindre des Étymologistes.

Car ils n'avoient donné aucune étymologie suportable du premier, & ils s'en tenoient par raport au second à une étymologie tout-à-fait incomplette, & par conséquent nulle en quelque sorte.

LETTRE.

L'on peut voir dans VOSSIUS les diverses étymologies que l'on a données de ce mot, dont on ne sauroit adopter cependant aucune, tant elles sont froides & peu satisfaisantes.

On l'a tiré, par exemple, du grec *litos* (petit,) parce que les Lettres sont petites ; du latin *litum* (oindre,) parce qu'on oint le papier d'encre ; du latin *litura*, parce qu'on efface l'écriture ; ou de *lineatura*, parce qu'avec elles on forme des lignes. Toutes ces raisons, loin d'être vraies, ne sont pas même probables. Les LETTRES, sur-tout dans les commencemens, furent des traits gravés dans la pierre, ou sur le bois : ce furent des incisions ; elles durent en prendre le nom, comme notre mot TAILLES vient de tailler. LETTRE vient donc de LET, prononcé aussi *lez*, *led* mot primitif qui signifie *tailler*, *couper*, *blesser*, *faire des incisions*.

On verra ce mot & ses dérivés, dans le Dictionnaire Primitif, à

l'article LAD ; & dans le Dictionnaire comparatif, à l'article LAD, LID, LEZ, les familles ou branches qu'il a formées dans chaque Langue.

ACADÉMIE.

L'on croit ordinairement & d'après les Grecs, que ce nom vient d'un certain *Academus* qui fournit son jardin pour en faire le rendez-vous des Savans. Cette étymologie merveilleuse pour les Grecs, qui pour voiler leur ignorance, avoient toujours un nom propre tout prêt pour rendre raison de leurs origines, n'est d'aucune valeur pour nous qui les recherchons avec plus de soin.

Les Sciences furent aportées dans la Gréce par les Orientaux. Ceux-ci s'apeloient dans leur Langue CADMI. Tout savant Oriental fut donc un *Cadmus* : & le lieu où il enseignoit, une *Académie*.

Ne soyons donc pas étonnés, si c'est *Cadmus* qui aporte dans la Gréce la connoissance des Lettres, & s'il y eut dans Thébes un endroit principal apelé la CADMÉE : ce fut la premiere Académie de l'Europe : là se rassembloit toute la Jeunesse Grecque pour entendre les Phéniciens qui y tenoient des Ecoles de Littérature Orientale. Ce nom d'*Académie* passa à Athènes ; il y fut également un jardin possédé par un A-CADEMUS, ou un Savant.

EXEMPLES de mots François venus du Latin.

BREBIS, est l'Italien *Berbice* ; ces deux mots s'accordent avec le Latin VERVICE & viennent d'une même origine : *Voyez* Dictionnaire Etymologique de la Langue Latine, Art. VERVICE.

SALAIRE. Recevoir Salaire, c'est être nourri du SEL de son Maître, ou plutôt, c'est en recevoir ce qui est nécessaire pour sa subsistance. Le SEL faisant une partie essentielle de la nourriture, on prit ici la partie pour le tout : ce qui arrive si souvent. Cette figure étoit très-ordinaire aux Orientaux ; les Chaldéens apeloient les gages & les apointemens du nom de SEL. Les Officiers du Roi disent, dans le IV^e. Livre d'Esdras, chapitre XIV. qu'ils sont SALÉS DE SEL ROYAL, c'est-à-dire, nourris du Sel Royal, ou aux gages du Roi. C'est dans ce sens qu'il est dit au XVIII^e. Chap. des NOMBRES, vers. 19. que *les chairs des Sacrifices seront à toujours le* SEL PUR *des* SACRIFICATEURS, c'est-à-dire, leurs Salaires, leurs Apointemens.

Ce mot *Salaire*, venant de SAL, est donc d'origine Latine ; voyez l'origine de SAL, *Dictionnaire étymologique de la Langue Latine*, Art. SAL.

APANAGE. Ce mot s'est formé de la même maniere que celui de Salaire, la partie pour le tout. Un *Apanage* consiste dans les Terres que l'on donne à quelqu'un pour sa subsistance, pour son entretien, mot à

mot pour son pain, *ad panem:* voyez *Dictionnaire étymologique* de la Langue Latine, Art. PANE.

DENRÉE, en Italien *Derrata.* Ce mot se prononçoit autrefois en trois syllabes DÉNERÉE & puis *Dannerée.* Dénerée étoit le mot Latin-Barbare DENERIATA, qui désignoit toute chose qui se vendoit par deniers, & non par livres ou par écus : c'est-à-dire, toutes les Marchandises de détail, & non celles qui se vendent en gros. On en fit le verbe *adénérer.*

PISTE. Suivre quelqu'un à la piste, c'est le suivre à la trace de ses pieds. Les Italiens disent également *Pesta* dans le même sens; mais ils ont de plus le verbe *pestare*, pour dire aller à la piste, suivre la piste : l'étymologie de ce mot n'est pas difficile à découvrir, il est formé de deux mots latins, *pes* pied, & *stare* être, éxister, demeurer ferme. En effet c'est la trace du *pied* qui reste marquée, imprimée sur le terrain ou sur la neige.

PUIS, racine de nos mots PUISQUE, DEPUIS, est un de ces mots dont la voyelle latine s'est associée à la Lettre *i* en passant dans le François. C'est l'Italien *Poi*, l'Espagnol *Pues*, le Languedocien *Pié.* C'est donc le Latin POST, prononcé *poist* & ensuite *puis*, tous mots signifiant *après.* C'est ainsi que d'*Apostolus*, nos Ancêtres avoient fait *Apostoile* Mais si l'on veut savoir l'origine de POST, voyez ce mot dans le Dictionnaire étymologique de la Langue Latine.

TIEDE, autrefois on écrivoit *tiepde* : c'est l'Italien *tiepido*, mot qui s'est formé du Latin *tepido.* Notre Langue & sur-tout les dialectes de la Langue d'Oc, sont remplis de mots pareils empruntés du Latin, où la voyelle de la première syllabe se fait précéder d'un *i.*

Mots communs au François, & à l'ancien Grec.

La Langue Françoise a un grand nombre de mots qui lui sont communs avec la Langue Grecque, ou qui en viennent directement; tels par exemple :

LITRON, qui vient du Grec *Litra* λίτρα, sorte de mesure.
BROC de Vin, du Grec *Brochô* βρόχω, avaler, boire.
SOUDAIN en Grec, *Sudèn* σύδην, promptement, aussi-tôt.
FRIRE, en Grec *Phrygein* φρύγειν, comme en Latin *frigere*, torrifier, faire cuire.

PERRUQUE. Ce mot vient du Grec *Purrhos* Πυῤῥὸς, qui signifie *Roux, couleur de feu.* Que l'on ne soit pas surpris de cette étymologie. Les anciens Celtes n'aimoient que les cheveux roux : il en fut de même à Rome. Aussi les Dames Romaines dès le tems d'Auguste, faisoient venir des Gaules & de la Germanie des tours de cheveux roux; c'étoient au pied de la Lettre, en Grec des *Purriques*, dont nous avons fait *Perruques.* Les Grecs apeloient dans ce sens *Purrhotrique*, un homme

aux cheveux rouges. Cette étymologie non-seulement est fondée sur les mots : mais encore sur un usage réel, & qui se lie intimément avec ces mots. Elle est donc vraie, & elle nous aprend outre cela que l'invention des Perruques n'est pas de nouvelle date, comme on avoit cru ; qu'elle est renouvellée des Grecs & des Gaulois. C'est ainsi qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

POËLE. Nous avons deux mots François qui se prononcent à peu près de même : 1°. Poele qui signifie un fourneau & un apartement qui s'échauffe par un fourneau : 2°. Poele qui signifie un *Dais*, & un drap mortuaire.

Cependant ces deux mots viennent de deux sources fort différentes.

Le premier du Grec *Puelos* πύελος, lieu chaud, une étuve, une chambre à fourneau. Le second, du Latin Pelle, une étoffe à poil & veloutée.

Cette liste de mots François venus du Grec, sera moins considérable que celles que nous donnent les Etymologistes : parce que toutes les fois qu'ils ont vû du raport entre un mot François & un mot Grec, ils ont cru que ce mot François venoit du Grec : faux principe qui brouilloit tout, parce qu'une très-grande partie des mots communs au François & au Grec, viennent d'ailleurs chez les deux Peuples.

Mots François venus du Celte.

DISETTE. Ce mot est composé de la préposition négative *Dis* & du mot Celte ETT ou ED, qui signifie *nourriture*, & d'où viennent l'Anglois *to eat*, & le Latin *edere*, qui signifient tous deux *manger*.

BEDEAU, REPETER & INVITER. Tous ces mots qui n'ont plus de raport en François, viennent du primitif BED qui désigne toute idée relative à invitation & demande : de-là le vieux verbe latin *beto* dont parle Varron, & qui fut ensuite changé en *peto*, qui signifie *demander*, *prier*, *inviter*, & dont nous avons fait *répéter*, pour dire redemander. Les Anglo-Saxons ont ce verbe, qu'ils prononcent Byd. Bedeau s'est aussi prononcé Bedel, d'où Pedel dans le Pays de *Vaud*, nom du Bédeau dans l'Académie ou École illustre de Lausanne, ainsi que dans les Universités d'Allemagne. De-là le verbe Theuton Byd, inviter qui prononcé *vit*, a fait le verbe *invitare* des Latins, d'où nos mots *inviter* & *invitation*.

RADEAU, apartient à la racine Celte RAT, passage de rivière, dont les Latins formerent également RATES.

Ces mots ont une grande affinité avec le mot grec *raptein*, assembler, l'Oriental *rapsod*, une barque, parce qu'elle est formée de bois liés ensemble, & le grec *rapsodie*, choses cousues & assemblées.

ALOUETTE. Les Latins nous aprennent que ce mot étoit Gaulois ;

& qu'il se prononçoit ALAUDA. C'est donc le mot *Al-aud*, un Chantre un Musicien, d'où vint aussi l'Oriental *Al-aud*, instrument de musique, dont nous avons fait le mot LUTH. Les Bas-Bretons apelent encore l'Alouette HUIDÉ, & les Gallois *Hédydd*, tout cela de la racine primitive, conservée aussi dans l'Hébreu עיד *Hwid*, oiseau, d'où le verbe הוד chanter, dont vint également *Ode*, qui dans l'origine désignoit une chanson, un air : cette famille totalement inconnue jusqu'à présent, ainsi qu'une multitude d'autres, est cependant aussi intéressante que nombreuse.

Mots François venus de la Langue des anciens Francs.

Les Francs aporterent avec eux leur Langue dans les Gaules ; & quoiqu'ils l'aient ensuite prodigieusement altérée, ils ont néanmoins conservé un très-grand nombre de mots venus de la Germanie : ne soyons donc pas étonnés qu'ils ayent un fonds de mots, dont on chercheroit inutilement l'origine ailleurs que dans l'ancienne Langue Germanique ; & que ces mots leur soient communs avec les Allemands : donnons-en quelques exemples.

DEROBER, vient de l'ancien Theuton *Raub*, proie ; rapacité, vol : *rauber*, un voleur : *rauben*, voler, piller ; ce mot, dit WACHTER dans son Glossaire Allemand, est de la plus haute antiquité : commun aux Scythes & aux Celtes, il existe chez les Perses, les Gallois, les Bas-Bretons, les Anglo-Saxons, les Goths, les Espagnols, les Italiens ; dans le Latin Barbare ; &c.

GAZON, vint de WAS, qui se prononce *Wasen* en Allemand. Dans l'ancien François, *Wase* signifie *Glebe*. Rien de plus commun d'ailleurs que les *W* changés en *Gue*, ou *G*.

ECHARPE, en Allemand *Scherpe* : tous les deux viennent du Grec KEIRIA, bande, étoffe coupée dans sa longueur.

GOUACHE, sorte de Peinture en détrempe. Ce mot vient de l'ancien Theuton WAX, aqueux, mol, plein d'eau ; mot Anglois, Belge, Allemand, &c. De la même source viennent *Vatchen*, en Allemand, laver ; *vase* en François & au feminin, pour désigner du limon. C'est le vieux Anglo-Saxon, *vase*, boue, limon, que les Grecs changerent en *Asis*.

BRISE, nom qu'on donne sur Mer à une espèce de vent : c'est l'Anglois *Breath* prononcé *Brez*, qui signifie souffle, vent.

TRICOTER, mot de quelques Provinces pour dire *faire des Bas* à la main ; ceci tient à l'Allemand *Stricken* & au Sueo-Gothique *Stricka*, mots qui signifient faire *des nœuds*, *des reseaux*, *des filets*.

Mots François venus des Langues Orientales.

LEZARD, en Latin *lacertus* qu'on peut prononcer *lazertus*. Otez la terminaison latine, les deux mots seront les mêmes. Ils se sont

formés sur l'Oriental *Léza* joint à la terminaison Ar, Ard, Ert.

Leza, qui signifie *Lézard* chez les Orientaux, n'est donc autre chose que notre mot *Lezard*. Cet animal fut ainsi apelé du mot primitif Lath caché, prononcé *laz* & *lez*, parce qu'il se cache dans les trous des murs.

Cette terminaison *ar*, *ard*, *ert*, avoit empêché également de reconnoître l'origine de plusieurs autres mots : tel celui de Renard : ôtez sa terminaison, reste Ren, ou Rin, mot Grec qui signifie Nés, & au figuré, *finesse*, *ruse*. On apela donc cet animal en Grec de Provence & de Languedoc, RENARD, à cause de sa finesse : c'est ainsi que dans la Langue des anciens Medes & Perses ou Zend, un même mot (*Talman*) signifie également *nés* & *Renard*.

Ajoutons encore sur le mot *Lézard*, que son nom Oriental *Leza*, *Leta*, *Lata* est le même que celui de Latone ; & que lorsque l'on inventa l'Histoire de Latone qui est obligée de se cacher & de s'enfuir, & que ses enfans Apollon & Diane vengerent des insultes de *Niobé* & de ses quatorze enfans, c'étoient autant de faits relatifs à la signification même du nom de *Latone* & aux qualités physiques de l'être auquel on donna ce nom : comme nous le verrons dans la partie mythologique, aux articles LATONE & NIOBÉ.

CRYSTAL, en Grec *Krystallon*, vient du Grec *Kryon*, qui signifie glace : mais qui est lui-même le mot Oriental *Kreh* קרח glace, crystal.

TAUREAU, en Latin *Tauró* est le Grec *Tauró*, l'Oriental *Tor* & *Tsor*.

GUERRE. Ce mot dont on a cherché assez inutilement l'étymologie, est un mot de toute Langue, mais qui s'est altéré légèrement en passant de l'une à l'autre. Notre mot *Guerre* est très-certainement le War des Anglois, & le Gher des Celtes. C'est le Ara des Grecs, Ruine ; leur Arês, Mars ; leur Eris, guerre, discorde, &c. l'Ar des Suédois, le Hir חר des Arabes, & des Ethiopiens, le Hwer, ou G'*her* ער des Hébreux, qui signifie chez tous Guerre : 2° Guerrier.

En se chargeant du T terminal si commun aux Occidentaux, Gher devint Cert, guerre, d'où naquirent Certo & Cert*amen* des Latins qui signifient combat & combattre.

Acre, qui désigne une portion de terre labourée, vint de l'Oriental Acr, אכר, *Champ*, *Terre labourable*, d'où vinrent Agro des Grecs & des Latins à l'ablatif, & dont on fit *Agri-culture*. Cet Art inventé dans l'Orient porta ses mots avec lui, en passant d'Asie en Europe.

GONIN. Ce mot qui n'éxiste que dans ces phrases proverbiales, *Maître Gonin*, un tour de *Maître Gonin*, désigne un Maître passé en ruses & artifices, un homme fin & rusé. Son origine étoit totalement inconnue. Menage rejette avec le plus grand mépris l'opinion de ceux qui la tiroient de

l'Hébreu עונן *Gwunen*, Devin, Enchanteur : il est vrai que ceux-ci la proposoient trop légèrement & sans preuves : MENAGE eût dû être cependant moins dédaigneux, puisqu'il n'y pouvoit rien substituer.

Il est incontestable que ce mot nous est commun avec les anciens Hébreux, quoiqu'il ne nous vienne pas d'eux. Nous le devons aux Anglois. *Cunning* désigne chez eux un homme adroit, fin, rusé. *Master Cunning* a fait *Maître-Gonin*. Ce mot vient du primitif CEN prononcé *Ken* qui signifie habileté, art, puissance : les Irlandois en ont fait *Kann* je sais, *Kunna* savoir, *Kenning* science, *Kenni-Menn* hommes savans, Docteurs, Prêtres.

C'est un mot commun à tous les dialectes du Celtique & du Theuton, au Grec où KONNE*ein* signifie savoir, être intelligent & habile, &c. aux Langues Tartares, &c.

Les Anglois associant *Cunning* avec *Man* homme, en font le mot *Cunning-Man* qui signifie Devin, Enchanteur, homme qui fait de grandes choses, & qui est habile : c'est donc le correspondant du mot hébreu *Gwunen*, Enchanteur, Devin, *Gwuna*, Magicienne, Devineresse ; d'où le verbe *Gwunen* deviner, observer les Augures, faire des prestiges. Ne soyons pas étonnés de voir ce mot commun à tant de Peuples & si ancien ; il vint chez tous d'une source commune, de la haute Asie berceau de tous ces Peuples & de leur Langue.

Cette classe des Mots communs à notre Langue & aux Orientales, sera beaucoup plus nombreuse qu'on ne pense : elle contiendra une multitude de mots usités dans le Langage ordinaire, & de termes d'Arts & de Sciences, d'Agriculture, de Marine, de Musique, de Botanique, de Médecine, d'Astronomie, &c. nés dans l'Orient avec ces Arts, & qui passerent avec eux en-deça des mers.

Mots composés par les François.

On verra enfin dans ce Dictionnaire des étymologies Françoises, nombre de mots composés par les François eux-mêmes, par la réunion de deux ou trois mots : tels sont ;

Soucoupe.	Aujourd'hui.
Licou.	Désormais.
Au.	Passe-partout.
Du.	Porte-manteau.

SEPTIÉME OBJET.

DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE

DE LA LANGUE HEBRAÏQUE.

UN Dictionnaire étymologique de l'Hébreu sera sans doute un phénomène nouveau dans la Littérature, & paroîtra une entreprise hardie à ceux qui possedent le mieux cette Langue : mais c'est une suite naturelle de notre marche & de nos principes. Si nous avons trouvé la Langue primitive, nous devons voir ses raports avec l'Hébreu & connoître par conséquent les origines de celui-ci.

Jusqu'ici on avoit cherché dans l'Hébreu l'origine de toutes les autres Langues ? mais personne n'avoit pensé ni pû penser à remonter à la source de celle qu'on regardoit comme la Mere de toutes ; elle étoit le *non plus ultrà* des Etymologistes. Une fois parvenus à ce point, ils décroyoient qu'il ne leur restoit plus de recherches à faire, ni de découvertes à espérer ; & qu'ils pouvoient se reposer sur les lauriers que leur avoient acquis leurs travaux. Certainement ils étoient grands ces travaux, & d'autant plus pénibles, qu'ils étoient diamétralement opposés à la nature des choses : & que l'on n'a pas de plus grands obstacles à vaincre, que lorsqu'on a perdu le fil de la vérité, & qu'on prend l'erreur pour elle.

Nous n'aurons pas les mêmes peines à essuyer ; & la facilité avec laquelle nous nous tirerons de cet embarras extrême, sera un surcroît de preuves de la bonté de nos Principes, & d'avantages pour ceux qui veulent puiser les connoissances dans leurs sources.

Lorsque nous disons que l'Hébreu n'est pas la Langue primitive, & qu'ainsi l'on peut indiquer l'origine de ses mots, nous parlons de l'Hébreu tel qu'il éxiste pour nous, tel qu'il est dans les livres de Moyse, & dans ceux des Auteurs qui l'ont suivi, puisqu'en effet on ne peut parler que de cet Hébreu.

Mais cet Hébreu-là n'est point la Langue primitive telle qu'elle étoit dans son origine.

1°. Il renferme une multitude de composés qui n'ont pû être que l'ouvrage de tems postérieurs.

2°. A cause de ces dérivés & composés, les Hébreux négligerent une multitude de racines ou mots primitifs qu'il faut chercher dans d'autres Langues.

3°.

3°. La plûpart de ses prétendues racines, ne sont que des verbes, espéce de mots qui n'ont jamais pû être primitifs.

4°. Cette Langue s'est chargée d'un grand nombre de termes, sur-tout de termes d'Arts en usage chez les Peuples voisins des Hébreux, & chez qui ceux-ci avoient séjourné, ou avec lesquels ils étoient liés par le Commerce.

Il n'est pas même nécessaire d'analyser les mots hébreux pour s'assurer que cette Langue n'est pas la primitive, quoiqu'entée sur celle-ci, & qu'elle en soit née, peut-être long-tems avant aucune de celles que l'on parle en Europe.

Toute Langue parlée par un Peuple qui la cultive, & qui a des Ecrivains; sur-tout des Poëtes, ne sauroit rester dans son état primitif: & elle changera d'autant plus vîte, que ses Écrivains se suivront de près. Les idées se multiplient, l'oreille se forme, la Langue acquiert du nombre & de l'harmonie, le coloris se perfectionne; de-là, des changemens de toute espéce; les monosyllabes s'allongent, les dérivés augmentent, les composés naissent de toutes parts.

Il y auroit donc une contradiction grossière, à dire que l'Hébreu eût des Écrivains, des Législateurs, des Historiens, des Poëtes, &c. & qu'il n'essuya aucune révolution dans ses mots.

Il étoit encore tout aussi contradictoire de la regarder comme la Langue primitive, & de ne voir cependant que des verbes dans ses racines. C'étoit n'avoir jamais réfléchi sur la formation des Langues : c'étoit abandonner Moyse lui-même qu'on prétendoit suivre, & qui fait commencer le Langage par les noms imposés aux Animaux.

Dans notre Dictionnaire Hébreu, les noms monosyllabes seront les seuls mots que nous regarderons comme primitifs : tous les autres, même les verbes monosyllabiques, nous les ramenerons constamment à des racines d'une seule syllabe, subsistantes encore dans une Langue ou dans une autre.

Ainsi l'on verra se fondre tout ce qu'on appelle racines & mots hébraïques, qu'on trouve cependant si peu nombreux, en un très-petit nombre de mots radicaux; & nous ferons voir l'origine de ceux-ci au moyen de notre Dictionnaire primitif; ensorte qu'il ne restera nulle incertitude à ce sujet.

Cette Langue, qui paroissoit si difficile, & si différente des nôtres; par une suite des erreurs inévitables dans lesquelles on étoit tombé à son égard, & parce que l'on avoit perdu de vue sa prononciation primitive, par laquelle elle tenoit à toutes les Langues, rentrera de cette manière dans la classe de nos Langues d'Europe, s'aprendra par les mêmes principes, & se simplifiera singuliérement.

Elle deviendra, par-là, d'autant plus intéressante, que nous y trouverons l'origine d'une multitude de choses utiles, pour la connoissance de

l'antiquité, & que l'Orient moderne nous donnera beaucoup moins de peine, pour nous familiariſer avec lui, & avec ſes Langues.

Mais, donnons quelques exemples de ces diverſes aſſertions.

On ne mettra plus au rang des Radicaux les mots ſuivans, ni aucun de ceux qui ſeront de la même nature.

אבנט	*A-Bent*	Baudrier.
אכיל	*A-Kil*	Mets.
אמון	*A-Mun*	rendre ferme, aſſurer.
יקר	*I-Kar*	choſe chere, rare, précieuſe, &c.
עגב	*Og-Ab*	aimer avec tranſport.
אלגביש	*El-Gabish*	Grêle groſſe comme un œuf.

Car tous ces mots ſont compoſés.

Les trois premiers de la voyelle *A* & des radicaux que nous prononçons *bande*, *chyle* & *munir*.

Le 4ᵉ de la voyelle *i*, ou *ei*, & du mot *carus*, ou *cher*.

Le 5ᵉ des primitifs *og* grand, d'où *augere*, augmenter, & *av* amour, déſir, d'où le Latin *aveo*.

Le 6ᵉ des trois mots *él* pierre, en uſage encore dans les Langues du Nord, *gab* gros, *bits* œuf.

Dans ceux-ci,

כתנת	*Ketonth*	Tunique, Manteau.
לאה	*L'ae*	laſſer.
לאט	*Lat*	cacher, couvrir.
להג	*Leg*	lire, étudier
לוט	*Lut*	maſtic, maſtiquer.
ליז	*Luz*	écarter, ſéparer.

Nous reconnoîtrons ſans peine;

Le *Khiton* des Grecs, une tunique, d'où *Hocqueton*.

Les mots *lateo* & *lego* des Latins, cacher & lire, & nos mots *las*; *luter* un vaſe, ou le maſtiquer, & le Suédois *lutar*, ſouder: *luxer* & *luxation*.

Ceux-ci nous donneront des origines intéreſſantes.

Ahs-dar-Pni, ou *Satrapeni*, les Satrapes; mot à mot, ceux qui ſe tiennent devant la face *du Prince*.

Recam רקם *broder*, eſt notre mot *recamer*, & l'Italien *recamar*, qui ſignifie broder.

Czar כזר ſignifie une hache. De-là, la dignité apelée chez les Babyloniens *Adar-zar ia*, la Grand'Hache, ou le Grand-Juſticier. Ces Peuples mettoient une hache dans la main de leurs Dieux, comme les Cariens dans celle de Jupiter, pour marquer l'autorité ſuprême.

De-là, les *Czars* de Russie, & de Tartarie : & peut être le nom même de la famille de *César* venue de l'Orient.

On verra encore dans ce Dictionnaire, que nombre de mots primitifs furent altérés par les Hébreux, tandis qu'ils ne l'étoient pas par d'autres Peuples ; c'est ainsi qu'en ajoutant *r*, ou *ar* à divers radicaux, ils changerent

VACCA en *Vaccar* Vache.
SING, ou *Sim* en *Zimar* Chant.

Mots Hébreux, dont, sans cette observation, on n'eût pu découvrir l'origine.

Enfin, on trouvera dans ce Dictionnaire, le sens d'un assez grand nombre de mots des Livres Hébreux, qui avoient été mal rendus, ou dont on avoit absolument perdu la signification propre ; & que l'on rétablit par le sens de l'ensemble, & par la valeur que ces mêmes mots ont dans les Langues analogues.

HUITIÉME OBJET.

DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE

DE LA LANGUE GRECQUE.

SI la Langue Hébraïque méritoit par son utilité & par le nombre de ceux qui l'étudient, que l'on en facilitât l'intelligence, au moyen de son Dictionnaire étymologique : il en est de même de la Langue Grecque. Modèle le plus parfait des Langues, & cultivée par tous ceux qui se proposent de parvenir à la connoissance du beau, d'épurer leur goût, d'étendre leurs idées, de se mettre en état de les peindre avec autant de force que de graces & d'harmonie, nous ne saurions la négliger dans un ouvrage de la nature de celui-ci. Nous croyons donc rendre un service essentiel à la Littérature, en remontant à l'origine de cette Langue, liée elle-même à la plûpart de nos Langues d'Europe, & en faisant voir dans quelles sources ce Peuple intéressant puisa ses mots, & comment il parvint à étendre, à embellir & à diversifier ce premier fond, & à le faire disparoître en quelque façon par la maniere dont il sut se le rendre propre.

Les Savans avoient très-bien aperçu, que cette masse immense de mots qui composent la Langue Grecque, se réduisoit à un certain nombre de radicaux : & l'on en a fait des recueils aussi bons qu'ils pouvoient l'être, dans les tems où l'on y travailla.

Mais on en multiplia beaucoup trop les objets, parce qu'on ne put s'élever jusques à la source premiere de ces racines. Ainsi nous réduirons au moins des deux tiers les mots radicaux de cette Langue en suprimant une multitude de dérivés & de composés qui s'y étoient glissés mal à propos, & en ramenant tous ces mots aux monosyllabes primitifs : ne laissant subsister comme racine aucun mot qui ne soit monosyllabique. Ainsi disparoîtront du rang des radicaux :

Ἀγανακτέω	*Aganakteô*	s'indigner.
Ἀγαπάω	*Agapaô*	aimer.
Ἀλκὴ	*Alcê*	force.
Αμορβὰς	*Amorbas*	Suivante.
Αμφισβητέω	*Amphisbêteô*	douter.

Ce sont des mots composés.

Le premier, de l'adverbe AG qui signifie extrêmement, & de la racine AK, pointe, douleur.

Le second, du même adverbe AG, & du verbe AV, aimer fort.

Le troisiéme, du primitif KE ou *qué*, force.

Le quatriéme, du verbe BA, aller, & de *amaur*, ombre.

Le cinquiéme, d'*amphi*, autour, & de *bateo*, aller.

Les Mots suivans, qu'on a regardés comme des racines,

Ἀγαθὸς	*Agathos*	bon.
Ἀγάλλω	*Agallô*	parer, orner.
Ἀθέλγω	*Athelgô*	traire.
Ἀθύρω	*Athurô*	jouer.
Αἰκάλλω	*AiKallô*	flatter.
Ἀκόνη	*AKonê*	pierre à aiguiser.

seront ramenés à leurs simples, tous Celtiques & Orientaux.

Gad ou *God*, bon.
Gal, beau, agréable.
Thélu, mamelle, sein.
Thur, portes de maison devant lesquelles on jouoit.
Cal, flateur; d'où le Suédois *Kela* flater, & le François *Calin*.
Caun, roc, pierre.

L'on verra que ces mots regardés comme radicaux,

Ἀμαλὸς	*Amalos*	tendre, délicat.
Ἁνδάνω	*Handanô*	plaire.
Ἄργυρος	*Arguros*	argent.
Ἀείρω	*Aeirô*	élever, oser.
Αἱρέω	*Haireô*	prendre.

ne sont que des nuances des mots suivans:

Ἁπαλὸς	*Hapalos*	tendre.
Μαλάσσω	*Malassô*	amollir.
Ἁδέω	*Hadeô*	plaire.
Ἀργὸς	*Argos*	blanc.
Αἰρῶ	*Airô*	élever, prendre.

Ceux-ci mis aussi au rang des radicaux,

Ἀλάομαι	*Alaomai*	errer.
Ἀλαὸς	*Alaos*	aveugle.
Ἀλήθεια	*Alètheia*	vérité.
Ἀμύμων	*Amymon*	irrépréhensible
Ἀμυδρὸς	*Amydros*	sombre, obscur

sont tous formés de l'A privatif, ou négatif & de mots qui signifient l'oposé de ceux-là : de *Laó* voir, *Lètho* cacher, *Momos* faute, *Mydros* étincellant, brillant.

De même Ἄμπελος *Ampelos*, qui signifie vigne, n'est point un mot Grec, ou radical : il vient de l'Oriental Apel, ou Wpel עפל qui signifie *côteau*, *lieu élevé*, *vignoble*, & dont ses Grecs, en le nasalant & y ajoutant leur terminaison *os* firent *ampelos*. Ce mot lui-même étoit composé du primitif *Fal* ou *Phal*, qui signifie dans toutes les Langues *élevé*. L'on sait d'ailleurs que les Grecs aimoient à changer les voyelles simples en voyelles nasalées : c'est ainsi que de *Labó* ils firent *Lambanó* prendre, de *hadeó* plaire, *handanó* : & de *Matheó* aprendre, *Manthanó*. Ces Verbes eux-mêmes venoient des primitifs *lab* main, *had* terre délicieuse, *Math* mesure, & qui existent encore aujourd'hui dans diverses Langues.

La multitude de mots Grecs que nous joignons ici, comme n'étant que des dérivés de la racine primitive MAR qui signifie *jour*, *clarté*, & que l'on nous donnoit cependant comme autant de mots radicaux dans la Langue Grecque, que nous retranchons par la même du nombre de ses racines, prouvera quelle réforme prodigieuse nous ferons à cet égard & à quel petit nombre de primitifs se réduira cette Langue si riche & si cultivée.

MAR, mot primitif, signifiant jour, a fourni à la Langue Grecque tous les dérivés suivans, qui furent toujours regardés très-mal à propos comme de vraies racines.

Μαίρω	*Mairó*	briller.
Μαῖρα	*Maira*	la Canicule ou Sirius, la plus brillante des étoiles.
Μαργαρον	*Margaron*	une perle.
Μαρίλα	*Marila*	braise.
Μαρμαίρω	*Marmairó*	étinceler, briller.
Μερίμνα	*Merimna*	vue attentive.
Μερμαίρω	*Mermairó*	considérer avec attention.
Μέρδω	*Merdó*	voir.
Ἀ-μαρύσσω	*A-Marussó*	briller.
Ἁ-μαρτάνω	*Ha-Martanó*	s'égarer, ne voir goutte, pêcher.

Ἀ-μαυρος	*A-Mauros*	obscur, sombre.
Ἦμαρ	*Êmar*	jour.
Ἡμέρα	*Hèmera*	jour.
Σμάραγδος	*Smaragdos*	Emeraude.
Σμαρὶς	*Smaris.*	Anchois blanche.

Par cette méthode, l'étude des racines grecques si multipliées & si difficiles à aprendre, deviendra infiniment plus aisée; & l'origine de cette Langue si belle & si intéressante ne sera plus une énigme : elle se liera avec celles de tous les autres Peuples : on la retrouvera chez tous, & ses mots s'unissant à des racines déja connues & présentant toujours une raison de leur existence, en deviendront d'autant plus flateurs & se retiendront sans peine.

Pour mettre ceci au-dessus de tout doute, ajoutons un calcul très-simple. Les racines de la Langue Grecque sont portées par Messieurs de Port-Royal à 2156. Celles de la Langue Hébraïque à 2212 par Robertson. Ce seroit 100 racines par lettre dans l'Alphabet de XXII lettres : mais les Lettres A, E, I, O, S, & les labiales P & M, contiennent elles seules à peu près la moitié du nombre général : excédent prodigieux qui provient uniquement de ce que l'on a pris pour racines une multitude de mots composés, formés par l'addition des voyelles, de la sifflante & des labiales, si aisées à prononcer. L'on ne doit donc compter comme racines qu'environ 60 par lettre, c'est-à-dire environ 1300. Mais de ces 1300 on en peut ôter hardiment la moitié au moins, qui ne sont que des dérivés des 600 autres.

Ce nombre lui-même ainsi réduit n'est pas encore composé uniquement de radicaux : il est impossible qu'il en existe un aussi grand nombre ; qu'on en juge par les Clés ou racines chinoises si multipliées, qui se réduisent néanmoins à 240. & dont il faut même retrancher près de la moitié qui ne sont que des nuances des autres. Dira-t-on que ces clés ne peuvent être comparées à nos mots, puisqu'elles n'ont lieu que pour l'écriture ? on n'y gagnera rien, car leurs monosyllabes parlés & primitifs ne sont guères plus nombreux. Voilà cependant à quoi se réduit au vrai la masse des Langues.

NEUVIÉME OBJET.

DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE

DES NOMS PROPRES ET APELLATIFS.

OUtre les mots qui servent à exprimer nos idées, ou à converser les uns avec les autres, il existe une multitude de Noms destinés à désigner des Etres particuliers: tels sont les noms des Peuples, des Empires, des Héros, des Dieux, des Villes, des Fleuves, des Montagnes, &c.

Ces noms qui paroissent donnés au hazard & sans aucun raport avec le langage, furent cependant significatifs dès le moment qu'ils existerent: il seroit même contre toute raison qu'ils ne le fussent pas; & que des hommes qui choisissoient avec tant de justesse les mots nécessaires pour peindre leurs idées, se manquassent à eux-mêmes & à la nature des choses dès qu'il s'agissoit des mots par lesquels ils devoient se désigner eux & les objets dont ils étoient environnés.

S'ils ne paroissent plus significatifs, c'est qu'à mesure que les Langues changerent, la valeur de ces noms cessa d'être connue; l'on ne sut plus à quels mots radicaux on devoit les raporter; & leur source étant inconnue, leur signification ne put plus se rétablir.

Les efforts qu'un grand nombre de Savans ont faits en divers tems pour retrouver la valeur des Noms propres, ou apellatifs, n'ont même servi qu'à répandre plus d'obscurité sur cet objet & à faire croire que si ces mots avoient eu quelque signification, elle étoit perdue pour jamais.

Mais l'inutilité de leurs recherches ne provenoit que de la méthode qu'ils suivoient, ou plutôt de ce qu'ils marchoient encore ici au hazard & sans principes.

Pour trouver la valeur d'un nom, il faut avoir toujours deux points d'apui, deux objets de comparaison: le nom en lui même & la nature de l'Etre qu'il désigne: seul moyen d'arriver à une conséquence assurée. Dès le moment que ces deux choses sont connues, il n'est plus difficile de découvrir entre tous les mots qui ont quelque raport au Nom dont on cherche l'origine, celui qui en fut la source.

Mais ce n'est pas ainsi que l'on a procédé jusqu'à présent à cet égard: le premier mot qui paroissoit relatif au nom qu'on vouloit expliquer, en étoit aussi-tôt déclaré la racine; quoique souvent il n'eût aucun raport avec ce nom, ou qu'il en fût lui-même dérivé. Rien de plus ordinaire encore que de voir le même nom expliqué de plusieurs manières différentes, dès qu'il étoit

étoit porté par différens Lieux, ensorte que l'on ne peut jamais savoir entre tant d'explications quelle est la vraie, ou s'il y en a même une qui le soit.

Avouons cependant que s'ils n'ont pas mieux fait, c'est qu'il leur étoit impossible de parvenir aux vraies racines des noms, dès qu'ils n'étoient pas arrivés à la Langue parlée par ceux qui les premiers imposerent ces noms : & l'on ne pouvoit découvrir cette Langue, que par la Langue primitive.

Celle-ci étant trouvée, avec tous ses raports à toutes les autres, elle devient donc la clef simple & énergique des Noms propres & apellatifs dans tous les lieux où cette Langue commune fut parlée.

De notre Dictionnaire Primitif & de notre Dictionnaire Comparatif a donc dû naître nécessairement le DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE DES NOMS PROPRES ET APELLATIFS.

Le raport frapant & toujours soutenu que l'on verra entre ces Dictionnaires, sera une démonstration parfaite de leur certitude : sur-tout par la manière dont sera disposé ce Dictionnaire des Noms.

On n'y considérera pas les Noms, individuellement ; mais toujours dans leurs masses. On mettra en tête un mot primitif, bien connu, bien déterminé, racine dans toutes les Langues, & il sera suivi de tous les Noms propres, ou apellatifs nés de celui-là, & dont ce mot primitif sera toujours la peinture.

Le Lecteur déja au fait du mot primitif, n'aura plus de peine à retrouver la valeur des noms qui en furent tirés : il en sentira à l'instant toute l'énergie & la beauté.

C'est ainsi que l'on verra les VILLES se ranger par centaines sous les racines primitives, CAR ou *Cair*, DON ou *Dun*, BERG ou *Perg*, DEN, &c. Les PAYS, sous ceux de LAND, TAN, &c. Les FLEUVES sous ceux de DOR, AIN, NAR, SEN, AV, ISS, &c. Les MONTAGNES sous ceux de HER, HOR, PAR, MON, BEN, KRA, &c Parce que tous ces mots caractérisent parfaitement, ou l'élévation des Montagnes, ou le cours des eaux, ou l'étendue des Pays, ou la situation des Villes & jusques aux nuances qui regnent entre les objets de la même nature.

Ce Dictionnaire intéressant, parce qu'il présentera les Langues anciennes que l'on croyoit perdues & qui sont encore vivantes dans ces noms, sera de plus très-utile pour débrouiller l'antiquité des Peuples ; & les suivre dans leurs migrations.

Pour donner au Lecteur quelqu'exemple de la maniere dont nous procédons à cet égard, nous ajoutons ici l'étymologie du mot CELTES, nom que porterent les anciens habitans de l'Europe, & celle de PARIS, sur lesquelles on n'avoit avancé jusques ici que des conjectures si peu probables, sur-tout relativement à la premiere, que l'Historien des Celtes, M. PELOUTIER, a mieux aimé avouer qu'il ignoroit totalement ce

que signifioit le nom des Celtes, que d'adopter quelqu'une de ces prétendues étymologies.

CELTES.

L'origine de ce nom est aussi inconnue qu'elle seroit intéressante. Strabon (Liv. IV.) insinue que les Grecs apellerent ainsi ces Peuples pour désigner le lustre & la gloire qu'ils avoient aquis. Selon d'autres, ce nom désigna des Héros, apelés *Helden* dans la Germanie : ou des Personnes qui campent sous des tentes, parce que *Zelt* en Germain signifie une tente : ou des Cavaliers, parce qu'en Grec *Keletizein* signifie aller à cheval : ou des Peuples errans, parce que le Theuton *Kalidan* signifie s'en aller, se retirer.

Wackius y a vu des descendans des Chaldéens.

Le P. Pezron, des gens pleins de valeur & de courage, du mot *Gallu*, valeur.

Baxter, des habitans des Forêts, du mot *Coel*, Forêt.

Wachter, qui rejette toutes ces significations, tire leur nom du Celte *Cilydd*, un transfuge.

Aucune de ces significations ne sauroit satisfaire, parce qu'on n'y apperçoit point de raport assez direct avec un Peuple tel que les Celtes, pour avoir pu déterminer à en faire l'objet de leur Nom.

Nous en avons donc cherché une qui n'eût aucun de ces défauts ; qui étant empruntée de la Langue primitive, fût un mot commun à tous ces peuples ; & qui peignant les Celtes par un trait qui leur fût propre ; ne convînt à aucun autre Peuple & fût exactement le nom propre de cette Nation. C'est le mot Celte signifiant *froid*, *glace*, *terre glacée* : ce mot est primitif & commun à tous les grands Peuples de notre continent : & il peint exactement l'Europe, telle qu'elle étoit encore lorsque les Romains s'étendirent en-deçà des Alpes. Deux choses qui ne seront point difficiles à prouver.

Langues dans lesquelles le nom des Celtes désigne le froid.

Observons auparavant que le mot Celte est une prononciation adoucie & que ce mot dut se prononcer dans son origine *Kalt*, ou *Kald*, & puis *Kelt*, *Geld*, *Geled*, *Gled*, *Glid*, &c. suivant les Peuples qui le prononcerent : ensorte qu'on ne doit pas être étonné de le trouver écrit de toutes ces manieres.

ADJECTIF, *Glacé*.

Gothique,	*Kald.*	Anglo-Saxon,	*Keald.*
Sueo-Gothique,	*Kald.*	Franc,	*Chalt.*
Danois,	*Kaald.*	Alamannique,	*Chalt.*

Allemand,	*Kalt.*
Arabe,	*Gald.*
Anglois,	*Cold.*
Flamand,	*Koud.*
Etrusque,	*Caldus.*
Latin,	*Gelidus.*
François,	*Gelé*, *Glacé.*
Espagnol,	*Helado.* (*Ici G se change en H, à la Gothique.*)

NOM, *Gelée*, *Glace.*

Gallois,	*Gel.*
Basque,	*Gela.*
Opique,	*Gelas.*
Siculien,	*Gelas.*
Runique,	*Kuldi.*
Franc,	*Chalti.*
Alamannique,	*Chalty.*
Allemand,	*Kalte.*
Latin,	*Gelu.*
François,	*Gel*, *Gelée.*
Grec,	Κελὰς, *Kélas.*
	Κιέλλη, *Kiellé.*
Arabe,	*Gald.*
Anglo-Saxon,	*Cyle.*
	Cele.
Cornouaillien,	*Glihi.*
	Glit.
Espagnol,	*Helada.*
Breton,	*Clerz.*

Sueo-Gothique	*Klake*,	terrain glacé.
Espagnol	*Helar*,	geler.
Breton	*Clezra*,	glacer.
	Clezret,	glacé.

II°. Contrées des Celtes très-froides dans l'origine.

Ceux qui connoissent l'Antiquité ne m'objecteront pas que l'on voit peu de glaces dans les pays habités par les Celtes, tels que la Hongrie, la France, l'Allemagne, la Thrace, &c. Ils savent que depuis qu'on a défriché l'Europe, desseché ses marais, abattu ses Forêts, le climat s'est singuliérement adouci, comme on l'éprouve de nos jours dans l'Amérique Septentrionale. Rien de si commun dans l'histoire que les Glaces des Parties méridionales de l'Europe habitées par les Celtes; elles étoient pour les Grecs & pour les Phéniciens, à peu près ce que sont aujourd'hui pour nous les Terres du Nord.

On ne pouvoit donc choisir un nom qui convînt mieux à cette vaste étendue de terre habitée par les Celtes, & qui contrastât davantage avec les noms donnés aux autres Parties de l'ancien Monde; l'ASIE signifiant Contrées Orientales: EUROPE, Contrées Occidentales: AFRIQUE, Contrées du Soleil dans sa force, ou à midi, comme nous le verrons en son tems: & la CELTIE, Contrées glacées.

En jettant les yeux sur cette étymologie du nom des Celtes, on se sera aperçu sans doute du raport frapant de cette Famille avec les mots

dont les Latins & d'autres Peuples se sont servis pour désigner la chaleur: que les Latins, par exemple, disent,

Les Latins	*CALere*,	avoir chaud.
	CALor,	chaleur.
	Caldus,	chaud, brûlant.
Les Hébreux	גחל *Ghal*, *Gohal*,	charbon ardent.
	קלה *Kalhâ*,	chauffer, rotir, torrifier.
Les Gallois	*Calh*,	chaud.
	Clydwr,	chaleur.
Les Chaldéens	*Ma-Kelia*,	brûlure.
Les Ethiopiens	*Kal*,	frire.
Les Arabes	*Kal*,	
Les Flamands	*KalcK*,	chaud.
Les Allemands	*Kole*,	charbon.
Les Anglois	*Coal*,	
Les Basques	*Galda*,	se chauffer.
	Galdu,	être brûlé du Soleil.
Les Angevins	*Callibaude*,	feu de joie.
Les Grecs	*Khliarotès*,	chaleur douce.
	Khliainô,	chauffer, tiédir.
	Khliasma,	fomentation.

L'on ne sera point étonné que le même mot se soit chargé des deux sens oposés, si l'on se rapelle ce que nous avons dit ci-dessus à ce sujet, que les idées négatives ou les objets négatifs n'ont jamais pu se peindre que par les mêmes sons qui désignoient les objets positifs; & que l'on se contentoit d'une légere altération dans le son, ou de l'accompagner d'une négation.

C'est ainsi que de LUCE lumiere, les Latins firent LUCUS, bocage, lieu où l'on est à l'ombre; tout comme les Grecs qui apellent l'obscurité LUGÉ. De même les Latins se servant de la touche forte *Cald*, *Calor* pour exprimer la chaleur emploient la touche foible *Gelu* & *Gelidus* pour désigner les contraires.

Cette signification oposée a produit des mésentendus comiques, dont on peut voir un exemple dans MÉNAGE, à l'Art. CHAUD.

PARIS.

L'on a diverses étymologies du nom de cette Ville; mais aucune n'a pu réunir les suffrages en sa faveur; elles sont trop connues & trop frivoles pour les raporter ici: ce n'étoit point par la seule inspection de ce nom, ou par sa décomposition arbitraire, qu'on pouvoit parvenir à sa

vraie origine : il faloit y joindre ses raports avec la situation de cette Ville, avec ses armoiries, avec la Divinité Payenne qui en étoit regardée comme la Patrone : tous ces objets étant ordinairement réunis chez les Anciens.

Personne n'ignore que Paris fut d'abord renfermée dans l'Isle. Ce fut ainsi, dès son origine, une ville de navigation. Au tems de TIBERE elle avoit une Magistrature de Navigateurs, certainement bien plus ancienne que cet Empereur; & d'où dériverent les beaux droits du premier des Echevins & son titre d'Amiral.

Comme elle étoit sur un fleuve & adonnée à la navigation, elle prit pour symbole un Vaisseau, & pour Déesse Tutelaire, Isis, Déesse de la navigation : & ce Vaisseau fut le Vaisseau même d'Isis, symbole de cette Déesse.

Le nom de ce Vaisseau devint également le nom de la Ville : il s'apeloit BARIS, & avec la prononciation forte du Nord des Gaules, PARIS; tout comme TOURS vint de *Dour*; tout comme on a dit indifféremment PARISATE & BARISATE. On pouroit alléguer mille exemples de changemens pareils d'intonations fortes & foibles, mises sans cesse les unes pour les autres.

C'est en faveur de cette même Isis, que les Druides s'étoient placés dans cette Isle. Les Isles furent toujours choisies dans l'antiquité pour être le sanctuaire des grandes Divinités Nationales. Dans celle-ci étoit le Temple d'Isis, sur les ruines duquel fut élevée l'Eglise de Notre-Dame. Là se célébroit sa fête le 3 de Janvier, apellée chez les anciens Peuples *l'Arrivée d'Isis*. C'étoit le jour où elle venoit se faire voir aux hommes & dans lequel on l'offroit à leur culte sur son char.

Nous démontrerons dans la comparaison de la Religion des Druides avec celle des Egyptiens, qu'*Isis* fut en effet, comme on l'a déja soupçonné, une des Divinités des Druides.

DIXIÉME OBJET.

BIBLIOTHEQUE ETYMOLOGIQUE.

CEtte portion de nos recherches contiendra la notice des Auteurs qui ont travaillé sur les objets dont nous nous occupons : on y verra les titres de leurs Ouvrages, le lieu & le tems où ils furent imprimés, la forme dans laquelle ils l'ont été, le nombre des volumes & des pages de chaque volume ; ceci pour la partie typographique : mais chaque notice offrira de plus un abregé sommaire de ces ouvrages, le jugement que l'on en doit porter, l'utilité que l'on en peut retirer : jusques à quel point leurs Auteurs avoient étendu leurs connoissances, poussé leurs découvertes ; & ce qui les empêcha de pénétrer plus avant.

La multitude d'Auteurs de toutes Langues & de tout pays qui composeront cette Bibliothéque, prouvera le cas que l'on a toujours fait des recherches de cette nature ; & combien on étoit persuadé de leur nécessité puisqu'on ne s'en lassoit point, malgré le travail qu'elles exigeoient, & le peu de lumiere qui en résultoit.

Ce ne sera pas la partie la moins intéressante de cet ouvrage, par les détails instructifs qu'elle offrira, & sur-tout par les Noms illustres dont elle sera remplie : on y verra avec étonnement sans doute, que tandis qu'on s'imaginoit que la Science étymologique n'avoit été cultivée que par un petit nombre de personnes qui n'avoient été presque d'aucun poids dans la République des Lettres, elle compte au nombre de ses admirateurs & de ses Héros les personages les plus respectables par la profondeur de leur érudition & par la beauté de leur génie : qu'il n'est même aucune Académie célébre qui ne fournisse nombre de Savans distingués qui ont déposé hautement en faveur de l'utilité & de la nécessité des études étymologiques, qui s'en sont ocupés sérieusement, & qui ont fait des recherches plus ou moins aprofondies sur ce sujet.

Cette Bibliothéque sera donc l'Histoire des efforts que l'on a faits chez toutes les Nations policées pour remonter aux origines de toutes choses : on y verra le génie & le savoir lutter sans cesse contre une multitude de faux Principes qui les asservissoient, & s'élever quelquefois, malgré ces entraves, aux vérités qu'ils cherchoient, dont ces Principes ne pouvoient que les détourner, mais qui par leur éclat perçoient à travers tous ces obstacles, & se faisoient sentir avec force à ceux qui les cherchoient : tandis qu'ils étoient hors d'état d'en démontrer la certitude, parce qu'ils ne pouvoient reconnoître la route que ces vérités avoient tenue pour arriver à eux.

Le ſiécle actuel y occupera une place très-conſidérable : on y verra qu'il a laiſſé à cet égard tous les autres infiniment en arriere : qu'éclairé par une ſaine critique, on y a diſcuté toutes ces Matieres avec plus de profondeur & de ſolidité ; & qu'il y a eu une tendance générale des eſprits, un effort général pour éclaircir ces Objets intéreſſans.

L'on n'en ſera point ſurpris, lorſque l'on obſervera que ces recherches ne tiennent pas uniquement à l'érudition & à la critique : mais qu'elles ſont plus étroitement liées encore avec cette ſaine Philoſophie qui ſait remonter aux cauſes par les effets, & ſaiſir des raports qui diſparoiſſent à des yeux moins pénétrans & moins exercés à l'analyſe. Il faut une grande ſagacité pour apercevoir la liaiſon des Langues, des Peuples & des ſiécles les plus éloignés & l'aller ſaiſir ſous les voiles épais dont ces liens communs ſont envelopés & qui en dérobent la trace à la plûpart des Hommes. Il étoit donc impoſſible que les Gens de Lettres des ſiécles précédens où une vaſte & brillante érudition tenoit le haut bout, puſſent ſe livrer avec quelque ſuccès & par conſéquent en auſſi grand nombre, à de pareilles recherches : mais plus cette érudition s'eſt aſſociée avec la Philoſophie, & plus ces recherches ont dû paroître intéreſſantes, & attirer les regards d'un plus grand nombre de Savans.

Ajoutons que pour rendre cette Bibliothéque Étymologique plus complette, & afin que nos Lecteurs ſoient en état de profiter des lumieres qui nous auroient échapé, nous donnerons non ſeulement comme nous venons de le dire la Notice des Ouvrages que nous aurons lus ſur ces objets, mais auſſi les titres de tous ceux que nous n'aurons pas été à portée de lire, quoique nous ayons ſû leur exiſtence. Ceux qui les auront, pourront en les comparant avec ce que nous aurons aperçu, ſupléer à ce que nous aurons omis, & ils ſeront mieux en état de juger du point où nous aurons porté ces recherches, & d'en aprécier la valeur.

SECONDE CLASSE.

OUVRAGES QUI TRAITENT DES CHOSES.

APrès avoir traité, dans les Ouvrages qui composent la premiere Classe de nos recherches, de tout ce qui a raport à la Langue & à l'Ecriture primitive, à leur origine, à leurs progrès, & à leurs dévelopemens; & des Langues qui se sont formées sur celle-là; & après avoir prouvé que la Langue primitive, fondée sur la Nature même, a pu être altérée, changée, embellie, mais jamais anéantie, ensorte qu'elle brille encore avec éclat au milieu de nous; il est tems de nous servir des résultats & des facilités que ces Observations nous donnent pour parvenir à des connoissances plus essentielles, & qui forment la Seconde Classe des Ouvrages dont nous donnons l'exposé au Public.

Cette Classe se divise en deux grandes Branches, L'ANTIQUITÉ ALLÉGORIQUE & L'ANTIQUITÉ HISTORIQUE; entre lesquelles se distribuent tous les Objets que nous avons annoncés dans notre Prospectus, comme entrant dans la Classe des Choses. C'est sous ce double point de vue que nous les allons envisager.

PREMIERE BRANCHE.

L'ANTIQUITE' ALLEGORIQUE.

L'Antiquité allégorique est la réunion de tous les objets de l'Antiquité qui expriment, soit par des mots, soit par des peintures, des idées différentes de celles que ces peintures & ces mots présentent par eux-mêmes.

L'Allégorie sera donc d'autant plus intéressante, que, sans multiplier les signes, elle double nos connoissances; qu'elle les étend prodigieusement; qu'elle s'éleve à des objets que ces signes seroient incapables d'exprimer par eux-seuls; qu'elle nous offre, sous l'écorce d'un Monde aparent, un Monde nouveau infiniment supérieur au premier, autant au-dessus de lui que l'intelligence est au-dessus de la simple vue.

La connoissance en sera d'autant plus nécessaire, que sans elle tous les Monumens Allégoriques sont totalement perdus pour nous: car ne pouvant nous élever au sens le plus sublime qu'ils renferment, ils sont morts en quel-

que

que façon pour nous, ils ſont ſans ame, ſans beauté, ſans force, ſans intérêt : mais tel a été juſqu'à nous le ſort de l'Antiquité Allégorique. On l'a ſi peu connue, on l'a ſi dédaignée, qu'on ne lui a aſſigné aucun rang dans la Littérature ; que l'on n'a pas même cru qu'elle éxiſtât ; & que les Inſtructions qu'elle renfermoit, ont été totalement perdues pour les hommes.

Après avoir rétabli la Langue primitive, nos ſoins durent donc ſe porter néceſſairement ſur la propriété de cette Langue à ſe prêter aux beſoins de l'Allégorie : dès-lors l'Antiquité allégorique prit une place conſidérable dans nos recherches, & cette place fut déſignée par la nature même des choſes. Fondée ſur la Langue même, & appliquée aux connoiſſances humaines, complément de l'une & préliminaire des autres, ſa connoiſſance doit ſuivre celle de la Langue & précéder celle des Monumens hiſtoriques. Avec ce double ſecours, ceux-ci n'ont plus rien d'obſcur : l'on n'eſt plus exposé à ces mépriſes continuelles, par leſquelles on confondoit ſans ceſſe entr'eux les Monumens allégoriques de l'Antiquité & ſes Monumens hiſtoriques ; & nos recherches doivent avoir un ſuccès juſqu'ici ſans exemple.

Il devoit être d'autant plus conſidérable, que les Objets que renferme l'Antiquité allégorique ſont plus nombreux : car tels ſont ceux qui la compoſent.

1. Le Génie symbolique & allégorique de l'Antiquité.

2. Sa Mythologie & ſes Fables sacrées.

3. Les Cosmogonies & Théogonies de tous les Peuples.

4. Les Peintures ſacrées de l'Antiquité, ſes Emblêmes, ſon Blason ; ou les Symboles qui repréſentoient les Villes, les Peuples, les Empires, les Familles, les Divinités elles mêmes, &c.

5. La Doctrine *ſymbolique* des Nombres & comment en naquirent la Doctrine de Pythagore, celle de Platon, la Cabale des Juifs, &c.

6. Le Dictionnaire Hiéroglyphique de l'Antiquité avec ſes Figures.

PREMIER OBJET.

GENIE SYMBOLIQUE ET ALLÉGORIQUE

DE L'ANTIQUITÉ.

LE Génie Symbolique de l'Antiquité consista à animer la Nature entiere, à personifier tous les Etres inanimés ou moraux, à présenter comme des récits d'événemens passés, les instructions que l'on vouloit donner aux hommes: à peindre sous des Figures corporelles les objets les plus élevés, les plus respectables, les plus importans.

Ce que dit l'Allégorie, n'est jamais ce qu'elle veut dire ; elle paroît nous présenter un Objet, & c'est un autre plus intéressant encore qu'elle a en vue: c'est la définition qu'en donnent les Anciens. De-là le mot même *Allégorie.*(1)

Composé de deux mots grecs, ALL autre, AGOR*euein* haranguer, dire, *Allégoriser* signifia mot à mot, dire, s'exprimer par comparaison, dire une chose différente de ce que l'on sembloit dire. Les Orientaux se servent également dans la même vue d'un mot qui emporte toute idée de ressemblance & de comparaison, qu'on rend par ceux de Parabole & de similitude relativement à sa nature, & par ceux de Proverbe, de Sentence, de Maxime, &c. relativement à son importance & au poids qu'il doit avoir.

L'Allégorie donna le ton à l'Antiquité entiere, elle créa ses Fables, elle présida à ses Symboles, elle anima la Mythologie, elle s'incorpora avec les vérités les plus respectables, elle forma la masse des Cérémonies les plus augustes ; tout porta son empreinte : ce fut en quelque sorte l'unique langage de l'Antiquité primitive. C'est celui de tous les anciens Peuples dont il nous reste quelques Monumens : celui des Celtes, des Scythes, des Etrusques, des Phéniciens, des Indiens, des Chinois, des Chaldéens, &c.

Clair & intelligible dans le tems qu'on s'en servoit, & où l'on savoit très bien à quoi s'en tenir à son égard, il est devenu une source intarissable d'énigmes à mesure que cette connoissance s'est affoiblie, & que l'intelligence de la Langue primitive s'est perdue. Aussi les Monumens que l'on nous en a transmis, & qui ont échapé aux ravages du tems, dénués de tout

(1) Ce mot est l'Hébreu, l'Ethiopien &c. משל *M-Shal*; le Chaldéen, l'Arabe, &c. מתל *M-tal* : l'Indien *Am-tala*. Il est formé du primitif TAL qui a fait le Latin *Talis* & le François *Tel*, mots qui ont raport à l'imitation, à la ressemblance ; & qui signifie lui-même *grandeur semblable*.

ce qui y mettoit du sens, & qui en faisoit la beauté, nous paroissent ou des Fables absurdes & fastidieuses, ou des récits d'Histoires incroyables, & de Faits qui ne purent jamais avoir lieu.

Plus la connoissance de ce Génie devenoit indispensable pour celle de l'Antiquité, plus nous avons senti la nécessité d'en constater l'éxistence, de remonter à ses causes & à son principe, de le suivre dans ses effets, d'en éloigner tout arbitraire par des Régles sures & constantes, prises dans la nature même des choses ; c'est l'objet de ce premier Article.

On y remonte à l'origine de ce Génie, & l'on en dévelope les causes : on fait voir par une tradition constante qu'on est toujours convenu de l'éxistence de ce Génie : on prouve qu'il est la clef des tems primitifs ; que les causes qui le firent perdre de vue, ne lui ôtent rien de sa force ; qu'en admettant cette manière d'expliquer l'Antiquité, on n'ouvre point la porte à des explications arbitraires : que ce Génie eut ses régles & son langage fixe & déterminé dont il ne pouvoit s'éloigner, & que l'on n'a manqué jusqu'ici la vérité à cet égard que par l'ignorance de ces régles & par leur violation : enfin que ces Allégories, loin d'avoir pour objet, comme on l'a cru jusques ici, des faits obscurs, frivoles ou honteux pour l'humanité, présentoient au contraire tout ce qu'il pouvoit y avoir de plus intéressant pour l'Humanité entière.

SECOND OBJET.

MYTHOLOGIE ET FABLES SACRE'ES.

C'Est sur-tout dans la Mythologie, ou dans l'Histoire des Dieux & dans les Fables sacrées que se dévelope avec le plus de pompe le Génie Symbolique de l'antiquité : il y perce de toutes parts : on ne peut le méconnoître dans les noms des Dieux, dans leurs Généalogies, dans les actions qu'on leur attribue, dans les Symboles dont on les accompagne, dans les formes sous lesquelles on les représente, dans les Etres fabuleux dont leur histoire est remplie.

De-là cette Classe de Connoissances si singuliere, si indéfinissable, qu'on a pris pour des faits historiques, altérés par l'ignorance, consacrés par la superstition, conservés par la curiosité, & sans lesquels cependant l'antiquité entiere seroit inintelligible pour nous.

Il ne faut donc pas être surpris qu'avec des idées aussi contradictoires & des supositions aussi fausses, on n'ait jamais pû débrouiller les Fables anciennes, si monstrueuses, & si piquantes cependant par le soin avec lequel on les a transmises d'une génération à l'autre, & par les vérités qui

devoient être cachées sous cette envolope : on s'ôtoit tout moyen de les expliquer dès qu'on n'y voyoit que des faits qui n'étoient que là, & qui devoient avoir été dénaturés au point d'être absolument méconnoissables.

Il n'en est pas de même avec nos Principes & avec notre marche. Prenant pour guide le Génie symbolique qui présida à toutes ces choses, il les rend sensibles & intéressantes. Ce n'est plus ce cahos dont on ne pouvoit se former d'idée, cet entassement de Fables qui paroissoient plus absurdes les unes que les autres, & qui étoient si deshonorantes pour l'Humanité. Avec ce Génie symbolique tout change de face : il explique tout, il arrange tout, il justifie tout ; la Fable devient vérité : elle est digne de son titre de Mythologie, c'est-à-dire, *Discours sacré* ou *respectable*. Elle forme un édifice immense, brillant de lumière, où rien n'est déplacé, dont toutes les parties se soutiennent mutuellement & naissent les unes des autres

Elles deviennent aussi intéressantes, & aussi animées qu'elles étoient auparavant froides & languissantes. On y voit l'adresse avec laquelle les premiers Législateurs présenterent aux Hommes, les leçons les plus essentielles & les Doctrines les plus salutaires : le dévelopement des grands objets de la Nature, toujours constans & inaltérables ; la naissance des Arts & des Connoissances humaines : la félicité dont jouirent les Peuples tandis qu'ils furent dociles à la voix de l'Ordre, & qu'ils obéirent aux Loix de la Justice.

Ainsi ces Fables sont nos propres Fables, & jamais nous n'y marchons en Pays inconnu : ce qu'elles nous peignent est encore sous nos yeux, & de notre tems ; & la Langue dans laquelle elles nous parlent, est la nôtre propre.

Les Hommes du Monde primitif ne sont plus ces Êtres méprisables & stupides qui ne vivoient que d'eau & de gland, qui prenoient pour des Divinités augustes les pierres & les animaux les plus vils, en qui l'humanité étoit dégradée ou dans l'enfance la plus grossière, qui n'avoient nulle idée de vertus & de vices. S'ils méconnoissoient les discussions métaphysiques, s'ils n'avoient ni le tems ni le goût nécessaire pour s'y livrer, si la connoissance exacte de l'Ordre & des vérités les plus importantes leur rendoit inutile toute discussion à cet égard, on les voit du moins connoitre les Arts les plus nécessaires, admettre une Création, un seul Maître de l'Univers sous le nom d'Iou, c'est-à-dire Moi, Celui qui Est : le peindre comme un feu étincellant de lumiere & de pureté, qui ranimoit & soutenoit l'Univers entier, dont les Symboles les plus parfaits étoient le *Soleil* & la *Lune :* regarder ceux-ci comme les flambeaux dont le cours servoit à régler leurs années, & ce qui étoit plus essentiel, tous les travaux de la Campagne & de l'Agriculture ; & célébrer à chaque saison, des Fêtes solemnelles pour demander à la Divinité d'heureuses récoltes, ou pour la remercier de ses biens.

L'on voit dans la suite le culte du *Soleil* & de la *Lune* se mêler insensiblement avec celui de la Divinité : plus insensiblement encore s'y joindre celui des *Planettes* & des XII Constellations directrices des mois, & celles-ci

former l'assemblée des XII grands Dieux; d'où résulte le dernier dégré de l'Idolatrie, celle des Grecs & des Romains, qui avoit commencé par le Sabéïsme Oriental, seule & unique Idolatrie. Alors toute l'Antiquité tombe dans un cahos effroyable: la Langue ancienne est oubliée; avec elle, le sens de toutes les Formules sacrées & de tous les objets de la Fable: des Etres allégoriques sont métamorphosés en Etres réels: les noms augustes de la Divinité sont regardés comme des noms d'hommes, mis très-anciennement au rang des Dieux: tous les Livres anciens sont fermés & inintelligibles, parce qu'il n'y a plus personne qui puisse les entendre: & que ceux mêmes qui y soupçonnent de l'allégorie ne peuvent trouver une clef qui leur en fasse pénétrer le sens.

Mais dès que nous avons pris pour base les Langues anciennes & l'origine des Arts, sans nous écarter jamais de la Nature, & en ne voyant dans ce fait que ce qui y est démonstrativement; cette Antiquité s'est dévelopée d'elle-même. SANCHONIATON est devenu intelligible: son Histoire d'ILUS ou *Saturne*, s'est liée intimément avec la naissance de l'Agriculture; avec l'Histoire d'Osiris & d'Isis, de Cérès & de Bacchus, d'Adonis & de Vénus. Si Saturne a été l'inventeur de l'Agriculture, *Thot* son Conseiller, s'est trouvé l'inventeur de l'Astronomie & du Calendrier, source de l'Ecriture Hiéroglyphique & dont l'Agriculteur ne peut se passer; les XII grands Dieux ont été les Génies Protecteurs des XII Signes. Ces XII Signes qui n'étoient point arbitraires, mais donnés par les XII Lunes qui formoient l'année, furent relatifs à l'Agriculture qui venoit de naître; & peints sur les murs des Temples pour l'instruction des hommes, ils ont formé les XII Travaux d'Hercule. Celui-ci, dont *Orphée* dit, qu'il livre XII. Combats depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, n'a été lui-même que le Soleil considéré relativement aux Travaux du Laboureur. Les deux Dragons qu'il étrangle à sa naissance se sont liés d'eux-mêmes avec le Caducée de Thot & avec les motifs qui firent donner à Thot ce Symbole singulier; mais vrai, *à sa place*, & apellé lui-même *Hercule*. *Proserpine* & son enlévement, *Pluton*, *Hammon*, *Harpocrate*, les *Fêtes d'Eleusis*, *Janus*, les *Cabires* ou *Dioscures*, les *Sphinx*, les *Centaures*, les *Echidna*, *Ixion* & sa roue, &c. les *Danaïdes*, le *Minotaure*, &c. ont tous été relatifs à l'année de l'Agriculture. *Astarte*, *Basilée*, *Vénus*, *Diane*, *Minerve*, *Junon*, *Europe*, &c. ont toutes été la Lune sous diverses faces. *Bel*, *Mithras*, *Apollon*, *Sangus*, *Adod*, *Hyperion*, &c. ont tous été le Soleil, pour divers Peuples.

Ces objets présentent une suite de tableaux où tout est d'accord, clair, lumineux, satisfaisant, & qui offre à l'imagination la perspective la plus vaste & la plus riche, en même tems qu'elle met l'esprit à son aise, en ne laissant rien à desirer pour cette portion de l'Antiquité; car ici on ne laisse rien en arriere, ni aucune Fable, ni aucun de leurs Personnages: on les a regardées comme des allégories ou des énigmes, dont on ne pouvoit négliger aucun Personnage sans manquer l'allégorie même.

TROISIÉME OBJET.

COSMOGONIES ET THEOGONIES.

AFIN de ne laisser aucune obscurité dans la Mythologie, & pour dissiper tout doute sur la maniere dont nous l'expliquons, nous donnerons la Comparaison des Cosmogonies & des Théogonies des anciens Peuples ; précieux dépôt des idées des premiers Législateurs sur la Création & la formation du Monde, sur les diverses Classes des Dieux, & sur les états successifs de l'Homme ; mais devenues presqu'inintelligibles par l'altération des Langues, par l'oubli du génie allégorique qui en fait la base, & par leur séparation des objets propres à les éclaircir.

Il y aura peu de Nations anciennes qui ne fournissent ici leur contingent, d'une manière plus ou moins détaillée. On passera en revue les Opinions Théologiques des EGYPTIENS sur ces objets, celles des PHÉNICIENS & des ATLANTES, la Théogonie d'HÉSIODE, la Mythologie des Peuples du Nord consignée dans l'EDDA (1) : les Allégories des INDIENS, dont divers Savans nous ont donné des Extraits ; sur-tout celles qui sont contenues dans le BAGAVADAM, un de leurs XVIII Livres Sacrés apellés POURANAM ou Histoires & Vies (2). La Doctrine des anciens CHALDÉENS & des MAGES de Perse, dont le BOUNDEHESH nous a conservé des portions intéressantes (3). La Mythologie des anciens CHINOIS (4) devenue inintelligible à eux-mêmes, & qu'ils regardent comme une Histoire corrompue & altérée par le laps du tems, rejettée également par les Européens, mais devenue lumineuse par ces raprochemens ; celle des LAMAS ou Prêtres du Thibet & des Moun-

(1) Cet Ouvrage composé dans le XI^e^ siécle en Langue Runique a été imprimé & traduit en diverses Langues : mais les morceaux dont nous ferons usage auront toujours été revus sur l'original ; & les noms allégoriques dont ils sont remplis, traduits la plûpart pour la premiere fois.

(2) Le BAGAVADAM a été traduit en François par MARIDAS POULLÉ, Interprète Indien, Homme curieux & instruit : il a dédié sa Traduction à M. BERTIN, Ministre & Secrétaire d'Etat, qui par un effet de son zèle pour l'avancement des connoissances, a permis que ce Manuscrit nous fût communiqué. C'est un *in-folio*, divisé en XII Parties, où l'on traite de la création, de la conservation & de la destruction de l'Univers, de la Divinité, de la vie parfaite, des Métamorphoses de Wishnou, de l'origine des Dieux subalternes.

(3) Le Boundehesh vient d'être traduit par M. ANQUETIL dans son Zoroastre, Tome III.

(4) M. de GUIGNES en a donné un Recueil très-détaillé à la tête du CHOU-KING.

gales ; la doctrine des TALAPOINS ou Religieux de Siam ; la Mythologie des LAPONS (5), &c.

L'assemblage de ce grand nombre de Mythologies seroit déja seul un avantage précieux pour la Littérature, & un suplément utile aux Ouvrages où l'on a recueilli les Fables sacrées des Anciens : il offrira un spectacle plus intéressant encore, par la correspondance étroite qui régnera entre tant de Parties jusques à présent éparses, & en aparence si disparates, par le raport frapant des Langues dans lesquelles ces Mythologies ont été écrites & par la lumière qui en résultera. Ce ne seront plus des Fables absurdes ou des faits purement nationaux ; mais des instructions consacrées à l'humanité entière : on ne pourra plus douter que tous ces Peuples n'aient puisé dans une source commune, & que le génie allégorique n'ait présidé à la formation de ces Monumens.

QUATRIÉME OBJET.

PEINTURES SYMBOLIQUES

ET BLASON.

A La suite du Génie allégorique & de la Mythologie des Anciens, marchent naturellement leurs Peintures symboliques & leur Blason.

De ces deux articles, personne ne dispute le premier, mais l'existence du second chez les Anciens a toujours été regardée comme une Fable.

Ainsi nous donnons de l'un des idées plus exactes & plus aprofondies qu'on n'en avoit eu jusques à présent ; & nous prouvons la haute antiquité de l'autre.

Dans le premier de ces objets, entrent tous les Symboles & les attributs de chaque Divinité. Essentiellement liés à l'idée qu'on se formoit de ces Divinités, & aux fonctions qu'on leur attribuoit ; leur connoissance devient d'une nécessité indispensable, lorsque l'on veut avoir une idée juste de cette portion de l'antiquité. Ce qui rend ces Symboles très-intéressans, parce qu'ils présentent d'une manière aussi vive qu'abrégée, l'idée qu'on se formoit des Divinités auxquelles ils apartiennent.

Le soin avec lequel les Savans ont rassemblé les Monumens anciens qui ont raport à ces objets, & les explications qu'ils en ont données, laissent peu

(5) On en trouve un abregé très-bien fait dans la Description de la Laponie par M. LÉEM, Professeur en Langue Lappone, & imprimé en Latin & en Danois, à Coppenhague 1767 *in-quarto*.

de choſes à deſirer à cet égard : mais quoique ce ſoit la partie de notre travail qui préſentera peut-être le moins de découvertes & de vues nouvelles, elle offrira néanmoins divers objets inconnus juſques à préſent, indépendamment de la force que les vues de nos Prédéceſſeurs tireront de l'enſemble qui réſulte de notre travail ; & juſques aux variations que ces Symboles, relatifs aux Dieux, éprouvèrent en paſſant d'un Peuple chez un autre.

A ces objets, s'uniſſent étroitement les Symboles des Villes, des Peuples, des Familles anciennes, &c. qui ſe voyent ſur les Médailles & ſur les Sceaux des Anciens ; que l'on a réunis dans un grand nombre de beaux Ouvrages, mais dont on n'avoit point cherché juſques-ici à découvrir l'origine & le ſens ; parce que l'on s'imaginoit qu'ils n'étoient pas moins l'effet du hazard que tout le reſte de l'Antiquité, & qu'ils n'avoient qu'un raport très-éloigné avec les Symboles de notre Blaſon ou Armoiries.

L'on verra cependant ici, que pour former le Blaſon moderne, on n'eut qu'à ſuivre l'exemple des Anciens; qu'on les imita juſques dans le nom qu'ils donnoient au Blaſon & à ſes dépendances, dans le choix des couleurs, dans la diſtinction des Familles à Armoiries, & des familles roturieres, dans les Piéces blaſonnées & même dans les Armoiries non-ſeulement à demeure, pour les Villes & pour les Peuples, mais à demeure ou héréditaires pour diverſes Familles.

Enfin l'on y découvrira que les Symboles de la plûpart des Villes de l'Antiquité furent toujours ſignificatifs ou parlans, & relatifs au Nom de ces Villes, à leur ſituation & à leurs Divinités, tous ces objets étant faits les uns pour les autres.

Ce qui démontre encore mieux que rien n'a jamais été l'effet du hazard; & l'on ſera toujours moins étonné, qu'on n'ait eu juſqu'à préſent preſqu'aucun aperçu ſur ces objets. Ils étoient trop dépendans du Génie allégorique des Anciens & de l'explication des Noms de Lieux, pour qu'on pût travailler avec quelque ſuccès à les éclaircir.

CINQUIÉME OBJET.

DOCTRINE SYMBOLIQUE DES NOMBRES.

Il exiſta une Doctrine des Nombres, qui fut enſeignée non-ſeulement par les Egyptiens, mais par les Sectes les plus illuſtres des Grecs ; par les Pythagoriciens & par les Platoniciens.

L'abus que l'on en fit, en ſe perſuadant qu'il y avoit dans les Nombres des vertus occultes, qui faiſoient que tels ou tels Nombres étoient heureux

reux, & tels & tels funestes, les fit tomber dans le plus grand discrédit: & l'on n'en parle jamais qu'en déplorant le mauvais goût & l'aveuglement des Anciens.

Leurs Ouvrages sont cependant si fort remplis de cette Philosophie des Nombres, qu'on ne sauroit les aprofondir sans se former une idée exacte de leurs Opinions à ce sujet: j'ai donc été obligé de leur donner une place dans ces Recherches.

Les résultats en ont été aussi satisfaisans que lumineux. On y verra que cette Doctrine sur les Nombres se réduit à des Formules générales qui ramenoient la plûpart des sciences à des divisions communes, afin que l'on pût les saisir & les comparer plus facilement; & que les noms qu'ils donnoient à ces Nombres & toutes les qualités qu'ils leur attribuoient, étoient l'explication des objets mêmes auxquels on apliquoit ces Formules.

Ce qui rend cette Théorie des Nombres de la plus grande utilité, pour débrouiller cette portion de l'Antiquité.

SIXIÉME OBJET.

DICTIONNAIRE DES HIEROGLYPHES

ET DES EMBLÊMES AVEC LEURS FIGURES.

CEs Recherches sur le Génie Symbolique des Anciens se terminent naturellement par la Collection de leurs Symboles & des idées qu'on y attachoit; Recueil nécessaire pour l'intelligence de l'Antiquité, & qui manquoit à la Littérature.

Il présentera l'explication des Figures Hiéroglyphiques de l'Antiquité, des Symboles des Dieux, de ceux qui sont sur les Médailles & qui désignent quelque vertu, quelque propriété ou quelque Ville. On y fera sur-tout sentir le raport qui regne entre le Symbole, l'objet qu'il représentoit, & la Langue primitive.

Les Monumens de l'Antiquité en seront plus intéressans; son langage figuré ne paroîtra plus obscur & mystérieux, sa Mythologie deviendra plus familiere.

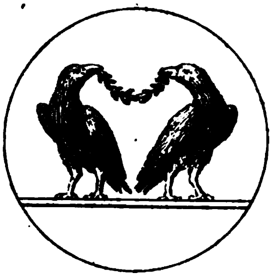
Ce Recueil sera composé de Monumens authentiques: là paroîtront les Hiéroglyphes Egyptiens conservés, soit par Hor-Apollo, soit par d'autres; les Symboles des Dieux, les Figures emblématiques des Anciens, les expressions figurées employées dans leurs Livres sacrés & doctrinaux, ou fournies par leurs Langues.

Ces Objets y seront présentés dans cet ordre.

1°. La Figure Symbolique à expliquer.
2°. Les Monumens sur lesquels elle se trouve.
3°. Les acceptions dans lesquelles elle se prend.
4°. Le motif qui la fit choisir pour cet usage.

Donnons-en un exemple.

Deux CORNEILLES, *Symbole du Mariage.*



Les Anciens pour désigner le Mariage peignoient deux Corneilles en regard; & dans le style figuré une Corneille désignoit la Mariée : mais on chercheroit en vain ces choses dans les Dictionnaires; cependant on trouve dans les Monumens de l'Antiquité, la peinture de ce Symbole, & son explication. La Collection des Bagues anciennes par GORLÆUS (1) nous fournit l'un, & Hor-Apollo dans ses Hiéroglyphes Egyptiens nous fournit l'autre.

L'on voit dans GORLÆUS le dessein d'un Onyx, monté en or, & qui représente deux Corneilles en regard, soutenant de leur bec une guirlande. Et HOR-APOLLO nous aprend que ce Symbole étoit celui du Mariage, & que c'étoit un Hiéroglyphe Egyptien : qu'il remontoit par-là même à une haute Antiquité.

» Pour désigner le Mariage, dit cet Auteur (2), les Egyptiens peignoient » deux Corneilles.

Il repéte à-peu-près la même chose au Livre II. (3).

Il avoit dit à l'occasion du Symbole VIII. du Livre I. que les deux Corneilles peignoient Mars & Vénus.

Il est donc équivoque, ce Symbole, dira-t-on ? puisqu'il peut désigner Mars & Vénus, tout comme le Mariage. On auroit cependant tort : Mars & Vénus n'étoient eux-mêmes que le Symbole du Mariage : le Mariage est l'union de la FORCE & de la BEAUTÉ ; dans le Style allégorique, c'est celle de Mars & de Vénus.

C'est un principe qu'il ne faut jamais perdre de vue, que les Egyptiens expliquoient une figure par une autre : ceux qui n'y font pas attention, & qui s'imaginent que cette explication est littérale, & n'est pas elle-même figurée, prennent ce Peuple pour insensé, & ne savent plus en quoi consiste sa sagesse si vantée : de-là l'inutilité aparente des explications d'HOR-APOLLO, dont on n'avoit presque rien pu faire par cette raison, tandis que l'on a cependant, par leur moyen, deux objets à comparer.

(1) N°. 174. (2) Liv. I. Symb. IX. (3) Symb. XL.

Que les deux Corneilles peignent Mars & Vénus, ou le Mariage, le Symbole ne change donc point d'objets : c'est toujours le Mariage qu'il peint.

Si l'on avoit choisi dans cette vue la Corneille, c'est qu'on croyoit que le mâle & la femelle de cette espéce ne se quittoient jamais, & que celui des deux qui survivoit, demeuroit seul le reste de sa vie. Ils croyoient avoir remarqué aussi que cet oiseau étoit l'emblême de la pudeur, & qu'il se retiroit toujours à l'écart pour sa reproduction.

Dans la Grèce, les Filles à marier alloient à l'Oracle de la Corneille. Elles lui présentoient des figues : suivant qu'elle les mangeoit avec plus ou moins d'avidité, elles devoient avoir un mari qui seroit plus ou moins agréable.

Au jour des noces, on recommandoit à celui-ci d'avoir bien soin de la mariée, par ce jeu de mots :

Ε᾽κκόρει	Κόρε	Κορώνην
EKKorei	*Kore*	*Korônen.*

Jeune-homme, ayez soin de caresser la Corneille.

SEPTIÉME OBJET.

ANTIQUITÉ HISTORIQUE.

L'Étude de l'Antiquité étant ainsi débarassée des obstacles qu'y aportoient les Fables & les Allégories, il sera sans doute beaucoup plus aisé de parvenir à en connoître l'Histoire qui en est l'édifice, tandis que tout le reste n'en est que l'échafaudage. Mais ici nous ne bornons pas l'Histoire à une simple énonciation de quelques faits ou de quelques événemens mis à la suite les uns des autres, & selon l'ordre des tems. Cette marche peut suffire à celui qui ne cherche qu'à connoître de simples faits, comme si l'Histoire des Peuples ne consistoit qu'en cela: elle est nulle quand on veut juger les faits eux-mêmes & les connoître par principes. Le vrai Historien de l'Antiquité réunit ces Objets :

I. La GÉOGRAPHIE du Monde Primitif.
II. Sa CHRONOLOGIE.
III. Ses TRADITIONS ou son HISTOIRE.
IV. Ses USAGES & ses MŒURS.
V. Ses DOGMES.
VI. Ses LOIX AGRICOLES.
VII. Son CALENDRIER, ses FÊTES & son ASTRONOMIE.
VIII. Ses ARTS, tels que sa POÉSIE & ses Causes, &c.

Ces Objets constituent la vraie Histoire de l'Homme, parce qu'ils nous en font apercevoir les causes & les moyens; l'influence qu'ils eurent sur les mœurs & sur les opinions; le dégré de civilisation qu'avoit aquis le Peuple auquel on attribue ces faits; & par-là même le dégré de certitude qu'ils méritent.

Afin de répandre plus de jour sur l'origine de ces grands Objets & sur le dévelopement des Connoissances humaines, nous commencerons par l'examen de quelques Questions préliminaires jusqu'ici agitées très-vivement, & sans la solution desquelles on ne sauroit cependant marcher surement dans cette étude.

Nous rechercherons 1°. en quel lieu naquit la Langue primitive.

2°. Dans quels momens commença à se manifester ce Génie de l'Homme qui le porte à la découverte des Arts & des connoissances par lesquelles il subvient à ses besoins, & il s'éléve & se perfectionne sans cesse.

3°. Quels étoient les progrès des Connoissances humaines, & quels moyens avoient été employés pour les perfectionner, lorsque la Langue primitive se subdivisa en plusieurs Dialectes.

4°, Comment il arriva alors, que ces connoissances primitives augmenterent chez les uns, s'affoiblirent & s'altererent chez les autres.

Ce seront autant de Principes solides au moyen desquels on pourra résoudre les Problêmes épineux que présente l'Histoire Ancienne, & qui fixeront le dégré de certitude qu'elle doit avoir.

PREMIER ARTICLE.

Nécessité de l'analyse des Langues pour éclaircir l'Histoire des Peuples & pour découvrir leur origine.

On trouvera peut-être surprenant que nous ayons renvoyé jusqu'ici la discussion relative aux lieux où naquit la Langue primitive, & que nous regardions comme portion essentielle de l'Antiquité historique, un problême qu'on croyoit résoudre par la seule comparaison des Langues.

Mais l'analyse des Langues ne sauroit conduire jusques-là. Si elle démontre ce fait qu'il exista une Langue primitive de laquelle naquirent toutes les autres, anciennes & modernes; c'est tout ce qu'elle peut nous aprendre & tout ce que nous en devons exiger : en vain nous lui demanderions dans quels tems & en quels lieux elle commença.

Par la comparaison des Langues, qui déposent hautement qu'elles descendent toutes d'une seule, qu'elles sont sœurs, ou plutôt qu'elles ne sont toutes que la Langue primitive elle-même, variée, changée, enrichie par ceux qui la parlerent, & aux besoins desquels elle se prêtoit à l'instant & sans gêne : par cette comparaison, dis-je, la Langue primitive paroît de tous les Pays, sans être d'aucun en particulier : porter tous les noms sans en avoir à elle ; avoir rempli toute la Terre sans l'avoir parcourue ou sans avoir changé de place.

Ses destinées sont celles du genre-humain lui même : elle naquit avec lui; elle subsistera tandis qu'il y aura des hommes.

Voulons-nous éclaircir les lieux & les tems de son origine ? Ouvrons les fastes du Monde : c'est à l'Histoire à nous enseigner en quels lieux, pour la premiere fois, l'ame d'un homme se rendit sensible par la parole à celle de son semblable, & par conséquent, où naquit la Langue primitive : si cet événement merveilleux eut lieu dans une seule Contrée, d'où cette Langue s'étendit avec les hommes par-tout où ils passerent; ou s'il parut tout à la fois dans un grand nombre de Contrées éloignées les unes des autres : laquelle de ces deux opinions est la plus conforme à une saine Philosophie, de celle qui n'établit qu'un premier homme, ou de celle qui les multipliant comme les animaux, les fait éclore comme des Champignons sur toute la surface de la Terre.

Ici l'Hiſtoire & la Langue primitive ſe prêteront un ſecours mutuel. La connoiſſance de celle-ci nous fera mieux pénétrer dans le ſens de celle-là: & les Monumens hiſtoriques mieux entendus & mieux liés ne nous laiſſeront rien à déſirer ſur l'origine de la Langue primitive & de ceux qui la parlerent.

Juſqu'ici on n'avoit guères penſé à décider cette grande Queſtion que par l'un de ces moyens: on ne faiſoit pas réflexion que dans des recherches de cette nature, il faut avoir néceſſairement deux points d'apui, deux objets de comparaiſon, ſans leſquels on ne ſauroit arriver à une concluſion aſſurée.

Ceux qui, pour connoître l'origine des Langues, n'avoient conſulté que les Langues, & ceux qui, pour connoître l'origine des Hommes, n'avoient conſulté que l'Hiſtoire, s'étoient donc ôté tout moyen de réuſſir. Ils ne pouvoient avoir, & ils n'ont jamais eu en effet que des demi-réſultats qui n'avoient pas aſſez de force pour diſſiper les nuages.

Réuniſſant au contraire l'Hiſtoire & les Langues de toutes les Nations, la vérité ne peut échaper; & lors même que nos réſultats ne nous aprendroient rien de nouveau, ils ſeront du moins plus lumineux.

Cette analyſe des Langues ne ſert pas uniquement à mieux entendre les Monumens des Anciens : elle va de plus au-delà de ces Monumens qu'elle ſuplée, & elle nous donne l'Hiſtoire même de l'Eſprit humain & de ſes dévelopemens chez chaque Nation. Par la maſſe des mots d'un Peuple, on découvre la vraie étendue de ſes connoiſſances & de ſon génie; ſa manière de voir & de s'énoncer; ſon occupation dominante, s'il fut une Puiſſance maritime, militaire ou agricole: ſon caractère principal, ſes mœurs, la nature même de ſon ſol, & ſes productions propres, ſes vertus & ſes vices. D'après la Langue d'un Peuple, en un mot, on peut le peindre d'une manière plus exacte que d'après ſes monumens hiſtoriques: on y ſuit ſans peine les progrès des Sciences & des Arts, & la route qu'ils ont tenue.

L'Hiſtoire des Peuples devient une affaire de calcul : par conſéquent auſſi ſûre qu'elle étoit incertaine, & auſſi lumineuſe qu'elle étoit obſcure.

De-là réſultera la perfection de cet Ouvrage, dans lequel l'Antiquité paroîtra UNE, & de Langue, & de Traditions, & de mœurs, & de Loix, &c. Il réunira ainſi les avantages des diſcuſſions étymologiques & hiſtoriques, ſans avoir la ſécherеſſe des unes, & la ſtérile abondance des autres.

SECOND ARTICLE.

Si les Arts & les connoiſſances de premier beſoin datent de l'Enfance du Monde.

La queſtion ſur les Lieux qui virent naître la Langue primitive, conduit naturellement à rechercher ſi l'homme travailla à ſa perfection

dès les premiers inſtans; s'il y procéda ſans peine, ſans gêne, par l'impulſion du ſentiment; ou s'il végéta pendant long-tems, abandonné à lui-même, ſans reſſource, ſans génie, ſans eſprit inventif, manquant de tout, & confondu avec la foule des animaux, à la plûpart deſquels il ſe trouveroit par-là prodigieuſement inférieur: en ſorte que ſes connoiſſances, & tout ce qu'il doit à ſon induſtrie, n'auroient paru qu'après une ſuite immenſe de Siécles paſſés dans l'obſcurité, dans l'inaction, dans l'ignorance, dans la privation de toute aiſance & de toute commodité.

Si l'Homme ayant été formé dans cet état, auroit pu en ſortir comme il a fait: ou ſi le premier germe n'en fut pas placé au-dedans de lui par le Créateur, avec une telle force qu'il lui fût impoſſible de s'y refuſer, & de ne pas faire dès les premiers inſtans, les pas les plus rapides vers ſa perfection phyſique & morale.

Par-là même, ce que l'on doit penſer de la vie ſauvage qu'on attribue aux premiers Hommes, & de celle dans laquelle ſont encore plongées tant de Nations.

Queſtions qui entrent néceſſairement dans l'analyſe du Monde primitif & que nous ne pouvons nous diſpenſer d'éclaircir. Car ſuivant que l'on établit, ou que l'on nie cette perfectibilité, l'Hiſtoire des Peuples s'éclaircit, ou devient une Fable abſurde: l'Homme doit s'être toujours montré ce qu'il eſt, très-ſupérieur aux autres êtres, ou confondu avec les animaux, avoir rampé avec eux ſur la Terre, n'avoir été éclairé que par des hazards foibles & à de grandes diſtances les uns des autres, ou dirigé par une lumiére ſupérieure, avoir travaillé ſans ceſſe à ſe perfectionner.

TROISIÉME ARTICLE.

Juſqu'à quel point & par quels moyens ces Objets avoient été perfectionnés, lorſque la Langue Primitive ſe modifia en Langues Nationales.

Les Langues toujours relatives aux idées, durent néceſſairement naître & s'accroître avec elles; mais les idées ne purent ſe déveloper que lorſque les hommes commencerent à ſe perfectionner, à s'élever au-deſſus de leur état primitif.

Il faut donc, lorſque l'on veut analyſer l'Homme primitif, rechercher juſques à quel point il perfectionna ſes connoiſſances & par quels moyens il put réuſſir. Sans cela, l'Hiſtoire de l'Homme primitif s'évanouit comme un ſonge, & elle ne peut ſervir de baſe pour expliquer les Tems poſtérieurs.

L'on doit donc rechercher quelles reſſources furent pour cet effet ménagées aux hommes par la Providence Divine: certainement, le même Être qui les rendit ſuſceptibles de perfectibilité, & qui leur en donna le goût,

dut leur fournir en même tems le modèle qu'ils devoient imiter, & les moyens par leſquels ils pouvoient y parvenir.

Ici ſe préſente dans toute ſa beauté & avec ſes dévelopemens auſſi majeſtueux que conſolans l'Ordre naturel, établi par le Créateur lui-même entre l'Homme & l'Univers, au moyen duquel l'Homme conſidérant ce qui eſt autour de lui, connoît à l'inſtant la route qu'il doit tenir pour tendre à ſa perfection & à ſon bonheur.

Nous verrons donc ici en quoi conſiſte cet Ordre; juſques à quel point les Hommes qui parlerent la Langue primitive s'y conformerent; & comment il les fit parvenir en peu de tems à un haut dégré de perfection.

QUATRIE'ME ARTICLE.

Conduite opoſée des Peuples à l'égard de l'Ordre naturel.

Après avoir vu ainſi le Monde primitif s'élever à ce point de ſplendeur par ſon obéiſſance aux Loix de l'Ordre, & ſe répandre ſur la ſurface de la Terre par les effets néceſſaires de cette obéiſſance, ſe diviſer ainſi en pluſieurs Peuples & en pluſieurs Langues, nous verrons comment ces premieres Connoiſſances s'altérerent chez les uns, comment elles continuerent à ſe perfectionner chez les autres, & quelles furent les cauſes de cette conduite opoſée.

Ces Préliminaires ſeront ſuivis du dévelopement des VIII. Objets qui conſtituent l'Antiquité hiſtorique, & dont nous allons donner une légère eſquiſſe.

PREMIER OBJET.

GÉOGRAPHIE.

CETTE portion de l'antiquité a été si aprofondie par des Hommes du plus grand mérite, que nous aurons peu de choses à y ajouter ou à relever. Nous n'en parlerons qu'autant que cela sera nécessaire pour completter nos recherches sur l'Antiquité, ou pour donner plus de force & de certitude à ce que l'on en a déja dit: de même que pour dissiper des doutes élevés depuis lors relativement à ces objets. Ainsi nous ferons voir que toutes les Nations & toutes les connoissances de quelqu'espèce que ce soit, sont sorties de l'Orient ou de l'Asie: que si cela est incontestablement vrai pour tous les Peuples de l'Europe, ensorte qu'on ne sauroit le nier sans prouver l'ignorance la plus profonde des Monumens les plus certains, il est encore plus vrai à l'égard des autres Contrées de notre Hémisphère; & qu'il doit l'être également des Peuples même de l'Amérique.

Nous verrons ensuite que chaque Contrée de la Terre eut des Habitans à raison de la bonté de son sol & des avantages de sa situation, & que les Pays dont l'Histoire Ancienne nous parle comme ayant été les plus peuplés, les plus riches, les plus policés, furent toujours les lieux les plus fertiles & les plus beaux.

On examinera ensuite quel dégré de certitude mérite la Géographie des HÉBREUX, & l'on verra qu'HOMÉRE parle des Voyages Phéniciens faits autour de l'Afrique avant que les Flottes Marchandes de SALOMON parussent sur les Mers.

SECOND OBJET.

CHRONOLOGIE.

SANS entrer dans tout le cahos de la Chronologie ancienne, remplie de problêmes, qui jusques ici ont paru insolubles, nous espérons en présenter un tableau où ces grandes & terribles difficultés seront surmontées & vaincues avec une aisance qui surprendra. Jusques ici on a oposé Chronologie à Chronologie; & celle de tous les Peuples anciens à celle des Hébreux:

par une méthode nouvelle, nous réunirons toutes ces Chronologies si diverses en aparence, & l'on verra s'évanouir leurs prétendues différences. Ce sera donc un travail pareil à celui que nous aurons fait sur les Langues, dont on aura vu le raport & l'intelligence naître de leur simple raprochement.

Nous prendrons même la Chronologie Chinoise telle que nous la donnent les Chinois depuis YAO, sans en rien retrancher, lors même qu'avec de grands Astronomes, nous pourrions en ôter plusieurs siécles.

Par un travail très-nouveau sur la Chronologie Egyptienne, si hérissée de difficultés, & sur laquelle on a bâti tant de systêmes, nous ferons voir qu'elle est d'une certitude incontestable par le parfait raport de quatre ou cinq Chronologies de ses Rois qu'on croyoit oposées entr'elles.

Nous répandrons même un nouveau jour sur les derniers Rois de Babylone antérieurs à CYRUS, par des raprochemens très-naturels, & qu'on n'avoit point encore pensé à faire.

Notre travail sur la Chronologie ne sera donc pas la portion la moins précieuse de nos recherches : il donnera, nous l'espérons, une idée plus simple & plus exacte de cette partie de l'Antiquité.

TROISIEME OBJET.

HISTOIRE.

DIVISANT alors les Tems historiques de l'Antiquité en deux Classes; tems communs à tous les Peuples, & tems propres à chacun, nous n'aurons plus qu'à raprocher pour chacun de ces Périodes, les Traditions des Peuples; & nous verrons que pour les tems communs, ils sont tous parfaitement d'accord entr'eux, ils tiennent le même langage, ils ne présentent qu'une seule & même tradition : & que cette harmonie est infiniment plus sensible qu'on n'eût osé l'espérer.

Nous ferons voir de même, relativement aux tems propres à chaque Peuple, qu'ils ne renferment rien qui contredise cette harmonie primitive, & qui n'en soit une conséquence.

QUATRIÉME OBJET.

USAGES ET MŒURS.

A La connoiſſance de l'Hiſtoire, ſe joint indiſpenſablement celle des Uſages & des Mœurs : plus intéreſſante encore que celle de l'Hiſtoire, parce qu'elle donne une idée plus juſte & plus exacte des Peuples. L'Hiſtoire ne nous préſente que leurs révolutions : c'eſt la peinture extérieure des Peuples, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion ; mais par leurs uſages on pénétre dans leur intérieur ; dans leurs idées, dans leur façon de penſer. C'eſt dans les uſages que ſe peignent les Peuples, comme l'individu dans ſes habitudes : auſſi l'Hiſtoire ſuit néceſſairement la marche des Uſages & des Mœurs.

Par les Uſages, les Peuples triomphent des révolutions les plus étranges : c'eſt une baſe inébranlable à laquelle les Conquérans les plus intraitables ſont forcés de ſe ſoumettre, tandis que ceux qui ne tiennent à rien ſont toujours la proie du premier innovateur, aſſez puiſſant pour ſe mettre au-deſſus des uſages & des mœurs de ſon ſiécle, ou de ſa Nation.

A cet égard, nous ferons voir que toutes les Nations, au moment qu'elles arrivèrent chacune dans leurs Contrées, avoient exactement les mêmes mœurs & les mêmes uſages ; qu'étant déja liées entr'elles par le langage & les Traditions, elles le furent encore à tous ces égards.

Qu'ainſi, le nombre des idées, chez les Hommes primitifs, fut beaucoup plus conſidérable qu'on ne penſoit : que par conſéquent, ils n'avoient pas ſimplement épuiſé le Dictionnaire des Objets phyſiques, mais qu'ils avoient déja extrêmement étendu celui des objets intellectuels & moraux : Que leur Langue étoit donc infiniment plus figurée qu'on ne penſe, & qu'on eſt en droit de prendre au figuré les termes phyſiques dont le ſens ſeroit en opoſition à ces connoiſſances, ſi on les bornoit au ſimple phyſique. Principe qui deviendra une clef d'autant plus intéreſſante de l'Antiquité, qu'à cet égard on n'avoit que des préſomptions & rien d'aſſuré.

CINQUIÉME OBJET.

DOGMES.

Les Uſages ſe diviſent en deux Claſſes, les Civils & les Religieux : ceux-ci tiennent eſſentiellement aux Dogmes : on ne ſauroit donc ſe former une juſte idée de l'Antiquité & completter ſon Hiſtoire & ſes uſages ſans

examiner quels furent les Dogmes des Peuples de la plus haute antiquité ; quelle fut leur influence sur les usages & les Arts ; quelle peut être leur origine ; quel fut le raport des Peuples à cet égard.

On recherchera en même tems les sources de ce respect profond qu'eurent tous les Peuples anciens pour leurs Ancêtres & pour les usages qu'ils en avoient reçus ; qu'ils maintenoient & se transmettoient de siécle en siécle, avec une soumission sans égale ; comme si elles avoient une source divine & incontestable, & qu'il fût absurde d'en examiner l'origine.

SIXIÉME OBJET.

LOIX AGRICOLES.

CE qui a raport à cet objet, n'étoit pas encore entré dans l'Histoire des Peuples : elle ne sauroit être cependant complette & certaine, sur-tout relativement à leurs origines, sans la connoissance des moyens que ces Peuples eurent pour subsister & pour s'agrandir.

Avant que d'agir, il faut vivre : comment donc pourrons-nous nous assurer qu'en tels tems & en tels lieux, il y eut de grandes Nations & des Empires florissans, si nous ne savons déjà qu'à cette époque ce sol étoit susceptible d'une grande culture, & qu'il étoit possédé par un Peuple qui en tiroit le plus grand parti ? Sans cela, l'Histoire n'est qu'un amas d'incertitudes. D'ailleurs, les vertus & les vices des Peuples ont le plus grand raport avec le sol que ces Peuples habitent, & avec la manière dont ils le cultivent ou dont ils le négligent. Les qualités morales des Peuples sont donc sujettes aux régles invariables du calcul le plus démontré.

Les Loix relatives à l'Agriculture nous occuperont donc d'une manière particulière : nous rassemblerons tout ce que nous trouverons à cet égard chez les Anciens : nous ferons voir l'origine & la cause de ces Loix ; & comment les Peuples qui les observerent, leur durent leur prospérité & leur gloire.

Nous verrons qu'à cet égard les Peuples agricoles trouverent d'abord le Code le plus parfait ; & que celui qui subsiste encore chez les Peuples les plus anciens de l'Asie, n'est qu'une descendance de ce premier des Codes.

Nous y verrons encore quel rang tinrent chez tous les Peuples ceux qui étoient dévoués à l'Agriculture ; & que ce rang étoit parfaitement conforme à ce qu'éxigeoit l'Ordre Naturel des Sociétés, & auquel les Peuples de l'Europe même seront forcés de revenir, lorsqu'ils voudront perfectionner leurs Loix & leurs opinions, & tirer le plus grand parti de leur situation.

Quelquefois même nous apercevrons un contraste affligeant entre les Générations qui fonderent ces Empires & les Générations modernes. Tandis que celles-là ne s'occupoient que de l'avenir ; qu'elles préparoient des ressources immenses pour leurs descendans ; qu'elles laissoient à leur postérité ses héritages dans le meilleur état ; on verra celles-ci ne leur laisser souvent que des ruines, des friches & des dettes ; ne s'occuper que du présent, & consommer tout ce qui devoit perpétuer la source des richesses : mais nous ne nous arrêterons à ce douloureux spectacle, qu'autant qu'il faudra pour faire sentir la nécessité du reméde.

SEPTIÉME OBJET.

CALENDRIER, FESTES ET ASTRONOMIE.

CET Objet trop négligé, ou qui du moins n'a jamais été considéré relativement à l'utilité dont il peut être pour l'Histoire du Genre humain, tiendra une place considérable dans ces recherches, où l'on se propose de supléer à tout ce que l'on n'a pas dit, d'éclaircir & de démontrer ce que l'on n'a fait qu'entrevoir.

Nous verrons le Calendrier s'établir pour le bonheur des Hommes & pour la direction de tous leurs travaux, & sur-tout pour ceux de l'Agriculture ; se régler sur l'institution même de la Nature, & se composer de Fêtes d'autant mieux nommées, qu'elles étoient, pour des Peuples agricoles, de vrais jours de Fêtes & de réjouissance, consacrés à la Divinité, source première de tant de biens.

Passant ensuite ces Fêtes en revue, nous ferons voir les tems & les motifs de leur établissement, & de quelle manière elles se sont conservées, sans que rien ait été capable de les abolir.

Nous les verrons même subsister encore parmi nous, mais nous présenter des objets infiniment plus intéressans : & au lieu de nous rapeller de simples événemens physiques, nous élever à des objets plus sublimes & nous ramener à des idées intellectuelles très-supérieures aux premières vues qui les firent établir.

Dans cette portion de notre travail, entreront divers Monumens de l'Antiquité, relatifs à cet objet, accompagnés d'explications nouvelles & intéressantes. Nous y montrerons, par exemple, de quelle manière on peignit le Calendrier ; d'abord sur les murs des Temples pour l'instruction des Peuples, ensuite sur des Monumens portatifs ; comment ces représentations donnerent lieu à des Histoires allégoriques très-ingénieuses, telles que l'Histoire des TRAVAUX d'HERCULE & leur explication comme Emblême des travaux de la Campagne pour chaque mois de l'année : la

TABLE d'ISIS & son explication, comme Calendrier Egyptien ; divers morceaux des FASTES d'OVIDE relatifs au Calendrier.

L'origine de la Semaine, du Jour du repos & des Mois, &c. & tout ce que nous avons pu rassembler de Calendriers anciens.

A ceci se joignent quelques détails intéressans, relatifs à l'Astronomie ancienne,

D'un côté, les aperçus étonnans qu'avoient eus les Anciens, relativement à nos grandes découvertes modernes en Astronomie.

D'un autre, l'origine des Noms d'une grande partie des Constellations anciennes, & très-antérieures aux Grecs.

L'Histoire de THOT, ou Mercure, qui avec tous ses symboles, le présente de la manière la plus sensible comme l'Inventeur de l'Astronomie.

L'origine du nom des Planettes.

Des Recherches sur les Périodes Astronomiques inventées par les Anciens, & que mal-à-propos on regarda comme historiques.

HUITIEME OBJET.

ARTS.

CETTE partie de nos Recherches seroit infiniment intéressante, si nous pouvions y rendre compte de la manière dont les Anciens opéroient dans la plûpart de leurs Arts, & sur-tout dans ceux qui paroissent être perdus : mais on sent très-bien que cet Objet envisagé sous ce point de vue, est au-dessus de nos forces. Ce n'est donc point un Traité complet sur les Arts des Anciens que nous annonçons ici ; mais seulement la réunion d'un grand nombre d'Objets intéressans, relatifs à cette partie de l'Antiquité, & propres à y répandre plus de jour.

Nous traiterons, par exemple, de l'origine de la POESIE des Anciens & de l'origine de leurs mesures : nous ferons voir que les Vers grecs & latins furent calqués sur les Vers Orientaux ; & nous démontrerons que les Livres hébreux contiennent des morceaux entiers écrits en Vers héroïques & aléxandrins, en pieds métriques parfaitement analogues à ceux que composerent ensuite les Grecs & les Romains. Proposition qui paroîtra peut-être surprenante au premier coup d'œil, mais qui deviendra tout au moins probable, dès qu'on se rapellera que les connoissances sont venues de l'Orient.

La PEINTURE liée à la Poësie, & la SCULPTURE antérieure à la Peinture, Arts qu'on lia étroitement aux Cérémonies sacrées & à la Religion, feront une portion essentielle de nos Recherches, dans leurs raports avec ce qui en fait l'objet, & sur les causes qui porterent ces Arts à un si haut degré de perfection chez les Anciens.

Nous traiterons du grand & excellent usage qu'ils firent de la MUSIQUE, & de leurs Principes sur l'Harmonie auxquels ils ramenoient toutes leurs Instructions : d'où vinrent leurs grandes idées sur les NOMBRES.

Ce qui nous conduira à l'origine & à l'usage de la DANSE, & sur-tout à ce qui regarde les Danses sacrées, & les Instrumens de Musique.

Nous rassemblerons également ici les Objets les plus intéressans sur les MONNOIES & les MÉDAILLES des Anciens, & sur leur origine.

Leurs NAVIGATIONS & leur COMMERCE.

L'origine du VERRE & ses divers usages.

En un mot, tout ce qui paroît le plus utile pour éclaircir les Arts & les usages de l'Antiquité, a droit à ces Recherches, & entrera dans cette portion de notre Travail.

OBJETS DÉTACHÉS,

OU MISCELLANEA.

LES Objets que nous venons de présenter à nos Lecteurs, & qui forment entr'eux un Tout étroitement lié, dont les diverses Parties se soutiennent & s'éclairent mutuellement, ne terminent cependant pas notre marche : de-là naissent nombre de Recherches, d'aperçus & de travaux utiles & intéressans, qui sans s'incorporer aussi intimément avec l'ensemble que nous venons de parcourir, en sont des conséquences immédiates, ou des dévelopemens lumineux.

Tels sont des TRADUCTIONS d'Ouvrages composés dans la haute Antiquité, & sur-tout dans l'Antiquité allégorique, qu'on n'avoit pu rendre jusqu'ici avec l'exactitude nécessaire, parce qu'on étoit privé des secours qu'offrent tous les Objets dont nous venons de traiter : comment en effet pouvoit-on rendre éxactement des Ouvrages qui tiennent à la Langue primitive, au Génie allégorique & à l'Histoire des premiers tems, dès que l'on n'avoit de tout cela que des idées imparfaites, & souvent fausses ? Ignore-t-on d'ailleurs que plus les Auteurs ont été anciens, & plus on a eu de peine à les entendre. Dans les beaux jours de Rome, on ne comprenoit plus la Langue de NUMA : & du tems de XENOPHON & de PLATON, les Inscriptions des tems d'HERCULE & de THÉSÉE étoient presque inintelligibles.

Ceci doit être vrai, sur-tout des Livres de MOYSE. Plus ils sont anciens, & plus ils doivent être difficiles à entendre, soit relativement aux mots, soit par raport aux choses connues de son tems auxquelles il fait allusion, & qui sont perdues pour nous : aussi sont-ils obscurs en divers endroits, malgré les travaux de plusieurs siécles pour les éclaircir. Mais plus ils sont anciens, &

plus par conséquent ils se raprochent de la Langue Primitive : ils doivent donc devenir plus intelligibles, à mesure que l'on connoît mieux cette Langue ; & plus ils font allusion aux connoissances primitives, plus ils doivent devenir clairs & intéressans, à mesure que l'on a des idées plus nettes, plus distinctes de ces connoissances.

Aussi nous serons en état de rendre d'une manière simple & naturelle nombre de Passages & de morceaux des Livres Hébreux, de l'obscurité desquels sont convenus les Critiques les plus distingués.

Ce travail sera d'autant plus utile qu'il jettera un grand jour sur l'Antiquité, par la liaison étroite qui régna nécessairement entre les connoissances des Hébreux & celles de tous les Peuples contemporains les plus policés & les plus illustres de leur tems, tels que les Egyptiens, les Phéniciens & les Chaldéens. C'est ici un point de vue sous lequel on n'a pas assez envisagé ces Livres, & qui seul devroit les rendre précieux à tous ceux qui se piquent d'érudition & de connoissances.

Nous ne craignons pas que l'on nous objecte que ces Livres ne sauroient être entendus d'un moderne, d'un homme confiné aux extrémités de l'Occident, & qui n'a pas vieilli parmi les Arabes, les Indiens, les Chinois, ou tel autre Peuple d'Asie : qu'il est impossible d'entendre à présent l'Hébreu mieux que dans le tems des LXX. & des Commentateurs de l'Antiquité. Le dégré d'intelligence dans les Langues requis pour entendre les Ouvrages de cette haute Antiquité, est indépendant de la connoissance méchanique que l'on objecte ; il est tel que l'éloignement des tems & des lieux ne peut lui porter aucune atteinte : & que les Livres anciens tels que ceux des Hébreux, peuvent être beaucoup plus clairs pour nous qu'ils ne l'étoient pour les LXX. & pour ceux qui les ont suivis, ensorte que nous serions plus près qu'eux du siécle de Moyse.

Lorsque la Version des LXX. parut, la Langue de Moyse avoit vieilli ; déja, on ne pouvoit l'entendre qu'avec peine : le fil des Langues étoit déja perdu, l'on n'avoit sur-tout aucune idée de la Langue primitive. Les LXX. avoient donc moins de secours pour surmonter les difficultés qu'ils avoient à vaincre, dans un tems où il n'existoit aucun Dictionnaire, aucune critique, aucune comparaison de Dialectes, aucun répertoire de mots anciens : aussi réduits souvent à deviner, on les voit hésiter, traduire le même mot de diverses manières, chercher à rendre le sens quand ils ne peuvent se former une idée exacte des mots.

Dans ces derniers tems, au contraire, l'on s'est procuré des secours immenses : l'on a discuté, pésé, fixé la valeur de chaque mot Hébreu ; on l'a déterminé par tous les Dialectes de cette Langue : Syriaque, Arabe, Chaldéen, aucune des Langues, en un mot, qui pouvoient éclaircir celle-là, n'a été négligée : les régles d'une saine critique ont été fixées : & l'on a pu relever avec succès la Version des LXX. dans une multitude d'endroits.

Nous

Nous pourrons également aller beaucoup plus loin par le rétablissement de la Langue & des Connoissances primitives, & par l'ensemble de nos recherches.

Les Livres sacrés des Hébreux ne seront pas les seuls sur lesquels nous répandrons de la lumiere par notre marche. Il en sera à peu-près de même de la plûpart des Livres anciens, sur-tout de ceux que nous avons indiqués dans l'article des Cosmogonies & des Théogonies comparées.

Nous serons en état, par exemple, de donner une Traduction de l'Edda, de cette Mythologie des Enfans du Nord, écrite en vieux Runique, plus claire que celles que l'on nous en a données en diverses Langues, & de l'accompagner d'un Glossaire qui expliquera nombre de ces mots allégoriques qu'on n'avoit pu entendre, & qui présentera les raports frapans de la Langue dans laquelle l'Edda fut écrit, avec les autres Langues, comme nous aurons fait voir les raports de cette Mythologie avec celles des autres Peuples.

Un grand nombre d'endroits des Poésies d'Orphée, d'Hésiode, d'Homere, &c. & des anciens Historiens, deviendront plus aisés à traduire, plus clairs, plus intéressans par-là même.

II. L'on ne sera donc pas étonné qu'une portion considérable de ces Miscellanea soit composée d'Observations critiques que nous aurons eu occasion de faire dans le cours de ces recherches pour rectifier des méprises jusques ici inévitables; & que ces observations donnent lieu à des discussions curieuses & intéressantes.

III. Enfin, ces recherches se terminent par un grand nombre de Morceaux ou Dissertations sur des points d'Histoire, de Chronologie, de Philosophie ancienne, &c. liés avec tous les objets précédens, trop étendus pour faire corps avec eux; & trop intéressans pour être négligés.

CONCLUSION.

I°.

UTILITÉ DE CES RECHERCHES.

TEl est le Tableau général & raisonné des recherches qui forment l'ensemble du Monde Primitif analysé & comparé avec le Monde Moderne.

Nous osons nous flater que nos Lecteurs le trouveront aussi intéressant que vaste & diversifié : qu'il leur inspirera le desir d'en voir le développement : qu'ils ne craindront pas de nous suivre dans des recherches qui offrent une perspective aussi nouvelle que satisfaisante.

Ils se plairont à prendre avec nous le genre-humain au berceau : à voir par quel moyen il sortit de l'enfance, & s'éleva avec autant de rapidité que de succès aux Arts nécessaires & agréables, aux connoissances les plus utiles & les plus belles.

Comment il sçut se former une Langue adaptée à son état, à ses besoins : peindre ses idées à l'oreille, par le langage ; aux yeux, par l'Ecriture ; donner à la pensée & au son une permanence visible & une stabilité aussi durable que celle de l'Univers.

Comment cette invention admirable, hâta la réunion des Hommes en société ; changeant leur foiblesse individuelle en grandeur & en force, & les élevant sans cesse au-dessus de leur premier état.

Par quel moyen, triomphant des Saisons & des Elémens, ils parvinrent à faire renaître sans cesse leur subsistance : à changer une Terre couverte d'eaux & de forêts, en Campagnes fertiles, d'où naissent des Générations & des reproductions qui se succèdent avec autant d'ordre que de continuité.

Ceux qui ont l'ame sensible, qui aiment le beau, l'honnête, l'utile, ne dédaigneront pas de descendre avec nous dans ces détails : ils seront impatiens de voir l'Antiquité se revêtir d'un nouveau lustre, déployer à nos yeux une pompe dont on n'avoit qu'une idée très-imparfaite, rendre raison de tout ce qui existe, former un édifice brillant de sagesse & de lumière digne des Hommes qui l'éleverent, de la Nature qui y présida, de la Puissance infinie qui créa cet Univers pour le bonheur de ceux qui devoient l'habiter.

Avec quelle satisfaction ne verra-t-on pas les Monumens anciens reprendre une nouvelle vie, présenter par-tout les traces les plus frapantes de

la Sageſſe de leurs Auteurs, n'être plus un cahos de Fables abſurdes, injurieuſes à la Divinité, honteuſes pour l'humanité : l'Hiſtoire elle-même acquérir plus de certitude, & les Traditions primitives rétablir par cette union le ſouvenir des tems anciens ; & les débris des connoiſſances de ces premiers tems, ſe retrouver dans tout ce qui exiſte encore, & ſur-tout dans les Langues : le Monde moderne s'enter ſur le Monde primitif ; tous apuyés ſur la Nature & ſur ſon imitation, ne former qu'un tout dont la connoiſſance ſeule peut conduire les Hommes aux bornes les plus reculées que l'Humanité puiſſe atteindre.

Ces Recherches ne ſont donc pas un ſimple effet de la curioſité : elles deviennent indiſpenſables pour ceux qui voudront ſe livrer à l'étude & porter à un plus haut point d'évidence les connoiſſances qu'ils ont déjà acquiſes. Elles accompagneront l'Homme de Lettres depuis ſes premiers pas qu'il fera dans cette carrière juſqu'aux derniers : elles y répandront plus d'agrémens, plus d'intérêt, & les rendront moins pénibles & moins ſombres.

L'Etude des Langues en deviendra beaucoup plus aiſée. Cette étude à laquelle ſont obligés de ſe livrer des Citoyens de tout ordre, emporte les plus beaux jours de la vie ; & ce qu'elle aprend ne laiſſe ſouvent qu'obſcurité dans l'eſprit : on eſt hors d'état de ſe rendre raiſon du peu que l'on ſait ; & ce n'eſt pas là ce que des Êtres penſans doivent honorer du nom de *Savoir*.

Avec le ſecours de ces recherches, tout change de face. Rien dans les Langues qui n'ait ſa raiſon, & qui ne ſoit par-là d'un facile accès pour nous.

Les Elémens de l'Alphabet, puiſés dans la Nature, deviennent la racine du langage ; chacun d'eux lié à ſes dérivés, eſt une clef qui en ouvre le ſens : on voit naître les noms de tous les objets qui nous intéreſſent ; des Contrées que nous habitons, des montagnes que nous cultivons, des eaux qui arroſent nos Campagnes & nos Villes : on les voit toujours déterminés par leurs qualités & par les reſſources que fournit l'inſtrument vocal pour les déſigner. On acquiert de cette manière, ſans peine & ſans dégoût, une prodigieuſe quantité de mots qui donneront la clef des Langues anciennes & modernes.

La comparaiſon des Alphabets de chaque Peuple, & ſur-tout la connoiſſance de la maniere dont les ſons & les intonations de l'inſtrument vocal ſe mêlangent ſans ceſſe, donneront la plus grande facilité pour lier entr'eux les mots de toutes les Langues qui apartiennent à une même famille, & pour n'en oublier jamais ni l'origine, ni la valeur.

La Grammaire univerſelle fondée ſur la Nature, & auſſi ſimple qu'évidente, prêtera en même tems ſon ſecours pour ſaiſir & ſe rendre propres les Grammaires particulières de chaque Langue, puiſqu'elles ne ſeront que des modifications de la grande Régle, apliquée aux circonſtances phyſiques & particulières de chaque Peuple.

L'obstacle qu'oposent les Langues aux progrès des Sciences, en se confinant dans une petite portion de l'Univers, ne portera plus la même atteinte à ces progrès.

Ces Langues elles-mêmes trouveront ici de puissans secours pour se perfectionner, & pour rétablir l'énergie de la Langue Primitive. D'un côté, elles deviendront toutes beaucoup plus intéressantes, dès que l'on verra qu'elles n'ont aucun mot qui n'ait sa raison & qui ne peigne quelque objet. D'un autre, en retrouvant les racines de chaque Langue, on pourra rétablir la manière dont les composés s'en formoient dans les commencemens, & donner lieu à une multitude de mots propres à chaque Langue : & ces mots completant les Familles peu nombreuses qui subsistent déjà, enrichiront nos Langues modernes, & leur donneront la plus grande supériorité sur celles de l'Antiquité qu'on admire le plus.

Les Monumens de l'Antiquité étant mieux entendus, deviendront plus intéressans, & se liant étroitement avec nos connoissances, on n'aura plus à craindre, à leur égard, les funestes effets des dégradations de toute espéce ; auxquelles ils ont été exposés ; dégradations inévitables quand on en ignoroit l'énergie & l'utilité, & dont on ne peut les garantir qu'en les liant avec nos connoissances les plus essentielles. Ceux qui ont résisté jusqu'ici aux ravages du tems & de l'ignorance, rajeunis en quelque sorte par ces nouvelles vues, & devenus nécessaires pour tous les états, passeront à la postérité la plus reculée : leur lumière ne s'éteindra plus.

Le Génie allégorique de l'Antiquité, ses symboles, sa Mythologie étant rétablis dans leur premier lustre, & n'offrant plus un amas de Fables absurdes, seront d'une ressource infinie non-seulement pour l'intelligence de l'Antiquité, mais aussi pour la perfection des Arts, de la Poësie, de la Peinture, &c. Ces Arts y puiseront une multitude de connoissances qui répandront sur eux plus de variété, de sublimité, d'énergie & d'intérêt : leurs symboles & leurs emblêmes, en se raprochant, ou, pour mieux dire, en se liant à la vérité, acquerront plus de beauté & de grandeur. On n'y verra plus une simple imitation de Fables triviales, absurdes, fruits d'une Religion corrompue ou bizarre, mais l'imitation noble & touchante des grands effets de la Nature, de l'ordre admirable qui y préside, de son influence sur tous les Etres & dans tous les siécles, & aussi intéressante pour nous qu'elle pouvoit l'être pour les Anciens. Ces beautés nous fraperont d'autant plus, que tout ce qui nous touche, & qui est du ressort des sensations, l'emporte infiniment sur ce qui ne regarde que les tems passés, ou qui ne parle qu'à l'esprit & à la mémoire.

Il résulte de ces recherches un genre d'avantages très-supérieurs à ceux dont nous venons de parler, & propres sans doute à rendre les autres plus intéressans.

Dans tout ce que les Hommes ont fait, & dans tout ce qu'ils ont inventé, ils se proposerent toujours leur bonheur : mais les générations ac-

tuelles, ainsi que les futures, ne sauroient prospérer en imitant leurs Ancêtres, qu'autant que ceux qui leur tracerent la route, ne se seront pas fait illusion.

Ainsi, en même tems que l'on étudie l'Antiquité, il faut pouvoir la juger : seul moyen de perfectionner le dépôt qu'elle nous a transmis.

Mais comment juger l'Antiquité? comment s'assurer de la bonté & du mérite des connoissances qu'elle nous a transmises, de ses Arts, de ses maximes, de ses opinions, de ses institutions, de ses loix, des idées qu'elle se formoit du Sage, & d'un Peuple heureux, des diverses Classes d'une Nation & de leurs droits respectifs, de la paix & de la guerre, de ce qui constitue la gloire & la grandeur des Etats ? Comment, dis-je, en juger sans un Principe antérieur à toutes ces institutions, sans une Régle invariable, à laquelle on puisse ramener toutes ces choses, sans une base ferme & connue dont on ne puisse point se départir, sur laquelle s'éléve la masse des Institutions seules convenables à l'Homme ?

En ramenant par ces recherches les Connoissances humaines aux besoins des Hommes, & en les soumettant toutes à l'Ordre Naturel qui décide impérieusement du sort des Peuples, ils y aperçoivent la vraie route de leur félicité : ils voient quelle confiance ils doivent avoir dans tout ce qui les a précédé & dans tout ce qu'on leur a présenté comme la source du bonheur & comme régle de leur conduite. Parvenus par ce moyen aux vrais Principes de la félicité publique, & les fixant à jamais, on verra s'élever sur une base immuable cette prospérité des Etats qu'on s'imaginoit si mal-à-propos être assujettie irrévocablement aux vicissitudes humaines & dépérir nécessairement après être parvenus au plus haut degré de la grandeur & de la gloire : préjugé aussi vain, aussi absurde & plus pernicieux encore qu'aucun de ceux que nous combattons dans ces recherches. Les Nations ne seroient plus exposées à être effacées de dessus la face de la Terre ; & chaque génération succédant sans trouble & sans orages à toutes celles qui la précéderent, jouiroit paisiblement du fruit de leurs travaux & de leurs découvertes ; & ajouteroit sans cesse à la masse de ses lumières & de sa sagesse. Récompense douce à notre cœur, & qui prouveroit qu'aucune portion du savoir & de la littérature n'est inutile, dès qu'on saura la raporter à son véritable but, l'Instruction & le bonheur.

II°.

Certitude du succès de ces Recherches.

Plus ce Tableau est intéressant, plus les avantages que l'on doit retirer de son exécution sont nombreux & considérables, & plus il est à desirer que les résultats en soient infaillibles & le succès assuré.

Nous n'aurons donc rien fait, si nous n'établissons en même tems la certitude de notre succès sur des preuves satisfaisantes pour le Lecteur, & propres à dissiper les doutes qui se présentent si naturellement à la vue de recherches qui paroissent non seulement au-dessus des forces d'un Homme, par leur immensité, mais même absolument impossibles.

Ici tout concourt à plaider en notre faveur, & à nous donner gain de cause.

1°. Personne n'a encore soutenu que ces découvertes impliquassent contradiction : il n'implique point contradiction que toutes les Langues ayent une commune origine, que les Alphabets soyent nés d'un seul, que la Mythologie ait eu une source raisonnable. Tout ce qui n'implique point contradiction, peut être : tout dépend donc ici de la nature des moyens que l'on employe pour y parvenir.

2°. Ceux dont nous nous servons & sur lesquels s'éléve tout notre Travail, ne peuvent être plus simples : ils ne suposent aucune connoissance nouvelle, aucune découverte surprenante, aucun genre de preuve impossible à trouver, aucun Monument qui ne subsiste plus : ce qui est connu, ce qui s'est transmis jusqu'à nous & que l'on posséde, suffit pour conduire à cette multitude de résultats.

3°. Tout ce que nous dirons a été cherché par des Savans de tout pays & de tout siécle : l'on n'a donc jamais cru qu'il fût impossible de le trouver.

4°. Peut-être même ne dirons-nous rien qui n'ait été avancé par quelqu'un d'eux, & qui ne l'ait été comme des vérités incontestables. Ainsi tous nos Principes & la plûpart de nos découvertes se trouveront apuyées du suffrage de divers Savans qui les ont pressenties, ou qui chercherent à les établir.

Nous serons donc continuellement apuyés sur deux genres de preuves qui doivent prévenir avantageusement notre Lecteur : la *Raison* & l'*Autorité*.

Si cependant notre Ouvrage a le mérite de la nouveauté, s'il est rempli de découvertes inconnues, il n'aura ce mérite que par son ensemble, que par des détails que cet ensemble pouvoit seul amener, détails qui démontrent avec la plus grande évidence ce que jusqu'ici on n'avoit pu que pressentir ou apercevoir plutôt comme des choses susceptibles de démonstration que démontrées.

5°. Ainsi le défaut de succès dans nos Prédécesseurs est une objection sans force, puisqu'ils ont vu, quoique d'une manière confuse & détachée, les grandes vérités que nous publions ; & que, s'ils ne sont pas parvenus aux mêmes résultats, c'est qu'ils n'ont jamais envisagé ces objets dans l'état de réunion sous lequel nous les avons considérés. La vérité se faisoit sentir à eux avec une force irrésistible ; les moyens seuls leur manquoient pour la proposer avec cette clarté qui entraîne la conviction, sans laisser aucun lieu au doute. On pourroit s'autoriser ici du témoignage d'une foule de Grands Hommes qui désiroient avec ardeur qu'on s'occupât enfin sérieusement de ces recherches, & de l'exemple d'une multitude d'autres qui, d'après leur propre expérience,

n'avoient aucun doute sur la vérité de la plûpart des Propositions que nous avons avancées, & qui ont cependant le plus étonné : telle est celle qui pose en fait le raport & l'origine commune des Langues.

6°. Tout se réduit donc simplement à comparer méthode à méthode, & à savoir si celle que nous suivons est meilleure que celle qu'ils ont suivie : mais pourquoi ne le seroit-elle pas, puisque nous avons profité de tout ce qu'ils ont dit, évité leurs fautes, pris un champ beaucoup plus vaste, adopté des Principes plus lumineux & plus féconds ? Nous aurons sur-tout fait voir le néant de ces expressions *hazard*, *usage*, *corruption*, avec lesquels on croyoit rendre raison de tout dans les Langues : ces mots seront bannis d'ici, comme on les a déjà bannis de diverses Sciences où ils s'étoient glissés aussi mal-à-propos.

7°. Enfin la rapidité de notre marche, la multitude de nos découvertes, l'harmonie qui régne entre toutes les parties de nos recherches, quelque disparates qu'elles paroissent, la manière dont elles s'apuient mutuellement ; la facilité avec laquelle le Lecteur nous suit à travers les recherches les plus profondes, les plus capables d'effrayer ; l'attrait qu'il y trouve, la satisfaction qu'il goûte à la vue du spectacle qu'elles lui offrent ; son desir que ces explications soient vraies, lors même qu'il craint le plus de se faire illusion : toutes ces considérations doivent rassurer sur la certitude de nos succès, & persuader que nous sommes dans le vrai chemin.

Ce n'est pas ainsi que l'on marche lorsque l'on a manqué sa route : les obstacles se multiplient ; les prétendus Principes deviennent stériles ; la perspective est confuse, embrouillée, les fausses routes enfin & les exceptions deviennent trop fréquentes pour qu'on puisse faire beaucoup de chemin & n'être pas forcé de renoncer à l'Ouvrage

Mais lorsque l'on trouve par-tout l'Unité dans le Principe, & la Diversité la plus grande, la plus satisfaisante, la plus concordante dans les conséquences ; & que celles-ci s'étendent sans cesse & deviennent toujours plus nombreuses & plus intéressantes, on peut être assuré que l'on est dans le chemin du vrai.

L'on pouroit encore alléguer ici divers avantages particuliers qui ont concouru au succès & à l'accélération de cet Ouvrage ; mais le détail en seroit trop long.

Enfin, lors même que l'on ne considéreroit tout ceci que comme un systême, il seroit encore digne de la plus grande attention, dès que toutes les Connoissances humaines, toutes les Langues, toutes les Traditions, toutes les portions de la Mythologie s'y classent sans peine & sans effort ; qu'il rend raison de tous ces objets, & qu'il en facilite l'étude. N'est-ce pas tout ce que l'on peut attendre d'un systême ? & celui-ci étant le plus commode, le plus naturel, le plus vraisemblable de tous ceux que l'on aura imaginés jusqu'ici, ne mériteroit-il pas par cela seul un favorable accueil du Public, en attendant que la vérité elle-même vînt le confirmer ou le rectifier ?

J'ai dû être d'autant plus assuré du succès, que je n'ai point cherché à faire un tableau idéal & chimérique : c'est la vérité seule que je me suis proposée pour but & pour guide : je n'ai rien négligé pour parvenir jusqu'à elle sans m'égarer. On verra dans la suite de cet Ouvrage les Régles que je me suis prescrites pour échaper à toute illusion, à tout esprit systématique. J'aurois rougi de ne présenter aux Hommes que des conjectures : j'aurois cru leur manquer. La vérité seule a de légitimes droits sur nos recherches & sur nos hommages ; lui substituer des supositions vaines & frivoles, c'est se tromper soi-même, c'est bâtir sur le sable.

Je suis cependant très-convaincu que malgré l'attention la plus scrupuleuse, malgré l'amour le plus vif pour la vérité, malgré la crainte de me tromper, malgré la critique de mes amis, je n'aurai pas aperçu toutes les vérités que j'eusse pû déveloper ; que j'en aurai affoibli d'autres ; que je serai tombé dans des inexactitudes & même dans des erreurs. Mais quel Homme oseroit se flatter d'avoir tout vû, tout pesé, tout discuté ? Aussi recevrai-je avec la plus vive reconnoissance, les critiques que l'on fera de ce que j'expose aux yeux & au jugement du Public.

Mais qu'il me soit permis de représenter à ceux qui voudront me juger & décider de la fortune de mon Ouvrage que pour leur propre gloire & pour l'avantage du Public, ils doivent distinguer avec soin les Principes que je pose, des Preuves dont je les appuie : qu'ils ne doivent pas rejetter ceux-là, uniquement parce que celles-ci contiendroient des erreurs : ni attaquer d'une manière vague ces recherches, comme n'étant apuyées que sur des conjectures que rien ne pourroit justifier ; ainsi que je l'ai vu pratiquer envers des Ouvrages estimables & utiles. Plus une sage Critique est avantageuse & nécessaire, plus celle qui ne tombe que sur des généralités & qui n'éclaircit rien, est funeste : elle ne sert qu'à arrêter le succès de ceux qui la redoutent, & à écarter du bon chemin ceux qui se laissent surprendre par ces jugemens précipités.

Si, contre toute aparence, j'avois le malheur d'être attaqué par des Censeurs pareils, & si je ne trouvois, pour me servir des expressions d'un Savant distingué dont l'encouragement m'a été d'un grand secours', que des mains qui me repoussassent, je ne répondrois rien ; je laisserois au Public le soin de prononcer entr'eux & moi.

Ce Travail est sur-tout consacré aux Jeunes-Gens. Formés pour le vrai, avides de le connoître, mais trop souvent rebutés par la longueur du chemin & par l'incertitude du succès, ils trouveront ici une route plus sure, plus aisée. Avec le même tems, ils pourront recueillir des fruits plus satisfaisans & plus nombreux : & en voyant sans cesse d'où ils sont partis, où ils vont, & le chemin qu'ils ont déjà parcouru, ils seront toujours en état de se rendre compte de leurs progrès.

Comme eux j'ai été jeune, comme eux j'ai voulu acquérir des Connoissances ; mais j'ai eu peut-être plus de difficultés à vaincre qu'aucun autre.

C'est

C'eſt ſur-tout à ces difficultés que je dois les Recherches que je mets ſous les yeux du Public. Obligé, pour ſaiſir chaque Objet que j'ai voulu connoître d'en faire une analyſe exacte, & de remonter à des principes ſimples, j'ai été forcé de ſuivre une route nouvelle, de raſſembler tout, de comparer tout, de remonter à l'origine de tout.

Il réſultera de-là qu'un Ouvrage qui paroit au premier coup-d'œil n'être fait que pour ceux qui ont de grandes connoiſſances, deviendra le Livre Claſſique de tous ceux qui voudront ſavoir quelque choſe : & n'exigeant qu'un dégré d'attention ordinaire, il pourra faire non-ſeulement l'occupation de ceux qu'on deſtine aux Sciences les plus profondes, mais encore de tous ceux qui n'aſpirent qu'à orner leur eſprit & à ſavoir quelque choſe de plus que leur Langue maternelle & que l'Hiſtoire du jour.

Je tâcherai d'être fort court, & de m'exprimer avec le plus de préciſion poſſible : cela ne me ſera pas difficile, ſi j'ai la vérité de mon côté : elle va toujours en avant par le chemin le plus droit & le moins embaraſſé. Je ſerai encore d'autant moins étendu que les diverſes parties de ces recherches ſe ſerviront mutuellement de preuves, & épargneront des répétitions qui ſeroient indiſpenſables s'il les faloit établir ſéparément.

Cependant quelque conciſion que j'emploie, quelque peu d'extenſion que je ſois obligé de donner à mes principes & à leurs preuves pour les rendre ſenſibles, on ſera peut-être étonné de la complication de cet Ouvrage & de l'étendue de ſes détails.

Mais ſi l'on conſidére qu'il s'agit d'une matiere qui paroit abſolument neuve, qu'il faut la préſenter d'une maniere qui frape & qui donne le moins de priſe aux objections ; qu'on y parcourt un grand nombre de ſiécles ; que l'Antiquité ne pouvoit s'expliquer que par la réunion de tout ce qui la compoſe, on jugera peut-être, qu'il eut été difficile de ſe reſſerrer davantage, de réunir tant de choſes en ſi peu d'eſpace, de parvenir auſſi vîte à un but ſi éloigné, & d'y arriver par une route auſſi unie & auſſi intéreſſante.

Elle eſt devenue d'autant plus agréable & plus aiſée, que j'ai eu le bonheur de trouver des ſecours ineſtimables, dans le zéle, les lumières, les belles Bibliothéques & l'amitié d'un grand nombre de Perſonnes reſpectables par leurs rares Connoiſſances & par l'empreſſement avec lequel elles favoriſent les progrès des Arts & des Sciences, qui non ſeulement m'ont honoré de leur encouragement & de leur Critique ſage & lumineuſe, mais qui m'ont communiqué & me communiquent tous les jours des Ouvrages rares & précieux ſans leſquels mes Recherches auroient été imparfaites. Je me fais un devoir & une gloire d'en ajouter ici les Noms dans le même ordre dans lequel j'ai eu l'avantage d'en être connu & favoriſé.

M. l'Abbé Barthelemi de l'Académie des Inſcriptions, Garde des Médailles du Roi.

M. l'Abbé de VILLEFROY, Professeur Royal en Hébreu, &c.

M. LE ROUX DES HAUTERAYES, Professeur Royal en Arabe.

M. ABEILLE, ancien Secrétaire de la Société d'Agriculture de Bretagne, &c.

M. DUPONT, Auteur des Ephémérides du Citoyen.

M. le Marquis de MIRABEAU, plus connu encore par le nom glorieux d'*Ami des Hommes*.

M. DE BORVILLE, Avocat, & de la Société d'Agriculture de Chartres, auquel ces recherches doivent infiniment & à tous égards.

M. ANDRÉ, Bibliothécaire de M. Daguesseau, Doyen du Conseil d'Etat.

M. DE LA CURNE DE SAINTE PALAYE, M. l'Abbé ARNAUD, M. DE FONCEMAGNE, M. DE BRÉQUIGNY, } de l'Académie des Inscriptions & de l'Académie Françoise.

M. le Président de BROSSES, de l'Académie des Inscriptions, &c.

M. BAUZÉE, de l'Académie Françoise.

M. de KERALIO, Major de l'Ecole Royale Militaire.

M. DE LA GRENÉE, ancien Bibliothécaire de Saint Victor.

MM. BERGIER Freres.

M. de FLONCEL, de XXIV Académies d'Italie, &c. qui s'est formé une Bibliothéque de Livres Italiens, de 15000 Volumes.

M. l'Abbé MERCIER, Bibliothécaire de Sainte Génevieve.

M. CAPERONNIER, Professeur Royal en Grec & Bibliothécaire du Roy.

M. le Baron D'HOLBACH.

M. l'Abbé BAUDEAU, premier Auteur des Éphémérides du Citoyen.

M. GRIVEL, connu par divers Ouvrages intéressans.

M. le Chevalier de ROMANCES, Officier des Gardes Françoises.

M. de la SAUVAGERE, Chevalier de Saint Louis, de l'Académie de la Rochelle, &c.

M. l'Abbé RIBES, Bibliothécaire de M. le Duc de la Valliere.

M. DROMGOLD, Chevalier de Saint Louis.

M. Le Comte d'HAUTEFORT, Grand d'Espagne, &c.

M. l'Abbé le BLOND, de l'Acad. des Insc. & Sous-Bibliothécaire du Col. Mazarin.

Et nombre d'autres dont j'ajouterois aussi les Noms ici, si je ne consultois que ma reconnoissance pour l'intérêt qu'ils prennent à cet Ouvrage & à son Auteur.

M. DESAINT, Libraire, que la mort a enlevé trop vîte à ses Amis, qui s'intéressoit vivement au sort de cet Ouvrage, & pour la mémoire duquel je conserverai toujours un précieux souvenir.

Omettrois-je que des Savans Etrangers, & sur-tout des Anglois, ont également aprouvé & favorisé mes Recherches : tels que

M. de la BROUE, Chapelain de LL. HH. PP. à Paris.

Mylord LOWTH, Evêque d'Oxfort, Auteur des Dissertations sur la

Poësie des Hébreux, qui ont trouvé en M. Michaélis un digne Commentateur.

M. de Majendie, Docteur & Prébendaire de Worchester, &c.

M. le Docteur Maty, Garde du Musée Britannique.

M. le Docteur Sharp, de la Société Royale. & de celle des Antiquaires que la République des Lettres vient de perdre, & qui jouissoit avec tant de justice d'une haute réputation.

Divers Savans de cette Nation y ont ajouté des présens en Livres Anglois, & même de leur composition, relatifs à ces Objets; tels que

M. le Docteur Franklyn de l'Académie Royale des Sciences.

M. le Docteur Morton, de la Société Royale de Londres, &c.

M. Anselm Bayly.

M. le Docteur Percy.

Je dois des Observations très-judicieuses sur ce Plan Général à une Dame Angloise, Descendante du célèbre Chevalier Cotton.

Je pourois nommer aussi quelques Habitantes de Paris qui ont eu assez de complaisance pour écouter la lecture de mes Recherches sur les Objets les plus secs en aparence & les moins flatteurs, & au goût desquelles cet Ouvrage devra beaucoup.

J'ai eu encore l'avantage d'éprouver de la part de MM. les Artistes le même empressement & les mêmes facilités pour la portion de cet Ouvrage qui les concerne.

Un Concours aussi flatteur & aussi général ne peut qu'être du plus heureux augure pour le succès de l'Ouvrage dont nous donnons ici le Plan.

TABLE ANALYTIQUE
DU
PLAN GÉNÉRAL ET RAISONNÉ.

INTRODUCTION page 1
Difficulté des recherches ſur l'Antiquité. 2
Aplanies par un lien commun. 3
En quoi ce lien conſiſte. 4
Facilités qu'il fournit. 5
Titre de l'Ouvrage qui en réſulte & juſtification de ce titre. 7
DIVISION générale en deux CLASSES ibid.
I. CLASSE, relative aux MOTS. 8
diviſée en X Objets. ibid.
I OBJET. PRINCIPES du Langage 9
& de l'Ecriture. ibid.
Analyſe de l'Inſtrument Vocal. ibid.
Eſt la ſource 1°. immédiate des premiers mots & médiate des autres. 10
2°. de l'Ecriture. 11
L'Art Etymologique qui en réſulte fondé ſur des Loix invariables. 13
II. OBJET. GRAMMAIRE Univerſelle. 15
Ses Régles, immuables. ibid.
Sa définition. 16
Vœu de la Parole. 17
Parties du Diſcours & définition de chacune. ibid.
Remarques ſur quelques unes, ſur les Articles, les Pronoms, &c. & qu'il n'y a qu'un ſeul VERBE. 18
III. OBJET. DICTIONNAIRE PRIMITIF. 20
ſes Elémens, réels. ibid.
Aiſés à aprendre. ibid.
Caracteres qu'ils réuniſſent. 21
Comment les mots y ſeront diſtribués. 22
Premier de ſes mots, A. 23
Sa valeur comme Voix. ibid.
——— Comme Cri. ibid.
——— Comme Verbe 25
——— Comme Prépoſition 26
——— A la tête des Mots. ibid.
——— Comme Article. 27
——— Chez les Orientaux. ibid.
Uſage qu'en fait CADM[US] 28
Sa forme. 29
IV. OBJET. Dictionnaire COMPARATIF. 30
Comment la Langue devint pluſieurs. ibid.
De-là I°. Hiſtoire des Langues. 32
Liſte des Langues analyſées ici. 33
2°. Dictionnaire Comparatif compoſé de FAMILLES de mots; leur arrangement. 34
Utilité de ces Familles. ibid.
V. OBJET Dictionnaire Étymologique de la LANGUE LATINE. 36
Diviſé en IV. Claſſes. ibid.
Son étude facilitée ſinguliérement par-là. ibid.
Étymologies des mots Latins 37
FŒMINA, Femme. ibid.
DELIRIUM, délire. ibid.
AUGUR, augure. 38
AVENA, avoine. ibid.
POST, après. 39
VI. OBJET. Dictionnaire Étymologique de la LANGUE FRANÇOISE. 40
Son utilité. ibid.
Pourquoi cet Ouvrage reſtoit à faire ibid.
Combien celui ci eſt intéreſſant 41
Sa Diviſion en pluſieurs Claſſes. ibid.
Étymologie du mot LETTRE. ibid.
——— du mot ACADÉMIE. ibid.
Mots François venus du Latin. 42
Mots communs aux François & aux Grecs. 43
——— & aux Celtes. 44
——— & aux anciens Francs. 45
——— & aux Orientaux. ibid.
Mots compoſés par les François 47
VII. OBJET. Dictionnaire Étymologique de la LANGUE HÉBRAÏQUE. 48
Nouveauté d'un pareil Ouvrage. ibid.
L'Hébreu ne peut être la Langue primitive & pourquoi. ibid.
NOMS, ſeuls mots primitifs. 49

Combien cette Langue deviendra aisée par cette méthode. *ibid.*
Exemple de mots Hébreux regardés mal-à-propos comme primitifs. 50
VIII. OBJET. Dictionnaire Étymologique de la LANGUE GRECQUE. 52
Son utilité. *ibid.*
Exemples de mots Grecs pris pour radicaux & qui sont composés. *ibid.*
Racines Grecques qui sont communes aux Celtes & aux Orientaux. 53
Mots Grecs regardés comme racines & qui sont des dérivés. *ibid.*
Famille Grecque née du primitif MAR. 54
Calcul qui démontre le prodigieux retranchement à faire dans les prétendues Racines des Langues. 55
IX. OBJET. Dictionnaire Étymologique des NOMS PROPRES & APELLATIFS. 56
Aucun de ces noms imposé au hazard
Tous significatifs dans la Langue où ils naquirent. *ibid.*
Points de comparaison nécessaires pour rétablir leur valeur. *ibid.*
Ces Noms seront classés par Familles sous les mots primitifs. 57
Utilité de ce Dictionnaire. *ibid.*
Origine du nom des CELTES *ibid.*
Origine du nom de PARIS. 60
X. OBJET. BIBLIOTHÉQUE ÉTYMOLOGIQUE, ou des Auteurs relatifs à ces Objets. 62
Forme qu'elle aura: *ibid.*
Multitude d'Auteurs qu'on y verra. 63
Sur-tout de ce siécle : & pourquoi il en fournit un aussi grand nombre. *ibid.*
II. CLASSE.
Ouvrages relatifs aux CHOSES. 64
Divisés en II. Branches. *ibid.*
I. BRANCHE. *ibid.*
ANTIQUITÉ ALLÉGORIQUE. *ibid.*
En quoi consiste & divisée en VI. OBJETS. 65
I. OBJET. GÉNIE SYMBOLIQUE & Allégorique de l'Antiquité. 66
Sa définition. *ibid.*
Donne le ton à l'Antiquité. *ibid.*
Nécessaire pour la connoître. 67
Comment rétabli ici. *ibid.*
II. OBJET. MYTHOLOGIES & FABLES SACRÉES. *ibid.*
L'Allégorie y domine. *ibid.*
Elle en est la clé, & y répand le plus vif intérêt. 68
Tableaux qui en résultent, & qui en changent la face. 69
III. OBJET. COSMOGONIES & THÉOGONIES. 70
Pourquoi devenues obscures. *ibid.*
Énumération de celles que l'on comparera & expliquera. *ibid.*
IV. OBJET. PEINTURES SYMBOLIQUES & BLASON. 71
Preuves de leur existence, chés les Anciens. *ibid.*
Comment ces Objets s'éclaircissent & se classent par cet ensemble. 72
V. OBJET. DOCTRINE SYMBOLIQUE DES NOMBRES. *ibid.*
Avoit été mal envisagée. *ibid.*
Vraie idée qu'on doit s'en former 73
Son utilité. *ibid.*
VI. OBJET Dictionnaire des HIÉROGLYPHES & des Emblêmes, avec leurs Figures. *ibid.*
C'est le résultat des Objets précédens. *ibid.*
Monumens qui y seront fondus. *ibid.*
Arrangement des Objets qu'il offrira. 74
Exemple pour ce Dictionnaire : deux CORNEILLES, Symbole du Mariage. *ibid.*
2°. de Mars & Venus. *ibid.*
Et pourquoi. 75
Formule qui en naquit chez les Grecs. *ibid.*
II. BRANCHE.
ANTIQUITÉ HISTORIQUE 76
Sa division en VIII. OBJETS. *ibid.*
Quatre Questions qui les précedent. *ibid.*
1°. Nécessité de l'analyse des Langues pour éclaircir l'Histoire des Peuples. 77
2°. Si les Arts & les connoissances de premier besoin dattent de l'enfance du Monde. 78
3°. Jusqu'à quel point ils avoient été portés dans la Langue primitive. 79
4°. Conduite oposée des Peuples à l'égard de l'Ordre naturel. 80
I. OBJET. GÉOGRAPHIE. 81
Tous les Peuples venus de l'Asie. *ibid.*

Contrées habitées à raison de leur fertilité. ibid.
II. OBJET. Chronologie. ibid.
Comparaison de toutes les Chronologies : moyen sûr de les débrouiller. ibid.
Vues nouvelles sur celles des Chinois, des Égyptiens, des Babyloniens, &c. 82
III. OBJET. Histoire. ibid.
Divisée en Tems communs à tous les Peuples, & Tems propres à chacun. ibid.
Clarté qui en résulte. ibid.
IV. OBJET. Usages & Moeurs 83
Les mêmes chez tous les Anciens Peuples. ibid.
Peuples Primitifs avoient déjà très étendu le Dictionnaire des Mots figurés. ibid.
V. OBJET. Dogmes. ibid.
Leur connoissance nécessaire pour l'Histoire. ibid.
Leur origine & leur influence. 84
Leur raport chez les anciens Peuples. ibid.
VI. OBJET. Loix Agricoles. ibid.
Entrent ici la premiere fois dans l'Histoire des Peuples & pourquoi. ibid.
Progrès des Anciens à cet égard. ibid.
VII. OBJET. Calendrier, Fetes et Astronomie. 85
Calendrier inventé pour les besoins des Hommes, & réglé sur la Nature. ibid.
Motifs des Fêtes. ibid.
Monuments relatifs à ces Objets. ibid.
Travaux d'Hercule. ibid.
Noms des Constellations. 86
Mercure & ses Symboles. ibid.
Noms des Planetes. ibid.
Périodes Astronomiques. ibid.
VIII. OBJET. Arts. ibid.
Poësie, Peinture & Sculpture. ibid.
Musique, Danses sacrées, &c. 87
Monnoyes, Navigation, Verre, &c. ibid.
OBJETS détachés ou Miscellanea. ibid.
Antiquité mieux connue & sa Langue mieux entendue aujourd'hui qu'autrefois. 88
Traduction de divers Morceaux des Livres Hébreux. ibid.
De l'Edda ou Mythologie du Nord. 89
D'Orphée, d'Hésiode, &c. ibid.
Observations Critiques, &c. ibid.
Dissertations. ibid.

CONCLUSION.

I. ART. Utilité de ces Recherches. 90
Intérêt qu'on y trouvera. 91
II. ART. Certitude du succès de ces Recherches. 93
Motifs qui l'assurent. ibid.
On n'a cherché que la vérité. 96
Ce que doivent se proposer ceux qui honoreront ceci de leur Critique. ibid.
Ces Recherches destinées aux Jeunes Gens. 97
Et aux Dames. 98
Noms des Personnes qui ont aidé de leurs Bibliothéques, &c. l'Auteur : à Paris. 99
Et d'Angleterre. ibid.

FAUTES A CORRIGER.

P. 9. ligne derniere *lisez* touches.
P. 43. ligne trois *lisez* quatre.
P. 59. ligne quinze *lisez* Clear, &c.

A
NOS SOUSCRIPTEURS.

C'Est ici la troisiéme & derniere livraison de notre premier Volume du Monde Primitif, analysé & comparé avec le Monde moderne. L'Objet de celle-ci est de démontrer l'éxistence du Génie Allégorique et Symbolique, dès la plus haute Antiquité; & par le rétablissement de ce Génie & de son Langage, il devient une clef importante des Temps anciens, & une des grandes bases de nos Recherches & des Découvertes qui en ont été le fruit. Il méritoit par-là même d'entrer dans notre premier Volume, destiné uniquement à donner au Public une idée de nos Principes, de nos vues, de nos découvertes, de ce qu'on en peut espérer; & de nous concilier sa confiance, d'autant plus difficile à obtenir, que nous promettions plus; & d'autant plus nécessaire, que nous avons nombre de choses utiles à déveloper. Nous serons bien dédommagés de nos soins, si cette derniere Partie augmente l'intérêt qu'on commence de prendre à notre Ouvrage, d'après la lecture de celles qui l'ont précedée & avec lesquelles elles se lient étroitement.

Nous pouvons dire en effet que ces trois Parties, très-différentes par leur objet, ne forment cependant qu'un Tout, propre à donner une idée plus nette & plus exacte de nos Recherches. La premiere offroit les divers objets dont doit être composé le Monde Primitif analysé, &c. la maniere dont ces objets s'éclairent & s'expliquent mutuellement; la rapidité & l'assurance de notre marche à travers les écueils que nous avions à surmonter, fruit de la certitude & de la simplicité de nos Principes. La seconde répandit un jour nouveau sur une partie considérable des Fables Payennes, sur cette portion qui avoit toujours paru la plus inexplicable & la plus absurde: elle en offrit une explication simple, naturelle, qui touche, qui émeut, prise dans la Nature, conforme à ce que nous avions dit dans notre Plan, relativement à l'origine des Connoissances humaines.

Si cette explication a paru propre à donner une idée avantageuse de nos Recherches sur l'Antiquité, cette derniere portion tend à produire les mêmes effets.

Nous y dévelopons nos idées sur cette Antiquité Allégorique, qui forme une des grandes divisions de notre Plan général & raisonné. On y voit que l'idée d'expliquer l'Antiquité d'une maniere Allégorique, n'est point un systême vain ; qu'il est fondé sur la raison & sur le fait; que l'Antiquité fut obligée de recourir nécessairement à cette façon de peindre ses idées, & qu'en prenant pour guide ses besoins & ses ressources, on trouvera toujours la raison de ses Allégories, & l'on sera en état de les expliquer avec autant de simplicité que de précision & de justesse.

Ces Principes deviennent en même temps la base de nos Allégories Orientales, qui ne renferment dès-lors rien qui ne soit très-naturel, & démontrent combien c'étoit à tort qu'on regardoit comme perdus les Elémens nécessaires pour l'explication de la Mythologie, qui jusques ici paroissoit une énigme indéchiffrable.

L'on aura peut-être été surpris de voir paroître ainsi ce premier Volume par piéces détachées : mais nous devions cet empressement & ces preuves de notre zèle & de notre reconnoissance, à ces Personnes éclairées, amies de la vérité, toujours disposées à encourager les efforts dont il peut résulter quelque bien; qui, sans être effrayées de l'étonnement dans lequel l'Annonce de notre Ouvrage jetta l'Europe entiere, ont daigné venir à notre secours, en nous fournissant par leurs Souscriptions les moyens de faire paroître cet Ouvrage; qui ont eu assez de confiance en nous, pour ne pas croire que nous nous fussions trompés au point de regarder comme vraies & comme utiles des Recherches qui eussent été absurdes dans leurs principes, insensées dans leurs preuves, impossibles dans leur exécution, & qui se seroient réduites à un systême informe, extravagant & bisarre, qui n'eût pas augmenté d'un seul point le nombre des vérités connues; qui ont assez présumé de la nature de nos Découvertes pour les croire possibles; de notre circonspection, pour ne pas craindre que nous eussions laissé échaper le vrai; & du succès de l'ensemble, pour ne pas apréhender les reproches de ceux qu'ils déterminoient à suivre leur exemple.

Nous ne pouvions donc trop nous hâter de mettre sous les yeux de ces Personnes & de ces Amis respectables, de toute qualité & de tout sexe, dont nous n'avons pu voir le nombre considérable sans la reconnoissance la plus vive & sans attendrissement, des preuves démonstratives de ce que nous avions annoncé ; & des portions assez étendues, assez complettes & assez intéressantes de nos Recherches, pour qu'on pût être rassuré sur le succès & l'utilité de notre travail, & sur la confiance qu'on pouvoit avoir réellement dans notre maniere de voir & de présenter les grands Objets que nous avions annoncés. Nous en avons redoublé nos efforts & notre attention pour les rendre plus dignes d'eux, & nous nous sommes fait un devoir de mettre sous leurs yeux, à mesure qu'on les imprimoit, les diverses portions de notre premier Volume, qu'il étoit très-inutile de garder en Magasin, & qui pouvoient augmenter le nombre des Souscripteurs, dont nous avons grand besoin par les dépenses qu'entraîne après lui un Ouvrage aussi étendu, aussi diversifié, aussi pénible, & si fort au-dessus de nos moyens pécuniaires.

Nous ne négligerons rien pour répondre toujours plus aux espérances de nos Souscripteurs, soit à l'égard des choses mêmes, soit par rapport à leur exécution typographique, & pour l'accélération des Volumes que nous aurons à donner successivement.

Ceux dont nous allons nous occuper, seront encore mieux exécutés à tous égards que celui-ci ; ils le seront avec des Caractères neufs, & avec du Papier supérieur.

Celui-ci va fort au-delà du nombre de Feuilles que nous avions promises pour ce premier Volume. A cet égard, nous ne compterons jamais strictement, comme nous l'avons déja dit, avec nos Lecteurs ; & nous préfererons toujours d'aller au-delà, plutôt que de resserrer trop une matiere.

On aura vu aussi par les Gravures que renferme notre premier Volume, ce qu'on peut attendre de nous à l'égard d'un objet qui fait une branche si nécessaire & si considérable de notre Ouvrage. La Planche qui offre les Travaux d'Hercule, n'a pu être aussi finie que les autres, par le peu de temps qu'on a eu pour la graver : mais nous l'avons donnée avec d'autant

plus de confiance, qu'elle reparoîtra dans un autre Volume, finie, & non moins à propos.

Nous continuons à sollliciter les avis & les lumieres des Sçavans pour la perfection de notre Ouvrage, & témoignons ici notre reconnoissance à ceux qui nous ont déja fait parvenir des remarques sur notre Plan général & raisonné. Nous osons nous flatter d'en voir croître le nombre, à mesure que notre travail avancera ; & nous en avons déja fait une heureuse expérience, puisque les Bibliothéques dans lesquelles nous avons la liberté de puiser, se sont augmentées depuis la publication de notre Plan, par un effet de l'amour de leurs Possesseurs pour les Lettres ; entre lesquels nous nommerons ici, avec la reconnoissance que nous leur devons, M. le Comte d'Herouville, Lieutenant-Général des Armées du Roi ; & M. Journet, Intendant d'Auch.

Nous ajoutons ici, suivant nos engagemens, la Liste de nos Souscripteurs, dont le nombre est beaucoup plus considérable que nous n'eussions osé espérer ; mais qui s'augmentera peut-être, à mesure que les Souscriptions s'ouvriront dans un plus grand nombre de Provinces & de Pays Etrangers.

LISTE
DE MM. LES SOUSCRIPTEURS,
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

FAMILLE ROYALE.

Monseigneur le Comte de PROVENCE.
Madame la Comtesse de PROVENCE.
Monseigneur le Comte D'ARTOIS.
Madame ADELAÏDE.
Madame VICTOIRE.
Madame SOPHIE.
Monseigneur le Duc de CHARTRES.

Monseigneur le Duc de PENTHIÉVRE, Grand Amiral, &c.

Sa Majesté le Roi de SUEDE.
S. A. S. Mgr. le Margrave de BADEN.
S. A. S. Mgr. le Prince D'ORANGE & de NASSAU, Stathouder Héréditaire & Amiral Général des Provinces-Unies, *pour deux Exemplaires.*

A.

M. ABEILLE, Secrétaire du Bureau du Commerce.
L'ACADÉMIE Royale des SCIENCES de BORDEAUX.
M. le Comte d'AFFRY, Lieutenant-Général des Armées du Roi.
M. le Chev. d'AGUESSEAU, Colonel.
M. ALARD, de Bergerac.

M. AMOUROUX, Chirurgien à Bordeaux.
M. le Chev. d'ARC.
M. le Chev. d'ARCY, Maréchal de Camp, & de l'Académie Royale des Sciences.
M. Edouard ASH, à Bristol.
M. le Comte d'ASPREMONT, à Mont-Luçon.
Don ASVEDO, Négociant à Bordeaux.
M. le Baron d'ATHIES, Receveur-Général des Domaines & Bois de la Flandres.
Madame la Vicomtesse d'AUBUSSON.
M. le Duc d'AUMONT.
M. AVINS, Libraire à Saint-Malo, *pour quatre Exemplaires.*

B.

M. BACHAN, Négociant à Bordeaux.
Sir Nathanaël BAILEY, Baronet.
Rev. Dr. BAILEY, à Londres.
M. Weston BAILEY, à Bristol.
Joseph BANKS, Esquire (1).
Rév. Chr. Isaac-John BARNOUIN, de Southampton.
M. BARRET de RIVEZOL, Conseiller à la Cour des Aides de Bordeaux.
M. BARRETT, à Bristol.
Rev. Dr. BARRY, à Bristol.
M. l'Abbé BARTHELEMY, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Garde du Cabinet des Médailles du Roi, &c.
M BASTERRE, Féodiste de l'Hôtel-de-Ville de Bordeaux.
M. l'Abbé BAUDEAU.
Mademoiselle de BEAUMONT, Lectrice de Mesdames.
M. BEAUZÉE, de l'Académie Françoise & Professeur de l'Ecole Royale Militaire.

(1) Nom de qualité, chez les Anglois, qui répond à celui d'Ecuyer. Les noms Anglois, qui ne sont point accompagnés de noms de lieux, comme celui-ci, désignent des Personnes qui demeurent à Londres.

M. le

M. le Marquis de BELLENGREVILLE.
M. BELOT, Doct. en Med. Prof. en Chymie au Collége Royal.
Madame BENEZET, à Bordeaux.
M. le Comte Orlando del BENINO, à Florence.
M. BERGERET, aîné, Imprimeur-Libraire à Bordeaux, *pour trente-un Exemplaires.*
M. l'Abbé BERGIER, Chanoine de Notre-Dame, Confesseur de Madame.
M. BERGIER son Frere.
M. le Baron de BESENVAL, Lieutenant-Colonel des Gardes Suisses, Commandeur Grand-Croix de l'Ordre de St. Louis.
M. BESSON, Huissier ordinaire de Madame Victoire.
Rev. M. Samuel BEUZEVILLE, à Londres.
BIBLIOTHÉQUE de la Ville & République de BERNE.
BIBLIOTHÉQUE des Bénédictins de Saint-Denis.
M. BIDAULT, Huissier de la Chambre du Roi.
M. BIGNON, Bibliothéquaire du Roi.
M. Mene BIRAN, Doct. en Médecine, à Bergerac.
M. BORDERIE, Négociant à Bordeaux.
M. BORNET, Peintre en Mignature & en Email.
M. de BORVILLE, Avocat & de la Société d'Agriculture de Chartres.
Edmund BOTT, Esquire.
M. BOUDET, Imprimeur-Libraire, *pour vingt-cinq Exemplaires.*
M. BOUDET, Avocat à Bordeaux.
M. BOURGEOIS (1).
M. BOURGEOIS, de l'Académie Royale de la Rochelle.
M. BOUSAT de Fombanide, ancien Capitaine d'Infanterie.
M. BOUTIN, Intendant des Finances.
Thomas BOWDLER, Esquire, à Bath, *pour deux Exemplaires.*
M. Jean-Jacques BOYER, Négociant à Bordeaux.
M. l'Abbé BREMONT, Chanoine de Notre-Dame de Paris.

---

(1) Les noms François qui ne sont point accompagnés de noms de lieux, désignent des Personnes qui habitent à Paris.

Mgr. de BRETEUIL, Evêque de MONTAUBAN.

M. de BRETIGNIERES, Marquis du Rosay.

M. le Chev. de BREVON.

M. le Président de BROSSES, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

M. Frédéric Guillaume de la BROUE, aîné, Ancien Pasteur de l'Eglise Wallonne de Breda, & actuellement Premier Chapelain de LL. HH. PP. dans leur Ambassade en France.

M. Otto Henri de la BROUE, frere du précédent, Pasteur de l'Eglise Wallonne de Tergoës, Ville de Zeelande dans la République de Hollande.

M. BRUSSET.

Jacob BRYANT, Esquire, *pour deux Exemplaires.*

M. de BURE Saint-Faubin, Libraire.

C.

M. le Marquis de CABRIS.

M. le Marquis de CALMESNIL, à Caen.

M. CAPPLER, Professeur en Langue Allemande, à l'Ecole Royale Militaire.

M. le Marquis de CARAMAN.

M. CAZE, Docteur en Médecine à Bordeaux.

M. CHANORRIER, Receveur-Général des Finances.

Madame de CHANTEMERLE.

M. le Comte de la CHAPELLE.

MM. CHAPUIS Freres, Imprimeurs-Libraires à Bordeaux, *pour quatre Exemplaires.*

M. Guillaume CHARON, à Londres.

M. CHARRIERE,

Madame de CHATEAU-CHINON.

Mgr. de CICÉ, Evêque de Rhodez.

Mgr. de COETLOSQUET, ancien Evêque de Limoges, premier Aumônier de Mgr. le Comte de Provence, & de l'Acad. Franç.

M. le Baron de COLENBACH, à Vienne.

M. COSTEL, Maître en Pharmacie.

Madame la Duchesse de COSSÉ, Dame d'Atours de Madame la Dauphine.

M. de COTTE, Officier aux Gardes.

M. COUSIN, de l'Académie Royale des Sciences, Professeur au Collége Royal, & à l'Ecole Royale Militaire.

Miss COWPER, d'Irlande (3).

Rev. M. COX.

M. le Marquis de CREQUI.

M. le Comte de CREPTOWITZ, Chevalier de St. Stanislas, Vice-Chancelier de Lithuanie.

Daniel CRESPIN. Esquire, à Bath

John CURTIS, Esquire, à Bristol.

M. CUVILLIER, à Paris.

D.

M. DAIGUILLON, Controlleur de la Maison du Roi, & Gendarme de sa Garde.

Rev. Dr. DAMPIERRE.

M. de DANGEUL, Secrétaire des Commandemens de Mgr. le Comte de Provence.

M. DANGIRARD, Négociant à la Rochelle.

M. Compere DASSAU, Avocat en Parlement à Bordeaux.

M. DAUZEL, Avocat à Abbeville.

Rev. Mr. Charles DAVY.

M. DESERET, à Londres.

M. DESMONT, Négociant à Bordeaux.

M. Samson DESOTTEUX, à Abbeville.

M. DESPINASSOUX, au Vigan.

M. DESPUJOLS, Ancien Secrétaire du petit Séminaire à Bordeaux.

M. de la DEVEZE, à Ganges.

MM. DICKINSON, à Bristol.

M. DIDEROT.

M. DROMGOLD, Mestre de Camp de Cavalerie, & Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis.

---

(3) Ce titre de MISS est relatif à celui de DEMOISELLE.

M. DUBUISSON, Laboureur.

Madame la Veuve DU CHESNE, Libraire, à Paris, *pour douze Exemplaires.*

M. DUFAUR, Docteur en Médecine, en Béarn.

M. DUFOUR, Négociant à Abbeville.

M. DUFOUR, Libraire à Maestricht, *pour quatre Exemplaires.*

M. DUGAS, en Saintonge.

M. DUPATY, ancien Avocat Général au Parlement de Bordeaux.

M. DUPONT, Conseiller Aulique de S. A. S. le Margr. de Baden, & de plusieurs Académies.

M. DURAND Neveu, Libraire.

M. DURAND, ancien Officier d'Infanterie, à Bordeaux.

M. DURANTEAU, Avocat en Parlement, à Bordeaux.

Madame la Marquise de DURFORT, Dame d'Atours de Mesdames.

M. Pierre DUTILH, Négociant à Bordeaux.

M. DUVAL, Chirurgien ordinaire de Madame la Comtesse de Provence.

E.

M. d'ECASEUL, à son Château de la Fresnaye, proche Falaise.

M. le Comte d'EGMONT.

M. ENGEL, du Conseil Souverain de Berne, ancien Seigneur-Baillif d'Echalens.

M. le Comte d'ESCLIGNAC.

M. le Vicomte d'ESCLIGNAC, Maréchal de Camp.

M. d'ESPAGNAC, Abbé de Coulom.

F

M. de FALAISEAU.

M. Samuel FARR, Doct. en Médecine à Bristol.

M M. FAURE, Négocians, à Bordeaux.

Madame de FAUVILLE, à Versailles.

Mademoiselle de FAVEROLLES.

M. le Marquis de FELINO.

M. FERRÈS, Premier Valet de Chambre, Bibliothécaire & Lecteur de Mgr le Comte de Provence.

Mr FILHOL, Négociant, à Bordeaux.

Rev. M. de la FLECHERE, à Madeley, Comté de Shrop.

M. de FLESSELLES, Intendant de Lyon.

M. le Docteur FRANCKLYN, de la Société Royale de Londres, & de l'Académie des Sciences de Paris.

M. FREY, Chevalier de l'Ordre Militaire du Mérite, & Capitaine au Régiment Suisse de Brocard.

M. l'Abbé FRICHMANN, Aumônier ordinaire de Madame Adelaïde.

Madame la Comtesse de FROULAY.

G.

M. GADROY, à Bordeaux.

M. de GARSELLES, au Château de Garselles, près de Caen.

Rev. M. GAUTIER, à Bristol.

M. le GÉNÉRAL DES PRÉMONTRÉS.

M. GENET, Chef du Bureau des Interprétes aux Affaires Etrangeres.

M. GENEVOIS, Premier Commis du Domaine du Roi, à Bordeaux.

M. GEOFFROY de LIMON, Chevalier, Intendant des Maison, Domaine & Finances de Mgr. le Comte de Provence.

M. GEOFFROY, Grand-Maître des Eaux & Forêts du Département d'Alençon.

Madame la Princesse de GHISTELLE.

Rév. M. GIBERT, à Londres.

M. Fitz GIBBON, Docteur en Médecine, à Bordeaux.

M. GIRARD, Contrôleur de la Maison du Roi.

M. GIRARD, Curé d'Escubley, près Laigle.

M. de GISAC, à Londres.

Rév. M. GODEFROY, à Guernezey.

M M. Pierre GOSSE junior, & de PINET, Imprimeurs-Libraires, à la Haye, *pour douze Exemplaires*.

M. GOUDAL, Négociant à Bordeaux.

M. de GOURGUES, ancien Président du Parlement de Bordeaux.

M. la GRAVERE la Tour, Négociant à Bordeaux.

Madame de la GRANGETTE.

Rév. Mr. GRIFFIN, à Londres.

M. GROSSET, Intendant de M. le Maréchal Duc de Lorges.

MM. GWATKIN, à Bristol.

M. GUY pere, Notaire Royal, à Bordeaux.

M. GUY fils, Notaire Royal, à Bordeaux.

M. GUILLON fils, Négociant à Bordeaux.

M. GUINARD, à Ganges.

M. GUYOT, Négociant, à Bordeaux.

H.

M. Joseph HARFORD, à Bristol.

M. HARMENSEN aîné, Consul pour la Suede, à Bordeaux.

Rév. Dr. HARWOOD, à Bristol.

M. le Comte d'HAUTEFORT, Grand d'Espagne de la premiere Classe.

M. HENNIN, Procureur du Roi, à Versailles.

M. le Comte d'HEROUVILLE, Lieutenant-Général des Armées du Roi.

Right Rév. Doct. HERVEY, Lord, Evêque de Derry en Irlande.

M. William HEWSON, Anatomiste.

M. de HILLERIN, Avocat en Parlement, Commis de la Guerre, à Versailles.

Miss HILLHOUSE, à Bristol.

William HOAR, Esquire, à Bath.

M. HOGGUER, Négociant, à Abbeville.

M. le Baron d'HOLBACH.

M. HOSTEN, Avocat en Parlement, à Bordeaux.

M. HUGUENIN, Professeur à l'Ecole Royale Militaire.

M. HURSON, ancien Intendant de la Marine.

M. Jacques HUTTON, de Chelsea.

I.

M. d'IFS, de l'Académie Royale de Caen.

M. James IRELAND, Négociant, à Bristol.

J.

M. JEANS, Aggrégé du Collége nouveau d'Oxford.

Rev. M. Thomas JOHNES, à Bristol.

M. Johnston fils, Négociant à Bordeaux.

M. Joly, Garde du Cabinet des Estampes du Roi.

M. R. Jones, à Londres.

M. Jonvals, à Ganges.

M. Jossenay, à Versailles.

M. Jouannès, Libraire à Chartres, *pour douze Exemplaires.*

M. Journet, Maître des Requêtes, Intendant d'Auch.

M. Journet, en Béarn.

Rév. Dr. Jubb.

M. Julian, Négociant à Nîmes.

K.

M. Kelly, Doct. en Théol. de la Faculté de Paris, Supérieur des Clercs Irlandois au Collége des Irlandois.

M. de Keralio.

M. l'Abbé Mathieu-Joseph Kolb, Candidat en Théologie, &c. ancien Curé & Personnat du Comté Souverain de l'Empire de Gronsfeldt, près de Maestricht.

M. Henri Kuhl, Négociant, à Bordeaux.

L.

MM. Les Freres Labottiere, Imprimeurs-Libraires, à Bordeaux, *pour huit Exemplaires.*

M. Lacoste aîné, Négociant, à Orthez.

M. Lalanne, Avocat en Parlement, ancien Jurat & Citoyen, à Bordeaux.

Madame Lamatabois, à Orthez.

M. le Marquis de Lambert, Colonel du Régiment de Berry Cavalerie.

M. Lamy, Avocat en Parlement.

M. Isaac Laroque, Négociant, à Bordeaux.

M. de Lassonne, Premier Médecin de Madame la Dauphine & de l'Académie des Sciences, &c.

M. Latané, Docteur en Médecine, à Bergerac.

M. Lauvain de Montplaisir.

M. le Duc de Lauzun.

M. Lebouché, Libraire,

M. Leclerc, Libraire.

M. Lecœur, Greffier des Bâtimens.

M. l'Abbé Leriche, Docteur en Théologie, & Desservant de la Paroisse du Gros-Caillou.

M. Leveigneur, Avocat.

Rév. M. Lee, à Bristol.

M. le Marquis de Lescure.

M. Leyden Frost, Négociant, à Bordeaux.

M. Lienau, Négociant, à Bordeaux.

Madame la Princesse de Lignes.

M. Longman, à Londres.

M. de Losme, à Versailles.

M. l'Abbé Lourdet, Professeur en Hébreu au Collége Royal, & Censeur Royal.

Right Révérend Docteur Lowth, Lord, Evêque d'Oxford.

M. Charles de Loys, à Lausanne, *pour trois Exemplaires.*

M. Abraham Ludlow, Docteur en Médecine, à Bristol.

M. Luetkens, Négociant, à Bordeaux.

M. Lumiere, Avocat en Parlement, à Bordeaux.

M.

M. Machelard, Directeur des Aides, à Versailles.

Rév. Dr de Majendie.

M. Maillard, Docteur en Médecine à Aix-la-Chapelle.

M. le Marquis de Mandragon, Premier Maître d'Hôtel ordin. du Roi.

Madame de Marchais.

M. de Marcheval, Intendant de Grenoble.

M. Margarot, à Execester.

Le R. P. Benoît Marie de Rome, Secrétaire Général des Capucins.

His Grace the Duke of Malborough.

M. Marteau.

M. Martin, premier Apothicaire du Roi à Versailles.

M. l'Abbé Maudoux, Confesseur du Roi.

Mgr. le Prince Massalsky, Evêque de Vilna.

Williams Melmoth, Esquire, à Bath.

M. Menteza.

M. Mentelle, Professeur en Histoire à l'Ecole Royale Militaire.
M. Merlet, Premier Commis des Finances.
M. Meslin, Commis au Contrôle Général des Finances.
M. Du Mesnil, à Caën en Normandie.
M. l'Abbé de Messac, Aumônier de Mgr. le Prince de Condé.
M. de Messini, à Trévoux.
M. Millet, Avocat.
M. le Marquis de Mirabeau, Grand-Croix de l'Ordre de Vasa (1).
M. le Bailli de Mirabeau, Commandeur de l'Ordre de Malthe.
M. de Missy, à Londres.
M. le Moine de Clermont, Ecuyer, Huissier du Cabinet du Roi.
Madame Montague, à Londres.
M. de Secondat de Montesquieu, Ecuyer, & de l'Académie des Sciences de Bordeaux.
M. le Marquis de Montesquiou, premier Ecuyer de Mgr. le Comte de Provence.
M. le Comte de Montmorin-S. Herem, Menin de Mgr. le Dauphin.
M. le Comte de Montorson-Chabrillant.
M. de Montuclas.
Miss More, à Bristol.
M. l'Abbé Morellet.
M. Morin, ancien Curé d'Anet.
M. de Mornas, Géographe des Enfans de France.
Charles Morton, Esquire, de la Société Royale & de celle des Antiquaires.
M. de Mosqueros, ancien Conseiller au Parlement de Navarre.
M. la Motte, à Versailles.
M. Mouchard, Receveur-Général des Finances.
M. le Marquis du Moustier, Maréchal de Camp.
M. Moutier, Curé de la Chapelle Véronge.
M. Samuel Munckley, à Bristol.

---

(1) Ordre Agricole établi par le Roi de Suede pour la prospérité de ses Etats, & dont le Symbole est une *Gerbe*, apellée *Vasa* en Suédois.

N.

M. NAIGEON.

Mgr. de NARBONNE, Evêque de GAP, premier Aumônier de Mesdames.

M. le Vicomte de NARBONNE, Guidon des Gendarmes.

M. de NELLE.

M. NERET, Doyen du Chapitre de Langres.

M. le Marquis de NESLE.

M. de NEUVILLE, Fermier Général.

Right Révérend Thomas NEWTON, Lord, Evêque de BRISTOL.

Williams NICOLLS, Esquire, Barbadoes.

M. l'Abbé NICOLI, Agent du Grand Duc de Toscane.

M. de NIQUET, Premier Président au Parlement de Toulouse.

M. le Duc de NIVERNOIS.

M. le Marquis de NOAILLES, premier Gentilhomme de la Chambre de Mgr. le Comte de Provence, Ambassadeur du Roi auprès des Etats Généraux.

M. le Chevalier de NOÉ.

P.

M. PACAREAU, Chanoine de la Cathédrale de Saint André, à Bordeaux

Madame de PAILLY.

M. PARAIGE, Avocat, à Orthéz.

M. de PARASA, ancien Conseiller du Parlement de Toulouse, de l'Académie Royale de Toulouse.

M. PARENT, Conseiller à la Cour des Monnoies, Député du Commerce, Intendant de la Manufacture Royale des Porcelaines de Séve.

Rév. Mr John PARKURST.

M. PAUL, à Nimes.

M. le Marquis de PAULMY D'ARGENSON, Ministre d'Etat, & de l'Acad. Franç. &c. Commandeur des Ordres du Roi, &c.

M. PAVIÉ, Libraire à la Rochelle.

M. John PEACH, à Bristol.

M. le Comte de PERIGORD, Prince de CHALAIS, Grand d'Espagne, Chev. des Ordres du Roi, Gouverneur de Picardie, &c.

M. PERNETTY, Directeur des Fermes à Toulon.

M. PHELIPT, Négociant à Bordeaux.

M. PIGACHE, Ancien principal Commis de la Marine, Huissier du Cabinet de Madame Victoire.

M. du PLANIL, Doct. en Médecine.

Mademoiselle le POIVRE.

M. le Marquis de POMPIGNAN, de l'Académie Françoise, &c.

M. le Marquis de PONTCHARREAU.

M. POPART, Curé de Saint Eustache.

Madame la Princesse de POTOSKY.

M. POTT, Libraire, à Lausanne en Suisse, *pour six Exemplaires.*

M. POULLEX, Curé de Marques, près Aumale.

M. PREVOST, Avocat.

M. le Marquis de PUIMARAIS, *pour deux Exemplaires.*

M. le Marquis de PUYSEGUR, Lieutenant Général des Armées du Roi, Commandeur de l'Ordre de S. Louis, &c. *pour trois Exemplaires.*

Q.

M. le Docteur QUESNAY, Premier Méd. du Roi, de l'Acad. des Sciences.

Mgr. de QUINCEY, Evêque du BELLEY.

R.

M. RABEAU aîné, Négociant, à Bordeaux.

M. RAFFENEAU de l'Isle, Notaire.

M. le Colonel RAINSFORTH, Ecuyer de S. A. R. le Duc de Glowcester.

Mademoiselle RAUX d'ORVILLE.

M. RENARD, Employé aux Parties Casuelles.

M. RETE, Professeur de Langues.

M. Marc-Michel REY, Libraire, à Amsterdam, *pour douze Exemplaires.*

M. RIDEAUXVIEUX, Notaire Royal, à Bordeaux.

M. de la RIVIERE, ancien Intendant de la Martinique.

Madame la Comtesse de ROCHEFORT.

M. le Duc de la ROCHEFOUCAUD.

M. de ROCPINE, Lieutenant-Général des Armées du Roi.

M. le ROI de Petit Val, Ecuyer.

M. le ROI, Lieutenant des Chasses du Parc de Versailles.

M. l'Abbé RALLET, Bibliothécaire de Mesdames.

M. le Chevalier de ROMANCES, Officier aux Gardes Françoises.

M. le Comte de ROQUEFEUIL, Lieutenant-Général des Armées Navales.

Mgr. de ROQUELAURE, Evêque de Senlis, premier Aumônier du Roi & de l'Acad. Franç.

M. le Comte de ROSEN, Maréchal de Camp.

M. ROSLIN, Chef de la Pension Militaire, à la Barriere Saint Dominique.

M. de ROUX, Garde du Roi, à Versailles.

M. ROYER, à Paris.

M. ROZET, Libraire à Lyon.

M. RUAULT, Imprimeur-Libraire, *pour trente Exemplaires.*

S.

MM. SAILLANT & NYON, Libraires.

M. le Marquis de SAINT-AIGNAN.

M. de SAINT-CÉSAIRE, Capitaine des Armées Navales.

M. Bigot de SAINTE-CROIX, Intendant de la Maison de Mgr. le Comte de Provence.

M. SAINT-ETIENNE, à Nîmes.

M. le Colonel de SAINT-Maurice de SAINT LEU.

Mgr. de SAINT-SIMON de Sandricourt, Evêque d'AGDE.

M. le Vicomte de SAINT VALLIER.

M. de SALGAS, Sous-Précepteur de S. A. R. Mgr. le Prince de Galles.

M. SALINS, Docteur en Médecine.

Madame la SALLE, à Versailles.

M. le Marquis de la SALLE, Lieutenant Général des Armées du Roi, & Gouverneur de la Marche.

Lord SANDYS,

M. Francis SASTRES, à Bristol.

M. SAUGRAIN, Libraire, *pour vingt-quatre Exemplaires.*

M. de la SAUVAGERE, de l'Acad. de la Rochelle, Chev. de S. Louis, &c.

M. le Chevalier de SCEPEAUX, Maréchal de Camp, Commandant du Lyonnois & Beaujolois.

M. le Baron de SCHACHMAN, en Saxe, *pour deux Exemplaires.*

R. SHADWELL, Esquire.

M. le Comte Charles de SCHEFFER, Sénateur, Chancelier des Ordres du Roi de Suede.

M. SCHMIDT d'Avenstein, à Lentzbourg, Canton de Berne.

Madame SCOTT, Sœur de Madame de Montague.

M. SEGAUX, Valet de Chambre Bibliothécaire de Madame Victoire.

M. de SELLE de la Carrejade, Trésorier Général de la Marine.

M. le Marquis de SERAN, Brigadier des Armées du Roi.

M. de Retz de SERVIERES, Page de la Grande Ecurie.

M. Jean SIGAL fils, Négociant à Bordeaux.

M. SIMONET, Graveur.

Rév. M. Christopher SMEAR.

M. le Docteur SOLANDER.

Rev. Docteur STONEHOUSE, à Bristol.

T

M. le Vicomte de TALARU, Premier Maitre d'Hôtel de Madame la Dauphine.

M. TARGET, Avocat.

M. TARTEIRON, Bourgeois, à Ganges.

M. TENNESON, Avocat au Parlement.

M. le Comte de TESSÉ, Grand d'Espagne, 1er Ecuyer de Mad. la Dauphine.

M. le Marquis de THEMINES.

Madame des TOUCHES.

M. de la TOUR, Officier des Gardes du Corps.

M. TOURNIÉ, à Londres.

M. TRANCHERE, Procureur-Syndic de l'Hotel de-Ville à Bordeaux.

M. TRATTNERN, Chevalier du S. Empire, Imprimeur-Libraire à Vienne en Autriche, *pour douze Exemplaires.*

M. Antoine TREGENT, à la Grenade.

M. TRINCANOT, Professeur en Mathématiques des Chevaux-Legers, à Versailles.

Rév. Dr. TUCKER, Doyen de Glowcester.

M. TURGOT, Maître des Requêtes, Intendant de Limoges.

V

Rev. M. Isac VALLAT, à Guernsey.
M. le Duc de la VALLIERE.
M Abraham VAN-ROBAIS, pere.
M. André VAN-ROBAIS, *pour deux Exemplaires.*
M. J. A. VAN-ROBAIS.
M. Isac VAN-ROBAIS.
M. Théophile VAN ROBAIS.
M. le Marquis de VANDEUIL.
M. le Duc de la VAUGUYON, Menin de Mgr. le Dauphin.
M. de VENDEUVRE, au Château de Vendeuvre en Normandie.
M. VERON, Négociant à Bordeaux.
M. de VERONNE, Conseiller au Parlement de Grenoble.
M. VIDAL, Avocat à Orthez.
M. de VILLENEUVE.
Arthur de VILLETTES, Esquire, à Bath.

W.

John WALSH, Esquire & de la Société Royale, *pour deux Exemplaires.*
Rév. Dr. WARNER.
Samuel WEGG, Esquire, Vice-Président de la Société Royale & de la Société des Antiquaires.
M. Thomas WHITEHEAD, à Bristol.
Edouard WHITEWELL, Esquire.
Joseph WILCOCKS, Esquire.
M. Samuel WORRALL, à Bristol.

Y.

Right Révérend Doct. YOUNG, Lord, Evêque de NORWICH.

DU
GÉNIE ALLÉGORIQUE
ET SYMBOLIQUE
DE L'ANTIQUITÉ.

ἔξεστι γὰρ καὶ τὸν Κόσμον ΜΥΘΟΝ εἰπεῖν.

L'Univers est lui-même un objet Allégorique.

Sallust. le Phil. ch. 3

DU GÉNIE ALLÉGORIQUE ET SYMBOLIQUE DES ANCIENS.

§. I.

Importance de ſa Recherche, & difficultés qu'elle offre.

L'Antiquité, ſemblable à ces Terrains qu'ont bouleverſé les Cataſtrophes les plus terribles, & dont on a peine à ſe repréſenter le premier état, n'offre à ceux qui veulent la connoître, que décombres & précipices : on y marche au milieu des débris de toute eſpéce : ici, des Montagnes coupées à pic, & entaſſées les unes ſur les autres, qui atteſtent les commotions violentes dont ce Globle fut ſi ſouvent la proie : là, des Peuplades foibles, & dégradées, reſtes des anciens Empires qui avoient ſubſiſté avec le plus grand éclat, mais auſſi mépriſés que leurs Ancêtres furent illuſtres, & abſolument étrangers aux Monarchies actuelles, dont ils different autant par leur langage & leurs uſages que par leur origine & les lieux ſauvages qu'ils habitent. Par-tout, des Monumens inintelligibles par l'oubli des Langues dans leſquelles ils furent écrits, obſcurcis par leur antiquité, ou dont l'origine eſt abſolument inconnue ; & qui ſouvent paroiſſent ſe contredire les uns les autres ; enſorte que leur comparaiſon, loin de nous aider, ne fait qu'augmenter la peine & l'embarras.

Ainsi, toujours environnés d'énigmes, d'incertitudes, d'obscurités qui semblent impénétrables, il faut avoir sans cesse la sonde à la main, & l'on est continuellement dans la crainte de ne trouver aucune issue.

Mais, de toutes les questions épineuses, auxquelles donne lieu l'étude de l'Antiquité, il en est peu de plus difficile & en même tems de plus intéressante, que celle qui a pour objet le Génie Allégorique & Symbolique des Anciens.

Ce n'est pas un de ces points de critique obscurs & bornés, qu'on rencontre si souvent dans la discussion de l'Antiquité : ce n'est pas un fait particulier ou restreint dans ses conséquences, qu'il soit peu utile d'éclaircir, ou dont la clarté n'intéresse que quelques hommes.

Cette matière au contraire, est intéressante pour tous les Peuples, & embrasse l'Antiquité entiere ; elle porte sur tout ce que cette Antiquité nous offre de grand, d'agréable, de nécessaire : elle se lie de la maniere la plus intime avec tout ce qui nous reste de ses Monumens, en quelque genre que ce soit : d'elle dépend leur intelligence, l'idée que nous devons nous former de ces Monumens, le Jugement même que nous devons porter des Chefs des Peuples & de ceux qui les premiers civiliserent les hommes, & répandirent chez eux les germes des connoissance : car, suivant les résultats que donnera cette discussion, ils n'auront été que des fourbes ou des imbécilles, ou ils auront été doués d'un génie supérieur.

Telle est en effet la nature de cette question, qu'elle ne laisse point de milieu entre ces extrêmes.

Si les Anciens prirent au pied de la lettre tout ce qu'ils ont dit, leurs Fables, leurs Traditions, leurs Cérémonies, les crimes attribués à leurs Dieux ; si leurs Législateurs dégraderent à ce point la Divinité, flétrirent la raison humaine, ne transmirent aux générations successives que des institutions absurdes & mensongeres, ils ne méritent aucune considération ; & loin de regretter la perte d'une partie de leurs enseignemens, on ne doit faire aucun cas de ceux qui ont échapé aux ravages du tems.

Mais s'ils ne perdirent jamais de vue l'aimable vérité, s'ils furent toujours dirigés par le plus grand bien, si les objets qui nous choquent dans leurs institutions, ne le sont que parce que nous les voyons dans un faux-jour ; s'ils sont gazés par un voile Allégorique, qui relevant leur éclat, les rende plus piquants par son ombre légere ; si, ne paroissant qu'amuser, ils présentent par tout les leçons les plus utiles ; ceux qui les proposerent sont dignes des éloges qu'on a faits des anciens Sages, & leurs Allégories méritent de deviner les nôtres.

En vain donc on se flatteroit de parvenir à la vraie connoissance de l'Antiquité, si l'on ne sçait à quoi s'en tenir sur son Génie Allégorique & Symbolique. Jusques-alors, on ne comprendra presque rien à son langage, à sa Religion, à ses usages, à ses monumens. Ses institutions seront

une énigme indéchiffrable : on les verra toujours à contre-sens.

Voulant élever nos recherches relatives à l'Antiquité, sur une base à toute épreuve ; nous avons donc dû commencer par une discussion aussi importante.

Cette question, à la vérité, n'est point nouvelle : elle fut souvent discutée avant nous avec plus ou moins de succès par des personnes distinguées par leurs connoissances & par leurs lumieres : cependant elle n'a jamais été entiérement décidée : le plus grand nombre paroît même avoir été pour la négative ; & il est peut-être tel de nos Lecteurs, pour qui le Génie Allégorique de l'Antiquité ne paroît qu'un être de raison, qui n'éxista jamais que dans le cerveau d'un illuminé.

N'en soyons pas surpris ; ceux qui ont soutenu qu'il falloit prendre les leçons des Anciens dans un sens allégorique, avoient contr'eux les plus grands désavantages : d'un côté, l'opinion publique & les préjugés reçus, qui empêchoient qu'on se rendît attentifs à leurs raisons : d'un autre, des énigmes de la plus grande difficulté à developer, des moyens beaucoup trop bornés pour arriver à la découverte pleine & entiere de ce Génie, des Systêmes qui se détruisoient mutuellement ; enfin, point de base solide, point d'ensemble qui pût triompher de tous les obstacles & dévoiler l'Antiquité entiere.

C'est que la vérité ne doit point être étudiée relativement à quelque Systême ; car alors elle ne sera jamais que partielle ; & tout ce qu'on aura fait tombera avec ce Systême, s'il n'est appuyé sur des bases solides.

C'est ce qu'ont malheureusement éprouvé, presque tous ceux qui jusques à présent se sont déclarés pour le Génie Allégorique de l'Antiquité. Leurs Ouvrages ont été insuffisans pour décider cette question importante & pour fixer l'opinion ; soit qu'ils n'ayent pas suffisamment dévelopé leurs principes ; soit qu'ils en ayent fait une application trop resserrée, ou qu'ils n'ayent eux-mêmes vû en cela qu'une opinion problématique.

Ces efforts, inutiles pour la vérité, lui sont devenus même très-funestes : car on lui fait plus de tort en la défendant mal, qu'en ne prenant pas son parti, ou en gardant le silence. Ceux qui ne voyoient rien d'allégorique dans l'Antiquité, se sont confirmés par-là dans leur opinion, & ont cru triompher : d'autres se sont persuadés que cette Antiquité étoit si confuse, qu'on y verroit toujours tout ce qu'on voudroit, & que jamais on ne pourroit l'apercevoir telle qu'elle fut.

Aussi la cause des Allégories, ou leur défense, est devenue si désespérée, que le simple soupçon de pencher en sa faveur est nuisible à un Auteur ; & suffit pour le faire regarder comme un visionnaire qui est la dupe de son imagination, ou comme une personne qui se plaît à soutenir les paradoxes les plus absurdes.

§. 2.

Motifs qui ont déterminé à ſurmonter ces difficultés.

Tandis que, confondu dans la foule des ſpectateurs, je ne voyois ces objets que dans l'éloignement, & que je n'en pouvois juger que d'après les Ouvrages écrits à ce ſujet pour ou contre, genre de jugement auquel les hommes ſont réduits pour tous les objets qu'ils n'ont pu examiner par eux-mêmes, & dans lequel celui qui expoſe ſes raiſons de la maniere la plus ſpécieuſe, & qui ſçait mettre les rieurs de ſon côté, a toujours raiſon, je penſois à peu près de même.

Il me ſembloit qu'aucun des Ouvrages en faveur des Allégories, n'avoit atteint ce dégré, je ne dis pas de conviction, mais de clarté & de force, néceſſaires pour qu'on pût les prendre pour guides; & je l'attribuois à quelque défectuoſité dans les principes.

Une ſeule choſe ſuſpendoit mon jugement; c'eſt qu'en rejettant toute Allégorie, & s'en tenant au ſens hiſtorique, l'Antiquité eſt un cahos effroyable; & tous ſes Sages, des inſenſés ou des impies.

Mais, je voyois chez les Allégoriſtes, malgré leur ſçavoir & leur génie, tant d'illuſions, ou ſi peu de développemens utiles & d'une vaſte influence, que je croyois toute découverte à cet égard, abſolument impoſſible.

Ainſi, je raiſonnois, ou plutôt je me forgeois un ſyſtême de convenance, lorſque faiſant les recherches ſur l'Antiquité dont j'ai commencé à rendre compte, je vis l'Allégorie briller de toutes parts, donner le ton à cette Antiquité entiere, créer ſes fables, préſider à ſes Symboles, animer la Mythologie, ſe mêler avec l'Hiſtoire, s'incorporer avec les vérités les plus reſpectables, former la maſſe des cérémonies les plus auguſtes, devenir le véhicule des connoiſſances humaines, leur fournir un appui indiſpenſable; ſe manifeſter par-tout avec un tel éclat & un ſi grand art, qu'on ne peut la méconnoître, malgré le voile dont elle s'enveloppe, & dont elle ſemble ne ſe couvrir, qu'afin qu'on éprouve ce vif plaiſir & cette ſatisfaction délicieuſe que procure une ſurpriſe auſſi agréable qu'inattendue, lors ſur-tout qu'elle eſt l'effet de la ſagacité & de la pénétration.

Plus ce ſpectacle étoit beau par ſon enſemble & ſa ſimplicité, plus je fus étonné qu'il ſe fût dérobé à la vue de ceux qui juſques-ici avoient travaillé ſur l'Antiquité; même de ceux qui s'étoient déclarés pour l'Allégorie, & qui ne l'avoient pas aperçue dans tout ſon éclat.

Auſſi, loin d'en être ébloui, je craignis d'être trompé par quelqu'illuſion, d'autant plus funeſte qu'elle eût été plus flateuſe & plus ſéduiſante:

je me tins donc en garde contre tout ce que j'appercevois ; & plus la carrière qui s'ouvroit devant moi devenoit vaste & intéressante, plus je croyois devoir être circonspect dans ma marche, & sévère sur le choix des moyens, pour ne pas m'égarer dans une route si peu connue.

Ces précautions, ces soins, cette réserve, n'ont servi qu'à me confirmer dans cette premiere vue : plus j'étudiois & approfondissois l'Antiquité, plus j'y appercevois une mine abondante en Allégories de toute espèce : Allégories de fables, Allégories Mythologiques & de Divinités, Allégories de Symboles, Allégories de Langues, Allégories d'Histoire, Allégories de Cérémonies & jusques à des Allégories de nombres & de danses ; que l'Allégorie en un mot, avoit été la source & la base des instructions données à tous les anciens Peuples, Chaldéens, Egyptiens, Chinois, Indiens, Perses, Celtes, Grecs, Phéniciens, Hébreux même, &c.

Que plus on multiplioit les moyens de s'en assurer, & plus on voyoit l'Allégorie s'étendre & s'embellir.

Et que jusques à ce que cette portion de l'Antiquité eût été dévelopée avec soin, il étoit impossible de se former une juste idée des Tems anciens, & de l'origine des connoissances.

§. 3.

Comment on y est parvenu.

Dès qu'il étoit prouvé que les Anciens avoient eu un goût aussi étendu pour l'Allégorie, & qu'elle avoit présidé à l'ensemble de leurs instructions, il étoit naturel de rechercher l'origine de ce goût, les effets qu'il avoit produits, l'idée qu'on s'en étoit formée, pourquoi on l'avoit totalement perdu de vue ; & plusieurs autres questions de cette nature. Je me livrai à ces recherches, qui seules pouvoient fixer nos idées à cet égard, & démontrer que ceux qui voyoient de l'Allégorie chez les Anciens, voyoient bien ; rien n'éxistant sans raison.

Je cherchai donc sur quels motifs avoit été fondé un genre aussi singulier d'instrúction ; & je n'eus pas de peine à les trouver : de-là naquirent des preuves qui établissent non-seulement l'éxistence de l'Allégorie chez les Anciens, mais encore qu'elle éxista nécessairement.

La meilleure maniére d'entendre l'Antiquité étant sans contredit de l'expliquer par elle-même, je cherchai ensuite ce qu'elle nous avoit transmis elle-même à ce sujet ; & je trouvai les témoignages les plus formels, les plus décisifs, les plus nombreux en faveur des Allégories ; & il se trouva que, tandis que les Modernes nioient que les Anciens eussent fait usage des Allégories, tous les Anciens s'accordoient à convenir que les premiers

Législateurs, les premiers Philosophes, les premiers Théologiens, s'étoient exprimés dans un langage allégorique.

Mais plus l'Antiquité n'avoit eu qu'un sentiment à ce sujet, plus il devoit paroître surprenant que les Modernes en eussent un tout opposé : il fallut donc encore rechercher comment une si grande lumiere s'étoit éclipsée ; pourquoi l'esprit Allégorique de l'Antiquité, étoit tombé dans un si grand oubli, & n'étoit plus connu ; par quelles causes, les Modernes avoient pris le change d'une maniere aussi surprenante.

Ces questions ne furent pas plus difficiles à résoudre. Lorsqu'au renouvellement des Sciences, les Modernes voulurent se former de justes idées de l'Antiquité, ils précipiterent trop leurs jugemens, sur-tout à l'égard de son Génie Symbolique. L'éxistence ou la non-éxistence de ce Génie, étoit une chose de fait : il falloit donc rassembler les faits & les discuter : c'est ce qu'on a rarement observé. On avoit moins de peine à former des systêmes ; mais ces systêmes, dénués de preuves suffisantes, ne pouvoient se soutenir long-tems. D'ailleurs, il étoit moins question de prouver que l'Antiquité avoit allégorisé, que de démontrer le vrai sens de ses Allégories : Méthode très-difficile, & qui exigeoit les Comparaisons les plus nombreuses, les plus étendues, les plus éxactes, les plus sensibles. Ne soyons donc pas étonnés qu'on ait si souvent échoué : on mettoit à ces recherches, il est vrai, tout l'esprit possible ; mais l'esprit ne tint jamais lieu des faits ; il donne même de la défiance, & par-là il nuit : à force d'esprit, on fera illusion, mais on ne convaincra pas : & dans des Ouvrages comme ceux-ci, il faut convaincre.

Ce n'est point par un esprit de Critique que je m'exprime ainsi : loin de tout Auteur, cette façon de penser satyrique & dédaigneuse, par laquelle il semble qu'on ne cherche qu'à s'élever sur la ruine des autres. Toute personne qui se propose la vérité pour but, est estimable & digne d'éloge, lors même que ses efforts sont les plus infructueux. Ceux qui ont eu le moins de succès, ont cependant défriché une partie du terrain ; ils ont fait des raprochemens utiles : leurs propres erreurs sont devenues avantageuses ; elles apprennent quelles routes sont funestes, & celles qu'il faut suivre pour approcher davantage du but.

Tout ce que je veux inférer d'ici, c'est que l'on ne doit rien conclure contre le Génie Symbolique de l'Antiquité, de l'espéce d'impossibilité où l'on a été jusques à présent de le démontrer d'une manière satisfaisante. Si le peu de solidité qu'ont eu les divers systêmes qui ont déja paru, doit rendre circonspect, on n'en doit pas inférer l'impossibilité absolue d'en former un qui soit vrai, & qui porte la conviction avec soi.

Sur-tout, lorsqu'on réfléchira sur la nature des matériaux qu'on avoit mis en œuvre jusques-ici, peu dignes d'un objet aussi vaste & aussi important.

§. 4.

Pourquoi l'on n'avoit pu parvenir jusques à présent à ces résultats.

L'explication des Allégories anciennes supposoit diverses connoissances préliminaires, sans lesquelles il est impossible de les expliquer d'une maniere satisfaisante; il faut être au fait des caractères qui constituent essentiellement l'Allégorie & au moyen desquels on distinguera aussi-tôt ce qui est allégorique de ce qui ne l'est pas : il faut s'être fait une clé, ou plutôt un Dictionnaire de ce Langage Allégorique; & il faut l'avoir formé d'après l'Antiquité elle-même : il faut être en état de faire voir les raports de ses expressions, avec la Nature : il faut avoir assez aprofondi ces Langues, pour pouvoir remonter à la source des noms allégoriques transmis par les Anciens : il faut encore avoir comparé tous ces objets, avec l'Ecriture hiéroglyphique ou les Peintures à tapisseries des Anciens, qui font une portion essentielle des Allégories.

Mais jusques-ici, quel, entre tous les Allégoristes, avoit réuni tous ces objets, & avoit assuré sa marche par leur moyen?

Ne pourroit-on pas même dire qu'ils avoient cherché à se servir des Allégories anciennes plutôt pour faire valoir quelque systême qui leur tenoit à cœur, qu'afin de parvenir à la connoissance même de ces Allégories; ensorte qu'on avoit toujours lieu de craindre qu'ils n'y eussent vû, non ce qui y étoit réellement, mais ce qu'ils avoient désiré qui y fût?

Un autre défaut, dans lequel ils sont presque tous tombés, & qui a peut-être le plus prévenu contr'eux, c'est l'abus étrange qu'ils ont fait des Langues pour appuyer leurs opinions; procédant beaucoup plus par la décomposition des mots, que par l'ensemble même de l'Allégorie, dont la signification des mots doit être une suite, & non le principe. Rien n'est en effet plus aisé que de faire dire à un mot tout ce qu'on veut, en le décomposant : c'est alors, qu'on voit *Alfana* venir d'*Equus* en droite ligne.

Il n'est donc pas étonnant que l'on n'ait eu jusques à présent aucune idée distincte du Génie Allégorique & Symbolique des Anciens : qu'il n'ait été regardé que comme un problême, dont la solution étoit plus à désirer qu'à espérer; & qu'aucun des ouvrages faits en sa faveur, n'ait eu assez de poids pour triompher des préjugés dans lesquels on étoit à cet égard.

Les Auteurs qui ont même le mieux aperçu l'existence du Génie Allégorique, étoient si peu sûrs de leurs principes, qu'ils les abandonnent presque toujours, lorsqu'ils en auroient le plus grand besoin, & qu'ils leur serviroient à débrouiller heureusement les plus grandes difficultés. C'est ainsi qu'un des Sçavans qui ont pris dans ces derniers tems le parti des Allégories

anciennes, en a cependant excepté » tout ce qui regarde les actions crimi-» nelles des Dieux humains. Il est ridicule, dit-il, de prétendre expliquer » allégoriquement de pareilles Histoires. «

Et ce sont là des Défenseurs du Génie Allégorique ! Que deviennent donc les principes sur lesquels ils se fondoient, puisqu'ils leur sont inutiles au moment où ils en avoient le plus de besoin ? Que nous importe l'Allégorie si elle nous abandonne dans de pareilles circonstances ? Après avoir tourné en allégorie l'Histoire des Héros de l'Antiquité, ses Symboles, son culte, ses Dieux, on reculera à la vue de ce qu'on appelle *leurs actions criminelles* ! on aura dévoré tout le reste, & on ne pourra digérer ceci ! Rien ne prouveroit mieux la foiblesse du systême allégorique, si cette supposition étoit vraie. Car à quoi se réduiroient dès ce moment les Allégories anciennes ? Les personnages de la Fable ne s'évanouiront ils pas tous, dès qu'on voudra les séparer des actions criminelles qui forment la masse de leur Histoire ?

En effet, que devient SATURNE, s'il ne dévore ses enfans ? JUPITER, s'il ne fait infidélité à Junon ? THESÉE, s'il n'abandonne Ariadne à Naxos ? & BACCHUS, s'il n'épouse cette Princesse délaissée ? VENUS, si elle n'aime Adonis, & si elle ne le pleure ? HERCULE, si Déjanire n'en est jalouse, & s'il ne meurt sur un Bucher ? PROSERPINE, si elle n'est enlevée par Pluton ?

§. 5.

Succès assuré en suivant une meilleure route.

L'on pouvoit donc, en suivant une meilleure route, traiter de nouveau cette question intéressante, & se flater d'en dire des choses nouvelles, plus propres à démontrer l'existence du Génie Symbolique ; sur-tout en s'attachant plus aux faits, en les comparant davantage entr'eux, & avec leurs causes, en réunissant le langage qui en résultoit, en cherchant plutôt ce que l'Antiquité avoit dit effectivement, que ce qu'elle pouvoit avoir dit ; & en passant en revue les divers usages que l'Antiquité avoit faits de l'Allégorie.

Car elle ne s'en servit pas uniquement dans l'invention des Fables, ou dans l'Histoire des Dieux : elle employa l'Allégorie dans ses Poësies, dans son Astronomie, dans son Calendrier, dans ses Symboles, dans son Blason, dans ses Peintures, dans ses Monnoies & dans ses Médailles.

On ne pouvoit donc se former une juste idée de l'Antiquité Allégorique, qu'en réunissant tous ces objets : mais par-là, on devoit être assuré de retrouver en entier le Génie Allégorique dont elle avoit été animée, d'en rejoindre toutes les parties, & de faire des découvertes immenses, intéressantes & utiles.

Ce sont ces diverses parties dont j'ai traité dans mon *Plan* général & raisonné du Monde Primitif ; & qui forment, au nombre de six objets, la portion que j'ai intitulée, *Antiquité Allégorique*.

C'est

C'est d'après les mêmes principes, que j'ai dévelopé, sous le titre de *trois Allégories Orientales*, les diverses Allégories qu'offrent les Histoires de Saturne, de Mercure & d'Hercule.

Et c'est pour déveloper ces principes aux yeux du Public, pour démontrer l'existence du Génie Symbolique chez les Anciens & pour rassurer mes Lecteurs contre la crainte que son explication ne soit arbitraire & purement systêmatique, que j'entreprends de traiter du Génie Allégorique & Symbolique en lui-même, relativement aux causes qui le firent naître, & à la certitude & la clarté de son langage.

Je ne craindrai pas d'être jugé par les savantes Sociétés de l'Europe qui font de l'Antiquité leur occupation la plus chere, & qui travaillent à nous en dévoiler les beautés & les mystères: qui connoissent les difficultés dont elle est hérissée; & combien il est aisé de se faire illusion, dès qu'on veut aller au-delà du sens littéral. Leurs illustres Membres sont trop amis de la raison, trop dégagés de préjugés, trop au fait de l'Antiquité, pour trouver mauvais qu'on discute une question de cette importance, sur laquelle on n'a jamais prononcé, dont on voit tant de traces dans l'Antiquité qu'on ne sauroit se les dissimuler, & dont les influences sont si étendues & d'un tel poids que, quelque parti qu'on prenne, la face de l'Antiquité en est entierement changée; & qu'elle paroît raisonnable ou insensée, suivant qu'elle aura employé l'Allégorie ou qu'elle ne l'aura pas connue. C'est la cause de *l'Humanité*, plaidée aux yeux de l'Humanité elle-même, & de la raison.

Mais que ce soit vous-mêmes, Sages de Memphis, de Babel, de la Gréce, ORPHÉE, HOMERE, PYTHAGORE, Hiérophantes sacrés, &c. qui plaidiez votre cause! Vous qui des rives de l'Euphrate, jusques à celles du Gange & du Tibre, soumîtes tout à vos loix: vous dont la vie infatigable fut employée à contempler la nature, & à la faire connoître aux Mortels; & qui, à l'ombre de l'Allégorie, élevâtes la masse des connoissances les plus utiles, les plus nobles, & les plus consolantes. Expliquant vous-mêmes vos leçons, dévelopant les objets que vous peignîtes par vos emblêmes, les vérités que vous consacrâtes dans vos Allégories, les instructions que vous renfermâtes dans vos Fables immortelles, venez vous justifier vous-mêmes aux yeux des hommes prévenus: venez, il en est tems; venez leur prouver qu'on ne sauroit prendre au pied de la lettre ces Symboles, ces Tableaux, ces Fables, ces Histoires, par lesquelles vous cherchâtes à faire passer vos utiles leçons à la postérité la plus reculée: & qu'on ne sauroit s'égarer en considérant l'ensemble de tous ces objets, & le *mot* même par lequel se terminent le plus souvent ces Enigmes.

§. 6.

Division en sept Articles.

Pour donner quelqu'ordre à nos réflexions & à nos obſervations ſur cette matiére, nous les rapporterons à ces ſept Articles.

I. Ce que l'on doit entendre par le Génie Allégorique & Symbolique des Anciens

II. Que l'Antiquité eut néceſſairement ce Génie, & qu'il ne dépendit pas uniquement de ſon choix.

III Qu'elle eſt convenue elle-même de l'éxiſtence de ce Génie Allégorique, & que la tradition ne s'en eſt jamais effacée.

IV. Qu'elle eſt la véritable Clé de l'Antiquité.

V. Que les cauſes qui la firent perdre de vue, n'ôtent rien à ce principe de ſa force.

VI. Qu'en l'admettant, on n'ouvre point la porte aux explications arbitraires; ce Génie ayant ſes régles & ſon langage fixe, dont on ne ſauroit s'écarter ſans manquer totalement le vrai.

VII. De quels objets s'occupa l'Allégorie.

ARTICLE PREMIER.

En quoi consista le Génie Allegorique & Symbolique des Anciens.

§. 1.

SA DÉFINITION.

LE Génie Allégorique & Symbolique des Anciens consista dans ce penchant & cette tournure d'esprit, qui porterent les Sages de l'Antiquité à voiler leurs leçons sous des emblêmes & des énigmes propres à les rendre plus piquantes, plus vives, plus animées, afin qu'elles fussent recherchées avec plus d'empressement & retenues avec plus de facilité.

Par cet artifice ingénieux, ils rendoient sensibles les vérités les plus abstraites, ils changeoient en images & en tableaux, les propositions les plus séches, les plus difficiles à saisir; la vérité devenoit plus aimable, plus douce, moins offensante; les Êtres inanimés & les Êtres moraux se personifioient: la Nature entiere prenoit une face nouvelle : ce qu'il y avoit de plus métaphysique se revêtant des perfections & des beautés corporelles, paroissoit devenir sensible comme elle; les raports même qui existent entre les grands objets de la Nature & leurs influences sur les hommes, se métamorphosoient en une Histoire de Personnages illustres, qui réveilloit l'imagination & dont les traces agréables ne s'effaçoient jamais.

Ce Génie Allégorique se dévelopoit dans les mots figurés, les Proverbes, les Métaphores, les Paraboles, les Emblêmes, les Fables, les Apologues, les Enigmes, les Récits Mythologiques, les Symboles, les Peintures Hiéroglyphiques.

§. 2.

Etendue de son usage.

Il donna le ton à l'Antiquité entiére, il créa ses Fables, présida à ses Symboles, anima la Mythologie, s'incorpora avec les vérités les plus respectables, forma la masse des cérémonies les plus augustes : tout porta son empreinte; ce fut en quelque sorte le langage unique des tems primitifs. C'est

celui de tous les anciens Peuples dont il nous reste quelques Monumens ; celui des Scythes, des Celtes, des Etrusques, des Phéniciens, des Indiens, des Egyptiens, des Chinois, de Chaldéens, &c.

Point de Livres composés dans l'Antiquité la plus reculée, qui ne renferme des exemples de ces divers genres d'Allégories ; les Livres Sacrés des Hébreux en sont remplis.

On ne peut les ouvrir sans y trouver des mots figurés & des métaphores de toute espéce. C'est ainsi que toutes les perfections de la Divinité y sont peintes, par des mots qui expriment des idées physiques. Là, rien ne se dérobe à son œil perçant ; sa *main* soutient l'Univers ; il le forma d'un seul *mot* de sa bouche : il porte son Peuple dans ses *entrailles*.

On y voit la Fable des *Plantes*, qui veulent élire un Roi, & qui sont réduites à choisir la Ronce (1).

L'Enigme du miel trouvé dans le corps du Lion mort, est une Peinture Allégorique très-frapante (2).

La main divine qui trace ces mots מנא תקל ופרסין MÉNA THEQEL V-PARSIN, *poids*, *légereté*, *division* (3), sentence aussi concise qu'aucune des sentences Lacédémoniennes si vantées, nous donne également un exemple frapant du style Allégorique des Anciens.

§. 3.

Noms qu'on lui donna.

Rien de plus respectable que le nom même sous lequel tous ces Objets y sont désignés : ils y sont appellés משל M-SHAL en Hébreu, en Ethiopien, &c. ou מתל M-THAL, suivant la prononciation Chaldéenne & Arabe, d'où se forma l'Indien *Am-TAL-a* ; & qui signifie, *Sentence*, *Maxime*, *mot plein de sens & d'énergie*, *& qui domine entre tous les autres*.

Aussi le Verbe *M-THAL-a* signifie *dominer*, tout comme parler en paraboles, ou comparer.

C'est dans le même sens que du Latin MAX-IM-*um*, nous avons formé le mot MAXIME par lequel nous désignons une pensée très-grande & sublime, distinguée entre toutes les autres.

Ce qui constitue essentiellement l'Allégorie, c'est que ce qu'elle semble dire, n'est jamais ce qu'elle veut dire : elle nous présente un Objet, & c'est un autre qu'elle a en vue.

---

(1) Jug. Chap. IX. 8. & suiv.
(2) Ib. Chap. XIV. 12. & suiv.
(3) Daniel, V. 25.

C'est la définition qu'en donnent les Anciens eux-mêmes ; & c'est ce que signifioit chez les Grecs, le mot ALLÉGORIE qu'ils formerent. Composé des mots ALL, autre ; & AGOR-A discours, il désignoit un *discours différent* de celui qu'on entendoit, une comparaison, une simple image. Tel étoit surtout le sens du mot *M*-THAL, dont nous venons de parler : & qui formé de la proposition M signifiant *par*, & de la racine primitive TAL, qui fit le Latin TALIS, & le François TEL, signifioit *Discours par imitation*, par ressemblance ; Discours qui est devenu TEL, pareil à ce dont il est l'image.

§. 4.

Justesse des Allégories.

Mais quoique l'Allégorie ne soit qu'une image, & qu'on n'ait point sous les yeux ce qu'elle veut dire : ce qu'elle dit, cette image est néanmoins si juste & si expressive, qu'on ne sçauroit la considérer attentivement, sans connoître aussitôt ce qu'elle vouloit qu'on sçût. Semblable en cela à un Masque, qui peindroit si bien un personnage, qu'en le voyant on ne penseroit plus au Masque, & l'on ne s'occuperoit que de la personne qu'on cherchât à désigner en l'employant. Tel un de ces voiles légers, qui dérobant à nos regards des Objets animés, en laissent apercevoir les formes & la beauté.

N'apercevoir que le Masque, ne point pénétrer au-delà du voile, ne point sentir ce qu'il enveloppe, c'est ne point entendre l'Allégorie ; c'est la laisser échaper.

Celui qui dans les Fables ingénieuses d'Esope ne verroit qu'une conversation entre des Animaux, ne verroit rien : prenant la Fable pour vérité, il en manqueroit totalement le but. Plus insensé encore celui qui s'imagineroit que l'Auteur de ces Fables, croyoit réellement que ces Animaux avoient parlé. Tels furent à peu près, ceux qui s'imaginerent que Moyse se représentoit Dieu comme un Homme ou sous une figure corporelle, parce qu'il parloit de ses yeux & de ses bras.

Il en est de même des Fables Mythologiques : s'arrêter aux faits historiques qu'elles nous racontent, les regarder comme si leurs Auteurs avoient été persuadés que les Acteurs qui y interviennent, avoient réellement vécu & avoient fait ce que les Fables supposent, c'est dénaturer ces récits : c'est prendre pour réel, ce qui n'est qu'apparent ; & laisser échaper la réalité, pour courir après une ombre fugitive.

§. 5.

Exemple des méprises dans lesquelles on est tombé à leur égard.

Cette méprise paroîtra inconcevable : elle regne cependant perpétuellement dans l'exposition que l'on a faite jusques ici de l'Antiquité : n'en donnons qu'un seul exemple : il vaudra plus que tout ce que nous pourions dire.

Orion, disent les Anciens, étoit un Géant énorme : il pouvoit traverser sans danger les eaux les plus profondes : son Pere fut un Taureau ; lui-même adonné à la chasse, étoit la terreur des Forêts : croyant que rien ne devoit lui résister, il ose aspirer à Mérope, fille d'Œnopion : mais celui-ci irrité de son audace, lui créve les yeux sur les bords de la Mer : il ne recouvre la vue que lorsqu'il est arrivé à l'Orient : & devenu enfin amoureux de l'Aurore, Diane, de jalousie, suscite contre lui un Scorpion qui le pique & il meurt.

Prendre ceci pour une Histoire & Orion pour un Personnage humain, c'est n'avoir nulle idée du Génie Allégorique des Anciens : c'est tomber dans la faute d'un enfant qui croit en effet que Sire Loup & Sire Renard avoient parlé.

Inutilement donc on chercheroit sur la terre Orion & son Histoire, ou quelque chose qui y eût trait. C'est une Allégorie ingénieuse qui retrace à nos yeux une leçon d'Astronomie.

Orion est la Constellation la plus brillante & celle qui occupe une plus vaste étendue : elle a l'air d'un Colosse qui s'élance au haut des Cieux ; aussi est-elle appellée un Géant ; & son nom est Orion, c'est-à-dire *l'Etincellant*, *l'éclatant*. Il est fils du Taureau ; car il se léve à la suite de ce second des Signes célestes. Il passe sans péril les plus grandes eaux ; car il a à ses pieds le fleuve Eridan, Constellation Céleste ; & ce fleuve ne lui va pas aux chevilles. C'est un Chasseur déterminé ; car il en a tout l'équipage ; à sa suite sont les deux Chiens, devant lui un Liévre qui s'enfuit. Il perd la vue sur les bords de la mer ; car cette Constellation étant arrivée à l'Occident, côté de l'Univers que les Orientaux appelloient mer, parce que la mer est à leur Occident, disparoît & perd la vue, ne se levant plus qu'avec le Soleil. C'est Œnopion qui lui créve les yeux, & cela est vrai, puisqu'Œnopion est le Soleil. (†)

(†) Ce mot est composé des deux Primitifs, Oen qui signifie *Œuil*, & Op, Opi, qui pris adjectivement signifia *Grand*, *Vaste*, *Puissant* ; & qui pris substantivement désigna la *Terre*, dont on fit la Déesse Ops. Le Soleil est en effet le grand Œuil & Puissant, l'Œuil de la Terre. Mais on voit aussi un Œnopion dans le Combat allégorique de Bacchus & de Neptune, & celui-ci signifie *celui qui aime le vin*. Ces deux explications différentes de mots qui paroissent les mêmes, ne se contredisent cependant pas, ces mots n'étant pas composés des mêmes élémens. Le dernier vient, à la vérité, du même mot

C'eſt pour le punir d'avoir aimé *Mérope* : mais ce mot ſignifie *le genre humain*, & Orion ſemble l'aimer, puiſqu'il alloit ſe lever avec lui lorſqu'il diſparoît. Il ne recouvre la vue qu'en Orient ; car ce n'eſt qu'en reparoiſſant là au bout de ſix mois qu'il brille de nouveau. S'il périt par la piqure d'un Scorpion, c'eſt que lorſque le Scorpion Céleſte ſe léve, Orion ſe couche ou expire. Enfin ſi l'on en a fait un Chaſſeur, ſi on lui en a donné l'équipage, s'il en porte même le nom chez les Perſes qui l'appellent *Venant*, c'eſt parce que cette Conſtellation ſe léve dans le tems que la Chaſſe s'ouvre.

§. 6.

Supériorité de l'Explication Allégorique de la Fable ſur l'Hiſtorique.

Telle eſt la différence entre l'Explication Hiſtorique des Fables & leur Explication Allégorique, que la premiere, ſa fauſſeté à part, eſt ſéche, froide, inſipide, qu'elle laiſſe par-tout des vuides, qu'on eſt ſans ceſſe obligé de ſe retrancher ſur la corruption & l'altération de l'Hiſtoire & des Langues, ou ſur la folie des cerveaux qui ont eu tant de reſpect pour ces contes abſurdes : tandis que l'Explication Allégorique eſt animée, ingénieuſe, amuſante, que ſans donner le tems de reſpirer, elle préſente ſans ceſſe de nouveaux ſujets de ſurpriſe : qu'elle ne laiſſe point de vuide, qu'elle rend raiſon de tout ; & que les hommes y paroiſſent auſſi raiſonnables qu'ils le ſont peu par les Explications Hiſtoriques.

Mais ſi l'Allégorie fut deſtinée à inſtruire, & ſi les Fables Mythologiques furent en effet des leçons intéreſſantes, comment ſont-elles ſi obſcures ? Pourquoi n'y reconnoît on pas ce dont elles étoient l'image ? N'étoit-ce pas manquer le but de l'Allégorie, que de s'exprimer d'une manière à ne pas faire ſoupçonner que ce qu'on diſoit, n'étoit pas en effet ce qu'on vouloit dire ?

§. 7.

Cauſes des difficultés qu'on y rencontre.

Que l'on ne ſoit pas ſurpris de ces prétendus défauts. L'Allégorie claire & intelligible dans le tems où on l'employoit, parce que l'on ſavoit très-bien qu'elle ne préſentoit rien de réel, qu'elle n'étoit qu'une peinture dégui-

---

Oen qui ne déſigna plus que le vin chez les Grecs ; & de la racine Pi qui ſignifie boire, & qui forma en Grec le Verbe Pi-*no*, je bois ; & en Latin le Verbe *bib*., j'ai bu. Ceci confirme ce que nous avons dit ſi ſouvent, que ce ne ſont pas les Etymologies qui peuvent conduire au ſens de l'Allégorie ; qu'elles en ſont au contraire éclairées. L'Allégorie devenoit plus piquante, par ce ſens indéterminé des mots & par leurs diverſes valeurs.

sée, & parce qu'on distinguoit sans peine quel, entre tous les sens dont elle étoit susceptible, étoit le véritable; l'Allégorie, dis-je, dut devenir une source intarissable d'énigmes & un vrai cahos, à mesure que cette connoissance se perdit, & que l'intelligence de la langue primitive s'anéantit; que l'on n'aperçut plus ce à quoi chaque terme Allégorique faisoit allusion; qu'il n'en resta au pied de la lettre que le matériel, que la figure intérieure, sans que rien pût conduire au sens figuré. Alors tous les personnages factices de la Mythologie devinrent autant de personnages historiques; tout ce qu'on leur attribuoit fut pris dans le sens le plus littéral; & plus celui-ci prenoit le dessus, plus les vérités allégoriques s'évanouissoient & ne paroissoient plus que des visions.

De-là les efforts prodigieux qu'il faut faire pour rétablir l'intelligence de ces choses, & qui ne peuvent réussir qu'autant qu'on démontrera la nécessité où se trouverent les Anciens de se servir du style allégorique; qu'on fera voir les Objets auxquels ils durent l'appliquer nécessairement; & qu'on dévelopera de la manière la plus sensible, les raports de ces objets avec les peintures des Anciens.

§. 8.

Moyens sûrs de les enlever.

Quelque difficile que soit cette entreprise, elle ne pourra être infructueuse dès qu'on s'y prendra de cette manière & qu'on ira pas-à-pas, se rendant attentif à chaque Symbole, & les comparant entr'eux avec soin: on arrivera infailliblement par-là aux connoissances les plus intéressantes. On en a déjà vu des exemples frapans dans l'explication de l'Histoire de Saturne & de celles de Mercure & d'Hercule & de ses Travaux, puisqu'elle a rétabli de la manière la plus simple & la plus satisfaisante le sens d'une multitude de Symboles & d'Emblêmes, tels que la Faulx, le Caducée, le Phénix, les Centaures, les Amazonnes, les Colonnes d'Hercule, son Apothéose, &c. dont on n'avoit eu jusques alors aucune idée; & qui s'accordent parfaitement avec l'ensemble de ces Allégories, la Langue ancienne & la Raison.

Mais afin de rendre tout ceci plus sensible, & de le porter au plus haut dégré d'évidence, démontrons que l'Antiquité fut nécessitée à se former un pareil langage: car dès-lors il ne sera plus étonnant qu'elle s'en soit servie, & que nous ayons pû le restituer; car tout ce qui est nécessaire, doit se retrouver dès qu'on se placera dans le point de vue qui seul peut le faire reconnoître.

ARTICLE

ARTICLE II.

Que l'Antiquité fut conduite nécessairement à l'Allégorie, & qu'il ne dépendit pas d'elle d'avoir ou de n'avoir pas un Génie Allégorique.

§. I.

L'Allégorie fut nécessaire, 1°. par la nature du Langage.

Cette proposition paroîtra sans doute surprenante, même à ceux qui n'auront pas été étonnés de trouver des Allégories chez les Anciens : rien de plus indifférent en apparence, que d'allégoriser ou de ne pas allégoriser ; cet usage paroît se confondre avec tous ceux qui n'ont eu qu'un tems, & qui tenoient à de simples circonstances locales.

Telle est, en effet, la façon dont on a envisagé jusques-ici l'Allégorie & tout ce qui appartient aux figures Orientales : mais cette maniére de voir ne pourra se soutenir, dès qu'on considérera de plus près ces Objets, & qu'on les comparera avec l'origine des Langues mêmes. Sous quelque point de vue qu'on se représente l'Antiquité, on ne peut disconvenir qu'elle fut forcée, pour peindre ses idées, d'avoir recours aux figures, aux Emblêmes, aux Métaphores, aux Symboles de toute espéce.

Les Langues n'ont qu'un très-petit nombre de mots, qu'on puisse prendre dans un sens propre ; ce sont ceux qui désignent des objets physiques.

Dès qu'on voulut aller au-delà & peindre les idées relatives aux objets moraux, intellectuels, spirituels, abstraits même, dont aucun ne tombe sous les sens, il fallut user d'artifice ; & que les Objets sensibles ou Physiques vinssent au secours de ceux qui ne l'étoient pas.

Dès-lors exista le langage figuré ; car tous les mots qui désignoient des objets corporels dans le sens propre, peignirent également les objets non-sensibles dans un sens de comparaison & d'analogie : ainsi les mots Esprit, Dieu, Idée qui désignoient au sens propre le souffle du vent, la Lumiére, les objets qui tombent sous les sens & qu'on connoît en les maniant, en les voyant, désignerent au sens figuré des objets qui n'avoient avec ceux-là que de légers raports, qu'une foible analogie ; mais tels cependant, que la connoissance de l'un conduisoit nécessairement à celle de l'autre.

Lorsqu'il fut question ensuite de tracer ou de peindre les instructions qu'on avoit à donner aux hommes, on fut obligé d'employer les figures de ces mêmes objets corporels : ainsi, comme l'on avoit un langage figuré, on eut également une Écriture ou une peinture figurée. Dans cette Écriture, des ailes ou des oiseaux à ailes déployées, désignerent les vents ;

un Papillon, le souffle, l'ame ou la vie; un Triangle, la Divinité; un Œil, le Soleil œil de l'Univers, ou la Providence qui veille sur les humains, & dont l'œil est toujours attentif à leurs actions.

2°. *Par la nature des Instructions.*

Cette peinture varia encore, suivant la nature des instructions qu'on avoit à donner: de-là, germerent de nouvelles suites d'Emblêmes & de Symboles. Voulut-on peindre, par exemple, aux yeux des hommes, l'emploi qu'ils devoient faire des jours dont l'année étoit composée, & leur aprendre à cet égard le FAS & le NE-FAS. (†), les jours dans lesquels il étoit permis de travailler, & ceux où il falloit se reposer; les jours consacrés au travail, & ceux consacrés à la Divinité; on fut obligé d'avoir des Symboles particuliers pour désigner chaque saison, chaque mois, chaque semaine, & les diverses opérations relatives à chacune de ces portions de l'année; les Fêtes de chaque saison, leur objet propre; &c. Il en fallut encore pour désigner les divers Astres, qui concouroient avec ces Travaux & ces Fêtes, &c.

Mais ceci tenoit à toutes les Connoissances, à tous les Arts, à la Société entiére, à la Poësie sur-tout tant sacrée que profane, &c.

(†) Ces mots, inventés par les Latins, signifient, dit-on, *le Juste, ce qui est permis & légitime; & ce qui n'est pas permis.* Cela est vrai; mais non de la maniere dont on le dit: ils n'eurent cette signification que dans le sens figuré & par succession de temps. Ils ne furent dans l'origine qu'un indice qui distinguoit les jours de travail de ceux où il ne falloit pas travailler.

FAS signifioit *fais*, *agis*: NE-FAS, *n'agis pas*, *ne fais pas*, *repose-toi.* Ces formules signifierent bientôt dans le sens figuré le juste & l'injuste, le bien & le mal, puisqu'en disant *fais* ou *ne fais pas*, on représente l'action comme faisable, juste, permise; ou comme injuste, illégitime, désordonnée. C'est ainsi qu'en ramenant les mots à leur vraie origine & à leur sens propre, on en sent infiniment mieux l'énergie & on ne les oublie pas.

On sentira aisément combien cette Etymologie est supérieure à celle qu'on a constamment donnée de ces mots d'après les Romains, qu'on prenoit pour guides dans l'origine de leur Langue, qui fut toujours pour eux une énigme impénétrable. FAS, ont dit FESTUS, ISIDORE, &c. & d'après eux VOSSIUS, &c. vient de *Fando*, comme ayant été *dit*, *ordonné*. Le *ne-fas* seroit donc ce qui n'a pas été ordonné! Ce qui seroit faux; car le *fas*, le *ne-fas*, les jours ouvriers & les jours chommables, étoient également ordonnés, décretés, publiés. Un Passage de MACROBE, relatif à cet objet, auroit du redresser les moins clair-voyans. Il nous apprend que le premier Calendrier publié dans Rome fut un vol fait aux Patriciens, par le Secrétaire du célébre Appius Cœcus; & que cette action fut si agréable au Peuple, qui étoit obligé d'aller demander à ces Familles Patriciennes ce qu'il y avoit à FAIRE chaque jour, qu'il en fut créé Edile Curule, au grand scandale des Nobles, qui eussent bien voulu dans ce moment que jamais l'Art d'écrire n'eût été inventé. Ce Calendrier fut donc appellé avec raison *Fas* & *ne-fas*, puisqu'il apprenoit au Peuple ce qu'il avoit à *Faire* ou à *ne pas faire* pour toute l'année. L'Histoire, la raison & la valeur des mots, s'accordent ainsi avec notre Etymologie.

De-là, une multitude d'Allégories & de Symboles tous nécessaires, tous pris dans la nature.

Mais si le Langage avoit influé sur les Symboles, ceux-ci influerent nécessairement à leur tour sur le Langage : l'on eut sans cesse occasion de parler de ces Symboles & de tous ces êtres allégoriques : on en parla donc comme d'autant d'êtres éxistans & réels ; avoit-on besoin de dire qu'ils ne l'étoient pas ?

Ainsi, tout se trouva rempli d'êtres allégoriques, & l'on y fut conduit par gradation, & nécessairement : mais ce ne fut pas tout.

3°. *Par une suite du goût pour les choses difficiles & qui donnent à penser.*

On ne tarda pas de s'apercevoir qu'un même tableau, soit en récit, soit en peinture, pouvoit présenter ainsi deux sujets très-différens ; l'un au sens propre, l'autre au sens figuré : qu'il n'y avoit aucun mot, aucune phrase, aucun discours qui ne fût susceptible d'un sens équivoque, & qui, sous un sens aparent, n'en pût renfermer un tout différent.

Dès-lors, grand concours des beaux Esprits, à qui excelleroit dans ce genre, & à qui offriroit à la sagacité & à la pénétration des plus habiles, les Tableaux les plus piquans par la beauté des images, la multitude des détails, le gigantesque des personnages, & la difficulté d'entendre des récits d'autant plus obscurs qu'ils étoient exprimés avec toutes les graces & toute l'ingénuité du discours le plus simple, le plus vrai, le plus naturel.

La source de ces équivoques, & leur existence, n'avoit donc nullement dépendu de la volonté des hommes : mais ce qui en dépendit jusques à un certain point, ce fut le goût pour ce genre de peinture ; ce fut l'usage plus ou moins fréquent que l'on en fit ; ce fut son adoption pour l'instruction & le bonheur du genre humain.

Encore même, ceci ne dépendit pas entierement du choix volontaire des hommes : ils y furent aussi entraînés par le climat, & par l'amour qu'on a naturellement pour tout ce qui flatte l'imagination & l'esprit.

4°. *Par l'effet du Climat.*

Dans les Pays brûlans de l'Asie, les Esprits sont toujours exaltés : ils s'enflamment aisément : ils s'élancent aux nues : ils sont sans cesse dans les extrêmes : vifs, gais, spirituels, remplis d'une imagination brillante, il faut des alimens à cette activité brûlante, à ce génie ardent, à cette imagination échauffée. Ils ne peuvent donc rien dire naturellement : ils veulent qu'on ne s'exprime qu'à demi, afin de devoir le reste à eux-mêmes :

ils ne parlent plus qu'à l'ombre du voile & par figures ; tout se change chez eux en métaphores & en allégories.

Ceci dut arriver de très-bonne heure, puisque ces Contrées furent toujours les mêmes. On en voit déja des traces dans la forme symbolique de la Tour de Babel : on les retrouve dans les traditions anti-diluviennes de ces mêmes Contrées Orientales. Noé, le *Deucalion* des Grecs, le *Xisutrus* des Chaldéens, le *Satia-Vavoussen* des Indiens, le *Fohi* des Chinois, élevé dans toutes les connoissances du premier Monde & qui les transporta au second, les leur communiqua sans doute avec ce style allégorique inséparable de l'Orient, & dont elles étoient déja comme imprégnées.

§. 2.

Objets sur lesquels se porta ce Génie Allégorique.

L'Allégorie se porta naturellement sur les objets les plus intéressans pour les hommes ; ceux de la Religion & de notre origine ; la construction de l'Univers, les effets merveilleux des Élémens, leurs combats & leurs réunions, les révolutions salutaires des Astres, les avantages inestimables des Travaux des hommes, sur-tout ceux de l'Agriculture, Art admirable, principe intarissable de la prospérité & de la population des Empires.

On personifia tous ces effets, toutes ces Causes, leurs raports même. Ainsi tout s'anima, tout fut mis en action. Des Récits, historiques en apparence, vifs & intéressans, remplacerent des Définitions séches & froides ; & les métamorphoses variées de la nature, devinrent des métamorphoses surprenantes d'êtres animés.

De-là, ces Événemens merveilleux qui firent les délices de l'Antiquité, que la Jeunesse lit avec tant de plaisir, & qui font le désespoir des Critiques qui ne veulent pas voir ce qui y est, & qui y voyent tout ce qui n'y est pas.

L'Univers, la Nature fécondée, le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, le Tems, les Saisons, les Heures, les Elémens, &c. tout fut personifié.

§. 3.

Personnages & Tableaux qui en résulterent.

L'Univers devint PAN ; la Nature fécondée, ISIS ; le Ciel fut URANUS ; la Terre, RHÉA, le Soleil, APOLLON ; la Lune, DIANE ; le Tems & les

Moissons, SATURNE : les Saisons, HAMMON, OSIRIS & SERAPIS ou PLUTON. L'Eau fut NEPTUNE ; le Feu, VULCAIN & VESTA ; l'Air, JUNON ; le Labourage, CÉRÈS ; les Vendanges, BACCHUS & ARIADNE : les Neuf mois des Travaux Champêtres furent les MUSES, & les Trois mois de Repos & de Plaisirs, les GRACES. L'Amour fut CUPIDON ; & sa Mere, LA BEAUTÉ ou VÉNUS. L'industrie & les talens des doigts, furent MINERVE, tandis que la valeur guerriere fut MARS.

Souvent ces noms changerent, soit à cause des divers attributs de ces Êtres, soit parce que chaque Nation voulut les désigner par des mots tirés de sa propre langue. Ainsi la LUNE qui fut la *Diane* des Romains, étoit *Artemis* chez les Grecs, *Astarté* chez les Syriens, *Europe* chez les Phéniciens, *Sémiramis* chez les Chaldéens, *Isis* chez les Egyptiens, &c.

Le SOLEIL fut l'*Apollon* des Grecs & des Latins, le *Bel* des Chaldéens, l'*Adad* des Syriens, l'*Osiris* des Egyptiens, le *Mélicerte* des Tyriens, &c.

Et ces noms étoient tous allégoriques, c'est-à-dire parfaitement assortis aux objets qu'ils désignoient.

Tels furent tous les Noms que nous venons d'indiquer, relativement à la Lune. DIANE vient de *Di*, lumiere. ARTEMIS signifie la régle de la Terre ; ASTARTÉ, la Déesse des Astres ; EUROPE, l'Occidentale : SEMI-RAM-*is*, la Reine du Ciel. ISIS (féminin d'ISH) la Maitresse, la Seigneuresse, ou l'Ancienne, car ces expressions sont synonimes. Il en est de même de ceux donnés ici au Soleil ; ils reviennent tous au nom de Seigneur, de Roi, de Souverain.

On divisa ces Êtres en diverses Classes, sur-tout en Dieux & en demi-Dieux ou Héros. De ce nombre, HERCULE & BACCHUS. Cette distinction est singuliere, peut-être encore plus dans le Systême allégorique que dans l'historique : dans celui-ci, ce sont des Héros déifiés long-tems après les autres.

Dans le Systême allégorique, on pourroit dire que les Dieux président aux portions de la Nature indépendantes des Hommes, telles que le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, les Elémens : tandis que les demi-Dieux désigneroient les objets qui n'existent en quelque sorte que par le concours de l'homme ; tels que la culture de la vigne, ou BACCHUS ; & la culture des Champs, ou HERCULE & ses Travaux.

A la plûpart de ces Personnages, on donna un Equipage assorti à leur dignité ; un Char, des Chevaux, des Ornemens Royaux, une Cour, des Symboles propres à les caractériser.

PAN se reconnoissoit à son Orgue à sept Tuyaux, Symbole de l'Univers & de son Harmonie ; & l'on voyoit bien par sa figure agreste, qu'il désignoit la Terre non encore policée : tandis que VESTA, Déesse des foyers & Protectrice de la virginité, désignoit la Société civilisée &

protectrice de la liberté & de la propriété de chaque individu.

Au Croissant, on reconnoissoit la LUNE ; & VÉNUS, à son Char tiré par des Colombes & environné des Amours & des Graces.

Une Coquille tirée par des Chevaux marins, devint le char de *Neptune* ; & on lui donna pour sceptre, un Trident, symbole de la violence avec laquelle les flots battent contre la Terre.

Une Faucille & des Epics furent l'emblême de *Cérès*, tandis que son Char étoit tiré par des Dragons, emblême des épics ondoyans & toujours attachés à la Terre. Une Faulx, un Clepsydre, un Front chauve désignerent le Dieu du Tems & des Moissons. Des Pampres & des Grapes, celui de la Vendange, &c. &c.

§. 4.

Peintures à Tapisserie des Anciens.

La peinture de toutes ces choses & celle des Actions attribuées à ces Etres, formoient une longue suite de Tableaux ou de Tapisseries, historiques en aparence ; mais où il n'y avoit rien de réel que l'Allégorie, comme dans nos Tableaux emblêmatiques.

Ce n'est en effet que par une Tapisserie que les premiers hommes purent représenter le dévelopement de l'Univers, les perfections de la Divinité, la maniere dont elle se manifestoit pour le bonheur du Genre-humain.

Voulut-on représenter aux yeux des Hommes que la Divinité, considérée sous trois émanations, selon les Philosophes Payens qui ne pouvoient avoir des idées nettes de ce dogme, ou en Trois Personnes, avoit créé l'Univers ? on peignit un *Triangle* resplendissant. Voulut-on exprimer qu'elle connoissoit tout, que rien ne lui échapoit ? on mit un *Œil* dans ce Triangle. Voulut-on ajouter qu'elle conservoit & gouvernoit le Monde par sa puissance ? un bras sortit de la lumiere qui environnoit le Triangle à œil.

On voit dans l'Histoire d'Hercule, que les murs des Temples étoient couverts de pareilles Peintures à Tapisseries. C'est par une suite de ce même usage, que lorsque les Israëlites tombés dans l'idolâtrie, eurent adopté le culte des Egyptiens, ils peignirent sur les murs du Temple les figures relatives à ce culte. Le fait est trop remarquable pour être passé sous silence. Nous le devons à EZECHIEL (1).

» L'Esprit, dit-il, m'amena à Jérusalem, pendant une vision divine, près » la porte intérieure (*du Temple*) qui regardoit du côté de l'Aquilon, où » étoit placée l'IDOLE de Jalousie (2) qui irrite le Dieu Jaloux, ... Elle étoit » à l'entrée . . . . J'entrai & en même tems, je vis des images de toutes sortes

(1) Chap. VIII. vers. 3-12.
(2) Le veau d'or ou Osiris.

» de reptiles & d'Animaux, & l'abomination de la Maison d'Israël: & toutes » ces Idoles étoient peintes sur la muraille tout autour.

» Et soixante-dix Anciens de la Maison d'Israël étoient debout devant ces » peintures, & Jechonias, fils de Saphan, étoit au milieu d'eux. Chacun d'eux » avoit un encensoir à la main, & la fumée de l'encens qui en sortoit s'éle» voit en haut.

» Et il me dit : Vous voyez, fils de l'homme, ce que les Anciens de la Mai» son d'Israël font dans les ténébres, ce que chacun fait dans le secret de sa » chambre : car ils disent : le Seigneur ne nous voit point ; le Seigneur a » abandonné sa terre.

» On voit ensuite des femmes qui pleurent ADONIS, & vingt cinq hom» mes qui adorent le Soleil levant ; aprochant de leurs narines un ra» meau ».

Tous ces Peuples peignoient sur les murs des Temples, les objets relatifs à leur culte ; & c'étoit en quelque façon un article essentiel pour eux, puisque les Juifs devenus Idolâtres, se conforment aussi-tôt à cet usage.

C'est par une suite de cette imitation du culte Egyptien & Syrien, qu'à Jérusalem les Adorateurs du Soleil tiennent dans leurs mains un rameau.

PLUTARQUE nous aprend que les Egyptiens n'entroient point dans les Temples sans avoir une branche de feuillage à la main. On la voit dans les mains de diverses personnes sur les peintures trouvées à Herculaneum, & qui représentent des sacrifices Egyptiens : & les Livres Liturgiques des PARSES, qui ont conservé la Religion des anciens Mages, traduits par M. Anquetil, nous aprennent que c'étoit aussi l'usage des anciens Perses, comme il est encore celui des Guèbres, ou de ces Parses.

Le même Prophète nous aprend (1) que tel étoit l'usage des Chaldéens ; de peindre sur les murs des Temples, les objets de leur culte.

« OOLIBA, dit-il, (ou JÉRUSALEM peinte allégoriquement sous l'emblême » d'une Courtisane) a augmenté ses excès ; & ayant vu des hommes peints » sur la muraille, des images des Chaldéens tracées avec des couleurs, & » qui avoient leurs baudriers sur les reins, & sur la tête des Tiares de diffé» rentes couleurs, qui paroissoient tous des Officiers de guerre, & avoient » l'air des Enfans de Babylone & du pays des Chaldéens, d'où ils sont » nés, elle s'est laissée séduire par l'attrait de ses yeux, &c.

Ce passage d'Ezechiel répand non-seulement un très-grand jour, sur le raport de la Religion des Chaldéens avec celle des Egyptiens & relativement à leur usage commun de peindre les Cérémonies religieuses sur les murs des Temples ; mais il est encore d'une très-grande utilité pour l'intelligence de ces superbes sculptures de Persépolis, qui ont été copiées avec

(1) Ib. Chap. XXIII, 14, 16.

tant d'exactitude par CHARDIN & par LE BRUN, célébres Voyageurs, que nous donnerons quelque jour avec d'autres anciens Monumens, & auxquelles encore on n'avoit rien compris. Elles représentent très-certainement des Cérémonies Religieuses, quoiqu'on en eût douté jusques-à-présent. Les Personnages qu'on y voit, ne peuvent être plus semblables à ceux que peint Ezéchiel : ils ont leurs baudriers sur les reins, & des Tiares sur la tête ; & ils paroissent être des gens de guerre ; ensorte qu'on a toujours pris ces sculptures, pour la représentation d'un Triomphe ou de quelque Fête Militaire. On diroit que le Prophéte avoit sous les yeux les Monumens de Persépolis, qui deviennent plus précieux par ces raports.

Long-tems on put peindre ainsi, sur les murs des Temples, les Instructions les plus intéressantes pour les hommes.

2°. *Traduction de ces Peintures en langue vulgaire.*

Ensuite, on chercha à les faire passer dans l'Ecriture alphabétique ; à traduire en quelque sorte, dans la langue parlée & écrite, ce qui n'étoit exprimé que dans la langue peinte. On n'eut pour cet effet qu'à écrire le nom des objets peints. Le mot BRAS, apliqué à la Divinité, désigna les mêmes idées que la peinture du bras sortant du Triangle : on en fit de même pour l'ŒUIL, pour les RAYONS, &c. C'étoit une Traduction littérale.

C'est certainement d'une Traduction pareille que parlent les Egyptiens lorsqu'ils disent, » que le second THOT traduisit en langue..... (sure- » ment *vulgaire*) les Instructions gravées par le Premier, sur des Co- » lonnes.

Mais cette Traduction littérale conservoit l'allégorie entiere ; les Tableaux n'en étoient point altérés : les caractères seuls étoient changés.

C'est ainsi qu'on peut concevoir que Moyse écrivit en langue vulgaire nombre de choses, transmises par ses Prédécesseurs sous la forme de Tableaux Symboliques.

Telles furent certainement les belles Galeries ou suite de Tableaux peints sur les murs des anciens Temples des Phéniciens, au raport des Anciens, & sur ceux de l'Egypte qui subsistent encore, qui représentoient les objets les plus respectables du Culte Ancien, & en particulier les Travaux d'Hercule, & ceux d'Osymandias, & le repos glorieux dont ils avoient été récompensés. Tableaux allégoriques qui furent ensuite chantés par les Poëtes, & qui formerent l'histoire de ces Héros, non moins allégoriques que la Galerie même dont ils étoient l'explication.

3°. *Utilité de la comparaison de ces Peintures avec leur Traduction en langue vulgaire.*

Voulons-nous retrouver l'explication de ces Allégories écrites ? remettons-les en Tableaux & en Tapisseries : nous aurons ainsi deux points de comparaison ; l'allégorie en Tableaux, l'allégorie en récit : elles s'éclairciront mutuellement, & on en verra naître la lumiere la plus frapante. C'est ainsi que dans la suite de cet Ouvrage, nous verrons que le *Faîte de l'Obélisque Egyptien* déterré par les ordres de Benoît xiv. est une peinture allégorique ; & que l'histoire des *Métamorphoses de* Vishnou, nom du Dieu suprême chez les Indiens, n'est que la traduction littérale en langue vulgaire, de Tableaux allégoriques relatifs aux grandes révolutions de l'Univers, considérées comme la manifestation ou l'effet de la volonté & de la puissance de Dieu : tout comme l'Histoire d'Hercule & de ses Travaux, n'est qu'une Traduction de la belle Galerie Phénicienne relative au Soleil.

Par la comparaison de ces Tableaux & de leur traduction en langue écrite, on aperçoit avec la plus grande facilité l'allégorie qu'elles renferment ; & l'on a toujours plus lieu d'admirer en cela l'industrie & la sagacité des hommes qui ont sçu rendre sensibles les vérités les plus abstraites : tandis que, sans ces comparaisons, ces Tableaux & ces Histoires ne présentent que des objets étranges & fabuleux.

Nous verrons également un jour, qu'il en fut de même de toutes les sculptures dont les Grecs ornerent leurs Temples ; & sur-tout celui de Jupiter Olympien, que Pausanias décrit dans un grand détail ; ainsi que de toutes les sculptures que l'on admire encore dans les plus belles Pagodes des Indes, & qui sont placées dans des Isles ou près des bords de la Mer.

Il n'est donc pas étonnant que ces objets ayent paru d'une obscurité impénétrable, puisque l'on séparoit des choses intimément faites l'une pour l'autre : que ceux qui ont traité de ces Allégories, ne les ont jamais raprochées de leurs Tableaux ; & que ceux qui ont dépeint ceux-ci, ne les ont presque jamais comparés avec les allégories qui y étoient relatives.

Il est même arrivé souvent que ceux qui vouloient expliquer les Tableaux allégoriques, ont suposé des Personnages & des événemens qu'on n'y avoit eu nullement en vue : ce qui dépaysoit encore plus ceux qui vouloient remonter à l'origine de toutes ces choses.

Ainsi, on rassembloit en vain ces matériaux ; il n'en résultoit nulle clarté : c'est comme celui qui auroit une serrure & une clé, & qui ne s'aviseroit pas qu'elles sont faites l'une pour l'autre.

Il n'est donc pas étonnant qu'un célébre Critique (1) du commence-

(1) M. le Clerc.

ment de ce siécle, qui a fait de si grands efforts pour expliquer historiquement la Mythologie & les Allégories anciennes, n'ait pu pénétrer dans la profondeur de ces Allégories; & qu'il ait cru qu'elles n'auroient consisté qu'à dire obscurément ce que tout le Monde savoit: mais tandis qu'il déploye tous les trésors de sa science, qu'il épuise les étymologies, qu'il se traîne pésamment dans des explications historiques, la vérité lui échape; & il est obligé de renoncer à son travail, presque dès l'entrée.

Cependant, toujours prêt à rompre une lance contre ceux qui vouloient expliquer allégoriquement ce qu'il étoit impossible d'expliquer historiquement, il réussit à persuader que le sens historique étoit seul vrai; & il entraîna le célebre Abbé Banier, dont les ouvrages remplis d'érudition eurent toujours pour but de justifier ce systême, & sont excellens pour prouver le contraire.

Prévenus contre l'Allégorie à cause de l'abus qu'on en faisoit, ils ne penserent jamais à la nécessité où les premiers hommes avoient été de s'exprimer & de peindre par Allégories; & aux grands avantages, qu'en avoient retiré les Sciences & les Arts. Pour peu qu'ils les eussent senti, il ne leur seroit jamais échapé de dire que l'Allégorie n'auroit consisté qu'à exprimer obscurément ce que tout le monde savoit.

C'est à peu près comme s'ils avoient dit qu'il ne valoit pas la peine de faire l'Iliade & l'Enéide, pour nous aprendre ce que tout le monde savoit ou disoit, que Troye avoit été brûlée & qu'Enée étoit passé en Italie.

Tandis qu'ils donnent eux-mêmes lieu à une objection, à laquelle on ne pourra jamais répondre: c'est que les Interprêtes Historiques des Fables n'en prennent que la portion qui leur plaît, & négligent tout le reste; faisant regarder tout ce qui leur déplaît, comme des altérations, & des corruptions de l'Histoire; comme des additions téméraires, faites par des mains profanes, ignorantes, ou fourbes. Ainsi, ils anéantissent l'unité & le raport harmonique qui regne entre les portions de chaque Allégorie & entre toutes les Allégories: n'en prenant que ce qui leur convient, ils ne font qu'un portrait de fantaisie qui n'aprend rien, qui n'explique rien, qui ne mene à rien, si ce n'est au Pyrrhonisme Historique & au mépris de l'Antiquité.

§. 5.

Allégorie, source d'Instruction & des Arts les plus agréables.

L'Allégorie ne fut pas seulement l'effet de la nécessité; elle devint une source riche & féconde d'Instructions utiles & agréables: elle fut le principe des Arts les plus intéressans

C'est d'elle que naquirent la Poesie avec tous ses charmes; la Peinture, & ses Tableaux aussi rians que variés; la Sculpture, qui anime la pierre, le marbre, les métaux les plus durs; l'Ecriture Hiéroglyphique, qui peignoit en caractères de feu, les leçons les plus intéressantes.

Aussi espéreroit-on en vain d'entendre parfaitement l'Ecriture Hiéroglyphique, les Peintures, & la Poésie des Anciens, sans le secours de leurs Allégories. Celles-ci étant la source de tous ces Arts, ils ne peuvent se déveloper à nos yeux, qu'à mesure que l'on avancera dans la connoissance de ces Allégories, sur lesquelles ils s'éleverent.

Ce ne fut donc pas pour dire *obscurément* des choses déja connues, que l'on recourut à l'Allégorie. Ce fut encore, parce qu'elle devenoit un moyen infaillible de raconter ces choses de la maniere la plus agréable, la plus ingénieuse, la plus propre à donner du ressort à l'imagination, & de l'étendue au génie ; & à satisfaire ce goût d'imitation, qui naît avec nous & par lequel l'homme exécute de si grandes choses & s'éléve sans cesse au-dessus de ses modéles.

Les Hommes, nés pour l'imitation, doués d'une imagination vive & brillante, en possession d'une langue figurée, se trouverent donc Allégoristes sans y avoir pensé & de la manière la plus naturelle. Imitant la Nature sans être des copistes serviles, ils créerent ce genre nouveau, qui avoit d'autant plus de charmes pour eux qu'il apretoit plus à penser & à réfléchir ; & qu'il devenoit la source de tous les Arts & de toutes les connoissances agréables.

De-là le génie libre & inventeur de la Poésie : car celle-ci n'est qu'une imitation embellie & figurée, tandis que l'Histoire est une imitation servile, dont le fond & l'arrangement des faits ne dépendent nullement des hommes.

Aussi, retranche-t-on du nombre des vrais Poëmes, ceux dont les Auteurs, tels que Lucain, Stace, &c. asservis à l'ordre des événemens, semblent avoir été privés de ce génie Poëtique qui ne reconnoît point d'imitation servile ; mais qui tout au contraire assujettit tout à ses vues, aux plans nobles & hardis auxquels il s'éléve, & à la route qu'il se trace. Ce qui démontre toujours plus que l'Allégorie n'a & ne put jamais avoir rien de commun avec l'Histoire, & que ceux qui n'y ont aperçu que des objets historiques, avoient totalement manqué la vérité & ne pouvoient que s'égarer.

L'Histoire d'Hercule & de ses douze Travaux, est un Poëme avec unité d'action résultante du raport des douze Travaux à un objet commun qui les lie & qui les amene nécessairement à la suite les uns des autres.

Les Dionysiaques, ou les Exploits de Bacchus, sont un Poëme, dtno toutes les parties se lient avec la conquête des Indes qui est le fait principal de cette Histoire, tandis que les autres actions du Héros ne sont amenées que pour faire valoir celle-là.

Ce sont des Poëmes encore, en ce qu'ils ont tout le merveilleux de la Poësie la plus sublime ; & qu'ils sont composés d'une longue suite de Tableaux, très-variés & très-poëtiques.

La Peinture ne fut elle-même qu'une Poësie rendue sensible aux yeux, par la représentation des mêmes personnages allégoriques que célébroient la Poësie & les Fables Mythologiques.

La Sculpture fut encore cette même Poésie rendue sensible, non-seulement aux yeux par l'imitation des surfaces, mais au tact lui-même, en donnant à la matiere brûte la solidité & la forme des corps qu'on vouloit imiter.

Ainsi naissoient tous les Arts, par un seul & même principe; par celui qui formoit la masse des Fables Mythologiques, dont tous ces Arts n'étoient qu'un dévelopement.

L'on se forme, à la vérité, des idées fort différentes de l'origine de ces Arts. Une Amante, dit-on, traça de la main des Graces, l'ombre de son Amant qui alloit s'éloigner pour long-tems, peut-être pour toujours. Ainsi naquit, selon les Grecs, la Peinture, qui n'est que l'ombre des objets qu'elle représente. Ce fut l'amitié sans doute & la tendresse qui firent inventer cette sorte de peintures; mais il en existoit une très-antérieure à celle-là; les Peintures Hiéroglyphiques & Symboliques des Dieux & des Merveilles de la Nature, Peintures inventées par la reconnoissance & pour le bonheur des sociétés, long-tems avant que l'amitié inspirât aux mortels d'éterniser en quelque façon leurs figures, en animant la toile & le marbre. Nous verrons constamment dans la suite que dans les sociétés naissantes, tout fut dirigé nécessairement vers l'utilité publique; & que ce ne fut que lorsque celle-ci fut satisfaite, que les individus purent apliquer ces mêmes Inventions, ces mêmes Arts, ces mêmes jouissances à leur satisfaction particuliere. Les jouissances individuelles étant un surcroît à celles dont on jouit comme membre de la société, ne peuvent en effet s'accroître qu'avec celles-ci, & d'après elles.

Aussi est-ce de l'Allégorie, née pour l'instruction du genre humain, que dans l'Antiquité tous ces Arts, Poésie, Peinture, Sculpture, &c. tirerent leurs couleurs, leurs Tableaux, leurs comparaisons, leurs richesses, leur force, leur sublimité. C'est sur l'Allégorie que s'éleverent le génie du Poëte, celui du Peintre, &c. c'est par elle qu'ils exécuterent des choses merveilleuses. Lors même qu'ils sont obligés d'imiter le plus servilement des objets physiques, ils y ajoutent toujours, afin de les rendre plus pittoresques, quelques traits ou quelques raports allégoriques qui les relevent & qui adoucissent cette imitation servile qui ne fut point faite pour l'Art.

Ne soyons donc pas étonnés, si l'Allégorie, dès les premiers instans, s'introduisit dans le culte de la Divinité; si la Religion fut dévelopée par des Symboles & des Allégories; si elle parla une langue Poëtique. Pouvoit-on peindre littéralement les objets les plus sublimes & les plus relevés? la Divinité, ses perfections, ses bienfaits, l'origine & la grandeur de notre ame, la sagesse & ses heureux fruits, le vice & ses amertumes? Quand on peignit Dieu soutenant de ses mains l'Univers, pesant dans une balance les vertus & les vices des hommes, apercevant d'un coup d'oeuil l'Univers entier sans que rien se dérobât à ses regards, feu & lumiere, &c. on parla un langage non-seulement allégorique, mais poëtique, animé, & fondé sur l'imitation,

mais sur une imitation grande & généreuse, qui n'avoit rien de gêné, & très-propre à donner de la Divinité les idées les plus sublimes.

2°. *Erreurs dans lesquelles on étoit tombé à cet égard.*

C'est pour n'être pas remonté à ce principe, qu'on s'est formé des idées si fausses & si absurdes des Anciens : qu'on a cru qu'ils faisoient de la Divinité un Être Corporel ; qu'ils lui attribuoient réellement des pieds, des mains & des bras ; qu'ils n'avoient aucune idée de la vertu & du vice, parce qu'ils se servoient pour les énoncer, de mots qui dans le sens propre peignoient des objets physiques ; qu'ils étoient plongés dans la barbarie la plus affreuse, puisqu'ils avoient défiguré l'Histoire des tems qui les avoient précédé. Ainsi pour juger d'eux, on commençoit par leur ôter le sens commun, en prenant au pied de la lettre ce qu'ils n'avoient dit qu'au figuré.

Il n'est pas étonnant que l'Art de la Critique qui a fait de si grands progrès dans ces derniers tems, ne se soit pas encore perfectionné à cet égard, & qu'il se soit mépris si étrangement. Celui qui n'est que Critique ne sauroit s'élever jusques au Génie Allégorique, qui tient essentiellement au Poëtique : or rien de moins poëtique en lui-même que l'Art de la Critique : il veut tout analyser, tout compasser, tout ramener à ses régles. Excellent pour former un esprit méthodique, juste dans ses expressions, & sévère dans leur choix, il ne peut s'accommoder d'un génie qui fait des écarts continuels, qui cache sans cesse sa marche, qui sacrifie la justesse à l'harmonie, la sévérité aux graces, la correction à l'élégance & au coloris : qui substitue un Tableau à une Sentence, & qui met en action une maxime qui eût été froide & peu sensible : qui veut aller à l'esprit par les sens & par l'imagination, persuadé qu'il faut affecter l'ame par tous les moyens possibles, si l'on veut la rendre sensible & lui faire aimer l'instruction.

C'est le même défaut qui a soulevé un si grand nombre de personnes, contre l'usage de faire intervenir dans nos Poëmes les noms des Divinités Payennes ; & qui leur faisant voir avec indignation que des Poëtes nés dans le sein du Christianisme respirassent un air payen, les porta à proposer plus d'une fois qu'on fit main-basse sur un attirail aussi scandaleux.

Morphée & ses Songes, l'Amour & ses Flèches, Diane & son Carquois, Minerve & son Egide, Vénus & ses charmes, Cérès & ses Moissons, Neptune & ses Flots, Eole & ses Orages, Saturne & sa Faulx, Mars & ses fureurs, la Renommée & sa Trompette, &c. déja bannis de notre Culte, l'eussent été pour toujours de notre Poésie.

Ces sentimens font honneur à leur piété ; mais ils en font moins à leur esprit poëtique. S'ils eussent tourné leur attention de ce côté-là, & qu'ils eussent envisagé cette question sous son vrai point de vue, ils se seroient aperçu que ces êtres ne furent jamais regardés que par un peuple grossier & ignorant comme des êtres réels : que ceux qui les introduisirent dans leurs

chants, les envisagerent comme des êtres Allégoriques, antérieurs aux tems du Paganisme; & que cet usage ne pouvoit avoir aucune funeste suite, puisqu'il n'étoit nullement à craindre que des Peuples Chrétiens fussent jamais tentés de regarder ces Personnages comme des êtres divins, dignes de nos hommages. Il vaudroit presqu'autant dire que nous ne devons pas respirer le même air, cultiver la même terre, aller dans les mêmes lieux que respirerent, cultiverent ou hanterent les Payens.

Lorsque des Principes conduisent directement à des conséquences manifestement fausses & absurdes, ils sont nécessairement vicieux.

3°. *Allégorie moins animée dans le Nord, & pourquoi.*

Ajoutons, que si l'imagination vive & bouillante des Orientaux les porte naturellement à la Poésie & à l'Allégorie, il n'en est pas de même dans les Contrées où le froid l'emporte sur le chaud : l'imagination s'y resserre comme les organes du Corps; rétréci par l'air qui la repousse, retenue par des nerfs racourcis, elle n'a plus le même jeu; & tandis qu'elle bondissoit au Midi, elle se traîne lentement vers le Nord : n'a-t'on pas même essayé d'y composer des Poëmes sans vers & sans chant?

Il n'est donc pas surprenant qu'il se soit trouvé nombre de Personnes dans ces Contrées, qui pensant & imaginant autrement que les Orientaux, n'ayent pû se persuader que ceux-ci eussent instruit les hommes avec des Énigmes, des Allégories & des Symboles.

§. 6.

Autres causes du Génie Allégorique.

Cependant cet esprit allégorique est si fort dans la nature, que les peuples les plus septentrionaux, *les Celtes du Nord*, par exemple, ont eu eux-mêmes leurs Poésies & leurs Allégories; soit qu'ils les eussent apportées avec eux quand ils y vinrent de l'Orient, ou que l'Allégorie soit si nécessaire à l'homme lorsqu'il commence à déveloper ses idées, qu'elle triomphe des plus grands obstacles, de tous ceux qui sembleroient devoir l'anéantir à jamais.

D'ailleurs, dans le tems où les hommes se livrerent à ce genre d'esprit, c'étoit à peu près la seule maniere dont on pût lui donner de l'essor. A quoi pouvoit-on l'occuper, dans un tems où le monde au berceau ne pouvoit avoir des Érudits, des Antiquaires, des Savans pareils à ceux qui se formerent lorsque la succession des siecles eût étendu les idées, multiplié les Langues, fait naître une multitude immense de faits, d'Observations, d'Arts, de Controverses, &c? Ainsi l'Allégorie venoit à son secours pour tous les Arts dont l'invention ne dépendoit point du tems, les Arts d'imagination & d'imitation.

Sans ennui, & sans fadeur, on put peindre la Nature entiere, représenter sous de nouvelles formes ce qu'on avoit déja peint, varier les Allégories à l'infini, les adapter à de nouvelles idées, offrir sans cesse à l'esprit humain de nouvelles merveilles.

Enfin, on consacra l'Allégorie aux usages les plus respectables; on s'en servit pour inspirer l'amour de la piété, & le respect le plus profond pour la Divinité; pour tempérer la sévérité de la morale; pour adoucir la sécheresse de la Philosophie; pour rendre la pratique de la vertu plus agréable; pour élever les hommes aux idées les plus sublimes, les plus intéressantes, & pour exciter les sentimens les plus variés.

Les Allégories sont des Tableaux mouvans, qui inspirent toujours un nouveau plaisir: elles font éprouver tour à tour les effets de la terreur & de la joie, de l'espérance & de la crainte, de l'estime & du mépris: tantôt c'est un infortuné pour qui l'on s'intéresse & qui arrache des larmes: tantôt, un Héros dont les vertus sont couronnées par les succès les plus brillans: ici, un juste est récompensé par les Dieux; là, un scélérat éprouve les terribles effets de leur vengeance. C'est la piété envers la Divinité qu'on y annonce aux mortels, & la justice envers les hommes: on y chante sur la lyre, les merveilles de la Création, les guerres contre les Géans, les révolutions de l'Univers. » La majesté & l'obscurité de ces Allégories augmentent la vénération pour le Pere de l'Univers que tant de ténébres » environnent; tandis que les Cérémonies & les Rits Symboliques qui composent son culte, le rendent en quelque façon palpable aux sens, & facilitent la pratique des devoirs (1).

Il n'est pas jusqu'à de simples leçons d'Astronomie que l'Allégorie ne trouve moyen de fixer pour jamais, par l'art avec lequel elle les change en Tableaux vifs & piquans.

Ainsi ces premiers Peuples, moins enfoncés que nous dans les sciences abstraites & dans l'étude des mots, étoient plus près que nous des moyens d'inspirer du goût pour les Sciences. Ils vouloient que l'étude fût un amusement; que l'on aprît avec gaieté les vérités les plus sublimes; que les Sciences attirassent au lieu de repousser; que tout y conduisît. Ils vouloient plaire & remuer fortement les sens, afin d'intéresser le cœur & de toucher l'esprit.

Cette méthode à la vérité leur étoit plus nécessaire, comme nous l'avons déja dit, vû leur climat où l'on est plus gai, plus vif, moins capable d'attention: cependant lorsque nos études se feroient d'une maniere plus agréable & plus à la portée des jeunes gens, on s'en trouveroit sans doute mieux; quoique notre climat & la trempe de notre esprit, soient très-differens du climat & du génie de ceux qui inventerent l'Allégorie & qui la semerent à pleines mains.

(1) Blackwell, Lettre sur la Myth. 2 vol. *in*-12. Paris 1771.

ARTICLE III.

OPINION de tous les tems conforme à nos Principes.

AUX raisons que nous venons d'alléguer pour prouver que l'Antiquité fit néceſſairement uſage dès les premiers tems, de l'Allégorie, & que ce genre d'Inſtruction ſervit de baſe aux leçons les plus importantes, ajoutons une Preuve de la plus grande force, & qui démontrera qu'en effet l'Antiquité fit un uſage continuel de l'Allégorie; & que le ſentiment que nous ſoutenons à cet égard n'eſt point un ſyſtême nouveau ou inconnu à l'Antiquité & opoſé aux idées qu'elle en eut; mais qu'il eſt au contraire le plus conforme à ſes principes & à la conduite qu'elle tint conſtamment à cet égard. Nous tirerons cette Preuve, du témoignage que nous fourniſſent ſur cet objet tous les ſiécles, & déja dans un tems où les plus anciens Monumens exiſtoient en plus grand nombre & étoient infiniment mieux connus.

L'Antiquité dut être en effet un excellent Juge ſur cette matiere, & l'on ne ſauroit ſans injuſtice & ſans la plus grande partialité recuſer ce qu'elle nous en dit, à moins qu'on ne pût démontrer qu'elle étoit dans l'erreur, & qu'il étoit de toute impoſſibilité que l'origine de l'Allégorie fût auſſi ancienne, & qu'elle eût été apliquée aux objets que nous lui attribuons. Ce qu'on ne pourra jamais, je ne dis pas démontrer, mais même préſenter avec des couleurs ſpécieuſes, & ſans anéantir toute certitude.

Nous allons donc faire voir par une ſucceſſion nombreuſe & ſoutenue de Savans anciens & modernes, que l'Explication Allégorique de l'Antiquité, qui a paru dans ces derniers tems ſi abſurde & ſi chimérique, a été reconnue par la plus ſaine partie de l'Antiquité comme inconteſtable; que les Peres les plus diſtingués de l'Egliſe primitive l'ont admiſe; qu'un très-grand nombre de Savans modernes ſe ſont déclarés pour elle; & que ceux qui l'ont rejettée le plus ouvertement, ont été forcés plus d'une fois d'y recourir comme au ſeul moyen d'expliquer pluſieurs portions de cette Mythologie, qu'ils ſoutenoient n'être que des débris de l'Hiſtoire des premiers Tems.

§. 1.

§. II.

Témoignages des Historiens Payens.

Jamais les Anciens ne douterent que ce qui leur avoit été transmis par ceux qui les premiers cultiverent les Sciences, n'eût été exprimé par des Symboles & par des Allégories, propres à attirer l'attention des personnes qu'ils vouloient instruire.

DENYS D'HALYCARNASSE nous assure, (1) que, » LES ALLÉGORIES GRECQUES renferment une Philosophie réelle, & que ceux qui sont capables » de découvrir leur origine, en profitent beaucoup, tant dans la théorie » que dans la pratique. Que dans la premiere, elles DÉVOILENT les Mysteres de la Nature; & que dans la seconde, elles fournissent un grand » nombre de sujets de Morale «.

Ce passage est très-remarquable. Il nous aprend que les Grecs eux-mêmes, quoiqu'ils fussent dans un climat plus tempéré que celui des Orientaux, & quoique plus modernes que ceux-ci, avoient cependant fait usage des Allégories; & qu'ils les avoient employées à dévoiler les Mysteres de la Nature, & à répandre plus d'intérêt sur la Morale.

L'expression même DÉVOILER, n'est pas moins digne d'attention. Pouvoit-on mieux faire connoître que l'Allégorie ne consiste pas, comme l'on a cru, à dire obscurément ce que tout le monde savoit? Qu'elle étoit un moyen sur de rendre plus sensibles les leçons les plus utiles, celles qui avoient pour objets la MORALE & l'ETUDE de la NATURE?

D'ailleurs, ces Allégories Grecques, comme nous le verrons dans la suite, étoient fondées sur les Allégories Orientales, & n'en étoient qu'une imitation.

PLUTARQUE, cet Auteur si judicieux & si exact & qui s'étoit si fort attaché à connoître l'Antiquité, ne s'est pas exprimé avec moins de force dans un passage que nous a conservé EUSEBE (2); & que ce savant Evêque avoit tiré du Traité de Plutarque, intitulé LES DÉDALES PLATÉENS, qui malheureusement n'existe plus.

» La Théologie la plus ancienne, dit Plutarque, tant celle des Grecs » que celle des Barbares, n'est autre chose que la Philosophie naturelle » envelopée de Fables, qui DÉVOILENT la vérité aux Savans d'une façon » mystique & figurée; comme cela paroît par les Poëmes d'Orphée, les Rits » Egyptiens & les Traditions Phrygiennes.

Plutarque est donc d'accord avec Denys d'Halycarnasse: tous deux nous

(1) Antiq. Rom. liv. II. traduct. de M. le Jay.
(2) Prépar. Evang. liv. III. Ch. I.

DEPT. HISTORY OF ART OXFORD

enseignent que les Grecs allégoriserent, ou enveloperent de Fables, l'Etude de la Nature & de la Morale, ce qui composa leur Théologie : qu'en cela ils marcherent sur les traces des BARBARES, c'est-à-dire, des Orientaux.

Ces deux Auteurs se servent également du terme de DÉVOILER ; & afin que l'on sçût mieux sur quels objets portoit ce que l'on avance ici, Plutarque cite pour exemples les Poëmes d'Orphée, les Cérémonies Egyptiennes & les Traditions Phrygiennes, précisément ce qui forme le fond de la Mythologie.

Il accompagne même son assertion de divers exemples particuliers ; un seul suffira ici pour tous. Il est tiré de la haine dont JUNON fut toujours animée contre BACCHUS, & de son aversion pour le fiel. L'on sait que Junon étoit regardée comme l'ennemie de Bacchus, par une suite de cet esprit de jalousie qui faisoit le fond de son caractère, contre toutes les Maîtresses de Jupiter : mais cette explication n'est qu'une Allégorie de plus. JUNON étoit la Déesse du Mariage : elle désigna donc le Mariage lui-même, la fidélité conjugale : or, cette union ne sauroit s'accorder avec les deux vices indiqués ici sous les noms de Bacchus & du Fiel.

THUCYDIDES étoit également persuadé que les regnes des Dieux n'étoient que des Fables Théologiques ou Physiques, défigurées par les Poëtes, qui, personifiant tout & donnant des corps humains aux êtres les plus Allégoriques, ajouterent d'âge en âge de nouvelles fictions aux anciennes, & parvinrent enfin à changer en *une espece d'Histoire* le systême d'une Théologie & d'une Philosophie grossiere aportée dans la Gréce par les premieres Colonies Orientales.

STRABON doit être mis aussi au rang des Anciens qui ont pris parti en faveur du Génie Allégorique. Examinant dans son premier Livre, ce qui a raport à la Géographie d'Homere, il réfute ERATOSTHÉNE (1) qui croyoit, comme on le croit encore de nos jours, que ce Poëte n'avoit cherché qu'à plaire & à divertir & nullement à instruire. » Les Anciens au contraire, » dit il, ont toujours regardé la Poësie comme une introduction à la vraie » Philosophie qui nous forme dès notre plus tendre jeunesse, & qui, sous » l'aparence du plaisir, nous aprend à régler nos mœurs, nos sentimens & » nos actions : aussi les nôtres disent que *le Sage est seul Poëte.* (†) C'est par » cette raison que dans toute la Gréce, les jeunes gens sont élevés dans la » lecture des Poëtes, moins pour leur amusement, qu'afin qu'ils en de-

(1) Pag. 15.

(†) Strabon étoit donc Stoïcien, comme l'a cru CASAUBON dans sa Note sur ce passage ; ou plutôt Pythagoricien ; car il nomme cette Secte un peu plus bas ; il ne seroit pas surprenant que ces deux Sectes venues toutes les deux de l'Orient & nées d'une plus ancienne, eussent adopté quelques principes communs, tel que celui-ci.

» viennent vertueux. Aussi les Maîtres de Musique qui aprennent à chanter » & à jouer de la flûte ou de la lyre, se font regarder comme les Instituteurs » de la jeunesse & comme ceux qui leur donnent des mœurs. Ce ne sont pas les seuls Pythagoriciens qui s'expriment ainsi : mais Aristoxenes a pensé de la même maniere ; & Homere apelle les Musiciens *Sophronistes*, c'est-à-dire, *Instituteurs des mœurs.* » C'est à cause de cela qu'Agamemnon, » dit-il, (comme nous l'expliquerons plus amplement ailleurs) crut ne pou- » voir mieux confier Clytemnestre qu'à un Musicien (1), & qu'Egyste ne put » en effet la séduire, qu'en emmenant ce Directeur dans une Isle déserte.

» Ce ne sont point les Poëtes, ajoute-t-il plus bas, (2) qui les premiers » inventerent les Fables, ce furent les Républiques & les Législateurs qui le » firent pour l'utilité publique ; se réglant en cela sur la nature de l'homme : » car il est avide de connoissances, & les Fables lui en facilitent l'entrée ; » par elles les enfans aprennent à être capables d'attention & à saisir des le- » çons plus élevées. La raison en est simple ; car ce sont des choses nou- » velles pour eux, très-différentes de celles qu'ils connoissent, & qui par » le merveilleux dont elles sont remplies, piquent encore plus leur curiosité. » On attire donc les jeunes gens par cet apas, de même que les ignorans » qui ne sont pas moins amoureux de Fables & de prodiges. D'ailleurs l'on a » inventé deux sortes de Fables, les unes agréables, propres à faire aimer » la vertu ; & les autres terribles & effrayantes pour rendre le vice odieux, » ensorte qu'à ce second égard elles ne sont pas moins utiles & nécessaires... » Les Anciens ne connoissoient même que ce genre poëtique d'éducation : & » si dans la suite on y a joint l'étude de l'Histoire & de la Philosophie, l'é- » ducation Poëtique a continué de composer l'instruction publique, formée » par les Poëmes d'Homere & par les Piéces de Théâtre... Nos premiers His- » toriens eux-mêmes, ont été des conteurs de Fables ; de même qu'Homere » est parti d'un fait vrai.... qu'il a embelli & étendu par une multitude de » Fables.... Tout le monde d'ailleurs est persuadé que les Poëmes d'Ho- » mere sont Philosophiques, &c.

Homere, en effet, placé entre les siécles Allégoriques, & ceux où l'on abandonna cette maniere de raisonner & d'instruire, fut regardé comme un des plus grands Héros de l'Allégorie ; & parce que ses Poëmes faisoient la base de l'instruction publique, nombre de Philosophes Illustres ne dédaignerent pas d'en expliquer les Allégories. De ce nombre, furent :

Cronius le Pythagoricien, ami de Numenius : Porphyre, & Métrodore de Lampsaque. Celui-ci avoit fait voir, non-seulement que l'Iliade entiere doit être prise dans un sens Philosophique, relatif aux grandes vérités les plus nécessaires aux hommes ; mais que tous les personnages qui y

(1) Odyss. liv. III. v. 266.
(2) Strab. pag. 18. & suiv.

sont introduits, Dieux & Héros, *Jupiter*, *Junon*, *Minerve*; &c. *Agamemnon*, *Achille*, *Hector*, &c. étoient autant d'Êtres Allégoriques.

Si quelque chose peut nous consoler de la perte de ces ouvrages, c'est que non-seulement on est en état dans ce siecle d'aller beaucoup plus loin que leurs Auteurs, mais qu'il nous reste encore un Traité des Anciens sur les *Allégories d'Homere*, par lequel nous pouvons juger des autres : c'est celui d'HERACLIDES, que quelques Savans ont cru mal-à-propos être l'Heraclides du Pont dont parlent les Anciens : Ouvrage si peu connu, que Madame DACIER, malgré son amour pour Homere, n'avoit pu parvenir à le voir, (1) & qu'il n'a jamais été traduit, que je sache, en d'autre Langue qu'en Latin.

» Si Homere, c'est ainsi qu'Heraclides entre en matiere, n'a pensé à » l'égard des Dieux que ce qu'il dit, nous ne pouvons le regarder que » comme un impie, un sacrilége, un enragé : c'est un vrai Salmonée & » un second Tantale : on doit le déclarer atteint & convaincu de la ma» ladie la plus honteuse dont un mortel puisse être attaqué, *une langue* » *effrenée*. Cependant à mesure que les hommes ont été plus religieux, » qu'ils ont fréquenté avec plus de soin les Temples & les autres lieux » Sacrés, & célébré avec plus de zéle les Fêtes Solemnelles, on les a » vu s'attacher avec plus de force à l'impiété d'Homere, réciter avec » plus de ferveur ses chants sacriléges & les avoir toujours dans la bou» che. On fait même sucer ses Instructions aux enfans avec le lait : Ho» mere préside ainsi à l'éducation des hommes : il les accompagne dans » l'âge mur, il fait leur consolation dans la vieillesse, & l'amour qu'on » a pour lui ne se termine qu'avec la vie «.

DION CHRYSOSTOME s'exprime à peu près de même sur cette derniere pensée dans le XVIII[e]. de ses Discours. » Homere, dit-il, est le com» mencement, le milieu & la fin : c'est le livre de l'enfance, c'est celui » de l'âge mur : c'est encore celui de la vieillesse : chacun y trouve au» tant qu'il est capable de recevoir.

» On n'a donc, continue Heraclides, jamais regardé Homere comme » un impie : on ne le pouvoit même pas : car, il a toujours fait pro» fession de respecter les Dieux.

» Je n'ai jamais, dit-il, combattu contre les Dieux immortels.

» Rien n'égale la folie de ceux qui prétendent se mesurer avec Ju» piter.

Οὐκ ἂν ἔγωγε θεοῖσιν ἐπουρανίοισι μαχοίμην. IL. Z. 129.

Νήπιοι, οἳ Ζηνὶ μενεαίνομεν ἀφρονέοντες. IL. O. 104.

» Il parla des Dieux, comme s'il avoit été le gardien de leurs Tem-

(1) Voyez ce qu'elle dit à ce sujet dans sa Préface sur Homere, pag. LIX.

» ples, le défenseur de leurs Autels, le protecteur de leur Religion. Ne » prenons donc point pour guides les IGNORANS, qui ne se doutent point » du Génie Allégorique d'Homere : jamais ils ne descendirent dans les » profondeurs de sa sagesse, & ils rejettent, sans savoir pourquoi, une » vérité qu'ils n'examinerent jamais. S'arrêtant à l'écorce de la Fable, » ils ne sont jamais parvenus à connoître la Philosophie sublime qu'elle » renferme. Pour nous qui avons été instruits avec plus de soin, qui avons » été purifiés & admis en quelque sorte dans les lieux les plus sacrés » des Temples, dans les Sanctuaires de la Divinité, recherchons les vé» rités qu'envelopent les chants vénérables des Poëtes. »

Ici Heraclides entre en matiere, & par divers exemples tirés de l'Iliade & de l'Odyssée, il prouve que ces Poëmes sont remplis d'Allégories, qui, sous un sens fabuleux & amusant, renferment les leçons les plus importantes.

Cet essai, car on ne sauroit regarder cet ouvrage d'Heraclides sous un autre point de vue, est d'autant plus précieux que les Allégories d'Homere sont peut-être les plus difficiles à digérer, pour ceux qui ne voyent dans Homere qu'une Histoire mise en vers ; & que ses Poëmes ferment en quelque façon la marche des siécles Allégoriques ; un autre esprit ayant succédé à celui de ces tems anciens, qui ne subsista plus en quelque sorte que dans les Traditions primitives, que l'on conserva toujours très-religieusement & comme la base sacrée & le dépôt des connoissances les plus utiles. »

§. 2.

Témoignages des Philosophes Payens.

Les Philosophes ne furent pas moins zélés pour la défense du Génie Allégorique des Anciens.

ARISTOTE dans sa Physique (1) rapporte diverses choses qui prouvent qu'il a cru, que la Philosophie des premiers hommes étoit renfermée dans la Mythologie.

PHURNUTUS explique aussi la Mythologie allégoriquement. Dans son ouvrage divisé en XXXV. Chapitres & intitulé *de la Nature des Dieux* (2), il explique un nombre presque pareil de Personnages de la Fable, *le Ciel, Jupiter, Junon, Neptune, Pluton, Rhéa, Saturne, l'Océan*, &c. Il s'exprime ainsi à la fin de cet ouvrage, adressé à son fils :

» Vous pouvez, mon fils, ramener de la même maniere à la vérité, »

(1) Μετα τα φυσικ. Β. Α.

(2) Περι της των θεων φυσεως.

» tout ce que l'on a dit de fabuleux sur les Dieux. Soyez bien con» vaincu que les ANCIENS n'étoient pas des HOMMES D'UNE SAGESSE OR» DINAIRE : mais qu'ils avoient fait une étude profonde de la Nature, » & le choix le plus heureux des Symboles & des Enigmes les plus pro» pres pour en parler en Philosophes. Les Anciens Sages ont traité fort » au long & avec beaucoup de soin de ces Objets, dont je me contente » de vous donner ici une légere idée. Cet essai ne laissera cependant pas » de vous être utile : mais soit que vous lisiez ce que votre pere abrége » en votre faveur, soit que vous vous enfonciez dans la lecture des Ou» vrages où l'on discute ces matières d'une maniere plus aprofondie, & » où l'on traite du Culte des Dieux, soit Domestiques, soit de la Pa» trie, ne perdez jamais de vue qu'ils ont été composés pour porter les » jeunes gens, non à la superstition, mais à l'amour de la piété, & » pour leur enseigner à s'acquitter convenablement & dans les tems » prescrits, de tous les devoirs de la Religion «.

Ce passage est d'autant plus remarquable, que Phurnutus assure non-seulement, que les Anciens allégoriserent, mais de plus qu'ils étoient doués d'une profonde sagesse, & que leurs Instructions avoient pour objet les devoirs de l'homme soit envers la Divinité, soit envers le prochain & la Société.

Ce Philosophe consacre en particulier son Chapitre XVII aux Fables venues de la plus haute Antiquité : il dit que l'on voit manifestement par diverses Allégories d'Homere & d'Hésiode, qu'ils les tenoient de siécles très-antérieurs à ceux où elles avoient été inventées, les unes par les Mages, d'autres par les Egyptiens, par les Celtes, par les Lybiens & par d'autres Nations.

C'est à ce sujet que son Commentateur ajoute, que DAMASCIUS dans son Traité des Principes (1) enseigne que la Théologie des Phéniciens, des Egyptiens & d'Orphée, étoit la même, comme nous aurons lieu de le démontrer dans la suite.

SALLUSTE le Philosophe regardoit les Fables (2) comme quelque chose de divin. » Les Dieux, disoit-il, inspiroient eux-mêmes les Poëtes qui les » ont imaginées, & ils s'en sont servis quelquefois aussi pour se manifester » aux hommes. On ne pouvoit trouver la ressemblance & les images de la » Divinité, que par ce moyen : il falloit donc qu'on s'en servît pour la con» noître. Comme les Dieux répandent les biens sensibles sur tous les hom» mes, tandis qu'ils réservent les dons de l'esprit à quelques privilégiés ; de » même les Fables, pareilles aux biens sensibles, sont pour le vulgaire &

(1) Περι Αρχων.

(2) Dans son Traité περὶ θεῶν καὶ κόσμου, *des Dieux & du Monde*, Ch. III.

» les artisans : au lieu que l'intelligence secrette & particuliere des Mystères » que renferme la Théologie Symbolique, est réservée aux Sages. A pro- » prement parler, le Monde lui-même n'est qu'une Allégorie : car il est com- » posé de Corps & d'Esprits : les Corps se voyent, mais les Esprits sont in- » visibles ; & on ne les connoît que par l'étude. On rendroit la Divinité » méprisable, si l'on en prostituoit la connoissance aux insensés & aux igno- » rans : mais on leur imprime le plus profond respect pour les Dieux en » les voilant, tandis qu'on inspire aux Sages la plus noble ardeur pour per- » cer à travers le voile, & pour connoître ce qu'il envelope. Enfin, on ne » doit point être surpris de ce que la Fable attribue aux Dieux des vols & des » adulteres : on n'a fait entrer ces crimes dans la Fable, qu'afin que les Hom- » mes sentissent mieux que des récits aussi honteux en aparence, renfer- » moient de grandes vérités, & qu'il seroit absurde de s'arrêter au sens que » présente la lettre.

Ce raisonnement de Sallufte démontre que les Anciens avoient fait un grand usage des Allégories ; que pour les justifier, ils faisoient valoir l'exemple de la Divinité, qui se cache si souvent : la différence de l'ame & du corps, & celle des objets sensibles & spirituels : & qu'ils regardoient *l'extravagance* des récits Mythologiques, comme un avertissement donné au Lecteur, que c'étoient autant de mystères dont il falloit pénétrer le sens. Objets qui rentrent tous dans nos principes.

Proclus justifie (1) les Fables anciennes par des motifs pareils à ceux-là. » Les Dieux, dit-il, se conduisent différemment, selon le génie des hommes ; ils » donnent à tous, les biens sensibles ; mais ils réservent les spirituels, à ceux qui » sont capables de les chercher & de les goûter. Par la Mythologie, on mani- » feste les Dieux au vulgaire ; mais on ne découvre leur nature & leurs per- » fections qu'à ceux qui peuvent les imiter. Découvrir la vérité, c'est four- » nir à l'insensé l'occasion de la mépriser, & rendre les sages paresseux : » au lieu que les emblêmes & les Fables qui voilent la Religion, empêchent » les uns de la mépriser, & engagent les autres à l'étudier avec soin ». Paroles qui pouroient donner lieu à un long Commentaire, non moins intéressant.

§. 3.

Sentimens des Stoiciens *en particulier.*

Une Secte entiere de Philosophes se distingua dans l'Antiquité Payenne, par son zéle & sa constance à soutenir que les Fables étoient Allégoriques : c'est celle des Stoïciens. Nous l'aprenons de Ciceron, qui entre à

(1) Dans ses *Dissertations* sur les *Livres de la République*, par Platon.

ce sujet dans un grand détail dans les III. Livres de ses Entretiens sur la *Nature des Dieux* (†).

« Ce qui a encore beaucoup contribué à multiplier les Dieux, fait-il dire » dans le II. Livre au Stoïcien Balbus » c'est qu'on a personifié diverses » parties de la Nature. Les Fables de nos Poëtes, & toutes nos superstitions, » viennent de-là. Zenon, qui a traité cette matiere le premier, Cleanthe & » Chrysippe, l'ont expliquée plus au long ».

Mais ces trois Philosophes sont les Chefs successifs du Portique. Voici ce qu'en avoit dit Velleius l'Epicurien, dans le premier de ces Livres.

» Zenon, car il est tems, Balbus, que j'en vienne à vos Stoïciens, Zenon » divinise la Loi naturelle, & lui donne le pouvoir de nous commander » ce qui est juste, & de nous défendre ce qui est injuste ..... Quand il ex- » plique la Théogonie d'Hésiode, il sappe toutes les notions établies tou- » chant les Dieux; car il ne reçoit pour tels ni Jupiter, ni Junon, ni Vesta, » ni tout autre; mais il prétend que ce sont de purs noms, qui, sous pré- » texte de quelqu'allusion, furent donnés à des Êtres inanimés & muets.....

» Persée, Disciple de Zenon, dit que ceux à qui l'on a donné le titre de » Dieux, sont des hommes qui ont inventé les Arts; & que ce titre s'est ac- » cordé pareillement aux choses qui nous sont utiles & salutaires.

» Chrysippe, qui a le plus rafiné sur les songes des Stoïciens, assemble » une troupe de Dieux inconnus, & si fort inconnus que notre imagination » ne peut s'en former une idée précise, quoiqu'il n'y ait rien qu'elle ne pa- » roisse capable d'embrasser. Il dit que la Divinité consiste dans la *Raison*, » *l'intelligence, l'ame de toute la Nature*: que Dieu, c'est le monde lui-même, » & cette Ame dont il est pénétré..... que c'est le principe qui agit en tout, » & qui conserve tout... Il soutient de plus que ce que nous apellons Ju- » piter, c'est l'Ether; Neptune, la Mer; Cérès, la Terre; & ainsi des autres » Dieux. Il dit que Jupiter est aussi cette Loi éternelle, immuable, qui est » notre guide, & la régle de nos devoirs: Loi qu'il apelle *nécessité fatale*, » *éternelle vérité des choses futures* .... Et à voir comment il veut, dans le » second de ses Livres sur *la Nature des Dieux*, accomoder les Fables d'Or- » phée, de Musée, d'Hésiode & d'Homere, avec tout ce qu'il a établi dans » le premier, on diroit que *le pur* Stoïcisme régnoit parmi les plus anciens » Poëtes.....

» Diogene de Babylone, (successeur de Chrysippe) dans son Livre inti-

(†) On pourroit même dire, que ce fut là le principal objet qu'il se proposa, en composant cet Ouvrage: il y met aux prises un Stoïcien, qui affirme & développe le sens Allégorique des Fables: Velleïus l'Epicurien, qui rejette Allégories, Fables & Dieux: & un Académicien, qui, doutant de tout, semble jouer le rôle de Médiateur, & qui finit par avouer que la vraisemblance est du côté du Stoïcien: ce qui, dans la bouche d'un Académicien, étoit un vrai triomphe pour celui-ci.

» tulé

» tulé MINERVE, (ou la *Sagesse*) prétend aussi expliquer physiquement, & » d'une maniere qui ne ressente point la Fable, l'Enfantement de Jupiter & » la naissance de cette Déesse.

D'après ces principes, Ciceron fait exposer à Balbus dans son second Livre, les idées Stoïciennes sur un grand nombre de Fables Mythologiques qu'il prend dans un sens allégorique, & il lui fait conclure cette exposition en ces termes: « Apercevez-vous maintenant l'origine des Dieux fabuleux, & » comment on les a imaginés d'après les objets physiques qui ont été utilement & sagement découverts? Voilà ce qui a fait naître de fausses opinions, des erreurs pernicieuses, des superstitions pitoyables. On sait les » différentes figures de ces Dieux, leur âge, leurs habillemens, leurs ornemens, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances: on raisonne par » rapport à eux, comme s'ils étoient au niveau des foibles mortels; on les » dépeint avec les mêmes passions, amoureux, chagrins, coleres; on leur » attribue même des guerres & des combats.

Ne soyons point surpris que les Stoïciens, entre toutes les Sectes des Philosophes, ayent été des défenseurs si zélés de l'Allégorie; & même, qu'ils ayent eu des opinions particulieres, ignorées, de la plûpart des autres Sectes.

Ils sortoient de l'Orient & de ces Contrées où naquirent les Fables Mythologiques pour l'instruction des hommes, & où l'on ne put jamais oublier quelle en avoit été l'origine: car ZENON étoit Phénicien; & ce fut la doctrine Phénicienne qu'il aporta avec lui, lorsqu'il vint philosopher dans l'Occident, & y fonder une nouvelle Secte, aussi célébre par la beauté de sa Morale & par ses idées *chevaleresques* sur la vertu, que par la singularité de ses dogmes.

Mais les Stoïciens, sortis de l'Orient, durent être Allégoristes; & cette Secte Allégoriste étant venue de l'Orient, nous aprend que dès une haute Antiquité, l'Orient allégorisoit, & que cela devoit être, puisqu'il avoit été le berceau de la Mythologie.

Il est vrai que la Secte Académique rejettoit ces explications des Stoïciens; ou plutôt, comme dit Ciceron, *ne les trouvoit que vraisemblables*: n'en soyons pas surpris. Si les Stoïciens avoient conservé des idées justes sur l'origine des Fables, ils n'avoient pu conserver ou se procurer tout ce qui eût été nécessaire pour les expliquer toutes, & pour le faire d'une maniere convaincante: ils avoient sur-tout totalement négligé l'étude des Langues Orientales; sans lesquelles il leur étoit impossible de retrouver le fil de toutes ces Allégories, & de donner l'explication des noms qui y étoient employés.

Mais d'en conclure, comme font les Adversaires du Stoïcien de Ciceron; que ce systême est faux, parce qu'il ne pouvoit rendre raison que d'une partie de ces noms, c'est s'égarer de gaieté de cœur, conclure du particulier au général, ou croire que ce qui est clair, doit céder à ce que l'on ignore; faute trop ordinaire à la plûpart de ceux qui se donnent pour habiles, & qui déprisent des choses très-belles pour une légère tache qu'ils y ont aperçue.

D'ailleurs, il n'est pas sûr que Ciceron ait toujours bien rendu les opinions des Stoïciens & des autres Philosophes, dont il raporte les sentimens : il leur fait souvent dire des choses si contradictoires, qu'on ne peut se persuader qu'elles fussent telles qu'il les expose. Ce ne sera point par mauvaise foi ; mais c'est qu'il n'est rien de si difficile, que de bien exposer une Doctrine quelconque : ensorte qu'il n'est pas rare d'entendre ceux dont on a exposé les sentimens, se plaindre de ce qu'on les a mal présentés.

Nous en avons un exemple sensible dans ce que Ciceron attribue ci-dessus à Chrysippe, d'avoir enseigné que la Divinité consiste dans *la Raison*, *l'Intelligence*, *l'Ame de toute la Nature*. Ces expressions semblent dire simplement que ce que nous apellons *Raison*, *Intelligence*, est Dieu, ou que ce sont ici trois termes synonimes pour désigner un même Être. On se tromperoit cependant. Le Stoïcisme étant venu de l'Orient, c'est dans les idées Orientales que nous devons trouver l'explication de ce dogme. Dès-lors, nous apercevons la distinction Orientale relative à la Divinité ; de l'ÊTRE SUPRÊME, qui soutient tout ; de la RAISON, Parole ou *Logos* qui arrange tout ; & de l'INTELLIGENCE, esprit ou sagesse qui anime & vivifie tout.

§. 4.

Sentiment d'un grand nombre d'autres.

Ne soyons pas étonnés non plus que les PYTHAGORICIENS & tous les PLATONICIENS ayent été Allégoristes. Les illustres Chefs de ces Sectes étoient allés dans l'Orient pour y puiser des instructions qu'ils ne trouvoient pas ailleurs : ils y avoient vu la même Doctrine que Zénon aporta avec lui dans l'Europe ; & ayant reconnu qu'elle étoit la plus conforme à la vérité, & la plus digne de la raison, ils l'avoient adoptée & transmise avec soin à leurs Disciples.

Si les Disciples d'EPICURE, & ceux de PYRRHON, les rejettent, s'ils sont ainsi les précurseurs de cette multitude de Savans modernes qui nient l'existence de l'Allégorie Mythologique, ce n'est point par connoissance de cause : ces Sectes ne se piquerent jamais de science ni d'érudition : mais c'est parce que leurs principes, qui consistoient à tout nier & à ne reconnoître en quelque façon nulle Divinité, les y conduisoient nécessairement.

Malgré cela, le systême que l'Antiquité avoit allégorisé, prit enfin tellement le dessus, que dans les premiers siécles de notre Ere il devint la Doctrine courante parmi les Payens ; & qu'on eût regardé comme un ignorant & un profane, quiconque n'eût pas été persuadé que sans l'Allégorie l'Antiquité étoit inexplicable.

Ces tems moins reculés, nous fournissent deux principaux Allégoristes.

JAMBLIQUE, qui, dans son Ouvrage *sur les Mystéres*, a consacré une sec-

tion entiere (1), à justifier la *Théologie symbolique* des Egyptiens : cette *boue* ou Ilys, dont ils disoient que tout avoit été formé : ce *lotus*, sur lequel la Divinité étoit assise : *les noms barbares* usités dans les sacrifices.

Et PORPHYRE, qui prenoit de même la Mythologie dans un sens Allégorique.

EUSEBE nous a conservé quelques-unes de ses explications (2), dont nous aurons occasion de parler ailleurs. C'est-là qu'il nous aprend que le MONDE ou l'Univers étoit peint chez les Egyptiens sous la figure d'un Personnage debout, revêtu, des épaules aux pieds, d'une *Robe* de diverses couleurs, & soutenant de la Tête un globe d'or.

On peut encore mettre au nombre des Anciens qui ont été les défenseurs de l'Allégorie, HORUS-APOLLO, ou HOR-APOLLON, qui nous a donné deux Livres sur les Hiéroglyphes Egyptiens écrits en Langue Greque. Il explique ces Hiéroglyphes, en dévelopant le sens allégorique qu'ils renferment; & il le fait souvent, par de nouvelles Allégories plus obscures en aparence que celles qu'il veut expliquer : ce qui n'a pas peu contribué, quoique très-mal à propos, à prévenir contre les Explications Allégoriques.

Tels sont les noms d'une partie des anciens Philosophes Grecs qui avoient traité des Allégories renfermées dans les Fables, outre ceux dont nous venons de parler, & qui ont été recueillis par MAUSSAC (3).

Alexandre d'Aphrodise (4).
Andreas, cité par Athenée.
Antigone, de Caryste.
Apollodore.
Apollonides.
Archelaüs l'Egyptien.
Damascius, ami de Simplicius (5).
Denys.
Dorothée.
Evanthes.
Euphorion.
Héraclite (6).
Jamblique, de Deis.
Isigone, cité par Aristote.
Julien l'Empereur.
Lamisque de Samos.
Melisse.
Myrsile de Lesbos.
Nicolas de Damas.
Paléphate (7).
Palemon, cité par Athenée.
Ptolemée, cité dans les Scholies d'Aratus.
Silene de Chios.
Sotion.

Quelque nombreuse que soit cette liste, elle n'est sûrement pas com-

---

(1) Sect. VII.
(2) Prépar. Evangel. Liv. IX ch. IX. & XI.
(3) Dans le Commentaire sur le *Traité des Fleuves*, attribué à Plutarque.
(4) Thomas GALE assure, dans sa not. 6. du chap. IX. de Salluste le Philosophe, qu'il étoit possesseur d'un Manuscrit de cet Alexandre, qui n'avoit jamais été imprimé.
(5) Il vivoit au cinquiéme siécle : son ouvrage est imprimé dans les Anecdotes Grecques de WOLFF.
(6 & 7) Leurs Ouvrages intitulés, *des choses incroyables*, sont dans le Recueil des petits Mythologues.

plette : nous pouvons y ajouter l'*Auteur anonyme* imprimé à la suite d'Héraclite, l'Anonyme de la *Vie d'Homere* (8), le *Commentateur* des Proverbes de Platon, art. IX. & PRODICUS de Cea (9) qui soutenoit que ce qui a été mis au nombre des Dieux, ce sont les choses dont les Hommes retirent de l'utilité.

Ces questions, qui sembloient n'être pour les Philosophes Payens que de simple curiosité, donnoient quelquefois lieu à des procès singuliers, d'autant plus importans qu'ils avoient le fisc pour objet. Nous l'aprenons encore de Ciceron dans son Traité de la Nature des Dieux (10). » Les Censeurs, dit- » il, ayant exempté d'impôts les Terres consacrées dans la Béotie, aux Dieux » immortels, nos Publicains nioient que l'on dût traiter d'immortel, qui- » conque avoit été homme. » Ils voulurent donc soumettre à l'impôt les Terres consacrées à AMPHIARAUS (11): ses Prêtres s'y opposerent, soutenant qu'étant Dieu, il ne pouvoit être soumis à aucun impôt : mais un homme mort, repliquoient les Publicains, ne sauroit être Dieu.

§. 5.

Sentiment des PERES *de l'Eglise.*

Tel étoit à ce sujet l'état des choses, lorsque les Chrétiens commencerent à écrire. Nous ne saurions donc négliger leurs Ouvrages sur une question aussi intéressante. Les premiers Peres de l'Eglise, élevés dans les Sciences les plus profondes, connoissant le fort & le foible du Paganisme, possesseurs d'une multitude d'anciens Monumens qui n'existent plus, deviennent des Témoins précieux de l'ancienne Tradition & des opinions de leur tems.

Ils traiterent donc du Génie Allégorique de l'Antiquité qui n'avoit pu leur échaper : mais tandis qu'ils en trouvent des traces précieuses dans les Livres sacrés, ils rejettent avec un juste mépris toutes les explications Allégoriques que les Philosophes Payens donnoient de la Mythologie sur laquelle s'étoit élevée une Religion absurde & incontestable.

Nous rapporterons ici d'une maniere très-abrégée ce qu'ils ont dit à ces divers égards. D'un côté, l'on verra ce que nous avons dit de l'existence du Génie Allégorique, apuyé par l'autorité la plus respectable : d'un autre côté, on ne sera pas tenté de confondre ce que les Livres sacrés contiennent d'Allégorique avec les Allégories Mythologiques, les PERES de l'Eglise les ayant distingués avec tant de raison & d'habileté.

En effet, quoique toutes ces Allégories ayent également pris leur origine

---

(8) Imprimé aussi dans le même Recueil.
(9) De la nature des Dieux par Cicer. Liv. premier.
(10) Liv. III. N°. XIX.
(11) Quest. Tuscul. Liv. III.

dans l'utilité qui revenoit aux hommes d'une méthode aussi énergique, & autant à la portée de tous les individus, l'on vit cependant entr'elles cette différence essentielle, que l'Allégorie sacrée n'offusque aucune vérité, n'en affoiblit aucune, & s'unit à des faits historiques qui deviennent plus sensibles & plus intéressans; tandis que celles des Payens se revêtent si fort des caractères distinctifs de la réalité & de l'Histoire, qu'elles se mettent à la place de l'Histoire & font disparoître la vérité elle-même.

Ainsi, pendant que les unes nous offrent de simples paraboles ou des symboles qui s'expliquent sans peine au moyen des grandes vérités qu'elles accompagnent, & à côté desquelles elles sont placées, les Allégories Payennes, dénuées de ce secours, ne peuvent s'expliquer que par un ensemble & par des recherches, pour lesquelles l'Allégorie ne fut pas faite.

Mais telle est la marche de l'erreur. Les Allégories Payennes, entées sur le Génie Symbolique conforme à la raison & aux besoins de l'homme, se séparerent totalement des Allégories sacrées, dès qu'on eut commencé à en abuser & à prendre pour des Etres réels, des objets Allégoriques, qui n'étoient qu'une ombre du vrai; & donnerent lieu au Paganisme, qui fut l'altération la plus dépravée de cette Religion primitive qui continua à subsister avec éclat & dans sa pureté dans la Religion des Hébreux.

C'est sur-tout ce qui paroîtra de la maniere la plus sensible dans les dévelopemens de tous ces objets, tout de même que l'on verra dans l'Article VI. de ces recherches sur le Génie Allégorique, les régles constantes & simples, au moyen desquelles on ne pourra jamais confondre les objets Allégoriques avec les faits historiques: régles indispensables pour ne point s'égarer dans la recherche & l'explication des Allégories, & pour ne pas les expliquer arbitrairement.

Deux d'entr'eux, Origènes & Clément d'Alexandrie, illustres par leurs rares connoissances, & élevés à l'Ecole Platonicienne d'Alexandrie, Ville qui étoit alors le centre des connoissances, furent des Partisans zélés de l'Allégorie, qu'ils apliquerent également aux Livres Sacrés des Juifs.

Ce dernier assure (12), « que tous ceux qui ont traité des choses divines, » tant les Barbares que les Grecs, ont caché avec soin les principes des choses: » qu'ils n'ont transmis la vérité qu'en l'envelopant dans des énigmes, des » Symboles, des Allégories, des Métaphores & des figures Hiéroglyphi» ques.

C'est-là où il dit que chez les Egyptiens (13),

Le Lion fut le Symbole de la *Force*.

Le Bœuf, celui de l'*Agriculture*.

Le Cheval, celui de la *Liberté* & de la magnanimité, & quelquefois celui de la *Navigation*, état qui a tant de raport avec la liberté.

(12) Stromat. p. 658. Edit. de Potter.

(13) Pag. 670 - 672.

Il ajoute, que sur les murs de leurs Temples, on voyoit la représentation d'une Roue: qu'ils représentoient les Astres sous la figure des Serpens, à cause de leur marche oblique; & le Soleil, par un Scarabée, parce que cet insecte demeure six mois sur Terre, & six mois sous Terre.

Etendant le régne des Allégories, jusqu'à l'Economie Judaïque, il avance comme un fait reconnu, & dont personne ne doute, que Dieu a également parlé à son Peuple par des Enigmes & par des paraboles, & que c'est ce qu'Esaie apelle des *Trésors ténébreux & cachés* (1).

L'on ne pouvoit en effet nier que les Livres Hébreux ne fussent marqués au coin de la plus haute Antiquité, par ce Génie Allégorique qui y brille par-tout de la maniere la plus sensible; & en particulier dans les Livres Prophétiques, comme nous aurons occasion de le faire voir dans notre Article IV, & de citer à ce sujet le témoignage de leurs Rabbins, & en particulier de Maimonides, un de leurs Auteurs les plus distingués.

S. Anastase le Sinaïte, Patriarche d'Antioche, & Moyse Bar-Cepha ou fils de Cepha Evêque de Beth-Raman & de Beth-Ceno en Syrie, nous fournissent à ce sujet des détails trop remarquables pour les passer sous silence.

Le premier, dans ses *Contemplations Anagogiques* sur les Ouvrages des six jours (2), dit: « que les anciens Interprétes de l'Eglise, Philon le Philosophe, contemporain des Apôtres, le célébre Papias d'Hierapolis, Disciple de Saint Jean l'Evangéliste, Irenée de Lyon, Justin Martyr, & Philosophe, Pantene d'Alexandrie, Clement dans ses Stromates, & leurs Partisans, de même que les deux Gregoires de Cappadoce, avoient envisagé cet objet d'une maniere Allégorique, & qu'ils avoient relevé diverses hérésies, nées uniquement de ce qu'on avoit trop pris à la lettre ce que la Genèse rapporte de Dieu & du Paradis Terrestre: les uns, par exemple, attribuent un corps à la Divinité: d'autres rendent graces aux *Serpens* de ce qu'à leur occasion étoit né d'une femme le Sauveur du Genre-humain: des troisiemes adorent, ceux-ci le feu, ceux-là l'eau, comme des êtres incréés, parce que Moyse ne parle pas expressément de leur création, &c. Car ce détail nous meneroit trop loin.

Il dit ensuite (3) qu'Origènes ayant abusé de la maniere la plus étrange des Allégories, les Peres qui vécurent apres lui, tels que Saint Basile, Jean Chrysostome, Théodore d'Antioche, Sévere de Gabala, Eusebe d'Emese, Epiphanes, Cyrille, Théophile, &c. s'en tinrent au sens littéral.

Quant à lui, il se joint à ceux qui admettoient le sens littéral & le sens anagogique, réunissant ainsi la lettre & l'Allégorie. C'est d'après cette mé-

(1) Esaïe, Ch. XLV, v. 13.
(2) Bibl. des PP. fol. Par. 1589. T. I. Col. 269.
(3) Ib. Col. 273, 274.

thode qu'il dit que les TÉNÈBRES sont le symbole ou l'emblême du PÉCHÉ, & qu'ils ont tous les deux cela de commun de n'avoir point été créés ; & que la NUDITÉ d'Adam & d'Eve désigne qu'ils venoient d'être dépouillés de leur innocence & de leur immortalité.

MOYSE Bar-Cepha s'exprime plus fortement encore dans son Traité du Paradis (1) : » Des Hérétiques, dit-il, soutiennent qu'on ne doit pas donner au vieux Testament un sens Mystique & Allégorique différent de » celui qu'offrent les choses mêmes, & ils blâment hautement ceux qui le » font. Mais si l'on suivoit leur opinion, il en résulteroit nécessairement » une foule d'absurdités : d'un côté, le Vieux Testament ne contiendroit » que de simples histoires ; le Saint-Esprit n'y auroit rien renfermé de mys» tique : d'un autre côté, triompheroient Manès & Marcion qui ne reconnu» rent jamais le Vieux Testament comme l'Ouvrage de Dieu Pere de Jesus-» Christ : d'ailleurs, si le sens Allégorique est nul, comment les anciens Pro» phètes auroient-ils pû être assurés de la venue de J. C. & s'en réjouir ? » Nous tomberions même dans le Judaïsme en adoptant ce sentiment ; car » les Juifs n'étant plus guidés par l'Esprit-Saint, ne voyent qu'un sens gros» sier & charnel ».

Faisant ensuite voir que les Prophétes ont annoncé d'une maniere emblématique un grand nombre d'évenemens relatifs au Peuple Juif, il ajoute qu'ils ont employé les mêmes figures à l'égard de J. C. d'une maniere encore plus parfaite..... » D'où il faut conclure, dit-il, qu'on doit expliquer » les Livres du V. T. non-seulement d'une maniere littérale, mais aussi d'une » maniere figurée & allégorique, & en en découvrant les sens cachés ».

THEOPHILE VI^e. Patriarche d'Antioche, expliqua en IV. Livres les ALLÉGORIES des Evangiles ; ouvrage qui existe encore (2), qui fait partie de la Bibliothéque des Peres ; & très-utile pour l'intelligence du style Symbolique des Livres Sacrés.

S. DENIS l'Aréopagite expliquant dans sa Hiérarchie Céleste la vision des Roues d'Ezechiel, le fait d'une maniere allégorique ou anagogique. Et son Commentateur S. MAXIME dit à cette occasion qu'expliquer anagogiquement un sujet, » c'est rendre raison de Symboles qui sans cela » paroîtroient absurdes (3).

On voit dans le célébre MAIMONIDES un (4) passage des plus singuliers au sujet des allégories. C'est une vive censure de ce qu'on trouvoit dans les Livres des Sabéens, relativement aux commencemens de l'Histoire Sainte.

» Ne vous laissez pas séduire, dit-il, par tout ce qu'ils racontent sur

(1) Ib. Col. 409.

(2) *Ubi supra*. Col. 867. Cet Auteur est contenu également dans la grande Bibl. des PP. Tom. II. Part. II.

(3) Grande Bibl. des PP. T. II. p. 184. 186.

(4) Mor. Nevoch. Part. 3. ch. 29.

» le premier Homme, ſur le ſerpent, ſur l'arbre de ſcience de bien & » de mal, ſur les vêtemens qui n'avoient pas encore été en uſage ; & ne » penſez pas que ces objets ayent réellement éxiſté de cette maniere : ja» mais ils ne furent dans la nature des choſes : avec la plus légere atten» tion, vous apercevrez la fauſſeté de tout ce qu'ils diſent à cet égard, » & qu'ils n'ont imaginé qu'après avoir eu la connoiſſance de notre Loi, » & de l'Hiſtoire de la Création. Car ils la prirent dans le ſens littéral, » & ils en forgerent ces Fables.

Il avoit dit auparavant : » (1) L'on ne doit pas avec le Vulgaire prendre » à la lettre tout ce qui eſt contenu dans le *Bereshit*, ou l'Hiſtoire de la » Création : ſans cela, les Sages ne l'auroient pas envelopée de paraboles » avec tant de ſoin, & ils n'auroient pas été ſi attentifs à empêcher qu'on » en parlât à la populace ignorante. Car en la prenant dans le ſens litté» ral, il en réſulte des préjugés qui dégradent la Nature Divine, qui » renverſent les fondemens de la Loi, qui font naître des héréſies...

JOSEPHE, dans la Préface de ſes Antiquités Judaïques, dit également que Moyſe s'eſt ſervi d'énigmes & d'allégories :

Τὰ μὲν αἰνιττομένου τοῦ νομοθέτου ἀξίως, τὰ δὲ ἀλληγοροῦντος μετὰ σεμνότητος· ὅσα δ' ἐξ εὐθείας λέγεσθαι συνέφερεν, ταῦτα ῥητῶς ἐμφανίζοντος· Τοῖς μέντοι βουλομένοις καὶ τὰς αἰτίας ἑκάστου σκοπεῖν, πολλὴ γένοιτ' ἂν ἡ θεωρία.

Ce Légiſlateur s'eſt exprimé énigmatiquement, lorſque ſon objet l'a demandé : il s'eſt auſſi ſervi d'allégories, quoiqu'avec beaucoup de retenue ; & il n'a dit à découvert que ce qui ne devoit pas être caché. En ſorte que l'on s'engageroit à un long travail, ſi l'on vouloit démêler tout ce qui y eſt relatif à ces divers objets.

Ce n'eſt pas que Joſephe, Maimonides & les Rabbins méritent une entiere créance, quand il eſt queſtion de l'intelligence du Vieux Teſtament ; car ils étoient, en général, de foibles Critiques : mais leur opinion conſtate du moins, quelle étoit la tradition ſur les ſujets dont ils traitent ; & c'eſt tout ce que nous voulons en inférer en les citant ici.

C'eſt ſur les Allégories anciennes, que s'éleverent ceux que l'on apella dans l'Egliſe Primitive GNOSTIQUES, c'eſt-à-dire SAVANS par excellence, parce qu'ils ne connoiſſoient pas ſeulement la Lettre, ou le ſens littéral de la Science ; mais parce qu'ils pénétroient dans les profondeurs cachées ſous cette envelope ; qu'ils en connoiſſoient l'eſprit.

Tandis que les Juifs conſervoient ces Traditions anciennes dans leur CABBALE, Ouvrage conforme au Génie Allégorique des Anciens, & qui contient ſous ce point de vue des choſes très-précieuſes ; mais qu'eux-

(1) Part. II. ch. 29.

mêmes

mêmes ne connoissent plus, parce qu'ils ont perdu la clé de leurs Allégories, & qu'ils ont fait de celles-ci l'abus le plus étrange.

C'est que l'Allégorie est un coûteau à deux tranchans, qui devient aussi funeste lorsqu'on l'emploie mal, qu'il est utile étant employé à propos. Aussi n'éxiste-t-il presqu'aucune Méthode, aucun Art qui demande d'être dirigé avec plus de sagesse & de prudence : malheureusement, il n'en a pas toujours été de même relativement à l'Allégorie.

Comme s'il n'y avoit qu'à allégoriser, on le fit sans principes, sans régles : l'on n'eut plus de mesure connue pour distinguer les vraies Explications, des fausses ; & l'Explication Allégorique ne consista plus, en quelque façon, qu'à voir dans un objet ce que l'on vouloit & à le prouver tant bien que mal.

§. 6.

Controverse agitée entre les Peres de l'Eglise & les Philosophes au sujet des Allégories.

C'est alors, que s'éleverent parmi les Chrétiens ces grandes lumieres de l'Eglise, qui attaquerent avec tant de succès la Religion Payenne.

Athenagore, Minucius-Felix Arnobe, Eusébe, Lactance, Saint-Augustin, &c.

Les Philosophes Payens se battoient en retraite par l'Allégorie. Les Chrétiens ne négligerent rien pour leur enlever cette ressource ; ils le firent avec d'autant plus de succès, que les Payens les plus éclairés expliquoient eux-mêmes les Allégories à l'aventure, plutôt par une suite de l'ancienne Tradition que par connoissance de cause. D'ailleurs, il ne s'agissoit plus de ce que la Religion Payenne avoit pu être au commencement, & dans le tems où elle n'étoit qu'Allégorique ; mais de ce qu'elle étoit, dans ce moment où tous les Êtres Allégoriques étoient regardés comme des Êtres réels ; & où les hommes, trop éloignés de l'origine des Allégories, n'en pouvoient plus retrouver la source. Elles s'étoient flétries entre leurs mains ; & non-seulement ils en avoient laissé perdre la pureté ; mais au lieu de s'élever par elles aux vérités augustes pour lesquelles elles avoient été inventées, ils s'en servoient pour obscurcir ces mêmes vérités.

Ainsi les Peres de l'Eglise n'étoient point en contradiction avec eux-mêmes, ni ennemis des Allégories ; ils prouvoient, contre les Philosophes Payens, que leurs Allégories étoient nulles pour la défense du Paganisme ; & non que l'Allégorie fût nulle par elle-même. Aussi voit-on dans Origènes, que Celse reprochoit aux Chrétiens d'avoir recours eux-mêmes à l'Allégorie, pour voiler des choses qu'on ne pouvoit excuser.

Eusebe en particulier consacra à cet objet, une portion considérable

de sa Préparation Evangélique (1). C'est-là qu'il fait un long Extrait de l'Ouvrage de Plutarque que nous avons déja cité, les DÉDALES PLATÉENS, & des Explications Allégoriques que les Egyptiens & les Grecs donnoient de leur Mythologie ; & qu'il les réfute d'une maniere triomphante, en faisant voir que ces Allégories n'offroient que des puérilités ou des Contradictions. » En leur accordant, dit-il, que Jupiter est la Divinité suprême, comment prouveront-ils que Saturne, qu'ils disent être le » Tems, est son Pere, & qu'Ops, qu'ils apellent la Puissance des Montagnes, est sa Mere ?.... Comment est-ce que Latone, qui est la même » que *Létho* (l'oubli, le caché,) peut être la Mere du Soleil & de la Lune, » ou d'Apollon & de Diane ? Et pourquoi honoreroit-on, comme des Divinités, Ops & Cérès, si elles ne sont que des Symboles, l'une des Montagnes, & l'autre des Plaines ?

C'est sur-tout au sujet d'Hercule qu'il presse vivement les Allégoristes Payens. » Mais pour m'attacher, dit-il, à un exemple particulier, n'ont-ils pas osé faire du Soleil seul, plusieurs Dieux ? n'est-il pas pour eux » Apollon, Hercule, Bacchus & Esculape ? Mais comment le même Personnage sera-t'il tout à la fois Pere & Fils, Apollon & Esculape ? Comment » se trouve-t-il métamorphosé en Hercule né d'une mere mortelle ? » Comment le Soleil en fureur égorge-t-il ses enfans ? Il est vrai qu'ils disent que les douze Travaux d'Hercule représentent la course du Soleil à » travers les douze Signes du Zodiaque : mais que feront-ils d'Eurysthée » qui ordonne au Soleil ou à Hercule d'exécuter ces Travaux ? De quelle » maniere appliqueront-ils au Soleil, la chemise funeste teinte du sang » infect du Centaure ? Seront-ils plus à leur aise, en leur accordant que » Bacchus est le Soleil ? car si Bacchus est la force qui se développe dans » les fruits, comment peut-il être le Soleil ? Quel rapport voit-on entre cet » astre & cette milice de femmes dont Bacchus paroît toujours environné ? » Le Soleil épousa-t-il jamais Ariadne ? & si Bacchus n'est que le Dieu » des vignobles, le Soleil est-il protecteur de ceux-ci plutôt que des champs » ou des vergers ? En un mot, s'ils regardent ces Dieux comme les vrais » moteurs des objets auxquels ils président, ils les mettent à la place du » Créateur, du Dieu Suprême : s'ils disent qu'ils ne les envisagent que » comme des portions de la Divinité renfermées dans ces objets & qui les » animent, qu'ils admettent donc un seul & unique Dieu ! qu'ils exposent ses perfections sans envelope ! & qu'ils renoncent à jamais à ces » Fables honteuses qui changent la Divinité en êtres vils & infâmes, & » à une Doctrine qui n'est qu'un ramas d'impiétés & de crimes.

Il étoit impossible aux Payens de répondre à ces raisonnemens : aussi

(1) Liv. III. en entier, sur-tout les Chap. I. III. XI. XII.

leur Religion attaquée de toutes parts ne put se relever ; elle succomba sous des coups aussi vigoureux. Il est vrai qu'un Payen éclairé dans l'Antiquité auroit pu justifier l'origine de ces Fables : mais il auroit toujours été forcé de désavouer l'abus étrange qu'en avoit fait le Paganisme : & désavouer ces abus, c'étoit anéantir le Paganisme.

Ainsi les Fables Mythologiques ne furent plus envisagées que comme un vain artifice, auquel on avoit eu recours pour voiler l'absurdité du Paganisme ; & le Génie Allégorique de l'Antiquité envelopé dans cette destruction générale, parut enseveli pour jamais sous ces ruines (†).

§. 7.

MODERNES *partagés à ce sujet, & 1°. de ceux qui sont oposés aux Allégories.*

L'opinion que la Mythologie n'étoit point née du Génie Allégorique, & que tout ce que les Payens avoient dit à ce sujet, n'étoit que de vaines défaites pour pallier leurs erreurs, se trouva donc l'opinion courante lorsque les Sciences se renouvellerent en Europe. Aussi influa t-elle nécessairement sur les premieres idées que les Modernes s'en formerent : ils avoient assez d'érudition & assez de goût pour sentir la force des argumens avec lesquels les Peres avoient autrefois attaqué ce Systême, & la foiblesse des Explications par lesquelles les Philosophes Payens avoient essayé d'étayer leur Religion chancelante. Mais il n'avoient pas assez de lumieres, pour séparer la cause de *l'Allégorie* de celle du Paganisme : encore moins pour se former des idées nettes & exactes de l'Allégorie. L'Allégorie avoit été une des dernieres armes de l'idolâtrie & de la superstition, & elle est toujours toute prête à apuyer les plus mauvaises causes : c'en fut assez pour leur faire rejetter hautement tout ce qui avoit quelque raport à l'Allégorie.

C'est en effet une faute trop ordinaire, de rejetter tout ce dont on a abusé ou tout ce dont on pourroit abuser ; & qui provient, ou d'un sentiment intérieur de sa propre foiblesse qui faisant craindre de ne pouvoir faire qu'un mauvais usage d'une chose, nous y fait totalement renoncer;

(†) Un Manuscrit du onziéme siécle, conservé dans la Bibliothéque de Berne, & qui contient le texte de Prudence avec des Scholies, nous offre une preuve frapante que l'on n'en avoit cependant pas encore alors perdu tout souvenir : le Scholiaste expliquant les Amours de Vénus avec Ado (pour Adonis) tué par un Sanglier, dit qu'ADO est le Soleil ; le SANGLIER, l'Hyver ; & VÉNUS, la Terre, qui pleure le Soleil caché par l'Hyver. On en peut voir la notice dans le Catalogue des Manuscrits de cette Bibliothéque par M. SINNER, qui en est le Bibliothécaire, & dans le Journal des Savans, Juillet 1761.

ou d'une si grande aversion pour ceux qui s'en sont servis, qu'elle nous porte à ne vouloir pas même faire usage d'une chose dont ils ont abusé, afin de n'avoir rien de commun avec eux.

Aussi, lorsque dans ces derniers tems, on voulut remonter à l'origine de la Mythologie, la plûpart des Critiques n'y virent qu'une histoire altérée par la Tradition, ou par l'ignorance & les équivoques des Langues Orientales : il y auroit eu un autre parti à prendre, celui de n'y voir que des Contes à dormir debout : mais ils sont une partie si essentielle de l'Antiquité, qu'il étoit impossible qu'une pareille idée pût se soutenir.

Le Systême Historique réunissoit divers avantages : d'un côté, on se flattoit de pouvoir rétablir par ce moyen l'Histoire ancienne ; d'un autre, on n'étoit pas obligé d'accorder de l'esprit aux Anciens, comme on y eût été obligé en regardant la Mythologie comme l'effet de leur Génie, & en les envisageant eux-mêmes comme des Personnages dignes par cela seul des plus grands éloges. D'ailleurs, il est si désagréable de ne pas sçavoir à quoi s'en tenir sur un objet : au lieu que la Mythologie réduite en histoire, contentoit tout le Monde.

A la tête des Défenseurs du Systême historique, on peut placer M. LE CLERC, si célébre par la multitude de ses Ouvrages, par son habileté dans la Critique & par la hardiesse de ses idées.

M. l'Abbé BANIER, qui marchant sur ses traces, forma cette masse de la Mythologie historique qui lui a fait tant d'honneur, & où l'on trouve du moins réuni à peu près tout ce que l'Antiquité a dit à ce sujet.

L'Evêque de Glocester le célebre WARBURTHON, qui a répandu dans sa Légation de Moyse une si vaste érudition & un si grand mélange de vérités utiles & de paradoxes ingénieux.

On peut encore joindre à cette Classe, tous ceux qui n'ont vû dans la Mythologie qu'une altération de l'Histoire Sacrée, entre lesquels se distinguerent HUET, Evêque d'Avranches, Éléve & Rival de BOCHAT, FOURMONT, &c.

Ainsi s'énonce LE CLERC en rendant compte des ouvrages de SELDEN (1), qui avoit expliqué plusieurs Fables Mythologiques dans un sens Allégorique.

» Un troisiéme défaut que Selden n'a pas entierement évité, c'est » qu'il admet en quelques endroits *l'Explication Allégorique* des Fables, » comme si c'eût été le dessein de ceux qui les ont débitées les premiers, » de représenter je ne sais quels mystères, sous l'envelope des Fables. » Il est de deux sortes de Fables..... Les unes sont l'ancienne Histoire de

(1) Bibl. Choif. T. VII. 88-100.

» la Gréce mal entendue..... auxquelles on ajouta de nouvelles Fables.
» Les autres ont pour origine, les équivoques des anciennes Histoires
» écrites en Phénicien...... Je crois donc que les Explications Allégo-
» riques qu'on a données de *Saturne* & de ses Enfans, sont de pures
» chimères..... car elles ne sont pas suffisantes pour expliquer la plû-
» part des Fables ; & on peut les tourner comme l'on veut, &c.

L'Abbé Banier aprouvant le systême de le Clerc, s'attache à le déveloper & à en faire sentir la justesse dans la Préface qu'il mit à la tête de sa Mythologie, & dans les deux Chapitres par lesquels il en fait l'ouverture ; & s'il est obligé de convenir que la Mythologie renferme quelques Allégories, il se tire d'affaire en disant qu'elles n'y ont été ajoutées qu'à la longue, & qu'elles n'en font qu'une très-petite partie.

» Mon dessein dans cet Ouvrage, dit-il (2), est de prouver que,
» malgré tous les Ornemens qui accompagnent les Fables, il n'est pas
» difficile de voir qu'elles renferment une partie de l'Histoire des premiers
» Tems, & que l'*Allégorie* & la *Morale* n'ont pas été le premier objet
» de ceux qui les ont inventées..... Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques
» fictions particulieres, où l'on chercheroit vainement quelques traits d'His-
» toire ; mais, en général, elles y ont presque toutes quelque raport....
» Autrefois, les Mythologues croyoient avoir pénetré le sens d'une Fable,
» lorsqu'ils avoient sçu en tirer quelqu'Allégorie ou quelque Moralité.....
» Il faut désormais renoncer *de bonne grace* à y trouver aucun sens raison-
» nable, ou les raporter à l'Histoire.

Et voici sa recette, pour trouver par-tout une explication historique.
» Lorsqu'une Fable paroît historique (3), il faut en ôter le surnaturel
» qui l'accompagne.... Il est inutile & impossible en même tems, d'ex-
» pliquer toutes les circonstances des Fables, dont la plûpart n'ont été
» inventées que long-tems après, &c....

Je doute fort que sa recette soit du goût de tout le Monde : elle a si peu plu à un Savant Anglois, que dans des Lettres sur la Mythologie il dit (4) » : Le Systême de l'Abbé Banier bannit toute Poësie..... Il n'é-
» toit rien moins que Poëte...... Ses réflexions sont insipides..... C'est
» une pure Hypothèse, que de dire que les Fables sont historiques.....
» Chez lui, pas un mot de la sagesse des Anciens, de la profondeur de
» leurs idées, de la force de leur imagination, ni du service qu'ils ont
» rendu à l'humanité en civilisant des Tribus Sauvages..... Il s'efforce
» de rendre la Mythologie odieuse, &c.

Warburthon s'est montré zélé défenseur du sens historique des Fables, en attaquant vivement les explications de l'Auteur de l'Histoire du Ciel,

---

(2) Préface, p. X. Edit. de 1738. *in*-12.
(3) T. I. p. 30.
(4) Blackwell, T. II. p. 11-16.

qui regarda la Mythologie comme une suite des Allégories Egyptiennes ou de leur Écriture Hiéroglyphique.

Il en est de même de M. Huet. Cet Evêque distingué par son érudition, mais qui vécut malheureusement dans un tems où le goût étoit encore peu épuré, crut servir utilement la Religion Chrétienne en faisant voir, que la Mythologie entiere n'étoit qu'une altération de l'Histoire Sacrée : sans doute, elles ont quelques traditions communes, relatives à la premiere origine des hommes, ou aux tems qui précéderent la dispersion : mais il seroit impossible d'y trouver des raports plus étroits : voir dans Moyse ou dans Josué, tous les Dieux, Bacchus, Hercule, Apollon, &c. c'étoit s'aveugler ou se mettre dans le cas de n'être cru de personne.

Tel fut encore l'écueil contre lequel s'alla briser l'érudition de Mr. Fourmont : il fut un exemple trop sensible qu'on peut exceller dans les Langues & les deviner, sans avoir le goût nécessaire pour réussir sur des objets d'une toute autre espéce. L'ouvrage qu'il fit pour établir que tous les Dieux étoient nés de la Famille d'Abraham, n'eut pas le succès que promettoit la réputation de l'Auteur : personne n'admit un Systême dont toutes les preuves se réduisoient à de prétendus raports de mots décomposés à discrétion ; & nuls, dès qu'on les auroit décomposés de toute autre maniére. Ce fut l'abus le plus étrange qu'on eût encore vû des Etymologies, & qui ne fit qu'augmenter les préventions qu'on avoit conçues depuis long-tems contr'elles.

§. 2.

Modernes *qui se sont déclarés pour l'Allégorie.*

Quoique depuis un millier d'années, on eût perdu de vue que l'Antiquité s'étoit exprimée allégoriquement sur les objets les plus importans ; & malgré le nombre & la réputation de ceux qui s'étoient déclarés pour l'explication historique des Fables, cette explication laissoit tant de lacunes, elle étoit si peu d'accord avec elle-même, elle donnoit si fort à l'arbitraire, elle expliquoit si peu de chose, qu'un grand nombre de Sçavans aimerent mieux risquer de s'égarer avec les Allégoristes, que d'avoir raison avec les Historiques : aussi les Allégories comptent-elles un grand nombre de Défenseurs dans ces derniers siécles ; & presque tous d'une grande réputation.

1°. *Le Chancelier* Bacon.

Nous mettrons à la tête, l'illustre Chancelier Bacon. Dans un Traité

qu'il composa exprès sur cette matiere & qu'il intitula, SAGESSE DES ANCIENS (†), il s'efforce de donner une grande idée de leur Génie Allégorique (1). Dans l'Epitre Dédicatoire au Comte de Sarisbury, Grand Trésorier d'Angleterre, il dit » : l'Antiquité primitive, relativement au tems, » mérite la plus haute vénération : & relativement à sa maniere d'enseigner, (elle mérite notre admiration) renfermant dans l'Allégorie comme » dans une riche cassette, tout ce que les sciences ont de plus précieux : » & devenant par cette Philosophie, la gloire du genre-humain. Quoi» qu'aujourd'hui nous l'abandonnions aux enfans, je regarde cependant » ces Allégories comme la connoissance la plus excellente après la Religion, » & comme la source de la politique, dont l'étendue est si vaste.

Il dévelope beaucoup plus cette idée dans une Préface qui suit cette Epitre : il y dit » : J'avoue sans peine que je suis persuadé que dès leur origine, les » Fables anciennes furent allégoriques & renfermerent des leçons importan» tes : soit que j'aye conçu la plus haute idée de ces premiers temps ; soit que » j'aperçoive dans la plûpart de leurs Fables un raport si sensible avec l'ob» jet représenté, & dans le tissu même de la Fable, & dans la valeur des » noms qu'y portent leurs Personnages, qu'il est impossible de se refuser à » l'idée que ceux qui les inventerent avoient réellement ces objets en » vue.... & si quelqu'un s'obstine néanmoins à n'y vouloir rien apercevoir » de pareil, nous ne le tourmenterons point pour penser comme nous ; mais » nous le plaindrons d'avoir la vue si trouble & l'entendement si bouché & » si lourd.

Il explique ensuite les Allégories contenues dans XXXI. Fables. Choisissons-en une ; elle a pour objet le SPHYNX ; & elle paroît faite exprès pour la matiere que nous traitons.

Personne n'ignore que les avenues des Temples d'Egypte, étoient formées par un double rang de Sphynx ; & qu'à Thébes de Béotie, Ville qui a tant fourni aux Fables Mythologiques, fut un Sphynx qui se tenoit à la porte de la Ville, proposoit des Enigmes aux passans & déchiroit ceux qui ne pouvoient les expliquer : & qu'Œdipe, mettant fin à sa tyrannie par l'explication de la principale de ces Enigmes, obtint l'Empire de Thébes promis pour récompense à celui qui l'auroit en effet expliquée.

L'on sait de plus qu'Œdipe signifie *celui qui a les pieds percés*, parce que

(†) Ce terme de SAGESSE, qui vient du Latin SAPIENTIA, ne se prend pas ici dans le sens que ce mot présente ordinairement : il désigne essentiellement le SAVOIR, UNE DOCTRINE ÉMINENTE. C'est dans ce sens qu'on apelloit SAGES, ceux qui se livroient à l'étude ; nom qu'ils portent encore dans l'Orient, & que les Grecs changerent dans le terme modeste de PHILOSOPHES ou Amis de la Sagesse. La Sagesse des Anciens est donc la même chose que leurs connoissances Philosophiques. Comme l'étude devoit influer nécessairement sur la conduite, on donna également à celle-ci le nom de *Sagesse*, qui désignoit déja la capacité & le savoir.

(1) Cet Ouvrage fait partie du second vol. de ses Œuvres en 5 vol. fol. p. 346-386.

dans son enfance, il avoit été exposé & attaché par les pieds à un arbre ; & que le Sphynx étoit représenté avec le visage, les mains & la voix d'une Fille, le corps d'un Chien, les yeux d'un Dragon, les griffes d'un Lion, & les aîles d'un Oiseau. Sa résidence ordinaire étoit le Mont *Phicée*, en Béotie.

Aucun de ces caractères n'a été choisi au hazard : leur ensemble doit donc donner le mot de l'Enigme : il a été cependant manqué par l'Abbé Banier, qui n'y a vû qu'une Princesse devenue Chef d'une Troupe de Bandits qui du Mont Phicée commettoient mille désordres aux environs de Thébes, & entraînoient ses habitans dans les broussailles de la Montagne. Mais pendant qu'il se perd dans ces broussailles, écoutons notre Chancelier, avec quelques légers changemens.

Le SPHYNX, dit-il (1), est la science enveloppée d'Allégories : c'est un monstre ; car cette science est un amas de prodiges de toute espèce : elle est représentée avec un visage, des mains & une voix de Femme, pour marquer ses attraits & ses graces ; ses aîles marquent le vol élevé des Sciences, & qu'elles sont faites pour se communiquer rapidement à tous les esprits. Ses griffes sont la profondeur & la force irrésistible & pénétrante de ses argumens & de ses axiomes : *les paroles des Sages*, dit Salomon, *sont des aiguillons & des cloux plantés profondément.* Cet être extraordinaire se tient sur les avenues, parce que nous ne connoissons que les surfaces, les aparences, l'écorce des choses. Il a reçu des Muses les Enigmes qu'il propose, parce qu'elles sont la source de toute science. Il habite le Mont Phicée; car ce mot Phénicien qui fut adopté par les Grecs (2), signifie *habile*, *fin*, *clair-voyant*, *subtil*, *pénétrant*. Celui-là seul explique ses Enigmes qui a les pieds percés & malades : car ce n'est pas en se hâtant qu'on devine les Enigmes du Sphynx. Enfin, deux conditions sont attachées à ces Allégories : *d'être déchiré*, si on ne peut les expliquer ; ou d'être *Roi*, si on les déchiffre. En effet celui qui ne peut les déveloper, a l'esprit continuellement déchiré ; & celui qui les déchiffre, est Roi dans le sens allégorique & philosophique, c'est-à-dire, est un SAGE, comme s'exprimoient les Stoïciens, *le Sage est Roi* ; il regne sur-lui-même & sur la nature qu'il connoît.

Les autres Allégories qu'explique BACON & dans le même goût, sont charmantes & très-ingénieuses ; mais comme quelques-unes sont moins sensibles & qu'il n'en explique d'ailleurs qu'un très-petit nombre, dont on ne peut tirer aucune conséquence pour le reste de la Mythologie, il n'est point étonnant que cet essai soit peu connu & qu'il n'ait eu aucun effet.

Un Journaliste parlant de cet Ouvrage, s'exprimoit ainsi (3) : » On y trouve » le même génie original & inventif, que dans ses autres Ouvrages. Ne voulant pas marcher sur les traces de ceux qui l'avoient précédé, gens, disoit-il,

(1) Fab. XXVIII.
(2) φιξ.
(3) Biblioth. Brit. Avril-Juin 1740, p. 144.

» don

ŒDIPE VAINQUEUR DU SPHINX.

Sujet relatif à la Page 56. du Génie All.

C.P. Marillier inv. 1773. A. Romanet Sculp. 1773.

» dont le savoir ne s'étendoit pas au-delà d'un certain lieu commun, il s'ou-
» vrit une nouvelle route : il pénétra dans les recoins les plus cachés de
» ce pays inculte & ténébreux ; de sorte qu'il trouva moyen de dire quel-
» que chose de nouveau sur un sujet connu & rebattu : & quand même on
» ne pourroit convenir avec lui de ce sens physique, politique & moral qu'il
» prétend être caché sous les Fables de l'Antiquité, il faut avouer qu'il devoit
» avoir une pénétration peu commune pour se tromper avec tant d'aparence
» de raison : & s'il est encore douteux que les Anciens ayent été aussi éclairés
» qu'il entreprit de le prouver, cette entreprise même fait voir au moins la
» profondeur & l'étendue de ses connoissances. (†)

2°. *BLACKWELL.*

BLACKWELL, son Compatriote, est beaucoup plus dévelopé : son Ouvrage (1), sans être profond, sans remonter aux principes, sans avoir aperçu la premiere origine des Mythologies, est rempli de beautés de détail tout-à-fait intéressantes, très-bien vues, & qui font honneur à la finesse de l'esprit & à la justesse du goût de l'Auteur.

C'est-là que s'adressant à une personne qui avoit pris un goût décidé pour ces objets, il lui dit : « je vous félicite de cette nouvelle tournure d'esprit, qui
» vous porte à chercher le sens de ces Enigmes Mythologiques, de ces Contes
» extravagans, de ces incongruités aparentes que notre Savant Chancelier
» BACON a daigné apeller LA SAGESSE DES ANCIENS & *une source constante*
» de plaisirs pour un homme qui pense, vû qu'elles contiennent les idées les
» plus sublimes de la Nature & de l'Art .... Nous devons avoir assez de mo-
» destie pour croire que ce qui a occupé la tête des Philosophes, la langue des
» Poëtes & la main des Peintres pendant un si grand nombre de siécles, est
» capable de nous procurer quelque amusement.

On y voit (2) cette Description Pittoresque de la Mythologie : « La robe
» enchantée de la Mythologie est un triple tissu, sur lequel sont représentés le
» Ciel, la Terre, l'Air, la Mer, & tout ce qu'ils contiennent, dans toutes les
» positions possibles. Elle varie, suivant le jour dans lequel on la regarde :
» L'Histoire de la Création ou la naissance de l'Univers, ce que nous apellons
» Philosophie naturelle & que les Anciens nommoient Théogonie, forme le

(†) Cet Homme si extraordinaire lui-même par ces grands aperçus, l'étoit encore par une bisarrerie bien singuliere de la Nature. A toutes les Eclipses de Lune, qu'il le sçût ou qu'il ne le sçût pas, il tomboit en défaillance, & ne revenoit à lui que lorsque l'Eclipse étoit passée. Ce fait, joint à quelques autres aussi singuliers, pourroit donner lieu à des recherches physiques intéressantes.

(1) Lettres sur la Mythologie, traduites en François en 2 vol. *in*-12. Paris 1771.

(2) Lettre X^e^.

» fond de cette Robe. Les Puissances qui gouvernent le Monde, & pour lesquelles nous n'avons point de Noms séparés, forment les figures & le dessein, tandis que les passions des Hommes, l'Harmonie de l'Ame humaine, la Philosophie morale, lui donnent l'éclat & le coloris, qui augmente ou se ternit, selon que ces passions sont plus ou moins fortes : ensorte que par une espèce de magie secrette, elle paroît quelquefois prendre feu & jetter des flammes.

» Telle est la Robe merveilleuse de la Science, qui enchanta pendant si long-tems les hommes ; qui les transforma, de brûtes & de sauvages, en des créatures civilisées ; & de lions & de loups, en Hommes sociables. Ce fut elle qui fit danser les arbres, qui arrêta par sa mélodie le cours des rivieres & qui se fit suivre des rochers.

» La Mythologie, dit-il ailleurs d'un ton plus simple, est une instruction déguisée sous le VOILE d'un CONTE. Elle ne se borne pas à la simple narration : elle emploie quelquefois les Signes, les Symboles, les Cérémonies & les représentations matérielles pour instruire les Hommes par des représentations matérielles de la vertu & du vice : par des Statues & des Temples... par des Rits accompagnés de formules pieuses.... par les Cérémonies instituées en l'honneur des Dieux & des Héros.

Il a très-bien vu aussi (7) que l'Allégorie fut antérieure aux Platoniciens, » puisque, dit-il, les premieres Fables des Egyptiens & des Grecs sont apellées » COSMOGONIES & THÉOGONIES ; c'est-à-dire, *structure* & *formation* de » l'Univers.

3°. BASNAGE.

N'oublions pas le Savant BASNAGE, qui consacra à cette matiere un Volume presqu'entier, des cinq dont est composée son excellente Histoire des Juifs. Il y établit (8) que le Génie Allégorique fixa de tout tems son siége dans l'Egypte (†) ; que de-là il se communiqua aux Grecs, aux Juifs, & aux Gnostiques : qu'ainsi naquirent les Fables des Grecs, la Cabale des Juifs, & les Dogmes étranges des Basilidiens & des autres hérétiques des premiers siécles de l'Eglise : de même que le Génie Allégorique de la plûpart des Peres Grecs de ce même tems.

Mais comme tout ce qu'il dit à ce sujet est relatif à la Cabale des Juifs, qu'il

(7) Vol. II. au commencement.

(8) Hist. des Juifs, Liv. III. Chap. X-XXIX.

(†) Ce Savant tombe ici dans la même faute qui a égaré l'ingénieux Auteur de l'Histoire du Ciel. N'ayant pu remonter à l'origine des Connoissances communes aux plus anciens Peuples, on l'a presque toujours cherchée dans l'Egypte, illustre par ses lumieres dès les premiers tems : mais il ne faut jamais oublier que les Egyptiens perfectionnerent, mais n'inventerent pas ; & qu'il est une source, plus ancienne qu'eux, des connoissances premieres. Ne voir qu'eux, c'est s'arrêter à moitié chemin.

démontre n'être qu'un tissu d'Allégories, il se sert indifféremment des mots *Cabbale* & *Allégorie*.

» La Cabale, dit-il (9), ou l'Allégorie, est regardée comme une science » noble, sublime, qui par une route aisée conduit les Hommes à la connois- » sance des vérités les plus profondes.... Les Anges n'ont pû paroître sur la » terre... qu'en revêtant un corps.. Dieu qui est infini, a été obligé pour com- » muniquer ses idées & ses conseils aux Hommes, de s'enveloper des termes » proportionnés à la foiblesse de leur esprit, &c...

» Cette méthode de peindre les opérations de la Divinité sous des figures » humaines, étoit fort en usage chez les Egyptiens. Ils peignoient, par exem- » ple, un homme avec un visage de feu & des cornes: une crosse à la main » droite, sept cercles à sa gauche, & des ailes aux épaules: par-là, ils repré- » sentoient Dieu, ou le Soleil & les effets qu'il produit dans le monde. Le » *feu* du visage, signifioit la chaleur qui vivifie toutes choses; les *cornes*, les » rayons de lumiere; la *barbe*, indiquoit les Elémens, de même que dans la » Cabale; sa *crosse* est le Symbole du pouvoir qu'il exerce sur les corps sublu- » naires: ses *cuisses*, la Terre chargée d'arbres & de moissons; les *eaux* sor- » tent de son nombril; ses *genoux* indiquent les Montagnes & les parties ra- » boteuses de la Terre; ses *ailes*, les vents & leur vitesse: les *sept cercles*, » les Planettes sur lesquelles il domine. » (†)

Après le dévelopement des principaux mystères de la Cabale, on y voit (10) l'Allégorie enseignée avec éclat par les ESSENIENS, admise par PHILON, par JOSÉPHE, par tous les Thalmudistes, se déployer dans tous les Dieux de l'Egypte & dans ses Animaux sacrés: passant de-là chez les Grecs, présider aux Poésies d'Orphée & d'Homere & à la Philosophie de Platon: se manifester chez les Juifs dans leurs dix splendeurs, base de leur Cabale; & chez les GNOSTIQUES dans leurs trente Eons, ou Génies, & dans leurs ABRAXAS, ou 365 Cieux: & produire chez tous, les ravages les plus étranges par l'abus des Lettres, des mots, des nombres, & du langage Allégorique.

4°. *L'Abbé Antoine* CONTI.

M. L'Abbé CONTI, Noble Vénitien, est un autre tenant distingué des Allégories (11).

Après avoir posé pour principe dans sa *Poëtique*, que tous les beaux

(9) Ch. X. n. I.

(†) C'est un Personnage auquel on donna le nom de PAN, c'est-à-dire TOUT, l'Univers: & dont le Symbole essentiel étoit la flûte ou l'Orgue à sept Tuyaux, harmonie de l'Univers.

(10) Ib. Chap. XVI & suivans.

(11) Dans ses Ouvrages imprimés à Venise, *in*-4. en 1739. sous ce titre: *Prose è Poesie del Signor Abbate* ANTONIO CONTI, *Patrizio Veneto*, annoncés dans le Journ. des Sçav. Fév. 1740. auquel nous devons ce que nous en raportons ici.

Arts conviennent dans l'imitation comme dans une idée commune, laquelle ne perd jamais ni sa nature ni ses propriétés, & avoir déterminé en quoi différent la ressemblance & l'imitation, il passe à l'examen de l'imitation Poétique qui l'a conduit à un Traité sur l'Allégorie.

Selon ce Savant Vénitien, les Poëtes anciens se sont servis de l'Allégorie pour instruire sans orgueil, pour louer sans affectation, pour accuser sans péril, & pour rendre les choses grandes & admirables, sans les exposer à l'irrévérence & au mépris; soit qu'ils enseignassent les dogmes, ou qu'ils révélassent des Mystères, soit en blâmant, soit en louant, ils ont cherché avec sagacité à administrer à l'esprit ces Syllogismes inatendus, dans lesquels notre amour-propre se plaît tant: lorsque nous tirons nous mêmes, & sans le secours d'autrui, le précepte de l'exemple, le panégyrique & la satyre des faits, & la vérité de la fiction.

Mais l'Allégorie, cette partie si importante de la Poësie ancienne, est aujourd'hui fort obscure, parce que nous ignorons les vues particulieres du Poëte, & les circonstances & les faits qui pourroient nous en instruire. Et parce que l'Allégorie est facile ou difficile à deviner, notre Auteur la divise en Allégorie claire & en Allégorie obscure; l'Allégorie claire servoit aux Anciens à enseigner la Morale aux enfans, aux femmes & aux peuples; & ils employoient l'obscure, pour voiler les secrets de la Politique ou de la Religion.

Il détermine l'origine & la nature des Apologues, des paraboles, des Proverbes & des emblêmes, des devises & des plus simples hiéroglyphes; il ne néglige pas même l'énigme; il observe que l'on trouve dans les Allégories des Poëtes Grecs, l'obscur & le clair mêlés l'un avec l'autre. Par exemple, dit-il, on voit clairement les vues politiques d'Homere dans l'Iliade, & les vues de Morale dans l'Odyssée. Mais qui pourroit bien entendre la nature des Divinités d'Homere, considérées même comme des Symboles Allégoriques? On a beau distinguer dans ces Divinités, ce qui appartient aux opinions populaires & ce qui peut être susceptible d'une interprétation Philosophique; il y reste tant de contradictions à sauver, que la Divinité y paroîtra toujours dégradée: il en est de même de la Théogonie d'Hésiode: il en est de même aussi des Allégories contenues dans les autres Poëtes, soit Lyriques, soit Dramatiques: on en entend une partie, l'autre est fort difficile, pour ne pas dire impossible à découvrir: on ne pourroit y parvenir que par des hypothèses, mais qui seront toujours fort incertaines. Il ajoute qu'il a examiné avec beaucoup de soin si la Thébaïde de Stace étoit un Panégyrique indirect des actions de Domicien, comme l'Enéide en est un des actions d'Auguste.

L'imitation & l'Allégorie, ajoute-t-il, appartiennent à l'Histoire & à la Philosophie aussi-bien qu'à la Poësie. La Cyropédie de Xénophon, quand bien même ce seroit une Histoire, ne laisse pas d'être un emblême ou une peinture Allégorique des vertus requises en un Général:

d'armées. La République de Platon, par le moyen de l'imitation exprimée dans le dialogue, renferme plusieurs Allégories de la vie civile & politique. Mais ce qui est propre à la Poësie & qui n'appartient qu'à elle seule, c'est l'enthousiasme & l'harmonie réguliere des mots. Et traitant de l'une & de l'autre, il distingue deux sortes d'enthousiasme, l'un tranquille & l'autre mêlé de trouble.

Il conclut de toutes ces différentes observations, que la Poësie n'est rien autre chose qu'un concert d'imaginations extrêmement agréables, représentatives des choses divines & humaines, quelquefois avec l'*Allégorie*, mais toujours avec l'enthousiasme & l'harmonie; le tout dirigé par la Morale pour enseigner la vérité & la vertu.

Il en est à peu près de même de la Poësie Sacrée; celle-ci très-supérieure aux autres, exerce, dit-il, infiniment la raison. Chez elle, non-seulement les mots signifient des choses, mais les choses en signifient d'autres: en même tems qu'elle raconte tout ce qui s'est passé dans l'ancienne Eglise, elle retrace les Mystères de la nouvelle Eglise, & donne tout-à-la-fois des instructions pour cette vie & des espérances pour la vie future.

5°. *M. l'Abbé* BERGIER.

Entre les Ouvrages qui ont paru sur cette matiere, on en doit distinguer un très-récent, où l'on a aprofondi cette question avec plus d'exactitude qu'on n'eût encore fait, & qui mérite d'être beaucoup plus connu qu'il n'est. C'est le Discours que M. l'Abbé BERGIER a mis à la tête de son Ouvrage sur *l'Origine des Dieux du Paganisme* (12), & qui contient plus de 300 pages.

L'Auteur faisant l'exposition de son Systême fondé sur la Théogonie d'Hésiode, avance ces quatre Propositions sur lesquelles roule tout son Discours: 1°. Que les Dieux ne furent point des hommes ou des Rois qui vécurent sur la terre; mais des Intelligences, des Génies qu'on croyoit présider au gouvernement des différentes parties de la Nature. 2°. Que les Payens, afin de rendre sensibles les objets de leur culte, les peignirent d'abord par des Symboles & par des figures; & leur érigerent ensuite des Statuës. 3°. Que les noms donnés à ces Dieux Administrateurs, & empruntés des Elémens auxquels ils présidoient, étant devenus inintelligibles, on prit toutes les opérations de ces Dieux, c'est à-dire les phénomènes de la Nature, pour des actions humaines; erreur qui fut augmentée par le style figuré des Poëtes. 4°. Enfin que l'Apothéose des Hommes célébres & des Héros, très-postérieure à l'établissement de la Religion publique & à la naissance des Fables, fut uniquement l'effet de l'Idolâtrie, & n'en fut point la cause.

---

(12) En 2 vol. in-12. Paris, 1767.

» Les Fables, dit-il, sont de pures Allégories.... C'est l'Histoire Naturelle...... déguisée sous des expressions dont on ne comprit pas ensuite le sens, ou dont on abusa volontairement.

» Mais ces Allégories étoient aussi grossières que leurs Auteurs encore à demi-Sauvages : ainsi les seules ressources qu'on a pour débrouiller ce cahos, sont une Physique grossière ; les équivoques & l'abus de l'ancien langage.

Que la Mythologie soit allégorique, c'est ce qu'on montre ensuite, en faisant voir : 1°. Que les Philosophes Grecs avoient déja reconnu que les Fables étoient des Allégories ; & qu'on n'a jamais pu démontrer le contraire.

2°. Tandis que l'explication historique de ces Fables n'a jamais été apuyée de preuves satisfaisantes.

Après avoir réfuté le systême de ceux-ci dans les VIII premiers Chapitres, M. l'Abbé Bergier fait voir dans le IXe que ceux qui veulent expliquer les Fables par l'Histoire sont forcés de reconnoître des Fables Allégoriques, & d'abandonner à cet égard tous leurs principes. C'est à ce sujet qu'il s'exprime ainsi :

» L'on sera surpris sans doute que des Mythologues aussi savans.... ayent fondé leurs systêmes sur des preuves si foibles. Si on avoit pu en donner de meilleures, elles ne leur auroient surement pas échapé. On l'est encore davantage, quand on voit la hauteur avec laquelle certains Savans ont traité ceux qui suivent l'opinion contraire : ils se plaignent de ce que le Figurisme.... n'a pu encore perdre.... le vieux crédit dont il a joui pendant tant de siécles.

Il tire de là cinq conséquences dévelopées fort au long dans autant de Chapitres : ces conséquences sont :

1°. Que la plûpart des Fables sont des Allégories.

2°. Que les sources des Fables furent 1°. une explication grossière des Phénomènes de la Nature : 2°. Les équivoques d'un langage suranné : 3°. L'abus du style figuré de la Poësie.

3°. Que les Cérémonies du Paganisme naquirent des mêmes sources.

4°. Que les Fables Grecques, du moins une partie, ne vinrent ainsi ni de l'Egypte ni de la Phénicie.

5°. Enfin que la comparaison des Langues, & sur-tout de celles de l'Orient, est d'une grande utilité pour découvrir le sens des Fables.

Et à la fin de ce Discours, M. l'Abbé Bergier nous aprend que cet Ouvrage sur l'origine des Dieux seroit une aplication du beau principe qu'il avoit dévelopé dans ses Elémens primitifs du langage, » que l'étude de ces Elémens & la comparaison des Langues peuvent servir à dissiper les ténèbres répandues sur l'Histoire des anciens Peuples ; & à nous faire distinguer avec plus de certitude, les événemens réels d'avec les imaginations fabuleuses. »

On peut voir au même endroit la manière noble & modeste avec laquelle il releve celle dont on avoit critiqué ses Elémens primitifs, & qui ne devroit jamais être employée par les Gens de Lettres.

Je me suis étendu d'autant plus volontiers sur ce discours de M. l'Abbé Bergier, que, courant à peu près la même carriere, & nous étant rencontrés sur de grands principes, sans avoir été à même de nous concerter, cet accord fait déjà lui seul un puissant préjugé en faveur de nos vues.

III.

Auteurs de diverses Nations qui ont pris le parti du Sens Allégorique.

Outre tous ceux qui ont traité de cet objet en grand, nous pouvons en indiquer un très-grand nombre & très-distingués par leurs lumieres, qui ont également soutenu que l'Antiquité avoit fait un usage perpétuel de l'Allégorie.

En Angleterre, Théophile GALE dans ses divers Ouvrages (1).

HUTCHINSON, qui a commencé à déchiffrer, dit-on, avec succès, les Symboles des Livres Hébreux.

Voici de quelle maniere s'exprime à ce sujet le P. HOUBIGANT (2): » On » a l'obligation à M. Hutchinson d'avoir commencé à déchiffrer avec mé» thode les Symboles de l'Ecriture. C'est une science que les Savans n'ont ja» mais cultivée : on diroit qu'elle n'est pas digne de leur attention. Les Aca» démies proposent des prix à ceux qui découvriront la clef des Symboles » de l'Egypte : mais il n'est encore venu dans l'idée de personne de propo» ser des récompenses à ceux qui donneront la clef des Symboles de l'Ecri» ture. Jusqu'ici l'on a préféré le goût des oignons de l'Egypte à celui de la » Manne. Il faut espérer que les premieres ouvertures que nous donnent les » Anglois, exciteront le Génie François à se tourner de ce côté, lorsque » les disputes de Religion seront finies. Un premier a déchiffré (M. Hutchin» son), mais trop hasardé de conjectures ; un second qui a suivi le goût du » premier (M. Forbes, dont nous allons parler), a été plus sage ; un troisié» me qui viendra, peut profiter des fautes du premier, & perfectionner les » vues du dernier.

Et FORBES, qui marcha sur les traces d'Hutchinson, mais avec plus de sagesse, dans ses pensées sur la Religion Naturelle & Révelée (3) ; il y fait voir la nécessité dont furent les Symboles & les Emblêmes, pour peindre les grands objets de la Religion, & pour en transmettre le souvenir : il dit en particulier à ce sujet, sur les Chérubins, ou sur les Animaux à tête de Bœuf, de Lion & d'Aigle, &c. des choses très-intéressantes, comme étant les Symboles du Feu, de la Lumiere & de l'Air, &c.

---

(1) Dans sa Philosophie générale, imprimée en Latin, Londr. 1676. in-8. & dans sa Court *of the Gentiles*, imprimée à Oxford en 2 vol. *in*-4. quatre ans auparavant.

(2) Avertissement du P. Houbigant à la tête des Ouvrages de M. Forbes, p. VI.

(3) Traduites par le P. HOUBIGANT. Par. 1769. *in*-8.

C'est à l'occasion de cet Ouvrage que le même P. Houbigant s'exprime ainsi au sujet des Symboles de l'Ecriture : » Pour bien expliquer les Symboles » de l'Ecriture, il faut examiner les faits qui y ont donné lieu & faire voir en » même tems comment les Juifs, qui n'ignoroient point les faits, y trou» voient l'intelligence des Figures. C'est le même chemin qu'on doit faire » aujourd'hui pour bien expliquer les Cérémonies de l'Eglise. On remonte » jusqu'à leur source ; on y voit les raisons de leur établissement ; & dans » elles, tous les enseignemens qu'elles présentent pour régler la Foi & con» duire les mœurs. Les Figures de l'Ancien Testament sont un chiffre dont » il faut avoir une clef, & même une clef générale, pour servir aux igno» rans comme aux Savans. C'est cette clef que cherche M. Forbes (4)

Il fait sentir de plus la nécessité des Symboles dans la Religion primitive, en ajoutant ces paroles remarquables (5) : » il falloit des Symboles avant » l'Ecriture, pour soutenir la foi.

En Italie, ALEANDER. Celui-ci expliquant la TABLE HÉLIAQUE ou du Soleil, & un beau Monument qui représente l'Enlévement de Proserpine, fait voir qu'ils peignent de très-belles Allégories, dont il dévelope le sens avec beaucoup d'érudition.

Et VICO, Jurisconsulte Italien, dans son profond Ouvrage, intitulé SCIENCE NOUVELLE ; & qui est presque dans le goût & le style des Sages de l'Antiquité, dont il veut expliquer les Institutions & le Génie.

En Hollande, CUPER, dans son Apothéose d'Homere, & dans son Harpocrate.

En Allemagne, BUDÆUS, qui assure (6) que les premiers Poëtes furent les inventeurs de l'Allégorie ; que l'on doit expliquer allégoriquement leurs Ouvrages, de même que ceux de PLATON qui suivit en cela leurs traces ; & qu'on ne doit pas être surpris qu'Origènes ait imité à cet égard & Platon & les Poëtes, puisqu'il étoit Platonicien lui-même.

Dans ce Royaume, PETIT (7) expliqua dans ses Mélanges, avec beaucoup de goût & d'érudition, quelques Allégories de l'Antiquité.

M. De la BARRE avoit entrepris de prouver que la Physique eut beaucoup de part aux anciennes Fables ; mais qu'on ne pourroit avec son seul secours, sans celui de l'ALLÉGORIE & de l'Histoire, dévoiler les Mystères qui y sont contenus. Et après avoir justifié les explications Allégoriques, & avoir prouvé que les Dieux n'avoient jamais été hommes, il ajoute (8) : » Ces Al» légories n'avoient pas pour objet de faire connoître des choses com» munes ; mais par ces choses communes, de rendre respectables les grandes » vérités, & le culte qui y avoit raport.

(4) Ib. p. IV.
(5) Ib. p. V.
(6) *Franc.* BUDÆI *Parerga Historico-Theologica. Hall.* 1703. *in*-8. *Diss. quinta.*
(7) *Samuelis* PETITI *Miscellaneorum. Libri IX. Paris.* 1630, in-8.
(8) Mém. des Inscr. T. XVI. 59.

M. l'Abbé

M. l'Abbé MIGNOT, dans un des derniers Volumes des mêmes Mémoires, avoit également essayé de concilier les Explications Allégoriques avec les Historiques.

Ajoutons à tous ceux-là, l'Auteur ingénieux de l'HISTOIRE DU CIEL, qui avoit très-bien aperçu que le fond de la Mythologie étoit Allégorique; quoiqu'il n'ait pas été heureux dans ses dévelopemens & dans ses preuves.

Cette Liste, qui sûrement n'est pas complette, deviendroit bien plus considérable, si nous y ajoutions tous ceux qui ont cru voir dans la Mythologie une Allégorie perpétuelle du grand œuvre, & des procédés chymiques qui peuvent y conduire, selon eux : tels que TOLLIUS, Savant Hollandois du dernier siécle; & D. PERNETTY, qui a essayé de renouveller ces idées, dans quelques Ouvrages qu'il a donnés dans ces derniers tems sur les Fables Payennes.

§. 8.

Empire de l'Allégorie, encore existant au milieu de nous, & se liant avec l'Antiquité.

Mais avons-nous besoin de toutes ces autorités, pour démêler quel rang tint l'Allégorie dans la masse des connoissances & des institutions des Peuples? Et lorsque tous les anciens Monumens auroient disparu de dessus la face de la terre, lorsque personne ne réclameroit en faveur du Génie Symbolique de l'Antiquité, pourrions-nous le méconnoître? Pourrions-nous nier l'existence de l'Allégorie, & refuser de croire à ses Symboles, en jettant les yeux sur nous-mêmes, sur tout ce qui nous environne; sur nos Langues, sur nos Poësies, sur nos Peintures? Ne pourrions-nous pas dire aujourd'hui, comme autrefois, TOUT N'EST QU'ALLÉGORIE?

Nos Langues ne sont-elles pas remplies d'une multitude de termes figurés, métaphoriques, emblématiques; & nos conversations, de tournures Symboliques? La Langue Françoise, comme toute autre? Les Etrangers ne sont-ils pas sans cesse étonnés de la trouver si gigantesque dans ses expressions, si outrée dans ses figures? N'en soyons pas surpris: on ne sent jamais mieux l'énergie d'une expression figurée, que lorsqu'on la compare avec son sens littéral: mais c'est cette comparaison, que ne font jamais les Naturels du Pays, qui, accoutumés à se servir des figures employées par leurs Peres, ne se sont jamais avisés de les analyser en dernier ressort; & de les comparer à un sens littéral, qui leur importe fort peu.

Il en est de même de nous, lorsque nous étudions les Langues étrangeres: raprochant sans cesse leurs figures du sens littéral, seul moyen pour nous d'en connoître l'énergie & la beauté, nous sommes toujours étonnés de les trouver en aussi grand nombre, & aussi fortes: ce sont sur-tout les Langues Orientales qui produisent sur nous ces effets au plus haut degré: leurs figures nous surprennent sans cesse; sans cesse nous les trouvons fort au-delà de la nature.

Cependant celui qui examine les Langues de sang-froid, & sans s'étonner de rien, les trouve toutes jettées au même moule, toutes figurées, toutes Symboliques, toutes Métaphoriques; il voit qu'elles ne different que du plus au moins; & il en conclut, que l'Allégorie & ses figures sont d'une nécessité indispensable pour les hommes; même pour ceux qui habitent les climats les plus glacés & les plus propres à éteindre toute imagination; tandis qu'elle est embrâsée dans les climats où se leve le Soleil, & qui y exalte les Esprits, par ses effets toujours les mêmes.

Nos Poësies ne sont-elles pas remplies d'Allégories & de Symboles de toute espéce? Est-ce dans le sens littéral que nous prenons toutes ces Divinités qui en font la base? Les Muses, les Graces, Apollon, le Parnasse, Vénus, Cérès, Neptune en courroux soulevant les flots agités, Flore & ses guirlandes, Zéphir qui l'aime, & une multitude d'autres pareilles, dont elle ne sauroit en quelque façon se passer, sans devenir froide & languissante.

Lors même que notre Poësie ne fait point intervenir ces Divinités, lorsqu'elle se livre aux Instructions les plus exactes & les plus philosophiques, n'a-t-elle pas une marche & un langage qui lui est propre? Ne multiplie-t-elle pas les Comparaisons, les Antithèses, les Métaphores, les Allégories & les Figures de toute espèce, fort au-delà de ce qui est en usage dans la Prose?

Celle-ci n'a-t-elle pas aussi ses Figures propres, qu'elle employe avec plus ou moins de pompe, mais au plus haut degré dans les discours oratoires? Et l'excellence de ceux-ci ne consiste-t-elle pas sur-tout à dire d'une maniere extraordinaire, ce qui n'auroit paru que très-commun, si on l'eût dit d'une maniere ordinaire? ensorte que les discours oratoires les plus brillans, se réduiroient souvent à peu de chose, si on les passoit au creuset de l'Analyse la plus sévere.

Mais si notre langage, notre Poësie, notre Prose cadencée, fournissent tant de figures & tant d'expressions Allégoriques, que sera-ce de notre Peinture & des Ouvrages de nos plus grands Artistes? Pour qui sont-ils intelligibles & intéressans? si ce n'est pour ceux-là seuls qui sont versés dans le langage Symbolique & dans les Emblêmes consacrés à ces Arts, qui en constituent l'énergie & la beauté, qui en font la base. Autant ils sont vifs, animés, remplis de feu & de génie pour ceux qui sont faits à leurs Symboles & à leurs Allégories, autant sont-ils froids & muets pour ceux qui n'y voyent que des Personnages & des Figures ordinaires.

Ce seroit bien pis encore, si ceux-ci s'avisoient de les analyser: ils n'y verroient alors que de l'extravagance & du ridicule. Plus ces tableaux seroient sublimes & énergiques, & plus ils leur paroîtroient absurdes: effet nécessaire de tout jugement dénué des principes & des objets qui peuvent seuls les éclairer, & prêter à l'illusion que doit faire l'Art. Car tel est l'effet de ces Tableaux, que, quelque plaisir que produise la sublimité de leur

exécution, & les charmes de leur coloris, ils sont encore plus piquans par l'allusion qu'ils renferment, & par le sens qu'ils offrent.

D'où nous viennent cependant toutes ces Allégories ? Ne les voyons-nous pas remonter à la plus haute Antiquité ? Sur quel Ouvrage des Grecs ou des Romains pouvons-nous jetter les yeux, qu'il ne nous fasse voir aussi tôt ces mêmes Allégories en usage chez eux ?

Nous n'aurons pas plus de peine pour nous assurer qu'ils les tinrent eux-mêmes de tems & de peuples plus éloignés, dès que nous ferons attention à l'ignorance dans laquelle ces Peuples furent toujours sur l'origine de toutes ces choses, aux fausses explications qu'ils en donnent si souvent, & à l'air étranger de ces Allégories.

Ainsi, soit que nous remontions aux tems les plus éloignés, soit que nous nous en tenions à ce qui existe, & qui est en usage de notre tems, nous serons forcés de convenir que le Génie Allégorique est naturel aux hommes ; qu'ils ne peuvent & n'ont jamais pu s'en passer, & que la seule chose qui nous distingue à cet égard de l'Antiquité, c'est que celle-ci en usa beaucoup moins sobrement ; & qu'elle donna lieu par-là, & sur-tout dans les tems de ténébres qui se sont toujours glissés entre les siécles éclairés, aux abus les plus étranges, & à tous les excès dans lesquels l'esprit de l'homme est entraîné par une superstitieuse ignorance.

ARTICLE IV.

L'Allégorie est une clef essentielle & une base fondamentale de l'Antiquité.

MAIS pourquoi chercher des Témoignages sur cet objet, lorsque la vue même de l'Antiquité nous aprend que ce n'est que par la parfaite connoissance de son Génie Allégorique, que nous pourrons parvenir jusqu'à elle, & que nous la verrons sans voile & sans nuage ?

Par-tout nous marchons sur l'Allégorie : aucun Monument dans lequel elle ne se présente à nous : elle nous dit hautement d'enlever cette écorce qui la couvre, & qu'alors nous trouverons les choses précieuses qu'elle renferme : cette écorce s'ouvre elle-même de toutes parts : c'est la robe flotante des jeunes Lacédémoniennes, qui s'entr'ouvre pour donner une idée des beautés qu'elle cache.

Ce n'est que de ce moment que la Mythologie se présente à nous dans tout son éclat, réunissant l'utilité de l'instruction, la pompe de la Poësie, les charmes d'une imagination brillante ; & intéressant l'amour-propre lui-même, flaté de ce qu'on ne lui parle qu'à demi-mot, & qu'on ait eu assez bonne opinion de lui pour lui laisser le plaisir & la gloire de deviner.

§. 1.

Fables anciennes qui sont manifestement Allégoriques.

Il n'est aucun Partisan des explications historiques, qui ne soit forcé d'avouer que l'Antiquité a eu un langage Allégorique, & que la plus grande partie des Fables sont des Allégories. Quelqu'un d'eux a-t-il jamais pu rendre dans le sens littéral ou historique, les Objets suivans ?

La Chaîne d'or de Jupiter ; & ses deux Tonneaux.

Junon, suspendue entre le Ciel & la Terre, avec un poids à chaque pied.

Le Coucou, qui surmonte son sceptre ; & Jupiter qui prend cette forme, la premiere fois qu'il voit son Epouse.

Vénus, & sa ceinture, son char & ses Colombes.

Son Mariage avec Vulcain.

Ses Amours avec Mars.

Harmonie qui naît de ces Amours.

Les Prieres, boiteuses & tardives.

Promethée, qui avec le secours de Minerve, crée l'homme.

Les Parques & leur Fuseau.
Eole, ses Vents & leurs Cavernes.
Hébé ou la Jeunesse, Echansonne des Dieux.
Les Aventures de l'Amour & de Psyché.
La naissance de Cupidon l'ancien, fils de l'Abondance & de la Pauvreté.
Les Muses & les Graces & toute leur Généalogie.
Le mariage des Graces; de l'aînée, avec Vulcain; de la cadette, avec le Dieu du Sommeil; tandis que la troisieme est Compagne fidelle de Vénus.
Cérès, ses Dragons, & son Histoire entiere.
Pan, ses pieds, ses cornes & son orgue à sept Tuyaux.
Vesta, & sa Virginité.
Saturne, sa faulx, son clepsydre, ses Enfans qu'il dévore; ses amours avec Philyra sous la forme de Cheval, & Chiron qui en est le fruit.
Thyeste & Atrée, leur repas & le Soleil qui en recule d'horreur.
Lycaon, & son repas aussi.
Vulcain boiteux, ses forges, & sa chûte à Lemnos.
Esculape & ses quatre filles, Jaso, Panacée, Aeglé & Hygée, ou la Santé.
La Famine, ennemie de Cérès; comme l'Envie, l'est de Minerve.
Até, ou le Péché chassé du Ciel; & Astrée, ou la Justice, qui s'y réfugie.

Et une foule d'autres, ainsi que les Métamorphoses dont la Fable est remplie.

Cependant ces Fables, si manifestement allégoriques, ne sont point distinguées des autres: elles sont toutes exprimées de même, toutes nous sont données comme également vraies; & elles ne forment qu'un seul tout auquel on donna le titre auguste de Mythologie, ou *science de la Parole* par excellence, *Discours sacré & vrai* (1), qui commençant avec le dévelopement du cahos ou la création du Monde, descend jusqu'à la guerre de Troye qui en fait comme la clôture, & qui se termine par un embrâsement, comme une Fête finit par un feu d'artifice.

(1) Ce mot vient du Grec ΜΥΘ Myth, discours, dont les Langues du Nord ont conservé la racine dans le mot Mooth, prononcé *Mouth*, & qui signifie bouche, & non, comme le prétendoit M. le Clerc, de l'Oriental *Muth*, Mort, d'où il concluoit que la Mythologie ne parloit que des hommes morts & déifiés.

§. 2.

Les Fables Historiques sont également remplies de traits manifestement Allégoriques.

D'ailleurs, que l'on choisisse telle que ce soit de ces Fables qu'on apelle Historiques ;

L'Histoire de Mercure : celles d'Hercule, de Bacchus, d'Osiris, de Cadmus, d'Europe, &c.

Le Voyage des Argonautes ;

La guerre même de Troye, &c.

On y verra toujours briller une multitude de traits allégoriques, qui en font la beauté & l'intérêt.

Ces traits allégoriques embarrassent; & l'on croit en enlever la difficulté, en les apellant des falsifications de l'Histoire, des traits Fabuleux qu'on y a ajoutés par amour pour le merveilleux, ou par des méprises sur le sens des mots ; & en ne les faisant pas entrer dans l'explication des Histoires dont elles font partie, & dont on ne rend ainsi compte qu'à moitié.

Mais, comment prouveroit-on que ce ne sont que des additions ou des altérations de ce qu'il plaît apeller *Histoire ?* Ces traits Allégoriques ne sont-ils pas si étroitement liés avec l'ensemble, qu'ils ne peuvent avoir été ajoutés après coup ? Quelles regles d'ailleurs suivra-t-on pour faire ces retranchemens ? Qui assurera que l'on n'aura ôté que ce qu'avoit ajouté une main profane ou mensongere ?

Sans doute, on ôtera tout ce qui déplaira, tout ce qu'on ne comprendra pas, tout ce qui paroîtra fabuleux, & il ne sera pas difficile ensuite de donner un sens au reste.

Mais ce sens, sera-ce le sens de la chose même ? l'aura-t-on expliquée ? ne sera-ce pas plutôt un Être de raison que l'on aura forgé & qui n'aura de réalité que dans une fausse Critique ?

§. 3.

On ne peut expliquer la Mythologie par l'Histoire.

Ce qui auroit dû dégoûter depuis long-tems de l'explication historique des Fables, c'est que l'on n'a jamais pu fixer cette prétendue histoire. Jamais on n'a pu indiquer la véritable scène de ces événemens, bien moins encore en fixer la Chronologie.

Qui a jamais pu arranger la succession d'Uranus, de Saturne, de ses trois fils ; & nous aprendre dans quels États ils regnerent ? N'a-t'on pas été obligé d'imaginer pour cet effet, des Empires plus fabuleux, que

les Fables même que l'on vouloit expliquer ? Qu'est-ce que cet Empire des Celtes qui s'étendoit depuis la Phrygie jusques à l'Océan ; & qui traversant la Méditerranée, s'élevoit jusques au sommet de l'Atlas ? Ou cet Empire Grec, antérieur à tous les États de la Gréce, qui les renfermoit tous & qui ne relevoit que de la famille de Jupiter (†) ? De pures visions, avec lesquelles cependant on vouloit prouver que les Fables étoient historiques.

Ceux qui prétendent que la Mythologie n'est qu'une histoire, s'en tiennent toujours à des généralités qui ne prouvent rien. Cérès, disent-ils, étoit une Reine de Sicile. Pluton, un Roi d'Étolie. Hercule, un Capitaine de Navire Marchand. Bellerophon & la Chimere, des Marins qui se battent, &c. Mais on leur demanderoit en vain, dans quels tems vécurent ces Personnages ? Quelle portion des Contrées qu'on leur assigne, fut le Siége de leur Empire ou celui de leur résidence ? Quel intervalle s'écoula entre le tems de leur vie, & celui où ils furent adorés comme des intelligences célestes ? Avec des assertions vagues, on croit démontrer tout ; & l'on ne prouve rien.

Qui a jamais pu concilier avec l'Histoire & avec la Chronologie, les deux enlévemens d'Hélene, & son âge & sa beauté, lors du Siége de Troye ? Qui a même jamais pu dire si elle avoit été à Troye ou non ?

A-t-on été plus heureux à l'égard de l'Epoque de ce Siége ? N'a-t-on pas differé de plusieurs siécles sur le Tems où il est arrivé ?

N'a-t'on pas même été réduit à apeller Fabuleux & Inconnus, ces prétendus Tems historiques ?

C'est donc là la lumiere qu'on promettoit ! Et après avoir annoncé une histoire, on se rejette dans les bras de cette même Fable que l'on vouloit éclaircir, & l'on se perd dans le sein de la nuit la plus profonde ! Est-ce expliquer la Fable par l'Histoire ?

On n'est pas moins embarrassé, lorsqu'il s'agit de déterminer quels Lieux servirent de théâtre à ces grands événemens. A en juger par les Grecs, ils arriverent tous dans leurs Contrées ; tous leurs Héros furent Grecs.

§. 4.

La Mythologie Grecque née dans l'Orient.

Mais si nous passons dans l'Orient, nous y retrouvons toutes les Fables Grecques, tous leurs Héros, tous leurs Dieux.

(†) Pezron est le premier, je crois, qui ait imaginé ces anciens Empires ; c'est dans son Traité des Celtes. Depuis lors, nombre de Savans l'ont fait entrer dans leurs Recherches ; tels les Auteurs Anglois de l'Histoire universelle ; Basnage, dans son Histoire des Juifs : Lenglet, dans sa Chronologie, &c.

Hercule le Thébain, devient l'Hercule de Phénicie.

Bacchus est d'Origine Egyptienne & Arabe.

Le Vaisseau des Argonautes est celui d'Osiris.

Les douze Grands Dieux & ceux qui président aux Planettes, se retrouvent dans l'Orient.

Les Dioscures sont Phéniciens tout au moins.

Minerve est Egyptienne.

Cérès & ses Fêtes d'Eleusis, sont nées hors de la Gréce, & en Egypte.

Le Cheval de Troye paroît l'imitation d'une Cérémonie Egyptienne, en faveur de l'Agriculture.

Le Minotaure en est une du Bœuf Apis; comme le Labyrinthe de Crète fut une imitation de celui d'Egypte.

Deucalion n'appartient pas plus étroitement à la Gréce. Son histoire est toute Orientale.

Toutes ces Fables ont un air Oriental qui les décéle, & qui prouve qu'elles en vinrent avec les Colonies qui peuplerent la Gréce : qu'on chercheroit donc inutilement à les concilier avec l'Histoire & la Chronologie des Grecs.

§. 5.

L'Explication Allégorique, très-supérieure à l'Historique.

Prendre toutes ces Fables au sens historique, c'est donc méconnoître l'Antiquité, insulter à ses Sages, manquer à l'humanité entiere qui n'a jamais pu dégénérer au point de bouleverser ainsi l'histoire & de nous donner des fictions absurdes, pour des faits réels.

Cependant, tous les Peuples se sont apropriés ces fictions; tous ont fait consister la sagesse à les connoître, à s'en nourrir, à les transmettre avec soin à la postérité la plus reculée.

D'où proviennent un pareil renversement d'esprit & des idées si fausses?

C'est qu'on ne les envisagea pas dans les commencemens comme des réalités : qu'on ne crut pas qu'elles fussent des faits historiques; mais de pures allégories, de vraies fictions, utiles à tous les Peuples & à tous les âges, parce qu'elles portoient sur les grands objets de la Morale, de la Religion & de la Nature; objets qui sont de tous les tems, de tous les lieux & de tout Peuple; & qui deviendront nôtres si nous voulons, comme elles furent les Fables des Grecs, après avoir été celles des Chaldéens, des Egyptiens, de tous les anciens Peuples.

Quels plus grands intérêts pouvoit-on proposer aux hommes? Qu'est l'histoire d'un Roitelet de la Gréce; du Chef d'une Isle ou d'un Rocher stérile? Qu'est même l'histoire d'un grand Prince, du Conquérant le plus

renommé,

renommé, à côté de celle de l'Univers, de la Création, du Déluge, du renouvellement de la Terre, de celui du Soleil & de la Lune, de leurs révolutions salutaires ? A côté des tems où l'on semera, où l'on recueillera, où l'on dansera & où l'on boira ensemble à côté de ses Gerbes; & de ce que l'on a à craindre ou à espérer après cette vie ?

Voilà les seules choses vraiment importantes : tout le reste n'est que songe, fumée, ou gloriole; & tels furent les grands objets chantés par les premiers Législateurs, & par les premiers Poëtes, Peintres de la Nature, amis du genre humain.

Telles sont les choses dont ils formerent la masse de leur Mythologie, qu'ils ornerent des graces du style, de la sublimité des idées, de la magnificence des Tableaux les plus gracieux, de toute la pompe de la Poësie héroïque, assortie à la danse la plus majestueuse.

Ainsi, réduire la Mythologie à n'être que l'histoire de quelque personnage obscur & sans intérêt, c'est la dénaturer, c'est rétrécir son génie & l'imagination; c'est prendre ceux qui mériterent le plus du genre-humain, pour des personnes qui, contre leur propre conscience, érigeoient le vice en Dieu, le crime en vertu, n'avoient ni arts, ni loix, broutoient l'herbe des champs, & ne purent sortir de cet état que par des hazards inconcevables. C'est travestir, en un mot, en objets puériles, les Hiéroglyphes de l'Egypte, ses Symboles, ses Personnages emblématiques, les Fables de la Phénicie & de la Gréce, les Hymnes d'Orphée, les Poésies d'Homere lui-même.

C'est enfin, mettre en avant une hypothèse qu'on ne pourra jamais prouver, & dont on ne se sert que comme d'un bouclier pour repousser toute autre explication.

§. 6.

Réponse à diverses objections.

On oposera, il est vrai : 1°. Que les Grecs eux-mêmes ont toujours parlé des Héros de la Mythologie, comme s'ils n'avoient vu en eux que des Rois réels.

2°. Qu'ils en ont inséré les époques dans leur Chronologie.

3°. Que plusieurs de ces Personnages sont présentés comme la source des Familles les plus distinguées chez cet ancien Peuple.

Mais ces raisons ne sont que spécieuses : commençons par la derniere, qui paroît la plus pressante.

Chaque Famille avoit ses Divinités tutélaires, dont ses membres se disoient *les Fils chéris*, comme s'ils en étoient descendus en effet; elle les apelloit *ses Dieux Paternels*. Cette expression prise au pied de la lettre, fut cause qu'on crut que ces familles descendoient en effet de ces Dieux; mais comme cette idée étoit absurde, on s'imagina l'expliquer en disant

que ces Dieux, avant d'être mis au rang des Divinités, avoient été autant d'hommes : ce qui étoit faux. Et si on veut persister à le croire, que l'on croye donc les Bramines, lorsqu'une de leurs Tribus se dit la POSTÉRITÉ DU SOLEIL; & une autre, la RACE DE LA LUNE : les Incas du Pérou, lorsqu'ils se donnoient pour les fruits du mariage du Soleil avec la Lune : Enée, lorsqu'il se dit Fils de Vénus; & Romulus, quand il se donne pour Fils de Mars.

2°. La Chronologie Grecque ne fournit pas de meilleures preuves en faveur de la Mythologie prise dans un sens historique. Ces événemens seroient antérieurs à l'établissement des Olympiades : mais qu'est-ce que la Chronologie chez les Grecs avant cette époque? Sur quels calculs assurés s'apuie-t-elle? Citera-t-on comme un monument authentique, lumineux & digne de confiance dans tous ses points, la CHRONIQUE de PAROS, Chronique précieuse certainement, & d'autant plus conforme aux connoissances Chronologiques des anciens Grecs, que ses dates gravées sur le marbre n'ont pû s'altérer? Mais qui ignore que cette Chronique est d'un tems très-moderne relativement aux Époques Mythologiques? Qu'elle n'est ainsi d'aucune authenticité pour ces tems Mythologiques? Qu'elle nous présente seulement la maniere dont on se peignoit alors leur succession? Qu'elle a infiniment trop racourci les tems; & qu'elle a brouillé totalement les Origines Grecques, en bornant à la Gréce le Déluge de Deucalion qui n'est nullement Grec?

3°. Si les Grecs ont parlé d'Hercule, de Bacchus, de Jupiter, de Cadmus, &c. comme de Rois réels, on n'en peut rien conclure en faveur du systême qui en fait autant d'Êtres qui ont vécu sur la terre : il falloit nécessairement les représenter sous ce point de vue, dès qu'on en faisoit des Êtres personifiés : l'Allégorie eût été sans cela dénuée de tout sel & de toute grace.

Il y aura eu sans doute des Princes apellés Jupiter, Hercule, ou du nom de quelqu'autre Dieu comme JOVIEN, YAO, HÉRACLIUS, APOLLONIUS, HORUS, &c. Mais ils n'avoient de commun avec les Dieux que le nom. Les trente ou quarante Hercules que l'on a imaginés, sont aussi fabuleux que son histoire : ils ne prouvent que le désespoir de ceux qui ont voulu expliquer les Fables par l'Histoire, & qui pour cet effet nous donnent une Histoire fabuleuse : pareils à ces anciens Astronomes, qui, pour rendre raison du mouvement des Cieux, multiplioient les Cercles sans fin; & en imaginoient de nouveaux, pour chaque difficulté qu'ils n'avoient pas prévue.

Ajoutons que les Anciens prenoient indifféremment pour leurs Allégories des noms déja connus & des noms imaginaires : tout leur étoit bon, pourvu que l'Allégorie fût bien conçue & bien présentée. Ils adoptoient sur-tout de préférence, les noms qui prêtoient d'eux-mêmes à l'Allégorie, par les divers sens dont ils étoient revêtus.

Celui de CADMUS, par exemple, étoit sans prix pour un Allégoriste : car par sa propre signification, il désignoit non-seulement un personnage humain ; mais l'Orient, un Oriental, le Soleil qui préside à l'Orient, l'ANCIEN des jours, &c.

EUROPE n'étoit pas un nom moins merveilleux : non-seulement il désignoit une femme ; mais l'Occident, les Ténébres la Nuit, l'ANCIENNE des nuits ou la Lune ; la portion de Globe que nous habitons, &c.

THÉBES étoit susceptible d'autant de métamorphoses. Ce nom désignoit des Villes, des Vaisseaux, un Coffre, une Arche, le Systême Solaire composé de sept Planettes qu'on peignoit dans un Vaisseau, une Ville à sept Portes, &c.

Ne soyons donc pas étonnés que les Anciens se soient saisis de ces noms, qu'ils en ayent fait la base d'une multitude d'Allégories ; qu'ils en ayent composé des Familles nombreuses, dont l'histoire étoit toujours merveilleuse.

II.

Si le Culte des Fétiches anéantit l'Explication Allégorique de la Mythologie.

Il éxiste à cet égard un Systême que nous ne saurions passer sous silence & que nous proposerons ici dans toute sa force. Il consiste à rejetter également les Explications Historiques de la Mythologie & ses Explications Allégoriques : à soutenir qu'elles sont presque toujours également fausses ; qu'elles suposent toutes deux dans les hommes plus de connoissances, plus de sagacité, plus d'intelligence qu'ils n'en eurent : que la Religion Payenne naquit dans des Tems de barbarie atroce, où des Peuples à peu près pareils aux brûtes, se forgerent, par stupidité & par crainte, des Divinités Terrestres, regardant comme un Être Divin, excellent & redoutable, le premier être matériel qui leur venoit dans l'idée ; un os, une pierre, un fleuve, un chat, un rat, une plume, &c. que telles furent les Religions anciennes ; & que ce qu'on apelle ALLÉGORIES, fut une extravagance de plus pour plâtrer des opinions dont on rougissoit & qu'on ne pouvoit détruire.

§. 1.

Dévelopement de ce Systême.

Ce Systême est sur-tout dévelopé avec le plus de force & de la maniere la plus spécieuse, dans un Ouvrage très-intéressant par ses détails sur le Culte des DIEUX FÉTICHES (1), qu'on attribue à un Magistrat célébre par ses connoissances & par le bon usage qu'il en fait.

(1) Du Culte des Dieux Fétiches, ou Parallèle de l'ancienne Religion de l'Egypte avec la Religion actuelle de la Nigritie, in-12. 1760. pag. 285.

Le but de cet Ouvrage est de prouver que les Explications Allégoriques des derniers Philosophes Payens, ou le FIGURISME, comme il l'apelle, n'ont aucun fondement : qu'on a été plus heureux, à la vérité, lorsqu'on a voulu expliquer l'ancienne Mythologie par l'Histoire des Peuples, de leurs opinions, de leurs Souverains ; par l'intelligence des anciennes Langues ; par la connoissance des *Homonymies*, qui ne consistant qu'en différentes épithètes d'un même être, sembloient en faire autant d'êtres différens, & le multiplier à l'infini : mais que ces clés, très-bonnes pour l'intelligence des Fables historiques, ne suffisent pas pour rendre raison de plusieurs opinions dogmatiques & des Rites pratiqués des premiers Peuples.

» Ces deux points de la Théologie Payenne, dit-il, roulent ou sur » le Culte des Astres, connu sous le nom de Sabéisme ; ou sur le Culte, » peut-être non moins ancien, de certains objets terrestres & matériels » apellés FÉTICHES chez les Négres Africains, parmi lesquels ce Culte » subsiste ; & que par cette raison, j'apellerai FÉTICHISME (†).... Reli» gion générale, répandue fort au loin sur toute la Terre, qui doit être » examinée à part, comme faisant une Classe particuliere parmi les di» verses Religions Payennes....

» C'est ici.... un des grands Élémens qu'il faut employer dans l'exa» men de la Mythologie, & dont nos plus habiles Mythologues ne se » sont pas avisés, ou n'ont pas su faire usage, pour avoir regardé d'un » trop beau côté la chose du Monde la plus pitoyable en soi. Il est cons» tant que parmi les plus anciennes Nations du Monde, les unes tout-

(†) Notre Savant Auteur croit que ce terme a été forgé par nos Commerçans du Sénégal sur le mot Portugais FETISSO, qui signifie *chose fée*, *enchantée*, *divine*, *ou rendant des Oracles*, de la racine latine FARI, parler ; d'où vinrent *Fanum*, Temple ; & *Fatum* Destin, Sort ; dont on fit FÉTICHE. Je doute fort que le Portugais *Fetisso*, soit venu de *Fatum* : il tient à un autre mot plus énergique dans le sens même que lui donne notre Auteur ; le mot *Fade*, *Fae*, *Fée*, usité avec ces diverses prononciations en diverses Contrées. Je croirois encore moins que les Négres aient emprunté des Portugais, qu'ils regardoient comme des impies, le nom de tout ce qu'ils ont de plus sacré : il sera venu chez tous, d'une origine commune, de peuples beaucoup plus anciens : soit des Carthaginois, Maîtres de l'Afrique & du Portugal : soit de Peuples antérieurs encore à ceux-là. Les Négres tiennent donc de leurs Ancêtres & les Fétiches, & leur nom même. Car nous trouvons dans l'Antiquité les mêmes objets, nous en convenons avec l'Auteur, & le nom même que les Modernes leur donnent. Les Dieux des Egyptiens, des Phéniciens, des Cananéens, &c. étoient comme ceux des Négres, de vilaines petites Idoles ; apellées *Phta*, *Phetic*, *Phateiq*, dont les Grecs firent le mot *Pataïques*, & qui se conservant sans altération chez les Négres, est exactement leur mot *Fétique* ou *Fétiche*. Ce sont ces Fétiches, que les Cananéens de Jérusalem mirent sur les murs, lorsque serrés trop vivement par David, il ne leur restoit d'autre ressource (1).

(1) II. Liv. de SAMUEL. V. 6-8. selon l'Hébreu, ou II. Liv. des Rois selon la Vulgate.

» à-fait brûtes & grossieres, s'étoient forgées, par un excès de stupidité » superstitieuse, ces étranges Divinités Terrestres; tandis que d'autres » Peuples moins insensés adoroient le Soleil & les Astres.

» Ces deux sortes de Religions, sources abondantes de la Mythologie » Orientale & Grecque, & plus anciennes que l'Idolâtrie proprement dite, » paroissent demander divers éclaircissemens que ne peut fournir l'exa- » men de la vie des Hommes déifiés. Ici les Divinités sont d'un autre » genre, sur-tout celles des Peuples Fétichistes..... Croyance si ancienne » & si long-tems soutenue, malgré l'excès de son absurdité.

» On n'a point encore donné de raison plausible de cet antique usage, » reproché aux Egyptiens, d'adorer des Animaux & des Plantes de toute » sorte..... Il doit sa naissance aux tems où les Peuples ont été de purs » Sauvages, plongés dans l'ignorance & dans la barbarie..... Une partie » des Nations sont restées jusqu'à ce jour dans cet état informe : leurs » mœurs, leurs idées, leurs raisonnemens, leurs pratiques, sont celles » des Enfans. Les autres, après y avoir passé, en sont sorties plutôt ou » plus tard, par l'exemple, l'éducation & l'exercice de leurs facultés. » Pour sçavoir ce qui se pratiquoit chez celles-ci, il n'y a qu'à voir ce » qui se passe actuellement chez celles-là ; & en général, il n'y a pas de » meilleure méthode de percer les voiles des points de l'Antiquité peu con- » nus, que d'observer s'il n'arrive pas encore quelque part sous nos yeux, » quelque chose d'à peu près pareil.

L'Auteur exécutant lui-même ce qu'il vient de proposer, donne une description très-détaillée & très-intéressante du Fétichisme actuel des Négres & des autres Nations Sauvages. Mettons-en un exemple sous les yeux du Lecteur, afin qu'il saisisse mieux son raport avec le Fétichisme des anciens Peuples.

Dans le Royaume de Juidah, on reconnoît quatre Fétiches communs à la Nation entiere.

1°. Le SERPENT-RAYÉ, animal gros comme la cuisse d'un homme, long d'environ sept pieds, rayé de blanc, de bleu, de jaune, & de brun, à tête ronde ; les yeux beaux & fort ouverts, sans venin, d'une douceur & d'une familiarité surprenantes.

2°. Les grands Arbres, ou Bois Sacrés.

3°. La Mer & le Fleuve Euphrate.

4°. Une petite Idole d'argille, hideuse, qui préside aux Conseils, & devant laquelle sont toujours trois plats de bois, contenant une vingtaine de petites boules de terre pour le sort.

La seconde section de cet Ouvrage fait voir les raports de ce Fétichisme, avec celui des Peuples anciens, Egyptiens, Cananéens, Grecs, &c.

Dans la troisiéme & derniere, on examine les Causes auxquelles on a attribué jusques-ici l'origine de cette Religion absurde ; & en les com-

parant toutes, on en conclut (1) qu'elle fut uniquement » l'effet de » la crainte & de la folie dont l'esprit humain est susceptible, & la fa- » cilité qu'il a dans de telles dispositions à enfanter des superstitions de » toute espéce; qu'elle est du genre de ces choses si absurdes, qu'on peut » dire qu'elles ne laissent pas même de prise au raisonnement qui vou- » droit les combattre : à plus forte raison, seroit-il difficile d'alléguer des » causes plausibles d'une Doctrine si insensée.

Telle est l'analyse fidelle de cet Ouvrage, dont l'historique est exact, autant que curieux & intéressant.

Nous admettons également toutes les objections qu'on y voit contre les explications trop métaphysiques que donnerent des Fables les Philosophes Platoniciens : ils n'y eurent recours en effet, que parce qu'ils ne voyoient rien de mieux.

Et nous admettons également le principe, qu'il faut juger de ce qui a été, par ce qui est : que rien n'est plus propre à expliquer les tems passés, que les tems actuels. Principe, qui est une des grandes bases de notre Travail : le Monde ancien comparé au Monde moderne.

C'est d'après cela, qu'on voit que le Serpent de Juidah est le Serpent des Chaldéens, des Egyptiens, &c. que leurs Bois Sacrés sont ceux des Cananéens & des anciens Peuples si renommés : que leur Culte de l'Euphrate & de la Mer, est analogue à celui que ces mêmes Peuples, & sur-tout les Egyptiens, rendoient à l'Eau; & que leur vilaine petite Idole est parfaitement semblable au Phta des Egyptiens, qui indigna si fort Cambyse & ses Mages.

Ce fait a trop de raport à l'objet dont nous traitons actuellement pour le passer sous silence. Voici comment Herodote, à qui nous le devons, le raporte (2).

Ὡς δὲ δὴ καὶ ἐς τὸ Ἡφαίστου ἱρὸν ἦλθε, καὶ πολλὰ τῷ ἀγάλματι κατεγέλασε· ἔστι γὰρ τοῦ Ἡφαίστου τὤγαλμα τοῖσι Φοινικηΐοισι Παταΐκοισι ἐμφερέστατον, τοὺς οἱ Φοίνικες ἐν τῇσι πρῴρῃσι τῶν τριηρέων περιάγουσι. ὃς δὲ τούτους μὴ ὄπωπε, ἐγὼ δὲ σημανέω· Πυγμαίου ἀνδρὸς μίμησίς ἐστι.

Ἐσῆλθε δὲ καὶ ἐς τῶν Καβείρων τὸ ἱρὸν, ἐς τὸ οὐ θεμιτόν ἐστι ἐσιέναι ἄλλον γε ἢ τὸν ἱρέα. Ταῦτα δὲ τὰ ἀγάλματα καὶ ἐνέπρησε, πολλὰ κατασκώψας· ἔστι δὲ καὶ ταῦτα ὅμοια τοῦ Ἡφαίστου· τούτου δὲ σφεας παῖδας λέγουσι εἶναι.

Cambyse entra dans le Temple de Vulcain (à Memphis), & se moqua beaucoup de sa statue : elle ressembloit, en effet, aux Pataïques Phéniciens, que ce Peuple place autour des proues de ses Trirêmes. Or ces Pataïques sont parfaitement semblables à des Magots ou à des Pygmées.

Ce Prince entra aussi dans le Temple des Cabires, où leur Prêtre seul a droit d'entrer. Les statues de ceux-ci sont précisément comme celles de Vulcain, qui passe même pour leur Pere. Cambyse ne les ménagea donc pas davantage dans ses railleries, & il finit par les faire brûler.

(1) Ib. pag. 182 & suiv.

(2) Hérod. L. III. N°. 37.

2.

Que le Culte des Fétiches eut dans l'origine une cause raisonnable.

Mais, en rendant à ce Savant Auteur la justice qu'il mérite, & persuadés qu'on ne peut lui faire de la peine en discutant des objets de pure critique, sur tout quand on n'y est conduit que par l'ensemble d'une multitude d'autres recherches, nous ne saurions convenir que toute explication Allégorique des Fables religieuses des Anciens, soit dénuée de tout fondement : bien moins encore, que le Culte des Fétiches, qui, tel que nous le croyons & tel qu'il nous est présenté par des Voyageurs qui méprisent tout ce qu'ils ne connoissent pas & qui ne jugent que d'après le Peuple, est une extravagance & une folie sans égale, fut dans l'origine ce qu'il devint lorsqu'on en eût abusé.

Nous osons même dire, qu'il n'y a peut-être aucun fait dans l'Antiquité, qui prouve plus que le Culte des Fétiches, l'existence de ce Génie Allégorique qui présida, selon nous, à la formation de la Mythologie & à l'établissement des Cérémonies Religieuses.

C'est la crainte, dit notre Auteur, qui enfanta la superstition absurde du Fétichisme : on l'avoit déja dit, que la crainte a fait les Dieux.

Pourquoi en excluoit-on la reconnoissance & l'admiration ? Ces deux Passions ne sont-elles pas aussi capables que la crainte, de faire des Dieux ? L'expérience n'est-elle pas même d'accord ici avec nous ? Tous les Peuples Sauvages n'admettent-ils pas deux Principes ; l'un bon, qui ne doit pas être craint ; l'autre méchant, à qui il faut sacrifier pour prévenir les maux auxquels il se plaît ?

Si la crainte a fait adresser des Hommages à celui-ci, elle n'entra pour rien dans l'idée qui conduisit à celui-là.

Cette distinction qui est de fait, & qui se trouve chez tous les Peuples, méritoit d'être moins négligée par les beaux Génies qui ont traité de l'Homme & de ses Opinions.

Mais quel de ces deux sentimens, aura produit le Culte des Fétiches ?

Ce ne sera pas la crainte, considérée comme ce sentiment qui nous porte à ne rien faire qui puisse déplaire à un Être que nous regardons comme notre supérieur & comme la source de notre félicité : car on n'a pu envisager les Fétiches sous ce point de vue.

Sera-ce la crainte considérée comme le sentiment de notre foiblesse, qui nous remplissant de terreur, nous force à chercher la protection d'un être plus puissant que nous & capable de nous protéger ?

Mais, comment cette crainte pourroit-elle avoir produit le Culte des Fétiches ? Comment le Sauvage saisi de terreur, aura-t-il cru qu'un oignon, une pierre, une fleur, de l'eau, un arbre, une souris, un chat,

&c. pouvoit être son Protecteur, & le soutenir contre tout ce qu'il apréhendoit ?

Je sais bien, que la crainte ne raisonne pas ; mais ce n'est pas dans ce sens : on craint très-souvent un objet sans savoir pourquoi ; mais lorsqu'on s'adresse à un Protecteur, on sait toujours pourquoi ; c'est dans la persuasion qu'il pourra nous défendre : persuasion, qui a toujours un fondement, une base. Mais dans l'adoration du Fétiche, où est le motif ? qu'est-ce qui rassure contre la frayeur ? Qui a dit qu'il étoit au-dessus de l'homme ?

Dira-t-on que c'est par imitation ? ce n'est donc plus par crainte : mais il ne s'agit pas ici d'imitation ; il s'agit des motifs qui déterminerent le premier qui prit cet oignon, cette pierre, cette fleur, cet oiseau, cette souris, &c. pour son Protecteur, & qui le regarda comme l'être le plus capable de calmer sa crainte, de dissiper ses terreurs, de lui procurer les plus grands biens.

Il est impossible de concevoir un Être assez souche, assez stupide, assez épouvanté, pour s'imaginer que des Êtres inanimés tels que ceux-là, soient infiniment au-dessus de lui, beaucoup plus puissans que lui, en état de connoître ses besoins, ses maux, ses frayeurs, ses angoisses, & de le délivrer de toutes ces agitations en reconnoissance du bien qu'il lui fera.

Quel raport apercevroit ce Sauvage entre sa frayeur extrême, le sentiment du besoin qu'il a d'un secours extraordinaire, & la protection d'un tel Être ? Cependant, se déterminera-t-il, sans la persuasion d'un pareil raport ?

D'ailleurs, notre Auteur ne nous aprend-il pas lui-même, que les Sauvages ne font usage d'un Fétiche qu'après qu'il a été consacré par le Prêtre ?

La confiance au Fétiche est donc infiniment plus compliquée qu'on ne dit ; elle supose beaucoup plus de combinaisons qu'on n'en accorde à des Sauvages brûtes, sans intelligence.

En effet, cette Consécration antérieure démontre :

1°. Que ce Sauvage est très-persuadé que son Fétiche ne sauroit le protéger par lui-même.

2°. Qu'il peut être mis à même, par une impulsion étrangere, de le protéger.

3°. Que la Consécration du Prêtre produit cet effet.

4°. Qu'il y a donc dans cette Consécration, une efficace qui change la Nature de Fétiche.

5°. Qu'alors, le Fétiche devenu très-supérieur à ce qu'il étoit auparavant, est en état de le protéger.

Mais par quel prodige, ces paroles du Prêtre peuvent-elles le rassurer contre ses frayeurs ? Comment se persuade-t-il que le Prêtre ne le trompe pas, & qu'il peut se confier dans son Fétiche ?

C'est, selon-moi, ce à quoi on eût dû faire attention, avant de déclarer

tous les premiers hommes, de quelque Contrée que ce soit, foux & imbécilles au premier Chef.

Dès-lors, on voit de la maniere la plus sensible que ces premiers hommes reconnurent un Être supérieur à tout ce qui existe.

Que cet Être devoit être honoré par certaines Cérémonies, dont le Prêtre étoit le Directeur.

Que sans le secours de cet Être, on ne pouvoit rien.

Qu'on peut se le rendre favorable par sa conduite: sur-tout en réverant les Etres, par lesquels il se plaît à faire du bien aux hommes.

Et en consacrant quelques-uns de ces Etres, comme le gage des bienfaits futurs qu'on recevra de cet Etre suprême & de sa présence au milieu des Créatures, qui le servent & qui implorent sa protection.

Il y aura dès-lors des Fétiches consacrés, de quelque nom qu'on les nomme, Theraphim, Betyles, Marmousets, Statues, Animaux, Oignons, &c.

Il y en aura pour chaque Famille, pour chaque Ville, pour chaque Tribu, &c. Car tous ont également besoin de la Protection Divine.

On honorera ces Fétiches comme gages de la présence & de la protection Divine.

On punira celui qui leur aura nui, comme troublant l'ordre public & particulier; comme ne respectant pas un objet de Culte, sur lequel il n'a aucun droit; & comme ayant commis une action qui peut indisposer la Divinité.

Tout s'explique par ce moyen. On voit même comment cet usage, qui n'étoit dans l'origine qu'un signe, qu'un Symbole allégorique de la Présence Divine, se sépara insensiblement de son vrai motif: pourquoi des Peuples ignorans, ne peuvent plus rendre raison de leur croyance & des vues qui firent établir ce qu'ils ne font plus que par imitation & par habitude: & combien on risque de se tromper en jugeant des usages des Peuples par leur conduite postérieure, sans remonter à leur origine & aux vraies Causes qui purent seules faire recourir à ces usages; & en ne distinguant point l'usage d'une chose, de ce qui y a conduit.

C'est ainsi que les Arts sont fondés sur des principes qui échapent à celui qui les exécute en simple manœuvre & par routine; & sans lesquels cependant on ne seroit jamais parvenu à les perfectionner.

Ajoutons que ce seroit une singuliere maniere de raisonner, d'expliquer les usages des Peuples policés, uniquement par ceux des Nations Sauvages; & pour nier ce que les Anciens disent, de se servir de ce que l'on fait dire, ou que l'on attribue à des Modernes, peut-être encore très-mal à propos.

Il est bien plus naturel, ce me semble, & plus aisé de comprendre que des Peuples, après avoir eu des Idées saines de la Divinité, les laisserent altérer peu-à-peu par diverses révolutions, que de croire qu'ils avoient com-

mencé par des idées absurdes, & qui ne peuvent tomber dans l'esprit d'une Société d'hommes encore toute neuve, & que rien ne lie par le préjugé.

§. III.

Ce Systême ni aucun autre ne peuvent se passer des Explications Allégoriques.

Enfin, lors même que nous accorderions tout cela, il resteroit encore à expliquer une multitude d'Allégories qui ne sont point partie de ce Culte grossier; mais qui tiennent à l'Agriculture, au Calendrier, aux Fêtes, aux Loix, à tout ce qui constitue un Peuple sage & agricole.

Ainsi, il faut toujours revenir aux Allégories, quelque Systême que l'on embrasse: ce n'est donc plus différer que du plus au moins.

En effet, l'Histoire & la superstition n'étant point suffisantes pour rendre raison de la masse entiere des Fables, tous les Systêmes étant obligés de convenir que les Anciens ont employé les Allégories, & l'Antiquité entiere n'étant sans elles qu'un cahos inconcevable, il en résulte que l'on a trop dédaigné les Allégories; & qu'on s'est privé par-là d'une clé sans laquelle on ne sauroit pénétrer dans l'Antiquité.

L'Histoire de chaque Peuple est mêlée de faits Allégoriques, qui l'embrouillent & l'obscurcissent si l'on ne sait point en séparer ces choses.

Les Symboles de chaque Peuple, de chaque Ville, &c. sont de vraies Allégories.

Sans le secours de celles-ci, il est impossible de débrouiller les Hiéroglyphes Egyptiens.

La Théologie de ces mêmes Peuples, liée avec leurs Hiéroglyphes, est inintelligible sans les Allégories.

La Théologie des Indiens, de ces anciens Sages si vantés, n'est qu'un cahos d'absurdités, si on la prend au pied de la lettre: tandis qu'elle paroît quelquefois briller d'une vive lumiere, & qu'on y découvre des traits d'une grande sublimité, dès qu'on la prend dans le sens Allégorique.

Il en est de même des ARABES. M. LE CLERC, ennemi déclaré de l'Allégorie, ne peut s'empêcher de convenir (1) que le goût de ce Peuple pour la Philosophie ne lui fit point perdre l'amour qu'il avoit pour les ALLÉGORIES, & que leurs Savans proposerent la plûpart de leurs Découvertes Physiques en les embellissant par des paraboles & des narrations fabuleuses: tant il est vrai qu'il en faut toujours revenir aux Allégories Orientales.

Les CELTES Septentrionaux ont également une Mythologie conservée

(1) *Bibl. univ.* T. III. 1686. p. 77.

dans l'Edda, inintelligible si on ne l'éclaircit par l'Allégorie, & que nous expliquerons dans la suite, en la comparant en même tems avec celles des autres Peuples.

Il n'est pas jusqu'aux Chinois, chez qui l'on ne trouve des traces frapantes de ce Génie : toutes leurs Histoires des tems qui précéderent le siecle d'Yao, est entiérement dans ce goût : aussi a-t-elle été inintelligible pour ceux qui n'ont pas pensé à la considérer sous ce point de vue.

Enfin les Hébreux eux-mêmes ont fait un usage fréquent des Emblêmes, des Symboles, des Allégories & des Types. : leur Histoire, leurs Coutumes, la conduite & les discours de leurs Prophètes, sont souvent inintelligibles, si l'on n'a pas recours aux Allégories.

Aussi les Interprètes & les Critiques les plus éclairés, ont démontré dans tous les tems, comme nous l'avons vu plus haut, que les Livres sacrés des Hébreux étoient remplis d'Allégories de la plus grande beauté : qu'elles brillent dans les premiers Chapitres de la Génèse, dans toutes les parties qui composoient l'Arche & le Tabernacle, dans les habillemens & les ornemens du Souverain Sacrificateur, dans le style figuré des Prophètes & dans leurs actions emblêmatiques : telles que le mariage d'Osée, le sommeil d'Ezéchiel, les animaux de Daniel, &c.

C'est encore allégoriquement que les bénédictions de la Loi Mosaïque furent prononcées de dessus le Mont Garizim & les malédictions, de dessus le Mont Hebal ; parce que celui-là étant très-fertile, tandis que celui-ci est stérile & aride, on faisoit connoître par la circonstance même des lieux où se passerent ces cérémonies que si le peuple Hébreu étoit juste, son Pays seroit comme le Mont Garizim ; tandis que s'il se conduisoit autrement, ses Terres deviendroient un désert comme le Mont *Hebal*.

Ne soyons donc pas étonnés si les Ouvrages des Rabbins sont remplis d'Allégories : ils s'étoient instruits à l'école des Anciens Sages de l'Orient. C'est à ce sujet que Maimonides disoit (3) » : leurs *Allégories* sont des Fa-
» bles dont la Morale n'est pas difficile à découvrir, & qui sont relatives à
» des manieres de parler qui étoient communes dans ces tems-là & aisées à
» entendre.

§. 2.

Oracles & Enigmes Allégoriques.

Ajoutons que ce langage Allégorique se fait également sentir de la maniere la plus vive dans les Oracles de l'Antiquité sacrée & profane, soit

(3) Cité dans la Bibl. Angl. T. II.

qu'ils ayent été annoncés de vive voix, ou qu'ils ayent été manifestés par des songes & des visions.

Dans Homère (1) les huit petits du Passereau & leur Mere dévorés par un Dragon, sont neuf années pendant lesquelles les Grecs se consumeroient en vain contre la Ville de Troye, & une dixieme où ils la prendroient. Celle ci est le Dragon qui dévore les neuf autres.

Tout comme dans Moyse, sept Vaches grasses dévorées par sept Vaches maigres, sont sept années d'abondance auxquelles succedent sept ans de famine.

Aussi, les Poëmes d'Homère sont dénaturés dès qu'on n'en connoît pas le Génie Allégorique. S'ils faisoient une si vive impression chez les Anciens, s'ils les regardoient comme des Ouvrages Divins, tandis que nous n'y voyons rien de si merveilleux, s'ils sont pour nous comme un Corps sans ame, c'est sur-tout parce que les Anciens apercevoient sous cette écorce, les beautés sublimes qu'offroient à chaque pas les Allégories dont ces Poëmes sont remplis, tandis que ces beautés sont perdues pour nous. C'est ainsi que les Comédies sont insipides d'une Nation à une autre, lorsque des allusions en font le principal mérite, & que ce mérite devient nul dès qu'on n'est pas au fait de l'allusion.

Nous voyons également le goût des Fables & des Enigmes, répandu dès la premiere Antiquité chez les Peuples éclairés.

La Fable du frere d'Abimelech, fils de Gédéon, dont nous avons déja parlé & destinée à détourner les Sichémites de prendre Abimelech pour Roi, est une preuve de l'existence de l'Allégorie chez les Hébreux, dès la plus haute Antiquité.

Celle de MENETIUS, de l'Estomac & des Membres du Corps, & par laquelle il réconcilia le Peuple de Rome avec le Sénat, & qui est dans le même goût, démontre l'existence de ce Génie chez les Romains.

Diogène Laërce nous a conservé cette Enigme de CLÉOBULE, un des sept Sages, & en vers Grecs: « douze Enfans d'un même Pere eurent chacun » trente Filles brunes & trente Filles blondes, qui eurent la vertu d'être im» mortelles : aucune cependant ne fut exempte de la mort.

Il en existe une très-remarquable dans l'ECCLÉSIASTE de Salomon (2).

» Les Gardes de la maison tremblent, ses Hommes forts se courbent : cel» les qui avoient accoutumé de moudre, sont réduites à un petit nombre & » deviennent oisives : ceux qui regardoient par les fenêtres sont obscurcis : » les deux battans de la porte sont fermés vers la rue : les filles de l'harmonie » sont abaissées : l'amandier fleurit, le cable d'argent se déchaîne, les ci-

(1) Iliad. B.
(2) Ch. XII.

» pales se rendent pesantes, le vase d'or se débonde, la cruche se brise sur » la fontaine, & la roue se rompt sur la citerne.

Telle étoit alors la vogue des Enigmes & des Allégories, que les Rois faisant assaut de bel-esprit, mettoient une partie de leur ambition à se faire des défis à qui les expliqueroit le mieux : que les jeunes filles s'en amusoient dans leurs jeux, comme l'on s'est ensuite amusé de rebus, de logogryphes & d'énigmes : & que les Sages ne les dédaignoient pas.

Tel étoit alors le vaste Empire de l'Allégorie, dont on voudroit en vain nier aujourd'hui l'existence.

ARTICLE V.

Causes qui avoient fait perdre de vue le Génie Allégorique.

LES Preuves par lesquelles nous venons de démontrer que l'Antiquité faisoit le plus grand cas de l'Allégorie, & qu'elle ne cessa de s'en servir, pour transmettre aux Hommes les connoissances les plus utiles, auront sans doute paru aussi fortes & frapantes que nouvelles à nos Lecteurs : mais étonnés de leur solidité & de la lumiere que ces Observations jettent sur l'Antiquité, ils seront peut-être plus surpris encore que l'intelligence des Allégories ait pu échaper aux Hommes : que le souvenir s'en soit tellement effacé, qu'on ait toujours pris pour des Visionnaires & pour des esprits systématiques, indignes d'aucune créance, ceux qui ont soutenu l'existence de l'Allégorie chez les Anciens, & qui ont voulu expliquer la Mythologie par ce moyen. Etoit-il possible, dira-t-on, qu'une méthode aussi constante, aussi commune, & inventée pour l'instruction des hommes, tombât totalement dans l'oubli ? Que la tradition en laissât perdre le fil, qu'il ne s'en fût conservé aucun vestige, qu'elle eût échapé à nos Savans Modernes qui ont répandu tant de lumieres sur l'Antiquité ; & que ceux qui ont voulu expliquer ce qu'ils prenoient pour des Allégories, n'eussent pas mieux réussi, s'il y avoit quelque chose de réel dans leur systême ?

Nous ne saurions donc nous dispenser, pour ne laisser aucun doute sur les grandes vérités que nous proposons, d'entrer ici dans quelque détail sur les causes qui firent anciennement perdre de vue le sens des Allégories Primitives, & qui n'y laisserent apercevoir que des Traditions Historiques ; & sur celles qui s'oposerent à ce qu'on pût ensuite en retrouver l'intelligence.

Ces causes ne seront pas difficiles à trouver : elles se présentent en foule : nous indiquerons d'abord celles qui firent oublier que la Mythologie fut Allégorique, & ensuite celles qui empécherent qu'on restituât les Allégories Anciennes.

I.

Causes qui anéantirent la Connoissance des Allégories.

Ces Causes furent en grand nombre. On peut désigner comme principales :

1°. Le penchant qu'ont les hommes pour le merveilleux.

2°. L'altération des Langues & l'insuffisance des Traductions.

3°. Le respect pour les choses sacrées.

4°. Les révolutions terribles qui bouleverserent les connoissances primitives, avec les Empires qui les avoient vu naître.

§. 1.

Amour pour le merveilleux.

Trop de causes s'oposoient à la conservation & au maintien des Allégories Anciennes, pour qu'elles pussent être long-tems entendues & qu'elles ne fussent pas altérées, de la façon la plus étrange, en les prenant au pied de la lettre.

Le penchant qu'ont les Hommes pour le merveilleux étoit seul suffisant pour causer tout ce ravage.

Mais qu'y a-t-il de plus merveilleux que la lettre de la Mythologie ? Quel Ouvrage peut-on mettre en parallèle à cet égard avec elle ? Toujours étonnante, on n'y voit jamais rien de naturel, tout y est porté à l'extrême, tout y est hors de régle : l'imagination y est toujours exaltée.

Les Dieux descendent sur la terre, ils s'y associent à de simples mortelles, ils y bâtissent des Villes, ils y gardent les troupeaux des Rois ; le Ciel se peuple de mortels qui y vivent d'ambroisie, qui y humen le Nectar, qui épousent des immortelles.

La Nature offre par-tout les monstres les plus étranges dans le Ciel, dans l'air, sur la terre & dans l'onde : elle abonde en Centaures, en Sphynx, en Satyres, en Tritons, en Harpyes, en Phénix, en Griffons ; les Serpens y sont semés à pleines mains & de toutes les façons ; Serpens à plusieurs têtes, Serpens Symboliques, Serpens attelés aux chars des immortels, Serpens divins, Serpens qui instruisent les hommes, Serpens qui terminent des corps d'hommes & de femmes, Serpens qui servent de chevelure, & qui ornent jusqu'au bouclier de la Déesse de la Sagesse.

Ici, des personnages à cent têtes, à cent bras, qui se jouent de la Nature, qui sans effort entassent montagnes sur montagnes, qui veulent prendre par escalade & d'assaut, non les murs de quelque chétive Ville, mais le Ciel lui-même, demeure éternelle & exhaussée des Immortels ; & qui se rient de leurs foudres & de leur puissance redoutable.

Là des Héros qui exécutent seuls, ce que des Peuples entiers ne pouvoient faire.

Par tout les Etres naturels s'animent & se revêtent des idées les plus gracieuses & les plus pittoresques. Ce n'est plus l'Air, le Feu, la Terre, l'Eau, le Bled, le Vin, le Soleil, la Lune &c. qu'on voit & dont on parle : c'est plus que tout cela, ce sont des Divinités : c'est Junon, Vesta, Cybèle, Neptune, Cérès, Bacchus, Apollon & Diane, Frere & Sœur, &c.

Rien ne s'opere que par le concours des Divinités : elles combattent avec les hommes, pour & contr'eux : elles les blessent, elles en sont blessées : elles assiégent leurs Villes, elles les prennent quelquefois, & quelquefois elles sont repoussées. C'est tout comme les Contes des Fées.

Des événemens qui font les Dieux si petits & les hommes si grands, seroient-ils faux ? Non sans doute : les hommes abandonneront-ils des récits aussi glorieux, en y attachant un sens historique, qui en fera disparoître le merveilleux en le réduisant à sa juste valeur ? Encore moins. Fera-t-on l'affront aux anciens Philosophes, aux Poëtes les plus distingués, à Homere lui-même, de ne pas prendre au pied de la lettre ce qu'ils ont enseigné sur les Dieux, comme s'ils avoient voulu tromper les hommes ? Cela ne se pouvoit.

Ainsi, plus la Mythologie renfermoit de merveilles absurdes en les prenant au sens littéral, & plus on s'affermissoit dans l'opinion qu'elle n'avoit rien d'Allégorique.

§. 2.

L'altération des Langues ; & l'insuffisance des Traductions.

Si les mots tiennent aux idées, les idées tiennent également aux mots, sur-tout dans les Sciences qu'on se transmet par tradition ; mais telle étoit la Mythologie : elle passoit de pere en fils, par tradition & sans examen : elle tenoit donc essentiellement aux mots, dont on se servoit pour l'exprimer ; & sur-tout aux noms Allégoriques, qui en faisoient la base essentielle.

Ces noms durent donc être regardés, par des Peuples qui ne réfléchissoient pas, comme des noms propres d'êtres réels ; & de-là, l'existence nécessaire de ces Etres.

Aussi, lors même que les Langues changeoient, on laissoit subsister ces noms comme n'ayant aucun sens particulier ; ensorte que la Religion de ces Peuples étoit chargée de noms barbares & dont on ignoroit totalement le sens ; mais que l'on prenoit par conséquent pour des noms de Dieux réellement existans.

C'est ainsi que les Mystères de Samothrace avoient conservé les noms Orientaux de leurs Divinités, tel que celui de Cabires, qui d'Allégoriques, devinrent ainsi des Noms propres dont toute l'énergie étoit dénaturée. C'est ainsi que les Latins conservant le nom Allégorique de la Divinité, Ieou, en firent le Dieu *Iove* ou *Iou-piter*, que nous prononçons Jove & Jupiter, & qui ne présentoit plus de signification.

C'est ainsi que les Freres Arvaux, Ordre de Prêtres Romains, s'exprimerent toujours dans leurs Actes & dans leurs Inscriptions, même au tems des Empereurs, en termes empruntés de l'Antiquité & qui n'étoient

plus

plus en usage: » ce qui se faisoit aparemment, dit à ce sujet M. le Clerc (1) » pour suivre l'ancienne Coutume: comme l'on faisoit en tout ce qui » regardoit la Religion, où l'on conservoit avec soin les anciens Formulaires.

Lors même qu'on auroit voulu changer ces noms en d'autres équivalens, le Peuple s'y seroit oposé; il eût cru qu'on vouloit changer ses Dieux: aussi les mots consacrés à la Religion sont-ils dans toutes les Langues ceux qui ont le moins changé, ensorte qu'il en faut toujours chercher la signification dans des Langues plus anciennes.

La Religion Chrétienne est elle-même remplie d'une multitude de mots Grecs, tels que Dieu, Apôtre, Mystère, Synode, Symbole, Evêque, Prêtre, Diacre, Ecuménique, Catholique, Baptême, &c.

Et cependant la plûpart des Peuples qui professent cette Religion n'entendent point le Grec & ne peuvent sentir par leur propre langue l'énergie de ces termes, très-significatifs en Grec.

Il en fut de même chez les Anciens: toujours ils se servirent de mots sacrés, antérieurs à leur siécle, à leur Langue: & il en faut aller chercher la signification dans de plus anciennes, jusqu'à ce que de Langue en Langue on arrive à la Primitive.

C'est une observation qui a échapé aux Savans qui ont cru qu'il étoit absurde qu'on cherchât dans l'Orient l'origine des noms portés par les Divinités Grecques: ils ne consultoient en cela que leur aversion pour les étymologies orientales, & non la nature: encore moins, les Grecs eux-mêmes, qui avouoient qu'avant l'arrivée des Colonies orientales, leurs Dieux n'avoient point de noms.

L'Histoire Allégorique de ces Dieux se traduisoit à la vérité d'une Langue dans une autre.

En Egypte, par exemple, d'abord écrite en caractères hiéroglyphiques, ou en peintures à tapisserie, elle fut traduite de bonne-heure en Langue vulgaire par le second Thot. Les Mythologues Phéniciens traduisirent dans leur Langue, ce qu'ils trouverent à cet égard dans les anciens Monumens de leur Pays. Toutes ces Traditions orientales furent rendues par les Grecs dans leur propre Langue; & traduites encore de nouveau par les Romains.

Mais il étoit impossible que ces Traductions fussent exactes & que le sens Allégorique se maintînt long-tems sans erreur & sans dépravation au milieu de tous ces chocs & de tant de Traductions, quelque soin qu'on y aportât.

D'un côté, les mots d'une Langue ne correspondent jamais exactement aux mots d'une autre, sur-tout dans les sens figurés & Allégoriques: mais

(1) Bibl. Choisf. Tom. XIV. p. 17.

un mot pour un autre en pareille occasion, dénature totalement une Allégorie : elle s'altere sur-tout lorsque l'on rend un nom apellatif & allégorique par un nom propre. C'est ainsi que Sanchoniaton devient inintelligible, dès qu'on traduit les noms de SHEM & de HERTH ; qui signifient le *Ciel* & la *Terre*, par ceux d'URANUS & de GHÉ, comme on l'a fait dans toutes nos Traductions modernes ; car ces noms d'URANUS & de GHÉ n'offrant à l'esprit que les idées ordinaires d'un homme & d'une femme, on prend tout ce qu'on en dit pour un récit historique, parce qu'il n'y a plus rien qui avertisse que c'est une Allégorie.

D'un autre coté, on ne pouvoit plus comparer les dernieres copies avec l'original, avec le texte de la premiere de toutes les Mythologies ; il étoit donc impossible de les ramener au sens primitif & de s'apercevoir qu'on en avoit totalement dénaturé l'esprit, jusques à ce que dans ces derniers tems on eût vu naître la connoissance des Langues anciennes de l'Orient & l'art de la critique porté à un si haut point, dont les Anciens n'avoient nulle idée.

Ainsi les Traductions, comme celles de Sanchoniaton, loin d'être utiles pour la vérité, faisoient disparoître de plus en plus la force & la beauté de l'Allégorie, par la persuasion où avoient été tous les Traducteurs que ce qu'ils traduisoient étoit un récit purement historique, ensorte qu'ils négligeoient sans s'en apercevoir tout ce qui auroit été capable de ramener au sens Allégorique.

§. 3.

Respect pour les choses sacrées.

Peut-être à force d'absurdités, eût-on soupçonné que la Mythologie n'étoit qu'une suite d'Allégories, si elle ne s'étoit pas incorporée avec tout ce que les Anciens avoient de plus sacré : si elle n'avoit pas fait une partie essentielle de leur culte : si elle n'avoit pas tenu de la maniere la plus étroite à leurs Cérémonies les plus augustes & les plus respectables à leurs yeux.

La Mythologie tenoit en effet à la Religion de tous les Peuples Payens, à leurs Dieux, à leurs Temples, à leurs Forêts sacrées, à leurs Fêtes, à leurs Sacrifices, aux Traditions qui faisoient la base de tous leurs Rits, &c.

Mais plus la Mythologie étoit liée avec tout ce qu'il y avoit de plus sacré, & plus on dut s'attacher au sens littéral & lui sacrifier le sens Allégorique. Sacrifier le premier au second, c'eût été se détacher de tous ces objets auxquels on mettoit toute sa confiance ; c'eût été rentrer dans une simplicité dont on étoit incapable ; c'eût été ne plus penser en Peuple.

Le Peuple accoutumé à une Mythologie littérale, à des Dieux qu'il envisageoit comme réels, à des peintures qu'il croyoit être des représentations historiques, flatté du spectacle agréable que ces Tableaux lui offroient ; touché de pouvoir se rendre sensibles les objets de son culte ; per-

ſuadé fermement que ces choſes étoient telles qu'il les voyoit, & qu'on les lui avoit toujours préſentées; toujours entraîné par ſes ſens qui lui perſuadoient que ce qu'on avoit toujours pratiqué & toujours cru, étoit néceſſairement tel qu'il le voyoit & tel qu'on l'avoit toujours vu; le Peuple, en un mot, à qui il faut des faits & non des raiſonnemens abſtraits, dut perdre de très-bonne-heure toute idée de Dieux Allégoriques, & de Cérémonies Symboliques : il dut prendre tous ces objets, dans le ſens le plus littéral.

Dès qu'on fut accoutumé à cette Religion dégradée, à ces Dieux qui avoient remplacé des Etres Allégoriques, à ces Cérémonies qui n'avoient plus de ſens, à cette lettre qui tue, ils ne furent plus capables de remonter au ſens Allégorique de ces choſes; & tout ce qui y fut relatif, ne fut plus regardé que comme des viſions, & comme une inſulte aux Dieux, que rien ne pouvoit expier.

De-là, le ſilence auquel furent condamnés ſi long-tems à ce ſujet les Savans du Paganiſme, & leurs vains efforts pour rétablir le ſens Allégorique, lorſqu'ils furent obligés par les motifs les plus preſſans, à y recourir, pour pallier une Religion dont l'abſurdité ſe manifeſtoit de toute part, & qui ne pouvoit plus en impoſer aux hommes.

D'ailleurs le Peuple n'a ni le tems ni la volonté d'étudier & de ſe plonger dans les abſtractions de la Métaphyſique : il s'attache donc auſſi tôt à la lettre, qui eſt à ſa portée, qui n'exige aucun effort & qui devient pour lui un flambeau toujours viſible. Je croirois donc volontiers avec l'illuſtre Auteur du Culte des Fétiches, que la plûpart des Payens actuels ne voient rien au-delà de leurs Fétiches; & que chez ceux de l'Antiquité, un grand nombre ne s'élevoit pas au-delà de leurs Animaux ſacrés, des Théraphims, des Bétyles, des Statues Sacrées, &c. vrais Fétiches pour eux.

§. 4.

Révolutions anciennes.

Les Sciences, effet unique du loiſir & des plus profondes méditations, ne peuvent naître, ſe cultiver & ſe tranſmettre que dans le ſein de la paix & du bonheur. Ce n'eſt pas lorſque les fortunes ſont anéanties, l'ordre renverſé, les Savans diſperſés, les Bibliothéques diſſipées ou jettées au feu, les Peuples réduits à chercher leur ſubſiſtance, emmenés en exil & en captivité ou livrés aux fureurs d'un ſoldat altéré de ſang & de carnage, qu'on peut ſe livrer à des recherches littéraires.

Les Connoiſſances primitives, & ſur-tout celles qui étoient fondées ſur la baſe fine & délicate de l'Allégorie, durent donc recevoir les plus terribles atteintes par les révolutions étranges qui fondirent ſur les anciens Empires de l'Orient, berceau de l'Allégorie, & qui les anéantirent les uns après les autres. Des ſiécles de ténébres durent néceſſairement ſuccéder à des ſiécles de

lumiere, éclipser tout leur éclat. Les Sages d'alors durent périr, sans laisser des Disciples capables de les remplacer; & avec eux, durent s'anéantir leurs écoles & leurs connoissances: tandis que les Monumens qui échaperent à ces convulsions désastreuses, fondés sur des Allégories que marquoit la lettre, désormais seule, ne pouvoient supléer à cette perte & n'étoient propres qu'à induire en erreur.

Ceci arriva d'autant plus aisément, qu'il y avoit alors beaucoup moins de lumiere; que les Lettres étoient en très-petit nombre; qu'on avoit peu de moyens de rendre les connoissances communes; que celles-ci renfermées entre les principales familles d'un Etat, périssoient nécessairement avec ces familles, toujours les premieres victimes des révolutions qui accabloient les sociétés dont elles faisoient partie.

On demanderoit en vain aux Nations qui habitent actuellement les Contrées où fleurirent autrefois les Empires les plus célébres; aux Guébres descendans des anciens Perses & de leurs Mages; aux Coptes descendans des anciens Egyptiens si illustres par leurs connoissances; aux Arabes qui errent avec leurs nombreux Troupeaux dans les plaines que fertilisoient avec tant de succès les Chaldéens si vantés; on leur demanderoit en vain à tous, le sens qu'attachoient leurs devanciers aux monumens qui subsistent encore parmi eux; encore moins s'ils connurent jamais l'Allégorie.

La sagesse des Orientaux passa avec eux comme une ombre; quelques débris ont échapé à cette ruine; mais la plûpart ne disent rien ou paroissent de la plus grande absurdité, si l'on ne va pas au-delà de ce qu'ils semblent dire, si l'on ne rétablit le sens Allégorique auquel ils durent leur existence.

II.

Causes qui empêcherent le rétablissement du sens Allégorique.

1°. *La Dégradation du Paganisme.*

Lorsqu'une fois les Peuples ont laissé échaper quelque vérité, il est très-difficile de les y ramener, sur-tout lorsque l'erreur s'est incorporée avec la masse des connoissances les plus intéressantes, & qu'elle tient aux préjugés les plus puissans.

Mais, tel étoit le cas de la substitution de la lettre à l'Allégorie chez les Payens.

Accoutumés à une Religion dégradée & à des Dieux qu'ils s'étoient faits, ils ne pouvoient être ramenés à celle qu'ils avoient perdue de vue. Plus les esprits s'étoient avilis, en prenant à la lettre des récits que leurs Auteurs avoient cherché à rendre absurdes & extravagans, afin qu'on sentît la nécessité de n'en voir que l'allégorique, & plus il étoit difficile de remonter les ressorts de ces ames dégradées, dont les yeux ne pouvoient plus sou-

tenir l'éclat du vrai. Cet oubli même se tournoit en preuves, contre l'existence primitive des Allégories.

C'est par cette raison qu'il fut impossible de ramener le Paganisme à son institution premiere & allégorique.

2°. L'ignorance des derniers Philosophes Payens.

Les derniers Philosophes Payens, à la vérité, qui virent que la lettre alloit anéantir pour jamais le Paganisme, auquel la Religion Chrétienne portoit les atteintes les plus terribles, crurent pouvoir sauver le culte des Idoles, en revenant enfin à ce sens allégorique abandonné depuis si long-tems : alors l'Allégorie parut se réveiller avec un grand éclat ; mais ce ne fut que pour un instant & pour disparoître avec la Religion qu'elle vouloit défendre.

N'en soyons pas surpris. La Religion Payenne étoit parvenue à un tel point de démence, qu'il étoit impossible d'en pallier toutes les erreurs, toutes les extravagances ; & elle s'étoit si fort éloignée de ce qu'elle étoit dans le tems que l'Allégorie n'avoit rien d'obscur, que le retour à l'Allégorie ne pouvoit excuser toutes les parties de cette Religion, sur-tout les plus choquantes.

D'ailleurs ces Philosophes avoient si peu de connoissance de l'Antiquité & des Langues qui avoient donné lieu à toutes ces choses, ils étoient si peu au fait des Mythologies étrangeres & antérieures à la leur, & si peu versés dans le genre d'érudition qu'exige l'explication des Allégories, qu'ils devinoient plutôt qu'ils n'expliquoient ; & qu'ils ne purent jamais élever leurs systêmes sur une base solide.

Aussi ne persuaderent-ils personne, pas même les Payens, qui continuerent à prendre la Mythologie dans le sens le plus littéral.

L'Allégorie mal défendue par les uns, & regardée comme des chimères par les autres, demeura donc sans effet, & ne put justifier la Religion Payenne. Cette tentative lui devint également funeste à elle-même : car non-seulement l'on fut dès-lors persuadé qu'elle ne pouvoit se soutenir que par des Systêmes erronés, mais on en redouta l'usage, comme s'il conduisoit nécessairement à l'erreur, & qu'il ne fut bon que pour donner à celle-ci des couleurs spécieuses.

3°. L'abus même des Allégories.

Si les combats que les Peres de l'Eglise livrerent avec tant de succès aux explications imparfaites & hasardées que les Philosophes Payens donnoient des Allégories Mythologiques, avoient porté le coup le plus funeste au Génie Allégorique qui avoit présidé à leur formation, l'abus énorme qu'on avoit fait de l'Allégorie sacrée avoit produit à peu près le même effet, relativement à une autre branche de ce génie, les portions Symboliques &

Allégoriques des Livres Sacrés. Etude qui est aujourd'hui autant négligée qu'on en étoit avide dans les premiers siécles de l'Eglise.

Les Hommes, fatigués d'explications dénuées de preuves solides, qui n'éclaircissoient rien, qui obscurcissoient plutôt des passages très-clairs & très-simples, &qui tendoient à faire dire aux Auteurs Sacrés tout ce qu'on auroit voulu, si une fois on les avoit érigées en principes, les Hommes, dis-je, sentirent aisément le vuide & le danger d'une pareille méthode : ils s'en dégoûterent donc ; & s'attacherent de plus en plus au sens littéral, persuadés qu'il valoit mieux étudier ce qui étoit, que de connoître jusques où pouvoit s'étendre le Génie inventeur des hommes, en donnant l'entorse dans tous les sens à un texte, pour y faire apercevoir des choses qui n'y pouvoient pas être, qu'on n'avoit point cherché à y mettre, qui étoient nécessairement l'effet d'une imagination déréglée.

Ainsi, à mesure qu'on se raprochoit de la vraie maniere d'étudier, qu'on se perfectionnoit dans la connoissance des Langues, de l'Antiquité, d'une saine Critique, qu'on ne vouloit plus que des faits, des choses, on s'éloignoit nécessairement des explications Allégoriques, qui n'étoient assujetties à aucune régle, qu'on ne pouvoit juger d'après aucun principe, & au moyen desquelles avec un peu de génie, il étoit aussi aisé de défendre l'erreur que la vérité.

III.

Causes qui ont fait renaître les Explications Allégoriques.

1°. *Leur nécessité.*

Cependant, malgré le dégoût pour les Allégories, malgré le danger de leur usage, malgré l'attachement au sens littéral & historique, on ne pouvoit se dissimuler que ce sens littéral & historique n'existoit pas seul ; qu'on ne pouvoit pas tout expliquer par-là ; que l'Allégorie existe dans la nature ; qu'elle existe nécessairement ; que l'Antiquité en offre des traces frapantes, & qu'on en est toujours convenu : qu'il pouvoit y avoir du vrai dans tout ce qu'on avoit dit autrefois à cet égard ; & qu'il ne seroit peut-être pas impossible de retrouver le fil des Allégories anciennes.

Aussi depuis le renouvellement des Sciences, dans un tems où il n'étoit plus à craindre qu'on favorisât le Paganisme par des Explications Allégoriques, & où l'on a porté au plus haut degré l'intelligence des Langues anciennes & des Ouvrages de l'Antiquité, un grand nombre de Savans sont revenus, comme nous l'avons dit plus haut, à l'Allégorie ; & ils ont fait les plus grands efforts pour séparer les Objets Allégoriques de ceux qui sont purement Historiques, & pour en démêler le vrai sens.

S'ils n'ont pas eu tout le succès qui eût été à désirer, ce n'est point que cette méthode ou ce genre de recherches soit chimérique, ou d'une exé-

cution trop difficile ; mais parce qu'on se hâta trop d'expliquer ce qu'on regardoit avec raison comme des Allégories ; que ces Savans, éblouis de la beauté de ces nouvelles vues & des grands avantages qui en résulteroient, s'empresserent trop à en former un systême : que la découverte exacte du sens Allégorique ne devoit pas être l'effet uniquement de l'imagination ou de l'esprit de ceux qui voudroient y parvenir ; mais celui de la comparaison réitérée d'une multitude de matériaux, de faits, de monumens, de connoissances qu'on n'avoit encore pu réunir ; & que ce n'étoit que par elle-même, & par son ensemble, que l'Antiquité Allégorique pouvoit s'expliquer.

Heureusement, il n'y a point de prescription contre la vérité ; & malgré les mauvaises méthodes, malgré l'erreur, la précipitation, les préjugés, l'ignorance & la longueur du tems, elle reprend toujours le dessus.

2°. *Le rétablissement des connoissances anciennes, & sur-tout du Langage Allégorique.*

Le Génie des Anciens ayant été Allégorique, il falloit nécessairement que le voile qui le couvroit fût un jour enlevé en tout ou en partie ; mais seulement lorsqu'on auroit remédié aux Causes qui l'avoient fait disparoître, qu'on auroit dissipé l'obscurité de son langage, qu'on auroit constaté la vraie valeur de ses termes Symboliques.

Il en est de l'Allégorie comme des autres Sciences qui ont chacune leur langage propre. En vain sans l'intelligence de ce langage, on se flatteroit de parvenir à celle de ces sciences : l'Allégorie a de même son langage particulier, qu'il faut entendre pour la saisir.

Telle est la propriété de cette Langue, qu'elle ne differe point du langage vulgaire ; qu'elle en emprunte tous ses mots ; que chacun par ce moyen croit l'entendre. Rien de plus simple que ses récits ; ils semblent tous historiques : au merveilleux près, ce sont toujours des événemens anciens, amusans, récréatifs, qui ne présentent rien d'énigmatique, ou de difficile à saisir.

Mais c'est précisément en quoi consiste son artifice & sa beauté : ici, aucun de ces mots si aisés à comprendre en aparence, qu'on doive prendre dans le sens qu'il paroît offrir. Ceux qui semblent être des noms de Personnages qui existerent, sont presque toujours des mots fictifs qui désignent des Objets personifiés : tandis que ceux qui semblent n'indiquer que des Etres Fabuleux dont l'Original n'existe nulle part, peignent toujours des Objets qui existent réellement dans la Nature.

Ainsi, CÉRÈS, VESTA, BACCHUS, PAN, &c. noms qui semblent désigner des Personnages qui existerent réellement, ne désignent que des Objets personifiés tels que les Moissons, le Feu, la Vendange, la Nature Universelle, &c. Tandis que le SPHYNX, les CENTAURES, le PHÉNIX, &c. qui

peignent des Objets qui n'existerent jamais, sont néanmoins relatifs à des Objets réels, tels que les Travaux champêtres, les Cycles, &c.

Ce n'est donc point à la connoissance des Langues ou à l'Etymologie, qu'il faut avoir recours pour déterminer le sens & la valeur de ces mots : elles seroient d'un foible secours pour cet effet, comme on ne l'a que trop éprouvé. On ne peut y parvenir que par la comparaison de toutes les portions de la Mythologie, par les lumieres qui résultent de l'ensemble qu'elles forment, par les analogies que donnent leurs raports.

Semblables en cela aux Enigmes, qu'on ne peut deviner que par l'ensemble des caractères qui les composent, mais dont on ne sauroit dès-lors manquer le mot.

L'habileté, le grand art de celui qui voudra pénétrer dans le sens de ces vieilles énigmes, sera donc d'abandonner tout systême, toute explication particuliere, toute méthode purement étymologique, routes trompeuses & illusoires qui se prêtent à tout, & qui persuadent qu'on a réussi, parce qu'on n'a éprouvé aucune résistance.

Il sera au contraire très-convaincu, qu'il n'existe qu'une route propre à déveloper ces grands objets : que cette route ne doit dépendre ni de lui ni de tout autre ; qu'elle doit être donnée par les Allégories même : que ces Symboles & ces Fables Mythologiques furent toujours l'effet de la réflexion ; qu'elles eurent toujours un but, qu'aucune circonstance, qu'aucun Personnage n'y sont de trop ou sans raison : que la considération de toutes ces circonstances, qui font partie d'un même tout, doit donc nécessairement donner la clé du tout, & faire connoître de la maniere la plus sensible & la plus satisfaisante, les Objets qu'on y peignit : tandis que si l'on omettoit, ou si l'on manquoit le sens de quelqu'une de ces circonstances nécessaires, il n'y auroit plus d'ensemble, plus d'harmonie, plus de vérité.

A mesure qu'on avancera dans cette comparaison, qu'on découvrira le sens de quelque mot, de quelque caractère Symbolique, de quelqu'Allégorie, on le mettra en note, on en fera un article du Dictionnaire des Termes & des Peintures Allégoriques de l'Antiquité : cette découverte en amenera d'autres : jusqu'à ce que de découvertes en découvertes, de raports en raports, il ne reste plus de Symboles & d'Allégories à déchiffrer ; & que l'explication de la Mythologie présente enfin un tout complet, simple, satisfaisant, naturel, digne de ceux qui l'inventerent, de l'usage que l'on en fit, & d'avoir été transmis, de main en main, jusqu'à nous, avec autant de soin, de fidélité & d'enthousiasme.

I V.

Avantages qui en résultent pour l'Histoire.

Mais, dira-t-on peut-être, que devient dès ce moment la certitude de

l'Histoire

l'Histoire? Par quelle audace ose-t on retrancher de ses fastes un si grand nombre d'événemens, & les déclarer figurés & emblématiques? Sous quel prétexte dépouille-t-on de leur existence tant de Princes & de Héros, dont on montre la Patrie, dont on désigne les Peres, la Famille, les Etats, dont on indique le Tombeau, dont le tems lui-même a respecté la mémoire conservée avec tant de soin.

Séduits par de vaines terreurs, ne craignons pas que l'Histoire s'avilisse, & qu'elle perde toute créance, parce qu'on en aura séparé quelques objets, qui s'étoient mal à propos confondus avec elle?

Cette séparation, loin de lui être funeste, lui devient au contraire très-avantageuse à tous égards: l'Histoire n'a rien à gagner par son mélange avec la fiction, & elle y a tout à perdre. Sa pureté, sa candeur, sa naiveté, semblables à celles d'une belle vierge, en demeurent flétries: on craint tout pour elle, dès qu'on y aperçoit un principe d'erreur: on craint que la masse entiere n'en soit corrompue: tandis qu'elle reparoît dans tout son éclat, dès qu'elle est purgée de ces vices étrangers.

N'aprébendons pas qu'en voulant ôter de l'Histoire ce qu'on a confondu avec elle, on aille trop loin: qu'on regarde comme enfans de la fiction des Faits réels, ou que l'Histoire qui par son mélange avec l'Allégorie s'étoit concilié l'attention, la confiance & les hommages des Mortels, en soit dédaignée & abandonnée, dès qu'on sera convaincu qu'à quelques égards, on s'en étoit formé de fausses idées.

Les Faits réellement historiques sont déterminés par des caractères si énergiques, si propres, si frapans, qu'on ne risquera jamais de les confondre avec d'autres, dès qu'on s'y rendra attentif; tandis que les Faits Allégoriques ne pourront pas eux-mêmes être regardés comme des impostures ou comme des altérations de l'Histoire: leurs caractères sont si différens & si marqués, que leur réunion avec les faits historiques, ne peut causer la moindre confusion, & qu'il est impossible de s'y tromper: qu'un examen attentif de ces objets suffit pour en faire apercevoir la différence extrême; & pour convaincre que leurs premiers Auteurs n'eurent ni l'intention de tromper, ni celle d'altérer les Traditions anciennes; mais qu'ils furent animés de la noble ambition de mettre sous les yeux du Public, les objets d'instructions les plus sublimes & les plus intéressantes; & leurs leçons en acquierent un tout autre prix.

La moindre apréhension à cet égard, prouveroit seulement qu'on n'a pas assez réfléchi sur ces matieres, ou qu'on prête trop au préjugé.

L'Histoire de nos Etats modernes a-t-elle perdu quelque chose de sa véracité, pour avoir été séparée des faits raportés dans tous nos anciens Romans, & sur-tout dans ceux de Chevalerie? L'Histoire de Charlemagne essuya-t-elle le moindre échec, lorsqu'on fit voir que l'Histoire de l'Archevêque Turpin, & celles de Roland & des Chevaliers de la Table ronde, n'étoient que des Contes?

L'Histoire Egyptienne, ou celles de Crète & de Rome, perdront-elles leur crédit, lorsqu'on fera voir que le massacre d'Osiris, la prostitution de Pasiphaé ou la Louve qui nourrit Romulus & son frere, ne sont pas des faits réels ?

L'Antiquité a donc tout à gagner, & rien à perdre, dans cette maniere de voir la Mythologie. On n'est plus arrêté par les doutes que faisoient naître en foule ces commencemens fabuleux de tous les Peuples : l'Histoire en devient plus belle, parce qu'elle n'est plus chargée de faits qu'on ne pouvoit concilier ; & ceux-ci acquierent le plus grand prix, par les grands objets qu'ils présentent, & par leurs raports avec nos plus grands intérêts.

Si quelque chose étoit capable en effet d'ôter à jamais toute confiance aux anciens Historiens, ce seroit ce mélange révoltant de fictions & d'événemens réels qu'ils offrent sans cesse, & qui feroient si peu d'honneur à leurs lumieres ou à leur bonne foi, si l'on étoit convaincu qu'ils regarderent tous ces objets comme des faits également historiques.

Mais dès qu'il resteroit prouvé, qu'ils ne prétendirent donner ni comme des faits historiques, ni comme des altérations de l'Histoire, les récits fabuleux par lesquels commencent leurs Ouvrages ; qu'ils n'y virent eux-mêmes que des objets Allégoriques mis en œuvre pour le bonheur des Peuples & relatifs aux institutions les plus utiles, on les envisagera d'un tout autre œil. On les trouvera dignes des plus grands éloges, pour avoir conservé ces précieuses traditions, pour en avoir fait la base de l'Histoire du genre-humain, & pour avoir éclairé par ce moyen leurs Contemporains & la Postérité la plus reculée, en réunissant l'agréable & l'utile.

Loin d'être étonné que l'Histoire & la Fable se trouvent ainsi unies, & que la Fable précede même en quelque sorte l'Histoire, on le seroit plutôt, que le contraire fût arrivé ; & l'on demeurera convaincu que ces phénomènes sont dans la nature des choses, & conformes à ce grand Ordre qui dirige tout, qui régle tout, qui amene tout & hors duquel rien n'est bien ; puisqu'il fallut que les Sociétés eussent fait des choses dignes de l'Histoire, avant que celle-ci existât ; qu'elles ne purent exécuter ces grandes choses, sans y avoir été préparées par des Instructions & par des Connoissances, sans lesquelles les Sociétés ne sont que des Hordes de Sauvages à peine au-dessus des Animaux, auxquels ils disputent les fruits de la Terre ; & que les Peuples, qui n'eurent que des hommes pour guides, ne purent marcher à ces instructions que par l'Allégorie & par la Fable, seul moyen que ceux-ci eussent entre les mains d'affecter vivement leurs semblables, d'embrâser leur imagination, de leur communiquer l'enthousiasme du travail, de la vertu & de la gloire ; de les élever au-dessus de leur siécle, de leurs préjugés, de leur stupide & indolente liberté, d'en faire véritablement des Hommes.

En effet, des Sociétés dans l'enfance, qui n'avoient rien vu, qui ne

connoissoient rien, dont la faculté intellectuelle & propre au raisonnement n'étoit point formée, pouvoient elles être traitées comme les Sociétés qui sont arrivées au plus haut dégré de perfection ? Ne falloit-il pas un tout autre langage, de tout autres motifs, & crayonner par des traits gigantesques & étonnans, propres à ébranler des Peuples entiers, les attraits & la nécessité de l'ordre & de son observation ? Toute autre Instruction eût-elle pu être entendue ?

Ainsi dans notre enfance, nos Nourrices commencent à former notre cœur & notre esprit par des Contes & par des Fables, dans un tems où nous sommes incapables de saisir les grands événemens historiques, & dont les Personnages sont trop éloignés de l'intérêt que nous pouvons trouver à ce qui n'est pas nous. Nous prenons cependant ces récits, pour des faits réels : nous versons des pleurs, ou nous nous réjouissons tour à tour, suivant que l'on nous conte des aventures heureuses ou malheureuses : les exemples de générosité, de vertu, de bonté, nous émeuvent & nous touchent : ceux de méchanceté nous font frémir & nous révoltent : & en promettant avec des mots mal articulés, d'éviter les uns, d'imiter les autres, nous acquérons de la sensibilité, de la force, & des vertus.

Ainsi les Peuples n'ont que des Poëtes & des Romanciers, lorsqu'encore enfans, ils n'auroient ni le tems ni la force de saisir de longs raisonnemens philosophiques, ou des histoires trop compliquées, incapables de les émouvoir par leur peu de raport avec leur état, leurs besoins, & leur foiblesse.

En ramenant à l'Allégorie les commencemens fabuleux de l'Histoire ancienne, on rentre donc dans la Nature, on rend raison de tout : l'Histoire devient plus certaine ; les premiers Instituteurs du Genre-Humain sont des génies dignes des plus grands Éloges. Les Fables même, ces Fables qu'on dédaignoit, ou dans lesquelles on ne voyoit que des altérations déplorables, brillent du plus grand éclat, acquierent le plus grand prix, deviennent une base essentielle de l'Histoire intéressante du Genre-Humain ; & nous aprennent ce dont ces mêmes faits ne pouroient jamais nous instruire, si l'on s'obstinoit à les regarder comme les débris d'une vieille histoire altérée, corrompue, & sans utilité réelle, lors même qu'on la rétabliroit dans sa premiere pureté.

Par ce moyen, l'on s'accorde avec l'Antiquité qui se déclara toujours pour l'Allégorie : avec les Grecs eux-mêmes, qui, lorsqu'ils s'aproprioient les Allégories Orientales & en transportoient la scène chez eux, ne purent jamais suposer que les Personnages qui en étoient les objets, fussent nés chez eux, & eussent exécuté dans la Gréce, ces faits qui leur étoient portés de Phénicie ou d'Egypte. C'eût été le comble de l'extravagance.

Lorsque le respect que nous avons pour les Grecs, nous oblige à regarder leurs récits Mythologiques comme des débris de leur histoire, & à nier qu'ils connussent l'Allégorie, nous manquons donc essentiellement

& à la vérité, puisque ces récits furent Allégoriques; & aux Grecs eux mêmes, puisqu'ils furent toujours persuadés que la Mythologie renfermoit des objets Allégoriques: & qu'on leur feroit l'affront le plus sanglant en les croyant capables d'avoir pris au pied de la lettre ce que leur racontoient les Etrangers Phéniciens, & de n'avoir pu connoître dans quel sens leurs premiers Poëtes employerent les expressions Symboliques qu'ils voyoient dans leurs ouvrages.

Leur Religion eût été dès son origine fort au-dessous du Fétichisme le plus grossier. Ceux qui se confient en leurs Fétiches sont des aveugles, qui attribuent à la matiere, des vertus qu'elle n'a pas: mais les premiers Auteurs de la Mythologie chez les Grecs seroient des impies, qui auroient attribué à la Divinité des vices infâmes, qui la croiroient souillée de vols, d'incestes, d'intempérance, de gourmandise: nul crime qu'on n'eût pu justifier par l'exemple divin; leur Théologie avant même sa dégradation, auroit été impudente & abominable: mais quel Législateur, quel Chef de Peuple, quel Sage, quelle Société humaine eussent jamais osé se former des idées pareilles de la Divinité? se prosterner ensuite devant elle & la donner pour modéle aux jeunes gens, aux Chefs de famille, à l'Univers entier?

Il est donc tems d'abandonner un Systême qui a tout contre lui, & rien pour lui; qui ne subsiste & ne se maintient que par l'attachement mal entendu pour un vieux préjugé, & par la crainte plus mal entendue encore, que la vraie Histoire ne puisse plus être distinguée de l'Allégorie qui a pris si souvent son masque: un Systême enfin, qui laisse sur l'Antiquité un voile impénétrable, qui nous prive des grands principes & des vérités intéressantes cachées sous ces Allégories; qui n'a pu se soutenir que par l'ignorance &, qui nous feroit plus de tort que la barbarie des siécles les plus grossiers; auquel les Savans auroient dû renoncer depuis long-tems; & par raport auquel, on ne pourra concevoir comment il fut capable de faire illusion, lorsqu'une fois on s'en sera désabusé.

ARTICLE VI.

L'Explication des Allégories ne doit pas être arbitraire ; mais se démontrer rigoureusement.

LE nombre & la force des Preuves que nous venons de donner pour établir qu'on a toujours cru que la Mythologie & les Fables religieuses de l'Antiquité, ne devoient se prendre que dans le sens Allégorique, & que l'Allégorie seule pouvoit en fournir la vraie clé, auront sans doute frapé nos Lecteurs ; elles les auront convaincus de la solidité de ces principes ; mais ils objecteront que quelqu'importans que soient ces objets pour prévenir les esprits en faveur de notre maniere de voir, il en est cependant un autre beaucoup plus essentiel, & dont dépendra nécessairement toujours le succès de toute Explication Allégorique.

C'est de trouver entre toutes les Explications Allégoriques possibles, celle qui peut être la seule véritable, qui seule convient aux Allégories anciennes, & qui par l'accord le plus parfait à cet égard, soit au-dessus de tout doute.

On dira qu'il ne s'agit pas simplement d'établir que l'Antiquité fit le plus grand usage de l'Allégorie, & qu'on ne peut l'expliquer parfaitement que par ce moyen ; propositions purement spéculatives, & de la vérité desquelles on conviendra aisément sans conséquence ; mais qu'il faut trouver & prouver qu'on a trouvé la vraie maniere d'expliquer les Allégories anciennes, & qu'il ne peut en exister d'autre explication.

On ajoutera que si jusques-ici l'on a été en garde contre les Explications Allégoriques de l'Antiquité, c'est que leurs Auteurs ont toujours vu à cet égard tout ce qu'ils ont voulu ; que l'Allégorie prend entre leurs mains les formes les plus oposées ; & qu'on n'a jamais vu qu'aucune de ces différentes explications fût la vraie, & qu'elle n'en laissât point désirer d'autre.

Que plus il seroit démontré que ces objets sont Allégoriques & leur explication intéressante, & plus il importe que cette explication soit apuyée sur une base à toute épreuve ; qu'on ne puisse la confondre avec celles qu'on a déja données & qui ont été sans effet ; & qu'on n'erre plus dans le vague immense des conjectures.

En effet, le vrai seul intéresse : lui seul a droit aux hommages des hommes : c'est vers lui seul que doivent se diriger leurs recherches ; & il est aussi inutile qu'absurde de multiplier sans raison des systêmes erronés.

Cependant jusqu'ici, ceux même qui ont été le plus prévenus en faveur

des Allégories, & qui ont essayé d'expliquer l'Antiquité par ce moyen, paroissent s'être plutôt occupés de déveloper leurs idées, que de poser des principes & d'établir des régles au moyen desquelles leurs explications pussent s'attirer quelque confiance, & on pût être assuré qu'elles offriroient les Objets que les Anciens eux-mêmes avoient peints dans ces Allégories, & non ce qu'il plairoit aux Modernes d'y apercevoir.

Quelle force n'eussent pas aquis leurs systêmes par ce moyen ? Pourroit-on rejetter une explication des Allégories qui susceptible de la plus grande démonstration, embrasseroit la masse de la Mythologie, & s'accorderoit si parfaitement avec elle, qu'il seroit égal d employer ces Allégories ou leurs objets ? Ensorte que ne pouvant plus douter que nous ne jouissions de la sagesse des Anciens, leurs Fables deviendroient les nôtres, & nous en adopterions le langage, parce qu'il conviendroit autant à notre état qu'à celui des Anciens, par leurs raports intimes avec les grands Objets de la Nature & avec l'Ordre Universel, toujours constans.

L'on ne sauroit cependant douter que les Allégories anciennes n'ayent eu un but; que ce but étoit digne des hommes auxquels on les proposoit; qu'il tendoit à leur instruction; qu'on les présenta de la maniere la plus propre à produire ces effets; & qu'il seroit inconcevable que toute trace s'en fût perdue, au point de ne pouvoir être retrouvée, en se plaçant dans le point de vue nécessaire.

Mais ne soyons pas étonnés si jusqu'ici on n'a pu parvenir à leur rétablissement; & n'en concluons rien contre l'existence de l'Allégorie chez les Anciens, & contre la possibilité d'en retrouver la clé.

Si jusqu'ici l'on a plus consulté son imagination que les faits, dans l'explication des Allégories; si l'on a cherché quel étoit le sens qu'on leur pourroit donner, plutôt que celui qu'elles devroient fournir; si l'on ne les a jamais considérées dans cet ensemble, qui pouvoit seul en donner la clé, c'est qu'on se porte toujours à ce qui est plus aisé; c'est qu'on aime mieux jouir promptement du fruit de ses travaux, quoique d'une maniere plus incomplette, que d'attendre des succès lents & tardifs; c'est que l'explication des Allégories anciennes supose beaucoup plus de travail, de comparaisons & de connoissances préliminaires, que ne permettent ordinairement d'en acquérir les facultés & le loisir des Savans.

D'ailleurs, la vraie explication des Allégories, est toujours aisée à distinguer de celles qui ne sont qu'arbitraires.

Dans celles-ci, on ne fait nulle attention à l'ensemble des Allégories: on se contente de quelques aperçus, plus ou moins légers, sur leurs caractères les plus essentiels; & rien de plus facile que d'en trouver de très-éblouissans; au moyen des équivoques qu'elles renferment. On ne creuse point dans l'Antiquité, pour y chercher des lumieres propres à jetter de la clarté sur ce qu'on veut expliquer: on n'en étudie pas le Dictionnaire Figuré & Symbolique, sans lequel il est inutile de s'occuper de pareilles recherches: on

ne le compare ni avec la Nature, ni avec ce qu'exigerent les besoins des Hommes & des Sociétés naissantes: on ne rassemble pas ce que l'Antiquité en a dit.

Mais dès que l'imagination & l'esprit tiennent lieu de tout, du Génie de l'Antiquité, de ses mœurs, de ses usages, de sa religion, des régles d'une saine & sévere critique, de ce qui peut seul conduire & soutenir dans le bon chemin, ne faut-il pas nécessairement s'égarer? Peut-on être jamais assuré qu'on voit bien?

L'explication rigoureuse & stricte des Allégories se reconnoît au contraire à un tout autre travail & à un tout autre succès.

Elle pénetre le sens le plus intime des Allégories, elle en pèse tous les mots, elle en examine tous les Personnages & les compare les uns avec les autres; elle ne perd jamais de vue l'ensemble: elle lie ces Allégories avec la Nature, avec les besoins de l'Homme, avec les Langues anciennes, avec tout ce qui nous reste de Monumens capables de donner quelque lumiere: elle n'est satisfaite que lorsqu'elle est parvenue à donner à l'Allégorie un sens qui en embrasse toutes les parties, qui les présente avec la plus parfaite harmonie, qui les éclairant toutes, répande sur elles la plus vive clarté; qui s'accorde si parfaitement, si ingénieusement & avec tant de simplicité avec la Nature & la raison, qu'elle ne laisse point d'autre explication à desirer. Cette explication va même au-devant des Allégories, elles les prévoit, elle les devine; elle fait plus, elle les juge.

Telle est la différence entre ces deux explications, que l'une, hazardée dans ses vues, incertaine dans ses combinaisons, opposée dans ses conjectures, forcée & puérile dans ses étymologies, ne tient à rien, n'est d'aucun poids, ne peut rassurer contre le doute, dissiper les ténèbres, inspirer la confiance.

Tandis que l'autre, naissant du sujet même, ferme dans ses vues, sage dans ses combinaisons, sûre dans ses étymologies, va toujours en avant d'un pas assuré, s'adapte à tout, explique tout & ne laissant après elle ni obscurité, ni doute, ni vuide, entraîne tous les suffrages par sa beauté, sa clarté, son énergie & son assurance sage & modeste.

Mais est-il possible d'éviter l'arbitraire dans l'explication des Fables? Peut-on se flatter de retrouver le sens de ces énigmes anciennes, éloignées de nous par de si grands espaces, & faisant allusion peut-être à des Tems & à des Personnages totalement inconnus?

A en juger par la maniere dont on a procédé jusqu'ici, on croiroit qu'il ne peut exister en effet d'interprétation rigoureuse des Fables Mythologiques: qu'on n'en peut donner que d'arbitraires, ou qu'elles sont d'une nature si flexible, qu'elles sont si vagues, si indéterminées, qu'on peut les apliquer à tout, & y voir tout ce que l'on voudra.

On a toujours cru en effet y apercevoir tout ce qu'on a desiré. Le Théologien y a vu de la Théologie: le Moraliste, de la Morale: le Physicien, les

secrets de la Nature : l'Alchymiste, le grand œuvre. Aucun n'a manqué de raisons spécieuses pour mettre la Fable de son côté. En lisant séparément ces Interprêtes, on diroit que l'Antiquité leur confia son secret, & dévelopa à leurs yeux, les trésors de ses énigmes & de ses Allégories : mais si on les raproche, on voit qu'ils se contredisent tous & qu'ils n'eurent aucune base assurée.

Cependant les Fables Mythologiques sont trop nombreuses, trop étendues, trop variées, elles ont trop fait les charmes de l'Antiquité, on se les est transmises avec trop de soin, de main en main, pour qu'on doive les regarder comme dénuées de sens, ou comme n'en ayant qu'un vague & indéterminé : pour qu'on ne soit pas convaincu qu'elles renferment des objets très-intéressans, & qu'elles furent composées dans des Tems où il n'y avoit de Savans que ceux qui s'occupoient du bonheur des Peuples, & de l'instruction publique, si essentielle à ce bonheur : où la Nation étoit tout ; les Particuliers, rien ; & où, tout se raportoit à l'avantage général.

Ces Fables d'ailleurs sont trop liées au Culte de ces Peuples anciens, à leur Religion, à leurs Fêtes, à leurs Cérémonies, pour n'avoir pas eu dès l'origine le raport le plus étroit avec ces grands objets, & pour n'avoir pas été instituées uniquement dans cette vue.

La Mythologie liée à la Religion Payenne.

Sur quelque portion en effet de la Mythologie qu'on jette les yeux, on s'aperçoit aussitôt qu'elle tient essentiellement aux idées & aux usages Religieux des anciens Peuples : qu'elle sert à prouver ou à déveloper les uns & à faire observer les autres : qu'elle fut dans tous les Tems la base de la Religion Payenne, de ses Dogmes, de ses Cérémonies, de ses Fêtes : ensorte qu'on ne peut avoir une idée exacte de cette Religion, sans la connoissance de la Mythologie ; ni acquérir l'intelligence de celle-ci, sans être au fait des idées religieuses dont furent prévenus les premiers Hommes.

La Mythologie ne peut s'expliquer que par ses raports avec cette Religion.

On ne peut donc l'expliquer d'une maniere vraie & naturelle qu'en la raportant toute entiere à cet objet, puisqu'elle ne fut établie que pour lui.

Il seroit absurde de dire que la Mythologie formée par la réunion d'une multitude de Fables dénuées de sens commun, contraires à la raison, injurieuses à la Divinité & aux Hommes, isolées, sans raport entr'elles, a cependant offert un tout qui convenoit si fort avec la Religion Payenne, qu'on les associa ensemble, & que la Cause de l'une devint inséparable de celle de l'autre.

De pareils raports ne peuvent être l'effet du hazard, ou de l'imagination :

ils

ils naissent nécessairement du fond des choses; & puisque la Mythologie s'accorde avec les grands dogmes de la Religion payenne & qu'elle les supose tous, qu'elle fut toujours unie aux Cérémonies Payennes, qu'elle servit de régle à toutes les opérations de l'Antiquité Profane, qu'elle détermina leurs jours de travail & ceux de repos, marqués avec soin sur leurs Calendriers, leurs Fêtes & leurs Sacrifices, on en doit conclure nécessairement qu'elle fut instituée dans ces vues; & qu'on ne peut l'expliquer, qu'autant qu'on la raporte aux objets les plus instructifs & les plus importans pour les Hommes.

Inutilité & absurdité de toute autre explication.

Ne soyons donc pas étonnés, si toutes les explications qu'on a voulu donner de la Mythologie, différentes de celles-là, n'ont pu se soutenir: si jamais l'on n'a pu admettre les explications historiques, les explications morales, les explications alchymiques ou relatives à la Pierre Philosophale, &c. qu'on a si souvent essayé d'en donner.

Elles étoient trop contraires à l'origine de la Mythologie, aux vues de ceux qui l'instituerent, aux idées qu'on en avoit toujours eues, à l'ensemble qu'elle offre: elles étoient trop dénuées de preuves, trop resserrées, trop obscures, trop absurdes, trop peu satisfaisantes, trop peu relatives au bonheur des Peuples & aux grands objets de l'instruction publique, pour être, je ne dis pas vraies & certaines, mais même vraisemblables & probables; pour intéresser tous les Hommes, pour les attirer à elles par ce plaisir vif & irrésistible que font éprouver des découvertes ingénieuses, utiles, raisonnables, qui intéressent la sensibilité & l'esprit.

Le vrai, toujours fait pour les hommes, a seul le droit de leur plaire: ainsi toute explication Mythologique qui ne peut se concilier tous les suffrages, qui n'excite que l'étonnement & qui n'intéresse pas le cœur, qui ne laisse après elle aucune idée nette, claire, intéressante, qui en fait désirer une autre, est, on peut le dire hardiment, sans crainte de se tromper ou d'être démenti par aucun Lecteur, erronée, illusoire ou insuffisante.

Les explications de la Mythologie, tirées de la Pierre Philosophale ou du grand œuvre, ont un grand préjugé contr'elles: c'est de suposer toujours l'état de la question. Ses Explicateurs voyent le grand œuvre peint dans toutes les Fables; mais ils ne démontrent jamais que ce grand œuvre fut connu dans le tems où la Mythologie fut inventée: ils ne soupçonnent pas même la nécessité de le démontrer, & que jusques alors on ne peut croire à leur explication. En effet pour s'assurer qu'une explication est vraie, il faut avoir des principes, une base, un objet de comparaison auquel on puisse la raporter, & s'assurer que le guide qu'on suit, ne s'égare pas lui-même & ne se fait pas illusion.

Les explications historiques sont bien plus naturelles & bien plus raisonnables : quelquefois même elles sont fondées ; car la Mythologie renferme quelques faits historiques relatifs à la grande Histoire du Genre Humain, précieux restes de la Tradition primitive & que rien n'avoit pu altérer, tels que la Création, le Déluge & ses causes, la descendance d'une seule Famille, &c.

Cependant les explications purement historiques de la Mythologie, sont dénuées de toute base & de toute vraisemblance. Elles ne pourront jamais rien dire de satisfaisant pour faire voir comment des faits purement historiques auroient pu se changer en contes aussi extravagans, se charger d'un merveilleux aussi absurde, se lier avec tant d'êtres qui n'existerent jamais, qui ne purent exister & dont l'invention n'auroit aucune cause, aucun but.

Lorsqu'on supose une pareille altération de l'Histoire, on avance un fait dont on n'a aucune preuve, & aucun exemple, contraire même à toute raison ; & lorsqu'on fait de cette suposition la base de son travail, on éléve un édifice qui ne porte sur rien & qui doit nécessairement s'écrouler.

A qui persuadera-t-on, par exemple, que la Mythologie n'est qu'une histoire altérée dans tout ce qu'elle nous dit d'Uranus, de Saturne & de Jupiter ? De quel point partira-t-on pour le prouver ? Dans quels lieux de l'Univers placera-t-on leur Empire ? D'après quels Monumens constatera-t-on leur existence humaine ? Où trouvera-t-on leur histoire antérieurement à toutes ces altérations ? Comment rendra-t-on raison de celles-ci & prouvera-t-on qu'il y a eu des Hommes assez stupides, assez insensés pour changer un homme apellé Uranus en Ciel, une Femme apellée Ghé en Terre, un autre apellé Saturne en Dieu du Tems ; & pour déifier ces Personnages, & les mettre à la place du Souverain de l'Univers ? Et d'après quels principes décidera-t-on que les actions extravagantes & criminelles qu'on leur attribue & sans lesquelles leur histoire se réduit à rien, sont des altérations ?

Lorsque l'on donne lieu à toutes ces objections, lorsqu'on prend pour base de ses opérations des fondemens aussi ruineux, qu'on hazarde tant de conjectures, tant de supositions, tant d'exceptions, on ne veut certainement pas être cru ; & l'on n'est nullement persuadé de la vérité de ce qu'on dit.

On ne voit donc que de l'arbitraire dans la Mythologie, puisque ce qu'on y supose de réel est un fond totalement inconnu.

Mais se livrer à l'explication arbitraire de la Mythologie, c'est dégrader ses Auteurs, manquer à ceux qui nous l'ont transmise, se jouer de ses Lecteurs ; donner lieu à des disputes interminables.

C'est dégrader les Auteurs de la Mythologie : car il en résulte qu'ils furent ou des imbécilles qui ne sentoient pas la force des traits historiques qu'ils défiguroient, ou des fripons qui en imposerent aux hommes en al-

térant l'histoire de leurs Ancêtres, pour les entraîner dans l'idolâtrie & dans les erreurs les plus grossieres.

C'est manquer à ceux qui nous la transmirent, puisque c'est supofer que tous les Peuples qui adopterent cette Mythologie, étoient eux-mêmes des imbécilles qui ne voyoient pas qu'on venoit d'altérer leur histoire, ou qui se laisserent tromper sciemment & volontairement.

C'est se jouer de ses Lecteurs, puisque dans la vue de les éclairer, on leur présente des recherches qui ne portent sur rien de certain, dont on n'a aucune preuve, qui sont uniquement l'effet de conjectures.

C'est donner lieu à des disputes interminables; car dès que les explications historiques de la Mythologie ne peuvent avoir aucune base solide, & qu'elles sont absolument arbitraires, on ne pourra plus se décider entr'elles; & chacune étant apuyée sur des raisons spécieuses, on se trouvera ou agité par le choc d'une multitude de Systêmes, ou forcé de se jetter dans les bras du Pyrrhonisme pour se délivrer de l'embarras cruel d'un choix entre tant d'opinions probables.

Aussi quelle de ces explications a pu réussir? Toutes se combattent, toutes se détruisent; Cumberland, Banier, Fourmont, Huet, le Clerc, &c. s'élévent tour à tour sur les ruines les uns des autres & ne triomphent que pour céder la palme à un autre: & de tant de combats, de tant de veilles, de tant de travaux, il ne reste rien qu'on puisse montrer, dont on puisse s'étayer, ou qu'on puisse avouer & recevoir comme une vérité.

Lorsque l'on considere tant d'Essais, tant de Recherches, tant de Systêmes, tant de Travaux qui eurent uniquement pour but d'expliquer la Mythologie, qui n'ont été cependant d'aucune utilité pour l'instruction des hommes, qui n'ont pas augmenté d'une ligne le nombre des vérités connues & utiles, qui n'ont répandu aucun jour sur l'Antiquité, qui ont emporté un tems qui eût été mieux employé, qui ont fait perdre les avantages qu'on auroit retirés du génie, du savoir & du courage de ceux qui s'y livrerent s'ils s'étoient occupés de toute autre chose, on ne peut que déplorer les funestes effets des Systêmes arbitraires; & qu'abandonner de plus en plus les explications historiques des Fables, qui ont été si inutiles & qui nuisent à la vérité elle-même, en faisant croire qu'elles sont inexplicables en effet, puisque de si beaux génies ont absolument échoué dans leur recherche.

Il est donc à désirer que les personnes versées dans l'Antiquité & qui se vouent à éclaircir la Mythologie, se défient de la route qu'on a suivie jusques à présent; & qu'étant convaincues de l'inutilité des simples explications historiques, elles tournent leur attention vers ce Génie Allégorique & Symbolique dont on ne peut se dissimuler l'existence, & qui se mêlant aux grands événemens de l'Histoire du Genre-Humain, présida aux instructions anciennes.

On ose les assurer qu'ils y trouveront beaucoup moins d'hypothétique ou de conjectural que dans les explications historiques ; qu'ils seront étonnés de la chaleur & de l'intérêt qu'il répand sur l'Antiquité ; & que plus on fera de recherches pour l'éclaircir, le déveloper, le constater, ou l'entendre, & plus on verra les ténébres se dissiper, l'Antiquité s'embellir & devenir intéressante, les vérités naître en foule à la suite les unes des autres ; & au lieu du peu de satisfaction qu'on retiroit soi-même des efforts qu'on faisoit pour parvenir à ces résultats, on éprouvera cette tranquillité & ce calme qui est l'effet nécessaire du vrai.

Mais tout ceci supose que les explications Allégoriques portent sur une base constante, qui n'a rien d'arbitraire & qui ne sauroit même prêter à l'arbitraire. Tâchons de l'établir d'une maniere satisfaisante.

§. 2.

L'Explication Allégorique des Fables Payennes n'a rien d'arbitraire.

L'Allégorie ayant été, de l'aveu des Anciens, le moyen dont ils se servoient pour instruire les hommes, elle devient nécessairement la base sur laquelle doit s'élever la vraie explication de l'Antiquité : toute autre seroit, comme nous l'avons vu, illusoire, inutile & funeste, puisqu'on ne peut marcher au vrai par l'erreur.

La seule chose qu'on reprochera peut-être à ce genre d'explication mythologique, c'est d'ouvrir la porte à l'arbitraire d'une maniere encore plus sensible que toutes les autres espéces d'explication : l'on aura même l'expérience pour soi ; car il est certain que tout ce qu'on a dit jusqu'à présent d'après ce principe, a été presque toujours sans fondement, & qu'il semble qu'on n'y a eu ordinairement recours, qu'afin de faire mieux recevoir les systêmes les plus hazardés & les moins satisfaisans ; puisqu'on s'est, en général, plus occupé de démontrer que les Fables étoient Allégoriques, que des régles à suivre pour les expliquer d'une maniere sûre d'après ce principe.

Essayons donc de déveloper ces régles. S'il est vrai que l'Allégorie fit la base de l'instruction primitive, son explication doit être certaine & assujettie à des régles incontestables ; & il ne devra pas être difficile de découvrir ces régles, d'en démontrer la certitude & les heureux effets, & de les mettre en œuvre avec le plus grand succès.

§. 3.

L'Allégorie a toujours un objet déterminé qu'elle peint exactement.

Dès qu'on pose pour principe que les Allégories furent destinées à l'ins-

truction des Hommes & sur-tout à celle des Sociétés naissantes, il résulte nécessairement qu'elles durent avoir un OBJET précis & déterminé, puisque sans cela elles auroient manqué leur but; qu'elles n'auroient présenté aucun sens, qu'elles auroient été dénuées de toute certitude, de tout intérêt.

Cet objet dut INTÉRESSER LA NATION entiere, à laquelle on proposoit ces Allégories: comment auroient-elles pu sans cet intérêt, devenir un sujet d'instruction & d'utilité, plaire & se maintenir? Alors comme à présent, on dut chercher quel avantage on pouvoit retirer de quelqu'étude, avant de s'y livrer.

Cet objet dut SE PEINDRE dans l'Allégorie, de maniere à être reconnu avec une légère attention: car il eût été absurde de vouloir instruire les hommes & de ne leur présenter que des obscurités impénétrables; & si l'on avoit été assez insensé pour le faire, on se seroit bien-tôt vu abandonné de tous ceux qu'on avoit prétendu instruire: jamais ces instructions n'eussent pu se maintenir, passer à travers tous les siécles & se concilier les hommages des Peuples les plus éclairés & les plus sages.

La PEINTURE de cet objet dut convenir si parfaitement à son modéle, qu'aussi-tôt qu'on se rendroit attentif à son imitation, on ne pût le méconnoître; autrement, l'on eût erré dans le vague des conjectures; & l'esprit las de ne pouvoir se décider entre plusieurs probabilités vraisemblables, ne se seroit plus mis en peine de vérités trop difficiles à reconnoître; comme on ne l'a que trop éprouvé dans ces derniers tems, où, balottés entre toutes les explications des Fables anciennes dont aucune ne satisfaisoit, on a presque renoncé à cette recherche comme inutile & absurde.

Cette Peinture dut donc EMBRASSER tellement son objet, & en présenter si parfaitement l'ensemble, qu'il fût impossible de l'apliquer à tout autre objet, dans tout cet ensemble & tous ses dévelopemens. Il en est de ceci, comme de toute autre peinture: il est tel portrait, qui, pris en gros, conviendra à nombre de Personnages différens, parce qu'ils auront tous quelque chose de commun; mais il n'en est aucun, qui puisse convenir dans tout son ensemble à d'autre Personnage qu'à son modéle.

§. 4.

L'Explication de ces Allégories ne peut donc être arbitraire.

Ainsi, l'objet de l'Allégorie étant déterminé, & l'Allégorie ayant été faite pour cet objet, son explication ne peut plus être arbitraire: elle doit amener nécessairement à la connoissance de l'objet même sur lequel elle porte.

On peut comparer l'Allégorie à une énigme, dont il est impossible de

manquer le mot lorſque l'on en conſidere avec ſoin l'enſemble ; parce que cet enſemble ne peut convenir qu'à un ſeul objet, & qu'une énigme qui conviendroit à pluſieurs objets différens, ſeroit illuſoire.

La ſeule différence entre l'Allégorie & l'Enigme, c'eſt que la premiere eſt ſouvent beaucoup plus compliquée ; qu'au lieu d'un mot, elle peint des ſujets vaſtes & qui ne ſont pas d'un uſage auſſi commun que ceux des énigmes ; & que perſonifiant ſans ceſſe des êtres, il faut pour la ſaiſir, être en état de connoître la valeur des noms qu'elle donne à ces êtres.

Il eſt vrai qu'à la premiere vûe & pour un œil prévenu ou inattentif, l'Allégorie préſentera une foule d'objets entre leſquels on ne ſaura quels choiſir ; tel, un Labyrinthe rempli de détours, offre une foule d'iſſues entre leſquelles on ne ſait quelle prendre. C'eſt ce qui fait la beauté & le piquant de l'Allégorie : il faut qu'elle embarraſſe, qu'elle intrigue par la multitude des points de vue qu'elle paroît offrir ; mais entre tous ces objets, un ſeul peut être vrai.

Le trouver, c'eſt avoir expliqué l'Allégorie ; car dès-lors, elle n'a plus rien d'obſcur : l'on apperçoit la liaiſon de toutes ſes parties & la juſte valeur de chacun de ſes mots ; & l'on voit qu'ils ne renferment & qu'ils ne purent rien renfermer d'arbitraire ; parce qu'elle n'auroit été qu'un portrait de fantaiſie, ou plutôt une extravagance qui n'eût reſſemblé à rien.

Ceci eſt ſi vrai, que lorſque l'Allégorie eſt obligée d'employer un mot ou un caractère dans un ſens d'analogie, on voit toujours par ſon enſemble quel eſt le ſens particulier dont il a été revêtu. Le Lion, par exemple, eſt le Symbole de la Force. Dans quelqu'Allégorie qu'il ſoit employé, il ſera toujours relatif à cette idée : mais comme la force eſt un attribut qui ſe trouve ſuſceptible d'un grand nombre de ſens, tous les Lions Allégoriques ne déſigneront pas les mêmes claſſes d'objets. Ainſi le Lion dont Hercule porte la peau, ne déſignera pas la même choſe qu'un Lion en général : & le Lion qui eſt aſſocié à une Vierge dans le Sphynx, déſignera une autre eſpéce de Force.

On peut obſerver la même choſe dans les Langues : un même mot prend des acceptions différentes, ſuivant ceux avec leſquels il eſt aſſocié ; ces acceptions ſont liées à la vérité par un fond commun, mais qui ſe modifiant en mille manieres, préſente chaque fois des objets différens.

§. 5.

Elle eſt au-deſſus de toute Objection.

L'Explication Allégorique de la Mythologie a cet avantage ineſtimable, que quoiqu'elle puiſſe donner lieu à un grand nombre de difficultés & d'objections, il n'en eſt cependant aucune qui ſoit capable de l'anéantir.

Car nous ne devons pas dissimuler que sur cette multitude immense d'Allégories que la Mythologie renferme, il en est un grand nombre qui ne sont pas également aisées a connoître & à expliquer ; & que plus on sera convaincu que l'explication des Allégories ne peut être arbitraire, & plus on sentira la grandeur des difficultés qu'il faut surmonter pour parvenir à l'éclaircissement de cet ensemble.

C'est ce qui distingue essentiellement les explications historiques & arbitraires de la Mythologie, des explications Allégoriques.

Rien n'est si aisé en effet que de sortir d'embarras dans les premieres. On y passe par-dessus tout ce qui arrête, & qu'on n'entend pas : & pour peu qu'on ait de l'esprit, de l'imagination, & de connoissance des Langues, on a bien-tôt arrangé un Roman ; un systême ingénieux & imposant, au moyen duquel on n'explique rien en paroissant rendre raison de tout.

De-là tant d'explications historiques des Fables qui suposent une histoire qui n'exista nulle part, qu'on place dans les tems fabuleux, comme si cette idée pouvoit se concilier avec celle d'histoire, à laquelle on n'assigne aucun lieu, aucun tems, aucun ordre, aucun des caractères essentiels de l'Histoire.

De-là, tant d'autres explications qui ne sont fondées que sur de vaines conjectures, ou sur des étymologies décomposées à volonté & illusoires, insuffisantes d'ailleurs lors même qu'elles seroient cent fois meilleures, pour faire une démonstration.

Aussi a-t'on une multitude d'explications fausses ou inexactes, & pas une dont on puisse se contenter.

L'esprit, à la vérité, est ébloui par l'érudition déployée dans tous ces systêmes, & par les raports aparens qu'ils présentent : mais ferme t-on le Livre, & veut-on se rendre raison des vérités qu'on y a aprises, on ne trouve rien : tout disparoît comme les rêves de la nuit.

Il n'en est pas de même de l'explication Allégorique. Elle n'a rien d'arbitraire ; parce qu'il faut qu'elle soit parfaitement conforme à son modele ; qu'elle embrasse toutes les circonstances dont elle est composée, tous les traits qui en forment l'ensemble, tous les Personnages qui en font partie, tous les Termes Symboliques qu'elle offre ; qu'elle ne laisse rien en arriere ; que toutes les Parties en soient intimément liées ; & que le dévelopement de cette explication se fasse d'une maniere si naturelle, si simple, si satisfaisante, si soutenue, qu'on ne puisse point douter qu'elle soit la vraie, & qu'on n'en désire aucune autre.

Mais pour parvenir à ce point-là, il faut se défier de son imagination, de son génie ; de son goût pour les étymologies : il faut étudier l'Antiquité, & non son propre esprit : s'enfoncer dans ses profondeurs : connoître son génie : rassembler tout ce qui s'est conservé de ses Symboles, de ses Allégories, de son Langage figuré : parvenir à l'intelligence litterale la

plus exacte de ses Fables : chercher les sens figurés dont étoient susceptibles tous les mots qui y entrent : les comparer avec les connoissances philosophiques de ces tems-là : saisir chacun de ses Personnages Allégoriques dans ce qu'ils sont en eux-mêmes & dans leurs raports avec tous ceux auxquels ils sont associés : chercher ce qui peut résulter de leur ensemble : le comparer avec la valeur de chaque mot dans les diverses Langues où il fut en usage, & sur-tout dans celles où il naquit & où il eut une signification propre & claire : ne pas s'embarrasser d'aller vîte, mais d'aller surement.

Quel Travail, dira-t-on ? Mais qu'a-t-on sans travail & sans peine ? Et il ne faut pas se mêler de recherches intéressantes, ou prendre toute la peine qu'elles exigent.

Il est certain qu'avec cette marche, on ira extrêmement loin dans les recherches Allégoriques : qué l'on y fera des découvertes surprenantes, & d'autant plus qu'elles seront de la plus grande simplicité & du plus grand intérêt.

Malgré cela, & c'est ici où j'en voulois venir, on sera encore obligé sans doute d'y laisser beaucoup de lacunes, & d avancer quelques explications foibles, ou moins satisfaisantes que les autres.

C'est ce dont on conviendra sans peine, si l'on considere les altérations & les mélanges bisarres que durent essuyer les Allégories anciennes pendant le cours d'un si grand nombre de siécles ; & la multitude de faits obscurs & d'usages particuliers auxquels ces Allégories durent faire allusion, & dont l'ignorance doit répandre nécessairement de l'incertitude sur elles.

En effet, quoique l'Allégorie eut toujours un objet déterminé qu'elle peignoit de maniere à ne pouvoir s'y méprendre, elle ne s'est cependant pas conservée, dans toutes ses parties, dans son état primitif. Plusieurs de ses traits durent nécessairement changer, s'affoiblir, s'altérer, se dénaturer, devenir plus difficiles à reconnoître, à mesure qu'ils passerent d'une génération à une autre, & d'une langue dans une autre, qu'on perdit de vue les objets auxquels se raportoient ces Allégories, & les allusions particulieres qu'elles renfermoient ; que les opinions changerent, que les connoissances primitives s'affoiblirent, ou s'altérerent.

Tant de révolutions, tant de changemens, tant d'erreurs durent avoir en effet les influences les plus funestes à l'égard des Allégories, & rendre difficiles à reconnoître les objets qui avoient servi à former les beaux Tableaux Allégoriques qui étoient l'effet de leur imitation.

Si les simples Monumens historiques sont si difficiles à entendre lorsqu'ils nous ont été transmis par une haute Antiquité, & s'il s'y glissa tant de fautes & tant d'inexactitudes en passant de main en main, combien ne doivent pas être plus difficiles à reconnoître, & combien ne durent pas s'al-

térer encore plus les Monumens Allégoriques bien plus difficiles à entendre.

Sans doute, l'Allégorie fondée sur les valeurs propres & figurées des mots qui la composoient, perdit nécessairement de sa force, de sa beauté, de son coloris en passant de langue en langue & de contrée en contrée, parce que les mots d'une Langue ne répondent pas toujours à ceux d'une autre, ayant plus ou moins d'extension; parce que les noms qui étoient manifestement Allégoriques dans la Langue qui la premiere les employa à cet usage, ne paroissent plus que des noms propres dans celle où on les transporta simplement & purement, sans avertir le Lecteur que dans l'Original on les prenoit dans un sens différent.

C'est ainsi qu'en traduisant le commencement de Sanchoniaton par ces mots, » d'Elion naquirent Urane & Ghé », on dénature totalement ce morceau, l'on s'en ôte l'intelligence à jamais, parce que ces mots n'indiquent dans notre Langue que des Personnages humains, & qu'ils n'y offrent aucune idée Allégorique.

Sera-t-il surprenant qu'avec une aussi mauvaise Traduction, on n'ait rien compris à cette Allégorie, tandis qu'on n'y a rien compris dans le Texte Grec où l'Allégorie brilloit cependant de la maniere la plus vive?

Car si la phrase dont il s'agit y présente Elion comme un Roi qui eut un Fils & une Fille apellés Uranus & Ghé, elle y offre en même tems le sens figuré, parce que dans cette Langue *Urane* & *Ghé* signifient le Ciel & la Terre, & qu'*Elion* y est apellé *Hypsiste*, c'est-à-dire le Très-Haut.

Ainsi la Traduction Françoise que nous venons d'en donner, est un exemple frapant de la maniere dont les Allégories se dénaturent & perdent toute leur énergie en passant d'une langue dans une autre. C'est tout ce qu'auroit pu faire le plus grand Adversaire des Allégories, en traduisant ce passage: tandis que l'Allégoriste se croiroit bien fondé à le traduire par ces mots, *du Très-Haut naquirent le Ciel & Terre*: ou s'il vouloit se déguiser un peu plus, par ceux-ci: d'*Altissime naquirent Cœlus & Terra*, dont on ne pourroit apercevoir le sens qu'autant qu'on seroit au fait de celui que ces mots présentent dans la Langue Latine: tout comme les Phéniciens ou les Orientaux grecisés durent en inventer, qui suposoient la connoissance de leur Langue Orientale; & par-là même, un peu plus de savoir dans ceux qui les devineroient.

§. 6. *Difficultés qui naissent des Traductions.*

L'on voit encore ici à quel point les Versions influent sur le sens des Originaux, & avec quelle facilité & sans s'en apercevoir on peut en faire disparoître les beautés, & l'énergie: & par-là même, les altérations prodigieuses que doivent avoir essuyé les Allégories en se transmettant de

langue en langue. Il ne seroit donc pas étonnant qu'entre toutes celles que les Grecs emprunterent des Phéniciens que ceux-ci tenoient eux-mêmes de Peuples & de Langues plus anciennes, il y en eût quelqu'une qui eût été si mal rendue, & si prodigieusement défigurée par quelque terme impropre ou absolument corrompu par les Copistes, qu'on ne pût en tirer aucun sens, du moins dans cette portion.

Ce qui rend toujours plus nécessaire pour cet objet, la comparaison des Langues & des Mythologies ; qui n'ayant pu s'altérer toutes également dans le même point, s'éclairent mutuellement : tout de même que la collation d'une multitude de Manuscrits d'un même Ouvrage, tous plus ou moins fautifs, donne la plus grande facilité pour les rectifier tous & pour en former un très-correct & très-intelligible.

2°. *Difficultés qui naissent des allusions inconnues.*

D'un autre côté, il n'est aucune Allégorie qui n'ait un modéle, un original auquel elle se raporte & qu'elle peint, puisqu'elle n'est qu'une imitation déguisée : on ne sauroit donc l'entendre qu'autant qu'on reconnoîtroit l'objet qui lui servit de modéle. Mais la découverte de ces modéles est quelquefois très-difficile, peut-être même impossible dans certains cas, soit parce qu'ils étoient tirés de quelqu'usage, de quelqu'opinion, de quelqu'événement particulier qui n'existent plus, n'ayant pas été pris dans la Nature qui est toujours la même ; soit parce que quelques-uns des traits qui composent l'Allégorie, sont tellement brouillés & altérés, qu'il est impossible de les restituer & de parvenir par conséquent jusques à ce modéle.

C'est par des causes de cette nature, que tant de portions des Mythologies anciennes étoient devenues inintelligibles : qu'on ne comprenoit plus le sens des êtres fabuleux qui y entrent, tels que les Centaures, le Phœnix, le Minotaure, les Cyclopes &c. qu'on avoit perdu toute idée d'Allégorie relativement à une multitude de Monumens anciens, tels que les Statues singulieres qu'offrent les Temples ou Pagodes des Indiens, & les Histoires plus singulieres encore qu'ils racontent de leurs Dieux & de ces Statues : tels encore que les Théogonies & les Cosmogonies des Egyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Chinois, &c. qu'on a toujours prises au pied de la lettre : telles encore les figures bisarres & extravagantes qui entroient dans le Culte des anciens Egyptiens, & qu'on voit encore peintes sur les débris de leurs Temples antiques, respectés jusques ici par le tems qui détruit tout.

Monumens tous Allégoriques néanmoins, & qu'on ne peut entendre qu'autant qu'on reconnoît ce à quoi ils durent faire allusion, de quelque maniére qu'on y parvienne.

Ne soyons pas non plus étonnés que tant de Peuples ayent oublié

également & le sens de ces Monumens, & qu'ils étoient Allégoriques, & les grands objets qu'ils peignoient ; & que quelques découvertes qu'on fasse pour rétablir cet ensemble, il renferme toujours quelque difficulté.

Ces objets tenoient essentiellement aux connoissances & aux opinions des Peuples chez lesquels ces Allégories prirent naissance : mais l'opinion change continuellement, elle est l'inconstance même. Si elle éprouve de si grandes révolutions de nos jours, où l'on a cependant tant de moyens pour la fixer, combien n'en dut-elle pas éprouver dans ces tems reculés où ces moyens étoient infiniment moindres, & où ils se bornoient à ne vouloir rien innover ! comme s'il étoit au pouvoir des hommes d'empêcher les vicissitudes morales, & celles d'opinion comme les physiques ; & comme si ce qu'on ne sait que par tradition, ne doit pas, selon le cours ordinaire des choses humaines, s'altérer nécessairement de siécle en siécle, & finir par être inintelligible, à moins qu'on ne le ramene à sa premiere institution : mais comment revenir en arriere ? Comment à travers tant de révolutions dont on n'a aucune trace, remonter à l'origine de ces choses, & découvrir par l'état informe dans lequel elles sont actuellement, ce qu'elles furent dans l'origine ?

§. 7. *Avantages du Génie Allégorique pour rétablir le sens de toutes ces choses.*

Mais s'il est un moyen de rétablir toutes ces choses, c'est l'intelligence de l'Antiquité & sur-tout la connoissance de son Génie Allégorique : par elle, on verra la plûpart des ténébres qui couvrent les tems anciens, se dissiper ; tandis qu'il est tel Systême sur l'Antiquité dans lesquels ces difficultés sont absolument insurmontables, au point qu'il faut, pour être conséquent, ou les abandonner, ou nier qu'il ait jamais existé des Allégories : tel est celui des Savans qui supposent que les hommes livrés dès le commencement à l'ignorance la plus profonde, & à l'instinct le plus grossier, furent dépourvus de toute connoissance, & n'eurent d'autre Religion que le Culte des Élémens qu'ils regarderent comme les Maîtres Souverains du Monde & des Hommes.

La question sur le Génie Allégorique de l'Antiquité, n'est donc pas une question frivole ou de simple curiosité, qu'on doive regarder avec indifférence ; elle tient à toutes les connoissances, elle est indispensable pour porter un jugement sain & exact sur les Anciens : elle est de la plus grande conséquence pour l'humanité entiere, qu'on dégrade ou qu'on éléve suivant qu'on prend parti pour ou contre ce Génie Allégorique.

Au milieu de tant de bouleversemens & de tant de ténébres, on ne doit donc pas s'attendre à voir les Allégories anciennes expliquées dans toute leur étendue de la maniere la plus satisfaisante, & sans aucun mélange d'obscurité, ou sans aucune méprise. Une pareille explication supose un trop grand nombre de connoissances particulieres, & se raporte à trop

de circonstances inconnues que rien ne peut supléer, pour qu'on puisse espérer d'y parvenir : & nous n'avons jamais prétendu en donner de pareilles.

Mais ce que nous croyons être en état de démontrer, c'est que ces mêmes difficultés, qui ont également lieu dans tout autre Systême, anéantissent ou rendent absolument inutiles ceux-ci, tandis qu'elles ne peuvent ébranler notre maniere de voir & les découvertes qui en sont la suite. Ce qui ne sera pas difficile à établir.

Dans tous les systêmes par lesquels on a voulu expliquer les Allégories, on a été obligé de supposer que ces anciennes Mythologies avoient essuyé les plus grandes altérations, ensorte qu'il ne restoit de vrai que quelques faits historiques.

Mais comment avoit-on pu se persuader, comment pouvoit-on même espérer d'en convaincre les autres, qu'une histoire quelconque avoit pu être altérée au point de devenir un entassement de Fables pareilles à celles qui forment la masse de la Mythologie ?

Il est vrai que par ce moyen, on se dispensoit de chercher quelque raison à ces Fables singulieres : mais elles servoient sans cesse de témoins contre ces prétendues explications, & elles devoient enfin ôter toute créance à des systêmes qui réduisoient la Mythologie à quelques traditions informes, qui le faisoient sans preuve & de la maniere la plus conjecturale.

Par notre méthode au contraire, les difficultés qu'offrent les Allégories ne portent point sur leur ensemble : elles se réduisent à quelques objets particuliers, tels que certains mots mal rendus, des allusions à des points obscurs & bornés, des caractères Allégoriques dont on n'a pu apercevoir une raison décisive. Mais ces difficultés, quelque réelles, & quelque nombreuses qu'on les supose, sont si bornées en comparaison des grandes masses de lumiere que la Mythologie offre, en la prenant dans un sens Allégorique; elles influent si peu sur la chaîne des grandes vérités qui en résultent; elles sont si peu capables de balancer la force des découvertes qui sont la suite de notre marche, qu'elles ne peuvent ébranler notre systême & nos vues. Elles prouvent seulement, qu'une seule personne ne peut tout voir, tout comparer, tout deviner : mais que plus on suivra la même route, plus on aprofondira ces difficultés, & plus on verra la lumiere s'augmenter, les objections s'aplanir, les ténébres se dissiper. Effet nécessaire de recherches où l'on évite tout arbitraire, & où l'on part d'une base assurée qui dissipe toutes les objections; semblable à ces rivages contre lesquels viennent se briser les flots écumans d'une mer orageuse.

Telle, l'explication Allégorique triomphe de tous les obstacles; puisqu'il seroit impossible, si elle n'étoit pas la vraie explication des Mythologies anciennes, qu'elle en embrassât l'ensemble, qu'elle parût toujours exacte, satisfaisante, raisonnable; que rendant raison de tout, elle se prêtât à

tout; qu'elle fit en un mot tout ce qu'on pouroit attendre de la vérité elle-même.

D'ailleurs, comment prouveroit-on qu'une pareille explication seroit fausse? Il faudroit démontrer qu'elle ne remplit pas toutes les conditions nécessaires, en donner une meilleure; ou montrer une impossibilité absolue à ce que l'Antiquité ait eu un Génie Allégorique.

Cette explication sera même d'autant plus facile à saisir, que n'ayant rien d'arbitraire & suposant toujours un modéle, on sera sans cesse en état de se rendre raison de son ensemble, d'en sentir l'énergie, de s'en rapeller tous les dévelopemens; d'en apercevoir les vuides.

Bien différente en cela des explications historiques de la Fable, qui ne peuvent avoir aucun ensemble, qui ne se soutiennent point les unes les autres, qui ne s'éclaircissent point mutuellement, & de la vérité desquelles on ne peut jamais être sûr, parce qu'on ne peut l'être de cette portion d'histoire sur laquelle elles s'apuient; & qu'on n'a sauvé que quelques débris de celle-ci, trop bornés & en trop petit nombre pour servir d'objet de comparaison à l'égard de la Mythologie entière.

Rien de plus satisfaisant d'ailleurs, que de ne point suposer de l'arbitraire dans la Mythologie; parce qu'en même tems qu'on a lieu d'admirer en elle le génie de l'homme, la seule considération de son ensemble conduit à des découvertes intéressantes qu'on n'auroit jamais pu espérer, & auxquelles on ne seroit jamais parvenu avec tout l'esprit & toute l'imagination possible, parce qu'on ne sauroit avec leur seul secours supléer aux faits.

§ 8. *Des Caractères qui distinguent l'Allégorie de l'Histoire; & des Régles propres à les reconnoître.*

Ce qui nous reste donc à faire & que l'on attend de nous, c'est de fixer invariablement les régles par lesquelles on sera en état de distinguer un récit Allégorique d'un récit Historique, & de ne pas s'égarer, en cherchant à déveloper le sens des Allégories anciennes.

Si jusques à présent, nous avons exposé sur cette matière des idées qui ont paru neuves & hardies, celles que nous allons déveloper le paroîtront peut-être encore plus: mais c'est le propre d'une découverte, d'en amener d'autres à sa suite; & de justifier une témérité par de nouvelles.

L'on avoit déja aperçu, il est vrai, un grand nombre d'Allégories dans l'Antiquité; mais on n'avoit pas encore pensé à déterminer les bornes qui séparent l'Allégorie de l'Histoire: on n'avoit peut-être pas même soupçonné que la chose fût possible. Et pouvoit-on en être assuré, puisqu'on n'avoit pris aucune des précautions nécessaires pour y parvenir; qu'on n'avoit jamais comparé entr'elles les Allégories anciennes, qu'on n'en avoit point étudié l'ensemble; qu'on n'en avoit pas observé le langage, & rassemblé

le Dictionnaire, qu'on n'avoit cherché nulle part ce qui avoit pu servir de modéle à ces Allégories ?

Jusques alors cependant, on ne pourra rien dire de satisfaisant ; & l'on paroîtra toujours parler & agir au hazard, en rangeant tels & tels faits dans la classe de l'Histoire ou dans celle de l'Allégorie : l'on paroîtra ne se déterminer qu'arbitrairement & par complaisance pour le systême qu'on aura embrassé : d'ailleurs, la vérité elle-même n'a de charmes qu'autant qu'on peut la comparer à des principes de la bonté desquels on est assuré.

Mais ces régles ne pouvoient être que les résultats de recherches aprofondies sur ces objets, que des conséquences des découvertes auxquelles on auroit été conduit par cette étude, que l'exposition de la route qu'on avoit suivie pour la rendre aisée : il falloit parler d'après des faits ; ou tout l'ensemble n'eût été regardé que comme un vain systême.

Il étoit donc impossible de parvenir plutôt à leur connoissance : mais, effet nécessaire de tout ce que nous avons dit jusques à présent sur le Génie Allégorique, elles ont du naître avec ses dévelopemens, & elles méritent de marcher à sa suite. Elles n'en seront que des conséquences simples & naturelles ; elles paroîtront ainsi elles-mêmes raisonnables & nécessaires, & s'attireront par-là une juste confiance. Si l'on voit en même tems naître de leur observation, l'intelligence des Allégories anciennes, cet heureux effet deviendra la démonstration la plus complette de nos principes ; puisqu'il est de toute impossibilité que des régles fausses & sans base s'accordent avec la vérité, & que ce qui est toujours d'accord avec des régles simples & évidentes, soit l'effet du hazard ou de quelque vain systême.

Nous allons donc examiner, 1°. les MARQUES auxquelles on reconnoît qu'un récit Mythologique doit être envisagé comme une Allégorie.

2°. Les CARACTÈRES que doit renfermer l'Explication Allégorique pour être vraie.

3°. Les PRÉCAUTIONS à prendre pour ne pas se tromper dans cette explication.

I.

MARQUES auxquelles on distingue un Récit Allégorique d'un Récit Historique.

L'Allégorie ayant toujours pour objet de se déguiser, d'emprunter un air étranger, de se faire regarder sur-tout comme un simple récit historique, induira nécessairement en erreur ceux qui ne seront pas au fait de sa marche, & qui ne se seront pas assurés des moyens de la reconnoître malgré son masque, & sous quelque forme qu'elle paroisse ; c'est pour n'avoir pas pris cette précaution, que tant de récits Allégoriques ont été regardés comme des faits réels, & qu'ayant été incorporés dans l'Histoire ancienne, ils ont répandu sur celle-ci cet air louche & fabuleux qui la dés

pare, en même tems qu'il empêche de parvenir à la connoissance si utile & si intéressante du Génie Allégorique de l'Antiquité.

Mais un récit ancien, soit historique, soit fabuleux, sera un récit Allégorique & proposé aux hommes pour les conduire à quelqu'importante vérité, lorsqu'il réunira les caractères suivans, que nous distinguerons en deux Classes, sous le titre de Caractères généraux, ou communs à toute Allégorie, & de Caractères particuliers subordonnés à ceux-là.

§. I.

CARACTÈRES COMMUNS.

1. *Si ce récit fait partie du Cycle Allégorique.*

Les Fables Mythologiques sont renfermées entre deux Époques remarquables; la CRÉATION, ou plutôt le DÉLUGE où toutes choses se renouvellerent, & la GUERRE DE TROYE. C'est ce qui forme un Période de Tems fortement caractérisé & qu'on apelle CYCLE ALLÉGORIQUE, ou MYTHOLOGIQUE. La Mythologie s'ouvre par le Cahos dont l'Univers fut tiré, & elle finit par l'embrâsement de Troye & le retour d'Ulysse dans le sein de sa Famille & de ses États.

C'est cette portion des Fastes du Monde qu'on apelle les TEMS *inconnus* ou FABULEUX, moins pour donner à entendre que l'histoire de ces tems-là étoit inconnue ou altérée par des Fables, qu'afin de nous aprendre que c'est dans cet espace de tems que furent inventées les Fables pour l'instruction des Mortels.

En effet, ce ne fut point depuis la Guerre de Troye qu'on inventa les faits contenus dans la Mythologie; tous lui furent antérieurs; aussi sont-ils tous placés avant ce tems-là. Le Poëme de cette Guerre les supose, il y fait sans cesse allusion, il fut même formé sur leur modéle, & il ne termine ces tems fabuleux que parce que les Ecrivains qui succéderent à HOMERE, suivirent une marche différente; & qu'au lieu de continuer à instruire par l'Allégorie les Nations devenues savantes & policées, ils se livrerent à des instructions directes & historiques, devenues plus à leur portée.

Ce Cycle Allégorique n'est point un rêve. Outre tout ce que nous avons dit ci-dessus, pour faire sentir la nécessité de l'Allégorie, afin de familiariser les Hommes & les Nations entieres, avec l'instruction & les connoissances; outre la remarque frapante & que chacun peut faire, que le goût pour l'Allégorie fut toujours plus décidé dans l'enfance des Peuples; nous avons encore une preuve sans réplique de l'existence des Instructions Allégoriques antérieurement aux Instructions historiques, dans le passage d'un célebre Auteur Grec, sur le Cycle Allégorique dont nous parlons.

Cet Auteur est PROCLUS, & c'est aux savans & curieux Extraits de PHOTIUS

que nous devons ce qu'il en dit. Voici comment il s'exprime à ce sujet : (1)

Διαλαμβάνει δὲ καὶ περὶ τοῦ λεγομένου ἐπικοῦ κύκλου, ὃς ἄρχεται μὲν ἐκ τῆς οὐρανοῦ καὶ γῆς μυθολογουμένης μίξεως, ἐξ ἧς αὐτῷ καὶ τρεῖς παῖδας . . . γεννῶσι κύκλωπας. Διεξέρχεται δὲ περὶ θεῶν, τά τε ἄλλα τοῖς Ἕλλησι μυθολογούμενα, καὶ εἴ πού τι καὶ πρὸς ἱστορίαν ἐξαληθίζεται. καὶ περατοῦται ὁ ἐπικὸς κύκλος συμπληρούμενος ἐκ διαφόρων ποιητῶν, μέχρι τῆς εἰς Ἰθάκην ἀποβάσεως Ὀδυσσέως· ἐν ᾗ καὶ ὑπὸ τοῦ παιδὸς Τηλεγόνου ἀγνοοῦντος ὡς πατὴρ εἴη, κτείνεται· λέγει δὲ ὡς (ἐκ) τοῦ ἐπικοῦ κύκλου τὰ ποιήματα διασώζεται, καὶ σπουδάζεται τοῖς πολλοῖς, οὐχ οὕτω διὰ τὴν ἀρετὴν, ὡς διὰ τὴν ἀκολουθίαν τῶν ἐν αὐτῷ πραγμάτων· (λέγει καὶ τὰ ὀνόματα, καὶ τὰς πατρίδας τῶν πραγματευσαμένων τὸν ἐπικὸν κύκλον.

« Il traite, dit-il, de ce Cycle qu'on apelle héroïque, qui commence au mariage mythologique du Ciel & de la Terre, qui lui donna trois enfans... apellés Cyclopes. Il raporte ensuite ce qu'on a dit des Dieux & les autres objets de la Mythologie Grecque, & ce qu'elle a de conforme à l'Histoire. Ce Cycle héroïque qui embrasse les Ouvrages de divers Poëtes, s'étend jusques à l'arrivée d'Ulysse à Ithaque, & à sa mort causée par son fils Telegone qui ignoroit que ce fût son Pere qu'il tuoit. Il nous aprend aussi que les Poëmes relatifs à ce Cycle furent conservés & recherchés avec soin, moins à cause de leur valeur, qu'à cause de la suite des événemens qu'ils raportent; car on y voit les noms & la Patrie de ceux qui ont formé ce Cycle ».

Ce passage, si peu connu, nous aprend que les Anciens donnoient le nom de Cycle à tout ce qui avoit précédé Ulysse en fait de Mythologie : qu'ils l'appelloient Cycle épique, ou héroïque, parce qu'il embrassoit toutes les portions de la Mythologie : que ce fut l'ouvrage de plusieurs Poëtes successifs : qu'il commençoit par le mariage du Ciel & de la Terre, comme nous le voyons encore dans Hésiode, dans Apollodore & dans Sanchoniaton; qu'il se terminoit par la mort d'Ulysse, & qu'écrit en forme d'histoire, on y raportoit avec soin le nom & la patrie de ceux qu'on y célébroit.

On y voit manifestement que le mariage du Ciel & de la Terre est une pure Allégorie, puisque les Etres qu'on appelle ici Ciel & Terre, en Grec Uranus & Ghé, ne sont pas des êtres humains, mais les êtres physiques que nous appellons *Ciel* & *Terre*. Et combien par-là même se trompoient ceux qui n'ont vu que des personnages humains dans Uranus & dans Ghé, & qui en concluoient que Sanchoniaton, Hésiode & les autres Auteurs qui ont écrit leur histoire, avoient cru transmettre en cela des événemens historiques, & non des événemens allégoriques!

---

(1) Photius, Bibl. Extrait du Recueil de Choses instructives, Χρηστομαθείας ἐκλογαί, de Proclus, pag. 982. Edit. de Rouen 1653.

Ce

Ce passage nous aprend de plus, que tous les objets qui faisoient partie de ce Cycle, avoient été composés par des Poëtes : d'où l'on peut conclure que l'Ouvrage de Sanchoniaton avoit été écrit en vers, ou n'étoit que l'abrégé des vieilles Poësies Phéniciennes conservées dans les Temples : ce qui peut répandre un nouveau jour sur ce que nous disons de cet Auteur, dans nos Allégories Orientales.

Ces Allégories bornées à l'usage de la Religion, & exprimées en des termes qui vieillirent peu-à-peu, & dont on perdit insensiblement de vue le véritable sens, ne parurent plus des Allégories, & furent prises au pied de la lettre : ce qui les dénatura absolument, & fit naître la Religion Payenne.

Voulons-nous donc retrouver le sens de toutes ces choses ? remontons aux tems où elles faisoient l'unique but de l'instruction. Alors nous verrons ces objets prendre une nouvelle vie, & nous offrir les mêmes idées que voulurent inspirer leurs premiers Instituteurs.

Ajoutons que ces premiers Inventeurs ne furent pas les Grecs ; ceux-ci ne marcherent à cet égard que sur les traces des Sages de l'Orient, qui étoient parvenus à cette façon de peindre les vérités les plus importantes par leurs méditations & par la connoissance qu'ils avoient de la nature & des moyens propres à toucher & à émouvoir.

Les Grecs, à la vérité, renchérirent sur ce premier fond ; l'Allégorie se perfectionna singuliérement entre leurs mains ; elle acquit une plus vaste étendue. Leurs Beaux-Esprits, leurs Poëtes, ne négligerent rien pour se surpasser les uns les autres, d'où résulta un effort général pour rendre ces instructions plus variées, plus intéressantes, plus propres à étonner.

De-là, la distance prodigieuse qu'on remarque entre les premieres Allégories & les dernieres. L'Esprit Allégorique, après avoir essayé ses forces dans l'Histoire de Cronus, de Thot, d'Adonis, d'Attys & d'autres Divinités Orientales, s'éleva rapidement dans l'histoire des deux Guerres de Thébes & dans le Voyage des Argonautes ; & se surpassa lui-même, au sujet de la Guerre de Troye, au-delà de laquelle il n'y a plus rien, & qui devint le *non plus ultra* des Allégories, comme les colonnes d'Hercule pour les Voyages Maritimes.

Aussi la Religion des Grecs parut fixée dès-lors, au point qu'on fut tenté de croire qu'ils tenoient leurs Dieux d'Homere & d'Hésiode ; & que ces Poëtes avoient absolument corrompu leur Théologie : préjugé qui a égaré plusieurs Savans dans leurs recherches sur l'origine de la Religion Payenne.

Mais tout est-il fabuleux dans ce Cycle Mythologique ? Les Guerres de Thébes, les Argonautes, la prise de Troye, Oreste & ses fureurs, Cadmus, Minos, Cécrops, Cranaüs, Thésée, Tyndare & ses fils, &c. & dans l'Orient, Osiris & Isis, Typhon, Ménès, Osymandias, Semiramis & ses deux Epoux, &c. sont-ils des événemens & des personnages fabuleux ? Ne durent-ils leur existence qu'aux Allégories qui parurent sous leurs noms ?

Cette question est trop compliquée pour qu'on puisse la résoudre dans des

Elémens : elle ne peut être que le résultat des recherches & des combinaisons les plus exactes sur tous ces objets : on peut cependant dire, que l'Allégorie pour être plus piquante, s'apuie souvent sur des personnages & sur des événemens réels : il y eut une Thébes, une Troye, une Colchide, un Cadmus, un Minos, un Thésée, &c. Mais tout ce qu'on leur attribua, ne put être vrai : & si l'on préféra leurs noms à d'autres, pour en faire le sujet d'événemens Allégoriques, c'est, comme nous l'avons déja dit, parce qu'ils prêtoient davantage à l'Allégorie. Ainsi, il faut toujours distinguer le personnage Allégorique du personnage réel : seule maniere de débrouiller le cahos de l'Histoire Ancienne.

Ajoutons que le Cycle Mythologique se divise en deux branches très-remarquables ; le SIECLE des DIEUX, & le SIECLE des HÉROS, auxquels succéda le Siécle des Hommes. Cette distinction n'est point née dans la Gréce : ils la tinrent de l'Orient. Les Egyptiens dans leur Chronologie distinguerent trois sortes de Regnes, le regne des DIEUX, le regne des HÉROS, & le regne des HOMMES.

Ce dernier commence au moment où l'on écrit l'Histoire sans mélange d'Allégories, en caractères vulgaires & en prose. Les autres renferment le tems des Allégories & de l'écriture hiéroglyphique ou à tapisseries. En effet, l'Histoire des Héros ou Demi-Dieux, n'étoit qu'un suplément aux Allégories qui composoient l'Histoire des Dieux.

Cet accord singulier de la Fable Grecque avec l'Orientale, est un de ces caractères décisifs qui valent de longs raisonnemens : c'est une preuve à ajouter à tant d'autres, qui établissent que les Grecs tinrent tout de l'Orient.

2e. MARQUE. *Si ce récit est lié avec la Religion, ou le culte des Dieux.*

Tout récit dans la Mythologie, présenté comme historique, & dont l'objet aura un raport étroit avec la Religion ou le culte des Dieux, sera nécessairement Allégorique ; parce qu'il est impossible qu'on ait pu le prendre dans un autre sens, dans ces premiers tems où l'instruction consistoit presque toute en Allégories. Ainsi, tout ce qu'on dit des Dieux, de leur naissance, de leurs généalogies, de leurs Mariages, de leurs adultères, de leurs combats, &c. ne fut jamais proposé aux hommes dans son origine, que comme des objets Allégoriques, & non comme des événemens historiques.

1°. Parce que dans l'origine, personne n'ignoroit que ces Etres n'avoient jamais existé sur la terre comme Hommes.

2°. Parce que les Faits qu'on leur attribuoit étoient si absurdes & si extravagans, qu'on ne pouvoit commencer par y attacher de la réalité.

3°. Parce que l'Allégorie y perce de toutes parts, & que s'ils n'avoient pas été destinés à être pris dans le sens Allégorique, il seroit impossible de les expliquer dans tous leurs dévelopemens, & avec une facilité qui démontre que c'est la vraie maniere de les considérer.

4°. Parce enfin qu'il étoit impossible, dès qu'on regardoit les Personnages Mythologiques comme des Dieux, de ne pas envisager comme des Allégories, tout ce qu'on leur attribuoit d'humain, ou tous les Faits purement historiques, qui avoient raport à eux.

C'est ainsi, que dans l'origine, on prenoit nécessairement dans un sens Allégorique, les combats des Héros Grecs avec les Dieux, & les blessures que ceux-ci en reçoivent, quoique racontés comme des Faits purement historiques.

Et les mariages des Dieux avec des Mortelles, & même les mariages des Dieux avec des Déesses. Iou, le Dieu suprême du Paganisme, n'épouse Thémis & Mnémosyne, que pour aprendre aux hommes que la justice ou la sainteté désignée par Thémis, & la connoissance sans bornes, désignée par Mnémosyne, sont des attributs inséparables de la Divinité.

Aussi la Doctrine d'EUHEMERE, qui crut expliquer merveilleusement l'Antiquité, en avançant que les Dieux n'étoient que des hommes déifiés, tandis qu'ils étoient la Divinité, & les divers effets de la Nature, humanisés ou personifiés par l'Allégorie, étoit un système faux, & dont on ne pouvoit retirer aucune utilité.

Ajoutons que les objets & les Attributs Divins sont si fort au-dessus de l'esprit humain, & que le langage des hommes entierement emprunté du physique, est tellement incapable de peindre ces grandes idées par des mots propres, qu'il lui est impossible d'en pouvoir parler autrement que par des mots pris dans un sens figuré ou symbolique : d'où résulte le Langage Allégorique, avec toute sa pompe & tout son éclat.

3e MARQUE. *Si ce récit renferme des traits oposés aux Loix Divines & Humaines.*

Tels sont les principes de vertu & d'honnêteté que Dieu grava dans le cœur de l'homme, que jamais aucun Législateur, & aucun peuple, quelque dépravés qu'ils aient été, n'ont pu être les Héros du vice, comme vice; en recommander la pratique aux hommes, leur faire une obligation au nom de la Divinité elle-même d'être vicieux. Si quelqu'un avoit été assez insensé pour l'entreprendre, aussi-tôt la conscience de tous les autres soulevée par une telle témérité, auroit déposé hautement contre lui, & jamais il n'eût pû faire admettre sa Loi, ou son précepte.

Lors donc que nous voyons dans la Mythologie des Peuples anciens, des choses manifestement vicieuses, & vicieuses de leur propre aveu, contraires à toute honnêteté, à toute bienséance, à toute pudeur, qu'on y attribue aux Dieux des actions dont rougiroit l'homme le moins austère, & qu'on puniroit sévérement dans la société la plus désordonnée; que ces choses monstrueuses furent chantées par les Poëtes, & célébrées dans le culte des Dieux; nous devons être très-convaincus qu'elles ne s'étoient introduites que sous le voile de l'Allégorie; que leurs premiers Conducteurs n'avoient jamais pensé

à les propoſer comme des réalités : que les hommes les plus éclairés ne s'y trompoient pas : que ſi le peuple ignorant prit enſuite ces objets au pied de la lettre, on n'en doit rien conclure contre ceux qui les inſtituerent; mais déplorer le triſte état dans lequel cette ignorance plongea ces Peuples qui adoroient dès-lors, comme le dit fort bien un Philoſophe Payen, des Etres auxquels ils euſſent été au déſeſpoir que leurs fils, leurs filles & leurs femmes euſſent reſſemblé.

Nous ne ſaurions donc, ſans reſſembler en quelque ſorte au Paganiſme, ne voir dans toutes ces portions ſi ſcandaleuſes en aparence de la Mythologie, que des faits hiſtoriques.

Elles furent toujours Allégoriques, & elles forment un caractère ſi frapant & d'une ſi grande beauté, qu'il eſt ſurprenant qu'on y ait pu être trompé, & qu'on n'ait pas plutôt ouvert les yeux à ce ſujet.

Je n'ignore pas qu'on a dit que les Grecs des tems héroïques n'avoient aucune idée de vertu & de vice, & qu'on en a donné pour preuve leur férocité, leur groſſiereté & leur langue même, qui n'a point de mots pour exprimer ces idées; ceux d'ARÉTÊ, Ἀρετὴ, & de KAKIA, dont ils ſe ſervirent pour déſigner la vertu & le vice, ayant été conſacrés primitivement & dans le ſens propre, l'un à la valeur & à l'ardeur pour le travail; l'autre aux défauts des objets corporels & phyſiques, & aux ſenſations déſagréables qu'ils excitent.

Il faut donc dire également, que nous n'avons aucune idée de vertu & de vice, puiſque ces mots exprimerent eux-mêmes dans l'origine des idées phyſiques, VIRTUS déſignant la force, le courage, la valeur; & VITIUM, les objets dont il falloit E-VITER la rencontre, afin de n'en pas éprouver des ſenſations déſagréables.

Ce n'eſt donc qu'une mauvaiſe Logique Grammaticale, & que l'ignorance où l'on n'a été que trop long-tems ſur la nature des Langues, qui aient pu conduire à des réſultats auſſi ſinguliers & auſſi faux, des perſonnes très-eſtimables d'ailleurs.

L'on ne trouvera jamais dans aucune Langue que ce ſoit, des termes relatifs aux objets moraux & intellectuels, qui n'ayent été empruntés du Dictionnaire des objets phyſiques: notre propre Langue Françoiſe qu'on trouve ſi philoſophique, n'a rien qui la diſtingue à cet égard d'aucune autre.

Ce qu'il faudroit prouver, & ce qu'on ne fera jamais, c'eſt que dans les tems héroïques, & au tems d'Héſiode & d'Homere, les mots d'*Areté* & de *Kakia*, de vertu & de vice, n'avoient pas encore été pris dans le ſens moral, qu'on n'y attachoit qu'un ſens phyſique.

Ajoutons que la férocité & la groſſiereté dans les mœurs, ne ſont pas incompatibles avec la connoiſſance du vice & de la vertu.

Les perſonnes dont la vie eſt la plus dure, la plus miſérable, qui ont eu l'éducation la plus groſſière, qui ſont livrées aux occupations les plus animales, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion, ſavent très-bien faire cependant la diſtinction du bien & du mal: l'on trouve des traits de l'un & de l'autre chez

les Nations les plus ſauvages, & juſques dans ces troupes brigandes qui ne furent connues que par les ravages & les déſordres qu'elles commirent.

D'ailleurs ces premiers Grecs admettoient une vie après celle-ci, avec une différence entre les vertueux & les méchans. Ils en admettoient donc néceſſairement une entre la vertu & le vice : rien de moins philoſophique, par conſéquent, que l'idée que nous combattons ici. Il eſt vrai que leurs ſentimens à cet égard ne furent pas auſſi épurés & auſſi exacts qu'ils auroient pu être : mais il ſuffit qu'ils ayent eu une notion générale & ſuperficielle de la vertu & du vice, pour qu'ils ayent été perſuadés que la Divinité étoit abſolument exempte du dernier, & qu'ainſi on n'avoit pu leur attribuer des actions en aparence vicieuſes, que dans un ſens figuré & allégorique.

Auſſi voyons-nous, lorſque le Paganiſme eut oublié toutes ces choſes, que les perſonnes les plus éclairées ne pouvoient ſe réſoudre à prendre ces abſurdités à la lettre ; & que la ſeule crainte de paſſer pour des impies, les arrêtoit à moitié chemin. C'eſt que le Peuple qui étoit accoutumé à ces idées, les admettoit comme réelles, ſans ſe mettre en peine des inconſéquences qui en réſultoient, & qu'il ne craignoit pas, parce qu'elles influoient peu ſur le moral.

N'eſt ce pas par une ſuite de la différence qu'ils admettoient entre la vertu & le vice, qu'ils attribuoient à de mauvais Génies tout le mal qui arrivoit ſur la Terre? qu'ils enſeignoient qu'Iou avoit amené le Déluge de Deucalion pour punir les forfaits des Hommes? qu'ils repréſentoient les Euménides comme les Miniſtres redoutables de ſes vengeances ? qu'ils avoient établi les cérémonies conſolantes de l'expiation, pour faire connoître avec quelle pureté on doit aprocher de la Divinité, & que la vertu & l'innocence ont ſeuls le droit de lui plaire ?

Ceux qui reconnurent ces grandes & belles vérités, ne pouvoient donc ſupoſer les Dieux impurs, vicieux, ſouillés de crimes & de mauvaiſes actions : on auroit eu horreur de tels Etres ; & de quel droit euſſent-ils exigé de leurs Adorateurs une ſainteté dont ils ſe ſeroient joués eux-mêmes ?

Il eſt donc abſurde de prendre au pied de la lettre tous les objets de cette nature, & toutes les fois que quelque action ſera attribuée comme vicieuſe & criminelle dans la Mythologie à la Divinité, nous devons l'entendre dans un ſens allégorique, comme les Anciens, tels que Salluste le Philoſophe & Héraclides, l'ont très-bien dit ; & comme on s'en aſſurera toujours, par un examen plus attentif.

C'eſt ainſi qu'en conſidérant l'Hiſtoire de Saturne comme une Allégorie, on n'eſt plus étonné que la Faulx ait été ſon Symbole propre & qu'il mangeât ſes enfans ; puiſqu'on ne repréſentoit par-là que les effets de l'Agriculture & du tems.

La haîne de Junon contre Io & contre Hercule, & la maniere ſingulière dont elle ſe venge en faiſant garder celle-la à vue par Argus aux cent yeux, & en envoyant contre celui-ci deux Dragons pour l'étouffer dans le berceau ; l'idée odieuſe même qu'on devoit avoir de Junon, qui n'étoit célèbre que par

des petitesses & des attentats de cette nature, disparoissent dès qu'on sait que ces choses ne sont que des Allégories relatives à la Lune sous le nom d'Io, au Soleil sous le nom d'Hercule, ou à l'Air sous celui de Junon.

L'absurdité des amours de PASIPHAÉ, d'où provint le Minotaure, disparoit dès qu'on s'aperçoit que Pasiphaé, mot à mot le *Flambeau de l'Univers*, Πασι-φαη *Pasi-phaé*, est la Lune sous un autre nom.

Il en est de même de toutes les Fables pareilles: les guerres d'Osiris & de Typhon, les combats des Géans contre les Dieux, l'adultère de Vénus & de Mars, les amours de cette même Vénus & d'Adonis, les foiblesses de la Mere des Dieux pour Attys, les adultères de Jupiter, ses métamorphoses, &c. sont tout autant d'objets dont on sera toujours sûr de trouver l'origine ou la raison, dès qu'on les considérera comme des Allégories.

Le Paganisme n'en est pas plus excusable: il fut coupable en prenant tous ces objets à la lettre, en dégradant par cela même la Divinité, & en dénaturant toute idée de vertu & de vice. Il fut encore coupable en donnant lieu à des Allégories trop dures, qui entraînerent insensiblement les hommes dans ce Paganisme absurde.

Ces Allégories ainsi expliquées, sont néanmoins très-précieuses pour nous, parce qu'elles nous donnent des idées plus vraies & plus aprofondies de cette haute Antiquité. Mais continuons le dévelopement de nos marques Allégoriques.

4°. *Marque. Etres monstrueux qui accompagnent un récit mythologique.*

La Mythologie est remplie d'une multitude d'Etres qui n'existerent jamais, tels que les Satyres, les Faunes, les Centaures, les Sphynx, les Echidnes, les Harpyes, les Cyclopes, les Géans à cent bras, à cent têtes, le Cheval Pégase, le chien Cerbere, le Minotaure, &c. sans parler de cette foule de Personnages à têtes de Chien, d'Epervier, de Loup, de Bœuf, de Vache, &c. qu'offrent les Monumens de l'ancienne Egypte.

Il est donc impossible de les prendre dans un sens littéral, & de regarder comme des faits historiques, les récits dont ils sont partie & avec lesquels ils sont étroitement liés: mais doit-on les regarder absolument comme des Fables sans objet & sans but, nées de l'altération de quelque vieille histoire? Ces Etres monstrueux ne sont-ils pas une partie trop considérable de la Mythologie; tout l'ensemble de cette Mythologie ne porte-t-il pas d'une maniere trop intime sur ces Etres, pour qu'on puisse se persuader qu'ils ne s'y sont introduits que par hazard? C'est ce qu'on ne sauroit croire; & c'est au peu d'attention qu'on a donné jusques à présent à ces Etres, c'est à la maniere dont on les a absolument négligés, qu'on doit le cahos dans lequel est encore la Mythologie.

A mesure qu'on cherchera au contraire à se former de justes idées de ces Etres, des objets qu'on a voulu représenter par leur moyen, du raport de ces objets avec le récit dont ils sont partie, de leur liaison avec la masse entiere

de la Mythologie, on verra la lumiere reparoître; on parviendra aux découvertes les plus intéressantes, la Mythologie se débrouillera, le Génie Symbolique de l'Antiquité déployera ses richesses, son Dictionnaire se perfectionnera.

C'est ainsi que le Sphinx est l'emblême des Travaux du dedans, ou des Travaux domestiques, qui sont dans toute leur vigueur dans la saison où l'on ne peut plus travailler aux champs; & le Centaure, celui des Travaux du dehors; le Phénix, l'emblême des Cycles ou des révolutions Solaires; le Minotaure, le Symbole des Peuples Agriculteurs.

En aprofondissant de cette maniere le sens renfermé dans ces Etres monstrueux, on arrivera toujours à des résultats intéressans & lumineux, qui feront changer totalement de face à la Mythologie, & donneront une idée des premiers hommes, & de leur Langue Symbolique, très-supérieure à celles qu'on en avoit.

5e. MARQUE. *Evénemens impossibles dans le tems où on les place.*

Toutes les fois qu'un récit historique qui tient à des noms Mythologiques, présente des événemens impossibles, sur-tout pour les tems dans lesquels on les place, on doit être assuré que ces récits sont véritablement Allégoriques.

Aucun Savant, aucun Critique, par exemple, qui ne soit révolté des événemens par lesquels s'ouvrent les histoires des Egyptiens & des Chaldéens ou des Assyriens. Leurs premiers Rois sont des Guerriers qui livrent batailles sur batailles, qui subjuguent une multitude de Nations, qui entrent toujours en campagne avec des milliers & des centaines de milliers de Soldats.

Ces Peuples innombrables, ces Batailles, ces Conquérans sont de la derniere absurdité dans les tems où on les place, dans ces tems primitifs où il n'existoit que des sociétés peu nombreuses & éparses, sans forces, sans richesses, sans moyens d'attaquer & de se défendre. Ce sont des chimères, des Romans, indignes de toute créance, si on les envisage, comme on a fait jusques à présent, dans le sens historique.

Cependant, comment se persuader que des événemens conservés avec tant de soin & qui contiennent d'ailleurs des détails intéressans sur l'origine des Nations, soient dénués de fondement?

En suivant notre principe, & en les regardant comme des récits allégoriques, on ne voit plus d'embarras, & tout s'explique de la maniere la plus naturelle. Ce sont des monumens précieux, relatifs aux premieres connoissances des Sociétés; & aux moyens par lesquels elles devinrent des Nations respectables; & qu'on mit avec raison à la tête de leur Histoire, qui n'eût jamais pu exister sans les causes qui affermirent ces Etats: tandis qu'en les envisageant comme historiques, tout est brouillé, & l'on ne peut rendre raison de rien.

OSIRIS, OSYMANDIAS & son Lion, NINUS, SEMIRAMIS, leurs Guerres contre la BACTRIANE, leurs exploits, leurs conquêtes de presque toute la Terre,

les prétendus Empires qu'ils établissent, qu'on ne voit nulle part, & qui sont contraires à toute Histoire & à toute raison, sont donc des Objets Allégoriques qui vont enrichir la Mythologie & éclaircir l'Histoire.

6e. MARQUE. *Le témoignage des Anciens.*

Nous devons encore regarder comme des Allégories, tous les récits que les Anciens nous auront donnés comme allégoriques, & qu'ils auront pris dans ce sens, sur-tout lorsqu'ils auront déterminé l'objet présenté par cette Allégorie. Pourquoi en effet voudrions-nous plutôt ajouter foi à ce qu'ils nous disent dans les faits historiques, que dans les faits allégoriques ? Et si nous ne les croyons pas, lorsqu'ils nous transmettent l'opinion de leur tems, quand les croirons-nous ? Ce seroit avoir double poids, double mesure, à moins qu'on n'eût commencé par prouver que l'Allégorie n'a jamais pu exister, que les Anciens n'en ont jamais pu avoir, & que tout ce qu'ils nous disent à cet égard sont des contes à dormir debout.

Mais dès ce moment la plus grande partie de le Mythologie devient Allégorique de la maniere la plus sensible, parce qu'une multitude de ses Allégories se terminent par le mot même de l'Allégorie : ensorte qu'on est forcé de revenir toujours à l'Allégorie, quelque systême qu'on embrasse, comme à une clé absolument nécessaire, sans laquelle on ne pourroit connoître l'Antiquité, & l'on seroit toujours en contradiction avec elle, sur des objets qu'elle ne pouvoit ignorer.

Après avoir ainsi essayé de tracer les caractères généraux auxquels on peut reconnoître les Allégories Mythologiques, passons à leurs caractères particuliers, c'est-à-dire à ceux qui ne tombent que sur quelques portions de la Mythologie, & non sur l'ensemble, comme ceux dont nous venons de parler.

II.

CARACTERES PARTICULIERS.

I. *Apothéose.*

Une Fable ou un récit historique en aparence, sera une Allégorie, toutes les fois qu'il se terminera par l'Apothéose du personnage qui en est le principal Héros, soit qu'on le place au rang des Dieux comme BACCHUS, HERCULE, &c. soit qu'on le mette au rang des Constellations, comme

Le BÉLIER de Phrixus, qui devint le Bélier Céleste ou le premier des Signes du Zodiaque.

Le TAUREAU qui enleva Europe & qui fut le second des Signes.

CASTOR & POLLUX, qui forment le troisiéme, ou les Gémeaux.

Le LION d'Hercule, qui est le cinquiéme.

ORION,

Orion, changé dans la Constellation qui porte son nom.

Calisto, changé dans la grande Ourse, & son fils Arcas dans la petite.

Le Vaisseau des Argonautes, qui devint le Vaisseau Céleste, &c. &c.

L'on peut hardiment, & sans crainte de se tromper, mettre tous ces événemens & ceux qui sont de la même nature, au nombre des faits qui n'ont rien de réel comme historiques; & qu'il faut prendre nécessairement au sens allégorique.

D'un côté, parce qu'ils seroient contraires à la premiere origine du Paganisme, qui ne commença nullement, comme quelques uns l'ont cru mal à propos, par la déification d'hommes morts : au point que chez les Egyptiens, aucune tête humaine n'entroit primitivement dans la représentation des Dieux, & que chez les Grecs, jusques aux derniers tems on ne mettoit pas même l'effigie des Rois sur les médailles ou sur les monnoies, de peur qu'on les confondît avec les Divinités dont les têtes étoient les seules qui eussent le droit d'y paroître : usage que conserva constamment la Ville d'Athènes, lors même que toutes les autres Villes Grecques se furent relâchées à cet égard en faveur des Successeurs d'Alexandre & des Empereurs Romains.

D'un autre côté, parce que ces récits n'ont jamais été antérieurs aux noms des Constellations auxquelles ils faisoient allusion; mais qu'ils naquirent uniquement de ces noms même; c'est ainsi que l'Histoire d'Orion n'est qu'une description ingénieuse de la Constellation qui porte ce nom : qu'Arcas n'a été imaginé que sur le nom grec des deux Ourses; que le Vaisseau céleste apellé Argo, du mot primitif qui signifie Arche ou Vaisseau, étoit connu dans l'Orient avant qu'il le fût des Grecs, & par conséquent très-antérieurement à l'histoire des Argonautes: qu'Europe est la Lune, comme son histoire le dit expressément; & que si elle fut enlevée par un Taureau, c'est une allusion à ce qu'on apelloit en Egypte l'éxaltation d'Isis ou de la Lune sous le signe du Taureau céleste.

Toute cette portion des Fables, est donc manifestement Allégorique; & il falloit que ceux qui jusques à présent n'y ont vu que de l'historique, fussent prodigieusement préoccupés, ou n'eussent aucune idée de ce qu'ils vouloient expliquer, & pas la moindre teinture d'Astronomie, puisque les raports de ces Fables avec ces Constellations, auroient suffi pour les mettre sur la voie.

Mais dès qu'on s'est si fort égaré relativement à des Allégories aussi sensibles, & qu'on en étoit à cet égard aux premiers Elémens, ne peut-on pas s'être également trompé sur toutes les autres portions de la Mythologie, où l'Allégorie est infiniment plus envelopée?

2°. Mélange de Personnages & d'Etres Allégoriques.

Jamais dans une histoire réelle on ne vit des Personnages Allégoriques: à quel titre y figureroient-ils? Seroit-ce comme ayant eu part aux événemens

qu'on raconte. Mais ces personnages n'existerent jamais: seroit-ce pour la rendre plus intéressante ? mais le mérite de l'histoire consiste dans la véracité des faits & dans leur exactitude : la confondre avec des Fables, c'est lui ôter tout son mérite, & lui faire perdre tout son crédit. C'est ainsi qu'on se défie d'Hérodote, & de Ctésias, parce qu'ils ont tout recueilli, fictions & vérités ; & qu'on n'éprouve pas dans la lecture de la Cyropédie le plaisir qu'elle devroit donner, parce qu'on ne sçait si c'est une histoire ou un Roman, qu'on a sous les yeux.

Toutes les fois donc que dans un récit prétendu historique, on rencontrera des Êtres Allégoriques, & que ce récit apartiendra sur-tout aux tems du Cycle Mythologique, on peut être assuré qu'il est Allégorique lui-même, qu'il le fut toujours & que ce qu'il renferme de fabuleux, n'en est point une altération, mais une portion essentielle.

D'après ce principe incontestable, l'Histoire d'Hercule, Allégorique déjà par l'Apothéose de ce Héros, devient une Allégorie à cause de tous les personnages manifestement fabuleux qu'elle renferme, tels que l'Hydre, les Centaures, les Chevaux de Dioméde, le Chien Cerbere, Antée, Busiris, sa Naissance par laquelle il est fils d'un Dieu & d'une Déesse, la Nuit triple dans laquelle il naît, la haîne de Junon, & une foule d'autres caractères de cette nature, qui ne permettent point de regarder ce Héros comme un personnage humain ou historique, à moins que de confondre à jamais la Fable avec l'Histoire, & de se payer d'explications absurdes & qui sont toujours en défaut : ce qu'on ne sauroit faire lorsqu'on est ami du vrai & qu'on ne tient pas à de vains préjugés.

On mettra donc encore, par la même raison, au rang des récits Allégoriques, ces portions de l'Histoire de Thésée qui sont liés avec le Minotaure, Ariadne, Hercule, les Pallantides, Hélene & ses freres les Dioscures, eux-mêmes venus de l'Orient avec leur Œuf & leur Mere Léda.

L'Histoire des Argonautes, déja Allégorique à cause du Bélier & de leur Vaisseau, le devient également par ses raports avec les Harpyes, les Dragons & les Taureaux de la Colchide, Médée, Aeta, pere de celle-ci & fils du Soleil, & les événemens funestes arrivés à Corinthe d'où Médée s'enfuit sur un Char tiré par des Dragons aîlés.

L'Histoire de Saturne, déjà Allégorique par tous les caractères précédens, l'est encore en conséquence de ce principe par les diverses Allégories qui y entrent; telles que les infidélités d'Uranus, ses liaisons avec Mercure & avec Janus, ses Mariages avec Rhéa, Astarté, & nombre d'autres ; la maniere dont il occasionne la naissance de Vénus, cette naissance elle-même absolument Allégorique ; ensorte que si l'on ôtoit de l'Histoire de Saturne tous les Êtres manifestement Allégoriques qui en font partie, cette Histoire se réduiroit absolument à rien.

3°. *Nombres Sacrés & Allégoriques.*

Un récit Mythologique doit être regardé comme une Allégorie, toutes les fois qu'il offrira dans quelqu'une de ses circonstances un NOMBRE sacré & Allégorique, relatif à ceux qui servent de base aux opérations de la vie civile. Tels sont les Nombres SEPT, DOUZE, CINQUANTE, TROIS CENT SOIXANTE.

Celui de SEPT, relatif aux jours de la semaine, aux Planettes, &c.
Celui de DOUZE, relatif aux Heures, aux Mois, aux Signes, &c.
Celui de CINQUANTE, relatif aux Semaines dont l'Année est composée.
Celui de TROIS CENT SOIXANTE, relatif au nombre de jours que forment toutes ces Semaines.

C'est ainsi qu'on sera sûr de ne pas se tromper en prenant dans un sens Allégorique, tous ces récits Mythologiques.

Les sept FILS de Rhéa.
Les sept FILLES d'Astarté.
Les sept TUYAUX qui composent l'Orgue de Pan.
Les DOUZE Travaux d'Hercule.
Les DOUZE Amazonnes qu'il tue.
Les 50 FILS d'Hercule nés de 50 SŒURS.
Les 50 DANAÏDES & leurs 50 COUSINS fils d'Egyptus, qu'elles épousent & qu'elles font périr à l'exception du dernier; & leurs 50 Tonneaux.
Les 50 ou 52 ARGONAUTES, nombre auquel ils sont fixés par Diodore & selon la premiere Tradition.
Les 50 PALLANTIDES, Cousins d'Egée.
Les 50 Fils de PRIAM, dont le plus jeune est PARIS, Juge entre trois Déesses, ravisseur d'HÉLENE femme de MÉNÉLAS.
Les 50 CLOUX noirs & blancs qui ornent le Trône d'Isis dans la belle Table qui porte son nom,
Les 360 PRÊTRES de Lybie, qui versent de l'eau dans 360 Urnes fêlées qu'ils ne peuvent jamais remplir.
Les 360 Coudées du Cercle d'or d'Osymandias, &c. &c.

Ces seuls nombres suffiroient pour faire reconnoître que ces récits sont Allégoriques, lors même qu'ils ne seroient pas accompagnés de tous les autres caractères qui les décélent; aucun d'eux n'ayant été pris au hazard; mais étant tous assortis à l'Allégorie qu'ils accompagnent & qu'ils déterminent.

4°. *Noms Allégoriques.*

Lorsque dans un récit Fabuleux, ou Mythologique, quoiqu'il paroisse historique, on voit des NOMS déja démontrés Allégoriques en tout, comme ceux du Sphynx, des Centaures, des Cyclopes, &c. ou Allégoriques seule-

ment à quelques égards, comme les noms de Cadmus & de Thébes, de Théſée, de Ménélas, d'Hélene, de Troye, &c. On peut être aſſuré que le récit où ils figurent ſi bien, eſt lui-même Allégorique, & en cherchant, d'après ce principe l'explication de l'Allégorie qu'il offre, on ſera ſûr de la trouver de la manière la plus ſatisfaiſante.

Tels ſont les noms de Thébes, de Cadmus, des Dragons, de la Bactriane, d'Europe, de Ménalippe, Reine des Amazonnes, &c.

Ce dernier nom, par exemple, ſignifiant *la Reine aux Cheveux noirs*, & déſignant une Princeſſe qui eſt attaquée par Hercule, lui-même perſonnage Allégorique, pour une Ceinture, ſujet trop ridicule pour devoir être pris ici dans le ſens ſimple & uni qu'il préſente naturellement, ce nombre, dis-je, eſt certainement Allégorique ainſi que les Amazonnes & leurs combats.

En effet, il ſeroit abſurde de ſupoſer qu'on eût fait uſage ſans raiſon de noms Allégoriques, ou qu'on les eût inſérés dans des récits hiſtoriques pour leſquels ils n'auroient pas été faits : il ne ſeroit pas moins déraiſonnable qu'en reconnoiſſant dans un récit des mots manifeſtement Allégoriques, on ne voulût pas profiter de cette lumiere, & découvrir quels en ſeroient les réſultats, ſur-tout lorſqu'il s'en rencontre pluſieurs pareils ; cette réunion ne pouvant être l'effet du hazard.

Il eſt vrai que ce caractère eſt plus difficile à reconnoitre que les autres, parce qu'il n'eſt pas aiſé de s'aſſurer ſi un nom eſt Allégorique ou s'il ne l'eſt pas ; qu'il faut néceſſairement pour cet effet, connoître ſa ſignification dans la langue où il fut employé la premiere fois dans ce ſens Allégorique, & que cette ignorance a empêché juſques-ici d'en reconnoître un grand nombre : mais notre principe n'en eſt pas moins vrai, moins utile.

Il eſt outre cela d'une très-grande étendue, la Mythologie renfermant peu de noms qui ne ſoient Allégoriques : enſorte que ceux de la ſignification deſquels on ne peut douter, tels qu'Uranus, ou le Ciel, Ghé ou la Terre, Selené ou la Lune, Latone ou la Cachée, Diane ou la Viſible, Bel ou le beau, le brillant & le Dominateur, Adonis, ou le Seigneur, Vénus ou la beauté, Thémis ou la Juſtice, Nerée ou les Eaux &c. ſont une forte préſomption que tous ceux avec leſquels ils ſont aſſociés, ſont de la même nature ; qu'à meſure qu'on avancera dans la connoiſſance de ces Allégories & des Langues où elles naquirent, on les verra s'expliquer avec la même ſimplicité & la même certitude.

5°. *Filiations Allégoriques.*

Tout récit Mythologique où il entre des Filiations Allégoriques, eſt Allégorique lui-même, étant impoſſible que l'Hiſtoire ſoit fondée ſur de pareils matériaux.

D'après ce principe, la Théogonie d'Hésiode doit être regardée nécessairement comme un monument Allégorique, à cause de la multitude de Mariages & de Naissances Allégoriques qu'il renferment de la manière la plus évidente, pour ceux qui se sont le moins occupés de ces objets.

En effet, pourroit-on considérer comme un ouvrage Historique, celui qui commence ainsi (1):

» Du chaos naquirent l'Erebe (nom des Ténébres & du Couchant en » Oriental) & la Nuit obscure: & de la Nuit & de l'Erebe, la lumiere » (ou l'Ether) & le Jour.

« La Terre se mariant avec le Ciel en eut l'Océan... Thémis, Mnémosy- » ne ... Saturne.... les Cyclopes Brontés, (*Tonnerre*,) Steropès, (*Foudre*,) » Arghés, (*Eclair*,) qui arment Iou du Tonnerre & qui fabriquent ses foudres. » Du Ciel & de la Terre naquirent encore Cottus, Briarée & Gygès, » aux cent bras & aux cinquante têtes.

» La Nuit (†) mit encore au Monde (2) le redoutable Destin & la Parque » fatale, la Mort, le Sommeil & la Troupe innombrable des Songes, » &c.

Toute cette Théogonie, composée de plus de mille vers, est sur ce ton: comment n'a-t-on pas pris garde qu'elle n'offroit rien d'historique, qu'elle ne contenoit qu'une suite d'Allégories où le Poëte avoit rassemblé tout ce qui s'étoit dit jusques à lui dans ce genre; & qu'il étoit de la derniere absurdité de regarder ce Poëme comme une Tradition historique, ou de supposer que son Auteur croyoit écrire une histoire (††)? Peut-on se ranger du coté

(1) Théog. v. 123-125. 130......

(2) Ib. 211.

(†) La Nuit est accompagnée ici d'une épithète très énergique, qu'on ne sauroit conserver en François. Elle y est apellée Erebenne, par allusion à l'Erebe, qui signifie Ténébres, Couchant; & qui est représenté plus haut comme le Mari de la Nuit: on ne peut cependant rendre ici le mot *Erebenne* par celui de Femme de l'Erebe, parce que le Poëte observe expressément qu'elle produisit ces Etres d'elle-même sans le secours d'un autre, comme Minerve sortit du Cerveau de Iou. La seule maniere de rendre cette épithète seroit donc de la traduire ainsi: la *nuit qui a établi son Empire dans l'Occident*; car c'est une des significations du mot Oriental Erebe. Ce qui présente une signification Allégorique d'autant plus belle, qu'elle est parfaitement conforme au Génie de l'Antiquité, qui ne plaça les Isles Fortunées ou le séjour des Morts, au-delà de l'Océan, que parce que l'Océan ou la Mer devenoit par sa situation pour les Phéniciens un synonime de l'Occident ou du Couchant, partie du Monde qui est elle-même le Symbole des Ténébres & de la mort, puisque ce sont tout autant de privations du jour. Nous aurons occasion de relever dans la suite d'autres méprises occasionnées par l'oubli du vrai sens de ce mot *Erebe*, bien plus essentielles & d'une toute autre importance que dans cet endroit.

(††) Si cette réflexion est générale & paroît renfermer tous les Auteurs, quoique quelques-uns ayent très-bien vu que ces objets étoient Allégoriques, & qu'en dernier lieu M. l'Abbé Bergier ait expliqué la Théogonie entiere d'Hésiode dans un sens Allégorique & presque toujours d'une maniere très-heureuse, c'est que je ne parle ici que de l'opinion

de ceux qui sont dans ce dernier sentiment, lorsqu'on les voit forcés de convenir que la plûpart de ces traits sont Allégoriques, & qu'on fait attention à la foiblesse des explications qu'ils donnent de ce qu'ils regardent comme des traits historiques : lorsqu'on voit le Clerc réduit à dire, par exemple, dans son explication de la Théogonie, que Cottus, Briarée & Gygès étoient sans doute des voleurs. Est-ce expliquer l'Histoire ? Est-ce donner une idée intéressante de l'Auteur qu'on veut faire connoître ?

6me. Marque. *Contradictions avec la Chronologie.*

Enfin, tout récit Mythologique qu'il sera impossible de concilier avec la Chronologie, devra être pris dans un sens Allégorique : en effet, la Chronologie qui ne sert qu'à l'Histoire, est de toute inutilité pour l'Allégorie, qui n'a jamais pu l'avoir pour base : il n'est donc pas étonnant qu'elles ne s'accordent pas. Dès-lors, il n'y a qu'un de ces deux partis à prendre ; reconnoître que cette prétendue Histoire est fausse, ce qui la rend inutile ; ou qu'elle est Allégorique, ce qui la rend infiniment piquante & précieuse.

A ce caractère cependant, on reconnoîtra qu'un grand nombre de faits Mythologiques ne sont que des Allégories. C'est ainsi que l'Histoire de Minos n'est pas un fait réel, puisqu'on ne peut point fixer le tems où il a vécu, & que ce Prince n'est certainement pas celui qui régnoit en Crète, du tems de Thésée ; que l'Histoire d'Hélene est contraire à toute chronologie, puisqu'entre le tems où elle fut enlevée par Thésée & celui où elle le fut par Pâris, il s'est écoulé un tems beaucoup trop considérable pour qu'elle fût en état de plaire & de se faire enlever par un jeune homme. Que les tems écoulés entre la premiere & la derniere des Mortelles aimées par Iov, ne peuvent se concilier avec la vie si courte des

commune, & non de quelques systêmes particuliers. En effet, l'opinion ancienne n'a point encore été changée par ces Ouvrages modernes ; ils ne sont pas encore devenus Auteurs Classiques. Cette foule de Journaux en particulier qui annoncent tout ce qui paroît, qui jugent les Livres, qui reglent leurs rangs & décident de leurs fortunes, qui entraînent presque toujours à cet égard la foule des Lecteurs, & qu'on devroit regarder comme le Thermomètre de l'esprit, du génie & de la connoissance des Peuples & des progrès de la raison ; les Journaux, dis-je, n'en ont parlé même qu'avec dédain : ainsi jusqu'à ce qu'il soit arrivé à cet égard une révolution totale, jusqu'à ce qu'on mette au rang des systêmes chimériques l'explication historique des Fables, & que celle des Allégories anciennes soit universellement admise, nous serons fondés à tenir ce langage & à témoigner notre étonnement de ce que la Théogonie d'Hésiode & tant d'autres Allégories anciennes ont été prises dans un sens historique, malgré cette multitude de caractères frappans qu'elles offrent du contraire.

hommes. L'Histoire de Cérès fixée au tems de Pandion & d'Erechtée, est contraire à tous les faits; les Époques d'Ogygès, de Deucalion, & d'Hellen, sont absolument fausses, &c. Aussi tous les efforts qu'on a faits jusques ici pour mettre un ordre chronologique dans ces événemens, ont été absolument inutiles : c'étoit chercher une suite dans des objets qui n'en avoient jamais eue, & qui n'en étoient pas susceptibles.

On en pourroit dire autant de l'histoire de la plûpart des Dieux & des Héros Mythologiques, toutes en contradiction entr'elles au sujet de leurs époques, & placées dans des tems où elles étoient impossibles & où elles seroient arrivées trop tôt ou trop tard.

Ces Caractères souvent réunis.

Tels sont les principaux Caractères auxquels on peut reconnoître qu'un récit Mythologique est Allégorique. Il en est plusieurs qui renferment tous ces Caractères, un plus grand nombre qui contiennent la plûpart.

Plus le nombre des Caractères Allégoriques qu'offre un récit est considérable, & plus l'Allégorie est belle, intéressante & sensible, puisqu'il seroit impossible qu'un grand nombre de faits discordans, présentassent par hazard des raports aussi étendus, aussi attrayans, aussi fortement liés les uns aux autres; que ces raports & cet intérêt augmentassent à proportion qu'on étendroit ce principe, & que la Mythologie entière considérée sous un point de vue Allégorique, offrît autant d'harmonie, d'agrément & de beauté, qu'elle est discordante, insipide, & révoltante lorsqu'on l'envisage comme historique.

Nous osons d'ailleurs nous flatter qu'on trouvera tous les Caractères que nous venons d'indiquer, justes, solides, aisés à saisir & à apliquer, & propres à répandre sur une matière aussi obscure, le jour le plus lumineux.

Mais passons à ceux par lesquels on peut s'assurer qu'une explication Allégorique est juste & exacte : question qui ne le céde en rien à celle que nous venons de résoudre, puisqu'il ne suffit pas de savoir que la Mythologie est Allégorique, mais qu'il est encore plus intéressant de connoître la valeur de ces Allégories.

III.

Caractères auxquels on peut reconnoître que l'explication d'une Allégorie est exacte.

La Mythologie & ses Fables, ont déja été expliquées d'un grand nombre de façons différentes : elles le seront peut-être de plusieurs autres ma-

nieres encore ; ces diverses explications sont & seront toujours proposées comme vraies & peut-être comme les seules vraies à l'exclusion de toute autre ; car l'exclusif a souvent étendu ses droits jusques-ici.

Cependant, des explications qui se combattent & qui s'entre-détruisent, ne sauroient être également justes : mais comment se décidera-t-on entr'elles ? D'après quels principes choisira t-on entre plusieurs personnes qui ont toutes examiné un objet, qui semblent avoir raison chacune de leur côté, & qui néanmoins se contredisent ?

Il seroit donc à souhaiter qu'on pût indiquer, antérieurement & indépendamment de toute explication pareille, des Caractères vrais, permanens & sensibles, au moyen desquels on pût s'assurer de leur justesse & de leur bonté.

Tout le Monde y gagneroit ; les Auteurs travailleroient d'une maniere plus sûre ; les Lecteurs les suivroient avec plus de confiance ; la Mythologie s'éclairciroit enfin, & l'on n'hésiteroit plus à son égard.

Ces Caractères ne seront point difficiles à trouver, & à prouver : ils naîtront de la chose même, de la nature des Allégories.

Une Allégorie est une Enigme, nous l'avons déja dit : mais on explique les Enigmes & l'on est sûr de les avoir bien expliquées : on doit avoir la même certitude à l'égard de l'interprétation d'une Allégorie quelconque, quoique l'on ne parvienne à celle-ci que par des routes plus compliquées, à cause de l'étendue des objets qu'embrasse une Allégorie.

L'UNIVERSALITÉ dans l'explication des détails d'une Allégorie ; la SIMPLICITÉ dans les principes, & l'HARMONIE dans les dévelopemens ; tels sont les Caractères auxquels on doit & on peut reconnoître la justesse & l'exactitude d'une explication Allégorique.

1. *Universalité.*

Afin qu'une explication Allégorique soit vraie, elle doit embrasser tous les Caractères de l'Allégorie qu'elle a pour objet, & les expliquer tous & d'après les mêmes principes, sans effort & sans gêne : je dis, tous les Caractères, parce qu'il n'en est aucun qui n'ait été employé pour rendre l'Allégorie plus complette ; & qu'on ne sauroit en négliger une partie, sans manquer totalement le véritable objet de l'Allégorie, qui est celui-là seul auquel convient l'ensemble de ces Caractères.

Toute autre marche seroit absurde, parce qu'elle ne seroit plus conforme à la nature des choses & qu'elle deviendroit absolument arbitraire.

Il est aisé de juger dès-lors, combien durent être imparfaites toutes les explications historiques qu'on a données jusques à présent des Allégories anciennes ; puisqu'on n'a jamais fait attention qu'aux choses qui pouvoient se prendre dans un sens historique, & qu'on a négligé toutes les autres

circonstances,

circonstances, comme des altérations ou des Fables indignes de la moindre attention ; qu'on a traité sur-tout de cette maniere, les récits qui ouvrent l'Histoire ancienne, dès qu'ils ont paru s'éloigner tant soit peu des idées ordinaires : c'étoit se priver de Monumens précieux, & se fermer à jamais l'intelligence des Symboles anciens, & par cela même, la connoissance des vérités qui y étoient attachées.

L'on doit être encore très-assuré que plus on s'attachera à l'examen de toutes les circonstances dont sont chargées les Fables Mythologiques, plus on s'imposera la tâche d'en pénétrer le sens, plus on les comparera entr'elles & avec le but général de la Fable dont elles font partie & avec le génie des Langues ; & plus on fera des progrès dans l'intelligence de la Mythologie, & l'on parviendra à des découvertes satisfaisantes & sûres, par l'énergie & le dévelopement de chaque mot ; & par l'impossibilité qu'une multitude de circonstances se trouvent réunies par hazard, dans un objet pour lequel elles n'auroient pas été rassemblées.

2°. *Simplicité.*

Le Caractère essentiel de la vérité, c'est de réunir la plus grande simplicité dans les principes & dans les preuves, avec l'abondance la plus féconde dans les conséquences. Toute explication qui péchera de ce côté, qui n'aura point de marche sûre, qui reviendra sans cesse sur ses principes, qui ne s'avancera pas rapidement vers son objet, qui sera toujours embarrassée, étonnée, chancelante, qui ne sera apuyée que sur des suppositions hardies, où il aura fallu supléer aux faits, par des efforts continuels d'esprit & d'imagination ; dont le plus grand mérite consistera dans des étymologies qu'on aura décomposées à discrétion, qui en un mot ne présentera pas un ensemble lumineux & satisfaisant, toute explication pareille, on peut le dire hardiment, n'est pas la vraie. Elle sera plus ou moins probable, suivant la nature de ses preuves ; mais elle laisse trop à désirer, pour qu'on doive s'en contenter & n'en pas chercher d'autres.

Tandis que celle qui partant de principes simples & lumineux, s'avance rapidement vers la fin de sa carrière, ne trouve rien qui l'arrête, dissipe l'obscurité la plus profonde, transporte à l'instant, & comme par enchantement, dans la plus vive lumière, parle à l'esprit & à la raison sans éblouir l'imagination, laisse toujours une impression agréable, un souvenir flatteur, une sécurité calme & tranquille, prépare sans cesse à de plus grandes choses, & fait découvrir plus de vérités qu'elle n'en dévelope ; une explication de ce genre, très-supérieure à celles dont nous venons de parler, approche bien de la vraie, si elle n'est la vraie même.

Il seroit bien extraordinaire qu'une route erronée réunît à ce point les

caractères du vrai : l'erreur peut avoir le brillant de la vérité, mais elle n'en aura jamais la fécondité ; son éclat est celui d'un feu qui égare & qui consume ; & non celui d'une lumiere douce & prospère, qui ranime & qui restaure.

3°. *Harmonie.*

Enfin toute explication des Allégories, pour être vraie, doit réunir aux caractères précédens l'harmonie la plus parfaite, non-seulement entre les diverses portions de chaque Allégorie, mais encore avec l'ensemble des Allégories Mythologiques. Ce n'est pas que je prétende que toutes les portions de la Mythologie ayent été faites pour former un ensemble parfaitement d'accord, qu'elles se raportent toutes à un même objet, & qu'on puisse les expliquer toutes par le même principe ; il ne faut pas prendre beaucoup de peine pour y apercevoir des morceaux de différentes mains, & formés dans des lieux & en des tems fort éloignés les uns des autres ; pour y remarquer des Allégories primitives, des Allégories Orientales nées de celles-là, des Allégories Grecques & Romaines, &c. entées sur toutes : nombre d'Allégories, différentes en aparence & qui se raportent au même objet, sous des noms ou sous des aspects différens : d'autres qui paroissant les mêmes, font allusion à des objets fort différens : qu'il en est encore un grand nombre qui ayant été inventées pour un objet, ont été ensuite adoptées pour d'autres liés aux primitifs par des raports plus ou moins sensibles ; ensorte qu'il seroit impossible de les expliquer toutes par la même méthode.

Ce n'est donc pas de cette Harmonie que j'entends parler ici : mais de l'accord qui doit régner entre les diverses parties de l'explication des Allégories anciennes. Quoiqu'elles se raportent à divers objets, quoiqu'elles roulent sur des principes divers, elles ne doivent jamais se contredire, jamais se croiser & se combattre : tout ce qu'on a dit pour éclaircir les unes, doit être autant d'avances pour arriver au dévelopement des autres : la clé des unes doit répandre le plus grand jour sur les autres ; parce que l'Antiquité ne put attacher à des symboles semblables, ni à un même symbole, des significations opposées, parce que ces symboles étant toujours pris dans la nature, origine de toute Harmonie, ont dû harmoniser eux-mêmes : parce qu'il seroit impossible de juger d'un systême qui n'auroit point d'ensemble, ou dont toutes les portions seroient discordantes. Parce, enfin, que cette Harmonie est l'effet nécessaire de cette universalité & de cette simplicité, qui doivent faire les caractères distinctifs de toute explication des Allégories, pour être vraie.

Cette Harmonie se manifestera sur-tout dans le but des Allégories, toujours relatif aux objets les plus intéressans pour l'homme & pour la société : c'est par-là que tant de Fables qui paroissent n'avoir nul raport entr'elles & n'offrir que des événemens que rien ne lie, tiennent à un fond commun qui leur sert de point de réunion, qui en est la base, & qui en devenant la clé, leur com-

munique cette énergie, cette clarté, cet intérêt pour lequel elles furent inventées, & qui est l'apanage de la vérité seule.

IV.

Régles à suivre pour ne pas s'égarer dans ces recherches.

Tout ce que nous venons de dire supose, qu'il peut exister une explication vraie & complette des Allégories qui forment le corps des Mythologies anciennes; & que si l'on n'y est pas encore parvenu, c'est moins par le défaut de la chose même, que par les mauvaises routes que l'on avoit suivies à cet égard. & parce qu'on avoit trop donné à l'arbitraire: ce qui avoit persuadé qu'on ne pouvoit expliquer ces choses qu'arbitrairement: idée qui éteignoit tout intérêt & toute confiance.

Mais dès qu'il est démontré que la Mythologie fut allégorique, & par conséquent qu'il est possible d'en donner une explication qui ne soit point arbitraire, il ne reste plus qu'à indiquer les moyens ou les régles dont l'observation peut garantir de l'arbitraire, & conduire dans cette route d'une maniere sûre. Nous allons indiquer les principales, comme pouvant être utiles à ceux qui voudroient s'occuper de ces objets; & comme étant propres à leur donner la confiance de ceux qui s'apercevront qu'ils les observent.

1°. *Eviter toute explication arbitraire.*

Le premier soin de ceux qui voudront éviter des explications arbitraires sur la Mythologie, doit être de rassembler le plus de matériaux, d'étudier le plus de faits, de faire le plus de comparaisons qu'il leur sera possible; la vérité existe, & n'existe que dans les faits: les sciences ne sont devenues vraies, solides, exactes, elles ne se sont perfectionnées qu'autant qu'on a renoncé aux spéculations & aux théories frivoles, & qu'on s'est livré tout entier à l'examen de la Nature & de ses Phénomènes: par-là, on se raprochoit des vues du Tout-Puissant qui ne nous environna de cette multitude immense d'Objets dont est composé l'Univers, qu'afin que nous parvinssions par leur moyen à la connoissance de la vérité, qui est le résultat de la réunion de toutes les sciences particulieres des diverses parties de ce Tout magnifique & immense. C'est à la réunion des faits, que l'Interpréte Mythologique sera redevable de la solidité de ses preuves, de la clarté de ses dévelopemens, de la rapidité de sa marche, de l'étendue de ses découvertes: plus il rassemblera avec soin ce que les Anciens ont dit à ce sujet, plus il puisera de lumieres dans leurs Langues, dans leurs symboles, dans leurs écrits, dans leurs traditions, dans celles même qui jusques à présent ont paru les plus inintelligibles & les plus absurdes; & plus il verra l'Antiquité s'éclaircir & devenir intéressante.

2°. *Eviter toute explication forcée.*

Lorsque, malgré cette attention à réunir tout ce qui pourroit faciliter l'intelligence de la Mythologie, on se trouveroit arrêté par quelque difficulté à laquelle on ne verroit point de solution satisfaisante, on ne doit pas mettre du mérite à la surmonter par la force de ses conjectures; mais attendre que quelque nouveau fait en amene la solution avec lui. Ce qui arrivera infailliblement si l'on est dans le chemin de la vérité; tandis que si l'on s'obstine à enlever cette difficulté, on se trompera soi-même en se livrant à de faux raisonnemens, à des aparences illusoires, à des étymologies foibles, qui satisferont pour le moment, mais qui éloigneront du vrai en persuadant qu'on l'a trouvé : rien n'étant plus dangereux qu'une fausse sécurité, sur-tout relativement à la recherche de la vérité.

On ne doit pas craindre d'ailleurs que cette difficulté dont on laissera la solution suspendue nuise aux découvertes auxquelles on seroit déja pavenu, puisque c'est un principe incontestable que ce qui est clair & certain ne peut être ébranlé par ce qui est obscur; principe qu'on ne perd que trop de vue, surtout en matiere d'objections; mais dont on ne doit jamais s'écarter, quand il s'agit de recherches à faire, de vérités à découvrir.

3°. *Ne point s'écarter des principes.*

Par la même raison, on ne doit jamais s'écarter des principes qu'on aura une fois posés, & qui auront paru démontrés : jamais on ne doit les sacrifier à des idées systêmatiques & conjecturales: il vaudroit mieux n'en avoir point établi que de ne pas s'y tenir strictement attaché : d'eux seuls dépend le succès de toute recherche, & sur-tout de recherches aussi compliquées & aussi pénibles que celles dont il s'agit ici, & dans lesquelles il seroit impossible d'avancer sans leur secours. Loin de les abandonner, on devra au contraire y ramener sans cesse tout ce que l'on fera, afin d'être assuré qu'on ne s'égare point.

4°. *Que tout soit étroitement lié.*

Par conséquent encore, on ne devra rien admettre qui ne soit étroitement lié avec ces principes, & qui ne présente cette simplicité, cette clarté & cette harmonie qui sont inséparables de la vérité.

5°. *N'admettre que des Etymologies sûres.*

On doit sur-tout être de la plus grande circonspection dans l'usage des Etymologies, dont l'abus a égaré les Savans les plus distingués, & qui égarera toujours, soit qu'on s'y livre trop comme on avoit fait, soit qu'on les aban-

donne absolument comme une route nécessairement trompeuse. L'Etymologie, indispensable pour sentir l'énergie de chaque mot, & pour donner une idée plus juste de l'objet qu'elle désigne, est essentielle dans tout ouvrage de recherches sur l'Antiquité : mais plus elle peut être utile & intéressante, plus on doit la ménager, n'en donner que de certaines, ou qui ne naissent du fond même du sujet, avec une clarté, une simplicité & une précision à laquelle on ne puisse se refuser.

6°. User d'une critique sévere.

6°. Enfin, on doit être son censeur le plus sévère : on ne doit se rien passer qui ne s'accorde avec la critique la plus rigoureuse ; qu'on ne puisse justifier par des moyens pressans ; qui ne soit lumineux & sensible ; qu'on ne pût suprimer sans nuire à l'ensemble.

Malgré ces précautions, on ne pourra pas sans doute tout expliquer, tout comparer ; encore moins se flatter d'être exempt d'erreurs & de fautes : mais on ira du moins aussi loin qu'il sera possible, & l'on sera assuré que s'il reste nombre de choses à réformer dans les résultats, les grandes masses seront du moins inébranlables : que le chemin sera tracé d'une maniere invariable : que les nouvelles découvertes seront toujours une confirmation des anciennes : que chaque pas qu'on fera dans cette carriere, sera un accroissement de lumiere & de perfection qui, en y mettant plus d'ensemble, la rendra toujours plus intéressante & plus utile.

ARTICLE VII.

Objet des Allégories anciennes.

§. I.

Possibilité de connoître cet objet, & avantages qui résulteroient de cette connoissance.

De tout ce que nous venons de dire pour démontrer que la Mythologie est un assemblage d'Allégories ingénieuses, & non d'Histoires altérées & corrompues ; que ces Allégories ne furent point l'effet du hazard ou du caprice de la fantaisie de ses Instituteurs ; qu'une main habile présida à leur invention ; que toutes les parties en sont étroitement liées & s'éclaircissent mutuellement ; que leur explication enfin n'en peut être arbitraire, & qu'elle est assujettie à des régles fixes & certaines ; de tous ces principes, dis-je, résultent ces conséquen-

ces néceſſaires: Que les Allégories anciennes eurent un objet déterminé & précis ; qu'elles eurent avec cet objet le raport le plus intime ; qu'elles durent le peindre de la maniere la plus ſenſible ; & qu'on peut également parvenir à la connoiſſance des Allégories par celle de leur objet, ou à la connoiſſance de celui-ci par celle des Allégories, l'un n'étant qu'une peinture de l'autre.

L'explication allégorique de la Mythologie aquerroit ainſi le plus haut dégré de certitude poſſible par ſa parfaite reſſemblance avec ſon objet, puiſqu'on auroit un double point de comparaiſon qui conduiroit néceſſairement à la vérité. Avantage précieux, dont eſt privée l'explication hiſtorique de la Mythologie qu'on croyoit ſi mal-à-propos démontrée, puiſqu'elle ne repoſe ſur aucune baſe ſolide, & qu'elle n'offre aucun point de comparaiſon dont on puiſſe s'étayer.

Mais puiſque par cette méthode, l'on peut remonter, de l'Allégorie à ſon objet, ou redeſcendre de l'objet d'une Allégorie à celle-ci, eſſayons de chercher antérieurement à toute Allégorie, ſur quels objets purent & durent porter les Allégories primitives, qui compoſerent la maſſe de la Mythologie & qui mériterent de former le fond de la Religion des anciens peuples.

Cette recherche réunira divers avantages : elle donnera une idée des beſoins de ces premiers peuples, & des moyens par leſquels ils purent y remédier : elle fera connoître le raport des Allégories avec ces beſoins ; elle en aſſurera l'explication de la maniere la plus ſenſible. Et cette explication apuyée ainſi ſur une baſe ferme & qui en eſt indépendante, évitera tout arbitraire, & acquerra une évidence qu'elle ne pouvoit avoir, & ſans laquelle elle ne ſeroit regardée que comme un amas de conjectures plus ou moins ingénieuſes.

§. 2.

Cet objet lié aux connoiſſances de premier beſoin, & relatif aux vérités les plus importantes.

L'Allégorie née dans la plus haute Antiquité, auſſi ancienne que les ſociétés policées, inventée pour leur utilité, relative à des objets qui devoient être connus, puiſqu'elle eût été inintelligible & abſurde ſans cela, devenue le fond ſur lequel s'éleverent la Religion des Payens & la plûpart de leurs Cérémonies & de leurs Fêtes, dut néceſſairement ſe rapporter aux plus grands intérêts de ces Peuples ; peindre des objets univerſellement connus & d'une utilité premiere, ſe lier avec les beſoins des hommes & ſe tranſmettre avec ces mêmes beſoins.

C'eſt la ſeule maniere en effet dont on puiſſe rendre raiſon de l'univerſalité de la Mythologie, & de ce reſpect & de cette vénération qu'on eut conſtamment pour elle, lors même qu'elle fut devenue ſi abſurde par les révolutions des tems, des mœurs, des idées, du langage, &c. dans le tems où on l'entendoit le moins ; une tradition auſſi entiere que conſtante, ne laiſ-

soit pas douter que sous cette écorce bisarre & fabuleuse, elle ne renfermât de grandes & sublimes vérités.

Les connoissances des sociétés policées, qui furent toujours l'effet de leurs besoins & des facultés par lesquelles l'homme peut y pourvoir, se divisent en deux grandes Classes : connoissances communes à tous les Hommes, quel que soit leur genre de vie, & connoissances relatives à leur manière particulière de vivre.

A cet égard, aucune classe d'Hommes qui réunisse un plus grand nombre de connoissances, que les Peuples policés, ou sédentaires, qui pourvoyent à leurs besoins par l'art avec lequel ils multiplient & font renaître sans cesse les biens de toute espèce, que leur fournit la terre.

Ils réunissent toutes les connoissances qu'ils puisent dans la Nature, à celles qu'ils doivent à l'Art, d'autant plus intéressantes, que les premieres semblent s'accroître avec celles-ci & par leur moyen, & en acquérir un plus grand prix.

Qu'est effectivement la Nature, pour cette Horde Sauvage, qui dépourvue sans cesse de tout, & réduite aux ressources spontanées que lui fournit une terre inculte, n'a pas l'intelligence nécessaire pour y supléer ; si ce n'est une marâtre, qui n'a presque rien fait de plus pour eux que pour les animaux ; un être indifférent qu'on regarde sans attention, dont on voit les révolutions sans plaisir, & qui n'offre jamais de nouveaux sujets d'admiration ou d'imitation ?

Qu'elle est intéressante au contraire, qu'elle s'embellit, qu'elle devient immense, variée, admirable, pour celui-là qui sait puiser dans son imitation, les moyens d'assurer sa subsistance, de pourvoir abondamment à ses besoins, d'inventer tous les jours quelqu'Art nouveau, propre à perfectionner son état & à multiplier ses propriétés & ses jouissances !

Tout en elle devient précieux pour lui : ces révolutions régulières auxquelles il doit la prospérité de ses travaux, cette fertilité avec laquelle elle répond à ses soins, ces ressources immenses qu'elle lui fournit pour satisfaire à ses besoins, cette variété prodigieuse de biens qu'elle lui procure, ces modèles admirables en tout genre qu'elle offre à son industrie & qui deviennent la source des Arts les plus nécessaires & les plus agréables ; tout en un mot lui donne de la Nature les idées les plus sublimes, les plus délicieuses, les plus consolantes. Elle est pour lui, un Etre toujours étonnant, toujours inépuisable, toujours digne de reconnoissance.

De-là, une multitude de connoissances & d'Arts inconnus aux Peuplades Sauvages, & qui se trouvant chez les Nations policées qu'elles font fleurir, influent nécessairement sur leurs usages, sur leurs mœurs, sur leur doctrine, sur leurs expressions, sur leurs langues même.

Cette différence infinie entre la manière dont ces deux classes d'Hommes envisagent la Nature, en mettra une aussi grande dans leur imagination : tandis qu'elle se réduit à peu de chose chez les uns, ou qu'elle y est triste, froi-

de & languissante, elle sera vive, variée & pleine de gaieté chez les autres favoris de la Nature, sur-tout dans des Climats qui font tout pour eux, sans soucis, sans ambition, sans études pénibles, leur imagination que rien n'émousse se portera avec force à peindre la Nature, & à chanter ses heureux effets.

C'est sur-tout dans les dévelopemens des vérités abstraites de la Morale & de la Religion, que cette imagination déployera ses richesses. Ces vérités nécessaires à tous les hommes, ne peuvent être facilement saisies de ceux qui livrés aux travaux les plus pénibles de la société, ne sont pas habitués à suivre de longs raisonnemens, & n'ont ni le tems, ni la volonté, de s'enfoncer dans des recherches Métaphysiques.

§. 3.

Nécessité des Allégories pour communiquer & pour conserver ces connoissances.

Ces connoissances étoient cependant nécessaires pour le bonheur des sociétés & pour celui de leurs individus; il falloit donc les leur rendre sensibles à tous, en ébranlant leur imagination & leurs sens plus aisés à émouvoir que leur entendement.

Ce fut le triomphe de l'imagination de ceux qui instruisirent les humains dans ces premiers tems. Imitant la Nature qui par les merveilles qu'elle nous présente, nous éléve aux idées les plus spirituelles, & nous fait connoître une classe d'êtres qu'elle n'offre point à nos yeux, ils eurent recours pour instruire les Hommes, à des Symboles physiques, & à des Allégories ingénieuses; & conserverent ainsi au milieu des Nations éclairées, les lumieres auxquelles elles étoient redevables de leur grandeur & de leur prospérité.

De-là, ces Processions à chaque renouvellement de l'année & des saisons, ces emblêmes des deux sexes qu'on y portoit avec tant de vénération, Images de la Nature fécondée & du grand Être auquel elle devoit toute son efficace; ces coffrets mystérieux qu'on y portoit, ces corbeilles sacrées, placées sur la tête de Vierges choisies, les fleurs, les grains, les étoupes dont elles étoient remplies: ces Statues, emblêmes des vertus de la Divinité, ces Hymnes & ces Fables Allégoriques, ces voiles brodés & ces vaisseaux représentatifs qui constituoient le culte des Nations anciennes; & qui sous des figures physiques, peignoient à des hommes simples & honnêtes, les idées les plus sublimes & les leçons les plus consolantes.

A la vue de ces spectacles brillans, de cette pompe, de cette magnificence, de ces objets frapans & significatifs, le cœur de ces Peuples embrâsé de reconnoissance pour tant de biens & éclairé sur ses devoirs les plus essentiels, s'affermissoit de plus en plus dans une route aussi agréable, & dans

l'observation

l'observation de laquelle il trouvoit son plus grand intérêt : il en revenoit satisfait, consolé & instruit.

Ces usages furent de tous les siécles & de tous les Peuples. » Dieu lui-» même établit des Cérémonies religieuses pour perpétuer la mémoire des » bienfaits dont il avoit comblé la Nation qu'il choisit d'abord, & faire en-» trevoir ceux qu'il préparoit à l'Univers entier ». Tous les rits & les Fêtes du Peuple Hébreu, tous les ornemens du Temple, l'Arche de l'alliance elle-même, furent autant de monumens destinés à conserver parmi ce Peuple le souvenir des merveilles que la Divinité avoit opérées en leur faveur, & de Symboles propres à les élever à la connoissance des vérités les plus sublimes.

Il falloit nécessairement alors de grands moyens, des moyens frapans pour instruire les hommes, pour les réunir, pour leur donner de plus en plus l'esprit & le goût de société ; pour les élever aux idées les plus sublimes & les moins matérielles de la vertu & de leurs devoirs.

Ces moyens consisterent, & ne purent en effet consister que dans ces Spectacles Allégoriques qui réunissant les hommes par le plaisir & la suspension de leurs Travaux, leur présentoient les biens infinis qu'ils retiroient de la Société ; & les remplissoient de la plus vive reconnoissance pour l'Auteur de tant de biens.

Ils sont donc de tous les tems & de tous les Peuples : ce n'est que lorsque les Sciences forment une classe à part dans la Société, que lorsqu'elles sont cultivées d'une maniere plus particuliere par les personnes les plus distinguées par leur rang & par leurs richesses, que ce genre d'instruction symbolique, devient moins universel, & se borne à la portion laborieuse de la société, tandis que l'on invente pour ceux dont le goût est plus exercé, de nouveaux genres d'amusemens instructifs, plus analogues à leurs connoissances & à leur génie.

Mais plus cette portion de la Société se perfectionne & s'instruit, & plus l'autre retombe dans l'ignorance ; car non-seulement elle n'est plus soutenue par l'exemple de ceux qui s'en sont séparés, mais son instruction se trouve négligée, parce qu'elle ne peut y suffire, se trouvant désormais seule ; parce qu'elle a toujours moins de goût pour un genre d'instruction qu'elle voit dédaigné de ceux qui tiennent le haut bout dans la Société, & qui semblent mériter sa confiance par leurs lumieres ; jusqu'à ce qu'il arrive des Sages, qui étonnés de voir tant de lumiere d'un côté, & tant de ténébres de l'autre, rétablissent en quelque sorte l'égalité entre tous, par des préceptes qui ramenent les Sociétés à l'ordre primitif, sans lequel elles ne peuvent subsister, & qui ne se trouve que dans l'Instruction de tous.

Cependant, on n'aura pas recours alors à l'Allégorie, comme dans les premiers tems, parce que les Sociétés ont pris plus de consistance, parce

qu'elles sont plus éclairées, parce qu'on a éprouvé d'une maniere trop sensible les funestes effets de l'Instruction symbolique, lorsqu'on en perd de vue les motifs ; & qu'on s'attache uniquement à la figure, qui dès qu'elle est dépouillée de tout raport avec son objet primitif, devient, comme chez les Payens, l'objet d'un Culte abominable & corrupteur.

Cette distinction entre ce que les Allégories furent dans l'origine chez les Nations de l'Antiquité, & ce qu'elles devinrent dans la suite lorsqu'on en eût oublié le vrai sens & qu'on les eût prises au pied de la lettre, devient un fil précieux qui nous conduit à travers le dédale ténébreux de la Mythologie ; & qui nous faisant voir ce qu'elle fut dans son origine, nous montre de la maniere la plus convaincante, comment elle se déprava dans la suite, au point que les Payens éclairés en rougissoient eux-mêmes ; & que leurs Philosophes auroient voulu l'anéantir, en suprimant les Ouvrages des Poëtes qui y avoient mis la derniere main.

§. 4.

Cette nécessité confirmée, 1°. par les vues de ceux qui inventerent ces Allégories.

Le but primitif des préceptes sur lesquels s'éleva la Mythologie, étoit donc d'établir les raports qui regnent entre l'Homme & la Divinité Institutrice des Sociétés ; & de l'instruire de ses droits & de ses devoirs, relativement à la Société.

Les premiers Instituteurs du Genre-Humain, lui faisoient connoître la maniere dont l'Être Suprême avoit tiré l'Univers du cahos, pour donner naissance aux Sociétés : comment il avoit fait périr par les eaux du Déluge, les Habitans du premier Monde pour n'avoir pas rempli les devoirs auxquels ils avoient été apellés par-là, & pour avoir violé ces Loix éternelles sans lesquelles nulle Société ne sauroit subsister : la maniere merveilleuse dont il avoit réservé, par des moyens très-naturels, une Famille capable de réparer les pertes de l'Ancien Monde, par sa profonde connoissance de l'Ordre & de la Justice, bases fondamentales de toute Société ; & dont les noms devinrent les épithètes caractéristiques du Chef de cette Famille : les récompenses, destinées à ceux qui observeroient ces Loix ; les punitions, réservées à ceux qui les violeroient.

En cela, la Mythologie s'ouvre par des traditions respectables qui ne purent jamais se perdre, quoiqu'elles se soient plus ou moins altérées ; mais que les Hébreux conserverent dans leur pureté, parce qu'ils ne les associerent jamais avec une Mythologie corrompue & dénaturée.

Descendant ensuite aux effets des Loix physiques, sans lesquelles nulle

Société ne peut être floriſſante, ils peignoient la déplorable ſituation des Humains privés des Arts qui forment & uniſſent les Sociétés : ils les repréſentoient menant une vie errante & vagabonde, ignorant le matin de quoi ils vivroient le ſoir, & en quel lieu ils paſſeroient la nuit : ne prenant de plaiſir que dans leur arc & dans leurs flêches : ne vivant que de fruits ſauvages : réduits pour tout habillement aux peaux des Animaux qu'ils tuoient, & aux couleurs dont ils s'oignoient & dont ils ſe barbouilloient pour durcir leur peau ; & privés en quelque façon des douceurs & des avantages du Mariage, par raport auquel ils n'étoient guères au-deſſus des Animaux, forcés comme eux de chercher çà & là leur ſubſiſtance.

Mais autant leur pinceau eſt triſte & lugubre en peignant ces Familles & ces Peuplades vagabondes, autant eſt-il brillant & animé quand ils décrivent le bonheur & les avantages des Nations agricoles. Ils entaſſent expreſſions ſur expreſſions, images ſur images. C'eſt l'âge d'or, c'eſt le ſiécle de la Juſtice ; alors parurent les Loix ; alors ſe reſſerrerent les nœuds ſi ſacrés & ſi doux du Mariage : alors la Divinité fut honorée, & une heureuſe correſpondance s'ouvrit entre le Ciel & la Terre. La Divinité avoit pu ſeule inſpirer aux Hommes un Art auſſi admirable, ſource féconde des Empires & des Peuples ; & ceux-ci ne pouvoient trop en témoigner leur reconnoiſſance.

C'eſt donc ſur cet Art qu'ils concentrent toutes leurs vues, toutes leurs inſtructions, toutes leurs recherches. De-là naiſſent, d'un côté, une multitude d'Arts & de Connoiſſances : l'Art de diriger les Eaux pour les beſoins des Hommes, en les faiſant écouler des terrains qu'elles inondoient, en les raſſemblant dans des Lacs, en élevant des Digues, en conſtruiſant des Canaux qui raprochent avec une aiſance ſans égale, les parties les plus éloignées d'une même Contrée, & deviennent l'ame du Commerce par l'activité qu'ils y aportent : l'Art de conſtruire des Inſtrumens de toute eſpéce, propres à tous les beſoins : celui d'élever & de multiplier les beſtiaux ; l'Arpentage ou la meſure des Terres, le Calcul, l'Obſervation des Aſtres, la diviſion des Tems & des Saiſons, le Calendrier, régle indiſpenſable de toutes les opérations agricoles.

C'eſt vers cet Art que ſe dirige le Culte Divin : ſes Fêtes ſont des fêtes agricoles, des fêtes de reconnoiſſance pour les biens dont la Divinité les comble, & des fêtes de priere pour implorer ſa bénédiction ſur les Travaux de chaque Saiſon ; elles ſont ainſi relatives aux Labours, aux Semailles, aux prémices des fruits, aux Moiſſons, aux Vendanges, au repos qui chaque année interrompt le Travail forcé du Laboureur.

Cet Art ſans lequel il ne peut exiſter d'Empire, eſt ſi pénible ; celui qui l'exerce ſemble ſi fort ramper ſur la Terre & en être l'Eſclave & non le Roi, comme diſoient les Celtes, Nations déprédatrices & bar-

bares qui avoient l'agriculture en aversion, & qui pouvoient s'étayer de la plûpart des Langues, dans lesquelles *Cultiver la Terre* & *Servir* étoient exprimés par un seul mot (†) ; qu'il devenoit essentiel pour la prospérité des Nations de relever la gloire de l'Agriculteur à ses propres yeux ; de lui faire sentir tout ce qu'il valoit ; & de lui rendre cette occupation douce & agréable par les fêtes, les spectacles & les plaisirs dont on l'accompagnoit.

§ 5.

2°. *Par l'usage qu'ils firent constamment de la Poësie pour les déveloper.*

C'est en sa faveur que l'on cultiva la Danse, la Musique & la Poësie, & que l'on fit entrer toutes ces choses dans les Fêtes agricoles ; car il en faut aux Peuples, sur-tout aux Peuples laborieux, & occupés à des Arts pénibles.

Parce qu'on a vu toute société au berceau cultiver la Poësie, & le faire avec plus ou moins de succès, tandis que la Prose étoit inconnue ; on a cru que la Poësie étoit un effet de la barbarie d'une Nation, de sa grossiereté, de ses idées matérielles ; qu'elle suposoit une langue peu étendue, pauvre, imparfaite, incapable de peindre des idées arbitraires. N'aurons-nous donc jamais que des erreurs à combattre ?

Ce ne fut point parce que la Prose étoit inconnue ou impossible, que ces sociétés au berceau s'adonnerent à la Poësie, & n'eurent point de Prose. Ce fut toujours l'effet de la sagesse & de l'habileté de ceux qui voulurent les instruire.

Ce choix fut chez eux un trait de génie, l'effet de l'enthousiasme & du zèle : ils vouloient parler au Peuple, & lui présenter les plus grandes vérités de la maniere la plus frapante, la plus aisée à saisir, & dont l'impression fût la plus durable ; & à quel Peuple encore ? à un Peuple qui n'avoit ni le tems ni les moyens de lire & d'étudier. On n'eût pu y parvenir par des instructions froides & philosophiques.

Mais ce Peuple chantoit, mais ce Peuple dansoit ; & il s'assembloit à toutes les Fêtes occasionnées par la succession des Saisons, & par celle des Travaux Champêtres.

Ceux qui voulurent l'éclairer, saisirent donc le moment où leur cœur livré à la joie, débarrassé de soins & de travaux, ouvert au sentiment &

(†) En Latin, par exemple, la racine COL réunissoit ces deux idées, d'où vintent COLO, qui signifie cultiver & servir. IN-COL-A, qui signifie proprement un homme *attaché au service* d'une Terre. Cette racine est restée en nature dans le COUL des Orientaux, qui signifie Esclave, serviteur, & qui entre dans la formation des noms propres.

à la lumière, pouvoit être sensible à l'instruction; mais à une instruction assortie à ses dispositions actuelles.

Ils chercherent moins à raisonner qu'à émouvoir, qu'à remuer, qu'à étonner; ils voulurent entraîner par le charme de leurs discours; que les Peuples fussent instruits en croyant n'être qu'amusés; & qu'ils fussent abreuvés de lumiere par tous les sens. Ils assortirent donc leurs instructions aux chants & aux danses des Peuples: avec eux, elles se murent en cadence, & on n'y vit qu'un accroissement de plaisirs. Ainsi naquirent les Vers & la Poësie.

Elle est si favorable à l'instruction, qu'on aprendra vingt Chansons en moins de tems qu'il n'en faudra pour saisir dix raisonnemens; & qu'on se souviendra de celles-là, tandis qu'il ne restera aucune trace de ceux-ci.

C'est ce qu'oublient ceux qui prétendent que les traditions primitives s'altérerent sans cesse & de très-bonne-heure: on les écrivoit en Vers, & l'on se transmettoit ces Vers de générations en générations: il étoit donc presqu'impossible qu'elles s'altérassent, même légerement.

On reconnoît cette Poësie antique, lors même qu'on en ignore la mesure, à sa marche fière & rapide, à sa cadence harmonieuse, à ses termes pleins d'énergie & de force, à ses images redoublées & sublimes.

§. 6.

3°. *Par la nature même de la Poësie.*

Non, ce ne furent point des Barbares qui l'inventerent: ce furent des Génies embrâsés d'un feu divin. Transportés des charmes de la vertu; étonnés de la magnificence de l'Univers; pénétrés des Loix admirables sur lesquelles roule le Monde Physique & le Monde Moral, saisissant d'un coup-d'œil les influences immenses de l'Ordre pour le bonheur des Sociétés & la prospérité des Nations, ils prirent la lyre; & au son de ses accords harmonieux, ils chanterent ces vérités admirables, l'existence de la Divinité, ses bienfaits envers les Hommes, la beauté de la Vertu, la nécessité de l'ordre, de la justice & de la paix, les charmes & les douceurs de la Vie Champêtre: faisant ainsi passer dans l'ame de leurs contemporains, les sentimens dont ils étoient eux-mêmes pénétrés, ils ornoient leur esprit, formoient leur cœur, & les portoient à la pratique de tout ce qui est bien.

C'est ce que l'on apelle la LANGUE DES DIEUX; Langue si célèbre dans l'Antiquité, dont HOMERE fait si souvent mention, & dont on a si long-tems cherché en vain la Patrie. Les uns la virent dans le Theuton, d'autres dans le Phrygien, des troisiémes dans la Langue des Hébreux. Tous se tromperent; ce n'étoit rien de tout cela. La Langue des Dieux ne fut jamais la Langue d'un Peuple en particulier: ce fut dans le style Allégorique de la Poësie; la Poësie elle-même, Langue des Dieux & non des Hommes, puisqu'elle seule parloit dignement de la Divinité, & que dans tous les tems &

chez tous les Peuples, elle fut consacrée au culte Divin. Nous-mêmes, ne l'apellons-nous pas encore la LANGUE DES HÉROS ?

Aussi a-t'elle ses expressions propres, dont elle seule peut user, & qui n'entrerent jamais dans le langage du vulgaire, parce que ses expressions ne peuvent s'assortir qu'à ses propres couleurs, à l'élévation de ses idées, à la cadence de sa marche.

Le propre de la Poësie étant de donner du corps aux pensées les plus sublimes, & aux connoissances les plus intellectuelles, elle ne put y parvenir qu'en personifiant tout, qu'en animant tout, qu'en prêtant à l'Univers son enthousiasme, son feu & sa chaleur; qu'en s'élevant toujours au-dessus de ce qu'elle voit.

Ainsi en personifiant, elle peignit les idées les plus philosophiques, comme si elle n'eût dévelopé qu'un fait historique : de-là tant d'Etres Poétiques, qu'on prendroit pour des Héros; & qui n'existerent jamais réellement.

L'Allégorie & la Poësie, faites l'une pour l'autre, commencerent par conséquent avec les Sociétés policées, & elles eurent également les mêmes objets en vue, d'instruire les hommes sur leurs plus grands intérêts, en les amusant, & en les touchant.

Il ne faut donc point chercher d'autres objets dans l'ensemble des Allégories anciennes; ni d'autre clef de leurs Poësies. Les Récits historiques des Poëtes, & les guerres qu'ils chanterent dans les tems apellés fabuleux, ne furent jamais des objets bornés à quelque Nation, & des guerres de particuliers : ce furent toujours les Combats des Elémens & de la Nature, ceux du Travail contre l'Oisiveté; de l'Industrie contre l'Indolence; de la Vertu contre le Vice : & ce furent toujours des Tableaux destinés à déveloper les instructions qu'on avoit à présenter.

L'on sera donc toujours dirigé dans la recherche des Allégories, par la Poësie elle-même; & l'on sera assuré, que tout ce qui étoit digne d'être enseigné aux Hommes de cette maniere, forma également le fond des Allégories, & devint la source de toute Mythologie.

§ 7.

4°. *Par l'exposé des Anciens Poëmes, parfaitement assortis à ces idées.*

Ouvrons en effet les Poëtes, & nous y verrons que les objets des Allégories & ceux de la Poësie, n'avoient jamais été distincts, en commençant par les plus modernes, & remontant aux plus anciens.

OVIDE & VIRGILE.

Chez les Romains, les FASTES & les MÉTAMORPHOSES d'OVIDE, nous représentent la masse entiere des Traditions primitives, l'objet de la

Poësie ancienne, & celui de la Mythologie. L'ÉNÉIDE elle-même, n'est qu'une imitation des Poëmes d'Homere, & l'on y voit dans le VI^e Livre, la Doctrine Allégorique de l'initiation qui faisoit la base des Mystères de la Déesse de l'Agriculture.

NONNUS, PAMPHOS, &c.

Chez les Grecs, les DIONYSIAQUES de NONNUS, la PHRYGIE de THYMŒTES, les Poëmes de PAMPHOS, d'EUMOLPE, de LINUS, de MUSÉE, ceux d'ORPHÉE qui les précéda tous.

ORPHÉE.

Celui-ci lui-même, venu de l'Orient, ou qui y avoit puisé ses connoissances. Aussi, son nom est très-énergique dans les Langues de l'Orient; soit qu'on en fasse un seul mot, qui signifie le *Savant* qui *guérit*: ou qu'en le coupant en deux, on y voye le nom de *Fils d'Hor* ou du *Soleil*; car ce ne sont que ceux qui éclairent, & qui réjouissent par leurs influences salutaires, qu'on peut apeller ENFANS DU SOLEIL.

L'Histoire Egyptienne d'Osiris & ses guerres avec Typhon, sont des débris des vieux Poëmes Egyptiens, relatifs aux mêmes objets, & très-antérieurs à ceux d'Orphée.

Quoique nous ayons perdu un très-grand nombre de ces Poësies, sur-tout des plus anciennes, & par conséquent celles qui auroient sans doute répandu le plus de lumiere sur notre objet, il en reste cependant assez pour se convaincre de la certitude de tout ce que nous avançons.

D'un côté, on peut être très-assuré que les plus anciens Poëmes existent, quant à la masse des idées, dans les Poëmes plus récens; & que ceux-ci n'ont souvent fait perdre les anciens, que parce qu'ils en tenoient lieu.

D'un autre côté, nous voyons à la tête du Poëme des Argonautes, attribué à *Orphée*, une récapitulation de tous ceux qu'il avoit composés avant celui-là; & par laquelle nous pouvons juger de leur nature.

Elle commence par cette invocation à Apollon:

Ὦναξ Πυθῶνος μεδέων, ἑκατηβόλε, μάντι,
Ὃς λάχες ἠλιβάτου κορυφῆς Παρνασσίδα πέτρην,
Σὴν ἀρετὴν ὑμνῶ· σὺ δέ μοι κλέος ἐσθλὸν ὀπάσσαις·
Πέμπε δ' ἐπὶ πραπίδεσσιν ἐμαῖς ἐτυμηγόρον αὐδὴν,
Ὄφρα πολυσπερέεσσι βροτοῖς λιγύφωνον ἀοιδὴν
Ἠπύσω, Μούσης ἐφετμαῖς, καὶ πηκτίδι πυκνῇ.

» Illustre Vainqueur de Python, dit-il, Archer redoutable, Dieu de la » Divination, toi qui as eu en partage le Mont-Parnasse, dont le sommet

» n'est accessible qu'aux rayons du Soleil, je chante ta valeur. Couronne mes » efforts du succès le plus brillant. Inspire-moi tes chants toujours vrais ; & » que guidé par ma Muse, je chante sur la Lyre des choses agréables aux » nombreux Enfans de la Terre.

S'adressant ensuite à son cher Musée, il lui dit :

Νῦν γάρ σοι, λυροεργέ, φίλον μέλος ἀείδοντα
Θυμὸς ἐποτρύνει λέξαι, τάπερ οὔποτε πρόσθεν
Ἔφρασ', ὅταν Βάκχοιο καὶ Ἀπόλλωνος ἄνακτος
Κέντρῳ ἐλαυνόμενος, φρικώδεα κῆλ' ἐπίφασκον,
Θνητοῖς ἀνθρώποισιν ἄκη· μετὰ δ' ὄρκια μύσταις·
Ἀρχαίης μὲν πρῶτα χάους ἀμέγαρτον ἀνάγκην,
Καὶ Κρόνον, ὃς ἐλόχευσεν ἀπειρεσίοισιν ὑφ' ὁλκοῖς
Αἰθέρα, καὶ διφυῆ, περιωπέα, κυδρὸν Ἔρωτα,
Νυκτὸς ἀειγενέτης πατέρα κλυτόν· ὅν ῥα Φάνητα
Ὁπλότεροι καλέουσι βροτοί· πρῶτος γὰρ ἐφάνθη·
Βριμοῦς τ' εὐδυνάτοιο γονάς, ἠδ' ἔργ' ἀΐδηλα
Γηγενέων, οἳ λυγρὸν ἀπ' οὐρανοῦ ἐστάξαντο
Σπέρμα γονῆς τοπρόσθεν, ὅθεν γένος ἐξεγένοντο
Θνητῶν, οἳ κατὰ γαῖαν ἀπείριτον αἰὲν ἔασι.
Θητείαν τε Ζηνός, ὀρείαν δρόμου τε λατρείαν
Μητρός, ἅ τ' ἐν Κυβέλοις ὄρεσιν μητίσατο κούρην
Φερσεφόνην περὶ πατρὸς ἀμαιμακέτου Κρονίωνος·
Μήχου καὶ Ἡρακλῆος περίφημον ἄμυξιν·
Ὄρκιά τ' Ἰδαίων, Κορυβάντων τ' ἄπλετον ἰσχύν·
Δήμητρός τε πλάνην, καὶ Φερσεφόνης μέγα πένθος·
Θεσμοφόρος θ' ὡς ἦν· ἠδ' ἀγλαὰ δῶρα Καβείρων·
Χρησμούς τ' ἀῤῥήτους νυκτὸς περὶ Βάκχου ἄνακτος·
Λῆμνόν τε ζαθέην ἠδ' εἰναλίην Σαμοθρᾴκην,
Αἰπεινήν τε Κύπρον, καὶ Ἀδωναίην Ἀφροδίτην,
Ὄργια Πραξιδίκης, καὶ ἀρείης νυκτὸς Ἀθήνης,
Θρήνους τ' Αἰγυπτίων, καὶ Ὀσίριδος ἱερὰ χύτλα.
Ἀμφὶ δὲ μαντείης ἐδάης πολυπείρονας οἴμους
Θηρῶν οἰωνῶν τε, καὶ ἣ σπλάγχνων θέσις ἐστίν·
Ἠδ' ὅσα θεσπίζουσιν ὀνειροπόλοισιν ἀταρποῖς
Ψυχαὶ ἐφημερίων, ὕπνῳ βεβολημέναι ἦτορ·
Σημείων τεράτων τε λύσεις, ἄστρων τε πορείας·
Ἁγνοπόλον τε καθαρμόν, ἐπιχθονίοις μέγ' ὄνειαρ·
Ἱλασμούς τε θεῶν, φθιμένων τ' ἐπινήχυτα δῶρα·

» C'est à toi, à toi qui fais ton amusement de la Lyre, que mon esprit me dicte » d'adresser un Chant qui te plaira ; & jusques auquel je ne m'élevai point, » lorsqu'agité des fureurs de Bacchus & d'Apollon, je célébrai leurs Flèches » terribles :

» terribles : j'enseignai les moyens de s'en garantir, & instruisis les Initiés du
» serment redoutable ; que je chantai l'Antique Cahos qui est au-dessus de
» l'envie ; Saturne qui dans ses immenses tours enfante l'Ether ; & le double
» Amour brillant & élevé qui fut le Pere illustre de l'éternelle Nuit, & que
» nos Modernes apellent PHANÈS, (*celui qui fait naître le jour*), car il vit
» le jour le premier (†). La naissance de la puissante BRIMO, (*la Terre*
» *nourriciere.*) Les actions ténébreuses des Géans qui distillerent du Ciel
» une semence féconde, dont naquit une race humaine répandue sans
» cesse sur la face de la Terre. Le culte de IOU, celui de la MERE qui
» habite les Montagnes ; les inquiétudes dont elle est agitée dans les Monta-
» gnes de Cybele, en faveur de PROSERPINE, Fille de l'invincible Sa-
» turne : les glorieuses Victoires d'HERCULE : les Orgies des Idéens,
» & la valeur des Corybantes. Les courses vagabondes de CÉRÈS, son
» deuil au sujet de Proserpine, comment elle devint la Législatrice des
» Humains. Les illustres dons des CABIRES, les Oracles ineffables rendus
» par la Nuit au sujet du Roi BACCHUS ; la divine Lemnos, la maritime
» Samothrace, Chypre l'élevée, l'Amante d'Adonis, les Orgies de Praxi-
» dice, (*Nourrice de Minerve*,) les Fêtes nocturnes de Minerve Areie, (*à*
» *Athènes* ;) le deuil des Egyptiens, & les Funérailles sacrées d'Osiris. Je
» vous ai aussi enseigné les prédictions que l'on tire du vol des oiseaux, des
» mouvemens des Animaux & de leurs entrailles ; comment on explique les
» Songes dont on a été frapé pendant les veilles de la nuit ; les interpréta-
» tions des Signes & des Prodiges ; les révolutions des Astres ; la Sacrée Ex-
» piation, source de la félicité & par laquelle on apaise les Dieux ; les
» Cérémonies pour les Morts. «

Cette énumeration des objets qu'Orphée avoit chantés, est d'autant plus précieuse qu'elle est moins connue : qu'aucun Interprète que je sache de l'Antiquité n'y a fait attention ; qu'elle nous aprend en attendant que nous en expliquions quelque jour les diverses allusions, sur quels objets s'exerçoient les Poëtes qui parurent les premiers chez les Nations Agricoles, ou chez les Peuples auxquels on vouloit inspirer le goût de l'Agriculture ; qu'elle donne une grande force à tout ce que nous avons avancé sur l'Allégorie, & qu'elle répand un grand jour sur Homere lui-même, qui ne fit que marcher sur les traces de ses prédécesseurs, en les effaçant tous.

(†) J'ai été obligé de traduire ainsi pour conserver autant qu'il étoit possible le raport qu'offre en grec le nom de *Phanès* donné à l'Amour, avec le motif qui le lui fit donner, & qui est exprimé par le mot E-PHAN-THÉ (*il parut.*) Ces mots apartiennent à la Famille PHAN, FEN, qui signifie lumiere, & dont nous faisons mention dans nos Allégories Orientales. *Phan* en est la prononciation forte, employée indistinctement avec la foible, tout comme nous disons *Sel* & *salé*, *aimer* & *amour*. Nous pouvons ajouter aux mots françois que nous disons dans cet endroit être venus de cette racine, ceux de FANTÔMES, de FANTAISIE & de FANTASQUE, &c. qui tous ont raport à l'aparence.

Il est très-remarquable, par exemple, que le premier vers d'Homere soit l'imitation d'un vers d'Orphée (†); que tous deux ouvrent leurs chants par les FLÈCHES TERRIBLES d'Apollon, & que tous les deux enseignent les moyens de s'en garantir. Leurs Poëmes commencent ainsi par une Allégorie Agricole & précisément la même, tant Homère marcha sur les traces Allégoriques de ses devanciers.

Ces flèches si dangereuses & si meurtrières, sont les terribles effets que produisent dans ces contrées brûlantes, Patrie des premiers Poëtes, les ardeurs du Soleil, & de ses rayons appellés toujours FLÈCHES: les pestes, les épidémies, l'aveuglement, les morts subites qu'ils amenent à leur suite, & sur tout dans les campagnes, où l'on est plus exposé aux impressions du Soleil.

Dans les Etats Agricoles, on se préserve de ces maux physiques, par les effets de la civilisation, que l'on peignit par l'emblême des trois saisons filles de Iou & qui présidoient au bonheur des hommes sous les noms Grecs d'EUNOMIE, de DICÉ & d'IRÉNÉ, c'est à-dire l'ORDRE, la JUSTICE & la PAIX, en y joignant l'observation des devoirs de la Religion, tels qu'on les enseignoit aux Initiés, & c'est une chose deja connue, que les cérémonies de l'initiation ainsi que toute cérémonie religieuse, étoient Allégoriques.

Orphée ayant ensuite chanté le cahos & comment naquit le bel ordre de l'Univers, passe de-là à l'invention de l'Agriculture, suite nécessaire de cet Ordre, à ses heureux effets & à l'harmonie qu'elle mit dans les Sociétés; c'est ce qu'il nous aprend en disant allégoriquement qu'il avoit chanté les COURSES DE CÉRÈS, les LARMES qu'elle versa pour Proserpine, & les Loix qu'elle donna aux Humains.

Enfin, il chante les Mystères, suite de cette Agriculture, & établis en sa faveur; ceux de Samothrace où l'on honoroit les Cabires; ceux de Lemnos & de Chypre: ceux de l'Amante d'Adonis ou de Vénus en Syrie; ceux de Minerve à Athènes; ceux d'Osiris en Egypte: les révolutions des Astres qui président aux Labours & aux récoltes, & les expiations, source de la félicité, &c.

Long-tems après Orphée, Linus, Thymœtes, Pamphos, &c. parurent HÉSIODE & HOMERE.

HÉSIODE.

Ce ne fut point par hazard, qu'Hésiode composa ses deux Poëmes, en apparence si disparates: l'un sur la *Théogonie*, ou l'origine des Dieux; l'autre, intitulé *les Travaux & les Jours*. L'on sent par tout ce que nous venons de

(†) En effet, si l'Iliade s'ouvre par ces paroles: » Déesse, chantez la colere d'Achille, fils de Pelée »; le Poëme d'Orphée sur Cérès commençoit par celles-ci: « Déesse, » chantez la colere de Cérès aux moissons dorées ». Raport, dont nous aurons occasion de parler plus au long dans la suite de nos Recherches.

dire combien ils étoient liés l'un à l'autre. L'on voit encore, qu'il ne fit en cela que marcher sur les traces d'Orphée.

Il en fut de même de ceux qui avoient mis en vers l'Histoire d'Hercule, les voyages de Bacchus aux Indes, l'expédition des Argonautes. Tous ces Poëmes naquirent d'un fond commun, de ces instructions données aux premiers Hommes, & que pour rendre plus vives, plus intéressantes, plus sensibles, on mettoit en action, en spectacles & en Allégories.

Nous n'en saurions douter, même pour le voyage des Argonautes. Orphée dans sa Dédicace à Musée, semble dire que ce qu'il va raconter sur cette expédition, doit être envisagé comme un suplément à ce qu'il avoit déja enseigné, ou comme étant supérieur de beaucoup à ses premieres leçons : ce ne sauroit donc être un simple Poëme historique ; & nous aurons lieu de nous en assurer quelque jour par l'examen de ce Poëme, dans la suite de ces Recherches.

HOMERE.

Ceux d'Homere furent eux-mêmes destinés à amuser & à instruire les Peuples assemblés : ils tenoient lieu de spectacles par l'éclat avec lequel on les chantoit dans les Festins, dans les jours de Fête, &c. par la beauté de la Musique ; & les habits même des Acteurs, relatifs aux choses qu'ils chantoient : Bleux, quand ils chantoient les Combats sur mer ou la description de la Flotte : Rouges, pour les Combats sur terre, &c. (†)

Les sujets qu'Homere avoit choisis pour son Iliade & pour son Odyssée n'étoient qu'un canevas destiné à amener les Instructions qu'il se proposoit de donner aux hommes ; & qui firent regarder ses ouvrages, comme le Livre des Rois & des Gouvernemens.

Nous avons vu que le premier Livre de son Iliade, ne fut qu'une imitation d'Orphée.

Ce fut sans doute encore par quelque raison pareille qu'il commence l'énumération de la Flotte Grecque, par les Vaisseaux de la Béotie & de Thébes. Thébes étoit trop célébre dans les Allégories, pour qu'on ne lui donnât pas ici le premier rang. Jamais, sans quelque raison pareille, Homere n'eût mis à la tête des Peuples, une Nation aussi méprisée des Grecs que les Béotiens.

(†) On voit aisément le raport de ces couleurs, avec l'objet qu'on alloit chanter. Les eaux de la Mer sont bleues ; les combats teignent la Terre de rouge par le sang qu'ils font ruisseler. Ce ne fut donc pas pour empêcher les Lacédémoniens d'être effrayés en voyant couler leur sang, que Lycurgue voulut que leurs habits d'ordonnance ou de combat fussent rouges : mais c'est parce que cette couleur étoit celle des Héros & des Guerriers. En manquant le vrai but de cette institution, on la rendoit ridicule : il est fort apparent qu'un grand nombre d'autres établissemens de ce Législateur, n'ont pas été plus heureux.

Les Tragiques Grecs.

Les Poëmes de cette espèce servirent seuls d'Instruction aux hommes pendant plusieurs siécles, jusques au moment où les Etrusques & les Grecs se mirent à composer des Comédies & des Tragédies, Poëmes ou Drames, dont l'objet étoit plus borné, les Héros moins nombreux, le Dialogue plus coupé, le Spectacle plus vif & plus animé (†).

Il paroît même que l'Orient leur avoit fourni des modèles de ce nouveau genre. L'art de dialoguer remonte dans l'Inde à une haute Antiquité : on y voit des Livres qui sont certainement des Drames composés d'Actes & de Scènes avec dénouement, qui offrent des leçons d'une grande beauté, & qui font voir à quel point les Anciens Orientaux avoient perfectionné l'Art de raisonner sur les questions les plus épineuses, telles que l'existence de la Divinité, la Providence, & l'origine du mal; & combien ils étoient habiles dans l'Art de peindre.

Les Tragédies Grecques, quelque récentes qu'elles soient, prouvent cependant à quel point elles furent calquées sur l'esprit ancien, puisque les sujets en sont les mêmes que ceux des anciens Poëmes ; presque tous puisés dans l'Histoire Fabuleuse ; tous fournis par la Religion & par la Théologie vulgaire, & présentés aux Hommes avec toute la magnificence & tout l'éclat dont ils pouvoient être susceptibles : & d'autant plus utiles, que ces Tragédies se représentoient, non, comme parmi nous, pour les personnes aisées seulement ; mais dans les grandes solemnités, pour la Nation entiere, aux frais du Trésor public, ou des Directeurs des Spectacles.

§. 8.

Sagesse & Génie des premiers Instituteurs du Genre-Humain.

Les premiers Instituteurs du Genre-Humain consacroient donc leurs Poësies au bonheur des Hommes. Par elles, ils les enflammoient de l'amour le plus vif pour leurs devoirs, pour l'ordre, pour la justice ; ils en célébroient les heureux effets. Ils faisoient voir comment par ce moyen, la Terre, auparavant couverte de marais & de forêts, repaire des insectes & des bêtes féroces, devenoit par une métamorphose ravissante, un séjour enchanté qui se couvroit d'habitations, de fruits, de moissons, de troupeaux, d'un Peuple nombreux & aimable, dont les Familles heureuses couloient tranquillement leurs jours dans l'innocence & dans la paix.

(†) On peut voir dans le Discours du P. Brumoy, sur la Tragédie Grecque, à la tête de son Théâtre des Grecs, des observations très-propres à confirmer ce que nous disons ici sur l'origine de la Tragédie.

Ainsi les premiers Instituteurs du Genre-Humain ne connurent pas seulement les grandes & importantes vérités qu'ils devoient enseigner aux hommes, mais ils surent encore saisir le moyen le plus efficace pour leur présenter ces vérités de la manière la plus avantageuse. Ceux qui vinrent après eux, réduits à les imiter, ne purent que déveloper ce qu'ils avoient inventé; & le faire paroître sous mille formes différentes qui, sans changer le fond, rendoient cependant leurs Ouvrages supérieurs à ceux des Poëtes qui les avoient précédés.

Il seroit intéressant sans doute de rechercher par quels moyens ces premiers Poëtes & Législateurs étoient parvenus à cet amas de connoissances, & à ce goût exquis qui leur fit trouver, lorsqu'ils voulurent en faire part aux Hommes, une route si sûre, si belle, si attrayante, qu'on n'a jamais rien pû imaginer de mieux : nous y verrions de nouvelles preuves de ce que nous avons déjà avancé tant de fois, que dans les Etats policés, l'ordre & le besoin déveloperent dès les premiers instans le germe heureux de tous les talens, de tous les Arts, de toutes les connoissances. Nous pourrions aussi ajouter comment au renouvellement de l'ordre, chez les Peuples qui le laisserent perdre, ou dans son établissement chez ceux qui n'en ont pas encore connu les heureuses influences, on pourroit imiter ces méthodes anciennes : mais ces questions incidentes ne sauroient entrer ici ; & il est même tems de terminer cette longue discussion sur le Génie Allégorique de l'Antiquité.

Nous ne saurions douter, après tout ce que nous venons d'exposer, que l'objet des Poëtes dans l'invention des Allégories, qu'ils lierent si heureusement avec leurs chants, n'ait été d'instruire les hommes ; & en les amusant, de leur inculquer les grandes vérités qu'il leur importoit de connoître.

Que lorsqu'on les aura ensuite répresentées par des Tableaux, par des Statues & par des récits historiques, on n'ait cherché à les peindre par les mêmes moyens que les Poëtes avoient employés avec tant de succès; & que la considération & l'examen de ces Tableaux, de ces Statues, de ces Récits, & leur comparaison avec les Poëmes les plus anciens ne nous donnent toujours les mêmes résultats, & ne nous fassent découvrir avec la plus grande précision, le sens des Allégories anciennes.

§. 9.

Avantages qui résultent de ces principes pour le dévelopement de l'Antiquité Mythologique.

Eclairés par cette vive lumiere, la Mythologie va se présenter à nous sous une face toute nouvelle : elle va déveloper à nos yeux ces richesses qui la rendirent si recommandable dès les premiers tems : elle sera pour nous, ce qu'elle ne put être pour les Grecs & pour les Romains eux-mêmes,

qui en avoient laissé perdre l'intelligence, & qui ayant changé en Êtres réels la plûpart de ses Personnages, l'avoient totalement dénaturée : nous entendrons sa langue, qu'ils avoient laissé perdre ; & au lieu d'un assemblage bisarre de matériaux confus & révoltans, nous verrons un édifice enchanteur, rayonnant de lumiere & de vérité, dont toutes les parties étroitement liées entr'elles s'éclaireront mutuellement, & nous présenteront sans cesse des perspectives toujours nouvelles, & toujours surprenantes.

La facilité avec laquelle ce cahos se débrouillera, la promptitude avec laquelle se dissiperont ces nuages épais qui déroboient à nos yeux le sens de la Mythologie, les vérités qui en résulteront, l'impression vive & flatteuse qu'elles feront sur nous, leurs raports immédiats avec la Nature toujours la même, les traces que nous y trouverons de l'ordre qui présida nécessairement à l'établissement des Sociétés, seront une démonstration irrésistible que la Mythologie n'est qu'un assemblage d'Allégories, dont l'objet est déterminé ; & dont on trouve la clé, dans la connoissance des langues anciennes, dans celle des besoins de l'homme & dans cet ordre immuable & nécessaire, qui dirigea celui-ci dans le choix des moyens les plus propres à pourvoir à ses besoins.

§. 10.

Objets & Allégories qu'il ne seroit pas étonnant de trouver dans les Fables Mythologiques.

Il ne seroit donc plus surprenant que cette Mythologie s'ouvrît par le *Mariage du Ciel & de la Terre*, puisque sans l'union de ces deux portions de l'Univers, l'Homme ne seroit rien : que les désordres arrivés sur la Terre par le dérangement des Saisons, ou du Ciel, fussent envisagés comme des *infidélités* que le Ciel auroit faites à la Terre : que le Laboureur qui n'existe que par les influences du Ciel sur celle-ci & par les suites de ce Mariage, fut apellé *Fils du Ciel & de la Terre* ; que l'Agriculture qui donne à la Terre une fécondité infiniment supérieure en utilités, à celle qu'elle a reçue de la Nature, fût apellé le Vengeur de la Terre contre les infidélités de son Epoux : que ce Vengeur fût confondu avec le *Tems*, puisque c'est le Tems qui amene l'ordre, qui fait naître les connoissances, qui dévelope les germes des grains confiés à la Terre : qu'il eût un associé sans lequel il ne pourroit rien faire, qu'on apelleroit l'*Homme aux signes*, parce qu'il obsserveroit le raport du Ciel avec la Terre pour tout le Tems que les fruits mettroient à se déveloper ; & qui feroit connoître les opérations propres à le seconder, pendant tout le tems de leur dévelopement déterminé par les Etoiles qui paroissent successivement dans ce tems-là, & qui sont autant de *Signes* de ce qu'on doit faire : que ces Fruits de la Terre, & des soins du Labou-

teur, fussent apellés ses Enfans, & que parce qu'il s'en nourrit, on eût dit » que le Fils du Ciel & de la Terre, Vengeur de sa Mere, Ennemi » de son Pere, & qui s'étoit emparé de sa Puissance fécondante, *mangeoit ses propres Enfans*, & qu'il le faisoit par les conseils de l'Homme aux signes qui lui aprenoit le tems le plus propre pour cela, le point où ils seroient les meilleurs : que la *Force de la Nature* qui fait germer tous ces fruits, & qui triomphe de tous les obstacles du Tems & des Saisons, eût été représentée comme un Homme vaillant, vainqueur des Monstres, pourfendeur des Géans, Pere de l'abondance & de la paix, & qui avoit soutenu *douze Travaux*; puisque cette Force de la Nature opere tous ses effets dans l'espace de tems parcouru par les douze Signes, & qui s'écoule d'un enfantement de la Terre à un autre.

Rien en tout ceci qui ne fût très-naturel, très-simple, très-conforme au grand Ordre qui dirige tout & que le Tout-Puissant a établi dans l'Univers, d'une maniere aussi admirable que constante; qui ne fût en même tems très-Allégorique, très-lié dans tout son ensemble, très-propre à donner une idée intéressante & agréable de ceux qui les premiers auroient inventé ces Allégories & les auroient exprimées avec tout l'enthousiasme de la Poësie, avec toutes les graces d'une imagination riche & ingénieuse & avec les attraits les plus propres à soutenir, à charmer & à réjouir des Nations occupées de travaux pénibles, pour lesquels il falloit entretenir leur goût, & dont il falloit relever le mérite à leurs yeux, & leur faire sentir les avantages inestimables.

§. II.

Certitude qui en résulte, si l'on ne peut expliquer la Mythologie que par le moyen de ces Objets.

Si en ouvrant les Livres anciens, nous y rencontrons des Histoires qui, prises au pied de la lettre, n'ayent pas le sens commun, ne paroissent que des contes à dormir debout, & ne soient propres qu'à faire regarder ces anciennes Nations comme insensées; que ces Histoires cependant ayent toujours fait l'admiration de tous ces Peuples & ayent été regardées comme la source de leur bonheur; & que ces récits fabuleux, pris dans un sens Allégorique, offrent aussi-tôt tout ce que nous venons de dire, & fassent un tout aussi lié, aussi raisonnable, aussi instructif, qu'il étoit sans cela décousu, extravagant & absurde; si l'on y retrouve en même tems les grandes & sublimes idées de l'Ordre, avec lequel s'administrent tous les effets de la Nature & de l'Univers, pourra-t'on mettre en doute qu'on n'entende ces Histoires? qu'elles ne soient véritablement Allégoriques, qu'il est impossible de les expliquer arbitrairement & de se tromper dans leur explication?

Mais que sera-ce, lorsqu'à mesure que nous avancerons dans l'examen de ces vieilles histoires, nous verrons qu'elles ont toujours la même marche, &

qu'elles n'ont rien de plus obscur les unes que les autres ; que ce sont toujours des dévelopemens d'un même tout : lorsque nous verrons les Saisons, devenir autant d'Êtres peints sous des attributs parfaitement conformes à chaque Saison ? l'un jeune & brillant de gloire & de graces, un autre fort & nerveux, un autre vieux & maître de toutes les richesses & de tous les biens, &c. Les douze Signes de l'année, partagés entre le Soleil & la Lune, flambeaux de l'Univers, devenir les douze grands Dieux dont six mâles & six femelles, & peints chacun avec les attributs relatifs aux Mois auxquels ils président : le mois d'Avril, où le sein de la Terre commence à déployer sa fécondité, peint sous l'emblême de VÉNUS, ou la Nature qui paroît dans toute sa beauté : le mois d'Août où les moissons sont achevées, peint sous l'emblême de CÉRÈS, ou la Nature qui vient de produire les moissons : le mois de Décembre où les frimats commencent à se faire sentir aux mortels, peint sous l'emblême de VESTA, ou la Nature, qui réunit les Hommes à leurs foyers & qui les rapproche de ces Autels sacrés, où la pudeur est à l'abri des entreprises du dehors, &c. Le mois de Septembre où l'Homme robuste & exercé aux Arts les plus pénibles, recommence ses Travaux & reprend ses Labours & tous les Arts bruyans & terribles qu'ils menent à leur suite, peint sous la figure de VULCAIN, ou la Nature qui aprend aux Hommes à forger le Fer & les autres métaux ; & à construire les charrues, les herses, les chars, les faulx, les enclumes, les marteaux & tous les autres instrumens nécessaires pour ces Arts, qui ne conviennent qu'à des bras nerveux & qui ne peuvent être l'apanage d'une Déesse jeune, belle & délicate.

Il en est de même de tous les autres Dieux & Déesses qui composerent cette Classe ; ils furent tous pris dans la Nature & furent tous destinés à servir de régle aux Hommes, dans la connoissance de l'Ordre.

§. 12.

Cette Harmonie, preuve de la vérité.

Ainsi se dévelope la Mythologie ; ces premiers objets découverts répandent la plus vive lumiere sur tous les autres ; on voit qu'ils sont tous relatifs à cet Ordre, qui régle toutes choses ; qu'ils se raportent ou au grand Être qui y préside, ou aux loix qui en sont la suite, ou à ses effets, ou à ses diverses parties, ou à ses raports avec le bonheur des Peuples, ou aux grands objets qui en sont les causes secondes.

Tout se tient ainsi, dans cet amas singulier de Fables historiques en aparence ; & elles tiennent elles-mêmes intimément à l'établissement des anciens Empires, aux causes de leur grandeur & de leur prospérité, à leur Religion, à leur Histoire, à leur langage, à l'origine du Paganisme & de ses Dieux bisarres, & de ses cérémonies plus bisarres encore.

L'Antiquité

L'Antiquité s'éclaircit elle-même ; on la voit s'étendre, s'agrandir, s'embellir, acquérir une toute autre consistence à mesure que ces idées s'étendent, se développent, se généralisent ; & facilitent la connoissance du Monde actuel.

A la vue d'une harmonie si agréable & si admirable, doutera-t-on que ce ne soit ici la vérité elle même ; que l'Antiquité n'ait proposé en toutes ces choses des Allégories remplies de justesse & de sublimité ; & que la connoissance de l'Ordre qui présida aux découvertes & aux inventions des humains, n'en donne la clé ?

Puisse tout ce que nous aurons à dire là-dessus, pour expliquer & déchiffrer ces vieilles Enigmes, confirmer cette idée, & persuader à nos Lecteurs qu'enfin nous avons trouvé la vérité ! Puissent ces recherches leur être agréables ! Heureux, si en amusant nos Contemporains, nous pouvons leur devenir utiles en fixant leurs idées sur des vérités d'une toute autre importance, que la simple connoissance de l'Antiquité & de ses Allégories ; répandre le plus grand jour sur l'origine des sciences ; en rendre l'acquisition plus aisée, & les raprocher toujours plus de leur véritable but, la connoissance de l'ordre qui préside au bonheur des peuples, & celle des moyens propres à le faire fleurir !

FIN.

Explication du Frontispice & de la Vignette.

LE FRONTISPICE représente Œdipe vainqueur du Sphinx. C'est l'Emblême propre de l'Allégorie expliquée, comme on le voit, page 56. Ainsi nous n'avons rien à ajouter pour le développement de cette Planche ; si ce n'est qu'un sujet de cette nature, méritoit sans doute de servir de Frontispice à un Ouvrage consacré au rétablissement du Génie Symbolique de l'Antiquité, & à conduire à l'explication de ses Enigmes.

La VIGNETTE est relative au même objet. On y voit le masque dont se couvroit le Génie de l'Allégorie consumé par le Génie de la Vérité : en même tems, les Monumens Allégoriques, semblables aux Palais des Fées, tombent en ruine.

ÉCLAIRCISSEMENS

Relatifs à quelques endroits du Plan général & raisonné.

Quelque dévelopé que soit ce Plan, il donne lieu cependant à diverses Objections, parce qu'il ne présente pas tous les Principes d'après lesquels on a opéré; elles disparoîtront par conséquent à mesure que nous avancerons dans notre Ouvrage: il en est cependant quelques-unes que nous discuterons ici, d'autant plus que l'examen n'en sera pas long.

I. *Sur notre Etymologie du mot Femme.*

On a été surpris, par exemple, de nous voir recourir à l'ablatif *homine* pour donner l'origine du mot *Fœmina*, (pag. 37.) cette marche, si différente de l'ordinaire, auroit mérité en effet une note pour la justifier: mais il nous auroit fallu tant de notes! Nous dirons donc ici, en attendant que nous le démontrions dans notre Volume sur la Grammaire Universelle, que le Nominatif des Latins n'est qu'un cas factice, nul lorsqu'on veut remonter à la vraie origine des mots, & qu'on ne devoit jamais mettre à la tête des mots, sur-tout dans les Dictionnaires; mais ce n'est pas la premiere fois que leurs Auteurs, par leurs fausses marches & leurs vues resserrées, ont anéanti toute analogie dans les Langues. L'Ablatif est le vrai cas générateur des Latins; aussi devint-il leur Cas *absolu*, le Cas qui présentoit le mot en lui-même, débarrassé de toute idée étrangere & accessoire.

II. *Sur les mots que nous avons cités, comme Basques.*

Un Homme de Lettres & de Loi, né dans les Pays où l'on parle la Langue Basque, n'a point reconnu les mots Basques que nous avons cités aux pag. 59 & 60: ils se trouvent cependant dans les Dictionnaires de cette Langue, récens & estimés: ils s'y trouvent même avec un grand nombre de dérivés ou de collatéraux que nous n'avons pas cités: mais plus en usage dans les Forges que dans les Conversations, & dans un Dialecte Basque que dans un autre, il n'est pas étonnant qu'ils ayent échapé à une personne élevée dans cette Langue. Aussi serons-nous obligés à l'avenir de substituer aux noms ordinaires de quelques Langues, des noms plus généraux qui renferment tous leurs Dialectes. Ainsi, lorsqu'il sera question de la Langue parlée par les Peuples de la Navarre, de la Vicomté de Soules, du Pays de Labourd ou des Basques, de Guipuscoa, de la Biscaye, &c. nous ne l'apellerons point

Langue des Basques, Langue Biscayenne, &c. noms trop resserrés ; mais Langue CANTABRE, Mere de tous ces Dialectes.

Nos Lecteurs verront encore par l'objet de cette remarque, quels avantages donne notre Méthode pour la comparaison des Langues, & pour la connoissance de leurs mots, sur ceux mêmes qui les possédent le mieux.

Ce savant Basque n'est pas le seul auquel nous ayons fait connoître des mots d'une Langue qu'ils savoient sûrement mieux que nous. Des Savans très-distingués par leurs connoissances en Grec & en Latin, nous ont quelquefois disputé des mots comme n'étant pas Grecs ou Latins, qu'ils ont trouvés cependant ensuite dans leurs propres Dictionnaires. Il nous arriva même un jour une aventure assez singuliere à cet égard, avec un savant Professeur Arabe. On parloit de Racines communes aux Langues d'Europe & d'Asie, & de leurs caractères : il défia de trouver dans la Langue Arabe, un mot radical Latin, qui lui vint dans l'esprit à l'instant. A l'ouverture du Dictionnaire, je le lui montrai dans cette Langue ; un léger changement dans le son d'une des Consonnes, & un pareil dans celui de la Voyelle, avoit anéanti en effet tout rapport aparent entre la maniere dont ce mot primitif subsiste encore en Latin & en Arabe. Ceci peut servir de réponse à ceux qui s'imaginent que nous ne saurions voir dans des Langues qu'ils entendent, & qu'ils parlent mieux que nous, ce qu'ils n'y ont pas aperçu. Puisque nous considérons ces Langues sous un point de vue particulier, vers lequel ils ne porterent peut-être jamais leurs regards, parce qu'il leur étoit inutile, il n'est pas étonnant que nous y ayons aperçu des choses qu'ils n'avoient pu même soupçonner.

III. *Sur nos* FAMILLES DE MOTS.

On auroit encore desiré que nous eussions ajouté à notre Plan un certain nombre de mots primitifs avec la maniere dont ils subsistent encore dans les Langues d'Europe & d'Asie, afin de ne laisser rien à désirer, relativement à ce que nous avançons sur la possibilité d'un Dictionnaire comparatif des Langues : c'est dans cette vue que nous avions préparé, pour faire entrer dans notre Plan, les familles primitives des mots HOR & MAG, dont le premier désigne le SOLEIL, la lumiere, le jour, la vue, & qui a produit des dérivés sans nombre, & dont l'autre désigne la GRANDEUR, &c. & que nous voulions joindre à ces Familles le raport de tous les mots Hebreux, employés par Moyse dans l'Histoire de la Tour de Babel, avec les autres Langues. Nous suprimâmes cependant ce travail déjà tout prêt pour l'impression, parce que nous crûmes que ce seroit une anticipation sur nos Volumes suivans ; que notre Plan en seroit prolongé en pure perte ; que ces exemples n'ajouteroient rien à la bonté de nos principes dans l'esprit de ceux qui les goûteroient, en même tems qu'ils seroient inutiles à ceux que ces principes n'auroient pu convaincre.

IV. *Sur notre Etymologie de* PARIS.

Notre Etymologie du nom de PARIS n'a pas paru suffisamment prouvée à un Savant distingué par ses connoissances sur l'Antiquité, & qui prend un vif intérêt à nos recherches. » Ce nom fut celui du Peuple même dont » LUTECE (nom primitif de Paris,) étoit la Capitale : il faudroit donc » rendre raison de ce qui décida ce Peuple à prendre le nom du Vaisseau » d'Isis plutôt que celui d'Isis même ; & si Lutéce ou Paris eut un Vaisseau » pour Symbole, ce fut uniquement par raport à son Commerce. » Tout ceci est très-bien vu, mais il ne détruit pas notre Etymologie. Sans doute Lutéce ou Paris prit un Vaisseau pour son Symbole, à cause de sa situation sur une Riviere & de son goût pour la Navigation qui en fut une suite : or, c'est de-là même que vint son nom PARIS, tiré du primitif PAR ou BAR, qui désigne une Barque, & tout ce qui sert à traverser, & dont la Famille est immense en toute Langue. Mais ce Peuple adoroit en même tems Isis qui étoit la Déesse de la Navigation, & dont le Symbole étoit un Vaisseau : c'étoit même à cause de cette Déesse, qu'il s'étoit placé dans une Isle & dans ses environs : ainsi le Vaisseau, Symbole de sa situation, se confondit aisément avec le Vaisseau d'Isis, & ce Peuple porta ainsi très-naturellement le nom du Vaisseau d'Isis, plutôt que le nom de la Déesse même, par la nature même de sa situation, & par ses raports avec cette Déesse, & comme étant la Barque qu'elle conduisoit, & qui ne pouvoit que prospérer sous sa protection. Ajoutons que le nom de PARIS, comme épithète de Lutéce, est beaucoup plus ancien que le tems où les Villes des Gaules prirent le nom de leurs Cités: Que sur le Monument élevé à Paris sous le régne de Tibere, & trouvé en 1710 dans l'Eglise de Notre-Dame, le Corps de Ville de Paris s'apelloit NAUTAE PARISIACI, les Navigateurs Parisiaques : ainsi notre Etymologie est apuyée 1°. sur la situation même de Paris ; 2°. sur la signification & la vaste étendue du mot primitif PAR : 3°. sur les armes de Paris : 4°. sur son culte à Isis & sur le nom du Vaisseau d'Isis, né de la même racine que celui de Paris ; ensorte que lors même qu'on rejetteroit cette quatriéme sorte de preuves, les trois premieres suffiroient pour faire tirer le nom de Paris de son Symbole même, le *Vaisseau*.

V. *Sur la Version des* LXX.

Une remarque plus importante que toutes celles-là, c'est l'étonnement qu'a causé la maniere dont nous nous exprimons (pag. 88,) relativement à la Version des LXX. Si nous avions eu la moindre crainte à cet égard, nous aurions mis quelqu'adoucissement aux expressions dont nous nous sommes servis : nous ne pensions qu'aux objets de critique, & non à ceux de Foi & de Morale. Non, nous n'imputons point aux Traducteurs de l'Ancien Testa-

ment de s'être trompés sur ces objets sacrés ; ce dans quoi ils purent se tromper, & relativement à quoi on peut les relever avec succès, c'est sur des mots dont le sens avoit été oublié, soit parce qu'ils étoient devenus hors d'usage, soit parce qu'ils faisoient allusion à quelque point d'Histoire, de Géographie, d'Art inconnu à ces Traducteurs, ou à quelque signification figurée qu'on ne pouvoit saisir.

C'est à cet égard que nous avons déja restitué le sens de divers mots Hébreux dont on n'avoit point senti la force ; nous ferons voir, par exemple, qu'un passage de NAHUM a été inintelligible, parce qu'on avoit traduit le mot *Lance* par celui de *Sapin* : un passage de DANIEL, parce qu'on avoit traduit un mot qui désigne des *Défenses* de sanglier par celui de *Poutres* ; que l'énumération des Pays dont Nabuchodonosor devoit faire la conquête, suivant la Prophétie d'EZECHIEL, avoit été dénaturée, parce qu'on avoit oublié le nom par lequel les Orientaux désignoient les deux portions du Monde qui sont au Nord & au Sud du détroit de Gibraltar, c'est-à-dire le Midi de l'Espagne & le Nord de l'Afrique Septentrionale. Objets qui, loin de nuire au Texte Sacré, & d'allarmer, y répandent plus de lumiere & doivent intéresser tous ceux qui lui sont attachés.

TABLE

Des objets présentés par le Génie Allégorique & Symbolique de l'Antiquité.

PRÉLIMINAIRES.

§. 1. *Importance de sa recherche & difficultés qu'elle offre*, pag. 1
§. 2. *Motifs qui ont déterminé à surmonter ces difficultés*, 4
§. 3. *Comment on y est parvenu*, 5
§. 4. *Pourquoi l'on n'avoit pu parvenir jusques à présent à ces résultats*, 7
§. 5. *Succès assuré en suivant une meilleure route*, 8
§. 6. *Division en VII Articles*, 10
ARTICLE I. *En quoi consiste ce Génie Allégorique & Symbolique*, 11
§. 1. *Sa Définition*, ib.
§. 2. *Etendue de son usage*, ib.
§. 3. *Noms qu'on lui donna*, 12
§. 4. *Justesse des Allégories*, 13
§. 5. *Exemple des méprises dans lesquelles on est tombé à leur égard*, 14
§. 6. *Supériorité de l'Explication Allégorique de la Fable, sur l'historique*, 15
§. 7. *Causes des difficultés qu'on y rencontre*, ib.
§. 8. *Moyens sûrs de les enlever*, 16
ART. II. *Que l'Antiquité fut conduite nécessairement à l'Allégorie, & qu'il ne dépendit pas d'elle d'avoir ou de n'avoir pas un Génie Allégorique*, 17
§. 1. *L'Allégorie fut* NÉCESSAIRE, 1°. *par la nature du Langage*, ib.
2°. *Par la nature des Instructions*, 18
3°. *Par une suite du goût pour les choses difficiles & qui donnent à penser*, 19
4°. *Par l'effet du climat*, ib.
§. 2. *Objets sur lesquels se porta ce Génie*, 20
§. 3. *Personnages & Tableaux qui en résulterent*, ib.
§. 4. *Peintures & Tapisseries des Anciens*, 22
2°. *Traduction de ces Peintures en langue vulgaire*, 24
3°. *Utilité de la comparaison de ces Peintures avec leur Traduction en langue vulgaire*, 25

§. 5. *ALLÉGORIE, source d'Instruction & des Arts les plus agréables,* 26
2°. *Erreurs dans lesquelles on étoit tombé à cet égard,* 29
3°. *Allégorie moins animée dans le Nord & pourquoi,* 30
§. 6. *Autres Causes du Génie Allégorique,* ib.
ART. III. *Opinion de tous les Tems conforme à nos Principes,* 32
§. 1. *Témoignages des Historiens Payens,* 33
§. 2. *Témoignages des Philosophes Payens,* 37
§. 3. *Sentimens des Stoïciens en particulier,* 39
§. 4. *Sentimens d'un grand nombre d'autres,* 42
§. 5. *Sentimens des PERES de l'Eglise,* 44
§. 6. *Controverse agitée entre les Peres de l'Eglise & les Philosophes au sujet des Allégories,* 49
§. 7. *MODERNES partagés à ce sujet : & 1°. de ceux qui sont oposés aux Allégories,* 51
II. *Modernes qui se sont déclarés pour l'Allégorie,* 54
1°. *Le Chancelier BACON,* ib.
2°. *BLACKWELL,* 57
3°. *BASNAGE,* 58
4°. *L'Abbé Antoine CONTI,* 59
5°. *M. l'Abbé BERGIER;* 61
III. *Auteurs de diverses Nations qui ont pris le parti du sens Allégorique,* 63
§. 8. *Empire de l'Allégorie encore existant au milieu de nous & se liant avec l'Antiquité,* 65
ART. IV. *L'Allégorie est une clé essentielle & une base fondamentale de l'Antiquité,* 68
§. 1. *Fables anciennes qui sont manifestement Allégoriques,* ib.
§. 2. *Les Fables anciennes sont également remplies de traits manifestement Allégoriques;* 70
§. 3. *On ne peut expliquer la Mythologie par l'Histoire,* ib.
§. 4. *La Mythologie Grecque née dans l'Orient,* 71
§. 5. *L'Explication Allégorique très-supérieure à l'Histoire,* 72
§. 6. *Réponse à diverses objections,* 73
II. *Si le Culte des Fétiches anéantit l'Explication Allégorique de la Mythologie,* 75
1. *Dévelopemens de ce Systême,* ib.
2. *Que le Culte des Fétiches eut dans l'origine une cause raisonnable,* 79
III. *Ce Systême ni aucun autre ne peuvent se passer des Explications historiques;* 82
§. 2. *Oracles & Enigmes Allégoriques,* 84
ART. V. *Causes qui avoient fait perdre de vue le Génie Allégorique,* 86
1. *Causes*

I. *Causes qui anéantirent la connoissance des Allégories*, ib.
§. 1. *Amour pour le merveilleux*, 87
§. 2. *L'Altération des Langues & l'insuffisance des Traductions*, 88
§. 3. *Respect pour les choses saintes*, 90
§. 4. *Révolutions anciennes*, 91
II. *Causes qui empêcherent le rétablissement du sens Allégorique*, 92
1°. *La dégradation du Paganisme* ib.
2°. *L'ignorance des derniers Philosophes Payens*, 93
3°. *L'abus même des Allégories*, ib.
III. *Causes qui ont fait renaître les Explications Allégoriques*, 94
1°. *Leur nécessité*, ib.
2°. *Le rétablissement des Connoissances anciennes & sur-tout du Langage Allégorique*, 95
IV. *Avantages qui en résultent pour l'Histoire*, 96
ART. VI. *L'Explication des Allégories ne doit pas être arbitraire; mais se démontrer rigoureusement*, 101
§. 1. *La Mythologie liée à la Religion Payenne*, 104
La Mythologie ne peut s'expliquer que par ses raports avec cette Religion, ib.
Inutilité & absurdité de toute autre explication, 105
§. 2. *L'Explication Allégorique des Fables Payennes n'a rien d'arbitraire*, 108
§. 3. *L'Allégorie a toujours un objet déterminé qu'elle peint exactement*, ib.
§. 4. *L'Explication n'en peut donc être arbitraire*, 109
§. 5. *Elle est au-dessus de toute objection*, 110
§. 6. *Difficultés qui naissent des Traductions*, 113
2°. *Difficultés qui naissent des allusions inconnues*, 114
§. 7. *Avantages du Génie Allégorique pour rétablir le sens de toutes ces choses*, 115
§. 8. *Des Caractères qui distinguent l'Allégorie de l'Histoire; & des Régles propres à les reconnoître*, 117
I. *MARQUES auxquelles on distingue un Récit Allégorique d'un Récit Historique*, 118
§. 1. *CARACTÈRES COMMUNS*. 1°. *Si ce Récit fait partie du Cycle Allégorique*, 119
2°. *Si ce Récit est lié avec la Religion ou le Culte des Dieux*, 122
3°. *Si ce Récit renferme des traits oposés aux Loix Divines & Humaines*, 123
4°. *Êtres monstrueux qui accompagnent un Récit Mythologique*, 129
5°. *Évènemens impossibles dans le tems où on les place*, 127

6°. *Le témoignage des Anciens*, 128
II. CARACTÈRES PARTICULIERS. 1. *Apothéose*, ib.
2°. *Mélange de Personnages & d'Êtres Allégoriques*, 129
3°. *Nombres Sacrés & Allégoriques*, 131
4°. *Noms Allégoriques*, ib.
5°. *Filiations Allégoriques*, 132
6°. *Contradictions avec la Chronologie*, 134
Ces Caractères souvent réunis, 135
III. *Caractères auxquels on peut reconnoître que l'Explication d'une Allégorie est exacte*, ib.
1°. *Universalité*, 136
2°. *Simplicité*, 137
3°. *Harmonie*, 138
IV. *Régles à suivre pour ne pas s'égarer dans ces recherches*, 139
2°. *Eviter toute explication forcée*, ib.
3°. *Ne point s'écarter des principes*, 140
4°.—6°. ib.
ART. VII. *Objet des Allégories anciennes*,
§. 1. *Possibilité de connoître cet objet & avantages qui en résultent*, 141
§. 2. *Cet objet lié aux Connoissances de premier besoin & relatif aux vérités les plus importantes*, 142
§. 3. *Nécessité des Allégories pour communiquer & pour conserver ces Connoissances*, 144
§. 4. *Cette nécessité confirmée*, 1°. *par les vues de ceux qui inventerent ces Allégories*, 146
§. 5. 2°. *Par l'usage qu'ils firent constamment de la Poésie pour les déveloper*, 148
§. 6. 3°. *Par la nature même de la Poésie*, 149
§. 7. 4°. *Par l'exposé des Anciens Poëtes*, 150
Ovide & Virgile, ib.
Nonnus, &c. 151
Orphée, ib.
Hésiode. 154
Homere, 155
Tragiques Grecs, 156
§. 8. *Sagesse & Génie des premiers Instituteurs du Genre-Humain*, ib.
§. 9. *Avantages qui résultent de ces principes pour le dévelopement de l'Antiquité Mythologique*, 157
§. 10. *Objets & Allégories qu'il ne seroit pas étonnant de trouver dans les Fables Mythologiques*, 158
§. 11. *Certitude qui en résulte, si l'on ne peut expliquer la Mythologie que par ce moyen*, 159

§. 12. *Cette Harmonie, preuve de la vérité,* 160
Explication du Frontispice & de la Vignette, 162
ÉCLAIRCISSEMENS relatifs à quelques endroits du Plan général & raisonné, 163
I. *SUR notre Etymologie du mot FEMME,* ib.
II. *SUR les mots que nous avons cités, comme Basques,* ib.
III. *Sur nos FAMILLES DE MOTS,* 164
IV. *Sur notre Etymologie de PARIS,* ib.
V. *Sur la Version des LXX,* 165

Fin de la Table des Objets.

ERRATA.

Page 13, ligne 28, oit, *lisez* loit.
Pag. 16, lig. 19, infructueu, *lis.* infructueuse.
Pag. 27, lig. 34, dmo, *lis.* dont.
Pag. 51, lig. 9, ces, *lis.* les.
Pag. 54, au lieu de §. 2, *lis.* II.
Pag. 71, not. PFZRON, *lis.* PEZRON.
Pag. 83, lig. 5, toutes leurs histoires, *lis.* toute leur histoire.
Pag. 92, lig. 8, Lettres, *lis.* Lettrés.
Pag. 128, lig. 15, le, *lis.* la.
Pag. 129, lig. 2, change, *lis.* changée.
Pag. 133, lig. 2, qu'il, *lis.* qu'ils.
Pag. 152, onziéme vers grec, [illegible], *lis.* [illegible].
Ib. seiziéme vers, [illegible], *lis.* [illegible].

POUR LE PLAN.

Pag. 29, Celui-ci, *lis.* Celui dont il s'agit ici.
Pag. 72, SEPTIEME OBJET, *lis.* SECONDE BRANCHE.

POST-SCRIPTUM,

Relatif à la page 164.

Une Personne à laquelle cet Ouvrage doit à tous égards, qui a pour nous l'amitié d'un Pere tendre, qui est aussi distinguée par ses services envers l'humanité que par son rang, & dont la volonté nous sera toujours respectable, a cru que ce que nous disions dans nos éclaircissemens au sujet des mots Basques cités dans notre Plan, ne suffisoit pas; que, par toutes sortes de raisons, nous ne devions ni taire le nom du digne Avocat qui a bien voulu nous honorer de ses remarques, ni supprimer les éclaircissemens auxquels ses remarques ont donné lieu. Nous allons donc ajouter ici l'Extrait dont nous parlons, & la substance de notre réponse.

Extrait d'une Lettre de M. Doncosseph Garat, *Avocat, à l'Auteur du Monde Primitif: de Bordeaux, 20 Avril 1773.*

» .... Dans le Plan raisonné du Monde primitif, vous avez, M. cité trois » mots Gela, Galda & Galdu, comme étant trois mots Basques, dont le » premier signifie *gelée & glace*; le second, *se chauffer*; & le troisiéme, *être brû-* » *lé du Soleil.* Ne pouvant, selon toutes les aparences, connoître vous-même » le Basque, vous aurez consulté quelqu'un qui se disoit Basque sans l'être; » ou qui, du moins, avoit oublié tout-à-fait sa Langue. Aucun des mots que » vous avez cités, n'est de cette Langue. C'est là sans doute une erreur de peu » de conséquence, & qui ne peut affoiblir en rien la confiance qu'inspire le » Plan pour l'Ouvrage. Je sais qu'il n'est pas rigoureusement nécessaire que » tous les faits sur lesquels on éleve un systême soient vrais pour que le systê- » me mérite d'être embrassé. Mais un Auteur comme vous.... s'efforce de » donner aux plus petits détails, la vérité qui seule peut les rendre intéres- » sans, en les faisant concourir à la solidité de l'édifice qu'il éleve. J'ai donc » cru, M. que vous me sauriez quelque gré de vous faire connoître des » erreurs, qu'il ne vous a pas été possible d'éviter. Je suis né Basque, quoi- » que depuis long-tems je vive éloigné de ma Patrie: je connois assez bien » ma Langue maternelle, pour reconnoître, dès qu'on me les représente, » toutes les expressions qui la composent, & pour distinguer toutes celles » qui ne sont pas de cette Langue. Le mot Horma est celui qui, dans le » Basque, répond au mot François *glace*. Berotcia est l'équivalent de *se* » *chauffer*. Nous n'avons aucun mot qui seul puisse exprimer ceux-ci *être* » *brûlé du Soleil.* Comme les François, nous avons recours à une circonlocu- » tion: nous disons *Idousquia erria*, mot à mot, *du Soleil brûlé* .... »

Après avoir témoigné dans notre réponse à M. GARAT, la reconnoissance dont nous étions pénétrés au sujet de sa Lettre, & être convenus avec lui qu'il seroit aussi difficile qu'important de ne mettre aucun fait dans nos recherches qui ne fût démontré, nous ajoutions que si nous nous étions trompés à l'égard des trois mots Basques sur lesquels il nous écrivoit, on ne pouvoit errer en meilleure compagnie; ayant tiré ces mots, non de quelque source obscure, mais de Dictionnaires Basques très-estimés: 1°. du Dictionnaire Celtique de M. BULLET, Professeur Royal en Théologie & Doyen de l'Université de Besançon, des Académies de Besançon, de Lyon & des Inscriptions; Ouvrage qui parut en 1754-1760, en 3 vol. *fol.* & qui est un Dictionnaire combiné de tous les Dialectes de la Langue Celtique: 2°. du Dictionnaire Castillan, Basque & Latin du P. Manuel de LARRAMENDI, en 2 vol. *fol.* imprimé à Saint-Sébastien en 1745; Auteur très-estimé & très-connu par sa Grammaire pour la Langue Basque. Nous transcrivions en même tems ce que ce dernier Auteur dit dans l'article CALDA, mot Castillan.

» CALDA es vos Bascongada GALDA » muy commun en las Herrerias, para » significar la vez de metter ò bolver » el hierro à la fraga. Y aun ay un re» frân muy expressivo que dize *agoa* » *bero deño Galdá*, y significa en lo » literal que à la massa de hierro que » llamamos agoa, se le han de dàr » las caldas, antes de dexarla enfriar» se: y debe hazerse lo mismo en los » negocios, sin dexarlos que se en» frien. GALDA Lat. calefactio, can» defactio.

CALDA est le mot Basque GALDA très-commun dans les Forges pour signifier indistinctement mettre ou tourner le fer à la forge. Ils ont aussi ce refrain très-expressif, *agoa bero deño galdá*, qui signifie dans le sens littéral, qu'il faut faire chauffer une masse de fer, qu'ils apellent *agoa*, avant de la laisser refroidir; & qu'on doit observer la même chose dans les affaires & ne pas les laisser refroidir. GALDA, ajoute-t-il, signifie en Latin *action de chauffer*, *d'embrâser*.

L'on y voit encore ces mots Basques, appartenant à la même famille.

GALDATU, *galda eman*, chauffer un fer.
GALDATUA, chauffer, embrâsé.
GALDAREA, chaudiere.
GALDARA-*quintza*, boutique de Chaudronnier.
GALDARA-*tzarra*, grande chaudiere.
GALDARA-*choa*, petite chaudiere.

J'ajoutois que dans le même Dictionnaire, le Basque GELA répond au Castillan *Hielo*, ou au François *glace*: tandis que *gela* & *gelatzea*, y répondent à l'Espagnol *Helada*, ou au François *gelé*.

Ensorte que les mots que j'avois insérés dans mon Plan comme Basques, ne pouvoient avoir été puisés dans de meilleures sources, & qu'une forte preuve qu'ils étoient dans le génie même de la Langue Basque, c'est qu'ils s'y trouvoient avec une famille assez nombreuse.

Mais qu'il se pouvoit qu'étant plus communs dans un Dialecte que dans un autre, & plus en usage dans les forges que dans le style ordinaire, ils fussent inconnus en de-çà des Pyrénées, tandis qu'ils étoient en usage chez les Biscayens, ou Basques Espagnols.

Et que dans l'impossibilité de distinguer les mots en usage dans les divers Dialectes de cette Langue, je me servirois du terme de LANGUE CANTABRE, qui les renfermeroit tous.

Je finissois par prier M. GARAT, de vouloir bien continuer à m'honorer de ses remarques & me faire part des observations dont il me parloit sur la Langue Basque.

Profitons de cette occasion pour dire un mot de deux Ouvrages, dans lesquels on nous a fait l'honneur de parler de nous, mais d'une maniere trop contraire à nos sentimens, & à ce desir de mériter l'estime publique dont nous sommes si jaloux, pour n'être pas relevée en passant.

L'un est le *Mémoire* qui fut adressé aux États de Bretagne par M. LE BRIGANT, Avocat, Auteur de l'Ouvrage qu'on annonce actuellement par souscription sur la Langue primitive, en 2. vol. in-12.

Il y parle de nous, comme d'une Personne qui veut *produire une découverte qu'il ne paroît pas avoir faite.*

L'autre Auteur est M. ROWLAND JONES, Savant Anglois qui a composé plusieurs Ouvrages relatifs à l'origine des Langues, dont nous n'avons encore pu voir que deux, les CERCLES *de Gomer* dont il nous a fait présent, & *la dixiéme* MUSE, qui est comme un abrégé de son systême sur l'origine du langage, & qui nous a été communiqué par M. l'Intendant d'Auch.

Ce Savant a cru que nous voulions prouver que la Langue Françoise étoit la primitive : il s'est persuadé également que nous cherchions à le contrecarrer & que nous avions fait ligue contre lui avec tous les Savans François & Anglois que nous nommons à la fin de notre Plan. Et il nous défie en même tems de venir à bout de notre projet.

Je suis mortifié que ce galant-homme, estimable dès-là même qu'il cherche la vérité, ait eu une pareille idée. Jamais je ne pensai à faire ligue & sur-tout pour nuire à quelqu'un : mes Amis savent combien je suis éloigné d'être jaloux que d'autres courent une même carrière avec moi, & combien je suis persuadé au contraire que la vérité, même sur ces objets de discussion, ne peut gagner qu'autant qu'on la voit discutée par un grand nombre de Personnes à la fois : il ne seroit pas étonnant que je rêvasse creux au coin de mon bureau ; mais il le seroit qu'un nombre considérable de Gens de Lettres qui n'ont pu se donner le mot, rêvassent tous à la fois & de la même maniere à des choses qui n'auroient aucun fondement. D'ailleurs, M. JONES n'a pas saisi le but de mon Ouvrage relativement à la Langue Françoise : je n'ai jamais prétendu donner cette Langue pour la primitive.

D'après ces mêmes principes, je n'ai pu voir qu'avec plaisir que M. Le Brigant se soit décidé à faire enfin imprimer son Ouvrage sur le Bas-Breton, où je ne doute pas qu'on ne trouve des raports très-sensibles avec les autres Langues : mais il nous connoît mal, en nous suposant capables d'avoir annoncé quelque découverte que nous n'aurions réellement pas faite : tout ce que nous avons dit dans notre Plan, n'est qu'un résumé des matériaux que nous avons déja rassemblés & des aperçus qui en ont été la suite ; & une exposition de nos découvertes, ou du moins des choses que nous prenons pour telles.

Si nous sommes entrés ici dans quelque détail, c'est moins pour nous justifier, que pour renouveller la priere que nous avons faite aux Savans de nous aider de leurs lumieres, de nous honorer de leurs remarques ; & de nous faire la grace de nous demander les éclaircissemens que nous pourrions leur donner, avant de nous citer devant le Public, qui ne tire aucun avantage des disputes personnelles.

Fin du Post-Scriptum.

De l'Imprimerie de Valleyre l'aîné.

ALLÉGORIES ORIENTALES,

OU

LE FRAGMENT DE SANCHONIATON,

QUI CONTIENT

L'HISTOIRE DE SATURNE,

SUIVIE DE CELLES

DE MERCURE ET D'HERCULE,

ET DE SES DOUZE TRAVAUX,

AVEC LEUR EXPLICATION,

Pour servir à l'intelligence du GÉNIE SYMBOLIQUE DE L'*ANTIQUITÉ*.

PAR M. COURT DE GEBELIN,

De la Société Economique de Berne, & de l'Acad. Royale de la Rochelle.

A PARIS;

Chez
L'Auteur, COURT DE GEBELIN, rue Poupée, Maison de M. *Boucher*, Secrétaire du Roi.
BOUDET, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques.
VALLEYRE l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue vieille Boucherie.
Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques.
SAUGRAIN, Libraire, Quai des Augustins.
RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

M. DCC. LXXIII.

AVEC APROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE

Des Objets contenus dans l'Explication des trois Allégories Orientales.

INTRODUCTION.

Ces trois Allégories déja réunies par les Anciens. Objets qu'elles présentent : comment elles s'obscurcirent, & par quel moyen on voit la lumière renaître, Page 1.

I. ALLÉGORIE.

Histoire de SATURNE *& de* CRONUS, 5
Fragment de Sanchoniaton où elle est contenue, Ib.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

1. *Pourquoi ce Monument étoit inintelligible,* 13
2. *Explication qu'on en donne, claire & naturelle,* 14
3. *Patrie de Sanchoniaton : Tems où il a vécu,* Ib.
4. *De l'authenticité des Fragmens qu'on lui attribue,* 15
5. *Des Commentateurs de Sanchoniaton,* 17
6. *Qu'on doit considérer ce Fragment comme une allégorie de l'Agriculture,* 19

ART. I. *Des quatre Personnages de Sanchoniaton,* 22
§. I. *D'Elion,* 23
§. II. *De Berouth, sa femme,* ib.
§. III. *D'Uranus & de Ghé, ou le Ciel & la Terre, leurs Enfans,* Ib.
§. IV. V. VI. *Histoire d'Elion, relative à la Création,* 24
§. VII. *Explication du nom de Byblos,* 27

ART. II. *Mariage d'Uranus & de Ghé,* Ib.
§. I. *Leurs Enfans,* 28
§. III. *Raport de Sanchoniaton avec Moyse à ce sujet,* 30
§. IV. *Enfans que leur attribuoient les Crétois,* 32
§. V. *Infidélités d'Uranus,* 35

ART. III. *Cronus ou Saturne, Fils de Ghé & son vengeur : ce qu'Hésiode en dit,* Page 36
§. 2. *Son Histoire est une allégorie, relative à l'invention de l'Agriculture,* 38
§. 3. *Explication des divers noms de Saturne,* 39
ART. IV. *Conseillers de Saturne,* 41
§. 1. *Athéné ou Minerve,* Ib.
§. 2. *Hermès, Thot ou Mercure,* 42
§. 3. *Instrumens qu'invente Saturne,* 43
§. 4. *Guerre ouverte entre Saturne & Uranus : alliés du premier : avantages qu'il remporte,* 44
ART. V. *Femmes de Saturne,* 45
§. 1. *Rhéa & ses VII. Fils, ou la Terre cultivée, & les sept jours de la semaine,* Ib.
§. 2. *Astarté & ses VII Filles, les sept nuits de la semaine,* 50
§. 3. *Dioné ou l'Abondance,* 53
§. 4. *Eimarmené & Hora ou la Fortune & la Beauté,* Ib.
ART. VI. *Enfans de Saturne,* 54
1. *Trois Fils qu'il a en Perée, ou les trois Saisons,* Ib.
2. SADID, *ou les Labours,* Ib.
3. MONOGENÈS, *l'unique, ou la Moisson,* 55
4. MUTH, *ou la Conversion du blé en pain,* Ib.
5. PERSEPHONÉ, *ou Proserpine, les Semailles,* 56
ART. VII. *Réunion d'un grand nombre d'objets différens,* Ib.
§. 1. *Prétendus Freres de Saturne ou Cronus,* 57
1. *Des Betyles & Statues des Dieux,* 58
2. *De Dagon, ou le Laboureur,* 59
3. *Atlas ou Greniers sous terre,* 60
§. 2. *Concubine d'Uranus enlevée par Saturne, & qui devient mere de Demaroon,* 62
§. 3. *Dieux de Saturne,* 63
§. 4. *De Sydyk, des Cabires & d'Esculape ou Asclépius,* 64
§. 5. *De quelques Dieux Marins,* 69
1. *Pontus, & origine de son nom,* Ib.
2. *Nérée & son Histoire,* 70
3. *Typhon,* 71
4. *Poseidon ou Neptune,* Ib.
5. *Sidon,* 72
§. 6. *Baaltis, Cabires & Agrotes,* Ib.
§. 7. *Navigations des Descendans des Dioscures,* Ib.
ART. VIII. §. 1. *Détrônement & mutilation d'Uranus,* 74
2. *Le récit d'Hésiode est allégorique,* 75

3. *Son explication*, 77
§. 2. *Naissance & Triomphe de Vénus*, 78
§. 3. *L'Amour & Cupidon*, *Ib.*
§. 4. *États dont dispose Saturne*, 79
ART. IX. *Saturne, Uranus, &c. peints par Thot*, 80
1. *Diverses manieres dont on a traduit cet article*, *Ib.*
2. *Son vrai sens*, 81
3. *Comment Thot peignit Saturne*, 82
ART. X. *Idées que l'Antiquité eut de Saturne qu'elle regarda*
1. *Comme l'Inventeur de l'Agriculture*, *Ib.*
2. *Comme le Dieu du Tems*, 84
3. *Comme le Roi de l'Age d'or*, 85
4. *Sanchoniaton dit lui même, que cette Histoire est une Allégorie*, 86
ART. XI. *Ville de Byblos & de Beryte*, 87
1. *De Byblos*, *ib.*
2. *De Béryte*, 88
3. *Analyse des trois Chants de Nonnus sur Beryte*, 89
4. *D'Ophion & des Ophionides*, 90
5. *Guerre entre Bacchus & Neptune, au sujet de Béryte*, 92
6. *Etymologie du nom de Béryte*, 93
7. *Patrie d'un Auteur Agricole*, 94
ART. XII. *Traduction libre du second Fragment de Sanchoniaton*, 95

II. ALLÉGORIE.

HISTOIRE DE MERCURE OU THOT.

INTRODUCTION, 99
ART. I. §. 1. *Des Noms de Mercure & combien l'Antiquité en compta*, 101
§. 2. *Idée que les Anciens avoient de Mercure*, 102
§. 3. *Idée qu'en eurent les Egyptiens*, 104
§. 4. *Caractères de Mercure*, 106
ART II. *Sentimens des Savans à l'égard de Mercure*, 107
ART. III. *Mercure, Inventeur de l'Astronomie*, 109
I. Classe de Preuves, *Titres de Mercure.*
1. *Sécretaire & Conseiller de Saturne*, 110
2. *Interprête des Dieux*, 111
II. Classe de Preuves, *Symbole & Attributs de Mercure.*
1. *Le Caducée*, 112
2. *Le Coq, le Bélier & le Chien*, 114
3. *La Lyre*, 115

III. Classe de Preuves. *Actions de Mercure*,
1. *Il donne un Casque à Isis*, 116
2. *Il joue aux Dez avec la Lune*, ib.
IV. Classe de Preuves. *Noms de Mercure donnés à des Portions de l'année*, 118
1. *Chez les Egyptiens*, ib.
2. *Chez les Romains*, 119
V. Classe de Preuves. *Caractères dont les Anciens lui attribuent l'Invention*, ib.
2. *Caractère propre à Mercure*, 120
3. *Caractères Astronomiques*, 122
4. *Il contemple les Dragons*, ib.
5. *Il compose 36525. Rouleaux*, ib.
VI. Classe de Preuves. §. 1. & 2. *Noms donnés à Hercule*, 125
§. 3. *Raports de Mercure avec Janus*, 131
VII. Classe de Preuves. *L'Antiquité l'offre comme un Astronome*, 132
Art. IV. *Divers raports sous lesquels Mercure fut considéré dans la suite*, 134
1. *Dieu des Bornes*, ib.
2. *Dieu du Commerce*, 135
3. *Dieu des Voyageurs & des Chemins*, ib.
4. *Conducteur des Ames après la Mort*, 136
5. *Patron des Hérauts*, ib.
§. 2. *Autres acceptions de Mercure*, 137
1. *Une des Planettes*, 138
2. *Un des Jours de la Semaine*, 138
3. *Un des Métaux*, 139
§. 3. *Des Colonnes Sacrées de Mercure*, 140
Art. V. *S'il fut un Être réel ou Allégorique*, 141

III. ALLÉGORIE

Vie & Travaux d'Hercule

Introduction, 147
Part. I. *Vie d'Hercule par Diodore*, 149
Part. II. *Hercule n'est pas un Personnage réel, mais le Symbole d'un Objet réel & physique*, 168
Art. I. *Considérations Préliminaires*, ib.
§. 1. *Cette Histoire est une Allégorie*, ib.
§. 2. *Pourquoi on la crut vraie*, 169
§. 3. *Idée qu'en ont eu les Modernes*, ib.

§. 4. *Preuves qu'elle est relative à l'Agriculture,* 172
ART. II. *Quels sont les objets Allégoriques désignés par Hercule le Thébain & par ses Travaux,* 173
§. 1. *Ses Travaux sont le défrichement & la Culture des Terres,* 175
§. 2. *Il fut le Soleil Protecteur de l'Agriculture,* ib.
§. 3. *Pourquoi apellé le Thébain,* 176
§. 4. *Antérieur aux Grecs,* 177
§. 5. *Combien on en compta,* 178
ART. III. *Preuves qu'il désigna le Soleil,* 180
§. 1. *Témoignage des Anciens,* ib.
§. 2. *Le Soleil apellé Hercule dans leurs Hymnes,* 181
§. 3. *Deux Hercules, l'un Dieu, l'autre Héros,* 183
§. 4. *Ses Titres & ses Fêtes,* 184
§. 5. *Ses noms,* 185
§. 6. *Dîmes offertes à Hercule,* 188
§. 7. *Jeux Olympiques,* 189
§. 8. *Ses Symboles,* ib.
ART. IV. *Parens, Femmes & Enfans d'Hercule,* 191
§. 1. *Son Pere & sa Mere,* ib.
§. 2. *Ses cinquante Fils,* ib.
§. 3. *Son neveu Iolas,* 192
§. 4. *Iole & ses autres Femmes,* 195
PART. III. *Explication de la Vie & des douze Travaux d'Hercule,* 196
§. 1. *Ces Travaux peints sur les murs des Temples,* ib.
§. 2. *Pourquoi apellés Travaux,* 198
§. 3. *Galerie Phénicienne qui les représentoit,* 199
Tableau Premier. *Les deux Dragons étranglés,* 201
§. 1. *Fragment d'une Idylle de Théocrite,* 202
§. 2. *Feux de la Saint-Jean,* 203
TABL. II. *Lion de la Forêt de Nemée,* 205
TABL. III. *Hydre de Lerne,* 207
TABL. IV. *Sanglier d'Erymanthe & Centaures,* 208
TABL. V. *Biche du Mont Menale,* 213
TABL. VI. *Oiseaux du Lac Stymphale,* ib.
TABL. VII. *Étables d'Augias,* 214
TABL. VIII. *Taureau vaincu & Jeux Olympiques,* ib.
TABL. IX. *Juments de Dioméde,* 217
TABL. X. *Guerre des Amazones,* 218
TABL. XI. *Vaches de Geryon,* 221
TABL. XII. *Cerbere arraché des Enfers,* ib.
TABL. XIII. *Pommes des Hespérides, Colonnes d'Hercule & passage de l'Evene,* 223

TABL. XIV. *Mort d'Hercule & son Apothéose*, 227
Il refuse d'etre mis au nombre des douze Grands Dieux, ib.
Son Mariage avec Hébé, ib.
PART. VI. *Vues génerales sur les autres exploits d'Hercule*, 229
§. 1. *Victoires d'Hercule sur Antée, Emathion, Busiris, &c.* ib.
§. 2. *Melampyge, surnom d'Hercule*, 230
§. 3. *Autels qu'il éléve aux douze Grands Dieux*, 231
§. 4. *Ses Travaux dans l'Ile de Créte & en Afrique*, 231
§. 5. *Ses desséchemens en Gréce*, 232
§. 6. *Ses Travaux dans les Alpes*, ib.
§. 7. *Ses Combats contre les Géans*, 233
§. 8. *Honneurs qu'on lui rend, & Dîme*, 234
§. 9 *Hercule Idéen & ses Dactyles*, 235
§. 10. *Hercule du nombre des Argonautes & ses Exploits à Troye*, 236
PART. V. *Observations en forme de Notes*, 238
NOT. I. *Monumens anciens relatifs aux Travaux d'Hercule, & sur-tout Hercule en son repos*, ib.
NOT. II *Raports d'Hercule & de Samson*, 242
NOT. III. *Qu'il excella dans les Sciences. Origine des Muses & des Graces*, 245
2°. *Pourquoi apellé Chef ou Conducteur*, 246
NOT. IV. *Tradition allégorique des Scythes sur Hercule & son Explication*, 246
NOT. V. *Histoire d'Europe & Explication de l'Allégorie qu'elle renferme*, 248
NOT. VI. *Explication de la Phrase* Mourir Vierge *& de l'Histoire de Xiphée*, 252
NOT. VII. *Idées d'Hercule & de Pommes liées ensemble*, ib.
NOT. VIII. *Atalante & Hippomènes*, 253
CONCLUSION *des trois Allégories.* 255
Explication des Vignettes & des Planches. 259
TABLES *des mots primitifs indiqués, &c.* 263
des mots dont on donne l'étymologie, 265
des noms dont on donne l'étymologie, 268
des Allegories expliquées, 270
des Matières, 273

EXPLICATION

DE

TROIS ALLÉGORIES ORIENTALES

INTRODUCTION.

» AVANT son départ, dit DIODORE de Sicile (1), OSIRIS laissa à Isis
» l'administration générale de son Etat, déja parfaitement réglé. Il lui donna
» pour Conseiller & pour Ministre Thot ou MERCURE, le plus sage & le
» plus fidéle de ses Amis ; & pour Général de ses Troupes, HERCULE, qui
» tenoit à lui par la naissance, homme d'ailleurs d'une valeur & d'une
» force de corps prodigieuse ».

Telle est la réunion de trois Divinités Payennes, dont l'une est Egyptienne, l'autre Phénicienne, & la troisiéme Grecque, & dont l'Histoire est également difficile à entendre.

Toutes les trois sont encore réunies dans le récit d'un Historien de Phénicie, dont on nous a conservé quelques fragmens presqu'inintelligibles jusques à présent.

» SATURNE, dit cet Historien (2), ayant atteint l'âge viril, épousa la
» querelle de sa mere & la protégea contre son pere Uranus, ou le Ciel,
» par les conseils & avec le secours de Thot ou MERCURE TRISMEGISTE (3),
» son Secrétaire.... Ils prirent dans le combat une Concubine d'Uranus,
» qui devint mere de Demaroon, & celui-ci fut pere de MELICERTE qui est
» le même qu'HERCULE ».

On chercheroit en vain la cause de cette union dans les Ouvrages de ceux qui ont voulu expliquer la Fable : plus jaloux de former des systêmes que de discuter des faits, ils ont presque toujours négligé ceux-ci : ils s'étoient même formé des Principes fort commodes. Tout ce qui ne s'accordoit pas avec leurs systêmes, ou qu'ils ne pouvoient expliquer, étoit corrompu, défiguré ou absurde.

Persuadé qu'avec de pareils Principes on ne pouvoit rien découvrir, rien expliquer, nous avons pris une autre route : nous rassemblons les Faits & nous les comparons : de-là cette multitude de découvertes que nous avons

(1) Hist. de Diod. Liv. I.
(2) SANCHONIATON, second Fragm. dans EUSEB. Préparat. Evang. Liv. I. Ch. X.
(3) C'est-à dire trois fois grand.

annoncées au Public, & qui répandent sur l'Antiquité & sur l'origine des Connoissances une vive lumière & le plus grand intérêt.

Nous devons à cette Méthode en particulier, l'explication que nous publions ici de trois Allégories Orientales qui forment un Tout inséparable, & dont la réunion prouve la vérité de ce que Diodore & Sanchoniaton viennent de nous dire.

Ces trois Allégories sont l'Histoire de SATURNE, la même que celle d'Osiris sous un autre nom : celle de Thot ou MERCURE ; & celle d'HERCULE & de ses XII. Travaux.

Etroitement liées entr'elles, elles forment un ensemble dont toutes les Parties, s'expliquant mutuellement, ont été faites les unes pour les autres.

SATURNE, mangeur d'enfans, ouvre la marche avec sa faulx; MERCURE, Interprète des Dieux, suit avec son caducée; HERCULE, vainqueur du Lion, & avec sa massue livrant XII. combats, termine la scène en montant au Ciel après s'être consumé dans un bûcher.

En considérant ces trois Tableaux dans le même ordre, & en ne négligeant aucun des symboles qui les caractérisent, ils vont paroître ce qu'ils sont réellement, des Allégories ingénieuses & de la plus grande vérité, qui portent sur l'invention des Arts de premier besoin & les plus indispensables.

L'Histoire de Saturne est le récit allégorique de l'invention de l'AGRICULTURE, base des Empires & des richesses, & mesure du Tems.

Mercure nous offrira l'Allégorie de l'invention de l'ASTRONOMIE & du CALENDRIER, sur lequel l'Agriculteur régle toutes ses Opérations.

Et dans l'Histoire d'Hercule & de ses Travaux, nous verrons le défrichement des Terres, & la distribution des Travaux de la Campagne pour chaque mois de l'année.

Ainsi ces trois Personnages sont liés dans la Nature comme dans la Fable : & celle-ci, loin de n'être qu'un récit absurde ou une Histoire défigurée, sera un monument du génie & de l'esprit de ceux qui l'inventerent, & une preuve de leur sensibilité pour les Objets les plus utiles & les plus intéressans.

Nous puiserons les Faits sur lesquels nous nous appuierons, dans les Auteurs les plus anciens & qui étoient le plus à portée de connoître les Traditions primitives. A la tête, nous mettrons le Texte Grec de SANCHONIATON jusqu'ici inintelligible.

Ce Texte si absurde sans cette clef, qu'on croit lire l'Ouvrage d'un Auteur en délire, & inexplicable quand on le prenoit pour un récit historique ; ce Texte, dont on ne savoit que faire, & qui donnoit la torture à ses Interprètes, va paroître si clair, si intéressant, si conforme à l'ancienne Antiquité, & à l'Ordre naturel qui régle toutes choses, qu'on ne pourra s'empêcher de convenir qu'il est enfin expliqué, & que nul autre genre d'interprétation ne peut être soutenable.

Telle est l'idée générale de ces trois Allégories, l'esquisse de ces trois grands Tableaux transmis par l'Antiquité, qui les peignit sur les murs sacrés des Temples pour l'utilité & l'instruction publique.

La Terre irritée contre le Ciel son Epoux, à cause de ses infidélités, arme son fils Saturne d'une FAULX avec laquelle il fait la guerre à son Pere, & le prive des facultés de son Sexe. Le sang du Ciel se mêle avec les eaux des Rivières & des Fontaines; il en naît Vénus, la plus belle des Déesses. Cependant Saturne, devenu Maître de l'Empire, adore Iov Dematoon (4), épouse Rhéa, Astarté, Dioné, Eimarmené & Hora, Filles du Ciel, mange ses Enfans & bâtit des Villes.

Thot ou MERCURE son Secrétaire & son Conseiller, imite le Ciel, fait les Portraits des Dieux, invente les Caractères sacrés, compose 36525 Rouleaux, donne à Isis une tête de Taureau pour Diadême, se fait accompagner du Chien, du Cocq & du Bélier, prend pour symbole le CADUCÉE, tire d'une Lyre à trois cordes des sons harmonieux & mérite le nom d'Interprète des Dieux; tandis qu'en Egypte le premier mois porte son nom, & qu'à Rome il est protecteur du premier mois de l'Eté.

HERCULE, leur contemporain, Général d'Osiris, s'arme de son côté de la Massue, il devient la terreur des ennemis du Genre Humain: Fils d'Iov & d'Alcmène, Frere d'Eurysthée & né dans une nuit triple, il étrangle dans son enfance deux dragons envoyés contre lui par Junon: dans la force de la Jeunesse, il tue le Lion de Némée, & en porte la dépouille le reste de sa vie: il livre XI autres combats non moins terribles, & partant pour le Pays des Hespérides, il périt par la robe teinte du sang de Nessus qui venoit de faire passer à Déjanire le fleuve Evene: vaincu par les douleurs cruelles du poison qui le consume, il se jette dans un bucher, & finissant glorieusement sa vie, il est transporté par les Dieux dans le Ciel.

Pourquoi ces Objets sont-ils chantés par les Poëtes & conservés par les Historiens? Pourquoi les sages Egyptiens, les Grecs, &c. les peignent-ils sur les murs des Temples, avec des couleurs qui se soutiennent encore depuis tant de milliers d'années, du moins en Egypte? Pourquoi tous les Arts se disputent-ils la gloire de concourir à leur conservation & à leur embellissement, si ces Objets ne sont que des contes ridicules ou des récits absurdes d'événemens scandaleux & révoltans?

C'est qu'ils ne sont tels qu'en aparence: qu'ils instruisent les Humains, en ne paroissant que les amuser: que sous une forme allégorique, ils offrent les vérités les plus utiles.

Les Législateurs, en même tems Poëtes & Musiciens, voulant que leurs Leçons fussent durables & à la portée de tous les Hommes, sentirent qu'il fa-

---

(4) C'est-à-dire *le Seigneur de l'Abondance.*

(5) Nom primitif de Jupiter, dont celui-ci n'est que le composé, mot à mot *le Pere Iov.*

loit les rendre agréables & leur ôter tout ce qui fatigueroit l'attention ; ils les mirent, pour cet effet en actions & en Tableaux : de-là les Peintures sacrées, & les Poëmes où ces Peintures étoient décrites d'une manière allégorique, & pittoresque par-là même.

Ces Allégories, claires dans le tems qui les vit naître, durent nécessairement devenir obscures à mesure qu'on perdit de vue leur origine & qu'on les regarda comme des Histoires altérées : de-là leurs absurdités aparentes, & les difficultés dont elles sont hérissées, mais qui disparoissent à mesure qu'on se place dans leur vrai point de vue.

C'est ce que le Lecteur éprouvera de la manière la plus sensible, en nous suivant dans l'explication des trois Allégories que nous mettons ici sous ses yeux : il verra l'obscurité se dissiper à mesure qu'il avancera, & il ne trouvera plus rien qui l'arrête.

Il sera sans doute flatté en voyant ainsi la Fable devenir une vive peinture de la vérité, & ce qui lui paroissoit de la plus grande obscurité, être très-raisonnable. Il ne le sera certainement pas moins en voyant que ces Fables ont pour objet de relever l'éclat de l'Agriculture, de cet Art admirable que les Anciens avoient en si grande recommandation, & qu'ils célébrerent dans leurs Chants & dans leurs Fables, comme l'Art sans lequel il n'y a point d'Empires, point de Population, point de Sciences : sans lequel les Hommes, obligés de parcourir des Déserts immenses pour trouver quelques chétifs alimens, ne sont presque en rien supérieurs à ces Animaux qui leur disputent ces mêmes alimens : tandis qu'avec son secours les Hommes ne cessent de s'élever & de se perfectionner, la Terre se couvre de biens de toute espéce, de nombreux Troupeaux jouent & bondissent dans des lieux où l'on ne verroit que fange & que ronces ; les Empires parviennent rapidement au plus haut dégré de gloire : les Sciences & les Arts multiplient à l'envi les jouissances & les biens.

Le dévelopement de ces Allégories commence, comme nous l'avons déjà dit, par le second fragment de Sanchoniaton : nous en accompagnerons le Texte grec, d'une Traduction littérale, & après avoir fait voir le sens que l'on y doit attacher, nous finirons par une imitation libre de ce Texte, à peu près comme son Auteur l'eût fait, s'il eût écrit dans notre Langue.

SATURNES

Nº 1.

Boissard

Nº 2.

Cesars de Jul. P. 28.

Nº 3.

Vaillant

Nº 4.

Vaillant

Nº 5.

Cesars de Jul. P. 2.

Nº 6.

Ibid.

Nº 7.

Cesars de Jul. P. 28.

C. P. Marillier, inv. J. B. Simonet, Sculp.

SECOND FRAGMENT DE SANCHONIATON,

OU HISTOIRE DE SATURNE,

ALLÉGORIE SUR L'INVENTION DE L'AGRICULTURE.

TEXTE DE SANCHONIATON, Traduit en Grec par PHILON.	*TRADUCTION LITTERALE De la Version Grecque.*

I. *ELION & BEROUTH.*

ΚΑτὰ τούτους γίνεταί τις ἘΛΙΟΥΝ καλούμενος ΥΨΙΣΤΟΣ καὶ θήλεια λεγομένη ΒΗΡΟΥΘ. Οἳ καὶ κατῴκουν περὶ Βύβλον.

ALORS vivoit ELION, c'est-à-dire Hypsistus ou le TRÈS-HAUT. Sa femme s'apelloit BÉROUTH: ils habitoient aux environs de Byblos.

II. *Leurs Enfans Uranus & Ghé.*

D'eux naquit ÉPIGÉE ou AUTOCHTHONE, que l'on apella dans la suite URANUS. Et c'est de lui que cet Elément qui est au-dessus de nous a été apellé URANUS (le Ciel) à cause de son admirable beauté.

Celui-ci eut des mêmes Parens, une Sœur nommée GHÉ (la Terre); & c'est à cause de sa beauté que la Terre fut apellée du même nom.

Leur Pere Hypsistus mourut, tué par des bêtes féroces. Ses Enfans lui offrirent des libations & des sacrifices.

Ἐξ ὧν γεννᾶται ΕΠΙΓΕΙΟΣ ἢ Αὐτόχθων, ὃν ὕστερον ἐκάλεσαν ΟΥΡΑΝΟΝ, ὡς ἀπ' αὐτοῦ καὶ τὸ ὑπὲρ ἡμᾶς στοιχεῖον, δι' ὑπερβολὴν τοῦ κάλλους ὀνομάζειν Οὐρανόν.

Γεννᾶται δὲ τούτῳ ἀδελφὴ ἐκ τῶν προειρημένων ἣ καὶ ἐκλήθη ΓΗ, καὶ διὰ τὸ κάλλος, ἀπ' αὐτῆς, φησιν, ἐκάλεσαν τὴν ὁμώνυμον γῆν.

Ὁ δὲ τούτων πατὴρ ὁ Ὕψιστος ἐκ συμβολῆς θηρίων τελευτήσας ἀφιερώθη, ᾧ καὶ χοὰς καὶ θυσίας οἱ παῖδες ἐτέλεσαν.

III. *Enfans d'Uranus & de Ghé.*

Uranus succédant alors à l'Empire de son Pere, épousa sa Sœur Ghé: il en eut quatre Fils; ILUS apellé par les Grecs CRONUS (1), BETYLUS, DAGON (apellé par les mêmes SITON), & ATLAS.

De quelques autres Femmes, Uranus eut aussi une nombreuse postérité: mais Ghé en eut une très-vive jalousie; & sur les reproches continuels dont elle accabloit Uranus, ils prirent le parti de se séparer. Cependant Uranus revenoit quelquefois vers elle, s'en aprochoit de force, & ensuite l'abandonnoit de nouveau: il cherchoit même à faire périr les Enfans qu'il en avoit. Mais Ghé le repoussa plusieurs fois, avec le secours de diverses Personnes.

Παραλαβὼν δὲ ὁ Οὐρανὸς τὴν τοῦ πατρὸς ἀρχὴν, ἄγεται πρὸς γάμον τὴν ἀδελφὴν Γῆν. Καὶ ποιεῖται ἐξ αὐτῆς παῖδας δ' ΙΛΟΝ, τὸν καὶ ΚΡΟΝΟΝ, καὶ ΒΕΤΥΛΟΝ, καὶ ΔΑΓΩΝ, ὅς ἐστι Σίτων, καὶ ΑΤΛΑΝΤΑ.

Καὶ ἐξ ἄλλων δὲ γαμετῶν ὁ Οὐρανὸς πολλὴν ἔσχε γενεάν. Διὸ καὶ χαλεπαίνουσα ἡ Γῆ τὸν Οὐρανὸν ζηλοτυποῦσα ἐκάκιζεν, ὡς καὶ διαστῆναι ἀλλήλων. Ὁ δὲ Οὐρανὸς ἀποχωρήσας αὐτῆς, μετὰ βίας, ὅτε καὶ ἐβούλετο ἐπιών, καὶ πλησιάζων αὐτῇ, πάλιν ἀπηλλάττετο. Ἐπεχείρει δὲ καὶ τοὺς ἐξ αὐτῆς παῖδας διαφθείρειν.

IV. *Cronus ou Saturne vengeur de Ghé.*

Aussi dès que Cronus eut atteint l'âge viril, il épousa la querelle de sa Mere, & la protégea contre son Pere, par les

Τὴν δὲ Γῆν ἀμυνάσθαι πολλάκις, συμμαχίαν αὐτῇ συλλεξαμένην. Εἰς ἄνδρας δὲ προελθὼν ὁ Κρόνος, ΕΡΜΗ τῷ τρισ-

---

(1) C'est le SATURNE des Latins.

μεγίστῳ συμβούλῳ καὶ βοηθῷ χρώμενος, (Ἑρμοῦ γὰρ ἦν αὐτοῦ γραμματεὺς) τὸν πατέρα Οὐρανὸν ἀμύνεται, τιμωρῶν τῇ μητρί.

conseils & avec le secours d'HERMÈS-TRISMÉGISTE, son Secrétaire (2).

V. *Enfans de Saturne.*

Κρόνου δὲ γίνονται παῖδες ΠΕΡΣΕΦΟΝΗ καὶ ΑΘΗΝΑ. Ἡ μὲν οὖν πρώτη, παρθένος ἐτελεύτα.

Τῆς δὲ Ἀθηνᾶς γνώμῃ καὶ Ἑρμοῦ, κατεσκεύασε Κρόνος ἐκ σιδήρου ἅρπην καὶ δόρυ.

Εἶτα ὁ Ἑρμῆς τοῖς τοῦ Κρόνου συμμάχοις λόγους μαγείας διαλεχθεὶς, πόθον ἐνεποίησε τοῖς κατ' Οὐρανὸν μάχης ὑπὲρ τῆς Γῆς. Καὶ οὕτω Κρόνος τὸν Οὐρανὸν, πολέμῳ συμβαλὼν, τῆς ἀρχῆς ἤλασε, καὶ τὴν βασιλείαν διεδέξατο.

Ἑάλω δὲ ἐν τῇ μάχῃ καὶ ἡ ἐπέραστος τοῦ Οὐρανοῦ σύγκοιτος, ἐγκύμων οὖσα, ἣν ἐκδίδωσιν ὁ Κρόνος πρὸς γάμον τῷ Δαγῶνι. Τίκτει δὲ παρὰ τούτῳ ὃ κατὰ γαστρὸς ἐξ Οὐρανοῦ ἔφερεν, ὃ καὶ ἐκάλεσε ΔΗΜΑΡΟΥΝ.

Cronus eut pour Filles PERSEPHONE (3) & ATHENÉ. La premiere mourut Vierge.

Par l'avis d'Athené (4) & d'Hermès, Cronus fit faire un cimeterre & une lance de fer.

Hermès adresse ensuite un discours enchanteur aux Amis de Cronus, & les engage à combattre contre Uranus en faveur de Ghé : par ce moyen, Cronus enleva l'Empire à son Pere, & regna à sa place.

Dans le combat, on prit une Concubine d'Uranus, que ce Monarque aimoit tendrement, & qui étoit enceinte. Cronus la donna en mariage à Dagon : elle accoucha chez lui d'un Fils dont Uranus étoit Pere, & qu'on apella DÉMAROON.

VI. *Villes de Saturne.*

Ἐπὶ τούτοις ὁ Κρόνος τεῖχος περιβάλλει τῇ ἑαυτοῦ οἰκήσει, καὶ πρώτην πόλιν κτίζει τὴν ἐπὶ φοινίκης ΒΥΒΛΟΝ.

Μετὰ ταῦτα τὸν ἀδελφὸν τὸν ἴδιον Ἄτλαντα ὑπονοήσας ὁ Κρόνος, μετὰ γνώμης τοῦ Ἑρμοῦ εἰς βάθος γῆς ἐμβαλὼν κατέχωσε.

Κατὰ τοῦτον χρόνον οἱ ἀπὸ τῶν Διοσκούρων σχεδίας καὶ πλοῖα συνθέντες, ἔπλευσαν. Καὶ ἐκριφέντες κατὰ τὸ Κάσσιον ὄρος, ναὸν αὐτόθι ἀφιέρωσαν.

Après cela, Cronus fit entourer son habitation d'un mur, & fonda BYBLOS, la premiere Ville qu'il y ait eu en Phénicie.

Alors Cronus ayant conçu quelque soupçon contre son Frere ATLAS, il le jetta, par l'avis d'Hermès, dans une fosse profonde & l'y enterra.

C'est aussi dans ce tems là, que les Descendans des Dioscures ayant construit des radeaux & des Vaisseaux, se mirent en Mer : jettés sur le rivage, sous le Mont Cassius, ils y éleverent un Temple.

---

(2) C'est leur MERCURE, apellé *Trismégiste*, ou Très-Grand.
(3) C'est PROSERPINE des Latins. (4) C'est leur MINERVE.

VII. *Alliés de Saturne, &c.*

Les Alliés d'Ilus ou Cronus furent nommés Elohim, comme qui diroit Croniens (5).

Οἱ δὲ σύμμαχοι Ἴλου (τοῦ Κρόνου) ΕΛΩΕΙΜ ἐπεκλήθησαν, ὡς ἂν Κρόνιοι, οὗτοι ἦσαν οἱ λεγόμενοι ἐπὶ Κρόνου.

Cronus se méfie de son Fils, nommé Sadid : il le frape de son propre fer ; & lui ôtant ainsi la vie, il devient le meurtrier de son propre sang.

Κρόνος δὲ υἱὸν ἔχων Σάδιδον, ἰδίῳ αὐτὸν σιδήρῳ διεχρήσατο, δι᾽ ὑπονοίας αὐτὸν ἐσχηκώς, καὶ τῆς ψυχῆς, αὐτόχειρ τοῦ παιδὸς γενόμενος ἐστέρησεν.

Il coupa de même la tête à sa Fille, action qui étonna tous les Dieux.

Ὡσαύτως καὶ θυγατρὸς ἰδίας τὴν κεφαλὴν ἀπέτεμεν· ὡς πάντας ἐκπεπλῆχθαι θεοὺς τὴν Κρόνου γνώμην.

VIII. *Ses Femmes.*

Cependant Uranus, qui étoit toujours fugitif, envoya vers Cronus sa fille Astarté avec ses deux sœurs Rhéa & Dioné, afin qu'elles le fissent périr par quelque artifice ; mais Cronus les fit prisonnieres & en fit ses femmes. A cette nouvelle, Uranus détacha contre lui Eimarmené & Hora (6) avec une Armée : Cronus gagne leur affection, & les retient auprès de lui.

Κρόνου δὲ προϊόντος Οὐρανὸς ἐν φυγῇ τυγχάνων, θυγατέρα αὐτοῦ παρθένον ΑΣΤΑΡΤΗΝ μεθ᾽ ἑτέρων αὐτῆς ἀδελφῶν δύο, ΡΕΑΣ, καὶ ΔΙΩΝΗΣ δόλῳ τὸν Κρόνον ἀνελεῖν ὑποπέμπει· ἃς καὶ ἑλὼν ὁ Κρόνος κουριδίας γαμετὰς ἀδελφὰς οὔσας ἐποιήσατο. Γνοὺς δὲ ὁ Οὐρανὸς, ἐπιστρατεύει κατὰ τοῦ Κρόνου ΕΙΜΑΡΜΕΝΗΝ καὶ ΩΡΑΝ μεθ᾽ ἑτέρων συμμάχων, καὶ ταύτας ἐξοικειωσάμενος, ὁ Κρόνος παρ᾽ ἑαυτῷ κατέσχεν.

On dit encore, que le Dieu Uranus inventa les Bétyles, fabriquant des Pierres animées.

Ἔτι δὲ, φησὶν, ἐπενόησε Θεὸς Οὐρανὸς ΒΑΙΤΥΛΙΑ, λίθους ἐμψύχους μηχανησάμενος.

Cronus eut d'Astarté sept Filles, nommées les Titanides ou Artémides. Il eut aussi sept Fils de Rhéa, dont le plus jeune fut consacré dès le moment de sa naissance. De Dioné, il eut des Filles, & deux autres Fils d'Astarté, Pothos & Eros (7).

Κρόνῳ δὲ ἐγένοντο ἀπὸ Ἀστάρτης θυγατέρες ἑπτὰ ΤΙΤΑΝΙΔΕΣ ἢ ΑΡΤΕΜΙΔΕΣ. καὶ πάλιν, τῷ αὐτῷ γίνονται ἀπὸ Ῥέας παῖδες ἑπτά. ὧν ὁ νεώτατος ἅμα τῇ γενέσει ἀφιερώθη. καὶ ἀπὸ Διώνης θήλειαι. καὶ ἀπὸ Ἀστάρτης πάλιν ἄρρενες δύο, ΠΟΘΟΣ καὶ ΕΡΩΣ.

Dagon invente le Blé & la Charrue, & en acquiert le nom d'Iou Arotrius (8).

Ὁ δὲ Δαγὼν ἐπειδὴ εὗρε σῖτον καὶ ἄροτρον, ἐκλήθη ΖΕΥΣ ΑΡΟΤΡΙΟΣ.

---

(5) Ou Saturniens.

(6) La Fortune & la Beauté.

(7) Cupidon & l'Amour.

(8) C'est-à-dire, Jupiter-*Laboureur*.

ΣΥΔΥ'ΚΩ δὲ, τῷ λεγομένῳ δικαίῳ, μία τῶν Τιτανίδων συνελθοῦσα, γεννᾷ τὸν ἈΣΚΛΗΠΙ'ΟΝ.

Ἐγεννήθησαν δὲ καὶ ἐν ΠΕΡΑΙ'Α Κρόνῳ, τρεῖς παῖδες, ΚΡΟ'ΝΟΣ ὁμώνυμος τῷ πατρὶ, καὶ Ζεὺς ΒΗ̃ΛΟΣ, καὶ ΑΠΟ'ΛΛΩΝ.

D'une des Titanides, SYDYC ou le JUSTE, eut ASCLÉPIUS (9).

La PÉRÉE vit naître trois Fils de Cronus. L'un apellé CRONUS, du même nom que son Pere, JOU BELUS & APOLLON.

IX. *Dieux des Eaux.*

Κατὰ τούτους γίνονται ΠΟ'ΝΤΟΣ καὶ ΤΥΦΩ'Ν καὶ ΝΗΡΕΥ'Σ πατὴρ Πόντου.

Ἀπὸ δὲ τοῦ Πόντου γίνεται Σιδὼν (ἣ καθ' ὑπερβολὴν εὐφωνίας πρώτη ὕμνον ᾠδῆς εὗρε) καὶ Ποσειδῶν.

Τῷ δὲ Δημαροῦντι γίνεται ΜΕΛΙ'ΚΑΡΤΟΣ, ὁ καὶ ΗΡΑΚΛΗ̃Σ.

Εἶτα πάλιν Ουρανὸς πολεμεῖ Πόντῳ καὶ ἀποστὰς, Δημαροῦντι προστίθεται· ἐπιεισί τε Πόντῳ ὁ Δημαροῦς, τροποῦταί τε αὐτὸν ὁ Πόντος· ὁ δὲ Δημαροῦς φυγῆς θυσίαν ηὔξατο.

Dans le même tems vivoient PONTUS, TYPHON, & NÉRÉE Pere de Pontus.

Pontus fut Pere de POSIDON (10) & de SIDON. Celle-ci, douée d'une voix admirable, inventa le Chant des Odes.

Démaroon fut Pere de MÉLICERTE, qui est le même qu'HERCULE.

Uranus entreprend une nouvelle guerre contre Pontus, & s'unit dans cette vue à Démaroon, qui attaque lui-même Pontus : mais Pontus le met en fuite, & Démaroon offre en conséquence un sacrifice.

X. *Saturne vainqueur d'Uranus.*

Ἔτει δὲ τριακοστῷ δευτέρῳ τῆς ἑαυτοῦ κρατήσεως καὶ Βασιλείας, ὁ Ἶλος, τοῦτ' ἔστιν ὁ Κρόνος, Ουρανὸν τὸν πατέρα λοχήσας ἐν τόπῳ τινὶ μεσογείῳ, καὶ λαβὼν ὑποχείριον, ἐκτέμνει αὐτοῦ τὰ αἰδοῖα, σύνεγγυς πηγῶν τε καὶ ποταμῶν.

Ἔνθα ἀφιερώθη Ουρανὸς καὶ ἀπηρτίσθη αὐτοῦ τὸ πνεῦμα, καὶ ἀπέσταζεν αὐτοῦ τὸ αἷμα τῶν αἰδοίων, εἰς τὰς πηγὰς καὶ τῶν ποταμῶν τὰ ὕδατα, καὶ μέχρι τούτου δείκνυται τὸ χωρίον.

ILUS, c'est-à-dire Cronus, tend des embûches à son Pere, la 32 année de son Regne, dans des lieux entrecoupés (†); & s'étant rendu maître de sa personne, il le prive des marques de son sexe : c'étoit près des Fontaines & des Rivieres.

Quand Uranus eut rendu l'ame, il fut déifié. Son sang s'étoit mêlé avec les eaux des Fontaines & des Rivieres; & l'on en montre encore aujourd'hui la place.

---

(9) ESCULAPE des Latins.

(10) Leur NEPTUNE.

(†) Et non *dans une grande plaine*; ou *dans une espéce de vallon*, comme ont traduit l'HIST. UNIV. & FOURMONT.

Tels sont les exploits divins que les Grecs attribuent à Cronus; tel fut ce siécle qu'ils appellent l'âge d'or, & qu'ils disent avoir été le premier, & le bonheur dont jouit cette haute Antiquité (†).

Τόσαυτα μὲν δὴ τὰ τοῦ Κρόνου, καὶ τοιαῦτα γε τοῦ παρ' Ελλησι ᾀδομένου βίου τῶν ἐπὶ Κρόνου, τὰ σεμνά. Οὓς καὶ φασι γεγονέναι πρῶτον χρύσεόν τε γένος μερόπων ἀνθρώπων, τῆς μακαριζομένης ἐκείνης τῶν παλαιῶν εὐδαιμονίας.

ASTARTÉ la Grande, IOU DÉMAROON, & ADOD, le Roi des Dieux, regnerent alors dans le Pays par le consentement de Cronus.

ΑΣΤΑ'ΡΤΗ δὲ ἡ μεγίστη, καὶ ΖΕΥ'Σ Δημαροῦς, καὶ ΑΔΩΔΟΣ βασιλεὺς θεῶν, ἐβασίλευον τῆς χώρας, Κρόνου γνώμῃ.

Astarté mit sur sa tête, pour marque de sa Royauté, une tête de Taureau.

Ἡ δὲ Ἀστάρτη ἐπέθηκε τῇ ἰδίᾳ κεφαλῇ βασιλείας παράσημον κεφαλὴν Ταύρου.

Parcourant l'Univers, elle trouva un Astre tombé du Ciel; elle le prit, & le consacra dans la sainte Isle de Tyr.

Περινοστοῦσα δὲ τὴν οἰκουμένην, εὗρεν ἀεροπετῆ ἀστέρα, ὃ καὶ ἀνελομένη, ἐν Τύρῳ τῇ ἁγίᾳ νήσῳ ἀφιέρωσε.

Les Phéniciens disent qu'Astarté est la même qu'APHRODITE (11).

Τὴν δὲ Ἀστάρτην Φοίνικες, τὴν Ἀφροδίτην εἶναι λέγουσι.

Cronus parcourant aussi l'Univers, donna à ATHENÉ, sa Fille, le Royaume d'ATTIQUE.

Καὶ ὁ Κρόνος δὲ περιιὼν τὴν οἰκουμένην, Ἀθηνᾷ τῇ ἑαυτοῦ θυγατρὶ δίδωσι τῆς Ἀττικῆς τὴν βασιλείαν.

XI. *Saturne fait périr son Fils.*

La famine & la mortalité étant survenues, Cronus offre à son Pere Uranus son Fils unique: il se circoncit, & il ordonne à tous les Soldats de son Armée, de faire la même chose.

Λοιμοῦ δὲ γενομένου, καὶ φθορᾶς, τὸν ἑαυτοῦ μονογενῆ υἱὸν Κρόνος Οὐρανῷ πατρὶ ὁλοκαρποῖ, καὶ τὰ αἰδοῖα περιτέμνεται, ταυτὸ ποιῆσαι, καὶ τοὺς ἅμ' αὐτῷ συμμάχους καταναγκάσας.

Peu de tems après, il consacra son Fils MUTH, qu'il avoit eu de Rhéa, & qui venoit de mourir. C'est le même que les Grecs (¶) apellent THANATHOS (12) & PLUTON.

Καὶ μετ' οὐ πολὺ, ἕτερον αὐτοῦ παῖδα ἀπὸ Ῥέας ὀνομαζόμενον ΜΟΥ͂Θ ἀποθανόντα ἀφιεροῖ. ΘΑ'ΝΑΤΟΝ δὲ τοῦτον καὶ ΠΛΟΥ'ΤΩΝΑ Φοίνικες ὀνομάζουσι.

Il donna ensuite la Ville de BYBLOS à la Déesse BAALTIS ou DIONÉ:

Καὶ ἐπὶ τούτοις ὁ Κρόνος ΒΥ'ΒΛΟΝ μὲν τὴν πόλιν θεᾷ Βααλτίδι, τῇ καὶ Διώνῃ.

(†) Ce Paragraphe est, sans doute, une réflexion du Traducteur Grec ou de Philon, plutôt que d'Eusébe, comme l'a cru M. FOURMONT. Elle m'a paru digne d'être conservée, parce qu'elle présente les vrais caracteres du siécle de Saturne.

(11) VENUS des Latins.

(¶) Il y a dans le Grec, *les Phéniciens*. L'on voit visiblement que c'est une inadvertence, ou une mauvaise façon de s'exprimer.

(12) LA MORT.

Σιδῶνι, ΒΗΡΥΤΟΝ δὲ Ποσειδῶνι, καὶ Καβείροις Ἀγρόταις τε καὶ Ἁλιεῦσιν, οἳ καὶ Πόντου λείψανα εἰς τὴν Βηρυτὸν ἀφιέρωσαν.

& BERYTE à Posidon, aux Cabires, aux Agrotes (13), & aux Pêcheurs, qui consacrerent à Beryte les restes de Pontus.

XII. *Saturne peint par Thot ou Mercure.*

Πρὸ δὲ τούτων, Θεὸς Τάαυτος μιμησάμενος τὸν Οὐρανὸν, τῶν Θεῶν ὄψεις, Κρόνου τε καὶ Δαγῶνος, καὶ τῶν λοιπῶν διετύπωσεν τοὺς ἱεροὺς τῶν στοιχείων χαρακτῆρας.

Ἐπενόησε δὲ καὶ τῷ Κρόνῳ παράσημα βασιλείας, ὄμματα τέσσαρα ἐκ τῶν ἐμπροσθίων καὶ τῶν ὀπισθίων μερῶν. δύο δὲ ἡσυχῇ μύοντα, καὶ ἐπὶ τῶν ὤμων πτερὰ τέσσαρα. δύο μὲν ὡς ἱπτάμενα, δύο δὲ ὡς ὑφειμένα. Τὸ δὲ σύμβολον ἦν ἐπειδὴ Κρόνος κοιμώμενος ἔβλεπε, καὶ ἐγρηγορὼς ἐκοιμᾶτο. καὶ ἐπὶ τῶν πτερῶν ὁμοίως, ὅτι ἀναπαυόμενος ἵπτατο, καὶ ἱπτάμενος ἀνεπαύετο. Τοῖς δὲ λοιποῖς θεοῖς, δύο ἑκάστῳ πτερώματα ἐπὶ τῶν ὤμων, ὡς ὅτι δὴ συνίπταντο τῷ Κρόνῳ; καὶ αὐτῷ δὲ πάλιν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς, πτερὰ δύο; ἓν ἐπὶ τοῦ ἡγεμονικωτάτου νοῦ, καὶ ἓν ἐπὶ τῆς αἰσθήσεως.

A cause de toutes ces choses, le Dieu Thaut imitant Uranus, tira le Portrait des Dieux, de Cronus, de Dagon & des autres, pour en faire les Caractères sacrés des Lettres (14).

Il donna à Cronus, pour signe de la Royauté, quatre yeux; deux par devant, & deux par derriere. Tandis que deux de ces yeux se fermoient & demeuroient en repos, les deux autres veilloient. De même, il mit sur ses épaules quatre ailes, deux déployées & deux abaissées. Il vouloit faire entendre par cet emblême, que Cronus veilloit en dormant, & qu'il se reposoit quoiqu'il veillât. Mais les autres Dieux n'étoient peints qu'avec deux ailes, pour marquer leur dépendance de Cronus; auquel d'ailleurs il donna deux autres ailes au haut de la tête: par l'une, il marquoit son intelligence dans l'art de gouverner; & par l'autre, son sentiment exquis.

Ἐλθὼν δὲ ὁ Κρόνος εἰς Νότου χώραν, ἅπασαν τὴν ΑΙΓΥΠΤΟΝ ἔδωκε Θεῷ Ταάυτῳ, ὅπως βασίλειον αὐτῷ γένηται.

Ταῦτα δέ (φησι) πρῶτοι πάντων ὑπεμνηματίσαντο οἱ ἑπτὰ Συδὺκ παῖδες ΚΑΒΕΙΡΟΙ, καὶ ὄγδοος αὐτῶν ἀδελφὸς Ἀσκληπιὸς, ὡς αὐτοῖς ἐνετείλατο Θεὸς Τάαυτος.

Ταῦτα πάντα ὁ ΘΑΒΙΩΝΟΣ ΠΑΙΣ πρῶτος τῶν ἀπ' αἰῶνος γεγονότων Φοινίκων ἱεροφάντης ἀλληγορήσας, τοῖς τε

Cronus, venant dans le Pays du Midi, donna toute l'EGYPTE au Dieu Thaut pour en être Roi.

Les CABYRES, ou les sept Fils de Sydyk, & Asclépius leur huitième Frere, furent les premiers, qui, sur l'ordre de Thaut, transmirent par leurs écrits le souvenir de toutes ces choses.

Ce sont ces mêmes objets que le FILS de THABION, le premier Hiérophante (ou Directeur des Rites

---

(13) Les Dieux de la Campagne.

(14) Ou des Elémens, en général.

ſacrés qu'il y ait eu chez les Phéniciens,) *tourna en allégories* (†); & *qu'il laiſſa*, après y avoir joint des idées phyſiques & des phénomènes naturels, *à ceux qui célébroient les Orgies, & aux Prophètes qui préſidoient aux Myſtères.*

φυσικοῖς καὶ κοσμικοῖς πάθεσιν ἀναμίξας, παρέδωκε τοῖς Ὀργιῶσι, καὶ τελετῶν κατάρχουσι προθήταις.

Ceux-ci cherchant à exciter l'étonnement & l'admiration des Mortels, tranſmirent fidellement ces choſes à leurs Succeſſeurs, & aux Initiés.

Οἱ δὲ τὸν Τύφον αὔξειν ἐκ παντὸς ἐπινοοῦντες, τοῖς αὐτῶν διαδόχοις παρέδωσαν, καὶ τοῖς ἐπεισάκτοις.

L'un d'eux fut ISIRIS, l'Inventeur des trois Lettres (15), & Frere de CHNA, le premier qui ait été apellé PHÉNICIEN.

ὧν εἷς ἦν ΙΣΙΡΙΣ τῶν τριῶν γραμμάτων εὑρετὴς, Ἀδελφὸς ΧΝᾶ τοῦ πρώτου μετονομασθέντος ΦΟΙΝΙΚΟΣ.

(†) Et non, *défigura un peu*, comme traduit M. FOURMONT.

(15) Des trois Ecrits, ou des trois Figures.

OBSERVATIONS.

OBSERVATIONS PRELIMINAIRES.

I.

Ce Monument jusqu'ici inintelligible & pourquoi.

TEL est ce Monument singulier, un des plus anciens que nous offre l'Antiquité profane. Le tour énigmatique qui y regne, les Personages illustres qui en sont les Héros, la nature de leurs actions, celles sur-tout qu'on attribue à SATURNE, & qui en font un Etre indéfinissable, l'impossibilité de trouver une Famille à laquelle conviennent tous les traits qui caractérisent celle dont il est parlé dans ce Monument, les absurdités dont il paroît rempli, telles qu'on ne sait jamais si c'est une Histoire, une Fable, ou l'Ouvrage d'un Auteur en délire qu'on a sous les yeux, les opinions oposées des Savans sur son authenticité, les explications diverses qu'on en a données, ses raports avec les objets les plus interessans de l'Histoire & de la Fable, son obscurité même; tout a rendu ce fragment célébre & piquant.

Il nous a été conservé par EUSEBE dans la Préparation Evangélique (1), avec un autre Fragment du même Auteur qui précede celui-ci, & qui contient une Histoire de X Générations.

Eusebe les emprunta de la Traduction que PHILON, Phénicien de Byblos, avoit faite en Grec de l'Histoire de Phénicie en VIII. Livres, écrite dans la Langue de ce pays par SANCHONIATON son compatriote.

Malheureusement l'Original Phénicien & sa Traduction Grecque n'existent plus: nous sommes réduits aux Fragmens qu'Eusebe en transcrivit.

Cette perte est d'autant plus grande que ce Fragment paroît d'une difficulté extrême à entendre; & que ne pouvant s'expliquer par lui-même, on ne peut espérer d'y parvenir en le comparant avec le reste de l'Ouvrage & avec l'intention de l'Auteur.

On étoit donc obligé de deviner par le seul ensemble de ce Fragment dans quel esprit il avoit été écrit; & à chercher au hazard les raports qu'il pouvoit avoir avec l'Antiquité Orientale: travail infructueux & sans certitude, tandis qu'on ne seroit pas en état de juger la Traduction elle-même: mais comment juger une Traduction, quand on étoit privé du texte original? Ne soyons donc pas étonnés si l'on ne l'a jamais entendu.

Et qu'on ne l'ait pas entendu, c'est ce qui résulte du sens louche & absurde qu'offre par-tout cette Traduction, & de ce qu'on n'a jamais pû en donner une explication satisfaisante & qui portât sur l'ensemble.

(1) Liv. I. Ch. X.

2.

Explication que nous en donnons, neuve & aussi claire que naturelle.

C'est de ce Monument néanmoins que nous entreprenons de donner une explication à laquelle personne encore n'avoit pensé, mais cependant très-simple, très-naturelle, qui naît du fond des choses, qui se lie avec l'ensemble de l'Antiquité, & qui vérifiant tous nos principes sur l'origine des connoissances, ouvre un champ immense pour l'intelligence des tems anciens, & du Génie Allégorique qui y domina; & présente une Perspective inconnue jusques ici & dont on ne se doutoit point. La Mythologie prend une face toute différente : un ordre nouveau s'éleve du milieu des débris & des ruines de l'Antiquité; & il est aussi simple & aussi agréable que l'ancien paroissoit absurde & inintelligible.

3.

Patrie de Sanchoniaton & du Tems où il a vécu.

Eusebe nous assure que Sanchoniaton étoit de Béryte; Ville de Phénicie, sur laquelle nous aurons occasion de nous étendre dans l'explication de ce Fragment. Il ajoute, d'après Porphyre qui étoit lui-même Phénicien, » que cet Auteur vécut avant la guerre de Troye & qu'il avoit écrit à » l'égard des Juifs diverses choses conformes à ce qu'en disent leurs Au» teurs : qu'il les avoit apprises de Jerombaal, Prêtre de Ievo : qu'il » avoit dédié son Ouvrage à Abibal, Roi de Phénicie : que non-seulement » ce Prince, mais ceux même qui étoient préposés en Phénicie pour exami» ner les Livres, étoient convenus de la fidélité de son Histoire : que » Sanchoniaton & Abibal avoient vécu dans un siécle peu éloigné de celui » de Moyse, comme chacun pouvoit s'en convaincre par la liste des Rois de » Phénicie; & qu'il avoit tiré son Histoire, soit des Archives de chaque Ville, » soit de celles qui se conservoient avec soin dans les Temples.

Si l'on pouvoit ajouter foi à cette Notice, l'époque où vécut Sanchoniaton seroit très-connue. Le Dieu Ievo seroit le Ieve des Hébreux que l'on prononce aujourd'hui Jehovah : & son Prêtre Jerombaal, seroit ce Juge Hébreu qui fut surnommé Jerubbaal, c'est-à-dire Gédéon : mais qualifié ici très-mal-à-propos du titre de Prêtre, par une faute du Traducteur qui ne fit pas attention que le mot qui signifioit *Prêtre*, signifioit également *Prince*, *Chef*. C'est la même faute que l'on a commise dans les versions de la Bible, où l'on donne aux Fils de David le titre de *Prêtres*, au lieu de *Princes*; & aux

Beaux-Peres de Joseph & de Moyse, celui de Prêtres d'Heliopolis & de Madian.

Il est vrai que dans ces tems-là, le même homme réunissoit souvent les qualités de Prince & de Pontife : mais cela ne justifie pas un Traducteur qui dénature un mot, dès qu'il lui donne un sens plus restraint que dans son modèle.

Le nom de SANCHONIATON n'est point étranger à la Phénicie, quelqu'extraordinaire qu'il paroisse. La terminaison en *on* est commune aux Orientaux ; & l'on trouve dans les Livres Hébreux, un personage apellé SAN fils de CHONIAS. Ces deux noms réunis forment celui de notre Auteur qu'il faudroit écrire SAN-CHONIAT-ON

4.

De son authenticité.

Cependant malgré toutes les circonstances dont est accompagné ce récit historique relatif à Sanchoniaton & qui paroissent naturelles & n'avoir pû être inventées, il s'est élevé parmi les Savans diverses opinions au sujet de son authenticité. Nous en allons mettre un Précis sous les yeux du Lecteur, sans prendre parti pour ou contre, quoiqu'il paroisse que ceux qui ont rejetté ce Monument, l'ont plutôt fait par l'impossibilité où l'on étoit de l'entendre, que par aucune raison directe.

WITSIUS (1), DODWELL (2), le P. SIMON (3), VANDALE (4), DON CALMET (5), le P. TOURNEMINE (6), STILLINGFLEET (7), le P. de MONTFAUCON (8), M. DUPIN (9), BRUCKER (10), &c, regardent tout ce qu'on en dit & ses Fragmens, comme une supôsition de Porphyre, ou de Philon.

Tandis que Ger. Jean VOSSIUS (11), BOCHART (12), Théoph. GALE (13),

---

(1) Ægyptiac. Lib. III. C. I.

(2) Dissertation en Anglois, imprimée en 1681, & qui traite de l'Histoire Phénic. de Sanchoniaton.

(3) Bibl. Crit. sous le nom de M. de S. JORE, Tom. I. p. 131.

(4) Diss. sur Sanchoniaton, à la fin de son Faux-Aristée.

(5) Dissert. sur la *Circoncision*, pag. 57 du Comment. sur la GENESE.

(6) Journal de TREVOUX, 1714. Janv. p. 68. & Fév. p. 323.

(7) Origines sacrées, *in*-4°. Ch. II. Hist. des Phenic. & des Egypt.

(8) Antiquité expliquée, Liv. IV. p. 385.

(9) Diss. sur la Bible, & Bibl. des Histor. Profan.

(10) Hist. Phil. T. I. L. II. C. VI. §. VI.

(11) Orig. & Prog. de l'Idol. Liv. I. C. 22.

(12) Dans sa Canaan, Liv. II. Ch. II & XVII.

(13) Philos. General. Liv. I. Ch. III. §. 3.

If. Casaubon (14), Cumberland (15), le P. Pezron (16), Fourmont (17), &c., sont persuadés que cet Ouvrage eut Sanchoniaton pour Auteur, & le font servir de base à leurs systêmes.

Ceux-là disent que Sanchoniaton n'éxista jamais; puisqu'il a été inconnu à toute l'Antiquité; que Tatien, qui raporte les noms de divers Historiens de Phénicie, ne fait point mention de celui-ci; que Justin lui-même de la Palestine, & qui en devoit par conséquent connoître les Auteurs, n'en dit rien; qu'il n'est nommé ni par Theophile d'Alexandrie, ni par Origene, ni par Tertullien: que Jerôme de Tyr, Menandre d'Ephèse, Dius, Hestie'e, Philostrate qui se sont occupés à déterrer les Monumens de la Phénicie & à les traduire en Grec, n'en parlent point; ni Josephe, ni Platon, ni Pythagore. Que Porphyre est absolument décrié du côté de la bonne foi; qu'en un mot, c'est une Fable inventée pour ruiner & décréditer les Livres des Hébreux: & que si Theodoret & Cyrille d'Alexandrie le citent, il paroît que c'est uniquement d'après les Extraits d'Eusebe.

Ceux qui tiennent pour l'authenticité de Sanchoniaton, répondent que les Savans Chrétiens qui vivoient au tems de Porphyre, qui ne l'aimoient pas, & qui connoissoient la Littérature Orientale, ne lui auroient jamais passé une imposture aussi hardie, & d'ailleurs tout-à-fait déplacée, puisque ces fragmens ne sont pas plus favorables au Paganisme, que peu propres à renverser la Religion Chrétienne: que l'objection tirée du silence des Anciens, prouve trop, puisqu'elle supposeroit qu'on nous a conservé les titres de tous les Ouvrages Orientaux; ou que tous les Anciens ont dû connoître exactement les mêmes Auteurs: conditions dont on ne trouveroit peut-être aujourd'hui aucun exemple. Que l'on se trompe d'ailleurs du tout au tout, en avançant que Sanchoniaton fut inconnu avant & après Porphyre, puisqu'Athene'e, fort antérieur à Porphyre, en fait mention dans son Livre III. où il le met avec Mochus au rang des Historiens de Phénicie (18); que Suidas le cite également, & parle non-seulement de son Histoire Phénicienne, mais de deux autres Ouvrages qu'il avoit composés sur la *Physiologie de Mercure* & sur la *Théologie Egyptienne*; que Cyrille le cite dans son VI. Livre contre l'Empereur Julien, d'après les Stromates de Clément d'Alexandrie; & que Philon en parle comme d'un Auteur connu, & qu'il en fait cet Eloge intéressant: qu'il avoit acquis un grand nombre de

(14) Sur Athenée, Art. de Suniaithon.
(15) Traité sur Sanchoniaton, p. 9. &c.
(16) Antiq. Celt.
(17) Réflexions Critiques sur les Hist. des anciens Peuples, en 2. vol. On peut voir sur-tout, le compte qu'il rend de cette Controverse dans le I. vol. p. 24-85.

(18) C'est sous le nom de Suniaithon qu'il en parle. Dira-t-on que c'est un autre Historien? Il faut donc renoncer à l'objection tirée de ce que Sanchoniaton a été inconnu, puisqu'on voit ici un Historien de Phénicie qui n'est pas mieux connu.

» connoiſſances, & raſſemblé beaucoup de choſes curieuſes : qu'il s'étoit » ſur-tout apliqué avec ſoin à rechercher les origines de tout ». Ils ajoutent que Philon étoit d'autant plus à portée de s'en aſſurer qu'il avoit fouillé avec ſoin dans les Bibliothéques & dans les Archives de l'Orient, afin de connoître l'Hiſtoire de ſa Patrie auſſi exactement qu'il ſe pourroit, comme Eusebe le raporte d'après lui. Ils diſent enfin que ſa Doctrine eſt ſi conforme à celle que Damascius nous a transmiſe ſous le nom des anciens Philoſophes Phéniciens, ſur l'origine du Monde (19), qu'on ne ſauroit douter que ce ne ſoit l'ouvrage d'une perſonne élevée à leur Ecole ; & qu'une Objection négative ne ſauroit détruire ce que des Auteurs eſtimables raportent, dès qu'ils parlent affirmativement.

Mais quel que ſoit l'Auteur de ce Fragment, il eſt impoſſible de ne pas regarder le Texte Grec comme la traduction d'un Ouvrage écrit originairement en Phénicien, recueillie par Porphyre ; elle eſt remplie de mots Phéniciens que le Traducteur n'a pû rendre par des mots grecs : nous verrons même que tout ce qu'elle offre de louche, fût toujours l'effet des divers ſens des mots phéniciens employés par le premier Auteur. L'enſemble, fort différent à beaucoup d'égards des idées grecques, eſt trop conforme aux idées primitives de l'Orient pour avoir pû être inventé par Porphyre ou par quelqu'autre Perſonnage que ce ſoit, de ce tems-là.

5.

Des Commentateurs de Sanchoniaton.

Bochart dans ſa Canaan, l'Auteur de l'Histoire Critique des Dogmes & des Cultes, ceux de l'Histoire Universelle en Anglois, & Blackwell dans ſes Lettres ſur la Mythologie, ont commenté cet Auteur, mais d'une maniere très-abrégée ; ils l'ont conſidéré, preſque tous, comme l'Hiſtoire de l'origine de l'Idolâtrie, & comme un Monument de la Théologie Phénicienne.

Mais deux autres Savans, l'un Anglois, l'autre François, n'y ont vu qu'un Monument Hiſtorique, & ils ont écrit de très-longs commentaires pour l'expliquer conformément à cette idée.

Cumberland regarde l'Hiſtoire *d'Uranus* & de *Cronus* comme une ſuite du Fragment de Sanchoniaton, qui contient l'Hiſtoire des X premieres Générations avant le Déluge ; d'après ce principe, Elion, ou le Très-Haut eſt *Lamech* Pere de Noé : Uranus devient *Noé* ; Cronus, ſon fils *Cham* ; Misor, ſon petit-fils *Miſraïm* ou *Menès*, premier Roi d'Egypte ;

(19) On peut voir dans les *Anecdot. Græc.* de Wolf, T. IV, des Extraits de l'Ouvrage de Damascius, ſur les premiers Principes.

& Thot, fils de Misor, est Athotes second Roi d'Egypte. Par conséquent, Sidik est *Sem* & le vieux Nérée, Dieu des Mers, est leur frere *Japhet.*

Si ce systême n'est pas vrai, les diverses parties en sont du moins liées d'une maniere ingénieuse, qui fait honneur à celui qui l'inventa. Cependant il ne satisfait pas. C'est ce qui engagea M. Fourmont à en donner une nouvelle explication. Rival de Cumberland, & pensant qu'on pouvoit faire mieux, il voulut également expliquer notre Auteur d'une maniere historique & lier son récit avec les origines de tous les Peuples. Si quelqu'un devoit espérer de réussir, c'étoit cet Académicien versé dans les Langues de l'Orient, & accoutumé à les analyser : aussi imprima-t-il ses recherches sur cet objet avec la confiance la plus imposante. Malgré ses efforts prodigieux, son systême n'eut aucun succès : on ne put se faire à l'idée que tous les Dieux du Paganisme étoient nés de la Famille d'Abraham. Personne ne reconnut

Elion dans *Sem*, ou le *Haut.*
Uranus dans *Tharé* de la Ville *d'Ur.*
Cronus dans *Abraham*, de la Ville de *Cairan.*
Jupiter, ou Sadid, dans *Isac*, ou le *Lié.*
Rhéa dans *Sara.*
Minerve dans *Aggar*, ou *Onga* ; & celle-ci encore moins dans la Pierre que Rhéa donne à Cronus.
Junon dans *Rebecca.*
Atlas dans *Lot.*
Thot, ou Mercure, dans *Eliezer* : encore moins dans *Boethos*, Roi de la seconde Dynastie des Tinites, en Egypte.
Osiris & Bacchus dans *Esaü*, Prince de *Séir.*
Typhon dans *Jacob* qui *suplante* Esaü.
Astarté, ou Vénus, dans *Rachel*, mere du désir ou Joseph, & de l'Amour ou Benjamin.
Esculape dans *Caleb*, compatriote & successeur d'Eliezer.
Hercule dans *Escol*, ou Ercol, Ami d'Abraham.
Cérès dans *Kethura.*
Silene & le Dieu Anamelech dans *Ana*, Prince des Horréens, & Beau-Pere d'Esaü.
Les Artémides dans les *Suivantes* des Femmes d'Abraham, de son fils & de son petit-fils.
Anaïtis dans la *Fille d'Ana.*
Britomartis dans la *Fille* d'*Omar*, petit-fils d'Esaü.
Nérée dans *Cham.*
Pontus dans son fils *Phut.*

On cherche quelque lumiere, & l'on ne voit qu'un amas indigeste d'une vaste érudition & l'abus le plus étrange des Langues, que l'on honora faussement du nom de Science étymologique (†).

6.

Point de vue sous lequel on doit considérer ce Fragment.

L'on ne doit pas être étonné que ces Savans aient échoué, malgré leur érudition, dans les efforts qu'ils firent pour expliquer ce Fragment. Ils eussent trouvé la vérité sans doute, si le savoir seul suffisoit pour conduire jusqu'à elle : mais ils suivoient une méthode qui dut nécessairement les égarer. Aussi se trouvant à chaque pas dans un embarras dont ils ne pouvoient sortir, ils se jetterent dans les étymologies les plus fausses & les plus absurdes, dans les suppositions les moins soutenables : on diroit que tout leur est bon, pourvû qu'ils fassent illusion à leurs Lecteurs & à eux-mêmes.

Ils ont tous vû un récit historique dans ce monument : Elion, Uranus, Saturne, &c. ont été pour eux une suite de Rois d'une même Famille ; & ils ne se sont mis en peine que d'une seule chose, de découvrir le lieu & le tems où elle avoit regné, & quels personnages historiques avoient été désignés par ces noms. Mais où pouvoit-on trouver le modèle d'une Famille dont l'Histoire est aussi absurde & aussi révoltante ? Comment donner un air historique à ces Fables, & les changer en une suite de faits qui pussent paroître raisonables ?

Nous prendrons une route absolument oposée, plus fondée en raison & sur les anciens usages. Ce ne sera point un récit historique que nous aurons à expliquer : ce sera une Allégorie ingénieuse, liée à la Mythologie Orientale, mere de celle des Grecs & des Romains. Uranus n'aura fait des infidélités à sa femme, que dans le sens allégorique ; & les atrocités qui nous révoltent dans Saturne ne seront que des énigmes intéressantes, qui contiendront des Faits dignes de nous avoir été transmis.

Ceux qui nous ont précédé dans cette carrière, s'en seroient aperçus, s'ils avoient été moins préoccupés de préjugés de toute espéce ; s'ils s'étoient ren-

(†) Le Public aura la satisfaction de voir paroitre dans la suite deux nouvelles explications de cet Auteur. L'une par M. l'Abbé MIGNOT, destinée pour les Mémoires de l'ACAD. des INSC. & BELL. LETT. & que je ne connois que de nom. Le Savant Auteur de l'autre a bien voulu m'en communiquer un Chapitre, celui qui a pour objet ASTARTÉ, rempli de recherches & de vues. Il est à désirer que son Ouvrage paroisse. On y défend le sens littéral, quoique quelquefois on y allégorise : de mon côté, je me borne striċtement au sens allégorique, mais toujours fondé sur la Nature : le Procès seroit donc instruit, & le Public en état de juger enfin définitivement.

plus attentifs au génie des Anciens, à la nature des Fables, sur-tout à celles qu'offrent leurs Cosmogonies & leurs Théogonies ; au raport de ce fragment avec une portion considérable de l'Antiquité ; à ce qui nous est dit dans ce fragment même : « Que le Fils de Thabion avoit tourné en ALLÉGORIES » toutes ces choses, & qu'après y avoir joint des idées physiques & des » phénomènes naturels, il les laissa à ceux qui célébroient les Orgies & » aux Prophètes qui présidoient aux Mystères. Enfin, si dégagés de tout systême, ils avoient pesé avec soin les propres expressions de l'Auteur qu'ils vouloient expliquer, & les divers sens dont elles pouvoient être susceptibles, & qu'ils les eussent sur-tout comparées avec le génie de la Langue Phénicienne qu'il ne faloit jamais perdre de vue, & auquel il faloit sans cesse ramener la Traduction qu'on avoit sous les yeux.

Par ce moyen, ce fragment se seroit présenté à eux sous un point de vue tout différent : ils auroient vû que l'Histoire de CRONUS ou de Saturne qu'il contient & celle de ses guerres contre son Pere URANUS, ne fut jamais l'Histoire de personnages humains devenus Dieux : que c'étoit se tromper du tout au tout, que d'y chercher des évenemens historiques : que ces évenemens devoient se raporter à Saturne considéré comme le Tems qui engloutit tout ; ce qui les eût conduits naturellement à l'Allégorie ; puisque la considération du *Tems* avoit pû conduire à l'idée de Saturne, tandis qu'il étoit sans raison qu'on eût lié l'idée d'un homme apellé SATURNE à celle du Tems, pour en faire le Dieu du Tems plutôt que le Dieu de toute autre portion du Monde, ou de toute autre propriété physique.

En considérant ensuite les symboles que l'on donna à Saturne, Dieu du Tems, ils auroient vû que ces symboles n'étoient point empruntés du Tems lui-même ; mais de son analogie avec un autre Objet, dont les révolutions s'accordent avec celles du Tems, lui servent également de mesure, lui donnent un tout autre prix, & durent nécessairement faire la plus vive impression sur les Hommes. Cet Objet, sont les MOISSONS.

C'est des moissons que furent tirés en effet les symboles des tems antérieurs à l'époque où l'on arma le tems de la *Faux* moissonnante ; ce fut d'elles & du Moissonneur que l'on dut dire dans le commencement tout ce qu'on n'apliqua ensuite qu'au tems seul : ainsi l'Allégorie de Saturne considéré comme *Tems*, ne put être qu'une imitation & une extension de l'Allégorie de Saturne considéré comme Inventeur de l'Agriculture, ces deux Allégories étant inséparables, puisque le tems ou les années & les moissons marchent d'un pas égal & qu'elles engloutissent tous les Etres ; & ne voyons-nous pas en effet que dans toutes les mythologies, Saturne, Dieu du tems, fut toujours représenté comme l'Inventeur de l'Agriculture : ce qui conduisoit naturellement à en faire le Dieu du tems, puisque les moissons sont le *Tems* par excellence.

Cette Histoire de Saturne si absurde, si extravagante, qu'aucun Commentateur n'a jamais pu en rendre raison, est donc une Allégorie ingénieuse & agréable

agréable de l'INVENTION du premier des Arts, de cet ART sans lequel il n'y auroit sur la terre ni Sociétés nombreuses, ni Empires florissans, ni aucun des Arts & des Sciences qui font la gloire du Genre-Humain; & qui dût produire la plus vive impression sur les Hommes auxquels on l'annonça: sur ceux auxquels on dit:

» Mortels, qui errez misérablement dans les Forêts afin de pourvoir à une » subsistance précaire, qui êtes exposés à toutes les intempéries des Saisons » sans pouvoir vous en garantir, à périr de faim & de misere faute d'ali- » mens, ou à trainer une vie languissante, ne sachant jamais où vous passerez » la nuit, ou la journée du lendemain; toujours obligés de disputer aux Ani- » maux quelques fruits sauvages, insuffisans même pour vous soutenir vous » & vos familles; séchez vos larmes & réjouissez-vous: le tems est venu » où vous allez être les Rois de la nature, où vous la forcerez de pro- » duire pour vous des alimens en abondance, où vous en aurez pour vous, » pour vos voisins, pour une multitude même d'Animaux de toute espèce, » qui vous fourniront en retour tout ce qu'on peut désirer pour rendre » la vie plus commode & plus agréable: leur lait & leur chair garniront » vos tables, leur laine vous donnera des étoffes variées avec lesquelles » vous braverez les Saisons, leur peau vous fournira des meubles durables: » & avec les fruits que vous allez faire raporter à la terre, vous jouirez » de l'industrie & des talens de tous ceux qui accourront pour en profiter, » & qui s'estimeront heureux de vous devenir utiles par leurs travaux. »

Quelle impression ne dût pas faire un pareil discours sur ceux qui l'entendirent? Et quelle ne dût pas être sur-tout la surprise des Sociétés restées sauvages, lorsque dans leurs courses vagabondes, elles virent tout-à-coup un Spectacle dont elles n'avoient aucune idée; qu'elles virent des Campagnes immenses où l'on n'apercevoit ni ronces, ni arbres inutiles, ni eaux mal saines & croupissantes: où tout charmoit la vue par la distribution réguliere du terrain, par la variété des objets, par la beauté de la verdure & des fruits de toute espèce; qui étoient couvertes de troupeaux nombreux, signe de l'abondance dans laquelle ils vivoient; dont les possesseurs n'étant plus obligés de mener une vie errante & malheureuse, avoient fixé leur séjour dans ces lieux, s'y étoient construit des demeures agréables & se voioient environnés d'une nombreuse famille, dont la gaieté & la physionomie prospere annonçoient le bonheur; tandis que la campagne retentissoit du son des Instrumens, qui se mêloient avec le chant du Laboureur & le bêlement des Agneaux.

L'Etablissement de l'Agriculture dut faire en effet une époque à jamais remarquable dans l'Histoire du Genre-Humain: elle dut se perpétuer par les Fêtes Agricoles auxquelles elle donna lieu: elle dut fournir aux Poëtes le sujet de leurs vers, & le fonds des Tableaux les plus variés de leurs Ouvrages. Cette invention dut se personifier dans leur langage; & par ses contrastes, donner lieu aux Allégories les plus ingénieuses, mais en même

tems les plus difficiles à découvrir, dès que l'on ne se transporteroit pas au tems où elles naquirent.

Il ne seroit donc pas surprenant que les Monumens anciens nous offrissent des allusions à cet Art, & que ce fût l'Objet de celui que nous mettons ici sous les yeux du Public.

Nous nous flattons que l'on verra avec plaisir la maniere dont nous l'éclaircirons d'après ces principes, & que l'on se réconciliera non-seulement avec Saturne qui paroissoit si dénaturé ; mais sur-tout avec cette Antiquité qui sembloit n'avoir déifié en lui qu'un Monstre, & s'être deshonorée pour toujours par une conduite aussi extravagante.

ARTICLE PREMIER.

Des IV premiers Personnages de Sanchoniaton, ELION & sa Famille.

AINSI commence ce Monument. « ELION, ou le Très-Haut, & sa Femme » BÉROUTH, qui habitoient aux environs de Byblos ; eurent pour Enfans » ÉPIGE'E ou AUTOCTHÔN, que l'on apella dans la suite URANUS, & c'est de » lui que cet élément qui est au-dessus de nous, a été apellé URANUS (le *Ciel*), » à cause de son admirable beauté.

» Celui-ci eut une Sœur née des mêmes Parens, que l'on nomma » GHÉ ; c'est à cause de sa beauté, qu'on apella la Terre du même nom »

On ne sauroit jetter les yeux sur ce passage avec la plus légère teinture de la Langue grecque & des Langues Orientales, sans s'apercevoir qu'il est absolument allégorique ; & que l'Auteur n'eut jamais dans l'esprit d'y décrire une Généalogie de simples mortels. Il faloit que la préoccupation des Savans qui ont voulu l'expliquer, fût aussi grande, pour n'être pas frapés de la vive lumière qui résulte de la réunion de ces Noms. Ne soyons donc pas étonnés si en s'y refusant & en dénaturant cette belle Allégorie, on en a fait un chef-d'œuvre d'obscurité & d'extravagance.

N'en exceptons pas le Traducteur lui-même. Sa Version, moitié phénicienne, moitié grecque ; prouve qu'il n'avoit pas toujours entendu le vrai sens de son Auteur, & qu'il n'avoit pû conserver par-tout le double sens qu'offroit l'Allégorie, ce qui en altéroit la beauté & l'énergie.

Heureusement il a laissé subsister nombre de Mots Phéniciens au moyen desquels on retrouve sans cesse le fil de l'Allégorie : ensorte qu'il est très-aisé de le rétablir par une nouvelle Version en une seule Langue ; & par conséquent, par la restitution de l'Auteur original dans son intégrité.

ELION n'est point un Homme : tout l'indiquoit, son nom, la manière dont Philon le traduit, les Enfans qu'on lui attribue...

§. I.

Elion en Phénicien signifie Dieu, le Dieu Suprême. C'est un mot également Hébreu : Elion עליון est déjà employé par Moyse pour désigner la Divinité. Il a le plus grand raport avec leur Ello-im, ou le Grand-Dieu, l'*Allah* des Arabes, mot à mot le Très-Haut ; car ce fut pour désigner Dieu, sous le raport d'élévation, que les Orientaux lui donnerent ce Nom. De cette même racine vint He'lios, ou Helion des Grecs (20), nom du Soleil, Chef des Divinités Orientales & qui réunit les mêmes propriétés sous lesquelles on envisageoit la Divinité, étant élevé & source de lumière.

Aussi Philon qui ne pouvoit rendre ce Nom par aucun mot grec qui lui convînt, le laisse subsister & le paraphrase par le mot grec Hypsistus, ou Hups-iste qui signifie le Très-Haut ; & qui est formé du primitif Hup ou Houp, élevé.

Il l'a très-bien rendu ; ce n'est donc pas un Homme dont on va lire l'Histoire ; c'est de Dieu lui-même qu'il s'agit.

§. II.

Mais il a une Femme, & cette Femme s'apelle Bérouth. Ceci est encore vrai, exactement vrai, mais dans le sens allégorique, & rien de plus aisé que de le prouver : on n'a pour cet effet qu'à considérer la valeur de ce mot en Phénicien, & dans toutes les Langues Orientales.

Bérouth est un nom substantif féminin, formé du substantif Bar ou Ber qui signifie Createur, (d'où vint le verbe hébreu Bara ברא créer.). Il signifie donc Creation. Elle est inséparable du Tout-Puissant : c'est par elle qu'il produit tout ce qui existe : elle est donc sa Femme au sens allégorique, dans ce sens qui personifie toutes les vertus & qui en fait les Femmes & les Filles de ceux qui les possédent, ou qui les produisent.

§. III.

Ils ont deux Enfans, un Fils & une Fille ; leurs noms grecs sont Uranus & Ghé : ce seroit en Phénicien Ur ou *Sham-im* & Adam*a* ou Artz : c'est en François le Ciel & la Terre. Notre Auteur le dit lui-même, en ajoutant, que c'est d'eux que prirent leur nom, à cause de leur beauté, le Ciel & la Terre.

En effet, l'on donna toujours à ces deux portions de l'Univers des noms dignes de leur magnificence, de leur éclat & de l'harmonie qui y regne.

Ur-anus signifie dans les Langues Orientales *l'éclatant*, *l'étincellant*, le

(20) *Helion* est l'accusatif Grec, c'est le mot même oriental. Antérieur au nominatif, ce cas nous représente les mots orientaux, & c'est à lui qu'il faut s'adresser quand on veut connoître les raports des mots Grecs avec les orientaux.

lumineux. La racine en eſt Ur, feu : tige d'une famille immenſe & d'où vint en droite ligne le Verbe Ur o des Latins qui ſignifie *brûler*.

Mund-us & Kosmos noms de l'Univers en latin & en grec, le déſignent par l'idée d'arrangement & d'ordre, à cauſe de l'harmonie qu'offrent ſes diverſes Parties.

Uranus eſt auſſi apellé Épigé'e par notre Auteur. Ce mot eſt très-énergique : il ſignifie *au-deſſus de la Terre*, ou *Monde ſupérieur*.

Les noms Orientaux de la Terre ſont Art & Adama. Ce dernier ſe trouve dans Pline (1) pour déſigner la Terre Vierge : le premier eſt de toutes les Langues, avec quelques légeres différences : il forma le Latin Ars ou culture, le premier des Arts étant celui de la Terre, ou d'Arz. Quant au nom d'Adama, il ſignifia la parfaite, la ſouveraine, ſens qu'il offre encore dans la Langue Ethiopienne ; & il vient de la racine Dam & Dom dont les Grecs firent Dém-ois qui ſignifie *Demoiſelle*, les Latins Dom-inus & Dom-ina, Maître & Maîtreſſe ; nous en avons fait Don & Dame, Dam-oiſel ou Dam-oiſeau, Dam-*oiſella* & Dem-*oiſelle*.

§ IV.

Cette phraſe de Sanchoniaton » ELION & Berouth produiſirent Uranus » & Ghé, ou Sham-im & Ars » eſt donc ſemblable à celle-ci.

ELOHIM BARA SHAMIM OU-ARZ.

Dieu créa le Ciel & la Terre, par laquelle Moyſe attribue à Dieu ou à *Elion* la Création du Ciel & de la Terre, d'Uranus & de Ghé, de *Sham* & d'*Hertha*.

De ces deux phraſes, l'une eſt hiſtorique, l'autre dans le ſtyle allégorique ; c'eſt la ſeule différence qu'il y ait entr'elles.

Cette différence eſt quelquefois preſqu'inſenſible : elle conſiſte ici à regarder comme des Noms d'Hommes, des mots qui déſignent des Etres qui ne furent jamais Hommes.

Ceci peut quelquefois arriver par inadvertance, par mépriſe : dès-lors bouleverſement dans l'Hiſtoire. Nous verrons dans la ſuite de ces recherches, une multitude de fautes pareilles.

§ V.

Ce morceau étant allégorique, & commençant par le récit de la création, prouve que les premiers Philoſophes Phéniciens ne furent point Athées, & qu'ils s'énoncerent à cet égard comme les Chaldéens, les Egyptiens & les Hébreux : il eſt donc d'une grande importance, par l'uniformité qu'il met à cet égard entre les Traditions anciennes.

(1) Hiſt. Nat. L. XXXIII. C. III.

(2) La Phraſe Phénicienne a plus de raport encore avec celle où Moyse ſubſtituant au verbe *Bara* (Gen. XIV. 19.) le verbe קנה KANE, dit qu'EL-ELION *engendra* le Ciel & la Terre ; C'eſt le mot même dont ſe ſert Sanchoniaton.

Il nous prépare en même tems à de grandes choses, sur-tout dans le style Allégorique, puisque toutes les fois que les Anciens vouloient peindre des choses sublimes, & vraiment Poëtiques, ils commençoient toujours par la Création de l'Univers.

§ VI.

Mais ne sommes nous pas arrêtés dès le premier pas ? *Elion*, ajoute notre Auteur, *fut tué par les Animaux* : c'est donc un homme, dira-t-on, puisqu'il fut tué ? Oui, c'est un homme pour ceux qui ne se doutent pas de l'Allégorie & qui attachent à une phrase à double entente, un sens décidé & absolu.

Telle étoit certainement cette phrase, puisque notre Auteur ajoute ; » & alors Elion fut invoqué par ses enfans comme Dieu. »

Ce n'est pas un homme mort, sur-tout un homme qui vient d'être déchiré par des Animaux, que l'on s'avise de mettre au rang des Dieux ; ce n'est pas à une personne qui n'a pu garentir ses propres jours qu'on demandera la force nécessaire pour garantir les siens ; & les biens sans lesquels on ne sauroit subsister.

Mais c'est le Très-Haut que ses enfans invoquènt, qu'ils regardent comme leur pere, comme leur Divinité, au service duquel ils se consacrent pour toujours.

Il faut donc que la phrase intermédiaire fut une phrase équivoque & susceptible de diverses explications, suivant qu'on la prendroit dans un sens historique ou allégorique, & que l'on feroit d'*Elion* un homme ou un Dieu.

Pour nous en assurer, remettons la phrase Grecque en Phénicien, ou en Hébreu, n'importe puisque ce fut la même Langue; Nous aurons ces mots.

Elion Sabbatha mi-melakth-ou עליון שבת מי מלאכתו

dont l'Analyse démontrera le vrai sens, & de quelle maniere il s'altéra nécessairement dans la Version Grecque.

Sabbatha est le verbe reposer ; il vient du mot Sabbath, qui apliqué aux jours désigne le jour du repos.

Mais le repos est un terme équivoque ; susceptible d'un sens propre & d'un sens figuré, il peut se prendre historiquement pour l'interruption du travail ordinaire ; & allégoriquement, pour la Mort qui fait cesser tout travail : ainsi dans notre propre Langue on *repose* sur un lit, sur le gazon : & l'on *repose* dans la Tombe.

L'un signifie *se délasser* & l'autre *être mort*. Qu'un étranger se trompe au choix *de ces sens*, il dira, on est *mort* sur le gazon, & on se *délasse* dans la Tombe.

Dès que l'on faisoit d'*Elion* un homme, il étoit naturel de prendre ce mot dans le dernier sens, & de dire qu'*Elion* avoit cessé de vivre, étoit mort, n'étoit plus.

Le mot MI qui suit n'est pas moins équivoque ; c'est une Préposition qui réunit le double sens de notre DE, qui tantôt répond au génitif des Latins, & tantôt à leur ablatif ou à notre Préposition PAR, tandis que les Italiens, pour éviter l'équivoque, en ont fait deux mots différens *di* & *de*. Ainsi on peut rendre MI par nos mots DE & PAR : c'est au sens à en déterminer le choix.

Vient ensuite le mot MELAKTH, au pluriel. Il n'est pas moins équivoque ; signifiant au sens simple TRAVAUX : & au sens allégorique *Compagnons d'œuvre*, tels que les ANIMAUX qui aident l'homme dans ses Travaux champêtres, les vrais Travaux des humains, ces Travaux auxquels ils furent destinés dès leur entrée dans le Monde.

Le dernier mot est OU, le HOU des Grecs & notre pronom SOI.

Nous avons donc ici une phrase qui sera susceptible de deux sens différens ; qui signifiera

1°. ELION *se reposa de ses Travaux*, si l'on prend Elion pour Dieu.

2°. ELION fut *tué par ses Animaux*, si on le prend pour un homme.

Mais il faut le regarder comme Dieu, nous venons de le prouver & Sanchoniathon le dit en propres termes : il n'a donc pas été tué par ses Animaux ; le Traducteur Grec ne fut qu'un mal-adroit ; & les Savans qui ne se défierent point de sa version, & ne la comparerent pas avec le génie de la Langue Phénicienne, manquerent nécessairement le sens de Sanchoniaton.

Cette phrase ainsi rétablie, devient parallèle à ce trait historique qui nous a été transmis par MOYSE, & par lequel il termine le récit de la Création dont nous avons vu le commencement ci-dessus (1).

ELOHIM ... *Shabbath mi-melakth-ou* אלהים שבת מי מלאכתו

Ellé Tholdoth he-shamin, ou-he-arz be-iom Wasoth leou Elohim.

אלה תולדות השמים והארץ ביום עשות יהוה אלהים

Ce qui signifie mot à mot » ELOHIM *ou le Très-Haut* .... se reposa de » ses travaux. Ainsi ces Générations (ou ses Enfans), le Ciel & la Terre dans » ce jour faire Dieu Elohim.

Phrase équivoque qui peut signifier : que le Dieu Très-Haut, le Dieu Elion fit alors ces Générations, le Ciel & la Terre ; ou par un contre-sens, » qu'alors le Ciel & la Terre firent Elohim Dieu : » & c'est le sens que n'a pas manqué le Traducteur, & qu'il devoit nécessairement saisir d'après sa maniere de voir.

---

(1) GEN. II. 3. 4.

Ceci est donc parfaitement conforme au récit de MOYSE, & certainement à celui des plus illustres Philosophes de l'Antiquité, tels que THOT. Ne soyons donc pas surpris que Sanchoniaton qui avoit conversé avec un Prince Hébreu, & qui avoit fouillé dans les écrits anciens conservés dans les Temples, se soit exprimé comme eux.

§ VII.

BYBLOS.

Ce qu'il dit du séjour d'ELION & de BEROUTH, paroît cependant impossible à concilier avec ce que nous venons de dire. » Ils demeuroient, dit-il, » aux environs de Byblos. » Or Byblos étoit une Ville Phénicienne, peu éloignée de *Beryte*. Assurément, rien n'étoit plus propre à désorienter le Lecteur ou l'Auditeur, & à persuader toujours plus que tout ceci n'étoit rien moins qu'une allégorie : certainement, dit-il, c'étoient des Personnages humains. Rien de plus faux cependant, nous venons de le voir, & la suite le prouvera toujours plus. Qu'on ne soit donc pas embarassé de voir ici le nom de *Byblos* : s'il fut choisi plutôt que tout autre, pour en faire l'habitation d'Elion, c'est qu'il s'accordoit parfaitement avec l'ensemble de l'Allégorie.

BYBLOS est composé de deux mots BY & BLOS. Le premier prononcé en Grec BU, BOU, & dans toutes les Langues du Nord BAU & BI, signifie habitation, séjour : 2°. le séjour actuel.

Le second est composé lui même, 1°. de la terminaison grecque Os qui n'est point de l'essence du mot, & 2°. du mot Oriental & primitif BEL, BELOS, BELUS, qui signifie Lumiere & Soleil.

BY-BLOS n'est donc pas ici la Ville de Phénicie de ce nom; c'est la Ville du Soleil, le séjour de la Lumiere, vraie Habitation du TRÈS-HAUT : il fut donc très-bien choisi pour figurer dans cette Allégorie.

ARTICLE II.

D'Uranus & de Ghé, leur Mariage & leurs Enfans.

URANUS succéde à son Pere, & il épouse sa Sœur. Mais nous venons de voir que ce Prince est le Ciel, & sa Sœur la Terre ; c'est-à-dire qu'ils sont des Personnages allégoriques : leur Mariage est donc une Allégorie lui-même.

Mais dans quel sens a-t-on pû dire que le Ciel étoit Mari de la Terre,

& que celle-ci étoit sa Femme, si ce n'est pour désigner la fécondité dont la Terre est redevable au Ciel.

C'est du Ciel que viennent les pluies & la chaleur nécessaires pour féconder la Terre. Sans le Ciel, condamnée à une stérilité éternelle, elle ne produiroit rien : au Printems, elle ne se couvriroit point de verdure & de fleurs ; en Automne, elle ne donneroit point de fruits : elle ne pouroit point s'apeler la MERE des Humains ; en vain on la représenteroit avec des Tours sur la tête & une Grenade dans la main.

Ce n'est pas chez les seuls Phéniciens que l'union du Ciel & de la Terre fut présentée comme un Mariage entre Uranus & Ghé : nous le retrouvons dans la Théogonie d'HESIODE ; ce Poëte fait de Ghé (1) la Femme d'Uranus.

Il en est de même des Atlantes ; selon DIODORE (2), ils faisoient d'Uranus le mari de TITÉE qui fut un des noms de la Terre.

§ II.

De ce Mariage naquirent selon les Crétois (3) un grand nombre d'enfans dont le plus jeune fut CRONUS, le SATURNE des Latins, & selon les Atlantes, un beaucoup plus grand nombre.

SANCHONIATON leur attribue aussi plusieurs enfans, du nombre desquels est également Cronus, appellé en Phénicien EL le haut, l'élevé.

Mais selon le Traducteur Grec, Uranus & Ghé eurent quatre enfans ; il les nomme Il, Betyle, Dagon, Atlas.

Ces personages ont embarrassé les Commentateurs CUMBERLAND pour qui Uranus est Noé qui n'eût que trois fils, les a prudemment passés sous silence. M. FOURMONT qui voyoit Il ou Cronus dans Abraham trouvoit un des Freres de ce Patriarche dans Dagon ; & il prenoit ses deux Neveux BITHUEL & LOT pour Betyle & pour Atlas apellés cependant les Freres d'Il. Avec de pareils procédés, il n'est rien que l'on n'arrange, ou plutôt on laisse tout dans les ténebres, & l'on n'explique rien.

Observons que ces prétendus fils d'Uranus ne sont nommés comme ils le sont ici que par Sanchoniaton : que BETYLE est un personage chimérique, & de la façon uniquement du Traducteur ; & qu'Atlas n'a jamais été regardé comme le fils d'Uranus que dans la Cosmogonie des Atlantes, qui en font aussi un Astronome.

Je serois donc tenté de croire que le Traducteur Grec, toujours rempli de l'idée qu'il avoit sous les yeux un récit historique, aura pris pour autant

(1) Vers 133. de la Théogonie & ailleurs.
(2) Hist. Univ. Liv. III.
(3) Théogonie, &c.

de

de Fils d'Uranus & de Ghé, quatre mots qui formoient une phrase, dont il ne comprenoit pas le sens, & qu'il y aura été d'autant plus porté, qu'elle commençoit par un mot semblable au nom de son Héros. Ce ne seroit pas la première fois que pareille faute seroit arrivée : il existe dans le second Livre de l'Iliade une phrase pareille où l'on trouve plus ou moins de Noms propres, suivant la manière d'en considérer les mots.

Il, Bêthyl, Dagon, Atlas formeroient donc une phrase Phénicienne, & cette phrase signifieroit ; *Elle* (la Terre) *raportoit, quoique Vierge* ou sans culture, *du grain* en abondance : tandis qu'étant énoncée d'une manière allégorique, elle offrira ce sens, *quoique Vierge, elle fut Mere de Dagon* : sens parfaitement synonime au sens historique qui précede. Justifions ces vues.

Bêthyl est un mot primitif qui s'écrit en Hébreu בתול & qui signifie *une Vierge.*

Atlas est formé du mot primitif תלא *Thla*, qui signifie *porter, produire*, & qui tient au Grec τλαω tlaô, *porter.*

Dagon, en Hébreu & en Phénicien דגן signifie *blé, grain.* Le Traducteur Grec en convient lui-même ; il dit plus bas que Dagon est celui que les Grecs apellent Σιτων Siton : mot qui est une épithéte de Cérès, qui désigne un Champ, un Terrain en blé, & qui s'est formé de l'Oriental שדה *Sedé* qui signifie précisément la même chose.

Bêthyl ou la Vierge sera donc une épithéte de Ghé, de la Terre qui produisoit du grain par le secours d'Uranus, sans être cultivée.

Les Anciens apelloient en effet *Terre Vierge*, celle où n'avoit point passé la Charrue, comme on le voit dans Pline (1). Il en étoit de même chez les Grecs ; ils donnoient à une Terre non cultivée le nom de Parthenie, qui étoit celui des Vierges, & ce mot dont aucun Etymologiste n'a connu l'origine est très-énergique. Composé de la racine primitive Par & Parth, qui signifie *Fruit* (2), & de la négation en ou ain, il signifie mot à mot, *qui n'a point donné de fruit.*

Au contraire, *Labourer une Terre* c'étoit la violer, faire cesser sa virginité. Ces expressions sont communes chez les Anciens.

Par une suite de la même figure, le Laboureur étoit le Mari de la Terre cultivée ; & le même mot, tel que גונה Woné, Goné, Gune qui subsiste en Grec, dans le Nord, en Hébreu, &c. désigne également *Culture & Mariage.*

Par la même raison, les mots de *Siton* ou *Sedé* que nous avons vu il y a un instant, furent une allusion au primitif Sad שד qui signifie *Mammelles* :

(1) Hist. Nat. Liv. XXXIII. Ch. III.

(2) De-là vinrent les mots Latins Par-io accoucher, Par-tus accouchement, Par une Paire, un Couple, &c.

les Champs cultivés ne sont-ils pas en effet les Mammelles au moyen desquelles la Terre nourrit ses Enfans ?

C'est ainsi qu'avec un petit nombre de mots radicaux, l'homme fit face à tout : qu'il tira de lui-même les noms de presque tout ce qui existe, & qu'avec une seule Série de quelques termes, il peignit une multitude d'objets différens, mais liés entr'eux par des raports analogues à ceux de cette Série.

On trouvera peut être de la contradiction à apeller *Vierge*, celle dont on vient de dire qu'elle étoit Femme d'Uranus : mais c'est précisément parce qu'elle n'a point d'autre Mari qu'Uranus, qu'elle est Vierge : elle est *sa Femme*, puisqu'elle ne raporte des fruits que par son moyen : elle est *Vierge*, puisque le fer & la Charrue n'ont point déchiré son sein.

La contradiction n'étoit que dans les termes : & c'est ce qui faisoit le piquant de cette allégorie.

C'est par ce double raport qu'Isis ou la Nature Universelle, la Terre dont se forment les Êtres, Cybele, Vesta, Céré's, Venus Syrienne, étoient apellées *Vierges* au sens allégorique, parce qu'elles produisoient sans secours humain ; & *fructifiantes*, *Nourrices*, *Mères*, parce qu'elles étoient les Meres & les Nourrices de toutes les Créatures, produisant tout, nourrissant tout.

Nous verrons bientôt sous quel nom fut désignée la Terre, lorsqu'une fois elle eut été cultivée de main d'Homme.

§. 3.

Raport de Sanchoniaton avec Moyse, au sujet de Ghé.

Tel est encore le raport étroit de Sanchoniaton avec les Anciens & avec Moyse en particulier, que nous trouvons dans l'Historien Hébreu la même description de la Terre : cette comparaison sera d'autant plus intéressante, qu'en confirmant ce que nous venons de dire, elle nous fera apercevoir des choses auxquelles aucun Critique en Langue Hébraïque n'avoit pensé.

Moyse après avoir dit comme nous avons vu, que Dieu fit le Ciel & la Terre, ajoute (3) : » & il fit tous les Arbres des Champs avant qu'ils » eussent été produits par la Terre, & toutes les Plantes des Champs avant » qu'elles eussent germé : car Ieou Elion (*le Seigneur Dieu*) n'avoit pas » encore fait pleuvoir sur Herta (*la Terre*), & Adam (*l'Homme*) n'avoit » pas encore cultivé Adama (*la Terre*).

De même que dans Sanchoniaton Ghé ou la Terre est apellée Femme & Vierge, la Terre porte deux noms dans ce passage ; celui d'*Hertha* ארץ,

(3) Gen. II. 4.

relativement à Dieu. Celui d'ADAMA relativement à l'Homme ou à ADAM; & ceci est d'autant plus remarquable, qu'ADAMA est le féminin d'Adam, comme si elle étoit sa Femme. Tandis que l'autre nom de la Terre seroit relatif à sa qualité de Vierge, d'où paroît s'être formé le nom d'ARTEMIS, que Diane avoit en Grec & que l'on apelloit Vierge.

Ce n'est pas sans raison que Moyse met une différence entre *Hertha* & ADAMA, quoique ces deux mots désignent la Terre, puisque l'une la représente dans cet état d'*in-culture*, où elle ne produit que par le secours du Ciel, tandis que l'autre la peint cultivée par l'Homme, & devenue son Associée pour la subsistance.

Cette différence si sensible, si intéressante, si pitoresque, disparoît cependant dans nos Versions, où nous ne pouvons employer qu'un même mot, celui de Terre: défaut qui fait totalement disparoître le Tableau qu'offre ces mots, & change un Texte plein de beauté & d'énergie en un discours froid & languissant.

Mais c'est un vice presqu'inhérent aux Traductions, d'affoiblir ou de faire disparoître le coloris & la force des Tableaux qu'offre leur original, & sur-tout dans les Traductions des Poëtes. Défaut qui rend toujours nécessaire la connoissance des Originaux, malgré le nombre & la beauté des Traductions.

Ne soyons pas surpris que tandis que tous les Peuples du Midi ou de l'Orient, Hébreux, Phéniciens, Grecs, Latins &c. ont des mots différens pour désigner la Terre, suivant qu'elle est cultivée ou inculte, il n'en existe point de pareils dans notre Langue. C'est la suite nécessaire du Génie agreste & sauvage des anciens Peuples de l'Europe, qui ne vivant que de chasse, de pêche ou de pillage, avoient le plus souverain mépris pour l'Agriculture: sentimens qui n'ont que trop influé sur nos mœurs, sur notre Langue, sur notre Poësie, sur notre bonheur même.

On auroit néanmoins ici un moyen de conserver l'énergie de l'Original malgré le défaut de notre Langue, en changeant en adjectifs les deux noms Orientaux de la Terre, & les rendant par les mots de *Terre Herthéenne* & de *Terre Adaméenne*.

Les Latins apelleroient la premiere *Terre-Vierge*, & la seconde *Terre-mere*: ou TERRA & TELLUS.

Nous verrons bien-tôt que la différence que je mets ici entre *Hertha* & *Adama*, n'est point une suposition de Commentateurs qui prêtent souvent à leur Texte des finesses & des beautés auxquelles l'Auteur ne pensa jamais. Moyse observe par-tout de ne point confondre ces deux mots dans l'emploi qu'il en fait, & de ne les apliquer que conformément au sens qu'on y avoit attaché.

Lorsqu'il a voulu dire que Dieu avoit créé la Terre, il s'est servi du mot *Arth* ou *Herth*. Ici, il l'emploie encore dans le même sens; tandis qu'il lui substitue celui d'*Adama*, pour désigner la Terre cultivée par l'Homme.

Ces deux noms de la Terre en Hébreu, ne sont donc pas synonimes, comme on l'avoit cru. C'est une correction à faire aux Dictionnaires Hébreux.

Et c'est ainsi que nous trouvons dans Moyse même les preuves & l'origine de l'allégorie d'Uranus & de Ghé.

§. 4.

Enfans d'Uranus & de Ghé selon les Crétois.

Disons un mot des Enfans que les Crétois & les Atlantes attribuent à ces deux Personnages allégoriques.

Suivant les premiers, ils ont VI. Fils & VI. Filles.

Tels sont les Fils d'Uranus & de Ghé.

Océan l'aîné, Coeus, Crius, Hyperion, Japet & Saturne le plus jeune.

Les VI. Filles furent

Théa femme d'Hypérion.

Rhea femme de Saturne.

Themis } femmes de Jupiter, substitué comme Dieu de l'Air
Mnemosyne } à Japhet.

Phœbé femme de Coëus.

Thetys femme de l'Océan.

Ce nombre, égal de part & d'autre, ne fut pas pris au hazard. C'étoit un abrégé de Physique-Cosmogonique.

Les VI Fils du Ciel désignoient VI Propriétés du Ciel : les VI Filles, leurs effets.

L'Océan est l'eau, premier principe de tout, selon les Anciens : il environne la Terre, & il formoit les Eaux supérieures dans lesquelles nageoient le Soleil & la Lune : aussi ce mot signifia également l'Air ; & c'est par cette raison, que les premières Mythologies placerent le séjour des ames vertueuses, après la mort, au-delà de l'Océan, ce qu'on apliqua si ridiculement ensuite à l'Océan Atlantique (1). Ces Mers supérieures ou aëriennes subsistent encore dans la Mythologie Indienne, calquée sur les plus anciennes. Aussi lorsque Strabon crut que les anciens Théologiens & Poëtes plaçoient les Champs-Elyzées dans des Isles de l'Océan Atlantique, il n'entendit rien à leur Doctrine, & il la dénatura de la manière la plus

(1) Hesychius explique le mot ΩΚΕΑΝΟΣ, *Océan* par celui d'Αηρ *Air*, comme par Mer, & celui d'ὠκεανοῖο πόρος *Voyage de l'océan*, par le passage de l'ame après la mort dans l'Air ou le Ciel.

DEPT. HISTORY OF ART OXFORD

étrange. Comme il est tombé plus d'une fois dans de pareilles erreurs, on ne doit le suivre qu'avec beaucoup de précaution.

COEUS est la rondeur des Cieux ; c'est la voute céleste qui semble renfermer la Terre comme une envelope. C'est le mot primitif CO, COV, CAV qui signifie *creux*, *évasé*, qui forma l'ancien Latin COHUM ou COVUM qui désignoit le Ciel & tout ce qui étoit creux (1) & d'où se forma le Grec KOOS qui signifia CAVITÉ, ABIME & son adjectif *co-ilos*, creux, concave ; d'où vint le Latin CŒLUM, dont nous avons fait le mot CIEL qui n'a presque plus rien de sa première origine.

CRIUS est le troisiéme. C'est l'Immensité des Cieux, leur suprême élévation au-dessus de tout. Il vient du primitif CRE', CREH, CREI, haut, élevé, fort, qui forma le comparatif grec KREI-SSON meilleur, & le latin CRE-SCO, croître, c'est-à-dire devenir plus haut, plus élevé, plus fort. Aussi épousa-t-il EURYBÉE, Fille de PLUTUS, dont il eut, entr'autres Enfans, ASTRÉUS, qui ayant épousé sa Cousine AURORE, fut Pere des ASTRES & des VENTS (2). Mais *Eurybée* signifie la Toute-Puissance.

PLUTUS, la source des biens : ASTRÉUS, le Ciel étoilé : Objets qui tous conviennent à CRÉIUS tel que nous venons de le définir.

JAPET est l'Air, l'étendue : il vient du Primitif PAT, *étendre*, *déployer*, qui a formé des dérivés sans nombre dans les Langues hébraïque, grecque, Celtique ; & du verbe substantif *I* ou *Je*.

SATURNE est le dernier. Considéré comme le *Tems*, c'est la durée du Ciel & ses révolutions de toute éternité : aussi est-il peint en Vieillard.

Il est cependant le plus jeune : car il n'y a point de tems sans l'éxistence du Ciel, de l'Air, du Soleil &c.

Leurs Sœurs ne sont pas des Personnages moins allégoriques.

THÉA est la Lumière ou le Jour : aussi est-elle Femme d'Hypérion, Mere du Soleil & de la Lune, ainsi que de l'Aurore. La racine de son Nom est THÉ ou DI qui signifie le JOUR.

RHÉA, Femme de Saturne, est oposée à GHÉ, Femme d'Uranus : nous verrons dans la suite ce que l'on doit entendre par cette Fille du Ciel.

MNEMOSYNE & THEMIS } sont Femmes d'IOV.

L'une est la Déesse de la Justice, & l'autre est devenue celle de la MEMOIRE & Mere des Muses.

Elles sont Femmes de JOV, parce que la Divinité est infiniment JUSTE,

(1) JOS. SCALIGER s'en étoit très-bien aperçu : il dit dans ses Notes sur VARRON, p. 86. » covum veteres Cœlum vocabant : « & il ajoute que c'est par la même raison que les Romains apelloient la Lune Junon COUELLA. Il cite à ce sujet FESTUS : mais dans Festus ce mot est écrit *CAV-um* : il est écrit *Cohum* dans les Dictionnaires Latins.

(2) Apollod. Biblioth. des Dieux, Liv. I.

& qu'elle a une CONNOISSANCE sans bornes. Et elles sont Filles du Ciel, pour marquer l'excellence de ces Vertus dignes du Ciel.

PHOEBÉ est la Lune. Elle est Femme de COEUS, parceque, comme lui, elle a une forme évasée, & que le Croissant est son symbole. Elle est Mere de Latone, & Grand'Mere de Diane, parce qu'elle est tantôt cachée & invisible, ce que signifie LATONE ; & tantôt entierement visible, & c'est ce que signifie le mot de DIANE. Ces mots viennent des Primitifs LAT cacher, & DI jour.

Celui de Thémis vient aussi du Primitif *Tham* juste, équitable, parfait: & qui prononcé *sang* à l'Orientale, a fait le *sanctus* des Latins dont l'origine étoit inconnue.

Enfin, THETYS est Femme de l'Océan, parce qu'elle n'est autre chose que l'Eau nourriciere des Êtres, celle que *tetent* en quelque sorte tous les Êtres, sans l'épuiser jamais. Et c'est ce que signifie son nom formé du primitif TET, *le sein*, qui subsiste encore en dérivés dans notre Langue.

Mais puisque tous ces Enfans, Fils & Filles, sont des Êtres allégoriques; leur Pere & leur Mere ne le seroient-ils pas également?

La Bibliothéque des Dieux par APOLLODORE, qui vivoit dans le sein du Paganisme, commence ainsi :

» Au commencement, URANUS fut le Seigneur de tout le Monde. De sa
» Femme GHÉ, il eut plusieurs Enfans ».

Sa Théogonie commence donc par le Ciel & par la Terre, comme celle de Sanchoniaton, d'Hésiode, des Atlantes, de tous les autres Peuples. Ce ne sont donc point ici des Rois de quelque Pays en particulier ; ce ne sont pas même des personnages humains. C'est le Ciel & la Terre : leurs noms seuls devroient nous l'aprendre.

Apollodore leur attribue VII. Filles, ajoutant à toutes celles que nous venons de nommer DIONÉ, qui fut aussi femme d'IOV, & qui devint Mere de Venus : nous verrons dans la suite ce que signifient ces noms, & pourquoi cette allégorie fut ajoutée aux autres. Il apelle d'ailleurs ces VII Filles les TITANIDES.

Mais il ne leur donne que VI Freres : c'est une faute qu'il n'avoit surement pas commise. Quand on attribuoit VII. Filles au Ciel & à la Terre, on les accompagnoit de sept Fils, & le septiéme étoit TITAN, si connu dans l'Histoire du Ciel & de Saturne, & dont il est dit qu'il avoit cedé l'Empire à Saturne, à condition que celui-ci le lui rendroit.

Les Atlantes de leur côté portent le nombre des Enfans d'Uranus & de Ghé, jusqu'à 18. & ils en donnent 27. de plus à Uranus, par d'autres Femmes. C'est en tout XLV. Je ne doute point que ce nombre, déterminé de cette façon & avec toutes ces circonstances, ne soit celui des Constellations connues des Atlantes. Elles sont toutes Filles du Ciel : mais une partie seulement, Filles de la Terre, parce que tandis que la Terre semble en porter une portion, l'autre est cachée & paroît naître d'ailleurs.

Ce sont donc encore des Enfans allégoriques & des expressions allégoriques. Si l'on ne les entend pas, si le Génie allégorique de l'Antiquité est nul pour nous, cette Antiquité entiere continue d'être ce qu'elle a été jusqu'à présent, un mêlange perpétuel d'extravagances & de folies inconcevables, à côté des plus grandes beautés. Rétablissez l'allégorie, ces extravagances disparoissent; les Tableaux, les Peintures les plus intéressantes se présentent de toutes parts; nos richesses augmentent: les Anciens deviennent raisonnables: & l'on se reconcilie avec l'humanité, que l'idée de sa dégradation volontaire rendoit si méprisable.

Ici l'Allégorie est si sensible que son plus grand Antagoniste, & qui entraîna l'Abbé BANIER dans son systême absurde d'une Mythologie historique, n'a pu s'empêcher de convenir que la Famille des VI. Fils & des VI. Filles du Ciel, renfermoit plusieurs Personnages allégoriques: tandis que par une suite de ses préjugés, les autres étoient historiques. Il ne pouvoit se dissimuler que THEMIS & que MNEMOSYNE ne fussent des noms allégoriques, ce qui le força à cet aveu: tandis que leurs prétendus parens qui portoient des noms dont la valeur étoit moins sensible, passerent pour des Etres historiques (1): & il ne s'apercevoit pas qu'il formoit ainsi un Tableau, aussi absurde pour le moins que ceux dont Horace se moque (2) & où l'on veut réunir des objets incompatibles.

§. V.

INFIDÉLITÉS D'URANUS.

Bientôt Uranus fait infidélité à Ghé; il devient mauvais Epoux & mauvais Pere.

Selon Sanchoniaton, Ghé est obligée de se séparer de lui à cause de la manière dont elle en étoit abandonnée; & selon Hésiode, c'est parce qu'il maltraitoit leurs Enfans communs. » Les généreux Enfans de Ghé & d'Uranus, dit-il, furent dès le commencement maltraités par leur Père. Dès qu'ils naissoient, il les cachoit dans le sein de la Terre, & il ne leur permettoit pas de voir le jour.

Mais quelles peuvent être ces infidélités & ces mauvais traitemens dans le style allégorique, tandis que ces Personnages sont le Ciel & la Terre?

Des infidélités terribles pour la Terre & pour ses Enfans: l'irrégularité des récoltes, lorsque les Hommes étoient réduits aux productions spontanées

---

(1) Hæc, dit LE CLERC, sur le v. 134. de la Théogonie d'HESIODE, » partim sunt nomina virorum & mulierum, partim Personarum Poeticarum, quales sunt Θέμις & Μνημοσύνη *Justitia & Memoria*.

(2) Dans son Art Poëtique.

de la Terre : les disettes & les famines qui en resultoient sans cesse, & qui couchoient dans la Tombe, ceux qui ne pouvoient y supléer par la chasse, ou par la pêche : l'insuffisance de ces productions, qui étant toujours médiocres ne peuvent servir qu'à un très petit nombre de Personnes, en sorte que les Sociétés qui y sont réduites, ne font que végéter; & ne forment jamais que des Peuplades peu nombreuses, toujours pauvres & sans force.

Si l'Homme avoit toujours été réduit à cette espéce de productions, il n'eût presque été supérieur en rien aux Animaux; obligé sans cesse de leur disputer sa nourriture, il n'eût été en quelque façon qu'un animal féroce de plus : il n'auroit pu s'apeller le Maître & le Roi de la Terre. Jamais il n'eût connu cette abondance qui est la source des Peuples & la force des Empires. Ces Arts de toute espéce qui les animent & qui multiplient les agrémens & les douceurs de la vie, en multipliant les jouissances : cette industrie au moyen de laquelle il se civilise, il se police, il s'éleve aux connoissances les plus sublimes, il soumet la Nature entière à son imitation & à ses vues.

Mais le tems arrive où Ghé se venge des infidélités d'Uranus, & où elle produit réguliérement chaque année les Fruits les plus abondans.

ARTICLE III.

Cronus, Fils de Ghé & son vengeur.

Ghé ou la Terre trouva cependant un Vengeur : & ce fut dans son propre Fils, dans Cronus qui fit de sa querelle la sienne propre, & vengea sa Mere des injures de son Pere.

» Dès que Cronus, dit Sanchoniaton, eut atteint l'âge viril, il épousa la » querelle de sa Mere, & la protégea contre son Pere «.

Hésiode nous aprend aussi le même événement; mais il le raconte d'une manière plus poëtique & plus détaillée.

Après avoir parlé comme nous avons vu, des mauvais traitemens qu'Uranus faisoit souffrir à ses Enfans, il ajoute : » le cœur de sa magnanime » Epouse en étoit déchiré : aussi sa vengeance fut des plus cruelles. D'un » Diamant brillant qu'elle venoit de former, elle en fait une faulx d'une gran» deur étonnante, & s'adressant à ses Enfans chéris, elle cherche à enflam» mer leur courage, & elle leur dit dans l'amertume de son cœur. *Chers En» fans, Fils du plus coupable des Peres, vengeons-nous, si vous avez quelque » confiance en moi, de son injuste mépris; il nous donna le premier cet » exemple funeste.*

» Elle dit : mais eux, saisis de terreur, ne peuvent proférer un seul mot.

» Le

» Le grand CRONUS, célébre par ses ruses, a seul la force de répondre au
» discours de son illustre Mere. » *Ma Mere*, dit-il, *je me charge avec plaisir*
» *de l'exécution de votre projet : pourquoi ménagerois-je un Pere aussi dur ?*
» *vous l'avez dit ; il nous donna le premier cet exemple funeste.*

A ce discours, Ghé est transportée de joie, elle met son Fils en em-
» buscade ; elle arme sa main de la Faulx aux dents acérées, & elle lui déve-
» lope son projet.

Telle est la narration d'Hésiode ; la même que celle d'APOLLODORE, qui l'avoit sans doute copié : celui ci dit également que la Terre ou Ghé, pour délivrer ses Enfans, précipités dans le Tartare, persuada aux autres ou aux Titans, de dresser une embuscade à leur Pere, & qu'elle arma pour cet effet Saturne de la Faulx de Diamant.

Nous voyons donc chez les Grecs un même fond d'allégorie que chez les Phéniciens : la seule différence est que chez les uns, la Terre elle-même remet la Faulx à Saturne ; & que dans Sanchoniaton, Saturne est conseillé par Hermès ou Mercure & par Minerve ; & que c'est sur leur avis qu'il fait faire un Cimeterre & une Lance de fer.

Mais qui est CRONUS ? Est-ce un Personnage historique, comme on seroit tenté de le croire ? Ou seroit-il un Personnage allégorique, de même que son Pere & sa Mere ?

Tout ce qui peut se dire sur CRONUS, celui que les Latins apellerent SATURNE, a été dit par les Anciens & par les Modernes : aussi point de matière, peut-être, qu'on ait plus embrouillée. On diroit que les efforts qu'on a faits pour l'expliquer, n'ont servi qu'à la rendre plus obscure.

Les uns n'ont vu dans Saturne qu'un Prince Celte, fils d'Uranus & Pere d'Iou, qui regna dans la Gréce, & ensuite en Italie, lorsque son Fils l'obligea de s'y réfugier. Selon d'autres, il n'est autre chose que le tems : ils le reconnoissent à la Faulx dont il est armé, & à ses Enfans qu'il dévore. Ceux-ci ne voyent en lui qu'un Dieu substitué à un autre changement dans la Religion des Grecs, & ceux-là voyent naître l'Agriculture sous son regne, & ils placent alors l'âge d'Or sur la Terre ; tandis que pour d'autres, ce bel âge n'est qu'une chimère ; & que d'autres prétendent que le regne de Saturne ne fut l'âge d'Or, que parce que la Terre produisoit sans culture tout ce qui étoit nécessaire à la vie.

L'on cherche quelque lumière, & l'on ne voit qu'opinions oposées, dont aucune n'est assez forte pour convaincre & entraîner : l'on reste dans le doute, ou l'on prend l'ensemble pour un amas de visions.

Pour nous, au contraire, c'est à cet ensemble que nous nous rendons attentifs ; & le prenant pour guide, il nous fera passer avec le plus grand succès à travers tous les écueils, & nous en verrons sortir la lumière la plus vive.

§. 2.

Histoire de Saturne, allégorie de l'Agriculture.

CRONUS ou SATURNE est un Personnage allégorique, dont le nom plein d'énergie se prêtant à l'illusion, servit à nous transmettre, sous l'aparence d'une Fable absurde ou d'un Conte de Fée, l'impression que fit sur les Hommes la découverte la plus intéressante & la plus utile; celle du LABOURAGE ou de l'AGRICULTURE.

Ce que nous avons dit jusqu'ici, nous préparoit à la découverte de cet Art: la faulx dont Ghé ou Hertha arme son Fils, nous en annonce la réalité: tout ce qui suit, n'en est qu'un dévelopement & une confirmation.

Mais comment n'avoit-on pas vu plutôt, que l'Histoire de Saturne étoit celle de l'Invention de l'Agriculture; puisque son nom étoit lié avec celui de cet Art que l'on plaçoit dans son siécle, & qu'il en portoit les symboles?

N'en soyons pas surpris; ces symboles servirent ensuite à un autre but: Saturne le Moissonneur fut également le Tems, qui armé de sa faulx, moissonne les Humains. Cette aplication si naturelle de l'Allégorie qu'offre l'Histoire de Saturne, en fit totalement oublier le premier objet; mais on auroit dû voir que cette faulx, cette moisson, la division du Tems même, ne peignoient pas moins l'Art dont tous ces mots sont tirés; que le nom de cet Art avoit dû être le premier mot de l'Enigme: que tous ses raports au Tems n'en sont qu'une conséquence, ou une extension nécessaire; qu'elle n'est que l'Allégorie de l'Agriculture, considérée dans le moment où le Laboureur termine le tems de ses travaux par la moisson de ses grains, qu'il abat de sa faulx tranchante & meurtrière; que tout ceci fut transporté par analogie au Tems & à ses effets; mais qu'il ne pouvoit être vrai & complet, qu'autant qu'on l'aplique à l'AGRICULTURE.

Telle est en effet la beauté, la fécondité des Allégories anciennes, que non-seulement elles se raportent complettement & dans le sens propre & absolu à un objet premier, mais qu'elles s'apliquent également par analogie & par extension à d'autres objets subordonnés au premier, & liés avec lui par les plus grands raports.

C'est ce qu'on ne doit jamais perdre de vue dans l'étude de l'Antiquité & de ses Allégories; & c'est pour n'avoir pas aperçu cet Usage, que l'on a été si flottant dans leur explication. On les a apliquées à mille objets différens, & l'on en inféra qu'elles n'en avoient jamais eu de réel: mais avec nos Principes, on verra qu'elles ne peuvent convenir dans leur ensemble qu'à un objet connu & déterminé; qu'une fois établies, on les apliqua par allusion à tout objet qui avoit quelque raport à celui-là; & qu'avec quelque attention, on ne les prendra jamais l'un pour l'autre.

On ne doit pas être étonné non plus que l'Agriculture soit devenue, dès sa naissance, un sujet d'Allégories : son invention fut trop intéressante, pour ne pas affecter vivement les Hommes ; ils la déposerent dans les Archives du Genre Humain, ils la célébrerent par des Fêtes, ils la consacrerent par leurs Loix, ils en firent l'objet des Allégories les plus brillantes. Sur quel Sujet plus intéressant pouvoit s'exercer leur esprit ? Ils le saisirent donc avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils lui devoient tout, & qu'il se prêtoit avec la plus grande facilité aux contrastes les plus variés & en apatence les plus bisarres ; par-là même, les plus propres à figurer dans une Allégorie.

Aussi fut-elle adoptée dans tous les lieux où se transporta l'Agriculture. Elle fut dans l'Orient l'Histoire d'Ilus ; dans la Gréce, l'Histoire de Cronus ; dans l'Italie, celle de Saturne. Par-tout le fond de l'allégorie fut le même : le nom seul du Héros changea, quoique désignant toujours le même Personage, né des mêmes Parens ; mais prenant dans chaque Langue, un nom qui prêtoit à l'allégorie.

§. 3.

Explication des divers Noms de Saturne.

Ilus signifie dans les Langues Orientales, le Fort, le Puissant; il devint le nom de la Divinité (1) élevée au-dessus detout ; du *Chêne*, qui surpasse tous les Arbres en force & en durée; du Laboureur, qui par son art, assure sa conservation, & fait naître les richesses & la puissance. Aussi verrons-nous ce mot devenir dans le même sens, le nom du Fondateur d'Ilium, ou de Troye.

Cronus est un mot Oriental qui signifie au sens propre une *Corne*; au figuré, *Puissance*, *Force*, *Grandeur*, *Empire* : de-là le nom de l'Agriculteur ; & on ne pouvoit mieux choisir : lui seul a une propriété assurée, de vraies richesses qui ayant la Terre pour base, en ont la solidité. Aussi plusieurs Chefs de Sociétés puissantes ont porté ce nom, tels que Cran-aus chez les Athéniens & Caranus chez les Macédoniens. Il est même très-aparent que le mot Couronne, commun à un très-grand nombre de Langues anciennes & modernes, est venu de la même source.

Ne soyons point surpris que la *Corne* soit devenue chez les Anciens, l'emblême de la Puissance & des Empires. La Corne est le symbole de l'Animal-Laboureur : les Etats Agricoles ne pouvoient prendre pour armes un sujet plus intéressant : c'étoit des Armes parlantes.

Saturne étoit encore un nom très-convenable à l'Inventeur de l'Agri-

(1) Damasce nous aprend dans Photius, Cod. CCXLII. » que les Phéniciens & les Syriens apelloient Saturne El, ou Hel, Bhel & Bolathen.

culture, soit qu'on le considére comme un mot latin, ou comme un mot d'origine Orientale. Comme mot latin venu de SAT, semer, il signifie PERE, celui qui fait naître, qui produit : un Agriculteur, un Pere, une source féconde de biens.

Comme mot Oriental, il désigne un Roi, un Protecteur, celui qui met à couvert, & qui cache (1).

Mais il n'est aucune de ces significations qui ne convienne à Saturne ou Cronus, & qui ne s'accorde avec son Histoire allégorique ; aussi en a-t-on fait un Roi, mais un Roi obligé de se réfugier dans le Latium, pour se garantir des entreprises de Jupiter.

En effet, l'unique ressource de l'Agriculteur contre Iou Roi de l'Air, est le LATIUM ou la Terre dans laquelle il cache ses grains, afin qu'ils s'y dévelopent, & qu'ils lui produisent de nouvelles richesses.

Ce mot LATIUM étoit très-bien choisi pour cette allégorie, venant de LAT, mot primitif qui réunit la double signification du nom LAT, *Pays*, *Terre*, & du verbe LA*tere cacher*.

Il n'est pas étonnant qu'on ait tiré le nom de l'Agriculteur de cette circonstance, qui paroît la moins essentielle ; mais il devoit paroître étrange qu'un homme qui n'avoit pas assez de grains pour subsister, se privât d'une portion de ces grains, & les cachât dans le sein de la Terre.

Tel on voit encore le Laboureur se priver du nécessaire dans l'année la plus désastreuse, & lorsque sa récolte a péri par les inondations & les orages, afin d'ensemencer ses champs ; & se consoler par l'espérance d'une année plus heureuse.

Saturne étoit aussi apellé chez les Egyptiens & chez les Orientaux KIUN כיון ou KHEVAN.

Ce nom étoit très-bien choisi, apartenant à la même Famille que le verbe כון KUN, qui signifie planter, faire produire, & que le mot כנה *Knè*, qui signifie germe, plante, racine.

(1) Ebn CHALECAN, né l'an 608. de l'Hegyre ou 1211. de notre Ere, parle dans la vie d'AL-BATTANIUS, d'un très-ancien Roi, qu'on appelloit SATRUN, mot, dit-il qui signifie ROI (*Al-Melech*) dans la Langue des Syriens. Il ajoute que ce Roi fut adoré comme un Dieu. On trouve également dans la Mythologie des Indiens, un Roi nommé SATOURANOUNO. Tous ces noms viennent d'une source commune, sur tout dès que l'on fait qu'il y a le plus grand raport entre la Langue Indienne & celles de l'Orient.

ARTICLE IV.

CONSEILLERS DE SATURNE.

SANCHONIATON compose le Conseil de Saturne de deux Personnages illustres.

ATHENÉ ou Minerve, qui donna son nom à Athènes;

HERMÈS, le Thot des Egyptiens, ou Mercure.

C'est par leur conseil qu'il fait faire un Cimeterre & une Lance de fer; tandis qu'Hermès qui est en même tems son Secrétaire, engage les amis de Saturne à le soutenir contre le Ciel: Saturne leur donne en récompense, à celui-ci l'Egypte, à celle-là l'Attique.

§. I.

ATHENÉ.

Ce n'est pas sans raison que ces deux Personnages sont entrés dans cette Allégorie de Saturne: ils y étoient essentiels; aussi dans toute la Mythologie, Hermès & Athené sont inséparables: de-là, les monumens anciens où Hermès est peint, s'apuyant sur Athené (1) ou Minerve; de-là les HERM-ATHENES, ou Statues qui représentent la réunion de ces deux Divinités.

ATHENÉ ou Minerve présidoit à la Sagesse. Le Sage ne fait rien sans son secours. Minerve, la Sagesse elle-même, put seule conduire l'Homme à l'invention de l'Agriculture, & à tous les heureux effets qui marcherent en foule à sa suite; aussi retrouverons-nous cette Déesse dans l'Histoire d'Osiris, qui joue chez les Egyptiens le même rôle que Cronus en Phénicie.

On peut dire qu'ATHENE' est fille de *Cronus* ou de Saturne, considéré comme l'emblême du tems: puisque ce n'est que l'âge, ou une longue expérience, qui donne la sagesse.

On ne doit pas être étonné de voir dans ce récit Oriental, le nom de la Ville d'Athènes qu'on trouve aussi dans l'Histoire d'Osiris: c'est un mot venu d'Orient, très-propre à figurer dans une Allégorie, & à désigner également Minerve la Patrone des Athéniens. Le nom de leur Ville, celui de leurs premiers Rois, ceux de leurs Divinités, &c. étoient Orientaux, & si PAUSANIAS y place avant Cecrops un Prince nommé PORPHYRION, qui y éleva un

(1) Entr'autres sur une belle Pierre de BELLORY., dans le Cabinet de la Chausse, p. 170.
(2) PAUSAN. Descript. de l'Attique.

Temple à Vénus Uranie (2), il ne nous contredit point : puisque *Vénus-Uranie* est une Divinité Orientale, & que PORPHYRION est la Traduction de MELECH, nom des Rois dans l'Orient ; de la même maniere que le Phénicien MALCHUS traduisit son nom en celui de PORPHYRE, sous lequel seul il est connu.

§. 2.

HERMÈS.

Dans l'état où est actuellement la Mythologie, l'on n'aperçoit aucune raison de la réunion que l'on fait ici de Saturne & d'Hermès. On est même fort étonné de voir un Personnage dont on se forme ordinairement de grandes idées, n'être que le Secrétaire ou le Conseiller de Saturne, & lui donner des conseils aussi inhumains. On ne l'est pas moins de retrouver ce Personnage dans l'Histoire d'Osiris, dont il est également le Conseiller, & de voir qu'il mette une Tête de Taureau sur celle d'Isis, pour dédommager cette Reine du Diadême qu'elle avoit perdu. On ne comprend pas mieux pourquoi il a un symbole aussi singulier que celui dont l'arment les Anciens, le *Caducée*. Cependant jusqu'à ce que l'on soit en état de rendre raison de toutes ces choses, en aparence si folles, si absurdes, on ne sauroit se flater d'entendre cette portion de l'Antiquité : les allegories renfermées dans l'Histoire de ces Personnages, seront totalement perdues, & tous les efforts que l'on fera pour y trouver quelque sens, en pure perte.

On avoit cru parvenir à leur explication, en séparant les Mythologies Occidentales d'avec les Orientales ; en faisant des Personnages absolument différens d'Ilus, de Cronus & de Saturne ; en disant que *Thot* des Egyptiens n'étoit pas le même personnage que le Mercure des Européens ; en soutenant que la connoissance du Paganisme Asiatique & Africain, n'étoit d'aucune utilité pour expliquer le Paganisme des Grecs & des Latins : mais c'étoit se donner des entraves, & s'ôter tout moyen d'expliquer ces objets.

Toutes ces Divinités, toutes ces Mythologies, tous ces Cultes, n'eurent qu'une même origine ; plus on réunira de Mythologies, & plus on en trouvera aisément la solution.

Nous comparerons donc tout ce que les Grecs nous ont dit d'Hermès avec ce que les Phéniciens & les Egyptiens nous ont dit de Thot ; & nous nous assurerons que ce fut un seul & même Personnage ; que tous ces Peuples désignerent par-là l'invention d'un Art indispensable pour l'Agriculture ou pour Saturne, & né dans le même tems ; ensorte que Thot ou Mercure étoit, au pied de la lettre, le Conseiller de Saturne ou du Laboureur.

Que cet Art qui dut son origine à Hermès ou à Thot & que l'on a cru être l'Ecriture, déja inventée, est l'Astronomie elle-même, & le Calendrier ou l'Almanach, sans lequel le Laboureur ou Saturne ne peut rien faire, & qu'il est obligé de consulter sans cesse.

Que c'est précisément ce que désigne le Caducée, & que cette assertion est parfaitement conforme à ce que les Anciens nous ont dit sur Mercure ou Thot.

Son nom lui-même nous l'aprend de la maniere la moins équivoque. Le mot Thot dans toutes les Langues de l'Orient, est notre mot *Signe*: devenu nom propre, il signifie donc l'*Homme aux Signes*. C'est sa signification propre en Celtique, Merc-ure l'*Homme aux Marques* ou *aux Signes*. Son nom d'Hermès dit la même chose : il signifie l'Interprete. En effet Thot est l'Interpréte des Astres, & au figuré, celui des Dieux.

C'est par cela même, comme dit notre Auteur à la fin du Fragment que nous expliquons, qu'il imita ou qu'il peignit Uranus, c'est-à-dire le Ciel, & que les Egyptiens donnerent son nom au premier jour & au premier mois de l'année.

Mais en voilà assez pour faire sentir le raport qui regne entre Saturne & Mercure, & que l'ensemble de l'Allégorie que nous examinons avoit exigé que l'on fît mention de ce dernier. Nous renvoyons un plus grand détail & les preuves de tout ce que nous venons d'avancer, à l'Allégorie suivante, qui offre l'Histoire même de Mercure.

§. 3.

Instrumens qu'invente Saturne.

Par les conseils d'Athené & d'Hermès, Saturne inventa deux Instrumens de fer que Philon apelle, selon les Traducteurs Anglois & François, un *Cimeterre* & une *Pique*.

Ils n'ont traduit de cette maniere que par convenance ; c'est ainsi que nous avons tant de versions peu fidelles, parce que les Traducteurs n'apperçoivent pas toujours, ou ne peuvent pas apercevoir le véritable sens de l'Auteur qu'ils ont sous les yeux.

En suivant le même principe d'après lequel on a rendu par cimeterre le mot grec *harpé*, on auroit pu rendre le second par le mot *vaisseau*, ou navire, signification qu'il a aussi.

Mais laissant de côté les objets particuliers auxquels on a apliqué ces mots, considérons la nature de ceux qu'offre leur signification & nous connoîtrons aussi-tôt dans quels sens on doit les prendre ici.

Le premier ne signifie pas un cimeterre, ou une épée en général, mais une épée en forme de faulx, parce que sa signification propre est celle de *faulx*.

Il faloit donc traduire *faulx*, & non *Cimeterre*.

Si le second désigne une pique & un navire, c'est qu'il a une signification plus étendue, présentant l'idée de tout objet qui coupe & fend en s'avançant. Ceci distingue parfaitement du premier, le second des instrumens dont s'arma Saturne ; l'un coupoit & tailloit de côté, l'autre fendoit de pointe.

Mais quels sont ces deux instrumens de Saturne ou du Laboureur, si ce n'est la *faulx*, signification propre du mot *harpé*, & en effet, espèce de cimeterre ; & le Soc de la charrue, signification générique du mot Dory employé par le Traducteur Grec, & qui fend la terre comme un vaisseau sillonne la plaine liquide.

Ces mots ne pouvoient donc être mieux choisis ; & lorsque nos Traducteurs modernes s'y sont trompés, ils ont erré comme Philon, lorsqu'il fait tuer le Très Haut, ou Elion, par des Animaux.

§. 4.

Guerre ouverte entre Saturne & Uranus ; Compagnons ou Alliés du Premier ; avantages qu'il remporte, &c.

Aussi-tôt qu'Hésiode a fait passer la faulx meurtriere des mains de Rhéa dans celles de Saturne, il en vient à la conclusion de cette Histoire par la prise d'Uranus & par la peine qu'on lui fait souffrir ; il n'en est pas de même dans notre Fragment Phénicien. L'Auteur supose un long intervalle entre la premiere défaite d'Uranus & sa mort : ce qui donne une longue durée à la guerre qui s'éleva dès ce moment entre ses deux Héros. L'Ecrivain a par ce moyen le tems de raporter une foule d'événemens essentiels à son but, & qui sont autant de traits allégoriques qui caractérisent toujours plus fortement son personage principal, & dévelopent de plus en plus son Enigme.

Le premier de ces événemens, est le secours qu'Hermès engagea les compagnons de Saturne à lui donner, & qui leur valut le nom d'*Eloeim*, ou d'*Eloiens*, nom Oriental que le Traducteur grec rend par *Croniens*, & que nous pourions rendre par *Saturniens*.

» Hermès, dit-il, ayant ensuite adressé un Discours rempli de l'é-» loquence la plus persuasive aux Amis de Cronus, il les engagea à com-» battre contre Uranus en faveur de Ghé : par ce moyen, Cronus enleva l'Em-» pire à son pere & regna à sa place. »

Il ajoute un peu plus bas : » Les Alliés d'Ilus ou de Saturne furent nom-» més Elohim.

Ce nom d'*Eloiens* est très-remarquable. Il signifie mot à mot *les Puissans*. Quels sont en effet les Puissans de la Terre, si ce n'est ceux qui y ont de vastes possessions, bien cultivées, bien entretenues, & du plus grand raport ? Tous ceux-là sont, au pied de la lettre, les Compagnons de Saturne. Tous prennent son parti & celui de Ghé contre Uranus.

Telle fut l'origine des Grandes Maisons dans tous les tems ; telle fut celle des Familles Patriciennes de Rome. On se représente ordinairement leurs Chefs comme des gens sans aveu & sans fortune qui s'étoient réunis sous Romulus pour s'enrichir & avoir un Etat ; & l'on regarde ce titre de Patriciens,

comme

comme une distinction inventée par ce Prince. Rien de tout cela n'est bien vu; les Familles Patriciennes durent leurs priviléges à leurs bras, à ces bras avec lesquels elles s'étoient créé des propriétés, & avoient acquis de grandes richesses en défrichant des terrains auparavant incultes. Loin de se renfermer dans les murs de la Ville de Romulus, elles continuerent à vivre sur leurs Terres où elles jouissoient des priviléges de Maîtres & de Seigneurs, par lesquels elles dominoient nécessairement sur cette multitude de gens sans Terres qui vinrent se réfugier sous leur protection, dans la Ville que ces Familles avoient bâtie pour être leur point de réunion, le lieu de leurs Assemblées communes, & qui étoit devenue un asyle respectable où l'on trouvoit travail & sûreté.

Le mot HEROS lui même paroit n'avoir point d'autre origine : formé d'HERA qui désigne la Terre, en Celte, en Grec, en vieux Latin, dans les Langues de l'Orient &c. il signifia naturellement ceux qui étoient puissans sur la Terre & qui y opéroient de grandes choses. C'est une Etymologie que les Anciens avoient aperçue & que l'on peut voir dans l'ouvrage d'un Proconsul Romain cité en note. (1)

ARTICLE V.

FEMMES DE CRONUS.

» CEPENDANT, dit notre Auteur, Uranus qui étoit toujours fugitif, » envoya vers Cronus, sa fille ASTARTÉ avec ses deux Sœurs RHÉA & DIONÉ, » afin quelles le fissent périr par quelqu'artifice. Mais Cronus les fit prisonnieres, & il en fit ses Femmes. A cette nouvelle, Uranus envoie contre » lui EIMARMENÉ & HORA, avec une armée : Cronus gagne leur affection » & les retient.

Voilà donc cinq Femmes qu'épouse Cronus ; & elles lui viennent toutes d'Uranus. Ce sont donc nécessairement cinq Personnages allégoriques, comme nous allons nous en convaincre.

§. 1.

RHEA & ses sept Fils.

RHEA, nommée la seconde dans Sanchoniaton, est la principale Femme de Saturne, & celle qui lui donne sept Fils, tandis qu'il n'a d'Astarté que

(1) MART. CAPELLA, Nupt. Philol. Lib. II.

des Filles. Selon la Mythologie Grecque, Rhéa est non-seulement sa Femme; mais c'est la seule qu'il ait. Il en est de même dans la Mythologie Egyptienne, au raport de Plutarque. Les autres Femmes que lui attribuent les Phéniciens, ne le sont donc que dans un sens moins étroit & beaucoup plus allégorique : cette distinction ne sera pas inutile.

Les Mythologues ont très-bien aperçu que Rhéa étoit la Terre, & qu'elle étoit plus jeune d'une Génération que Ghé Mere de Saturne. Mais voilà la Terre personifiée deux fois. D'abord sous le nom de *Ghé*, comme Mere de Saturne, ensuite sous celui de *Rhéa*, comme sa Femme. D'où provient ce double emploi, cette confusion étrange? C'est ce qu'on demanderoit assez inutilement aux Mythologistes; mais qui s'explique par nos Principes, de la maniere la plus simple & la plus satisfaisante.

Ghé, Femme d'Uranus, Mere de Saturne, est, comme nous l'avons vu, la Terre telle qu'elle sortit des mains de la Nature, raportant ses fruits par elle-même & sans culture. Rhéa, Femme de Saturne, sera donc cette même Terre cultivée & mise en valeur par l'Homme, dont elle devient ainsi la chose propre, sa Femme en quelque sorte, celle qu'il pare, qu'il n'abandonne plus, & qu'il rend féconde tous les ans.

C'est ainsi que Moyse ayant dit qu'Hertha avoit été formée par la Divinité, ajoute, comme nous l'avons vu, que Noé devint *Mari d'Adama*, si l'on traduit cette phrase mot à mot ou dans le sens allégorique qu'elle présente; mais réellement *Homme de la Terre* ou Laboureur.

Il en fut de même chez les Latins : ils appelloient la Terre inculte, TERRA; & la Terre cultivée, TELLUS. Ces mots venoient de deux Racines primitives, analogues à ces significations différentes.

Tout démontre que *Rhéa* est la Terre cultivée : ses noms, ses symboles, son équipage, ses Fils.

RHEA est son nom principal. Ce mot est venu de l'Orient où il naquit : c'est celui de רעה RHWE ou RHAÉ, qui signifie *paître*, *nourrir*, parce qu'elle est la nourriciere des Hommes & des Animaux. Il fut connu des Etrusques, qui l'associerent avec celui d'OPIS, l'OPS des Latins, qu'ils prononçoient UPI; & par lequel ils la désignerent comme la source des richesses & de la puissance. Ces deux noms sont réunis sur cette Inscription Etrusque (1).

VPIREE. LESPI. IUV. SEPHIRE. MUTHUR.

Et qui signifie :

» OPIS RHEA. MERE DU GRAND & DU FOUDROYANT IOU.

On s'est donc trompé lorsqu'on a fait dire à HESYCHIUS, que cette Déesse s'apeloit DEA chez les Etrusques : il faut lire REA. L'on sait que dans ces premiers tems, les Caractères D. & R. se confondoient sans cesse l'un avec

(1) PASSAREÏ Lettere Roncagliese, Lett. XII.

l'autre. Le nom d'UP-is étoit lui-même très-énergique, venant d'UP, mot primitif qui emporte toute idée d'élévation & de sup-ériorité.

Elle paroît être la F-REA du Nord. Les Scythes l'apellerent APPIA, c'est-à-dire la MERE par excellence : les Thraces, COTIS & BENDIS. Ce dernier mot existe encore chez les Siamois, où il désigne également la Terre. Celui de COTIS signifie l'Ancienne : il est de tous les Dialectes Celtiques ; il fut Sabin, il est Persan ; ne soyons donc pas surpris de le trouver chez les Thraces. Ce nom d'*Ancienne* étoit également l'attribut d'ISIS, qui a tant de raport elle-même avec RHEA.

Elle s'apella DAMIA chez les Latins. On a cru que ce nom venoit du Grec DAMION ou DÊMION *public*, parce qu'on lui offroit des Sacrifices pour le salut de la République : mais cette raison est trop vague pour être la vraie : ce mot DAMIA est le nom primitif donné à la Terre, qui a fait l'A-DAMA des Hébreux, qui désignoit si bien la Terre cultivée, & d'où vint le mot Grec DÊM ΔHM qui signifia la Terre, & forma *Dêmion* lui-même, & DÊMOS qui signifie le Peuple, le Vulgaire.

Enfin, elle s'apella CYBELE chez les Phrygiens. L'étymologie la plus vraisemblable qu'on ait donnée de ce nom, fut de le tirer du Mont-Cybéle ; mais ce sera plutôt cette Montagne Phrygienne qui aura pris son nom de la Déesse. Diodore de Sicile, dit que les Phrygiens l'appelloient *Mere de Montagne* ; traduction inexacte pour avoir été trop littérale : elle ne présente d'autre sens, si ce n'est que Cybéle étoit une Mere qui habitoit les Montagnes, ce qui ne dit rien. Dans la Langue primitive, comme de nos jours, un substantif à la suite d'un autre qui le régissoit, tenoit lieu d'adjectif : ainsi dès que *Montagne* désignoit élévation, grandeur, il falloit traduire le nom de CYBELE par *Mere élevée*, *Grande-Mere* ; & non Mere de Montagne ; & telle est la Traduction littérale du mot Cybéle, composé des deux primitifs KU Mere, d'où vient KUEIN des Grecs, *devenir Mere*, & BAL, BEL, FAL, WAL, *grand*, *élevé*.

Des sept Fils de Rhéa.

Elle donne sept Fils à Cronus ; dont le plus jeune fut consacré en naissant. On n'avoit pu jusques-ici découvrir quels étoient ces sept Fils de Rhéa, & sur-tout celui qui avoit été consacré dès le moment de sa naissance : mais si l'on avoit fait attention à l'usage des nombres allégoriques, ou consacrés par le langage symbolique, on y seroit parvenu sans peine,

Ces sept Fils sont les sept Soleils ou les sept jours de la semaine : ils sont Fils de Saturne & de Rhéa ; car ils furent arrangés ainsi pour le besoin du Labourage : les six premiers sont les jours du travail ; le septiéme est le jour du repos, il fut consacré dès sa naissance. Nous verrons bientôt de quelle maniere ils sont oposés aux sept Filles d'Astarté & de Saturne.

Ceci est d'une si grande clarté qu'il n'a nul besoin d'un plus grand developement : d'ailleurs il s'accorde parfaitement avec l'esprit de l'Antiquité,

qui regarda le nombre de SEPT comme le nombre sacré par excellence.

N'omettons pas que son nom de Sept vient de ce qu'il étoit consacré & parfait, & de ce qu'on se reposoit au septiéme jour; la même racine ayant été choisie pour exprimer toutes ces nuances. Aussi verrons-nous souvent revenir ce nombre, dans les allégories anciennes. De-là les sept Fils du Soleil, les sept Enfans d'Atlas, &c. (†)

Cette Allégorie du septiéme fils de Saturne consacré à sa naissance, nous fournit un fait très-remarquable : que le septiéme jour n'avoit pas seulement été observé par les Hébreux, mais par les Phéniciens eux-mêmes, & qu'il doit être antérieur à Moyse & remonter aux premiers Patriarches, par-là même commun à diverses Nations Orientales, comme on l'avoit déja soupçonné : ensorte que Moyse n'auroit fait qu'en renouveller l'institution parmi les Hébreux, en ramenant cette fête à des objets qui les regardoient eux-mêmes d'une maniere plus particuliere.

Le septiéme jour de la semaine fut consacré chez les Chinois, dès la plus haute antiquité. « Les anciens Rois, disent-ils (1), tel que CHIN-» NONG, Successeur de Fo-Hi, faisoient fermer les portes des maisons le » septiéme jour, apellé le *grand jour*; on ne faisoit ce jour-là aucun com-» merce, & les Magistrats ne jugeoient aucune affaire. » C'est ce qu'ils apellent l'ancien Calendrier.

Le septiéme jour étoit également consacré chez les Arabes long-tems avant Mahomet, à l'honneur de Vénus Uranie; ce qui engagea ce Législateur, qui ne put ou ne voulut pas anéantir cet usage, à le purifier

(†) Le primitif SAB, signifie élevé, haut, excellent : de-là toutes ces Racines Hébraïques :

שאב	SAB, puiser de l'eau.
שבח	SABHÊ, exalter, louer, estimer.
שבל	SIBAL, les branches d'un arbre.
שבול	SHIBOL, l'Épi du bled.
שבס	SHABIS, le Croissant d'or dont les Femmes ornoient leur tête.
שבע	SEBW, sept : 2°. sept fois : 3°. nombre indéfini.
נשבוע	NI SEBUW, prêter serment.
שבעת	SABWÉ, abondance, plénitude, rassasiement.
שבת	SABAT, repos, cessation, Sabath, septiéme jour, jour élevé, consacré.
שבץ	SABATZ, broder, relever l'éclat d'une robe par la broderie : mot composé de SAB & de BETZ, étoffe de lin, robe de lin.
צב	TSAB, enflé.
צבת	TSABTH, amas, poignée, gerbe.
צבר	TSABAR, ramasser, mettre en tas.
זאב	ZAB ou SAB, &c. le SOLEIL; d'où vinrent.
זהב	ZEB, or.
צהב	TSEB, jaune.
זאב	ZAB, Loup.

(1) Discours Prélim. du CHOU-KING, p. CXVIII.

en consacrant ce même jour, le VENDREDI, au culte de la Divinité Suprême.

Saint AUGUSTIN (1) nous a conservé au sujet de RHEA, un passage de VARRON qui s'accorde parfaitement avec tout ce que nous venons de dire, & que nous ne saurions omettre.

» TELLUS (c'est à-dire la *Terre cultivée*) est apellée OPS, disoit » Varron, pour désigner la fécondité qu'elle acquiert par les travaux des » Hommes : MERE *des Dieux* & GRANDE MERE, parce qu'elle est la source » de toute nourriture...... Les Tours qu'elle porte sur la tête repré- » sentent les Villes..... Si elle est servie par des Prêtres Eunuques, c'est » pour aprendre aux hommes que pour avoir des grains & des semences, » il faut cultiver la terre, parce que tout se trouve dans son sein; & s'ils » s'agitent & se trémoussent sans cesse en sa présence, c'est pour marquer » que le travail de la Terre ne permet pas d'être un moment dans l'inaction. » Le son de leurs cymbales représente le bruit des outils du labourage, & » afin de le mieux imiter, elles sont d'airain, comme ils étoient dans » l'origine. Les lions aprivoisés qui la suivent, aprennent aux hommes » qu'il n'y a aucune terre qui ne puisse être domptée & mise en valeur.»

Ce passage trop négligé ne sert pas seulement à prouver que *Rhéa* n'est autre chose que la terre mise en culture, & par conséquent que SATURNE, mari de Rhéa, représente le cultivateur; mais il nous aprend que tout ce qui avoit raport à Rhéa, étoit symbolique, & quel étoit le but de ces Symboles.

Mais si tout ce qui regarde Rhéa, femme de Saturne, étoit symbolique, de l'aveu même des Anciens, & si elle n'a jamais été une Reine fille ou femme déifiée, son Mari doit être également un Être symbolique; & tout ce qu'on en dit doit s'accorder dans ce sens, avec tout ce qu'on attribue à Rhéa. Ce qui rend incontestable tout ce que nous avons avancé sur Elion, Uranus, Saturne & les autres personages dont nous venons de donner une explication qui paroîtra nouvelle, & qui est cependant conforme à l'antiquité.

L'on n'objectera pas que pour expliquer une Fable Orientale, nous en employons une Occidentale & empruntée de tems infiniment postérieurs: puisque la Rhéa des Romains est la Rhéa des Grecs, la Cybéle des Asiatiques & la même que la Déesse de Syrie, servie avec tant de pompe à Hiérapolis; toutes représentées exactement avec le même équipage, & peintes de la même maniere jusques sur les rives du Phase (2).

Tout étoit donc symbolique dans Rhéa; sa taille grande & majestueuse, la rotondité de son ventre, les Tours dont elle étoit couronnée, les lions qui l'escortoient ou qui étoient attelés à son char, & jusques à la mutilation de ses Prêtres.

---

(1) Cité de Dieu, Liv. VII.
(2) ARRIEN, Périple du Pont-Euxin.

Les premiers de ces Symboles marquoient sa fécondité toujours constante ; les Tours dont elle se couronnoit, qu'elle étoit la source des Habitations, des Villes & des Empires ; les Lions aprivoisés se raportoient à la Terre mise en valeur : Symbole dont nous renvoyons l'explication à l'article du lion de Némée vaincu par Hercule, & dont celui-ci porte toujours la peau.

Le dernier de ces Symboles nous servira à prouver l'explication que nous donnerons de la mutilation d'Uranus par Saturne, événement inséparable de cette allégorie, dont toutes les parties seront ainsi dévelopées par le propre témoignage des Anciens.

§. II.

Astarté & ses sept Filles.

Cette fille d'Uranus joue ici un très-grand rôle. Il en est parlé en plusieurs endroits, qui doivent servir à la caractériser & à faire reconnoître l'Être allégorique qu'on a voulu peindre en elle.

1. Elle est fille aînée d'Uranus.
2. Elle donne sept filles à Saturne.
3. Elle est surnommée *la Grande*.
4. Elle gouverne le pays du consentement de Saturne.
5. Elle met sur sa tête pour marque de Souveraineté, une tête de Taureau.
6. En parcourant l'Univers, elle trouve une Étoile qui venoit de tomber du Ciel ; elle la tue & elle la consacre à Tyr.
7. Quoique fille d'Uranus, elle n'est point apellée sœur de Cronus.
8. Les Phéniciens disent, ajoute le Traducteur, qu'elle est la même qu'Aphrodite.

Des sept premiers Caractères.

Astarté n'est pas Rachel, comme l'a cru M. Fourmont. Son nom ne vient pas *d'Astaroth*, (Troupeaux de Brebis) comme le pensoit Bochart, dont l'erreur entraîna celle du précédent.

Il est composé de deux mots Orientaux : 1°. de *Star* ou *Astar* qui signifie Astre, & qui est Persan, Indien, Arabe, Latin &c. & né de la Racine St. *fixe*, *permanent* ; & 2°. de The' qui signifie *parfait* & est devenu le nom de Dieu dans un grand nombre de Langues.

Ce nom signifie donc Déesse des Astres : telle est en effet Astarté, la Reine des Cieux, ou la Lune. Elle est fille aînée d'Uranus, parce qu'elle domine sur les Étoiles & qu'elle en est la Reine.

Elle est surnommée la Grande, parce qu'elle est le plus grand des Astres qui nous éclairent pendant la nuit, & qu'on lui attribuoit un pouvoir sans bornes sur la Nature.

Elle donne à Cronus sept filles, que l'on apela *Titanides*, *Artémides* ou *Dianes*. Mais que sont ces sept filles oposées aux sept fils de Rhéa, si ce n'est les sept Lunes ou les sept Nuits de la semaine? C'est ce que désignent tous ces noms dans la Langue primitive, d'où ils nous furent transmis par les Grecs & par les Latins.

TITAN signifie en Langue primitive, lumiere de la terre ou lumière auguste.

ARTEMIS, seul nom de Diane en Grec, composé d'AR ou ART, Terre; de TEM, Loi, régle; mot dont on a fait THEMIS, Déesse de la Justice; & de IS, tems. AR-TEMISE signifie donc *celle qui est la* REGLE *des* TEMS *& de la* TERRE (1).

DIANE, est le primitif DI-jour: de-là l'expression *battre la* DIANE, pour dire réveiller l'Armée au point du jour; phrase déja en usage sous le regne des Valois.

C'est du consentement de Saturne qu'elle gouverne tout le pays, parce que le Laboureur a pris la Lune pour régle de ses opérations, ce qu'indique si bien son nom d'AR-TEMIS; qu'il a calculé sur elle ses jours, ses semaines, ses mois. C'est elle encore qui étoit dans l'Orient, la Souveraine du Ciel & de la Terre; & elle en avoit les Symboles.

Pour marque de Souveraineté, elle met sur sa tête celle d'un Taureau. Peut-on méconnoître à ceci la Lune ou son croissant? toutes ses Statues sont surmontées de ce Symbole.

C'est encore le même signe de Souveraineté, que Mercure dans l'Histoire d'Osiris, met sur la tête d'Isis, en place de Diadême.

Et c'est encore par le croissant, que cette Reine des Cieux est désignée dans tous nos Calendriers.

Fille d'Uranus, on ne dit cependant pas qu'elle soit sœur de Cronus: cette expression trop éloignée de la vérité, n'eût été propre qu'à jetter dans l'erreur, on l'a donc suprimée: nouvelle preuve que ce n'est ici qu'une Allégorie.

C'est la même que l'*Aphrodite* des Grecs, disent les Phéniciens, la *Vénus* des Latins: mais l'Aphrodite des Grecs n'est autre chose que la Lune d'Avril, qui préside au renouvellement de tous les Etres, de la Nature entiere, & qui a pour Symbole le Taureau.

Du dernier des huit Caracteres d'Astarté.

Mais que signifie le dernier des caracteres d'Astarté, cette Etoile qui

(1) Cette étymologie est d'autant plus certaine qu'elle laisse en leur entier les deux syllabes primitives, *Ar* & *Tem*, dont ce nom est composé, & qu'elle porte sur une idée essentielle. On ne trouvera cet avantage dans aucune autre étymologie de ce nom; ni dans WACHTER, qui y a vu le mot *Heort*, un Cerf, parce que Diane a un Cerf pour symbole; ni dans THOMASSIN, qui tantôt le confond avec celui d'Astarté, & tantôt le dérive du mot *Hartum*, Magicien, Devin.

tombe du Ciel & qu'elle tue ? expression en aparence si absurde & qui a arrêté tous les Commentateurs. C'est une faute, a dit Bochart : ce qu'Astarté tue & qu'elle consacre dans Tyr, c'est un aigle, selon lui.

Eût-il été étonnant qu'Astarté eût tué un aigle & l'eût sacrifié sur les Autels de Tyr ; & cet événement eût-il mérité d'être transmis à la postérité ? Il se peut bien cependant que les Tyriens dont les armoiries étoient un aigle, eussent imaginé en plaisantant, une pareille origine de cet usage ; mais ce n'est surement pas ce dont il s'agit ici. L'Auteur Phénicien n'a pas mis ici le mot d'Etoile pour celui d'aigle : il y est question certainement des Astres célestes ; ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'on parle de la Lune. Cet Astre tue en effet les *Etoiles*, puisqu'il les fait disparoître par son éclat ; ce terme est le mot propre par lequel on désigne toujours leur disparition ; le mot Occident ne présente point d'autre sens : *occidere*, signifie *tuer*, & l'Occident, l'Être ou *le Tems qui tue*, parce qu'il fait disparoître le Soleil & & tous les Astres. Mais de quelle maniere la Lune tue-t-elle les Astres ? Notre Auteur nous l'aprend par le mot Tyr, qui n'est point ici le nom de la célébre Tyr ; mais un mot Oriental qui signifie *éclat*, *splendeur*, cette splendeur de la Lune par laquelle elle efface celle de tous les Astres ; & ce mot est le même qui servit à désigner Tyr & la Syrie, צור *Syr* ou *Tsyr*. Ce qui a occasionné l'erreur dans laquelle on est tombé, en manquant l'allégorie.

Il n'est pas surprenant non plus que le Traducteur ait dit, qu'après sa mort l'Étoile fut consacrée à Tyr, parce que le même mot qui signifie *consacrer à un bon usage*, signifie également *consacrer à un usage mauvais*, ou ternir & flétrir. Pouvoit-on mieux dire qu'Astarté, en parcourant les Cieux, faisoit disparoître les Étoiles obscurcies par son éclat ?

Nous verrons dans l'Histoire de Mercure & dans celle d'Orion, que le terme de *tuer*, s'est employé dans d'autres allégories, dans le même sens que nous lui attribuons ici.

Nous trouvons dans le XL^e. Chant des Dionysiaques de Nonnus, un conte qui paroît rélatif à l'Aigle d'Astarté. Ce Poëte fait dire à Bacchus, par Hercule Divinité de Tyr, que ceux qui par ses ordres bâtirent cette Ville, sacrifierent à Jupiter & à Neptune un Aigle, dont il leur avoit indiqué la retraite ; & que le sang de cet oiseau ayant affermi les rochers sur lesquels on le sacrifia, on fonda sur ces rochers la nouvelle Ville. Mais ce conte n'a rien de commun avec l'étoile d'*Astarté* : il fait allusion uniquement aux Armoiries de Tyr, qui étoient un Aigle, emblême de cette Ville perchée sur des rochers auxquels elle dut son nom.

Villes qui portent le nom d'Astarté.

Observons enfin que le nom d'Astarté est de la plus haute Antiquité : on voit déja des Villes apellées de ce nom, chez les Cananéens, au tems d'Abraham. *Chodorlahomer* bat les Réphaïms à Hasteroth-Carnaïm, c'est-à-dire

dire, à ASTARTÉ LA CORNUE, ou *la Couronnée* (1). Son nom est même associé avec celui d'une Ville apellée HAM, & qui offre le nom Oriental du Soleil, d'où vint HAMMON des Egyptiens : celle-ci appartenoit aux ZUZIMS : quelques Traducteurs l'ont prise pour un pronom, faisant dire à Moyse que ce Roi avoit battu les Zizims *avec eux*, c'est-à-dire avec les *Réphaïm*, dont il vient de parler; au lieu de traduire qu'*ayant battu les Réphaïm à ASTEROTH-CAR-NAIM, il battit les Zizims à HAM* : faute très-aisée à commettre.

§. 3.

DIONÉ.

Notre Auteur donne à Saturne pour troisiéme Femme DIONÉ, autre Fille d'Uranus, qui, dans la Mythologie Grecque, épousa Jupiter, & fut Mere de Vénus ou de l'Amour : c'est donc encore ici un Mariage allégorique. *Dioné* vient d'un mot Oriental qui signifie abondance. L'abondance est en effet Fille du Ciel, Femme de Saturne, Mere de Vénus.

Fille du Ciel, puisque, sans le secours du Ciel, il n'y a point de moisson : Femme de Saturne, puisque le Laboureur, par son travail, vit avec elle en quelque sorte; Mere de Vénus & de l'Amour, puisque les mariages ne sont prospéres, & que les Hommes ne peuvent y penser qu'autant qu'ils sont dans une abondance aisée & honnête, qu'ils ont assez de biens pour soutenir une Famille.

§. 4.

EIMARMENÉ & HORA.

CRONUS met dans son parti EIMARMENÉ & HORA, Personnages aussi allégoriques que les précédens; ils signifient FORTUNE & BEAUTÉ. On peut même rendre ce dernier mot par SAISONS.

Le Maître d'une Terre assure en effet sa *Fortune* : il s'enrichit & se fait grand par les ressources qu'il se procure, & par les biens qu'il fait naître sans cesse.

Les SAISONS sont avec lui, parce que tous ses travaux sont toujours assortis aux Saisons, qu'elles le secondent sans cesse, & qu'elles prennent en quelque sorte sa défense.

---

(1) Gen. XIV. 5.

ARTICLE VI.

ENFANS DE SATURNE.

Outre les sept Titanides ou Artemides & les sept Fils que Saturne a de Rhéa, notre Auteur lui attribue plusieurs autres enfans qui ne sont pas moins allégoriques, & qui s'assortissent parfaitement avec l'Agriculture.

1°. *Trois Fils que Saturne a en Perée.*

» Il eut trois Fils en Perée : l'un apellé Cronus comme lui, l'autre Bélus, » le troisiéme Apollon ».

Cette Généalogie & cette Contrée ont désorienté les Critiques : l'intrépide M. Fourmont en a été en quelque façon saisi de crainte. Après être convenu qu'il y avoit un juste sujet de trembler, il se tire d'affaire en disant qu'Apollon étoit Orus, & Orus le Coré de Moyse : quant à ses Freres, il n'en dit mot. Essayons mieux.

Pere'e, en Oriental פרה, signifie *accroissement*, *production*, *fructification.* C'est le vrai Pays du Laboureur ; c'est ce qu'a très-bien vu Blackwell dans ses Lettres sur la Mythologie : il explique Pere'e par *Fertilité.*

Il n'est pas moins certain que *Bel & Apollon* qui sont au nombre des Fils de Saturne, se raportent au Soleil : que Bel désigne le Soleil d'Eté, brillant de splendeur & dans toute sa force ; & qu'*Apollon* signifie le Destructeur. Celui-ci est donc le Soleil d'Automne & d'Hyver, qui détruit tout. Que sera donc *Cronus*, fils aîné de Saturne, si ce n'est le Soleil du Printems, le Tems ou la Saison par excellence, dans laquelle renaît l'Homme Laboureur, en voyant naître & se developer ses productions & les biens de la Terre ?

Nous avons donc ici les trois Saisons primitives caractérisées de la maniere la plus sensible & la plus intéressante.

Ce nom de *Perée*, ou *Pherée* en Oriental, pris dans un sens allégorique comme Contrée, paroît avoir été le modèle sur lequel on forma dans la suite celui de Phrygie, que les plus anciens Ecrivains de la Gréce donnerent à leurs Poëmes, sur la naissance & les actions de Bacchus (1). Nous les retrouverons bientôt au sujet de Vénus & de ses Colombes.

2°. *SADID.*

Si dans l'Histoire de Saturne, quelque trait devoit nous faire soupçonner

(1) Diod. de Sic. L. III.

qu'elle n'étoit qu'un tissu d'allégories, c'étoit sa conduite barbare envers son Frere, son Pere & ses Enfans; en voici un qu'il fait périr lui-même. » Cronus, dit le Conteur, tue de son propre fer son fils Sadid.

Ce nom tient à celui de Saturne; & aux mots Orientaux, *Sadé* un Champ, & *Sadad* rompre les mottes d'un champ.

Ce prétendu fils est donc le terrein de l'Agriculteur qu'il a mis en culture, & qui est le fils de ses soins: il le tue de son fer, soit en labourant, soit en rompant les mottes qui se forment par le labour, & qui empêcheroient de semer par-tout d'une maniere uniforme.

3°. *MONOGENÈS ou son unique.*

Bientôt après & dans un tems de famine & de mortalité, il offre à son Pere Uranus, son fils unique.

Quels morceaux disparâtes, si tout ceci est historique! On vient de faire l'énumération d'une vingtaine de fils de Saturne, & l'on parle aussi tôt de son fils unique. Comme Histoire, tout ce récit n'a pas le sens commun; comme allégorie, il est tout-à fait ingénieux.

Quel est l'unique Fils du Laboureur, ce Fils qu'il consacre en un tems de famine & de mortalité?

Il n'y a point à hésiter; c'est sa récolte; elle est unique, car on n'en a jamais qu'une; & c'est le fils du Laboureur Mari de Rhéa, puisque sans lui elle n'existeroit pas: c'est le fruit de ses soins les plus empressés, sur l'enfance duquel il a veillé avec le plus d'attention. Cependant il tranche impitoyablement le fil de ses jours en un tems de famine; & cela est exactement vrai, puisque, sans la moisson nouvelle, Saturne & tout son monde *périroient de faim*, la récolte précédente étant déjà consommée. C'est ce que notre Auteur apelle en même-tems une Circoncision, parce que, pour se nourrir, on ne prend que l'extrémité des tiges.

L'Historien de Phénicie ne raconte donc ici ni l'Histoire d'Abraham & de son Fils Isac, ni l'établissement de la Circoncision dans le tems de Noé, comme on l'a cru.

4°. *MUTH.*

Cette Histoire de Saturne est comme l'hydre à sept têtes: à mesure que nous aplanissons une difficulté, il en naît mille. Voici encore un fils de Saturne, il est au moins le XXI.eme; mais il est mort, & son pere l'a consacré après sa mort. Pere incompréhensible, plein de tendresse pour ses enfans morts, injuste & barbare envers ceux qui vivent! Que ferons nous de celui-ci? il s'apelle MUTH, nous dit-on; & מות MUTH en Phénicien signifie la MORT: mais la mort ne fut pas fille de Saturne, & qu'est-ce que la mort consacrée après sa mort?

Il y a donc encore ici équivoque dans les termes. MUTH est le grain battu,

séparé de l'épi, moulu & converti en farine; de-là le nom de THAM-MUZ sous lequel on célébroit la Fête d'ADONIS, & que portoit également le mois qui suivoit la récolte & dans lequel on célébroit cette Fête. Si MUTH n'est consacré qu'après sa mort, c'est que l'on ne se sert du blé pour le manger & pour l'offrir aux Dieux en gâteaux, que lorsqu'il n'existe plus comme blé, & qu'ayant été torréfié, moulu, paîtri, il ne conserve plus rien de son ancienne forme.

C'est alors qu'on l'appelle avec raison אב-אדיר AB-ADDIR, mot dont on a beaucoup cherché la signification, qui se présentoit cependant d'elle-même; & qui est mot à mot FRUIT EXCELLENT (1). N'est-ce pas effectivement le plus parfait des fruits? La Nature en donne d'admirables: mais on diroit qu'elle avoit besoin de la main des Hommes pour produire celui qui les surpasse tous: qu'elle se plaît à prendre sous ses doigts & par ses travaux les formes les plus utiles & les plus agréables.

Ce nom d'*Abaddir* étoit aussi celui de quelques Divinités Carthaginoises, dont parle S. AUGUSTIN (2) & dont les Prêtres s'apelloient *Euc-addires*.

Ce fut encore le nom de la Pierre que Saturne prit pour IOV & que l'on apella aussi *Betyle*, comme nous le verrons plus bas.

Ceux qui ont cherché à cette occasion l'origine du mot *Abbadir*, y ont vu les mots *Pere-magnifique* en rendant *ab* par Pere & *addir* par magnifique: ou ceux de *Pierre Sphérique*, en le décomposant par *Aben-dir*.

Mais il n'est point étonnant que l'on donne le nom d'*Abaddir* (*Fruit excellent*) à la Pierre que Saturne prend pour un mets qu'il croyoit exquis; & que l'on ait apellé *Abaddires* des Divinités qui présidoient sans doute aux productions de la Terre, telles qu'on en adoroit à Carthage.

5°. *PERSEPHONE*.

C'est ici le nom d'une Fille de Saturne. Elle mourut vierge, dit notre Auteur. Ceci est vrai, mais dans le sens Allégorique.

PER-SEPHONE est un mot Oriental, qui, de l'aveu de tous les Savans dans les Langues d'Orient, signifie *Fruit caché*. Ce sont donc ici les *semailles*; ce grain fils du Laboureur, mais qu'il renferme en terre afin qu'il puisse en produire d'autres.

Ces Savans conviennent encore que *Persephone* est la même que les Latins apellerent Proserpine: mais Proserpine fille de Cérès & enlevée

---

(1) Il est en effet composé des mots AB fruit, & ADAR grand, parfait. Le premier de ces mots a même un sens beaucoup plus étendu; car il embrasse tout ce qui est relatif aux productions, la Tige qui produit tout, comme le fruit qui en provient, au moral comme au physique; relativement à l'homme, comme par raport aux êtres inanimés, &c.

(2) Epist. Max. Madaur. 44.

par Pluton tandis qu'elle s'amuse à cueillir des fleurs, étoit, de l'aveu des Philosophes de l'Antiquité, la Vertu Conservatrice des Plantes, ou cette vertu qui les fait germer & déveloper dans le sein de la terre ; tandis que PLUTON est le Soleil d'Hyver. C'est en effet alors que Proserpine paroît morte, sans vigueur, descendue dans le Tartare, que Pluton l'a enlevée, que le grain est enseveli.

Par la même raison, la Fête de l'Enlevement de Proserpine se célébroit le 2 d'Octobre ; c'étoit donc la Fête des *Semailles*, comme les Anciens l'avoient encore très-bien vû : aussi SALLUSTE le Philosophe, l'opose aux Fêtes agréables de l'Equinoxe du Printems. Celles-ci peignoient le retour de Proserpine, que l'Hyver avoit fait disparoître.

Il est vrai que, selon le même SALLUSTE, la Fête de Proserpine en Octobre étoit celle de la descente des Esprits dans le Tartare : mais ceci prouve seulement qu'à la raison physique de cette Fête, on en avoit joint une purement morale. En effet, l'une s'unissoit naturellement à l'autre par une suite de leur analogie : & comme le grain caché en terre devenoit alors le Symbole des corps qui y étoient déposés, la nouvelle vie de ce même grain devenoit un heureux présage de la vie future dont ces mêmes corps devoient jouir.

C'est par le raport de PERSEPHONE, ou PROSERPINE, avec le Laboureur ou Saturne, que les Romains, comme nous l'apprend le Proconsul *Capella*, (1) l'apelloient CENTESIMA, *celle qui centuple* ; nom qui, selon FULGENCE, est la Traduction littérale de son nom grec HECATE, qu'il tiroit du mot Ἑκατον *hécaton*, cent : & qui lui fut donné avec raison, ajoute-t-il, puisque les grains semés raportoient le centuple chez plusieurs Peuples de l'Antiquité.

ARTICLE VII.

Des Prétendus Freres de Saturne, BETYLE, DAGON & ATLAS.

C'EST une chose très-remarquable qu'il n'est aucun des mots que PHILON a pris pour autant de Freres de Saturne ou d'Ilus, qui ne reviennent dans le Corps de l'allégorie ; mais, de maniere à démontrer qu'il n'en avoit pas entendu, ou qu'il avoit feint de n'en avoir pas entendu le sens.

1°. BETYLE. » Le Dieu Uranus, dit-il, inventa les BETYLES, fabriquant » des Pierres animées «.

2°. DAGON. » Celui-ci, dit-il, trouva la Charrue, & il en fut apellé IOU-» AROTRIUS, mot à mot *Iou*, ou Jupiter *le Laboureur* «.

(1) Mart. CAPELLA, *de Nuptiis Philologiæ*, &c. Lib. I. p. 21.

2°. Atlas. Il nous aprend que celui ci, sur un simple soupçon, fut jetté & enterré par Cronus, dans une fosse profonde, par l'avis même d'Hermès.

Ces objets méritent d'autant plus d'être expliqués qu'ils paroissent révoltans, soit par leur obscurité, soit par la barbarie qu'ils supposent dans les Héros de cette Histoire.

1°. *DES BETYLES.*

Ces Betyles, qui sont des Pierres animées, seroient d'une absurdité sans égale, si l'on avoit pris cette expression au pied de la lettre; mais c'est un terme figuré, dont nous allons voir le dévelopement.

Ce sont des Pierres en effet; & si l'on en parle dans ce récit, c'est sans doute par allusion au prétendu Betyl, Fils d'Uranus, dont on avoit parlé plus haut, & que l'on semble rapeller; car ces *Betyles* sont présentées elles-mêmes comme étant de la façon d'Uranus, Pere également du prétendu Betyl.

Ce n'est cependant pas le même mot. Celui que nous avons vu plus haut étoit Betyle, & ces pierres sont des Baityles. Par-là, on imitoit exactement l'orthographe de mots Orientaux, très-différens: dans le premier, le mot Betyl ou *Betul*, écrit par un *é* bref, & que nous avons vu signifier *Vierge.* Dans le dernier, le mot Oriental בית אל *beit-el* ou *beit-yl*, & ce mot signifie *Maison de Dieu.* Tel fut le nom que Jacob donna à la Pierre qui lui avoit servi de chevet, lorsqu'il la consacra en l'apellant Beth-el.

Les Betyles étoient donc des Pierres consacrées au Culte Divin, & destinées aussi à conserver le souvenir des événemens remarquables, dûs à la protection des Dieux.

Ces Pierres représentoient les Dieux même: elles en étoient la vive image: elles étoient donc, au pied de la lettre, des Pierres animées ou vivantes. C'est sous ce nom en effet que les Statues furent connues chez les Anciens. Les Grecs les apelloient *Eikones empsykhoi*, Images animées. Virgile fait respirer l'airain, & anime le marbre lorsqu'il dit:

» Excudent alii Spirantia mollius Aera;
» Credo equidem Vivos ducent de marmore Vultus (1).

Ce mot *Bétyle*, n'est donc pas de l'invention de Philon. C'est le terme par lequel les Phéniciens désignoient les Statues & les Pierres consacrées. On voit dans Photius (2) qu'Asclepiades disoit qu'étant monté sur le Liban, près d'Héliopolis, il y avoit vu un grand nombre de Betyles; qu'il en raportoit des choses surprenantes; & qu'Isidore les vit également après lui.

Ce mot termine l'Inscription Etrusque que nous avons raportée, à l'Article

---

(1) Eneid. Liv. VI. v. 847.
(2) Biblioth. Cod. CCXLII. p. 1047. Extrait de la Vie d'Isidore le Philos. par Damascius.

de Rhéa, & qui finit ainsi LAPI VEITHI. C'est *Lapis Beithi*, ou *Pierre Betyle*, dit très-ingénieusement PASSAREI (1), à qui nous devons cette remarque. Ce qui prouve la haute Antiquité de la Religion des Etrusques, & son raport avec celles de l'Orient.

M. FOURMONT n'étoit point embarrassé à trouver l'origine des Betyles. Elles furent apellées ainsi, dit-il (2), parce qu'elles étoient l'ouvrage de *Bethuel*, neveu d'Abraham. Mais comment laissa-t-il échaper un raport bien plus sensible entre Uranus & la famille d'Abraham, qui eût donné beau champ à son systême? Ce n'est pas *Bethuel*, mais Uranus, qui nous est donné ici pour le Compositeur des Betyles : or Uranus étoit, selon lui, THARE', Pere d'Abraham; THARE' dont l'Orient entier dit qu'il étoit Statuaire, précisément comme on le dit d'Uranus. Ce raport est très-singulier, quelle qu'en soit la cause.

2°. *DAGON*.

Quelque soin que notre Auteur ait pris pour enveloper le mot de l'Enigme allégorique que nous expliquons, il perce à travers le voile dont il le couvre; & il démontre en même tems que nous avons eu raison de regarder Dagon, non comme un Personnage réel, mais comme le nom du blé. » DAGON, dit-il, est l'Inventeur de la Charrue; c'est le même qu'Iou Ara- » torius ou le *Laboureur* ». Et c'est celui, ajoute le Traducteur, que les Grecs apellent SITON.

Mais ce mot & toute sa Famille furent consacrés chez les Grecs au Labourage.

SITON est un Champ de blé. C'est l'Hébreu שדה SADE', champ cultivé, que nous avons vû plus haut.

SITÓ est Cérès.

SITOS signifie blé, denrées, pain, ou subsistance.

SITE-ein manger, se nourrir.

SITI-phage, qui se nourrit de blé, & cent dérivés pareils.

Ce nom de *Dagon* n'est pas particulier à notre Auteur. Personne n'ignore qu'un Dieu Phénicien, ou plutôt des Philistins, porta le même nom. Il est vrai qu'on l'a pris pour un Dieu Marin; mais on ne faisoit pas attention qu'en Hébreu même, ce mot signifioit du *blé*, & que de sa racine TAG vint le TAGÈS des Etrusques, ce Personnage dont ils faisoient un Héros qui leur avoit enseigné l'Art de la Divination.

Ce qu'ils disent de ce Tagès a trop de raport à notre matière, quoiqu'on n'en voye aucun entre le blé & la divination, pour l'omettre; d'autant plus que l'Histoire de Tagès est énoncée d'une maniere si fabuleuse, qu'on ne l'a jamais regardée que comme une tradition indigne, par son absurdité, de la moindre attention.

(1) *Lett. Roncaglies* : citées ci-dessus.
(2) Tom. I. p. 165.

» TAGÈS étoit né, disent les Etrusques, d'une motte de terre qu'un La- » boureur avoit dérangée en faisant entrer en terre son soc de charrue, » plus profondément qu'on n'a accoutumé : & il enseigna aussi-tôt à cet » Homme & aux autres Etrusques les Principes de l'Art des Augures ».

C'est donc une Histoire pareille à celle des Poissons, des Dragons, des Tortues qui instruisirent les Orientaux : absurdes si on les prend au pied de la lettre ; pleines de sens & de justesse, en les regardant comme des allégories.

TAGÈS est le blé : il naît de la Terre, & d'un soc de charrue enfoncé profondément : il devient en même tems l'Auteur de l'Art des Augures, puisqu'il n'y a point de labourage sans observation, sans pronostic, sans augure. Il est inséparable de l'observation du Ciel, du lever & du coucher des Etoiles, de l'aspect du tems, du cours des vents, de l'arrivée & du départ des oiseaux de passage, & qui changent de demeure suivant les Saisons : objets assujettis aux Loix immuables de la Nature, de la même maniere que les opérations du Laboureur : qu'est un Calendrier, si ce n'est la connoissance des tems ; & cette connoissance n'est-elle pas un genre de prédiction ?

Nous voici donc à une source de Divination auguste & respectable, fondée sur la Nature pour l'utilité des Peuples & la prospérité de leurs travaux, nourrie par l'expérience, confiée aux Sages, communiquée aux Hommes pour leur instruction la plus essentielle, & unie chez les Anciens à tout ce qu'il y avoit de plus grand. Malheureusement, les Hommes ne savent point garder de justes bornes, sur-tout dans les tems d'ignorance & d'enfance : peu à peu ce genre de divination dégénéra en minuties, changea d'objet, devint un Art trompeur qu'entretint une curiosité vaine & frivole : de-là l'extravagance des anciens Augures, la frivolité de l'Astrologie, & les folies de nos Almanachs que nous retrouvons dans les Poëtes de la plus haute Antiquité. Lorsqu'HÉSIODE nous dit : » le treize du mois est » bon pour planter, le seize dangereux pour les plantes, mais favorable » à la naissance des garçons, le quatorze bon pour les filles : évitez » toutes sortes de chagrins le quatre, le quatorze & le vingt-quatre ; jours » sacrés, &c. on croit entendre Mathieu-Lansberg ou le Messager-Boiteux. C'est ainsi que des meilleures choses naît la corruption, & que dans le cours de ce bas Monde, le mal se loge sans cesse à côté du bien, & en interrompt les bons effets.

3° *ATLAS.*

Sur un soupçon, Saturne, par les Conseils d'Hermès, jette son frere Atlas dans une fosse & l'y ensevelit.

(1) Dans son Poëme intitulé : *Les Travaux & les jours.*

Et

Et ce sont les Héros du Paganisme, dont on raconte froidement de pareils crimes, comme on parleroit des plus grandes vertus! sur un simple soupçon, dont on ne daigne pas même dire l'objet, un frere ensevelira son frere tout vivant: ce sera d'après l'avis de son Conseiller le plus sage; & l'on prendra cela pour une histoire réelle! & l'on voudra que c'en soit une, malgré ceux même qui le racontent & qui disent que l'on avoit tourné toutes ces choses en Allégories. C'est embrasser sans reflexion un systême aussi absurde que dénué de tout fondement.

Atlas n'est point frere réel de Saturne; ce n'est point un Être vivant, un personnage humain qui a été enseveli dans cette fosse creusée par Mercure; mais des choses relatives à l'Agriculture. ATLA signifie produire, porter; nous l'avons vu; s'il est frere de Saturne, c'est dans un sens énigmatique & pour dérouter l'auditeur, quand il n'aperçoit pas à l'instant que le grain n'est frere de Saturne que parce qu'ils viennent tous les deux de la terre.

Ou pour mieux dire, l'épithéte de *frere* de Saturne a été donnée aussi mal-à-propos à Atlas qu'à Betyle & à Dagon.

Atlas représente, non les grains semés & qui sont rares, mais les grains recueillis & très-abondans, qu'un très-grand nombre de Peuples anciens & modernes déposent dans des fosses bien couvertes pour les conserver. On en dut user par-tout ainsi, dès le commencement de l'Agriculture, où l'on n'avoit pas les mêmes facilités que l'on eut dans la suite pour conserver les grains & les garantir du froid & des autres injures de l'air.

Atlas est alors enseveli sur un soupçon, le soupçon que ces biens ne se conserveroient pas s'ils n'étoient renfermés de cette maniere.

Les Arabes & les Maures d'Afrique ont encore cet usage. « J'ai vu ensemble, dit SHAW (1), jusques à deux ou trois cent de ces souterrains, qu'ils » apellent *Mattamores*; les plus petits pouvoient contenir 400 boisseaux » de Blé. » Il en est déja parlé dans HIRTIUS (2) comme d'un usage Africain. PLINE (3) attribue le même usage aux CAPPADOCIENS, aux THRACES, aux ESPAGNOLS &c. D'autres Auteurs, en avoient déja observé un pareil chez les PHRYGIENS, les SCYTHES, les HIRCANIENS, les PERSES, &c.

Il n'étoit donc pas indigne d'entrer dans cette allégorie, puisqu'il étoit si propre à en faire un des traits énigmatiques. Il étoit d'ailleurs moins difficile à deviner dans ces Contrées, où il étoit mis en pratique, & où les mots même y conduisoient; puisque si *Atlas* consacré à l'Abondance & à l'Agriculture, pouvoit désigner un Personnage humain, le mot de *Mattamore*

(1) Voyag. T. I. 287.
(2) Dans la Guerre d'Afriq. Ch. 57.
(3) Hist. nat. Liv. XVIII. C. 30.

lui-même, composé de deux mots Orientaux (†) qui signifient *couvert de terre*, s'apliquoit très-bien à Atlas, dans quelque sens qu'on le prît.

§. 1.

CONCUBINE d'*Uranus enlevée par* CRONUS *ou Saturne : elle étoit enceinte, & elle accouche de* DÉMAROON.

Si quelqu'un des caractères de cette Histoire paroît absolument contraire à notre maniere de l'envisager, ou impossible à expliquer allégoriquement, c'est certainement celui-ci; d'autant plus que notre Auteur n'indique point le nom de cette Concubine d'Uranus que lui enleve Cronus, & qu'il ne dit rien sur le Fils qu'il lui attribue, qui puisse donner des lumieres sur sa Mere, se contentant de dire que ce fils s'apellbit DÉMAROON.

Cependant ces deux Caractères allégoriques ne seront pas difficiles à expliquer, & formeront un très-bel ensemble avec tout ce que nous venons de dire.

Le Laboureur ou le Cultivateur n'emploie pas uniquement la Terre pour ses travaux : il fait encore usage d'un autre Élément non moins fécond, & sans lequel la Terre ne produiroit rien. Cet Elément est l'EAU. Elle contribue essentiellement à l'abondance & à la beauté des productions de la Terre. Mais de toutes les Eaux, la plus fertile, la plus féconde, celle qui fait le plus prospérer les Plantes, c'est l'*Eau du Ciel*, dans le style allégorique l'*Eau d'Uranus* : mais cet Élément n'est pas sa principale Femme; car c'est *Ghé* qu'il féconde; l'Eau est donc sa Concubine dans ce même style allégorique. Aussi verrons-nous bientôt la maniere énergique avec laquelle les Anciens exprimoient la vertu *fécondante* de l'Eau, & l'emblême dont ils se servoient pour la peindre. C'est par cette raison que Moyse peignant la fertilité de la Terre vierge, & voulant faire sentir qu'elle n'étoit point due à des causes secondes, dit, comme nous l'avons vu, » *Dieu* n'avoit pas encore fait *pleuvoir sur elle*, & l'Homme ne l'avoit pas encore *cultivée*.

Cette eau est reçue par le Cultivateur, par *Cronus*, dans des Réservoirs, d'où elle est distribuée par des canaux dans toute sa terre : mais en Oriental le mot qui désigne des Canaux, ne diffère presqu'en rien de celui qui désigne une Concubine; l'un est פלגת *Peleguth*, & l'autre פלגש *Pellegesh* : on peut avoir joué sur le raport de ces deux mots; raport cependant dont nous n'avons nul besoin pour notre explication.

Mais qu'est DÉMAROON, Fils de cette Concubine, si ce n'est la fécondité

(†) Ce mot est composé du mot Primitif subsistant en Arabe טם TAM, qui a produit l'Hébreu טמן TAMAN, *cacher*, *couvrir* ; & du prim. AR la Terre. Du premier de ces mots radicaux est née la Famille Grecque TAMEION & TAMIEION, Magasin de Blé, Grenier, Cellier, Chambre, tout ce qui est propre à renfermer.

qui marche à la suite des *irrigations* & des eaux de pluie ? C'est ce qu'exprime son nom, composé de deux racines primitives : DÉ & MAR. La premiere, le די *Di* ou *Dei* des Hébreux signifie incontestablement *abondance* : la seconde peut signifier *Seigneur* ou *Côteau*. Car ces deux noms sont réunis par l'idée commune d'élévation supérieure, de domination. Suivant que l'on se décidera pour l'un ou pour l'autre de ces sens, ce nom signifiera *le chef*, ou la source de *l'abondance* : ou *l'abondance des colines* : car les meilleurs Réservoirs du Laboureur sont ceux des Montagnes.

Il est pere de MELICERTE, surnom d'Hercule chez les Orientaux ; mais *Melicerte* signifie le Maître de la Ville ; & ceci est vrai : que sont en effet les Villes & les Empires, si non les Filles de l'Abondance ?

§. 3.

DIEUX DE SATURNE.

Saturne ou Cronus n'étoit pas le Dieu de la Contrée : mais il en reconnoissoit. » En même tems, dit notre Auteur, ADOD, le Roi des Dieux, gouvernoit le Pays avec ASTARTÉ & IOU DEMAROON.

Nous avons déja vu qu'*Astarté* étoit la Lune, la même qu'Isis des Egyptiens.

Qu'est donc ADOD, si ce n'est le Soleil, le seul, l'unique ? & c'est ce que signifie ce nom en Oriental.

Il est étonnant qu'on ait pu hésiter un seul instant à ce sujet : qu'on ait vu en lui Cham, Chus, Nimrod ou tel autre. C'est un Dieu Syrien, dit cependant M. Fourmont (1) : la faveur étoit grande !

Qui est-ce en effet qui gouverne le Pays où regne le Laboureur ou Saturne, si ce n'est le SOLEIL Roi des Dieux ou des Astres, le BELUS des Chaldéens ; & la LUNE ou *Bélisame* & *Astarté*, Reine des Cieux ; ces Astres dont le cours forme les années ; & sur les arrêts desquels le Laboureur est obligé de régler toutes ses opérations, s'il veut qu'elles soient faites à propos, & qu'elles prosperent ?

Mais, par-dessus tout est IOU DEMAROON : & ceci est encore vrai. IOU est le Dieu suprême, le *Jove* des Latins, le JEHOV des Hébreux ; L'ÊTRE par excellence, le seul qui EST véritablement & par essence. C'est lui qui est au-dessus du Laboureur, & du Maître de la Terre, au-dessus du Soleil & de la Lune & de tout ce qui est.

Il est encore DE-MAROON, au pied de la lettre, c'est-à-dire le Seigneur de l'Abondance. Sans la protection du Maître de l'Univers, les travaux des

TAMIAS, qui a les clés & la garde des provisions, du Trésor, &c.

(1) Recherches sur l'Histoire des Peuples, p. 217-218. du Tom. I.

Hommes feroient infructueux & stériles : ils périroient eux-mêmes. C'est une de ces vérités dont les Hommes ont été pénétrés dans tous les tems, & que reconnoissoit l'Auteur de ces Fragmens. Ce n'est donc pas ici le Catéchisme d'un Athée, comme on l'en a accusé faute de l'entendre ; mais le Catéchisme d'un homme rempli d'estime & d'admiration pour l'Agriculture, & de reconnoissance envers la Divinité qui l'inspira aux Hommes, & qui répand sa bénédiction sur leurs Travaux.

§. 4.

De Sydyk, des Cabires & d'Esculape ou Asclépius.

» D'une des Titanides, dit notre Auteur, SYDYK ou le Juste eut ASCLEPIUS » (ou Esculape). Plus bas, il lui donne sept autres Fils.

» Les CABIRES, dit-il, ou les sept Fils de Sydek, & Asclépius leur huitiéme » Frere, furent les premiers qui, sur l'ordre de Thaut, transmirent par leurs » écrits, le souvenir de toutes ces choses.

L'on n'a pas été plus heureux jusqu'ici, dans l'explication de ces Personnages, que pour les autres. M. FOURMONT a vu dans Asclépius ou Esculape, un *Caleb*, successeur d'Elieser, Intendant d'Abraham. Selon CUMBERLAND, Sydyk est *Sem* fils de Noé : & s'il est apellé *Sydyk*, *Sydek*, c'est qu'il est le même que MELCHI-SEDECH.

Leurs systêmes les conduisoient nécessairement à ces explications hazardées : s'ils eussent consulté l'Antiquité, au lieu des convenances que leur fournissoit leur imagination, ils se seroient facilement aperçus combien celle-ci les égaroit.

Pour éviter leurs erreurs, voyons ce que les Anciens nous disent des Personnages dont il s'agit ici : cette comparaison nous instruira de ce que notre Auteur ne nous dit ici qu'en passant, & comme une chose trop connue pour mériter plus de développement.

1°. *SYDYK.*

SYDYK, de même que les CABIRES, sont des noms purement Phéniciens ou Orientaux : il en doit être de même de celui d'ASCLEPIUS ou Esculape, avec cette différence que les deux premiers existent en nature dans les Langues Orientales, & que ce dernier peut être considéré comme un composé de deux autres.

Philon a très-bien rendu celui de Sydyk, en le traduisant par δικαῖος DIKAIOS, le Juste. Ce Personnage n'est ni Sem, ni le Pere de Caleb ; c'est le Pere des Cabires.

Ce dernier mot signifia les *Grands*, les *Puissans* : il fut synonime en Grec du nom des DIOSCURES, ou Fils d'*Iou*, Fils du Dieu suprême.

Il est vrai qu'Esculape ne passoit pas, chez les Grecs, pour Fils de Jupiter; mais seulement pour son Petit-Fils; Apollon étant son Pere. Nous verrons plus bas que c'est une innovation qu'ils firent à la tradition Orientale, & comment elle arriva.

Sydyk est donc *Iou*. C'est le nom même de la Planette qui porte son nom dans les anciens Livres Juifs, tels que le ZOHAR, le BERESITH RABBA, &c.

C'est ce même nom qui devint celui sous lequel Jérusalem fut désignée par les Cananéens. Les Orientaux, livrés au Sabéisme, donnoient à leurs Villes les noms de leurs Dieux ou des Planettes; ainsi Jérusalem en s'apellant *Sedeck*, étoit la Ville de Jupiter.

De-là le nom de ses Princes *Adoni-Sedech* & *Melchi-sedech*, qui signifient, l'un *Seigneur*, l'autre *Roi* de SEDECH.

2°. *CABIRES*.

Que seront les sept Cabires Fils de Sydyk ou du Dieu suprême, si ce n'est les sept Planettes, ou les sept Génies qui président aux Planettes; & qui dirigent par leur moyen, l'Univers.

Ils sont Fils de *Sydyk* ou du Juste, parce qu'il les forma lorsqu'il arrangea cet Univers, aux révolutions duquel président ces Globes célestes.

Cependant on a beaucoup disputé sur le nombre des Cabires, sur l'idée qu'on devoit s'en former: c'est que leur nom n'est qu'une épithète, & qu'on le prenoit pour un nom propre.

On devoit donc se perdre nécessairement, parce qu'il n'étoit plus possible de faire accorder les faits avec cette suposition gratuite.

CABIR étoit l'épithéte consacrée aux Grands Dieux: il y en avoit ainsi nécessairement plusieurs classes.

Nous en trouvons au moins sept dans Sanchoniaton.

On en comptoit quatre à Samothrace.

Les Lacédemoniens en reconnoissoient deux.

Souvent, une seule Divinité portoit ce nom.

VÉNUS s'apelloit CABAR, dans l'Arabie; & Cérès, CABIRA à Thébes en Béotie. Iou étoit apellé du même nom chez les Etrusques, comme le prouve l'Inscription que nous avons raportée plus haut au sujet de Rhéa.

On désignoit donc par-là dans l'Orient ce que l'Occident a apellé les GRANDS DIEUX, & dont il porta le nombre jusqu'à XII. Les XII. Grands Dieux, Protecteurs des XII. Signes ou des XII. Mois.

Vénus ou Astarté s'apella donc avec raison Cabire, de même que Cérès, qu'Iou, que le Soleil.

Lorsqu'on en comptoit deux, CASTOR & POLLUX, l'un mortel, l'autre immortel, l'un aux Enfers, l'autre dans les Cieux, & chacun pendant six mois, c'étoient le Soleil d'Hyver & le Soleil d'Eté.

Si les Cabires étoient Fils d'Iou selon les Grecs, & de Sadyk selon les Phéniciens, ils étoient Fils de Vulcain selon les Egyptiens, comme nous l'aprenons d'HERODOTE. Et en cela, il n'y a de différence que dans le mot. Vulcain, ou le Dieu-Feu, s'apelloit en Egyptien PHTA, c'est-à-dire celui qui dirige *tout*, comme l'a fort bien prouvé JABLONSKY (1). C'est toujours le Dieu suprême.

C'est de ce *Feu* & des VII Cabires que XÉNOCRATES parloit, quand il disoit (2) : » il y a huit Dieux. Un qui est (*Unité* ou) sans parties, & » qui préside à toutes les Etoiles fixes, comme si elles ne formoient qu'un » Tout. Cinq, qui président aux Planettes; le Soleil est le septiéme : & » au huitiéme rang, la Lune. »

CLÉMENT d'Alexandrie en raportant cette opinion de Xénocrates, lui fait dire (3) qu'il y avoit sept Dieux pour les sept Planettes, & que le huitiéme, composé de tout, étoit le Monde.

Ces VIII Dieux étoient représentés dans les peintures Egyptiennes dont parle MARCIEN-CAPELLA. (4)

» On voyoit, dit-il, dans un cercle Solaire un vaisseau avec sept Pi- » lotes, qui étoient freres & parfaitement semblables l'un à l'autre. Et » ce vaisseau étoit rempli d'une lumiere céleste, intarissable, qui se ré- » pandoit dans tout l'Univers.

Cette lumiere céleste qui éclaire l'Univers entier sans s'épuiser jamais & qui est au-dessus du Soleil & de tous les Astres, est le Dieu Suprême, feu & lumiere, auquel on consacra le nombre VIII. *premier Cube & parfait*; qui fut pour les Egyptiens PHTA, que les Grecs rendirent par VULCAIN, que les Phéniciens apellerent ESMUNUS & qui devint ASCLÉPIUS ou Esculape. Aussi Vulcain & Esculape étoient-ils apellés le *Dieu* de *Memphis*, parce qu'on y adoroit le Dieu Suprême sous le nom de PHTA, synonime de ceux de Vulcain & d'Esculape. Ce dernier est apellé par AMMIEN-MARCELLIN (5), le *Dieu de Memphis*, tout comme Vulcain, chez les Anciens.

Voyons comment il dégénéra en un fils de Sydyk, & comment il devint le Dieu de la Médecine.

3°. *ASCLÉPIUS* ou *ESCULAPE.*

L'Histoire de Sydyk & celle des Cabires ne paroît liée à celle de Saturne ou de l'Agriculture, que relativement à Esculape.

Il est cependant difficile d'apercevoir par le peu qu'en dit notre Auteur, sous quel point de vue l'Histoire d'Esculape s'unit à celle de l'Agriculture, quoi-

(1) Panthéon Ægypt. Prolégoménes, p. LX, &c.
(2) CICERON, de nat. Deor. Lib. I. C. 13.
(3) In Protrept.
(4) In Satyric. L. II.
(5) Hist. Liv. XXII.

que ce raport ait paru assez étroit aux Orientaux pour les engager à les réunir comme ils ont fait ici, de même que dans l'Histoire de Cérès & de Proserpine, Histoire également relative à l'Agriculture; & où l'on dit qu'ASCALAPHE, certainement le même qu'ASCLEPIUS, fut cause que Proserpine ne fut pas rendue pour toujours à sa Mere, parce qu'il raporta qu'il lui avoit vu manger dans le Tartare six grains de Grenade.

Cherchons donc quelqu'autre Monument propre à éclaircir cet objet.

En voici un tiré de la vie d'Isidore par DAMASCIUS (6), d'autant plus intéressant, qu'outre qu'il s'acorde avec notre Auteur, il entre dans un plus grand détail.

Ὁ ἐν Βηρυτῷ Ἀσκληπιὸς οὐκ ἔστιν Ἕλλην, οὐδὲ Αἰγύπτιος, ἀλλά τις ἐπιχώριος Φοῖνιξ. Σαδύκῳ γὰρ ἐγένοντο παῖδες, οὓς Διοσκόρους ἑρμηνεύουσι καὶ Καβείρους. Ὄγδοος δὲ ἐγένετο ἐπὶ τούτοις ὁ Ἔσμυνος, ὃν Ἀσκληπιὸν ἑρμηνεύουσιν. Οὗτος κάλλιστος ὢν θέαν, καὶ νεανίας ἰδεῖν ἀξιάγαστος, ἐρώμενος γέγονεν, ὥς φησιν ὁ μῦθος, Ἀστρονόης, θεοῦ Φοινίσσης, μητρὸς θεῶν· εἰωθώς τε κυνηγετεῖν ἐν ταῖσδε ταῖς νάπαις· ἐπειδὴ ἐθεάσατο τὴν θεὸν αὐτὸν ἐκκυνηγετοῦσαν, καὶ φεύγοντα ἐπιδιώκουσαν, καὶ ἤδη καταληψομένην, ἀποτέμνει πελέκει τὴν αὐτὸς αὑτοῦ παιδοσπόρον φύσιν. Ἡ δὲ τῷ πάθει περιαλγήσασα, καὶ Παιᾶνα καλέσασα τὸν νεανίσκον, καὶ τῇ ζῳογόνῳ θέρμῃ ἀναζωπυρήσασα, θεὸν ἐποίησεν, Ἔσμυνον ὑπὸ Φοινίκων ὠνομασμένον, ἐπὶ τῇ θέρμῃ τῆς ζωῆς· οἱ δὲ Ἔσμυνον ὄγδοον ἀξιοῦσιν ἑρμηνεύειν, ὅτι ὄγδοος ἦν τῷ Σαδύκῳ παῖς, ἐν σκότῳ διολυγίῳ πῦρ ἀνάψας.

» ASCLEPIUS ou Esculape, que l'on honore à Béryte, n'est ni Grec ni Egyptien, mais Phénicien : car Sadyc eut des enfans qu'on appella Dioscures ou Cabires : le huitiéme étoit ESMUNUS, c'est-à-dire Esculape. C'étoit un jeune homme d'une si grande beauté, qu'ASTRONOE, Reine de Phénicie, Mere des Dieux, soupira pour lui, s'il faut en croire la Fable. Celui-ci, qui ne prenoit plaisir qu'à tendre des piéges aux animaux des Forêts, s'apercevant que la Déesse lui en tendoit à lui-même, & qu'il ne pouvoit lui échaper par la fuite, il s'*eunuchisa* avec une hache. La Déesse affligée de cet événement, donna à ce jeune homme le titre de *Paian*; & lui rendant sa chaleur vivifiante, elle le mit au rang des Dieux. C'est à cause de cette chaleur vitale, qu'il fut apellé *Esmunus* par les Phéniciens; quoique d'autres estiment que ce fut parce que ce mot signifie huitième, & que ce nom lui fut donné à cause qu'il étoit le huitième fils de Sadyk : c'est lui qui portoit la lumiere au milieu des ténebres ».

Nous avons donc ici un Fragment de Mythologie Phénicienne, précieux par ses détails & par les lumieres qu'il nous donne sur cette portion de l'Antiquité, si peu connue.

DAMASCIUS s'accorde avec PHILON, en disant que Sydyk fut Pere des Dioscures ou des Cabires, & qu'*Esmunus* ou *Asclépius* fut le huitiéme. Il ajoute, qu'il fut apellé Esmunus, soit parce que ce nom signifie huitiéme,

(6) PHOT. Bibl. Cod. CCXLII. p. 1074.

ſoit plutôt à cauſe de la chaleur vitale, ou vivifiante, dont il étoit la ſource, & par laquelle il étoit Dieu; & qu'il portoit la Lumiere ou le Feu, dans les Ténèbres les plus épaiſſes; & qu'il avoit le titre de PAIAN.

Ce titre de PAIAN ou de *Sauveur*, ce Feu qu'il porte dans les ténèbres les plus épaiſſes, cette chaleur vitale par laquelle il eſt Dieu, caractériſent de la maniere la plus parfaite le *Soleil*, ou le Dieu Feu, le Dieu ſuprême dont les Attributs ſe confondirent toujours avec celui du Soleil ſon ſymbole.

Nous venons de voir qu'ils étoient du nombre des Cabires, ou des VIII. Grands Dieux Primitifs du Sabéiſme. Eſmunus étant pris pour le Soleil, étoit donc un des ſept Fils de Sydyk. Étant pris pour l'Être élevé au-deſſus du Soleil ou des ſept Planettes, il étoit un huitiéme Cabire; mais pris mal-à-propos par les Écrivains poſtérieurs pour un Frere des ſept.

Il étoit donc *Eſmunus* ou *Huitiéme*, ſous quelque point de vue qu'on l'enviſageât. Relativement à ſon aſſociation avec les ſept autres, il étoit ESMUNUS, *le Huitiéme*, en le compoſant du mot Oriental SHMAN, qui ſignifie *Huit*, en Egyptien SHMÊN.

Relativement à ſa qualité de Feu vivifiant, il eſt encore ESMUNUS, c'eſt-à-dire, le *Feu* qui *régle* les Saiſons: il eſt alors compoſé du mot Es qui ſignifie *Feu*, & du mot MUN qui ſignifie *éclairer*, *avertir*, & dont vinrent MON la Lune, MINOS le Soleil, MON-*ere*, avertir, &c. ou de l'Oriental מני *Meni* la chaleur vitale, comme l'a ſoupçonné un Savant Anglois (7).

Avec le tems, cet Eſmunus ou Aſclépius fut diſtingué du Soleil lui-même, ou d'Apollon; & comme Fils d'Apollon, il devint le Patron particulier des Aſclépiades ou des Médecins, & le Dieu de la Santé.

Mais comment arriva ce changement? & quelle fut l'origine du nom même d'*Aſclépius*, ou d'*Eſculape*? C'eſt ce qu'il ne ſera pas difficile maintenant de trouver.

Deux Villes d'Egypte portoient le nom d'Eſmunus: l'une eſt l'ACHMIN que les Grecs traduiſirent par le nom de *Panople*, ou Ville du Dieu Pan; l'autre eſt l'ACHMIN, qu'ils rendirent par le nom d'*Hermople*, ou Ville de Mercure.

Voilà donc Eſmunus ou Aſclépius, confondu chez les Grecs avec Mercure. D'où provint cette erreur, ſi ce n'eſt de ce qu'Eſmunus & Mercure étoient peints en Egypte avec un ſymbole commun, qui les fit prendre l'un pour l'autre.

Ce ſymbole étoit la Tête du Chien, qui les diſtinguoit de tous les autres Dieux.

Aſclépius, déſigné par une Tête de Chien, en auroit donc le nom; il ſeroit compoſé des deux mots As ou Es, & CALEB Chien; il ſignifieroit le CHIEN étincelant de lumiere; & il ſeroit la *Canicule*, qui faiſoit l'ouverture de l'année chez les Egyptiens.

---

(7) Le Docteur SWINTON, dans ſa Diſſ. ſur l'Inſcr. de CITIUM, p. 37, &c.

Ici

Ici la Canicule ou Sirius repréſenteroit exactement le huitiéme Cabire, ce Dieu ſuprême qui ſeul préſidoit à toutes les étoiles fixes, indiquées par celle qui eſt la plus brillante, & qui marchoit à leur tête à l'ouverture de l'année Egyptienne.

Bientôt on le peignit avec un Chien à ſes côtés: il devint ainſi un Être adonné à la chaſſe, en même-tems qu'il faiſoit l'ouverture de l'année; ne ſoyons donc pas étonnés qu'on en ait fait un Chaſſeur.

Macrobe (8) peint parfaitement l'idée qu'on avoit d'Eſculape & ſes raports avec le huitiéme Cabire, lorſqu'il dit « qu'il eſt la vertu ſalutaire qui » deſcend du Soleil ſur les corps des Mortels, & qui les ranime ». Alors on pourroit dire, qu'Ascalaphe eſt compoſé des deux mots Orientaux As ou Es, le feu, comme ci-deſſus, & Calaph fraper: auſſi arma-t-on le Soleil d'une Maſſue. Et cette étymologie me plairoit beaucoup plus que la précédente, étant plus naturelle & ſans aucun changement de lettre.

Notre Auteur nous aprend que les Cabires & Eſculape, par l'ordre de Thot ou de Mercure, tranſmirent par leurs écrits le ſouvenir de ces choſes. Ceci s'accorde avec un paſſage que l'on nous a conſervé de Manethon, où cet Hiſtorien dit que Mercure ſe ſervit du ſecours & des conſeils d'Eſculape, pour tracer ſur des colonnes ſes découvertes, & les principes des Sciences; mais la diſcuſſion de cet objet ſera mieux placée dans l'Hiſtoire de Mercure, qui ſuit celle-ci.

§. 3.

PONTUS, TYPHON, NERÉE, SIDON.

« Dans le même tems, ajoute notre Auteur, vivoient Pontus, Typhon » & Nerée Pere de Pontus, qui le fut lui-même de Poseidon (*Neptune*) » & de Sidon. Celle-ci dont la voix étoit admirable, inventa le chant des » Odes.

1° *PONTUS.*

Cette Généalogie paroît hiſtorique: rien de plus allégorique cependant. Ceux qui ont quelque teinture de la Fable, ſavent que Nerée, Neptune & Pontus, furent toujours regardés comme des Dieux Marins.

Pontus eſt un mot qui ſignifie Mer: de-là le Pont-*Euxin* ou Mer noire, & l'*Hellés*-Pont, ou mer d'Hellé; mais ce mot n'étoit qu'une épithéte qui ſignifioit *vaſte*, *immenſe*. C'eſt le Primitif Pot, immenſe, ſublime, vénérable, qui étant naſalé ſe prononce Pont. Les Grecs ne le naſaloient que dans la racine, tandis qu'il redevenoit ſimple dans tous ſes compoſés. Auſſi diſoient-ils:

(8) Sat. Lib. I. C. 20.

Pot-Amos, pour dire un Fleuve, c'est-à-dire une grande-eau.

Pot-Nios vénérable, c'est-à-dire un Être immense, sublime, élevé par-dessus tout.

Ce mot fut de toutes les Langues Celtiques : les Latins en firent leur mot, Pontifex ; *Pontife* ; dont on n'avoit pu trouver l'origine ; & qui ne désigne pas, comme on l'a cru, un *Faiseur de Ponts* ; mais *celui qui remplit des fonctions augustes & vénérables*.

Notre mot *Pont*, vint de la même source. Qu'est en effet un Pont, si ce n'est un chemin exhaussé sur les eaux ?

Ce n'est donc pas dans notre mot ordinaire un *Pont*, mais dans la signification générique de cette Racine, qu'il faut chercher l'origine de tous les noms propres qui en sont formés.

2°. *NERÉE*.

On s'est donné beaucoup de peine pour découvrir l'origine du mot Nérée (9) ; mais c'est un mot Oriental qui désigne une eau courante, & qui devient le nom d'un grand nombre de Fleuves & de Ruisseaux : tels que le *Nar* en Italie, & le *Nairet* du Mont Pila dans le Lyonnois. C'est aussi un mot Grec, Naros, & Nêros signifiant dans cette Langue, *coulant*, *liquide*.

Hésiode parle de Nerée dans la Théogonie : il en fait le fils aîné de Pontus : il ajoute qu'on le peignoit sous la figure d'un vieillard, parce qu'il étoit toujours juste & moderé dans ses jugemens, toujours vrai, & ennemi du mensonge & de toute espéce de déguisement & de fard.

> ΝΗΡΕΑ τ' ἀψευδέα καὶ ἀληθέα γείνατο Πόντος,
> Πρεσβύτατον παίδων· αὐτὰρ καλέουσι γέροντα
> Οὕνεκα νημερτής τε καὶ ἤπιος· οὐδὲ θεμιστέων
> Λήθεται, ἀλλὰ δίκαια καὶ ἤπια δήνεα οἶδεν.
>
> Théog. v. 233 & suiv.

Les Anciens ont été fort en peine des motifs qui avoient engagé les premiers Poëtes à peindre Nérée de cette maniere. Un Scholiaste d'Hésiode (10) s'imagina qu'on avoit voulu dire par-là que les Gens de mer ayant toujours la mort peinte devant les yeux, en apprenoient à être justes & doux. Nos Modernes se sont moqués avec raison du bon Scholiaste : mais ils n'ont pas mieux rencontré, lorsqu'ils ont vu l'origine de ce portrait, dans le raport du nom de Nerée avec des mots Orientaux qui signifient avoir de l'intelligence, être sage.

C'est ainsi que ceux qui n'ont suivi que les lueurs de leur esprit dans l'explication des Fables, abandonnant le sens que leur présentoit la Nature &

(9) Voyez le Clerc, notes sur la Théogonie d'Hésiod.

(10) Jean, Diacre.

les besoins qui seuls conduisoient les hommes, se sont sans cesse égarés dans leurs conjectures.

Nérée est l'eau: & l'eau ne fut-elle pas dans tous les tems un miroir fidelle & vrai ? un Juge ennemi de tout fard & de tout déguisement ? C'est dans ce miroir que les Bergeres contemploient leurs graces ingénues, & qu'elles ornoient leurs têtes de fleurs, lorsqu'elles se préparoient à quelque Fête solemnelle, ou à briller dans quelque danse. C'est ce que savoient très-bien les premiers qui composerent des Vers : ce que savoit encore très-bien HESIODE, lorsqu'il fit ce charmant Tableau, devenu froid & sans vie, dès qu'on en eut perdu l'objet de vue; & ce que les Critiques auroient aperçu s'ils s'étoient rapellés l'expression de Miroir des eaux, *speculum lympharum*, que leur avoit offert dans leur jeunesse l'ingénieux Fabuliste Latin.

3°. *TYPHON.*

TYPHON joue un grand rôle dans la Mythologie Egyptienne : c'est l'ennemi d'Osiris, c'est l'Hyver, c'est le mauvais Génie, c'est la Tempête & le Tourbillon; en un mot tout ce qui est mauvais & nuisible. Ici, c'est la Mer, parce que les Egyptiens qui haïssoient la Mer, l'appelloient TYPHON, c'est-à-dire l'Élément funeste & mauvais, ennemi de l'Agriculture : & par la même raison ils peignoient Typhon sous l'emblême de l'Hippopotame & du Crocodile, habitans des Eaux.

4°. *POSEIDON ou NEPTUNE.*

Selon les Phéniciens, Neptune fut Fils de PONT ou de la Mer. Leur Mythologie n'est donc pas exactement la même que celle des Grecs : nouvelle preuve que notre fragment est d'origine Phénicienne, & que ce n'est pas une simple supposition de Philon : il n'eût pas imaginé une Mythologie qui n'eût été ni Grecque ni Phénicienne. Neptune s'apelle en Grec *Posidôn* : ce nom est composé de celui de SIDON, qui se prononçoit SEIDON, d'où vient le nom moderne de cette Ville *Saïd*. C'est le même que le nom de BETH-SAÏDA, Ville de la Palestine sur un Lac. Ce nom vient de SEID, qui signifie Pêche : SIDON signifie donc *Pêcherie*, endroit propre à la pêche. BETHSAIDA est *maison de Pêche*. Poseidon, signifie donc *la grande Pêcherie*, étant composé de POT & de SAID.

NEPTUNE fut également bien nommé : ce nom est la réunion de deux mots primitifs; 1°. NEP qui signifie *étendue d'eau*, mot resté dans le François NAPPE, relatif aux eaux, comme lorsqu'on dit, une belle Nappe d'eau, & qui forma le Grec *nipô* au futur second, & NIPTO au présent, qui signifie laver : *nipho* & *neipho* laver, *niphas* neige, *napthê*, bitume liquide, napthe : 2°. de TUN ou DUN élevé, profond.

Étymologie qu'a très-bien vue un Savant Moderne (1).

Tous les noms réunis ici ne sont donc que différentes épithétes de la Mer & des Eaux.

5°. SIDON.

Il n'est pas étonnant non plus qu'on ait fait de SIDON la fille de Pontus. Toutes les Villes Maritimes sont filles de la Mer : sur-tout celles qui ne seroient rien sans la Mer, comme Sidon. Mais pourquoi lui attribue-t-on une voix admirable & l'invention de l'Ode? Peut-être parce l'Ode fut en effet inventée à Sidon : des Villes aussi florissantes sont remplies de beaux esprits, de Poëtes, de Spectacles ; ce n'est que dans leur sein que peuvent fleurir les beaux Arts. On sait d'ailleurs à quel point les Phéniciens cultivoient les Lettres, preuve de l'aisance & de la prospérité dont ils jouissoient.

§. 6.

BAALTIS, les CABIRES, les AGROTES, &c.

» Après ces choses, Saturne donna la Ville de Byblos à la Déesse Baaltis » ou Dioné, & Béryte à POSEIDON ou *Neptune*, aux Cabires ou aux *Grands*, » aux Agrotes ou *Campagnards* & aux *Pêcheurs* qui consacrent à Béryth les » restes de Pontus ». L'Auteur avoit dit plus haut » que Saturne ayant fait » entourer son habitation d'un mur, fonda Byblos la premiere Ville qu'il y » ait eu en Phénicie.

Byblos & Béryte étoient deux Villes Maritimes & très-florissantes, dont nous ferons un article à part pour ne pas charger celui-ci : elles furent consacrées naturellement à *Dioné* ou à l'Abondance, & à *Neptune* ou au Commerce Maritime & à la Navigation. Et l'on y consacra les restes de Pontus, c'est-à-dire cette portion de richesses que la Mer fournit, & que les Pêcheurs réservent pour les Habitans du Pays.

C'est le fruit des travaux de Cronus ou Saturne, parce que sans Agriculture il n'y auroit ni Villes, ni Ports, ni Abondance, ni Navigation, ni Commerce : les hommes seroient aussi peu nombreux, & aussi épars sur la Terre que les animaux des bois.

§. 7.

Navigations des Descendans des Dioscures.

Ce que nous venons de dire nous donne la clé de ce que notre Auteur a aporté plus haut, que » dans ce tems-là les Descendans des Dioscures

(1) M. l'Abbé BERGIER dans son Origine des Dieux du Paganisme, Tom. II. p. 26.

ayant construit des radeaux & des Vaisseaux, se mirent en mer : & qu'ayant été jettés sur le rivage sous le Mont Cassius, ils y éleverent un Temple.

Cet article qui semble n'avoir aucun raport avec l'Histoire de Saturne, & qui ne paroît mis ici que pour conserver le souvenir d'un simple fait historique, est cependant intimément lié avec l'Allégorie que nous expliquons, & trop intéressant pour être omis.

Les Dioscures ou les Cabires, (car ce sont les mêmes Personnages sous deux noms différens,) ne sont autres que les grands Propriétaires, les Maîtres de la Terre, les Fils du Soleil ou du Ciel dans le style allégorique. Ce ne sont pas eux qui s'embarquent; mais leurs Descendans, les Êtres auxquels ils ont donné naissance. Mais quels sont les Êtres qui naissent des grandes Propriétés, si ce n'est ceux qui construisent des radeaux, des Vaisseaux & qui les chargeant des Productions fournies par les grands Propriétaires, en font un objet de Commerce, & les vont échanger, troquer, vendre, débiter dans les pays lointains, & subsistent eux-mêmes par ces moyens ?

Ces premiers Navigateurs sont jettés sur les rivages que domine le Mont Cassius; & ils y élevent un Temple.

Cette anecdote, qui semble elle-même jettée ici comme par hazard, est de la plus grande vérité, & peint admirablement les Tems anciens.

Le Mont Cassius est entre la Phénicie & l'Egypte. C'étoit donc un lieu heureusement situé pour y ouvrir le plus grand Commerce entre la Phénicie & l'Egypte, entre l'Asie & l'Afrique. Nos Navigateurs durent donc en faire le but de leurs voyages.

Ils y éleverent un Temple : c'est encore dans le Costume. Sur les Frontieres de deux ou plusieurs Peuples, on choisissoit le lieu le plus favorable pour le Commerce : il devenoit comme la Capitale, le point d'union, le centre de tous ces Peuples : là, étoit toujours un Temple consacré à la Divinité Tutélaire du lieu; là, dans les tems marqués chaque année, & qui tomboit toujours au tems de la Fête du Dieu, se rassembloient tous ces Peuples pour leur Commerce : c'étoit tout à la fois un tems de Foire, de Pélerinage, de fête & de danses : les Marchands trafiquoient, les dévots alloient au Temple, la Jeunesse dansoit, toutes les denrées se vendoient bien, & chacun s'en alloit gai, dispos & content. Telles sont encore nos Foires & nos Pélerinages : jusqu'aux Fêtes des Paroisses toujours unies au Commerce, & accompagnées de quelque Foire, grande ou petite. Ces choses sont & seront de tous les tems, parce qu'elles tiennent aux premiers besoins & à la Nature Humaine. Ces lieux furent toujours privilégiés & à l'abri de toute insulte, de toute attaque, de toute visite, parce qu'ils ne pouvoient se soutenir que par ce moyen.

L'on ne va que là où l'on ne craint rien, & le commerce fuit tout lieu où il seroit gêné ou violenté. De-là les franchises de toutes les Églises & de tous les lieux sacrés, parce qu'ils furent toujours destinés à assembler & à réunir les hommes.

L'utilité en étoit encore bien plus sensible dans ces premiers Tems, & sur-tout dans ces Contrées où l'on avoit infiniment moins de ressources pour le Commerce qu'aujourd'hui, & où les Lieux consacrés pour cela étoient moins nombreux.

N'omettons pas que le Temple du Mont Cassius fut très-célébre dans l'Antiquité : qu'il étoit consacré au Dieu suprême, apellé par les Latins Iov Cassius : & qu'il tenoit dans sa main une Grenade pour marquer qu'il étoit le Dieu Tutélaire de l'Agriculture, source des Empires & de la Population.

Ajoutons qu'au pied de ce Temple, s'éleva une Ville considérable, bâtie sur le bord de la Mer, & qui servoit de port au Temple & aux Habitans de la Montagne.

Au Nord de la Phénicie, est une autre Montagne près de Séleucie, & au pied de laquelle passoit l'Orontes, qui s'apella aussi Cassius, & sur laquelle étoit également un Temple consacré à Iov-Cassius. Il avoit donc été élevé entre la Phénicie & la Syrie, par la même raison que celui dont nous venons de parler entre cette même Phénicie & l'Egypte : un pareil point de réunion n'étoit pas moins nécessaire au nord de la Phénicie qu'au midi.

En tirant l'étymologie de ce nom du mot Oriental קץ Qats, qui signifie *terme*, *borne*, la situation de ces Montagnes est rendue exactement, de même que leurs effets, & s'assortit au mieux avec tout ce que nous venons de dire.

ARTICLE VIII.

§. I.

Détrônement et Mutilation d'Uranus.

Récit de Sanchoniaton & d'Hésiode à ce sujet.

Nous voici parvenus enfin au dénouement de cette longue Histoire, à l'action la plus dénaturée de Saturne, bien propre à le rendre odieux, & qu'on n'eût dû raconter qu'avec horreur, qu'on chante cependant comme digne d'une gloire éternelle, & qui éleve Saturne au rang des Dieux. Faits inexplicables, s'il faut prendre ceci au pied de la lettre : mais vrais & à leur place, dès que l'on considére cette derniere marque de cruauté de Saturne sous un point de vue allégorique, qui la lie avec toutes les autres portions de son Histoire, & qui en fait la clé de tout ce qui a Saturne pour objet.

« Saturne, dit notre Auteur, tend des embûches à son Pere la 32^e^ année

» de son régne, dans des lieux entrecoupés : & s'étant rendu maître de sa
» Personne, il le prive des marques de son sexe ; c'étoit près des Fontaines
» & des Rivieres. Quand Uranus eût rendu l'ame, il fut déifié : son sang se
» mêla avec les eaux des Fontaines & des Rivieres : & encore aujourd'hui,
» l'on en montre la place.

HÉSIODE dans sa Théogonie (1) chante la même catastrophe ; mais dans un plus grand détail, & en l'assortissant à la Mythologie Grecque.

Après avoir dit comme nous l'avons vû, que Rhéa avoit armé Saturne de la faulx meurtriere, il ajoute :

» Bientôt arrive le Grand Uranus, menant la Nuit à sa suite : déja il em-
» brasse Ghé : son Fils sort aussi tôt du lieu où il s'étoit mis en embuscade ;
» & prenant sa grande faulx longue & affilée, il tranche la virilité de son
» Pere : il la jette en arriere.

» Ce n'est pas sans fruit qu'elle s'échape : Ghé reçoit dans son sein, toutes
» les gouttes qui en distillent ; la révolution de l'année en fait naître les vail-
» lantes Érynnides, les redoutables Géans aux armes brillantes & aux
» grandes lances, & les Nymphes MELIADES.

« Cependant cette portion d'Uranus tombe dans la Mer agitée : long-
» tems elle flotte sur les eaux : de ce Corps immortel se forme une écume
» brillante : les flots la portent à Cythere, & de-là dans la terre de Chypre,
» qu'environnent les Eaux. Alors la plus belle des Divinités sort de cette
» écume, & l'on voit par-tout la verdure naître sous ses pas. Les Dieux s'ac-
» cordent à l'apeller APHRODITE, la Déesse née des eaux écumantes,
» CYTHERÉE couronnée de fleurs, la beauté Cyprienne parce que c'est-là
» où elle vit le jour, l'Amante de la fécondité parce qu'elle naquit de ses
» sources.

Les Dieux l'admirent aussi dans leur Assemblée immortelle, & avec elle
» l'Amour & Cupidon qui marchent à sa suite.

» Depuis ce tems, elle est toujours honorée par les Dieux & par les Hom-
» mes. Elle préside aux conversations des Amans, aux ris, aux jeux, à la
» volupté séduisante, aux Amours & aux Graces.

2.

Preuves que ce récit est allégorique.

Nous avons dans ce récit d'Hésiode deux faits à discuter ; le premier qui lui est commun avec notre Auteur : le second né de celui-là ; mais devenu beaucoup plus intéressant entre les mains des Grecs : ce qui confirme l'opinion que Sanchoniaton est antérieur de beaucoup, même à Hésiode.

La naissance de Vénus est certainement une Allégorie : mais liée étroitement avec la mutilation d'Uranus, celle-ci ne seroit-elle pas elle-même une allégorie ? Auroit-on sans cela pensé à unir une idée aussi agréable à un parricide avec lequel elle n'auroit rien eu de commun ?

Mais afin qu'on puisse nous suivre plus aisément dans l'explication que nous en donnerons, & qu'on ne puisse douter que ce ne soit réellement une allégorie, & une allégorie liée intimément avec l'Agriculture ou avec Saturne, ne la séparons point du reste de la Mythologie : c'est de cet ensemble que doit naître la lumiere propre à dissiper ces ténébres.

Ce n'est pas l'Histoire de deux Particuliers ou de deux Rois qu'on chercha à célébrer, en chantant la maniere dont Saturne avoit fait perdre à Uranus les marques de son sexe; & ce ne fut pas un fait historique, qu'on eut dessein d'apprendre aux hommes, en ajoutant que les Eaux des Fontaines & des Rivieres en avoient été fécondées : c'étoient des objets physiques, dont on vouloit conserver la mémoire ; & qui étant communs à tous les Peuples agricoles, sont racontés chez tous par des allégories de la même nature : les noms seuls sont changés.

Passons-nous en Egypte? Osiris y éprouve de la part de Typhon les mêmes traitemens, qu'Uranus de la part de Saturne : & ce qu'il perd tombe également dans les eaux; Isis ne le retrouve plus, il est mangé par les Poissons : & cet événement devient le sujet d'une Fête solemnelle.

Nous transportons-nous en Syrie? Vénus y pleure Adonis : il est mort, blessé par un sanglier, dont les dents cruelles ont atteint en lui les sources de la vie.

En Phrygie, le même spectacle s'offre à nous. Cybéle y déplore la fureur d'Attys, de son cher Attys qui n'a pas eu plus de compassion pour lui-même, que le vilain sanglier qui tua Adonis n'en eut pour cet Amant de Vénus, & qu'Osiris n'en éprouva de la part du barbare Typhon.

Ce ne sont même que des Hommes aussi malheureux qu'Attys, qu'Uranus, qu'Osiris, qui peuvent être les Prêtres de Cybéle.

A Rome où cette coutume Asiatique n'avoit pû s'introduire, des Femmes seules avoient le privilége de voir la Déesse : rien du sexe oposé, ne pouvoit paroître en sa présence, pas même en Tableau.

Dans ces récits postérieurs, les traits à la vérité, sont adoucis, ce n'est plus Ghé qui fait maltraiter à ce point Uranus par son propre Fils : mais c'est toujours une Déesse qui n'a plus de mari réel, & qui dans sa douleur ne veut plus voir des Personnes capables d'en renouveller l'amertume.

Il n'est pas jusqu'aux Grecs, qui ne veulent avoir une Rhéa aussi infortunée que les autres, & de leur façon : & ils font pour cet effet traiter son mari Saturne, de la même maniere par son fils Jupiter.

Ces raports ne sont point formés par le hazard : ils ne peignent point non plus des aventures réelles : c'est une allégorie, répétée par-tout; mais toujours avec quelque circonstance de plus ou de moins, & sous des noms différens, par cela même que ce n'est qu'une allégorie.

Ne soyons pas surpris qu'elle soit commune à tous ces Peuples, & qu'elle ne s'étende pas plus loin; cette Allégorie est essentielle à Saturne, c'est-à-dire à l'Agriculture ; elle aura donc été adoptée par tous les Peuples agricoles,

coles ; & elle ne se sera pas étendue à d'autres. Une même vérité n'est cachée sous toutes ces Fables, que pour les Peuples qui jouissent des effets de cet Art.

3. *Explication de l'Allégorie qui y est renfermée.*

Est-elle difficile à trouver, cette vérité ? Ne naît-elle pas de l'ensemble que nous venons de parcourir ? Et peut-elle être mieux caractérisée que par ces Eaux fécondées aux dépens d'Uranus, d'Osiris, d'Adonis & de tous les autres qui éprouvent le même sort, & par la naissance de la Déesse de la Fécondité qui sort elle-même du sein de ces Eaux ?

L'on chante ici les heureux effets de l'Agriculture : par elle la Terre, Ghé, Cybéle, Isis, ou de tel autre nom qu'on voudra l'apeller, semée, arrosée, cultivée, moissonnée par l'Agriculteur ou par Saturne, est devenue en quelque sorte son Épouse ; il a ravi au Ciel l'Empire qu'il possédoit sur elle, tandis qu'elle ne produisoit que par son secours. Mais Uranus n'est pas seulement privé de son Empire : il perd encore ces forces par lesquelles il fécondoit cette Terre, puisque c'étoit son Empire même.

C'est dans les Eaux que tombent ces symboles de sa puissance : ce sont les Eaux qui se teignent du sang d'Uranus, d'Adonis, d'Osiris, &c. puisque l'Homme ne peut rendre la Terre féconde sans le secours des Eaux ; & que ces eaux ne tirent pas même de lui leur fécondité : c'est à la Nature qu'elles la doivent ; & si elles deviennent fécondes entre les mains de l'Agriculteur, ce n'est qu'autant qu'il les a mises en état de recevoir l'influence des Cieux : qu'il a dépouillé en quelque sorte ceux-ci de toute leur vertu, pour la faire passer dans ces eaux ; & faire raporter à la Terre des fruits qu'elle n'eût point produits sans cet artifice.

Telle est donc l'origine de toutes ces Fables, calquées sur le même modèle, & en aparence si barbares ; elles aprenoient à l'Homme, que quoiqu'il eût inventé l'Agriculture, le plus excellent des Arts, cet Art source des Empires & des Sciences, il n'en devoit point le succès à lui-même : qu'il n'en étoit qu'un Agent étranger : que le succès dépendoit des influences du Ciel sur la Terre, par le moyen des Eaux propres à la féconder.

Ce n'est donc pas sans raison que l'on place ces événemens sur les bords des Fontaines & des Fleuves ; & c'est avec autant de raison, que l'on fait naître du sein des Eaux, Vénus, la Déesse brillante de la fécondité.

L'Eau fut en effet chez les Anciens le premier Principe des Êtres physiques : mais lorsqu'on fait dire à ces Anciens qu'elle est le premier Principe, dans le sens absolu, la seule Cause de ce qui existe, le Créateur même, on leur prête une extravagance à laquelle ils ne penserent jamais : on les calomnie dans toute l'étendue du terme.

Mais disons un mot de Vénus.

§. 2.

Naissance & Triomphe de VENUS.

Elle n'est donc point honteuse, la naissance de Vénus ; & l'on ne pouvoit célébrer d'une maniere plus agréable, les heureux effets de la culture de la Terre. Aussi Vénus fut apellée Aphrodite : non du Grec ΑΦΡΩ Aphrô, écume, explication qui fut une suite de l'allégorie ; mais du primitif Phri פרה qui signifie *Production*, *Fécondité* : & d'où naquirent des familles immenses dans toutes Langues : d'où vinrent chez les Grecs ΦΕΡΩ, *Pherô*, φέρω, Phoros, &c. Chez les Latins *fero*, *ferax*, *fertilis*, *fructus*, *fruor*, &c. En François, *Frai* & *frayer* ; mots qui se disent des Poissons, &c. tous relatifs à la fécondité & aux productions.

De-là se forma encore le nom que les Grecs donnerent au charmant Oiseau de Vénus. La Colombe s'apelloit chez eux Peristera : ôtez la double terminaison *Ter-a* dont la premiere est commune à un si grand nombre de mots, reste Peris venant de Phéri, & qui signifie *Fécond* ; nom si convenable à la Colombe, & qui peint si bien les qualités qui la firent choisir avec tant de raison, pour le symbole de la Mere des Amours.

Enfin Vénus ne naît, que lorsque Saturne a établi l'Agriculture, lorsqu'il a ravi au Ciel l'Empire qu'il exerçoit lui seul sur la Terre. Car ce n'est que du moment où les Hommes cultivent la Terre, que Vénus préside aux productions de la Nature entiere ; que les subsistances naquirent de toutes parts ; que l'abondance fut connue des Mortels ; qu'ils goûterent dans toute son étendue la douceur d'être Maris & Peres, & d'avoir des Propriétés ; que le Mariage & une Famille nombreuse furent des biens réels, & que l'on put jouir de la vie. La Terre put alors, & alors seulement, se couvrir d'Etres raisonnables, capables de sentir le prix de l'existence ; & tout prenant une nouvelle face, il sembla que la Terre avoit été engourdie jusques dans ce moment : que ses principes de fécondité, jusqu'alors renfermés dans son sein, ne faisoient que se déveloper : qu'en un mot, Vénus, les Amours & les Graces n'existoient que de cet instant. Et pouvoit-on imaginer un Tableau qui peignît plus vivement la différence extrême que l'on apercevoit entre ces deux Epoques ? Mais veut-on en sentir la beauté & l'énergie ? il faut le remettre en place, & le voir sous son vrai jour : seule maniere de lire la Fable, & de pénétrer dans l'Antiquité.

§. 3.

L'AMOUR & CUPIDON.

C'est par la même raison, que l'on associe toujours Vénus avec l'Amour.

& Cupidon. Mais ces deux Personnages allégoriques ne sont pas de l'invention des Grecs : nous les trouvons dans notre Auteur, comme Fils de Saturne, ou de l'Agriculture : & cela est vrai.

§. 4.

Etats dont dispose Saturne.

Notre Auteur nous assure que Saturne donna l'Attique à sa fille ATHENÉ ou Minerve ; & l'Egypte à MERCURE.

Nous aprenons donc d'ici que les Athéniens adoroient Minerve ; & les Egyptiens, Thot ou Mercure, par des raisons relatives à l'Agriculture ; ce que l'on ne savoit pas, & qui servira de confirmation à tout ce que nous avons dit jusqu'ici.

Personne n'ignore que Minerve, Déesse des Arts, étoit la Patrone des Athéniens & de l'Olivier : & que l'Attique étoit un Pays stérile, & où l'on ne cultivoit en quelque sorte que l'Olivier.

Personne n'ignore encore que l'Egypte, Pays très-fertile & très-cultivé, attribuoit à Mercure toutes ses connoissances, & sur-tout celles relatives aux Terres, à leurs mesures & à leurs divisions.

Mais pourquoi notre Auteur attribue-t-il ce partage à Saturne ?

Celui-ci avoit-il regné en effet sur l'Attique & sur l'Egypte ?

Non sans doute : ceci n'est vrai qu'allégoriquement : mais dans ce sens, il est très-vrai & très-instructif.

Si une Déesse est Patrone d'Athènes, tandis qu'un Dieu est Patron de Memphis ; & si les Arts sont cultivés à Athènes, tandis que l'Agriculture domine en Egypte ; tout ceci est l'effet de la Nature : les hommes n'y ont rien mis du leur ; ils n'ont fait que se conformer aux loix éternelles & immuables de l'Ordre.

L'Egypte, Pays de plaine & du sol le plus fertile, devint un Pays d'Agriculteurs ; & ceux-ci livrés à des travaux pénibles, prirent un Dieu pour leur Patron.

L'Attique, Pays montagneux & du sol le plus ingrat & le plus stérile, devint un pays d'Artistes, de Fabriquans, de Cultivateurs d'Oliviers, de vendeurs d'huile ; ces Arts bien différens de celui du labourage, n'exigeant qu'une vie sédentaire & intérieure, se faisant non au-dehors, & aux ardeurs du soleil, mais au dedans, mais dans le ménage, district de la Femme, de la Mere de Famille, de la Dame du Logis, furent mis sous la protection d'une Déesse, & cette Déesse fut la Lune, l'ATHENÉ des Grecs, la MINERVE des Latins.

Cette distinction si naturelle & attribuée à Saturne par les Phéniciens, prouve la différence singuliere que ces Peuples mettoient entre l'Agriculture

le vrai Art productif, l'art Egyptien, & de tout grand Empire ; & les Arts qui consistent à mettre en œuvre les matières premieres fournies par l'Agriculture ; Arts qui ne sont point productifs, qu'on a apellés avec raison dans ces derniers tems *Arts stériles*, & qu'on apella symboliquement dans l'Antiquité, *Arts de l'Attique*, Pays un des moins productifs de l'Antiquité, & un des plus stériles.

Et cependant, ils sont sous la direction de la Fille de Saturne, parce que sans l'Agriculture les Arts ne seroient rien, puisqu'il seroit impossible qu'il existât des Artistes, là où ils n'auroient aucun moyen de se procurer leur subsistance, en échange de leurs Fabriques & de leurs inventions : sans les Arts l'Agriculture subsistera, puisqu'elle aura toujours le nécessaire, tandis que sans l'Agriculture les Arts seront morts & sans vie.

Ces vérités sont d'une si grande évidence & si naturelles, qu'il est aussi peu surprenant de les voir enseignées par l'Antiquité, qu'il étoit surprenant de voir qu'on ait hésité un instant de les admettre dans ce siécle Philosophe.

ARTICLE IX.

SATURNE, URANUS, &c. PEINTS *par* THOT.

Diverses manieres dont on a traduit cet article.

SANCHONIATON nous aprend que Thot peignit *Saturne*, *Uranus*, *Dagon* ; & qu'il inventa divers caractères. Mais comme on ne s'étoit formé aucune idée juste de ce fragment, on pouvoit encore moins réussir à entendre le passage dont il s'agit ; ne soyons donc pas étonnés qu'aucun de ceux qui l'ont traduit, n'ait pû le faire d'une maniere intelligible. « Thot, disent les Auteurs de l'Histoire Universelle, » ayant auparavant représenté Uranus, » forma des images des Dieux Cronus & Dagon ; & fit les caractères sacrés » des autres Elémens. » Selon M. Fourmont, « Thot imitant Uranus, avoit » tiré les portraits des Dieux, de Cronus, de Dagon & des autres, pour en » faire les caractères sacrés des Lettres. » Et selon Cumberland, » Thot » ayant auparavant imité ou représenté Uranus, peignit les visages des » Dieux Cronus & Dagon, & forma les caractères sacrés des autres » Elémens. »

Ces Traductions sont aussi obscures les unes que les autres. Qu'est-ce que cette imitation d'Uranus ? Thot avoit-il imité ses actions, ou l'avoit-il déja peint, comme il peignit ensuite Cronus, Dagon & les autres Dieux ? Qu'est-ce que cette peinture des Dieux ? Quel sens doit-on attacher à ces caractères sacrés des Elémens ou des Lettres ?

L'on sent très-bien qu'on ne pouvoit faire mieux, sans avoir comparé ce passage avec l'Histoire entiere de Thot. Mais cette Histoire elle-même est si embrouillée, elle a été si peu éclaircie, elle tient si fort à tout l'ensemble de l'Histoire d'Uranus & de Saturne jusqu'à nous si obscure, qu'il étoit impossible de la développer.

2. *Son vrai sens.*

Le point de vue absolument nouveau sous lequel nous envisageons la Fable, devra tout éclaircir au contraire, s'il est juste : & tout ce que nous avons dit jusqu à présent sur ce Fragment en particulier, sur Uranus & sur Saturne, comparé avec l'ensemble de l'Histoire de Thot, doit ne plus laisser d'embarras sur celle-ci, si nous sommes dans le bon chemin. C'est aussi ce que l'on éprouvera, nous osons le dire, lorsqu'on fera la comparaison de notre explication de Saturne ou de l'Agriculteur avec l'Histoire de Thot, qui suivra celle-ci. L'on verra, que faites l'une pour l'autre; elles se soutiennent mutuellement; & que ce fut avec raison; que les Anciens représenterent Thot comme le Conseiller & le Sécretaire de Saturne.

L'Agriculteur ne peut rien sans l'observation des Astres & des Saisons : il faut qu'il recoure sans cesse au Calendrier ou à son Almanach, pour diriger toutes ses Opérations : mais qui lui fournit cet Almanach, ce Calendrier, ces Observations, si ce n'est Thot ou *Saturne*, c'est-à-dire l'Homme aux Signes ?

Thot en un mot, est l'Astronome, comme Saturne est l'Agriculteur; & c'est en faveur de ce dernier, que le premier *imite* à la lettre *Uranus* ou le Ciel, c'est-à-dire, qu'il peint les Constellations, & qu'il rend sensibles leurs révolutions. C'est encore au pied de la lettre, qu'il *peint Saturne & Dagon*, ou qu'il classe toutes les opérations du labourage & des champs, relativement aux Tems & aux Saisons.

Ainsi *Thot & Saturne* sont inséparables dans l'Allégorie, parce qu'ils le sont dans le fait, & que l'Allégorie eût été incomplette & inexacte sans cette réunion.

Enfin, ces caractères tracés par Thot, sont des caractères sacrés, parce qu'ils servent à la perfection de l'Agriculture, source sacrée & respectable des Peuples & des Empires.

Parce qu'ils furent gravés dès les premiers Tems sur les murs des Temples, seuls points de réunion des premiers Peuples Agricoles, comme ils le sont encore aujourd'hui pour les Campagnes.

Parce qu'ils furent toujours associés avec les Fêtes solemnelles & le culte divin, établis pour l'homme agricole.

Telle est l'explication simple & vraie d'un passage, qui sans cela, seroit inintelligible : mais dont la vérité se fera mieux sentir, après qu'on aura lû le dévelopement de l'Allégorie renfermée dans l'Histoire de Thot.

3. *Comment Thot peignit Saturne.*

Notre Auteur ajoute que Thot ou Mercure peignit Saturne avec quatre yeux & quatre aîles : que des quatre yeux, deux étoient alternativement ouverts & deux fermés ; & qu'il avoit de même alternativement deux aîles déployées & deux en repos ; pour marquer, dit-il, qu'il veilloit en dormant, & qu'il dormoit en veillant. C'étoit dire que le Laboureur a besoin d'être toujours sur pied, de ne se reposer jamais, & de mettre tous les instans à profit, s'il veut réussir dans ses projets.

Ceci peut encore signifier, que l'Agriculture est un mêlange continuel de biens, dont les uns naissent & les autres périssent dans le même tems.

Thot peignit encore Saturne avec deux aîles à la tête, pour marquer, dit-on ici, son intelligence & sa sensibilité : vertus essentielles aux Nations agricoles, & par lesquelles elles s'élevent si fort au dessus de celles qui ne le sont pas, si l'on peut donner le nom de Nations à de foibles Peuplades qui ne tiennent à rien.

ARTICLE X.

L'Antiquité elle-même regarda Saturne, 1°. comme l'Inventeur de l'Agriculture.

Nous ne nous sommes donc pas trompés. L'Histoire de Saturne n'est qu'une allégorie relative à l'invention de l'Agriculture ; cette Histoire, indéfinissable sans cette explication, devient par ce moyen aussi intéressante qu'ingénieuse ; & aucun trait dans son ensemble, qui ne s'accorde parfaitement avec tous les autres ; tandis que sans elle il est impossible de les concilier.

Ce qui acheve d'ôter tout doute à ce sujet, c'est que l'Antiquité entiere a toujours représenté Saturne comme l'Inventeur de l'Agriculture : son Histoire doit donc être relative à ce fait ; & dès qu'étant prise allégoriquement, elle s'ajuste à tout, il ne doit plus rester d'incertitude.

Rien de plus aisé à prouver, que ce que j'attribue ici à l'Antiquité : c'est une vérité si sensible, que l'Abbé Banier lui-même n'a pû s'empêcher d'en convenir.

» On peignoit généralement, dit-il, Saturne vieux & courbé, tenant une » faux à la main, pour marquer qu'il présidoit à l'Agriculture qu'il avoit en» seignée aux Latins. » (1)

(1) Myth. T. III. in-12. p. 429-430.

Si ce savant Abbé avoit toujours suivi de pareils guides, & qu'il s'en fût tenu aux faits, sans chercher à les expliquer, son Ouvrage eût été meilleur, & il n'eût pas embrouillé la Mythologie. Ici, il compte cinq Saturnes, Adam, Noé, le Saturne des Phéniciens, celui de Carthage & celui des Latins. Il eût pû y ajouter un Saturne Grec, un Egyptien, peut-être un Indien aussi, & certainement un Saturne Gaulois, &c.

PLUTARQUE regardoit Saturne comme l'Inventeur de l'Agriculture. » Ce Dieu, dit-il dans la XLII. de ses Questions Romaines, est l'Auteur » & l'Inventeur de l'Agriculture. Aussi porte-t'il la faulx dans ses mains.... » & il est regardé comme le gardien & la cause de la félicité, parce que l'a- » bondance des productions de la Terre, & leur vente, est une source de » richesses. C'est par cette raison que les *Nundines* ou Marchés lui sont con- » sacrés, & que le Trésor public est gardé dans son Temple.

Il en est de même de VIRGILE, qui lui attribue la réunion des Hommes en Société, & l'établissement des Loix; objets inséparables de l'Agriculture.

» Primus ab æthereo venit Saturnus Olympo,
» Arma Jovis fugiens & regnis exul ademptis.
» Is genus indocile & dispersum montibus altis
» Composuit, legesque dedit, Latiumque vocari
» Maluit; his quoniam latuisset tutus in oris;
» Aureaque ut perhibent, illo sub rege fuere
» Sæcula, sic placida populos in pace regebat.

» Saturne, dit-il, exilé de ses Etats, & fuyant les armes victorieuses de » Jupiter, descendit le premier de l'Olympe. Alors il rassembla les Peuples » épars sur les sommets des Montagnes, & qui n'avoient jamais connu les » avantages d'une sage subordination. Il prit plaisir à faire porter le nom de » LATIUM, c'est-à-dire *cachés*, à ces rivages, sur lesquels il avoit trouvé » une retraite sûre; c'est-là qu'il fit fleurir les Siècles d'or; & qu'il main- » tint les Hommes dans une paix constante & profonde.

C'est ce qu'avoient déjà dit les Crétois: » Saturne, l'aîné des Titans, di- » soient-ils (1), devint Roi; & après avoir donné des mœurs & de la poli- » tesse à ses Sujets, qui menoient auparavant une vie sauvage, il porta sa » réputation & sa gloire en différens lieux de la Terre. Il établit par-tout la » justice & l'équité; & les Hommes qui ont vécu sous son Empire, passent » pour avoir été doux, bienfaisans, &c....

VARRON s'exprime aussi sur Saturne, d'une maniere qui ne nous est pas moins favorable. » Il tient une Faulx, dit-il, à cause de l'Agriculture; & si » l'on dit qu'il mutila son pere, c'est pour marquer qu'il dispose des semen- » ces; car elles sont sur la Terre, & ne descendent pas du Ciel..... C'est par » la même raison, ajoute-t-il, qu'on dit qu'il dévore ses Enfans, parce que » les semences retournent là d'où elles sont venues.

(1) Diod. de Sic. Liv. V. T. II. p. 391. de la Trad. Franç.

Denys d'Halicarnasse (3), dérive son nom de Satu (semence), comme nous rassassiant (Sat *urando*) de biens, lui seul ayant apris aux hommes à cultiver la Terre & à lui faire raporter des grains.

Il en est de même de Macrobe (4). » Les Fêtes, dit-il, que l'on célébroit » en réjouissance de ce que l'on avoit cueilli & renfermé tous les biens de la » Terre, étoient consacrées à Saturne, & à Ops son Epouse, parce qu'on » les regardoit comme les Inventeurs des Fruits, & comme les Auteurs » par-là même, de toutes les douceurs dont la vie étoit accompagnée.

Aussi y faisoit-on participer les Esclaves, puisque c'étoit de leurs bras que l'on s'étoit servi pour faire naître & pour récolter ces biens.

Ces Fêtes terminant l'année du Laboureur, qui voyoit ses travaux couronnés par le succès le plus heureux, étoient donc apellées avec raison Saturnales.

C'est par la même raison que les Grecs les apellerent Croniennes; c'étoit toujours le même nom.

L'Orient qui les apelloit Sacées à Babylone & dans la Perse, dut les apeller dans la Phrygie & en Syrie, Fêtes Iléennes, ou d'Ilus, puisque c'étoit le nom Oriental de Saturne: mais ce nom se confondoit avec les *Fêtes Iléennes* ou *Troyennes*; & je ne doute pas qu'elles n'ayent été souvent prises l'une pour l'autre.

2°. *Comme le Dieu du Tems.*

L'Antiquité ayant toujours regardé Saturne comme le Dieu du Tems, nous prouve encore par-là qu'elle l'envisageoit comme l'Inventeur de l'Agriculture: & si cette seconde maniere de considérer Saturne, fit presqu'entiérement oublier l'ancienne, ce fut l'effet du raport intime qui regne entre ces objets, & du Génie allégorique qui fit toujours préférer l'allégorie à la lettre. Tout ce qui se dit des moissons du Laboureur, s'est dit du Tems: si le Tems est armé de la Faulx meurtriere, le Laboureur engloutit les moissons: si le Tems dévore ses propres enfans, le Laboureur se nourrit de ses propres fruits: si le Tems sert à calculer la durée des choses, le Laboureur régle tout par ses moissons; tout autre calcul lui seroit inutile.

L'invention du Labourage étant peinte avec tous ces emblêmes, devint donc la peinture du Tems; & le nom de l'une fut transporté à l'autre. Ainsi Saturne est également le Tems & les Moissons; & s'il s'apelle en Grec Cronos ou le Couronné, le Tems s'apelle dans la même Langue, Chronos: tant il est vrai que l'un fut toujours calqué sur l'autre.

(3) Ant. Rom. L. I. ch. 38.
(4) Saturn. L. I. ch. X.

5°. *Comme le Roi de l'Age d'Or.*

Saturne, devenu le Dieu du Tems, fut relégué dans le pays des Fables : là fut aussi rélégué son âge d'or, si vanté par les Poëtes, & par ceux qui ne louent que le tems qui n'est plus, & qui trouvent sans cesse qu'il n'en est jamais comme du tems jadis.

Quant à nous, nous maintenons que ce Tems ne fut point un songe ; qu'il a paru sur la Terre ; qu'il y parut dans le tems de Saturne ; qu'il ne tient qu'aux Hommes de le ramener au milieu d'eux, & qu'il reparoîtra dans tout son éclat, dès qu'ils voudront se rendre attentifs à la voix de l'Ordre, & mettre ses leçons en pratique.

L'Age d'or est le Tems, où l'Agriculture s'établissant dans les belles Contrées de l'Orient & du Midi, fit succéder l'abondance & la prospérité, à l'état de foiblesse & de misere, d'animalité si l'on peut se servir de cette expression, dans lequel les Hommes étoient plongés. Alors la Terre prit une face nouvelle, aussi belle, aussi fortunée, aussi opulente que les générations passées avoient été pauvres & malheureuses : siécle d'or à tous égards, puisque ce fut la source des biens, des richesses les plus précieuses, de même que la source d'une population immense & d'un état tranquille & stable : alors naquirent propriété, liberté, sûreté : propriété des richesses que l'on faisoit naître ; liberté pleine & entiere de jouir de ces richesses ; sûreté pour leur conservation ; parce que tous ceux du dedans en étoient pourvus, & ne cherchoient pas à en priver les autres, & qu'on étoit assez fort pour résister à ceux du dehors, qui eussent voulu s'en emparer.

Alors, chaque morceau de Terre cultivée fut un Paradis terrestre : il se couvrit de fruits & de biens de toute espéce : ses Possesseurs y éleverent des demeures commodes & agréables : là habiterent avec eux l'abondance, la joie, la paix, l'innocence & la justice : qu'est-ce qui pouvoit manquer au bonheur de ces Peuples ? Et quels charmes ne répandoit pas sur cet état, le souvenir du passé ?

Malheureusement au bout de plusieurs siécles, des Nations vagabondes & brigandes attirées par la prospérité & les richesses de ces Peuples, corrompus eux-mêmes & affoiblis par l'abus de leurs avantages, se jetterent sur les Empires du Midi qui n'étoient plus en état de leur résister, & les dépouillerent du fruit de leurs Travaux. Alors les vices les plus funestes aux Nations, l'ambition, les guerres, la soif de tout envahir, la fureur insensée de donner des fers au reste des Mortels, d'être seul libre, seul Maître, s'empara de tous les esprits, séduisit les plus illustres Monarques, fit perdre de vue la véritable gloire, fit mépriser l'Agriculture, replongea les Peuples dans un cahos effroyable, & fit évanouir cet Age d'or, ce siécle de Saturne, dont il ne resta plus qu'un triste souvenir qu'on prit bien-tôt pour un rêve.

4°. SANCHONIATON *dit lui-même que cette Histoire de Saturne, est une Allégorie.*

Voici encore un trait qui devoit mettre sur la voie, & auquel cependant personne n'a fait attention, quelqu'intéressant qu'il dût paroître. Notre Auteur nous assure, » que le Fils de Thabion tourna toutes ces choses en *allé-*
» *gories*; & qu'y joignant des idées physiques & des phénomènes naturels,
» il les confia à ceux qui célébroient les Orgies, & aux Prophétes qui présidoient aux Mystères.

Nous ne nous sommes donc pas trompés : tout cet ensemble n'est qu'une allégorie; mais allégorie ancienne, connue & sacrée, puisqu'elle servoit de fondement aux Hymnes chantées dans les Mystères & dans les Orgies sacrées.

On n'en doit pas être surpris : c'est un fait connu que les Mystères des Anciens & les Hymnes qu'on y chantoit, avoient l'Agriculture pour objet : qu'*Osiris*, *Bacchus*, *Cérès*, *Isis*, *Adonis*, *Cybèle*, *Saturne*, *Janus*, &c. étoient la répétition des mêmes Tableaux : qu'à Eleusis on ne célébroit que l'invention de l'Agriculture; qu'il en étoit de même sur les rives du Nil, & sur celles de l'Orontes.

Le nom même de ces ORGIES dans lesquelles on chantoit SATURNE armé de la Faulx & mangeur de ses Enfans, prouve également que c'étoit une Allégorie, & qu'elle étoit relative à l'Agriculture.

Ce nom d'Orgies vient du mot Grec ORGAS ΟΡΓΑΣ, qui signifie dans son origine un Champ, un Terrein mis en culture.

Une ORGIE étoit donc une Fête agricole, & qu'y pouvoit-on chanter, si ce n'est Saturne ou l'Agriculture, & ses heureux effets présentés d'une maniere poëtique & par-là même figurée & allégorique ?

Il est vrai que par Orgies, on entend des Fêtes tumultueuses où regnent la licence & le désordre : mais alors, on peint ce qu'elles furent quand on en abusa, & non ce qu'elles étoient dans l'origine.

Aussi le mot ORGHÊ ΟΡΓΗ qui signifia dans les suites *licence & fureur*, signifioit primitivement *travail assidu*, *soin*, *peine*, *étude*, tout ce que nous entendons par le mot CULTURE.

Cette Famille de mots n'est elle-même qu'un dérivé de la Famille ΕΡΓΟΝ *Ergon*, qui désigne le travail des champs, les récoltes, & plus en général tout travail, toute peine, toute étude.

Famille née elle-même du mot primitif HER ou ER la Terre.

Sanchoniaton nous découvre jusqu'aux motifs qui déterminerent les Anciens à transmettre ces allégories à la postérité : c'étoit pour exciter l'étonnement & l'admiration de tous les Peuples. On ne pouvoit s'y prendre mieux : l'Histoire de Saturne a étonné toutes les Générations; & lors même qu'elle a été le moins entendue, on l'a conservée avec soin.

L'Invention de l'Agriculture & ses effets bienfaisans étoient bien propres à faire l'admiration de tous les Mortels, lors même que l'Histoire en auroit été racontée avec la plus grande simplicité. De quel merveilleux ne dut-elle donc pas se charger, chez un Peuple aussi amoureux des figures, & de l'enthousiasme poëtique? Aussi il en résulta l'Énigme que nous venons d'expliquer, & nombre d'autres que nous verrons dans la suite

L'époque de celle-ci remonte aux Tems les plus réculés. Notre Auteur l'attribue au Fils de Thabion, le premier Hiérophante, ajoute-t-il, le plus ancien Directeur des Rits sacrés qu'il y ait eu en Phénicie; c'étoit même avant que le nom de Phénicien existât; car il met au nombre de ses Successeurs ou de ses initiés, (la phrase grecque étant susceptible de ces deux sens.) CHNA qui fut le premier qu'on ait apellé Phénicien : ce qui revient à ce que dit Moyse, que CHNA ou CANAAN fut le Pere des Cananéens. Tout ceci arriva donc antérieurement au tems où les Cananéens furent établis en Corps de Nation, dans un Terrein séparé des Ancêtres de leur Fondateur. En s'établissant entre les rives de l'Orontes, du Jourdain & de la Méditerranée, ils ne firent qu'emporter avec eux ce qu'avoit déja enseigné le Fils de Thabion, & le goût naissant des Allégories dont ils firent le plus grand usage.

ARTICLE XI.

VILLES DE BYBLOS ET DE BERYTE.

LES Villes de BYBLOS, de BERYTE & de SIDON, dont il est parlé dans ce Fragment, étoient autant de Villes Phéniciennes & Maritimes, célébres dans l'antiquité & même dans la Mythologie : ne soyons donc pas étonnés de les trouver dans l'Histoire Allégorique du Laboureur, telle que la contoient les Phéniciens; encore moins qu'ils en attribuassent la fondation au Laboureur ou à Saturne, puisque sans Agriculture, il n'y a point de vraies Villes, de grandes Sociétés, d'Empires policés; & que dans l'origine, les Villes ne furent que des retraites où l'on mettoit à couvert ses richesses & ses subsistances.

1. *DE BYBLOS.*

Nous dirons peu de chose de Byblos, que nous retrouverons dans l'Histoire Egyptienne d'Isis & d'Osiris. Cette Ville, fameuse par le culte d'*Adonis* blessé par un sanglier, étoit sur un fleuve de même nom, dont les eaux dans une certaine saison de l'année devenoient rouges comme du sang; & c'étoit, disoit-on, à pareil jour où Adonis avoit été tué. Cette Ville sub-

ſiſte encore, mais ſous ſon nom Oriental de *Gebal*, ou *Gibyle* comme l'appellent le Texte Hébreu & Maundrell. Les LXX. le traduiſent par Byblis. Son Port eſt dans une très-belle ſituation. Ses Campagnes ſont des plus agréables. On y voit de très-grands Sycomores & une infinité de colonnes de granite renverſées & à demi-enſevelies ; reſtes de ſon ancienne ſplendeur. C'eſt d'ailleurs une remarque que nous aurons ſans ceſſe occaſion de faire, que les Villes célebres de l'Antiquité, ont toujours été placées dans les terreins les plus propres à la culture & au commerce.

2. *BERYTE.*

La Ville de Beryte eſt également renommée par la beauté de ſa ſituation : ſon ſol eſt de la plus grande fertilité ; & couvert d'arbres de toute eſpéce ; le payſage en eſt délicieux : ſon port autrefois très-bon, eſt peu profond actuellement. On voit dans cette Ville les ruines célébres du Palais & des Jardins qu'avoit fait élever le fameux Faccardin ; l'on y admire encore de grandes allées d'Orangers ſuperbes, & du côté de la mer, une forêt de très-beaux pins que ce Prince avoit fait planter au cordeau.

Cette Ville ruinée ſous les Rois de Syrie, par Tryphon, fut rétablie par les Romains (1). Auguſte lui donna le Droit Italique : Agrippa y conduiſit deux légions. Veſpaſien y établit ſon Conſeil, dès qu'il eût été nommé Empereur dans l'Orient. Ce fut pendant long-tems la ſeule Ville après Rome, où il y eût des Ecoles publiques de Droit. Elle fut preſqu'entierement renverſée par un tremblement de terre dans le IV ſiécle : mais la bonté de ſon terroir la relevoit toujours. Priſe par les Croiſés, elle eut long-tems des Seigneurs feudataires des Rois de Jéruſalem. N'omettons pas qu'elle fut la patrie de Sanchoniaton.

M. l'Abbé Barthelemi dans ſa Lettre ſur les Médailles Phéniciennes, publiée en 1763, en a inſéré une de cette Ville, N°. 1. On y voit pour Symbole, Iſis ſur une proue de vaiſſeau : & pour Type, Ghé ou Cybéle couronnée de Tours.

Les Arabes l'apellent Birut. Elle eſt apellée *Beroe* & Beryte par Nonnus ; qui dans les Dionyſiaques a conſacré trois Chants entiers à ſa gloire. En attendant que nous donnions l'analyſe de ce Poëme peu connu, & où l'Allégorie perce de toutes parts, donnons une idée de ce que renferment les trois Chants qui ont Beryte pour objet.

Nous nous aſſurerons par-là du raport étroit du nom de Beryte avec la Mythologie, puiſque non-ſeulement Sanchoniaton qui étoit de cette Ville en parle, mais qu'un Poëte Etranger lui conſacre trois Chants entiers.

---

(1) Strab. Liv. XVI, C. 756.

3. *Analyse des trois Chants de Nonnus sur Beryte.*

» Muses du Liban, dit ce Poëte (2) après avoir fait arriver Bacchus dans ces Contrées »; Muses du Liban, en faveur de la Justiciere Beroé, Ville » de votre voisinage, chantez l'Hymne d'Amymone (3), celle de l'Auguste » fils de Saturne, de Bacchus si favorable aux chants, de l'impétueux Mars, » & les combats de la treille.

» *Beroé* est la source de la vie, le port des Amours: unie à la mer, elle » tient à la terre par un Isthme qui s'éleve sur les eaux, & dont les arbres » antiques fournissent un ombrage aussi agréable qu'épais. Environné du » Liban Assyrien, il en reçoit des Zéphirs chargés de l'agréable odeur des » Cyprès qu'ils agitent légérement. Là, habitent les Laboureurs: là, Cérès » avec sa famille s'unit à Pan, le Chantre des campagnes. Ici, on voit un » semeur jetter derriere lui sur la terre récemment labourée, des grains qui » doivent lui donner une nouvelle récolte. là, celui qui a mis sous le joug le fier » Taureau, s'entretient avec le pâtre dont les troupeaux paissent aux bords » de cette fertile forêt. Du côté oposé, la Ville ouvre son sein au Dieu » des mers. Cet Epoux dont la tête est toujours couverte d'eaux, embrasse la » tête naissante de sa Nymphe chérie: il la presse de ses flots, seuls baisers » qu'il puisse lui donner. Elle en reçoit pour dot, les troupeaux nourris dans » ses profonds étangs: ses tables sont couvertes de poissons, brillans de » mille couleurs, délices du vieux Nérée. C'est sur-tout dans le Golfe » du Nord plus avancé dans les terres, que la pêche est la plus abondante.

» Sur les rivages du midi, sont les chemins sabloneux qui ménent à » Sidon, à travers de rians vergers couverts d'arbres & de seps. Une ombre » délicieuse y met sans cesse le voyageur à couvert de l'ardeur du jour: le » souffle des vents le rafraîchit; & le chant des Bergers qui se confond avec » celui des Pêcheurs, lui ôte tout ennui.

» Saturne fonda cette Ville, lorsque trompé par Rhéa, il fit ce repas où » il avala la pierre *Ilithye* d'un poids énorme.....

» La charmante Tarse n'existoit pas encore, ni Sardes qu'enrichit le » Pactole.......

» C'est dans ces lieux que vint aborder Vénus, lorsqu'elle sortit du sein » des eaux. Elle préféra cette Ville à Paphos & à Byblos.......

» Elle y devint mere de Cupidon..... Mais tandis qu'aucune mammelle » n'est suffisante pour le nourrir, *Beroé* y parvient, elle seule rassasie ce » Dieu: Beroé aussi ancienne que le Monde, la nourrice des Villes, la » gloire des Rois, le séjour de Mercure, la terre de la Justice, la Ville des

(2) Chant XLI.
(3) Fille de l'Océan.

» Loix, l'habitation des Plaisirs, le Palais de Vénus, la demeure des Amours,
» les délices de Bacchus, les Galleries de la Chasseresse..... l'Orchoméne
» des Graces (†), l'Astre des campagnes du Liban.....

» Selon les uns, elle est fille de l'Océan & de Phœbus: selon d'autres,
» Vénus fut sa mere; & Adonis, son pere.

Le Poete ajoute, qu'à la naissance de cette Nymphe, la Nature entiere fut remplie de joie, & qu'Astrée la nourrit de son lait & de son miel.

Vénus veut ensuite donner à une Ville le nom de cette Nymphe; elle se transporte pour cet effet au Palais d'Harmonie » Mere des Générations,
» soutien de la vie, espérance du Monde. » Celle-ci doit lui enseigner les destinées de sa nouvelle Ville.

Harmonie a dans sa possession sept Tables, sur lesquelles sont gravées les destinées de l'Univers: elles portent le nom des Planettes; la premiere est celle de la Lune; la seconde, de Mercure; la troisiéme, de Vénus; la quatriéme, du Soleil: les trois autres de Mars, de Jupiter & de Saturne. Le
» vieux Ophion les traça de sa propre main, il les traça en caractères
» Phéniciens. »

4. *D'Ophion & des Ophionides.*

Arrêtons-nous un moment sur cet endroit: il est d'autant plus digne d'attention qu'ici notre Poëte se trouve d'accord avec Sanchoniaton, au sujet d'Ophion, personnage absolument inconnu aux Mythologues; & sur lequel la comparaison de ces deux Auteurs Allégoriques répand un grand jour.

Nous voyons d'abord ici les idées Philosophiques des Egyptiens, des Pythagoriciens & des Platoniciens sur l'Harmonie de l'Univers, fondée sur les sept Planettes & sur leurs raports, & en général sur le nombre de *sept*. Nonnus donne ici aux Planettes le même arrangement qu'elles ont dans le systême musical des Egyptiens, où le Soleil, placé au quatriéme rang, ou au milieu de la progression, terminoit & commençoit les deux quartes qui forment ce systême: c'est le même arrangement que leur donnoient les Mages, comme nous l'avons observé dans notre analyse des Livres Liturgiques des Guèbres (4) & que leur donnoient par conséquent les Chaldéens placés entr'eux & les Egyptiens.

» Ophion, le vieux Ophion est celui qui traça cette Harmonie. »

C'est de ce Personnage que Sanchoniaton & Philon son Interprête parloient dans un troisiéme fragment, qu'Eusebe nous a également conservé.

(†) Orchomene étoit une Ville de la Gréce: consacrée aux Graces, on dit qu'elles s'y plaisoient; n'en soyons pas surpris: ce nom signifie mot à mot *la Danse de Diane*, ou de la *Lune*; mais les Graces dansent, & les Nymphes de Diane ne cedoient en rien à cet égard à celles de Vénus. Nous retrouverons cette Ville dans l'Histoire d'Hercule, & la *Danse de la Lune* ou d'Athené dans le reste de nos allégories.

(4) Ephémérides du Citoyen, Tom. VIII. ann. 1771. p. 138.

» Phérécydes, disoit Philon, marchant sur les traces des Phéniciens, » traita fort au long dans sa Théologie, de ce Dieu qu'il apelle Ophion, » & des Ophionides.

Or, c'est au sujet de cet Ophion, que Sanchoniaton en nous aprenant que Thot & ensuite les Phéniciens & les Egyptiens peignoient la Divinité sous l'emblême du Serpent, venoit de dire : » le Serpent qui l'emporte sur » tous les autres, est celui qui a la tête d'Epervier, il a l'aspect le plus agréa- » ble ; s'il ouvre les yeux, tout est rempli de la plus éclatante lumiere : les » ferme t il ? tout retombe dans les ténebres les plus épaisses. L'expression » même qu'emploie à ce sujet Epêeis, Grand-Interprête des Mystères chez » les Egyptiens, & qu'Asius d'Heracleopolis qui l'a traduit en Grec a rendu » par le mot (Diaugasai) *éclairer*, prouve que c'étoit un Être tout de » feu.

C'est ce Serpent à tête d'Epervier, que les Egyptiens plaçoient dans un cercle bleu d'où s'échapoient des flammes de tous côtés, & que les Thébains d'Egypte apelloient Cneph.

» Tout ceci étoit allégorique, » ajoute Sanchoniaton : & quand il ne l'auroit pas dit, nous en aurions été également convaincus.

Ophion est un mot Egyptien & Grec, qui signifie *Serpent*. Ainsi le nom est ici d'accord avec la peinture : ce qui se concilie également avec nos principes sur l'Allégorie, & sur-tout sur l'Allégorie à Tapisseries.

En jettant les yeux sur ce cercle enflammé & sur ce Serpent à tête d'Epervier qui le soutient & qui l'anime, pouvons-nous méconnoître le Tableau Allégorique de la Divinité, sans organes extérieurs comme le Serpent, à la vue perçante comme l'Epervier, pénétrant tout l'Univers dont elle est le centre, source de toute lumiere. C'étoit la peindre en caractères parlans.

Eusebe ajoute à ce sujet, que Zoroastre dans sa définition de la Divinité réprésentoit Dieu avec une tête d'Epervier ; ce qu'il faut concevoir, non comme si Zoroastre pour définir Dieu, disoit qu'il avoit une tête d'Epervier, mais que l'Être que l'on peignoit en tapisseries avec une tête d'Epervier, étoit le Créateur de l'Univers, &c....

Il est donc vrai qu'*Ophion*, le vieux Ophion, a tracé de ses propres mains l'Harmonie de l'Univers, puisqu'on désigna sous ce nom Dieu lui-même, le Créateur de cette harmonie : idée sublime, & bien honorable pour ces anciens Philosophes, puisqu'une harmonie aussi vaste, aussi belle, aussi constante, ne peut avoir été produite que par un Être capable de concevoir & d'exécuter ces accords étonnans, auxquels aucun homme ne peut s'élever. Mais revenons au récit de notre Poëte.

Les deux Déesses consulterent les Tables. Elles virent sur la septiéme, sur celle qui porte le nom de Saturne, que Beroé seroit une Ville aussi ancienne que le monde, & que les Romains l'apelleroient *Beryte*. Sur la seconde, que lorsqu'Auguste gouverneroit la terre & qu'il auroit terminé la Guerre pour

l'Empire des mers contre Cléopâtre, cette Ville jugeroit la Terre & la Mer, réunissant toutes les Villes par le rempart des Loix.

Vénus de retour, demande à son Fils, de rendre Neptune & Bacchus sensibles aux graces de sa sœur Beroé. Elle lui promet en récompense, la lyre d'or, qu'Apollon donna à Harmonie le jour de ses nôces.

Dans le Chant suivant, le fils de Vénus blesse en effet Bacchus & Neptune. Bacchus étoit alors dans son char conduit par Maron, par ce Maron si renommé dans l'Histoire d'Osiris, comme nous le verrons un jour & qui désigne ces Côteaux si célébres par leurs excellens vins.

Ces Dieux blessés cherchent à attendrir la Nymphe, par les discours les plus touchans; celui de Bacchus qui, sous la figure d'un Laboureur du Liban, offre ses services à Beroé & lui vante son adresse, renferme de grandes beautés.

La Belle est insensible à tout: ses Amans, déséspérés de ses refus, s'adressent à sa mere: mais Vénus ne veut pas prononcer entr'eux; elle leur conseille de vuider leur différend par un combat: ainsi finit ce second Chant.

5. *Guerre entre Bacchus & Neptune pour Beryte.*

Aussi-tôt, les deux Rivaux font avancer leurs Troupes, en ordre de bataille, d'où résulte une Guerre Allégorique entre NEPTUNE Dieu de l'*Eau*, & BACCHUS Dieu du *Vin*. L'Armée de Bacchus est divisée en cinq Corps, commandés par

ŒN-*eus* le Cilicien, riche en Vignobles & fils d'EREUTHALION.

HELIC*aon* aux joues de roses & aux cheveux noirs qu'il roule sur sa tête, en forme de tresses.

ŒN-*opion* } tous deux Enfans d'ŒN-*omaus* qui fit ses délices du vin
STAPHILÉ } pur.

MELAN-*thius*, Prince des Indiens & fils d'ŒN-*one*, elle-même fille de KISSÉE.

Tous ces noms sont Allégoriques, comme le sujet de cette Guerre; ils ne pouvoient être mieux choisis, étant tous relatifs à Bacchus ou au Vin. Quatre sont composés du mot ŒN, OIN, qui signifie Vin: ainsi,

ŒN*eus* signifie le Vigneron.

ŒNO-*pion*, celui qui boit du Vin.

ŒNO-MA*us*, celui qui est passionné pour le Vin.

ŒN*one*, une Vendangeuse.

STAPHILÉ signifie en grec *Grappe de raisin.*

HELIC-*aon*, est le pressureur, celui qui roule les machines pour écraser le raisin, & qu'on apelloit *Hélice* en grec.

MELANTHIUS désigne les raisins noirs: il signifie mot à mot, Fleurs noires.

KISSÉE Mere d'Œnone est le *Lierre*, Symbole de Bacchus, soit parce

que

que le lierre s'attache aux arbres comme la vigne, soit parce qu'il étoit propre à en faire des couronnes, & à servir d'enseigne pour le vin : soit parce qu'il conserve le vin, quand on en fait des vases, tandis qu'il laisse passer l'eau.

Les Généraux, après avoir harangué leurs Troupes, en viennent aux mains.

Cependant au plus fort du combat, la Nymphe PSAMATHE (1) suplie Jupiter de le faire cesser. Ce Dieu l'exauce, le Tonnerre gronde, les Combattans se retirent, & Neptune épouse Beroé; tandis que Cupidon, pour consoler Bacchus, lui aprend qu'il sera un jour uni à la belle Ariadne, fille de Minos : digne épouse en effet de Bacchus, puisque ce nom signifie *Coteau délicieux* (2), comme nous le verrons plus en détail dans l'Histoire de Thésée & d'Ariadne.

Ce morceau allégorique se lioit trop naturellement avec l'allégorie de Sanchoniaton, & avec ce qu'il dit de Byblos & de Beryte, pour n'en pas parler. Nous voyons d'ailleurs ici un exemple sensible de la maniere dont les anciens Poëtes élevoient leurs inventions poëtiques sur des faits vrais & intéressans pour les hommes; & que le berceau des allégories fut si visiblement dans l'Orient, & sur-tout dans la Phénicie, que les Poëtes étrangers tels que Nonnus, ne purent le déplacer lorsqu'ils voulurent marcher sur les traces de leurs Prédécesseurs.

6. *Etymologie du nom de Beryte.*

Ajoutons que le trait par lequel Nonnus caractérise *Beryte*, en disant qu'elle est parfumée de l'odeur des Cédres, me persuaderoit que le nom de cette Ville ne vint, ni de BHER qui signifie *un Puits*, ni de BIR qui signifie *Force*, étymologies dont M. l'Abé BARTHELEMY a déja suspecté la bonté; mais d'un mot oriental écrit en Hébreu BERYT ou BERUTH, qui désigne des Cyprès, & des Cédres, ou des arbres qui ont l'odeur des Cédres (3); ce qui est d'autant plus croyable que dans l'origine, ces Forêts de Cédres voisines de Beryte, s'étendoient très-certainement jusqu'à la Mer; & que la Ville ne put

(1) PSAMATHE est un mot Grec qui signifie *Côte*, *rivage*. Il sépare ordinairement les districts du Dieu des Eaux & du Dieu du Vin. Cette Nymphe étoit déja connue dès les premiers tems. Hésiode dans sa Théogonie v. 1003. en fait une Fille de Nérée, & ajoute qu'elle donna à *Eacus* un Fils apellé *Phocus* : allégorie qu'a expliquée fort ingénieusement M. l'Abbé BERGIER, dans ses Remarques sur la Théogonie.

(2) Ce nom très-énergique est composé du mot AR ou OR qui signifie Montagne, Côteau, & du mot HADNÉ qui plaît, délicieux, agréable. Les Vignobles sont en effet des Côteaux charmans.

(3) En Hébreu ברין. C'est l'Arabe بيرص, *Beirits* qui désigne, selon GOLIUS, un Arbre semblable au Cyprès.

être peuplée & cultivée que par le défrichement de cette portion de la Forêt de Cédres, qui étoit sur les bords de la Mer.

N'omettons pas que le nom de Beroé se retrouve dans l'Histoire Greque de Bacchus, tant ce nom est inséparable de cette allégorie. Euripide, dans sa Tragédie intitulée Bacchus, & d'autres Auteurs, racontent que Junon voulant perdre Semelé sa rivale, prit la figure de Beroé, nourrice de celle-ci, pour lui inspirer des soupçons contre son Amant. Nous avons donc eu raison d'envisager ce nom comme étant allégorique.

7. *Beryte, Patrie d'un Auteur Agricole.*

Beryte fut aussi la Patrie d'un Savant qui donna des régles sur l'Agriculture, mais dont nous avons perdu malheureusement l'ouvrage, qui étoit divisé en XII Livres; Recueil précieux où étoit déposé ce qu'un grand nombre de Savans avoient composé avant lui sur ces matieres; & où il faisoit entrer les allégories Grecques sur l'Agriculture. Voici de quelle maniere s'exprime à ce sujet Photius, le seul qui nous en ait conservé une notice.

ΑΝΕΓΝΩΣΘΗ Οὐϊνδανίου Ἀνατολίου Βηρύτου συναγωγὴ γεωργικῶν ἐπιτηδευμάτων. συνοίθεισαι δὲ αὐτῷ τὸ βιβλίον ἔκ τε τῶν Δημοκρείτου, Ἀφρικανοῦ τε, καὶ Ταραντίνου, καὶ Ἀπουληΐου, καὶ Φλωρεντίου, καὶ Οὐάλεντος, καὶ Λέοντος, καὶ Παμφίλου, καὶ δὴ καὶ ἐκ τῶν Διοφάνους παραδόξων. τόμοι δὲ εἰσι τὸ βιβλίον δεκαδύο. χρήσιμον δὲ τὸ βιβλίον ὡς καὶ διὰ πείρας αὐτῆς ἐπὶ πολλῶν εἴδομεν, πρὸς τὰς κατὰ γῆν ἐργασίας, καὶ τοὺς γεωργικοὺς πόνους, καὶ σχεδὸν τι χρησιμώτερον τῶν ἄλλων, ὅσοι τῆς αὐτῆς αὐτῷ πραγματείας ἥψαντο. ἔχει δὲ ὅμως ἔνια καὶ τοῦτο τὸ βιβλίον τερατώδη καὶ ἄπιστα καὶ τῆς ἑλληνικῆς πλάνης ὑπόπλεα. ἃ δεῖ τὸν εὐσεβῆ γηπόνον ἐκτρεπόμενον, τῶν λοιπῶν συλλέγειν τὰ χρήσιμα. καὶ οἱ ἄλλοι δὲ, τῶν τὰς γεωργικὰς πραγματείας συγγραψαμένων, σχεδόν τι τὰ αὐτὰ περὶ τῶν αὐτῶν, ὅσα ἐμὲ εἰδέναι ἀποφαίνονται: οὐκ ἐπὶ πολλοῖς δὲ διαφωνοῦσιν. ἐν οἷς δὲ διαπεφωνήκασιν, ἡ τοῦ Λέοντος τῶν ἄλλων προκείνεται πεῖρα.

» J'ai lu le Recueil de Vindanius » Anatolius de Béryte sur l'Agriculture. Il est formé des Ouvrages de » Démocrite, d'Africain, de Tarantin, d'Apulée, de Florent, de Valens, » de Léon & de Pamphile, de même » que des Paradoxes de Diophane. Il » est divisé en XII. Livres. C'est un » Ouvrage très-utile, comme nous le » savons par notre propre expérience, » pour les labours & les autres travaux » de l'Agriculture : il est même supérieur à cet égard, à tous ceux qui » ont paru en ce genre. L'Auteur y a » fait entrer les prodiges & les choses » incroyables & fabuleuses des Grecs: » le Laboureur pieux les sautera pour » ne s'attacher qu'à ce qui lui sera vraiment utile. A ce qu'il m'a paru, il » embrasse les mêmes objets que ceux » qui ont écrit sur l'Agriculture, & » ces Auteurs ne différent entr'eux » qu'à peu d'égards, & dans ce cas, » l'on préfére toujours Léon ».

Suidas parle aussi de ce dernier, & dit qu'il avoit composé trois Livres sur l'Agriculture.

ARTICLE XII.

Traduction libre du second Fragment de Sanchoniaton.

Parvenus ainsi à la fin de l'explication de notre Auteur, nous pouvons essayer de reprendre son Texte, & d'en donner une nouvelle Traduction raprochée du point de vue sous lequel nous l'avons consideré. Ce sera une récapitulation de tout ce que nous aurons dit ; & l'on sera mieux en état de juger si nos vues s'accordent avec l'Auteur, & si l'explication des diverses parties de cette Allégorie est liée d'une maniere naturelle, & propre à porter la conviction avec soi.

Alors regnoit Elion ou le Très-Haut. Il habitoit aux environs de Byblos (dans le sein de la lumiere). De lui & de Berouth (la Création) naquirent le Ciel & la Terre.

Le Très-Haut se reposa ensuite de ses Travaux. Ses Enfans l'honorerent comme Dieu.

La Terre ne produisant que par le seul secours du Ciel, celui-ci est regardé comme le Mari de la Terre, & comme le Pere de ses productions.

Mais le Ciel néglige la Terre & ses productions. Celle-ci en est irritée : elle demande un vengeur. Son Fils Saturne (le Laboureur, celui qui le premier cultiva la Terre) se charge de sa querelle, par les conseils & avec le secours de Mercure Trismegiste (l'Homme aux signes, l'illustre Inventeur du Calendrier ou Almanach).

Saturne eut pour Enfans Persephone (la Déesse des Sémailles); & Athené (la Déesse des Arts) : la premiere mourut Vierge.

Par l'avis de Mercure & d'Athené, Saturne se procure un Cimeterre (la Faulx) & une Lance (le Soc de Charrue).

Son Secrétaire, l'Homme aux Signes, adresse ensuite un discours enchanteur aux Amis de Saturne : il les détermine à prendre aussi la défense de la Terre contre le Ciel ; ainsi Saturne ou le Cultivateur regne sur la Terre.

Dans ce Combat, on se rend Maître d'une Femme du Ciel (la Reine des Eaux) : on la donne en mariage à Dagon (le Dieu des Champs) ; il en naît Demaroon (le Seigneur de l'Abondance).

Saturne environne sa demeure d'un mur : c'est la premiere des Villes.

Ayant alors conçu quelque soupçon au sujet d'Atlas (Productions de la Terre) il le jette dans une Fosse profonde, & l'y enterre.

Dans ce tems-là les Descendans des Maîtres de la Terre construisent des Vaisseaux, se mettent en mer, & élevent un Temple sur le Mont Cassius,

(c'eſt-à-dire des Franchiſes ou un Marché ſur un Mont de la Frontiere ſous la protection des Dieux).

Les Alliés de Saturne ſont apellés ILIENS ou SATURNIENS (c'eſt-à-dire Patriciens ou Seigneurs).

Saturne frappe enſuite de ſon propre fer ſon Fils SADID (champ labouré) & il devient le meurtrier de ſon propre ſang. Il coupe de même la tête à ſa Fille (la Fénaiſon),action qui étonne les Dieux.

Cependant le Ciel toujours fugitif envoie contre lui ASTARTÉ (la Reine des Aſtres ou la Lune) RHEA (la Nourriciere ou la Terre cultivée) & DIONÉ (l'Abondance) comme pour le venger. Saturne s'en rend maître & les épouſe.

A cette nouvelle, le Ciel envoie contre lui la FORTUNE & la Beauté (ou le Tems favorable) avec une armée ; mais Saturne gagne leur affection & les épouſe auſſi.

Le Ciel invente alors les BETYLES, Pierres animées (les Repréſentations des Conſtellations ou de leurs Dieux).

Saturne a d'Aſtarté ſept Filles (les ſept Lunes de la ſemaine).

Il a auſſi de Rhéa ſept Fils (les ſept Soleils de la ſemaine) dont le plus jeune eſt conſacré en naiſſant (le jour du repos qui eſt le ſeptiéme). De l'Abondance, il a encore des Filles. Et d'Aſtarté (la même que Vénus) deux Fils, l'AMOUR & CUPIDON.

DAGON (Dieu des Champs) invente le Froment & la Charrue : il eſt honoré ſous le nom d'*Iou Laboureur.*

D'une des Titanides (les ſept Lunes de la ſemaine), SADIK (le Juſte ou Iou) a Eſculape (ou ESMUNUS).

Dans la PERÉE (Contrée de Production) Saturne a trois Fils, CRONUS (ou le Printems) BELUS (ou l'Été) APOLLON ou l'Automne.

Dans le même tems vivoient l'Océan, TYPHON (la Tempête) & Nerée (le Fluide) Pere de NEPTUNE (les Eaux profondes) & de SIDON (Ville de Pêche); celle-ci douée d'une voix admirable, inventa le Chant des Odes.

DEMAROON (Seigneur de l'Abondance) fut Pere de MELICERTE (le Roi de la Ville ou Hercule, Directeur & Ordonnateur des Travaux champêtres).

Démaroon offre un ſacrifice à l'honneur des Eaux par leſquelles il proſpere, comme s'il en avoit été vaincu dans une ligue faite contr'elles avec le Ciel.

Saturne ſaiſit ſon Pere, le Ciel, auprès des Eaux & de Fontaines, & le prive des marques de ſon ſexe; (c'eſt-à-dire que Saturne, rendant ſon Terrein fertile par les Eaux fecondées par le Ciel, ſemble s'être rendu maître de la fécondité du Ciel, & l'avoir mêlée avec les Eaux qu'il employe).

ASTARTÉ la Grande (la Lune), IOU DEMAROON (le Dieu ſuprême Auteur de l'Abondance), & ADOD le Roi des Dieux (le Soleil Roi des Aſtres), regnent alors dans le Pays par le conſentement de Saturne,) adorant l'un & dirigeant ſes travaux par le cours des deux autres).

Astarté pour marque de sa Royauté porte sur sa tête une Tête de Taureau (le Croissant).

Parcourant l'Univers, elle rencontre les Astres qui roulent dans les Cieux, elle les fait disparoître par son éclat. ATHENÉ (Déesse des Arts) regne dans l'Attique (Pays stérile), par la volonté de Saturne (ou du Laboureur, sans lequel point d'Arts).

La famine & la mortalité étant survenues, Saturne offre son fils unique (en moissonnant son champ). Il coupe ses extrémités (les épis) ; son monde en fait de même : il consacre ainsi son Fils MUTH qu'il avoit eu de Rhéa (la Terre cultivée) & qui venoit de mourir. C'est le Pluton des Grecs (l'Automne).

Il dispose ensuite de sa Ville de Byblos, en faveur de l'Abondance ; & de celle de Beryte, en faveur du Dieu des Eaux & des Pêcheurs qui y consacrent les dépouilles de la Mer.

Il fait de Mercure (l'Homme aux Signes, l'Inventeur du Calendrier & des Hiéroglyphes) le Roi de l'Egypte, où les Sciences (qui ne sont rien sans l'Agriculture) sont florissantes. . . . . .

La suite de cette Allégorie ne roulant plus sur les actions de Saturne, mais plutôt sur les inventions de Mercure, qui sont le sujet d'une autre Allégorie, nous pouvons nous arrêter ici. En voilà d'ailleurs suffisamment pour juger de la nature de cette Allégorie, & si son explication n'est pas intéressante, naturelle, vraie & la plus conforme à l'Antiquité.

MERCURES

I

Montfaucon

II

Cartari

III

Stoosch

IV

Stosch

C. P. Marillier inv. 1772. A. Romanet Sculp. 1773.

HISTOIRE DE MERCURE OU THOT.

ALLEGORIE SUR L'INVENTION DE L'ASTRONOMIE.

INTRODUCTION.

Si l'Histoire de Saturne dont nous venons de donner l'explication, offre une brillante Allégorie, où l'on voit d'une maniere à ne pouvoir se méprendre, l'invention de l'Agriculture, & les grandes idées que les Anciens se formoient de cet Art; si par ce moyen, toutes les absurdités & tous les crimes que renfermoit ce récit, & qui noircissoient la mémoire de ce Personnage, disparoissent ou se changent en autant de traits, qui complettent

l'Allégorie & la rendent plus piquante, plus vraie; si cette maniere de voir l'Antiquité, répand sur elle plus de lumiere & plus d'intérêt; il en sera de même de l'Histoire de MERCURE, Secrétaire & Conseiller de Saturne.

L'Histoire du Secrétaire étoit aussi embrouillée, aussi inexplicable en aparence que celle du Maître. Pourquoi en effet eût-elle été plus claire? Le but qu'on s'y proposoit eût été manqué; mais dès le moment que l'une se débrouilloit, l'autre devoit n'avoir plus rien d'obscur: la lumiere de celle-là devoit rejaillir nécessairement sur celle-ci. Si Saturne étoit un Personnage allégorique, son Secrétaire devoit en être un également: les traits allégoriques qui caractérisoient l'un, devoient être une extension, un complément de ceux qui caractérisoient l'autre.

C'est aussi ce que nous avons éprouvé, ce que le Lecteur éprouvera sûrement avec nous, & qui démontrera combien est vraie notre maniere d'expliquer l'Antiquité.

AGRICULTURE étoit le mot de l'Allégorie énigmatique que nous offroit Saturne & sa Fable. ASTRONOMIE sera le mot de celle que nous offre Thot ou Mercure, armé du Caducée, Interpréte des Dieux; Conseiller de Saturne, suivi du Coq, du Chien & du Bélier, & composant 36525 rouleaux.

Je ne parle pas de cette haute Astronomie qui consiste dans la mesure des Cieux, dans les principes par lesquels on rend raison des mouvemens des Astres, dans les découvertes qui ont produit les sublimes Théories des Modernes sur les mouvemens de la Lune, des Planettes & des Cométes, dues à la perfection de nos Instrumens, & à cet esprit critique & créateur qui distingue les Modernes; quoiqu'à cet égard les Anciens ayent eu des aperçus beaucoup plus considérables qu'on n'a cru, comme nous le ferons voir ailleurs, quelle qu'en ait été la cause.

Mais il s'agit ici de cette Astronomie pratique, qui consiste dans la simple observation, & qui se borne à l'expérience, connoissance suffisante pour régler l'année, pour fixer le Calendrier, pour le diviser conformément aux révolutions annuelles du Soleil & de la Lune; & pour empêcher que les opérations de la Campagne s'écartent trop du cours du Soleil, & ne restent ainsi sans effet.

Cette Astronomie vulgaire naquit avec l'Agriculture & pour l'Agriculture: dès le moment qu'il y eut un Agriculteur, il exista un Calendrier & des Astronomes; & il ne falût point d'efforts pour cela. Ce Calendrier se trouvoit dans la Nature; elle seule forma les premiers Astronomes; il ne faloit qu'ouvrir les yeux; & qui les ouvre mieux à cet égard, qui est le plus à même de le faire avec succès, qui y est plus intéressé, que celui qui a des Terres à cultiver & des récoltes à renfermer, source de toutes ses richesses, unique soutien de sa vie, & récompense de ses Travaux?

Les Mois étoient déterminés par la nouvelle Lune; l'Année par le lever des Étoiles les plus remarquables; les Saisons, par les jours où le Soleil étoit

le

le plus voisin, le plus éloigné, &c. & ces momens étoient fixés par ceux où les monumens consacrés à l'Astronomie, tels que les Pyramides, vrais Observatoires, & les Obélisques donnoient à l'heure de midi l'ombre la plus courte & la plus longue.

Dès qu'on eut mis en allégories l'invention de l'Agriculture, il ne fut pas plus difficile de tourner en allégories celle du Calendrier; l'une fut une conséquence de l'autre. L'allégorie Astronomique dut même plaire davantage, parce qu'elle prêtoit infiniment plus par sa grande variété, & par la singularité des figures employées pour tracer le Calendrier, & le peindre aux yeux de ceux qui ne savoient ou qui ne pouvoient lire. Car chaque jour, chaque mois, chaque dixaine de jours, chaque Planette, chaque Signe, chaque Saison, &c. furent représentées sous des Figures propres à chacune, & toujours relatives à l'usage dont étoient ces objets. Ces Figures personifiées par l'Allégorie devenoient autant de Héros d'Histoires merveilleuses, source inépuisable d'où naquirent les richesses de la Mythologie & de ses Fables; & dont l'Allégorie de Mercure, unie à celle de Saturne, donne la clé la plus complette & la plus intéressante.

ARTICLE PREMIER.

§. I.

Des noms de Mercure & combien l'Antiquité en compta.

MERCURE s'apeloit HERMÈS en Grec, THOT, THAUT, TEUT, TOYTH en Egyptien, TEUTATES chez les Celtes.

On a été aussi embarrassé pour expliquer ces noms, que pour fixer l'idée qu'on devoit s'en former, & le nombre de Mercures que reconnoissoit l'Antiquité.

LACTANCE en comptoit quatre : « l'un fils d'Iou & de Maia ; le second, » du Ciel & du Jour ; le troisieme, de Bacchus & de Proserpine ; le quatrieme, d'Iou & de Cyllene : celui-ci tua Argus, & s'enfuit ensuite en » Egypte, où il porta la connoissance des Lettres.

CICERON (1) en comptoit cinq : « l'un fils du Ciel & du Jour : un autre » fils de Valens & de Phoronis, celui-ci se tient sous terre & est le même » que Trophonius ; le troisieme est le fils d'Iou & de Maia ; il eut Pan de » Pénélope ; le quatrieme est fils du Nil, & les Egyptiens croient qu'il n'est » pas permis de le nommer ; le cinquieme, adoré par les Phénéates, est

(1) De nat. Deor. l. 2.

» celui, ajoute-t-il, qui tua Argus, ce qui lui valut l'Empire de l'Egypte; & » il donna aux Egyptiens les Loix & les Lettres.

L'Abbé BANIER reconnoissant qu'entre tous ces Mercures, plusieurs étoient calqués sur le même moule, a cru éclaircir leurs histoires (2) en ne supposant que deux Mercures, l'un contemporain d'Osiris & Législateur de l'Egypte : l'autre contemporain de Saturne & d'Iou, & qui regna après eux sur l'Italie, les Gaules & l'Espagne, de même que sur l'Afrique Septentrionale après la mort de son Grand-Pere Atlas. Il adopte ainsi le Roman du P. PEZRON sur le prétendu Empire des Titans, qui a ébloui quelques Savans, sans avoir rien de réel.

D'ailleurs, ce partage d'un seul être en plusieurs, n'éclaircit rien, comme nous avons déja eu occasion de le dire; & lorsqu'on éléve ainsi un mur de séparation entre la Gréce & l'Egypte, on s'ôte tout moyen d'éclaircir les Mythologies de l'une & de l'autre Contrée.

M. FOURMONT (3) avoit très-bien senti que tous ces Mercures n'étoient qu'un seul & même Personnage : la preuve qu'il en allégue a son mérite; c'est qu'ils avoient tous un même Pere, Iou : car le CIEL ou l'Ether est Iou; VALENS ne fut qu'une Epithéte d'Iou, sans doute le même que BAL des Orientaux, avec la terminaison Latine; l'Egyptien passa pour fils d'AMMON, qui est encore Iou, &c.

Cette observation intéressante, lorsque l'on a déja établi l'identité de tous ces Mercures, étoit trop foible toute seule pour démontrer cette identité : il n'est donc pas surprenant que l'Abbé BANIER n'ait pas adopté à cet égard le sentiment de son Confrere.

Quant à nous, fondés sur des preuves d'une toute autre force, nous partons de ce Principe qu'il n'y a eu dans l'Antiquité qu'un seul MERCURE; que l'Egyptien, le Phénicien, le Grec, le Gaulois, l'Etrusque, le Romain, &c. ne sont qu'un même Personnage Allégorique; qu'ils ne présentent tous qu'une seule & même Allégorie relative aux mêmes objets, liée avec les mêmes faits & les mêmes Personnages, née des mêmes besoins & des mêmes connoissances, consacrée aux mêmes événemens.

Voyons pour cet effet, de quelle maniere les Anciens ont caractérisé Mercure.

§. 2.

Idée que les Anciens avoient de Mercure.

Mercure joue le plus grand rôle dans l'Allégorie Phénicienne, transmise sous le nom de Sanchoniaton.

1. Il y est apellé TRISMÉGISTE; le SECRETAIRE, & le CONSEILLER de Saturne.

(2) Tom. IV. 112-135.
(3) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Belles-Lettres, T. VII. p. 10.

2. Par son Conseil, Saturne forge des Armes & prend parti contre le Ciel. Lui-même tient un discours enchanteur aux Amis de Saturne, & il les détermine à le seconder dans cette entreprise.

3. Il décide Saturne à ensevelir ATLAS tout vivant.

4. Saturne l'établit Roi sur l'Egypte entiere.

5. Imitant Uranus ou le Ciel, il invente les Caractères Sacrés, & il peint son Maître avec quatre yeux & quatre ailes.

6. Il étudia les Dragons, ajoute Sanchoniaton dans un autre Fragment que nous a conservé EUSÈBE à la suite du précédent; & il leur attribua la Nature Divine. Il enseigna qu'ils abondoient plus en esprits que tous les autres reptiles; qu'ils étoient d'une Nature ignée; qu'ils se mouvoient avec la plus grande vitesse, quoique privés des Organes communs à tous les autres animaux: il fit voir quelles étoient les diverses formes que prenoit leur corps, & tous les plis & replis avec lesquels ils s'élançoient; que leur vie étoit très-longue, rajeunissant plusieurs fois, & prenant toujours de plus grands accroissemens jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à un certain nombre de révolutions, au bout desquelles ils cessoient d'être: il grava enfin toutes ces choses sur les Tables Sacrées. De là vint la coutume de faire entrer l'usage de ces Animaux dans les Cérémonies Sacrées & dans les Mystéres. » Nous en avons » parlé plus au long, ajoute l'Historien, dans les Commentaires que nous » avons intitulés ETHOTHIA, & où nous avons fait voir qu'ils étoient immor- » tels, & qu'ils se résolvoient en eux-mêmes .... C'est celui que les Phé- » niciens apellent le BON-GÉNIE, & les Egyptiens CNEPH & qu'ils peignent » avec une Tête d'Epervier. EPÉIS, le Chef de leurs Interprètes Sacrés, » dont ARIUS d'Heracléopolis a traduit les Ouvrages en Grec, a dit les » mêmes choses allégoriquement. Entre les Serpens, dit-il, il en est un tout » Divin, à Figure d'Epervier & de l'aspect le plus agréable; dès qu'il » ouvre les yeux, tout brille de la plus vive lumiere: dès qu'il les ferme, » tout rentre dans les ténébres.

» PHÉRÉCYDES a traité fort au long de cette Divinité Phénicienne, qu'il » apelle OPHION; & des OPHIONIDES.

» N'oublions pas, ajoute l'Auteur, que les Egyptiens pour peindre le » Monde, représentoient dans la même vue, un Cercle rond de couleur » bleue, environné de flammes qui s'en échapoient de toutes parts: & » dans le centre duquel étoit un Serpent à Tête d'Epervier; figure parfaite- » ment semblable au Thêta Θ des Grecs: ainsi, tandis que le Cercle repré- » sentoit l'Univers, le Serpent qu'il renfermoit étoit le Symbole du Bon- » Génie.

Ce long récit finit par ces traits remarquables ». THAUT, celui que les » Egyptiens apellent THOT, illustre chez les Phéniciens par sa sagesse, donna » le premier aux Hommes des Loix & des leçons sur la Religion & sur le » Culte des Dieux, éclairant ainsi le Peuple qui jusqu'alors avoit été plon-

» gé dans l'ignorance : il jetta, il est vrai, sur sa Théologie un voile allé-
» gorique qui la couvroit de son ombre : mais le Dieu Surmubel & Thuro
» apellé Chusarthis, l'éclaircirent, après une longue suite de Généra-
» tions ».

Nous avons cru devoir insérer ici sans aucun retranchement, ce récit relatif aux instructions données aux Hommes par Mercure & qui paroissent si peu propres à fixer l'idée qu'on doit se former de ce Personnage, parce qu'il confirmera ce que nous avons à proposer à ce sujet & qu'il en sera une démonstration, à laquelle on ne pourra se refuser. Elle fera voir combien on se trompoit dans l'idée qu'on se formoit ordinairement de Mercure ; & de quel secours on étoit privé, en négligeant ce récit, faute de l'entendre.

§. 3.

Idée qu'en eurent les Egyptiens.

Diodore de Sicile nous a conservé l'Histoire de Mercure, telle que la racontoient les Egyptiens ; morceau précieux que nous ne saurions omettre ; & qui apuiera tout ce que nous aurons vû, à l'occasion du Mercure Phénicien.

» Osiris (1), dit-il, honora Hermès ou Mercure, parce qu'il reconnut en
» lui des talens extraordinaires pour tout ce qui peut contribuer au bien de la
» Société humaine. En effet, Mercure changea le premier en une Langue
» exacte & réglée, les dialectes grossiers & informes auxquels on avoit été
» réduit jusques alors : il donna des noms à une infinité de choses d'usage
» qui n'en avoient point : il inventa les premiers Caractères, & régla jus-
» qu'à l'Harmonie des mots & des phrases. Il institua plusieurs pratiques
» touchant les Sacrifices & les autres Parties du Culte des Dieux, & il don-
» na aux Hommes les premiers principes de l'Astronomie. Il leur proposa
» ensuite pour divertissemens la lutte & la danse, & leur fit comprendre
» quelle force & même quelle grace le Corps humain peut tirer de ces exer-
» cices. Il inventa la Lyre à trois Cordes, à l'imitation des trois Saisons
» de l'année (†) ; car ces trois Cordes rendant trois sons, le grave, l'aigu,
» & le moyen, le grave répond à l'Hyver, le moyen au Printems, &
» l'aigu à l'Eté. C'est lui qui enseigna l'interprétation ou l'élocution aux
» Grecs, qui l'ont apellé par cette raison Hermès ou Interpréte : il fut le
» Confident d'Osiris, qui lui découvroit tous ses secrets & qui faisoit le

(1) Diod. de Sic. L. I.

(†) Les Egyptiens ne comptoient en effet que trois Saisons, chacune de quatre mois.

» plus grand cas de ses conseils. C'est enfin lui qui, selon les Egyptiens, » a planté l'Olivier, que les Grecs croyent devoir à Minerve....

» Osiris avant son départ, laissa à Isis l'administration générale de son » Etat déja parfaitement réglé. Il lui donna pour Conseiller & pour Ministre. » Hermès, le plus sage & le plus fidéle de ses Amis ; & pour Général de » ses Troupes, Hercule, &c.... Et lorsqu'Osiris eût passé de la Terre » au Ciel, Isis & Mercure lui firent des Sacrifices & instituerent en son honneur » des Initiations avec des Cérémonies secrettes & mystérieuses.

Diodore entre encore plus bas (2) dans un assez grand détail sur Mercure ». Mercure, dit-il, dirige l'envoi des Hérauts en tems de Guerre, » les Propositions de paix & les Traités. On lui donne pour Symbole le Ca- » ducée que portent ceux qui sont chargés de ces sortes de Commissions, » & qui fait leur sureté au milieu même de leurs Ennemis. C'est par-là que » l'épithéte de *commun* convient à Mercure, puisque ceux qui s'entre- » mettent de la paix travaillent à l'utilité commune des deux Partis. On » dit aussi que ce Dieu a établi le premier les mesures, les balances & » tout ce qui sert à régler le gain du commerce ; au point qu'on lui a » attribué l'adresse de mettre tout l'avantage de son côté dans les échanges. » Il a été regardé d'ailleurs comme l'Ambassadeur des Dieux, & un excel- » lent Interpréte de leurs volontés & de leurs ordres. Aussi, ce dernier » nom est-il devenu le sien propre, non qu'il ait inventé les mots & les » phrases, comme le disent quelques-uns ; mais parce qu'il expose avec » une clarté parfaite & avec une éloquence inimitable, le sens des Com- » missions dont il est chargé. On attribue encore à Mercure l'institution de » la Lutte ; & l'on prétend qu'il plaça sur une grande écaille de Tortue » la Lyre d'Apollon : ce qui forme un Corps de guitarre .....

On trouve dans Plutarque quelques traits relatifs à Mercure, & pro- » pres à répandre du jour sur l'idée qu'on doit s'en former.

» Le Soleil, dit-il (3), s'étant aperçu que Rhéa étoit devenue enceinte » de Saturne, la maudit, & fit cette imprécation contr'elle, qu'elle ne pût » accoucher dans aucun mois, ni dans aucune année : mais Mercure qui » étoit amoureux de Rhéa, & qui en étoit bien traité, joua aux dés avec » la Lune, & lui gagna la soixante & douzieme partie de chaque jour : il » mit ensuite toutes ces portions bout à bout & en forma cinq jours, qu'il » ajouta aux 360. dont l'année étoit composée. Ce sont ces jours que les » Egyptiens apellent Epactes (ou Epagoménes), & qu'ils célébrent comme » l'anniversaire de la naissance des Dieux, (Rhéa ayant accouché ces jours- » là). Au premier jour naquit Osiris ; à la naissance duquel on entendit » une voix qui crioit que le Seigneur de tout le Monde venoit de naître.

(2) *Ib.* Liv. V. T. II. p. 37.
(3) Traité d'Isis & d'Osiris.

» Aroueris ou Apollon, apellé aussi Orus l'aîné, naquit le second jour ;
» Typhon, le troisieme jour ; Isis, le quatrieme ; & enfin au dernier jour,
» Nephté, que l'on apelle aussi Teleuté, ou la *fin*, Vénus & Victoire.

Il ajoute plus bas, qu'Orus ayant arraché à Isis son Diadême, Mercure lui donna en place un Casque fait en forme de tête de Taureau.

Le même Auteur dit dans ses Symposiaques (4), « que Mercure est le premier des Dieux qui trouva en Egypte les Caractères, & que c'est par cette » raison que les Egyptiens mettent l'Ibis à la tête des Caractères : en quoi, » ajoute-t-il, ils ont tort de donner la premiere place à une lettre muette » & qui n'est pas une voyelle. » Passage obscur s'il n'est raproché d'un autre, où Plutarque nous aprend (5) que les Egyptiens disoient « que cette » lettre représentoit la figure de l'Ibis, ou d'un Triangle, lorsque cet Oi- » seau cache son bec dans sa poitrine » ; & de celui où Marcien Capella (6) dit, » que l'Ibis porte le nom d'un mois Egyptien ».

C'est encore Mercure qui, ayant reçu l'ordre de délivrer Io d'Argus aux cent yeux qui la gardoit à vue nuit & jour, l'endormit aux sons harmonieux de sa Lyre, & lui coupa ensuite la tête : exploit qui lui valut le titre d'Argiphonte, *Meurtrier d'Argus*.

§. 4.

Autres Caractères de Mercure.

Ajoutons quelques autres traits propres à le caractériser.

1. Le premier mois & le premier jour de l'année Egyptienne lui étoient consacrés, & portoient son nom de Thot.

2. Suidas & Pline disent qu'on l'apelloit Phannos.

3. Platon dans divers endroits de ses Ouvrages (7), l'apelle *Ouvrier admirable*, *Pere des Lettres*. Il dit qu'Iou lui-même l'envoya sur la Terre, pour donner aux Hommes des loix qui les liassent par un amour mutuel ; qu'il fleurissoit sous le regne de Tham, &c.

4. On le représentoit, tantôt le Caducée en main, tantôt avec une Tête de Chien : symboles remarquables par leur singularité, & sur l'explication desquels il doit être impossible de se méprendre.

5. On lui attribuoit 36525 livres, ou Rouleaux.

6. Il étoit apellé chez tous les Peuples, l'Interprète des Dieux.

---

(4) Liv. IX. Quest. 3.
(5) *Ib.* Liv. IV. Quest. 5.
(6) Liv. II.
(7) Sur-tout dans le *Protagoras* & dans le *Philebe*.

7. Le Coq & l'Ibis lui étoient consacrés ; aussi le voit-on souvent accompagné de ces animaux, ainsi que de la Tortue & du Bélier.

8. Ses Fêtes se célébroient dans la Gréce au mois de Mai ; & les Latins plaçoient sa naissance dans le même mois, & le faisoient fils de MAIA.

Lorsque les Egyptiens eurent ramené à une même formule les Planettes, les jours de la semaine, les notes de la Musique, les Métaux, les Couleurs armoriales, &c. Mercure tint son rang dans toutes ces séries, il fut Planette, jour de la semaine, Note de Musique, Métal, Couleur, &c.

Passant continuellement de Cascade en Cascade, son nom devint celui des *Bornes* : celui des livres périodiques, & le nom honnête de Gens qui ne le sont guères.

Par quel caprice donna-t-on un même nom à tant d'objets aussi disparates ? Et comment ce nom s'est-il transmis jusqu'à nous, augmenté sans cesse de nouvelles significations ?

Il étoit difficile sans doute de trouver un fil, au moyen duquel on pût sortir de ce labyrinthe, & qui liât des faits qui paroissent en être si peu susceptibles. Ne soyons donc pas étonnés si jusqu'ici on a été si fort partagé à cet égard, & si l'on n'a dit sur un objet aussi intéressant que des choses triviales, ou qui n'expliquoient rien ; d'autant plus qu'on laissoit de côté les Caractères tranchans & distinctifs, sans lesquels on ne sçauroit se former une idée exacte de ce Personnage & de l'Allégorie qu'il offre : allégorie qu'on ne soupçonnoit même pas.

ARTICLE II.

Sentimens des Savans à l'égard de MERCURE.

NOUS avons déjà vû que l'Abbé BANIER posoit en fait qu'il y avoit eu deux Mercures, l'un Egyptien, l'autre Celte : c'étoit mettre deux difficultés à la place d'une, & ne rien expliquer.

L'Auteur de l'*Histoire du Ciel* qui avoit entrevu tant de vérités, n'a rien dit de satisfaisant sur ce personnage. Il le réduit à être un simple signe de la Canicule & du moment, où par son lever elle annonçoit l'arrivée de l'inondation : il ajoute que si on l'arma d'un bâton qui fut ensuite changé en Caducée, c'est qu'on se servoit de ce signal pour avertir le Peuple de se retirer sur les hauteurs, afin d'éviter la crue des eaux.

Jean NICOLAÏ, dans son Traité sur Mercure,

Et l'Evêque d'Avranches M. HUET, crurent que Moyse avoit été le modèle sur lequel les Payens forgerent ce Dieu.

CUDWORTH, MOSHEIM & BRUCKER, sont convaincus qu'il exista réelle-

ment : ce dernier va même jusqu'à dire, que le nier, ce seroit renverser toute certitude historique.

Le P. MONTFAUCON (8), VOSSIUS dans son Ouvrage sur l'Idolâtrie (9), & SCHUCKFORD dans son Histoire Ancienne (10), n'ont fait que se perdre dans ce cahos & l'embrouiller de plus en plus.

Mais distinguons deux illustres Modernes qui ont discuté cet objet avec plus de soin, & qui firent imprimer dans la même année leurs Recherches à ce sujet, WACHTER (11) & JABLONSKY (12).

Ce dernier lui a consacré un Chapitre fort long; & le premier, presque la moitié de son livre.

Ils ont embrassé un systême exactement oposé l'un à l'autre : heureusement, c'est leur faute, & non celle du sujet qu'ils n'ont pas traité avec l'exactitude qu'on admire dans leurs écrits.

WACHTER est persuadé que Thot exista réellement, qu'il fut contemporain de Moyse & d'Osiris; qu'il présenta ses Ouvrages à ce dernier Prince; que celui-ci est le THAM de Platon; & que s'il inventa les lettres hiéroglyphiques, Ménès, après sa mort, inventa les lettres alphabétiques, les mêmes que celles des Coptes & des Grecs.

JABLONSKY au contraire, est persuadé que Thot ne désigne autre chose que l'époque dans laquelle les Sciences furent inventées, & où l'on en grava les premieres esquisses sur des colonnes; & que s'il y a eu un vrai Thot, c'est SIPHOAS, le XXXVe Roi de Thèbes depuis Ménès, qui perfectionna l'Astronomie, & porta l'année de 360 jours à 365.

Les preuves dont ils s'apuient, ne sont que des raisons de convenance, relatives à leurs systêmes sur l'origine des lettres hiéroglyphiques qu'ils ont cru n'avoir rien de commun avec les alphabétiques & leur être antérieures; & ces systêmes eux-mêmes étant dénués de tout principe sûr, & de points fixes & fortement caractérisés, ne peuvent servir ni à se décider pour aucun d'eux, ni à parvenir au vrai.

Laissons donc de côté leurs vues, & essayons de nous tracer une route qui nous conduise à la vérité aussi promptement que surement.

---

(8) Ant. Expl. T. I.
(9) De orig. & progr. Idolol. Tom. I. Lib. II. C. XXXII.
(10) Liv. VIII. p. 272 & suiv. Tom. II.
(11) Dans son Ouvrage intitulé, Accord de la Nature & de l'Ecriture.
(12) Panthéon Egyptien, Tom. II.

ARTICLE III.

ARTICLE III.

MERCURE Inventeur de l'Astronomie.

L'ON doit regarder chaque Fable comme un Tout, dont les diverses parties, quelque disparates qu'elles paroissent, ne sont que des dévelopemens, & forment entr'elles un ensemble parfaitement d'accord, qui offre cette unité, sans laquelle aucun Ouvrage de l'Esprit Humain, Tableau, Drame, ou quel autre que ce soit, ne sauroit subsister. L'on ne peut donc espérer de saisir l'esprit d'une Fable, d'une Allégorie, de même que d'un Drame, qu'autant qu'on en considérera l'ensemble, & le raport de chacune de ses parties; mais avec une précaution pareille, on en voit nécessairement l'objet, & aucune de ses beautés ne peut échaper. C'est pour avoir négligé ce principe, pour avoir suposé qu'il n'y avoit point d'unité dans les Fables Mythologiques, qu'on n'a pu jusques ici s'en former une juste idée, & qu'on a manqué totalement l'Objet désigné par le Héros, ou l'Acteur principal de chaque Fable.

Nous ne nous écarterons jamais de ce principe : c'est le fil qui nous dirigera à travers les détours ténébreux de la Fable; & le Lecteur qui apercevra sans peine l'harmonie qui en résulte & qui sera frapé aussi-tôt de la vérité du Tableau, ne pourra refuser son aprobation.

C'est d'après ce principe, que nous avons vu que SATURNE & son Histoire étoit l'invention de l'AGRICULTURE présentée aux Hommes sous le voile de l'Allégorie.

Ce sera d'après ce même principe, que nous allons voir dans Mercure & son Histoire, l'invention de l'ASTRONOMIE, présentée également d'une maniere allégorique.

Nous verrons même plus : car non-seulement, chacune de ces Allégories offrira unité dans son ensemble, mais leur réunion présentera également la même unité, ensorte que l'une de ces Allégories ne sera qu'une suite & un complément de l'autre.

Ce n'est point l'Inventeur des Caractères Alphabétiques ou de l'Ecriture, que l'on a voulu peindre dans Mercure; ni le patron des Hérauts, ni le Messager des Dieux, ni le conducteur des Ames dans l'autre monde, ni le Dieu des Marchands, ni celui des Voleurs, ni le protecteur des Grands Chemins, ni le flatteur de Jupiter, ni .... rien en un mot de tout ce qu'on y a vu, en mettant sans cesse l'accessoire à la place du principal & en confondant les usages auxquels on a apliqué successivement l'idée de Mercure, avec le but de ceux qui les premiers en firent une Fable. Ce qu'on

désigna par Mercure, ce fut l'inventeur de l'Astronomie & sur tout du Calendrier ou Almanach à l'usage de l'Agriculteur.

Tout le prouve.

1°. Ses Titres ; il est Conseiller & Secrétaire de Saturne & Interprête des Dieux.

2°. Son Symbole ; c'est le Caducée. Ses autres attributs ; ils sont composés de la Tortue ou la Lyre à trois cordes, du Bélier, du Coq & du Chien.

3°. Ses Actions ; il donne un Casque à Isis ; il fait une partie de dez avec la Lune : il contemple les Dragons ; il est Auteur de 36525 Rouleaux, &c.

4°. Son Nom, porté par le premier jour & par le premier mois de l'année Egyptienne ; tandis qu'il est Protecteur chez les Romains du mois de Juin.

5°. Les Caractères dont les Anciens lui attribuent l'invention ; & la Lettre qui lui étoit consacrée.

6°. Les Noms par lesquels on le désigne chez les différens Peuples.

7°. L'aveu uniforme de l'Antiquité entiere.

PREMIERE CLASSE DE PREUVES.

TITRES DE MERCURE.

1°. *Secrétaire & Conseiller de Saturne.*

Dès la plus haute Antiquité, il fut désigné par le titre de Secrétaire & de Conseiller de Cronus ou de Saturne chez les Orientaux ; & par celui de Conseiller d'Isis & d'Ami d'Osiris, chez les Egyptiens.

Mais quel est le Conseiller du Laboureur ? De qui écoute-t-il les Oracles, en qui a-t-il quelque confiance, si ce n'est dans son Calendrier, ou dans l'Almanach ? C'est lui qu'il consulte sans cesse ; c'est de lui qu'il prend conseil pour toutes ses opérations ; c'est par son Almanach qu'il sait le Tems où il faut préparer ses Terres, labourer, semer, cueillir, travailler ou se reposer, être aux champs ou aux assemblées. Ne soyons donc pas étonnés que le nom d'Almanach soit devenu synonyme de Conseil, & que l'on dise ; *portez vos Almanachs à d'autres*, comme on diroit, néant de vos Conseils, nous n'en voulons point.

Dès le moment que l'Agriculture fut inventée, l'observation ou la connoissance des Tems devint absolument nécessaire : l'Astronomie naquit donc aussi-tôt que le Labourage : car un Art amene un autre Art, & dès qu'une invention a donné l'éveil aux humains, la foule des Chercheurs se jette de

ce côté-là ; c'est à qui perfectionnera, inventera, mettra à profit les découvertes déja faites, viendra à leur apui, &c.

Tel est le point dont il faut partir pour se former une juste idée de Mercure, & pour dissiper l'obscurité, qui jusqu'à présent envelopoit ses gestes : rien dans son Histoire dont on ne rende très-facilement raison par ce moyen, tandis que sans lui on est sans cesse dérouté.

L'Almanach, le Calendrier, le Labourage, l'Astronomie, les Fêtes, les Jours, les Mois, &c. tout nous est ainsi venu de l'Orient. Ne soyons donc pas étonnés que tous les mots qui y entrent ;

ALMANACH.	SEMAINES.	SABATH.
CALENDRIER.	SIGNES.	CIEL.
CALENDES.	NÉOMENIES.	TERRE.
IDES.	SOLEIL.	ÉTÉ.
MOIS.	LUNE.	HYVER.
JOURS.	ASTRES.	&c.
HEURES.	CONSTELLATIONS.	

soient tous venus de l'Orient, tous nés dans la plus haute Antiquité ; tous existans dans les Langues des Nations, chez lesquelles naquirent ces Arts.

2. *Interpréte des Dieux.*

N'est-ce pas encore par ce moyen, que Mercure devient, au pied de la lettre, l'Interpréte des Dieux ? Les Dieux sont les Cieux & leur Armée, le Soleil qui est leur Roi, la Lune qui est leur Reine, les Planettes qui sont leurs Gardes ou leurs Ministres, les Signes qui président aux Mois, les Constellations qui leur sont subordonnées. Ils ont un langage qui n'est entendu que de leur Observateur : & cependant ce qu'ils disent est absolument nécessaire à l'Homme Agriculteur ; il lui faut donc un Interpréte, qui placé entre les Dieux & lui, explique leur volonté & le mette à même de profiter de leurs avis. Cet Interpréte, c'est Mercure ou l'Astronome. Interpréte admirable qui lit dans les Cieux la destinée des Humains, & qui régle & fixe leurs opérations & leurs mouvemens sur ceux des Globes Célestes, immuables dans leur course toujours fixe & réglée.

SECONDE CLASSE DE PREUVES.

Symbole & Attributs de Mercure.

MAIS quel eſt le ſymbole de ce Héraut, avec quel ſceptre ſe préſente-t-il à nous ? Ses attributs ne peuvent être plus ſinguliers. Il s'avance avec précipitation : des aîles ſont à ſes pieds & à ſon chapeau : il tient en main un bâton, autour duquel s'entortillent deux ſerpens, qui y forment un nœud ſur le milieu de ſa longueur : un Chien, un Bélier & un Coq l'accompagnent : il porte une Lyre à trois cordes.

Ces ſymboles & ces attributs inexplicables, lorſqu'on n'en apercevoit pas l'enſemble, deviennent de la plus grande vérité, dès qu'on ſçait que Mercure eſt l'inventeur de l'Aſtronomie ; qu'il eſt l'Aſtronomie perſonifiée.

Des deux Dragons qui compoſoient le Caducée, l'un étoit mâle & l'autre femelle, diſent les Anciens ; & le point où ils ſe réuniſſoient s'apelloit HERCULE.

Voici de quelle maniere s'exprime à ce ſujet MACROBE (1). « *In Mercurio* » *Solem coli etiam ex* Caduceo claret, quòd Ægyptii in ſpecie Draconum » *maris & fæminæ* conjunctorum figuraverunt, Mercurio conſecrandum. Hi » Dracones parte media voluminis ſui invicem nodo quem vocant *Herculis*, » obligantur : primæque partes eorum reflexæ in circulum, preſſis oſculis » ambitum circuli jungunt ; & poſt nodum caudæ revocantur ad capulum » Caducei : ornanturque alis ex eadem capuli parte naſcentibus. *C'eſt-à-dire* : » Le Caducée démontre que Mercure eſt le Soleil. Les Egyptiens le conſacrerent à la premiere de ces Divinités, ſous la forme de deux Dragons » réunis, *mâle* & *femelle* : le point auquel ils ſont unis s'apelle *Hercule* : » leur avant-corps forme un Cercle, qui ſe termine par l'union de leurs têtes ; » & leurs queues ſe réuniſſent également en cercle ſur le manche du Caducée, tandis que des Aîles naiſſent de ce manche ».

Ces circonſtances néceſſaires pour déterminer le but & l'origine d'un ornement auſſi ſingulier, ne furent point l'effet du hazard ou de quelque mauvaiſe peinture, comme on l'imagina ſi mal à propos : il vaudroit mieux dire ſimplement qu'on ne ſçait pas quelle en avoit été l'origine.

Ce n'eſt point par hazard que ce ſymbole fut inventé : moins encore par hazard qu'il devint le ſymbole de Mercure ; tout comme ce ne fut pas par hazard que Saturne fut armé de la Faulx, Hercule de la Maſſue, Aſtarté

(1) SATURN. Lib. I. C. XIX.

du Croissant, &c. Tous ces symboles furent toujours représentatifs du Personnage auquel on les attribuoit : ils en furent toujours une description ou une définition courte & vive.

Il en est donc de même de Mercure, & l'on n'aura trouvé l'explication de ce qui regarde celui-ci, que lorsqu'on en verra naître celle de tous ses symboles & de ses attributs.

En faisant de Mercure l'Inventeur de l'Astronomie, le Caducée devient son symbole distinctif & naturel ; & il est de la plus grande vérité.

Personne n'ignore que les Serpens étoient chez les Anciens les symboles du Tems, de l'Année & des Moissons. Le Caducée composé de deux Serpens, étoit donc relatif au Tems, à sa régle, ou à l'Astronomie.

De ces deux Serpens, l'un est Mâle & l'autre Femelle.

L'on a donc voulu peindre ici deux objets différens, relatifs à l'Année, dont l'un étoit Mâle, l'autre Femelle ; qui, tantôt étoient réunis en un point & tantôt séparés, & dont la route serpentante imitoit la figure des Dragons du Caducée.

Mais quels sont ces deux Objets ? si ce n'est le Soleil & la Lune, qui dans le cours d'une année, parcourent l'Ecliptique sur lequel ils sont tantôt séparés, tantôt unis ; & qui tracé sur une carte, ressemble exactement à la figure de chacun des Dragons du Caducée. C'est d'après cela que l'on fit ce Conte raporté par Athenagore : « Iou étant devenu amoureux de Rhéa, elle » se changea en Couleuvre, afin d'échaper à ses poursuites ; il prit aussi-tôt » lui-même la figure d'un Serpent ; & de-là, les deux Serpens du Caducée, » en mémoire de cet événement ». Cette Fable, trop absurde pour être née sans raison, prouve que les Anciens étoient convaincus que la réunion des deux Serpens du Caducée étoit allégorique & destinée à peindre quelque grand événement.

Armer Mercure du Caducée, c'étoit donc lui mettre en main une Carte Céleste ; c'étoit dire de la maniere la plus énergique, qu'il avoit observé les mouvemens du Soleil & de la Lune, leur passage sur l'Equateur, cercle peint par le bâton du Caducée, le moment où ils y étoient réunis, & le moment où ils en étoient les plus éloignés ; momens qui font la base de l'année, qui la circonscrivent, qui la divisent en parties égales : c'étoit aprendre qu'il avoit réglé tout ce qui a raport à l'année ; en un mot, qu'il avoit fait le Calendrier.

Il étoit donc impossible de caractériser Mercure par un symbole plus frapant, plus relatif à l'idée qu'on devoit s'en former, qui ne convînt qu'à lui.

Ce symbole est sur-tout parfaitement d'accord avec le langage des Astronomes. Dans cette langue, TÊTE & QUEUE DE DRAGON, sont les points de l'Eclyptique où se réunissent les mouvemens du Soleil, de la Lune & des Planettes ; & le mot NŒUD désigne leur rencontre.

Il est donc vrai ; le Caducée peint l'année, ou le Cours du Soleil & de

la Lune, pour une année. Le bâton du Caducée est l'ÉQUATEUR, ce Cercle qui coupe le Globe en deux portions égales, & sur lequel le Soleil passe deux fois l'année aux Equinoxes.

Le *Dragon mâle* peint l'Eclyptique, ou le chemin en zigzag que le Soleil parcourt dans le cours de l'année, *qui forme un zigzag ou une S*, relativement à l'Equateur; & qui est peint précisément de même sur nos Cartes.

Le *Nœud des deux Dragons* formé à leur point de rencontre sur le bâton du Caducée, est le moment où le Soleil & la Lune se rencontrent sur l'Equateur, dans le point où il est coupé par l'Eclyptique.

Ce nœud s'apelle HERCULE, dit MACROBE; circonstance intéressante, & qui vient à l'apui de tout ce que nous avons dit en prouvant toujours mieux le raport de nos trois Personnages allégoriques, Saturne, Mercure & Hercule.

Ces deux Dragons, dont l'un est mâle & l'autre femelle, & qui sont l'Emblême des deux Principes de toutes choses, l'*Actif* & le *Passif*, deviennent la clé des deux aîles que Mercure mit à la tête de Saturne, & qu'il apella *Intelligence* & *Sentiment*. L'intelligence imprime l'action, & le sentiment la reçoit; Saturne est l'Intelligence, l'Être actif qui séme. La Terre est l'Être passif qui est sémé & qui reçoit.

Le Caducée lui-même est quelquefois représenté avec des aîles; rien de plus juste encore: ce sont les aîles du tems; à peine paroît-il, qu'il s'est déjà envolé: le présent disparoît à l'instant, & l'avenir arrive avec rapidité, tandis que le moment qui le précédoit est déjà bien loin.

Nous verrons bientôt que le nom même du Caducée, ne fut pas choisi avec moins de justesse.

Décrivez un cercle autour du Caducée, & vous aurez la Sphère, Emblême parlant de l'Astronomie; mais ce cercle est difficile à tracer, & cette figure est trop parlante: on suprima donc le cercle, & il resta le Caducée; vrai hiéroglyphe qui sembloit inexplicable, & qu'on n'eût jamais pu déchiffrer que par l'ensemble, tout comme une énigme ne se dévelope que par sa masse.

Nous aurons occasion de voir dans la suite d'autres caractères ou figures, dont la source étoit inconnue uniquement à cause de la supression du cercle qui les circonscrivoit & qu'on ôta, parce qu'il devenoit aussi embarassant qu'inutile.

2°. Le Coq, le Bélier & le Chien.

C'est comme inventeur de l'Astronomie que ces trois animaux sont à la suite de Mercure, & que le dernier est devenu un de ses symboles.

Le COQ, horloge vivant qui annonce les heures pendant la nuit, ne pouvoit être mieux choisi pour accompagner l'Astronome. Aussi est-il apellé dans un grand nombre de langues, même en Indien, *Morga*, c'est-à-dire, l'*Oiseau du matin*, ce que signifie également ce mot, dans les langues dérivées de l'ancien Theuton.

Le Bélier, ſigne par lequel s'ouvroit l'année pour tous les Peuples chez qui elle commençoit au mois de Mars, devenoit un ſymbole très-naturel de l'Aſtronomie.

Le Chien, qui, ſous le nom de Canicule, préſide à la moitié du mois d'Août, devenoit encore le vrai ſymbole du Mercure des Egyptiens, leur année commençant au lever de cet Aſtre.

Au milieu de ce mois, expiroit en Egypte l'année ancienne; alors arrivoit la fin, ou Teleuté (1), & ce jour étoit la fête de la Déeſſe Nephté, enlevée du milieu des Hommes. Le lendemain étoit celle du Rosh ou du commencement (2) de l'an nouveau; c'étoit la Fête de Mercure & de ſon Chien, ou celle de l'ouverture de l'année par la Canicule, & de l'Almanach par l'Aſtronome.

3°. *LA LYRE.*

Mais pourquoi la Lyre à trois cordes? & qu'a-t-on voulu peindre par cette harmonie de trois Tons, le grave, le moyen & l'aigu qu'il invente & qui répondent à l'Hyver, au Printems & à l'Eté? Rien qui ne ſoit très-ſimple & parfaitement relatif à l'Année.

Cette Harmonie à trois cordes, eſt l'harmonie des mouvemens céleſtes & de l'Année formée des trois ſaiſons Egyptiennes, l'Hyver, le Printems & l'Eté; car ils n'en comptoient que trois, de quatre mois chacune, nous l'avons déjà vu, & nous aurons occaſion de le prouver ailleurs. Nous verrons en même tems que les trois Modes Grecs apellés *Phrygien*, *Dorien* & *Lydien* dont ce Peuple s'eſt attribué l'invention, que perſonne ne lui avoit encore diſputée, ne ſont autre choſe qu'une imitation des trois Tons, qui formerent la Lyre de Mercure, & qui dominoient alternativement dans les Hymnes & dans les Poëmes, ſuivant que leurs ſujets étoient relatifs à une ſaiſon, ou à une autre, comme nous aurons occaſion de le voir dans la ſuite dans un plus grand détail.

---

(1) Teleuté eſt un mot Grec qui ſignifie *Fin*, *mort*, *expiration*, & Nephté ſignifie la même choſe en Egyptien, de l'aveu de tous les Savans en cette langue & nommément de Jablonsky. Il déſigne auſſi la *Victoire* qui eſt la fin de tout combat, de toute guerre.

(2) Rosh eſt le mot Oriental ראש qui ſignifie l'opoſé de Nephté, *commencement entrée*.

TROISIEME CLASSE DE PREUVES.

ACTIONS DE MERCURE.

1°. *Il donne un Casque à Isis.*

ISIS ayant perdu son Diadême qui lui avoit été arraché par Osiris, reçoit de Mercure en dédommagement un Casque qui représentoit une Tête de Taureau. Mais une Tête de Taureau est également l'emblême de la Dignité Royale dont ASTARTÉ étoit revêtue. L'on sait d'ailleurs qu'Isis ou Io passoit pour avoir été métamorphosée en Vache; Osiris étoit également peint avec une Tête de Bœuf: emblême qui lui étoit commun avec l'ancien Bacchus des Grecs, celui qu'invoquoient les Femmes de l'Elide.

Tout ceci étoit relatif à l'Année. Astarté est la même qu'Isis: Mercure lui donna donc un Casque à Tête de Bœuf, parce qu'il peignit la Lune dans son Calendrier, sous la forme du Croissant, ou d'une Femme qui avoit une Tête de Bœuf dont les Cornes peignoient celles du Croissant. Cette Femme à croissant fut apellée *Io*, *Pasiphaé*, *Isis*, &c. & l'on inventa ensuite les Fables fondées sur cette peinture, & que l'on donna pour autant de Métamorphoses surprenantes.

2. *Il joua aux Dez avec la Lune.*

Nous avons vu plus haut qu'il joua une partie de Dez avec la Lune, & qu'il lui gagna la soixante-douziéme partie de ses jours, ou simplement la soixante-dixiéme, suivant ceux qui ne s'attachent qu'à des nombres ronds. De toutes ces fractions, il forma cinq jours qu'il plaça entre l'année finissante & l'année commençante de 360 jours; ensorte que Rhéa pût accoucher dans un tems qui ne faisoit partie ni d'aucun mois ni de l'année, & éluder ainsi l'imprécation du Soleil contr'elle.

Ce tems fut hors des mois, parce qu'on eut soin d'intercaler ces cinq jours entre le dernier jour de l'ancienne année & le nouvel an, sans les incorporer dans aucun mois.

Ce sont ces jours, qui sont apellés *Épactes* ou *Épagoménes*, par les Grecs & dans l'Orient, & que nous avons retrouvés chez les Romains, quoiqu'aucun Savant ne les eût encore remarqués chez ce Peuple; il est vrai que les Romains eux-mêmes avoient tellement perdu les traces de leur origine, que les plus savans d'entr'eux n'ont jamais pu la découvrir.

Ces cinq jours sont ce qu'ils apelloient QUINQUATRES; ils en avoient de

deux

deux sortes, les petits & les grands; les petits étoient les cinq jours qui précédent le solstice d'Été; ils finissoient l'année, lorsque l'ancienne Année Romaine commençoit en Juin, mois consacré par cette même raison à Mercure.

Lorsqu'ils eurent transporté le commencement de l'année à l'Equinoxe du Printems, les cinq jours Epagoménes ou intercalés furent les cinq jours qui précédoient l'Equinoxe; mais accoutumés d'en célébrer cinq en Juin, ils continuerent de célébrer ceux-ci: ensorte qu'ils eurent une double Quinquatrie, la grande ou la moderne, & la petite ou l'ancienne. C'étoit pour eux le tems de la naissance & de la Fête de Minerve; alors les Eléves faisoient un présent à leur Maître, comme on en fait encore la veille du jour de l'An; & c'est ce qu'ils apelloient LE MINERVAL.

Ovide chante les grandes Quinquatries dans son III^e^. Livre des Fastes.

» Una dies média est: fiunt cùm Sacra Minervæ,
» Nominaque adjunctis quinque diebus habent:
» Sanguine prima vacat, nec fas concurrere ferro,
» Caussa quod est illa nata Minerva die. v. 806-812.
» Summa dies è quinque tubas lustrare canoras
» Admonet & forti sacrificare Deæ ». v. 849-850.

» Un jour se passe: arrivent ensuite les Fêtes de Minerve qui prennent
» leur nom de cinq jours réunis. Il n'est pas permis de répandre le sang au
» premier, ni de se battre à l'épée, parce que la Déesse naquit ce jour-là....
» Le cinquiéme jour nous avertit de faire la purification des Trompettes,
» & de sacrifier à la belliqueuse Déesse.

Et il parle des petites Quinquatries dans le VI^e^.

» Et jam Quinquatrus jubeor narrare minores.
» Nunc ades, ô cœptis, flava Minerva meis. v. 651.

» Obligé de parler des petites Quinquatries, blonde Minerve, venez
» vous-même à mon secours.

Il demande ensuite à la Déesse pourquoi ce tems-là portoit un pareil nom.

» - - - Superest mihi discere, dixi
» Cur sit Quintanus illa vocata dies » v. 693.

» Je n'ai plus qu'une question à vous faire, dis-je à la Déesse: pourquoi
» ce jour fut-il apellé Quinquatre?

Et la Déesse lui répond par un conte qui n'y a aucun raport.

VARRON & FESTUS ne furent pas mieux en état de l'expliquer: CHARLES

de Naples, Commentateur si estimés des Fastes d'Ovide, y renonça absolument; & leur Traducteur, le bon Abbé de Villeloin, ne put s'en tirer avec plus d'honneur.

Il n'étoit pas moins étonné de ce que le dernier jour des Quinquatres étoit la Fête des Trompettes: mais ceci n'a plus rien de surprenant: ces Trompettes annonçoient la fin de l'année & le commencement de l'autre. C'est comme nos Cloches, la veille des grandes Fêtes. Varron nous aprend que ce jour-là même, les Trompettes célébroient la Fête de Minerve dans son Temple, parce que, comme nous l'aprend ici Ovide, Minerve passoit pour avoir inventé la Trompette.

QUATRIEME CLASSE DE PREUVES.

NOMS DE MERCURE DONNÉS A DES PORTIONS DE L'ANNÉE.

1°. *Chez les Egyptiens.*

Si tous les faits que nous avons parcourus jusques-ici, s'accordent à faire de Mercure l'Inventeur de l'Astronomie ou du Calendrier, on peut le dire à plus forte raison de celui dont il s'agit dans cet article. Le premier jour de l'année Egyptienne & le mois qu'il commençoit, portoient son nom Egyptien Thot: Époque qui tomba sur la mi-Août, lorsque l'année devint fixe. A ce jour répondoit dans le Calendrier, Thot à Tête de Chien, ou un Homme avec un Caducée & un Chien à côté de lui. Il devint Esculape chez les Grecs: il a fait place dans notre Calendrier à Saint Roch & à son Chien, qui guérissent de la Peste; c'est le même Emblême, dépouillé des superstitions payennes.

Le mois qui précedoit celui de Thot & par lequel se terminoit l'année, s'apelloit Misor ou Mesori. Cumberland a cru que c'étoit parce que Misor étant le Pere de Mercure ou Thot, on avoit donné le nom du Pere au mois qui précedoit celui qui portoit le nom du Fils: cela peut être: mais ne pouroit-il pas aussi être arrivé que Thot eût été regardé comme le Fils de Misor, uniquement parce que le mois Thot succédoit au mois Misor, & qu'il en étoit ainsi le Fils dans le style allégorique? mais nous aurons occasion de revenir à cette question.

Ajoutons simplement ici que chez les Romains, Mercure ne fut regardé comme le Fils de Maia que parce qu'il présidoit au mois qui suivoit celui de Maia: c'est à dire, au mois de Juin.

2°. Chez les Romains.

Mais cette même observation, que Mercure étoit Protecteur du mois de Juin, de celui où arrivoit le solstice d'Eté, & où commençoit l'ancienne année des Pelasges, prouve encore qu'il étoit regardé chez tous les Peuples comme l'inventeur de l'Astronomie.]

CINQUIEME CLASSE DE PREUVES.

Caractères dont les Anciens lui attribuent l'Invention.

Les Caractères dont l'Antiquité attribue l'Invention à Mercure, fournissent une nouvelle preuve qu'il fut toujours regardé comme l'inventeur de l'Astronomie.

C'est un principe reçu de tout le Monde, que Mercure ou Thot inventa des Caractères; & que ces Caractères étoient Sacrés. Mais en quoi consistoient-ils? C'est ici où l'on a échoué totalement. On a cru qu'il s'agissoit des Caractères Hiéroglyphiques, antérieurs aux Alphabétiques, avec lesquels on les a mis par-là même en oposition : mais ceci ne disoit rien, ou étoit une erreur.

Cette distinction de Caractères Hiéroglyphiques & de Caractères Alphabétiques, a été une source intarissable de préjugés & d'obscurité. Dans nos Principes sur l'origine des Langues & de l'Ecriture, nous tâcherons de fixer d'une maniere satisfaisante & sure les idées qu'on doit s'en former; mais nous dirons en attendant que les Caractères Alphabétiques sont eux-mêmes Hiéroglyphiques & très-Hiéroglyphiques : qu'ils remontent à la plus haute Antiquité : qu'ils sont par-là même très-antérieurs au tems où l'on a cru qu'ils étoient nés, & dans lequel on abandonna les Hiéroglyphes Egyptiens : que ceux-ci existoient en même tems que les Alphabétiques, parce que leur usage étoit différent; & que ceux qu'inventa Mercure, furent relatifs à l'Astronomie, ceux qui furent indispensables pour son Almanach, & qui subsistent encore dans les nôtres : les preuves n'en seront pas difficiles à administrer.

Sanchoniaton nous a dit, que Mercure imitant le Ciel, avoit fait les portraits des Dieux & avoit inventé les Caractères Sacrés.

Mais imiter le Ciel, & peindre les Dieux, n'est autre chose que tracer les Figures des Constellations, des Signes, & des Planettes : ce qui constitue exactement l'Astronomie, ou la Connoissance des Tems; & ces Figures furent autant de Caractères Sacrés, parce qu'elles furent gravées sur

les Colonnes des Temples, & qu'elles dirigeoient les Peuples pour toutes les Cérémonies Sacrées, comme encore de nos jours.

Cette explication de ce qu'il faut entendre par la peinture des Dieux attribuée à Mercure l'Astronome, est d'autant plus juste, que personne n'ignore que l'unique Idolâtrie, fut le Sabéisme, c'est-à-dire l'adoration des Astres : c'est de-là même que les Grecs tiroient leur définition du mot *Dieu*, ou Theos ». Les Astres, disoient-ils, furent apellés Theoi, parce qu'ils se » meuvent & qu'ils courent sans cesse ». Ceci est encore une Etymologie à la Grecque; mais si elle ne vaut rien comme Étymologie, elle prouve du moins que les Astres étoient les Dieux du Paganisme, & que c'est eux que Mercure peignit en imitant les Dieux.

Les Astres furent nommés avec raison Theoi, parce que le mot signifie dans son sens propre & primitif, *un Etre lumineux & parfait*. Ce nom & ces attributs leur étant communs avec la Divinité Suprême, ils furent cause qu'insensiblement on les confondit en quelque façon avec la Divinité, & qu'on les crut animés par des Dieux inférieurs.

Si les Grecs crurent ensuite que ce nom venoit de The-*ein* courir, c'est qu'ils oublierent le sens propre de ce mot pour conserver le figuré. Parce que ces Dieux-Astres couroient, leur nom signifia également coureur: de-là cette fausse Étymologie, par laquelle le sens primitif du mot *Dieu* prenoit la place d'un sens subordonné.

2. *Caractère propre à Mercure ou Thot.*

Ce que nous venons de dire se confirme en plein par le Caractère dont parlent les Anciens, comme étant la Lettre Symbolique de Thot ou Mercure. Remettons-en le Texte sous les yeux du Lecteur.

Plutarque nous aprend » que les Egyptiens mirent l'Ibis à la tête des » Caractères, parce qu'ils étoient de l'invention de Mercure ; & que ce » Caractère avoit la figure d'un Triangle; figure que forme cet Oiseau quand » il cache sa tête sous sa poitrine.

Ce qui fit croire à Kircher (1) que cette Lettre étoit l'A ; mais Jablonsky ayant observé que, selon Martien Capella, l'Ibis porte le nom d'un mois Egyptien, il en inféra (2) que la Lettre désignée par l'Ibis, Oiseau de Mercure, étoit le Theta des Grecs qui commence le nom de Thot, premier mois Egyptien, & par-là même à la tête des Caractères Sacrés.

Ce qui confirme cette idée, c'est que Plutarque dit expressément que la Lettre de Mercure n'étoit pas du nombre des voyelles.

Ajoutons que Philon nous aprend pourquoi le Théta devint la Lettre

(1) Œdip. Egypt. T. I.
(2) Panth. Egypt. Tom. II. Liv. V. p. 162, &c.

de Mercure, & de quel objet il fut l'Hiéroglyphe ou la Peinture chez les Egyptiens ». Les Egyptiens, dit-il, comme nous l'avons vu plus haut, » voulant peindre l'Univers, tracent un Cercle de couleur bleue, envi- » ronné de flammes qui s'échapent de toutes parts ; & dans le centre duquel » on voit (comme pour lui servir de diamétre) un Serpent étendu à tête » d'Epervier : figure, ajoute-t il, parfaitement semblable au Théta des » Grecs ...... & ce Serpent est le Symbole du Bon-Génie », Ame de l'Univers.

Il est vrai qu'ici, le THÉTA est représenté comme arrondi, tandis que Plutarque le peint triangulaire : il n'y a cependant point de contradiction entr'eux : le Théta Grec a eu toutes sortes de formes, il a été quarré, rond, triangulaire : le Théta des Hébreux, & sur-tout celui des Médailles étoit triangulaire & rentrant en lui-même, parfaitement comme l'Ibis de Plutarque ; les Egyptiens en auront eu aparemment deux aussi, l'un rond, l'autre triangulaire, & tous deux également la Lettre de Thot.

Le premier mois de l'année ou le mois de Thot, est désigné sur la Table d'Isis par l'Ibis (figure X) ; & il est suivi d'Isis assise sur son Trône, (figure Z) & qui indique la Canicule, ouverture de l'année Egyptienne, au premier jour de Thot.

C'est parce que l'Ibis est consacré à Mercure, que les Anciens disoient que dans le Combat contre les Géans, où les Dieux effrayés se métamorphoserent chacun en un animal différent ; Mercure avoit pris la forme de l'Ibis.

S'ils prirent l'Ibis pour le Symbole de Mercure, c'est sans doute parce qu'il leur étoit de la plus grande utilité, en détruisant les insectes que les Eaux du Nil laissent après leur retraite.

La Lettre de Mercure étoit donc relative à l'Astronomie : preuve que Mercure & tout ce qui le regarde, a raport à cet objet.

Il seroit illusoire d'objecter que les Caractères inventés par Mercure s'apellent GRAMMATA en Grec, comme si ce mot ne se prenoit que dans le sens de *Lettres* : mais il signifie aussi *Caractères* en général : ce qui offre un sens bien plus étendu que celui de Lettres. Toute Lettre est un Caractère sans doute ; mais tout Caractère n'est pas Lettre.

CLÉMENT *d'Alexandrie* (3) parle de quatre Statues d'Or que l'on portoit dans les Processions d'Isis, & qui représentoient deux Chiens, un Epervier & un Ibis ; il leur donne le nom de GRAMMATA : or ce n'étoient pas des Lettres.

(3) Strom. Liv. V.

3. *Caractères Astronomiques inventés par Thot.*

Si le Caractère consacré à Thot ou Mercure, indiquoit en même tems le premier mois de l'année qui étoit sous sa protection, on doit lui attribuer également les Caractères des autres mois & ceux des Planettes.

Les signes Astronomiques des Planettes remontent à la plus haute antiquité, & ils sont, comme nous le prouverons ailleurs, l'abrégé ou l'esquisse des figures sous lesquelles on représentoit les Planettes, ou leurs Dieux Protecteurs.

Les douze mois furent aussi sous la protection de douze Divinités qu'on apella les GRANDS DIEUX : il y en eut six femelles ou six Lunes ; & six mâles ou six Soleils. Chacune de ces Lunes, chacun de ces Soleils avoit une forme différente, selon les Travaux relatifs à ces mois : d'où résultoient douze Tableaux differens ou douze Grands Dieux.

Tels furent les Caractères inventés par ce Personnage ; & qui s'accordent tous avec l'idée générale qu'en donnent ses divers attributs.

4. *Thot ou Mercure contemple les Dragons.*

Les Instructions que Mercure donne sur ces Dragons qui se meuvent avec vitesse, qui rajeunissent sans cesse, qui voyent une longue suite de révolutions ; & le soin qu'il prend de graver ces Instructions sur les colonnes sacrées, annoncent très-certainement des choses intéressantes, cachées sous des expressions & des figures allégoriques. Est-il difficile de les découvrir ? Les Serpens sont les années : celles-ci rajeunissent continuellement ; & répétées un certain nombre de fois, elles forment des CYCLES dont la durée faisoit partie du Calendrier de Mercure. Ce sont ces Êtres immortels, qui se résolvoient en eux-mêmes : car *ils ne finissent que pour recommencer*, dit l'Auteur des ETHOTHIA, dans le fragment que nous avons raporté plus haut.

Ce nom d'ETHOTHIA convenoit d'ailleurs très-bien à ce sujet : il est certainement composé des deux mots ED le Tems, & THOT nom Oriental de Mercure : & nous verrons plus bas, quand nous serons aux noms de Mercure, le sens qu'offroit la réunion de ces deux mots.

5. *Il compose 36525. Rouleaux.*

On lui attribue 36525. Ouvrages. Cette assertion est très-certainement fabuleuse : mais sur quoi tombe l'erreur ? Seroit-ce sur les nombres, ou sur la valeur que l'on attribue à ces nombres ? C'est ce qu'il seroit difficile de décider, si l'on ne trouvoit dans l'Antiquité les lumieres nécessaires pour

sortir de cet embarras. Nous venons de voir que Mercure avoit inventé des Gycles astronomiques. Or ce nombre de 36525. est un Cycle, formé de plusieurs autres, & le plus grand de ceux qu'inventa Mercure. Voici comment il étoit parvenu à celui-ci.

Il avoit d'abord formé un Cycle de 4. ans, celui qui servit aux Grecs pour les Olympiades & qui finit par l'intercalation d'un 366e. jour. Ce nombre multiplié par 365. ans, égal au nombre des jours d'une année, forme le Cycle de 1460. ans, si célébre chez les Egyptiens.

A ces 1460. ans, on ajoutoit une année composée d'un jour intercalé de 4. en 4. ans; & qui dans 365. révolutions pareilles de 4. ans, forment un an; en tout 1461. ans, pour ce grand Cycle.

Multipliant ensuite 1461. par 25. années, qui forment le quart d'un siècle, on a exactement un Cycle de 36525. ans, au bout desquels tout recommençoit de nouveau avec l'entrée du Soleil au signe du Bélier, & les Astres parcouroient comme du passé la même révolution.

$$\begin{array}{r} 365 \\ 4 \\ \hline 1460 \\ 1 \\ \hline 1461 \\ 25 \\ \hline 7305 \\ 29220 \\ \hline 36525 \end{array}$$

Tandis que ce même Cycle de 1461. ans, étant multiplié par un siécle entier, produit le nombre astronomique de cent cinquante mille ans Chaldéens, en nombres ronds, qu'on a prétendu si mal à propos être un vrai nombre historique (†).

(†) Mais d'après quels élemens a été calculée la multiplication de 1461 ans par 25 ans? L'Auteur d'une Dissertation sur la grande année Patriarchale de 600. ans, qui a paru dans le Journal des Savans du mois de Janvier 1761, a avancé comme un fait démontré que ces 25. ans étoient un Cycle Luni-Solaire de 9125 jours, inventé par Mercure II. Si cela étoit, le grand Cycle de 36525. seroit une combinaison de trois Cycles; du Cycle de 4 ans, du Cycle de 1461 ans, & du Cycle de 25 ans.

Ce même Auteur ajoute que Ptolomée combina ce Cycle de 25 ans, avec le Cycle Caniculaire de 1461, en ajoutant 14 ans à celui-ci, pour le rendre divisible par 25. En effet, 25. est 57 fois dans 1475, & il cite Syncelle. Mais ce n'est pas précisément ce que dit ce Chronologiste.

Celui-ci, parlant (1) de la grande révolution de 36525. ans, dit qu'étant divisée par 25, elle se résout en 1461. ans; que ces calculs sont contenus dans les Livres de Mercure, apellés *Géniques* (2) ἐν τοῖς Γενικοῖς τοῦ Ἑρμοῦ, & dans les *Livres* Κυραννιοι *Cyrannides* mot qui ne signifie rien, & qui est peut-être une altération de quelque dérivé du mot Κοιραννος *Coirannos*, qui signifie Souverain : ensorte que ces Livres auroient roulé sur la Chronologie des Souverains de l'Egypte : livres qui malheureusement ne subsistent plus (3).

(1) Pag. 52.

(2) Mot qu'on peut rendre par ceux d'*Elémens*, ou d'*Origines*.

(3) Ce passage auquel Personne n'a fait d'attention, est très-intéressant en ce qu'il prouve qu'il existoit encore dans les premiers siécles de l'Eglise, d'anciens Livres Egyptiens, du nombre de ceux qu'on pouvoit apeller *leurs Livres Classiques*.

Ces Cycles étoient apellés Phénix, du mot primitif Phen qui signifie *lumiere*, *aparition*, & qui forma nombre de dérivés dans les Langues anciennes, & même dans la nôtre. De-là viennent nos mots :

Fen-*être*, ouverture par laquelle la lumiere entre dans nos maisons.

Phé'no-*mène*, météore lumineux ; tout ce qui frape la vue.

Fin, tout ce qui est pur, délié & brillant comme la lumiere.

Comme le Tems est représenté avec des ailes, on n'eut pas de peine à faire du Phénix, un Oiseau d'une espèce aussi belle que rare, d'un plumage or & cramoisi, unique & sans compagne, & qui après avoir vécu une longue suite d'années, 500. ans selon les uns, dit Tacite (1), & 1469. ans selon d'autres, venoit de l'Arabie en Egypte pour expirer dans la Ville du Soleil sur l'Autel de cette Divinité, & renaissoit de ses cendres.

Ce Phénix, sur lequel on a tant écrit, n'est donc qu'un Être allégorique, comme tant d'autres ; & tous ses Caractères sont vrais & pris dans la nature même des choses. Il est de couleur d'or & cramoisi, couleur de la lumiere ; unique de son espèce, car il n'existe jamais qu'un Cycle à la fois ; il renaît de ses cendres, parce qu'un Cycle n'existe que par la cessation de celui qui le précéde : il vient de l'Arabie pour mourir & renaître, parce que ce mot signifie Couchant, *Nuit*, *Ténèbres*. Il renaît sur l'Autel du Soleil, parce que c'est le Soleil qui le forme ; dans la Ville du Soleil (2), parce que les plus grands Astronomes Egyptiens faisoient leur séjour à Héliopolis, fameuse par l'Ecole la plus célèbre des Prêtres d'Egypte.

Les Egyptiens convenoient eux-mêmes que le Phénix n'étoit qu'une allégorie de leur grand Cycle, comme Orus-Apollo nous le dit expressément dans ses Hiéroglyphes Egyptiens (3) « Les Egyptiens, dit-il, peignent » un Phénix pour désigner le renouvellement qui arrive après une longue » suite de siécles ; parce qu'au moment de sa renaissance, commence une » nouvelle révolution ». Il est vrai qu'il paroît supposer l'existence du Phénix : mais il ne faut jamais perdre de vue que les explications d'Orus Apollo sont presque toujours emblématiques elles-mêmes, comme nous l'avons fait observer dans notre Plan général & raisonné.

Il ajoute, que c'est ce Cycle, qui, selon toutes les aparences, donna à Ptolomée l'idée d'ajouter 14. ans au Cycle de 1461. ans, pour le rendre divisible par 25. & qu'aux 1475. ans qui en résulterent, il ajouta ensuite une année, afin de faire accorder son calcul avec les révolutions Lunaires.

On m'a fait observer à ce sujet que dans l'Astrée, l'espace de 25. ans est apellé un siécle.

(1) Annal. Liv. VI.

(2) Héliopolis.

(3) Liv. II. Symbol. LVII.

Cet

C'est ce grand Cycle de 36525. ans dont les années changées par quelque mal-adroit en autant d'Ouvrages, formoient une assertion monstrueuse & qu'on ne pouvoit expliquer. Cette erreur étoit arrivée cependant d'une maniere bien simple.

Les Livres étoient apellés chez les Anciens Orientaux ROULEAUX, par la même raison qu'on les apella VOLUMES dans l'Occident, c'est-à-dire parce qu'on les tenoit roulés : d'où vint l'expression si commune dans les Livres Hébreux *rouleau de la Loi*, *rouleau de vie* &c. en parlant des Livres Sacrés : aussi les Traducteurs voyant le mot *rouleau* attribué à Mercure qu'on regardoit comme l'Inventeur de l'Ecriture, ne manquerent pas de le prendre dans le sens de Livre : de-là, le nombre fabuleux de Livres qu'on lui attribue. Les Savans Modernes ne pouvant douter qu'un texte pareil ne fût fautif, & ne pouvant se persuader que l'erreur consistât dans le mot *Livres*, regarderent comme fabuleux le nombre 36525. qui l'accompagnoit, & ils se priverent par-là du seul guide qui auroit pû les éclairer. Des erreurs de cette nature, sont sans nombre relativement à l'antiquité. Demandera t'on ce que signifioit ici le mot *rouleau* ? C'étoit un terme à double sens qu'on employoit exprès pour faire illusion à ceux qui s'y laisseroient prendre, comme cela est arrivé à tous les Interprêtes & à tous ceux qui ont cité ce passage d'après eux ; & comme cela est également arrivé dans une multitude d'autres rencontres, ainsi que nous le verrons dans la suite, sans en excepter même les plus fameux, qui n'ont jamais soupçonné qu'on leur eût tendu de pareils piéges.

Les 36525. rouleaux de Thot sont donc les années, dont son grand Cycle étoit composé, & qui roulent continuellement à la suite les unes des autres.

SIXIEME CLASSE DE PREUVES.

§. I.

Noms donnés à Mercure.

LES divers noms donnés à ce Personnage démontrent également, que son histoire n'est autre chose qu'une allégorie rélative à l'invention de l'Astronomie.

1°. THOT.

Il s'apelloit THOT en Egyptien, ou TAAUT en Phénicien, HERMÈS en Grec, MERCURE en Latin.

Le premier de ces noms est le mot Oriental תו THO, THAU, qui signifie

un signe, & dont se forma le verbe תוה Thoe tracer des signes, désigner, signer. Ezechiel (1) a dit

והתוית תו *Ou-the-thoith Tho.*

» Vous mettrez le Tho (le signe) sur leur front.

Les Grecs associant ce mot à l'adjectif Ma qui signifie *grand*, *admirable*, en firent les mots

ΘΑΥ-ΜΑ	Thau-ma, un Prodige, un signe étonnant.
ΘΑΥ-ΜΑ-ζειν	Thau-maz-*ein*, admirer.
ΘΑΥ-ΜΑ-ςης	Thau-mast-*ès*, admirateur.
ΘΑΥ-ΜΑΤ-ουργ-ος	Thau-mat-*urge*, faiseur de miracles.

Ce mot Thau s'est formé de la lettre Thau, écrite par tous les anciens Peuples en forme de croix; & qui signifia Perfection & Dix, comme nous le prouverons dans nos Principes sur l'Origine du Langage & de l'Ecriture.

De-là l'expression usitée dans les Gaules, pendant les premiers siécles de l'Ere Chrétienne, *Crucis Thaumate notare*; signer avec le signe de la Croix.

Le mot Tho signe, étoit très-certainement Egyptien. Il subsiste encore dans la langue des Coptes descendans des anciens Egyptiens, chez qui il a formé divers dérivés qui tiennent étroitement à cette premiere idée.

ϑοι	Thoi, désigne chez eux une Tache sur le front, un signe sur le visage.
ϑοι-ϑοι	Thoi-Thoi, des taches de différentes couleurs.
ϑωογτ	Thôout est encore chez eux le nom du premier mois.
ϑωογτс	Thôouts, Assemblée, Congrégation, parce qu'on s'assembloit aux jours marqués, & sur-tout les premiers jours du mois à la Néoménie.
ϑωογϯ	Thôouth, s'assembler.
ϑοϣ	Thôs, Borne, Terme, Colonne terminale.

Tous ces mots sont dans le Dictionnaire Manuscrit de la langue Copte, composé par le célébre la Croze.

Ce mot existe en Hébreu avec une signification pareille. תאות *Thauth* est employé par Moyse (2) dans le sens de Hauteur, de Montagne. » Ces bé» nédictions, dit-il, dureront à jamais, elles égaleront la hauteur des Col» lines éternelles. Les Coptes ont rendu par un pareil mot, par celui de *Thôous*, prononcé *Thau-out* le mot *Colonne* employé par Moyse dans l'histoire de la Femme de Loth (3).

Ce nom est resté au Pic de Ténériffe, Montagne élevée & qui a exactement la figure d'une colonne: les habitans de la contrée, restes des anciens Atlantes, l'apellent Teithe, le Pic de *Teithe*. De là encore l'équivoque des Montagnes changées en Colonnes d'Hercule.

(1) Chap. IX. 4.
(2) Gen. XLIX. 26.
(3) Gen. XIX. 26.

Jablonsky tire le nom de Thot de ce mot Thôouth (1) signifiant Colonne. Les Principes des Sciences se gravoient en effet sur des Colonnes; mais tous ces Principes étoient attribués à une même Divinité : elle en fut donc apellée le Dieu des Colonnes, ou Thoth. Tel est le raisonnement de ce Savant, qui a répandu une grande lumiere sur l'ancienne sagesse de l'Egypte : cependant je ne saurois être ici de son avis. Les Colonnes ne furent apellées Thot, que parce qu'elles servoient de signes : postérieures à ce nom, elles n'en furent donc pas le principe.

Tout ceci démontre que nous ne nous sommes pas trompés en avançant que les Ethothia dont il est parlé un peu plus haut, étoient des ouvrages relatifs à Thot ou au Calendrier : ce nom signifie manifestement *les Signes des Tems* : Eid-Thoth-ia.

2°. *HERMÈS.*

Hermès est le nom que les Grecs donnerent à Mercure : il signifioit Interprête. Ils en firent le verbe Herméneuein expliquer, interpreter. Jablonsky soupçonne que c'est le même nom qu'Armaïs des Egyptiens. Il étoit tenté de le dériver des deux mots Er & meh, qui signifient *completer*, parce que Mercure en ajoutant cinq jours à l'année, l'avoit rendue complette, de défectueuse qu'elle étoit. Les Etrusques l'écrivirent Urms & quelquefois T-urms, avec l'article Oriental. Il paroît que Terminus, un Terme ou borne, doit venir de là.

3°. *MERCURE.*

Mais que signifie le nom de Mercure, donné par les Latins au même Dieu ? Est-il Oriental, ou fut-il de la façon des premiers Habitans du Latium ? Suivant qu'il auroit l'une ou l'autre de ces origines, il se décomposeroit de différentes manieres : aussi est-il difficile de l'expliquer, d'autant que c'est très-certainement un mot composé.

Après l'avoir examiné sous toutes sortes de sens, je crois n'être pas fort éloigné de la vérité, si même je ne l'ai pas rencontrée, en y voyant un composé des deux mots Merc & ur, également Celtes & Latins, qui signifient Signe & Homme; ensorte qu'il présenteroit mot à mot ce sens, l'*Homme aux signes* : nous dirions Marqueur; ce qui est exactement la traduction du nom Egyptien Thot.

Personne ne contestera l'existence des deux primitifs Marc ou Merc; & ur, wr, eur, uir, dont les Latins firent vir; tandis que l'on forma sur le premier les mots Mergari négocier, Merces négoce, marchandise, le mot oriental מהר Mher qui signifie échange, parce qu'on ne mettoit rien en vente qui ne portât la marque du vendeur : tout comme encore de nos jours toutes les marchandises ont une marque, & tous les balots de marchandises,

(1) Panthéon Egypt. Liv. V. p. 180.

& tous les animaux qu'on vend aux marchés & dans les foires, &c. en un mot tout ce qui est considéré comme marchandises, & qui entre dans le commerce.

De là vinrent encore les mots *Marché* & *Marque*.

Toute Marque est un signe, & le Marché est le lieu des choses marquées, destinées aux échanges à faire dans la Place qu'on prépara, qu'on marqua, qu'on assigna pour cet effet, & où étoit la figure de Mercure.

Le mot Merk qui est de toutes les anciennes langues d'Europe, subsiste encore dans celles du Nord avec les mêmes significations.

Merk y désigne tout ce qu'il peut signifier comme marque & signe, un étendard, une marque, des limites, une mesure, des caractères, les lettres, &c.

4°. *A N U B I S.*

C'est ici un autre nom de Thot, celui qu'il portoit lorsqu'il étoit représenté avec une tête de Chien. L'explication de ce nom a dérouté tous les Mythologues. La plûpart l'ont tiré du mot Hébreu נבח Nebah, qui signifie *Abboyer*. Jablonsky le dérive du Copte Anoub qui signifie Or, parce, dit-il, que ses Statues étoient d'or; & parce que l'aurore & le crépuscule ou les deux Portes Célestes désignées par les deux Chiens qu'on portoit dans les processions d'Isis, ont une couleur d'or.

Mais il existe en Hébreu, en Arabe & même en Ethiopien, un mot qui doit être la racine de celui-ci, le mot נוב Nub, dont le sens propre & primitif existant encore dans l'Arabe, est *révolution*, *période*, *succession*, tout ce qui succéde; ensorte qu'il signifia de plus en *Arabe*, un Vicaire: en *Hébreu*, fleurir, germer, les productions d'une année qui succédent toujours à celles d'une autre: en *Hébreu* & en *Ethiopien*, discours, élocution, éloquence, parce que les paroles succédent les unes aux autres.

Il fut donc apellé avec raison Anubis, puisqu'il régloit les révolutions des années, & qu'il expliquoit éloquemment la volonté des Dieux ou des Astres; & il fut peint sous la figure d'un Chien ou d'un Personnage à tête de Chien, dont le nom étoit déja si ressemblant à celui d'Anubis; parce qu'on le regarda comme le Gardien ou le Portier des Cieux, & qu'il faisoit l'ouverture des tems ou des années. C'est par la même raison que la Constellation par laquelle s'ouvroit l'année Egyptienne, étoit apellée Canicule, ou le Grand-Chien.

5°. *C Y L L E N I U S.*

On le surnommoit aussi Cyllenius. « Hermès Cyllenius évoquoit les » ames, » dit Homere (1). Cette épithéte a embarassé: c'étoit, disoit-on,

(1) Liv. V. vers. 621-622.

parce qu'il étoit né sur le Mont-Cyllene en Arcadie, ou parce qu'il y avoit un Temple, ou parce qu'un ruisseau apellé Hermès, couloit au pied de cette Montagne, ou parce qu'il étoit Fils de la Nymphe Cylléne.

Cette épithéte n'est point Grecque, elle vient des Orientaux qui la donnerent à Mercure, à cause de sa Lyre. Ce mot signifie exactement *un Joueur de Lyre* : il est composé de l'Oriental כלי Celi, Culi, Cylli, &c. qui signifie Tortue ou Lyre; & d'où vint le mot grec Χελυς Khelis, Lyre.

§. 2.

Il est le meurtrier d'Argus, & en est apellé Argiphonte.

Ceux qui ont la plus légere teinture de la Fable, savent que Junon étant jalouse d'Io qu'aimoit Iou, la métamorphosa en vache & la mit sous la garde d'un personnage apellé Argus, qui ayant cent yeux, en tenoit toujours cinquante ouverts. Mais qu'heureusement pour Io, Mercure, à qui l'on avoit donné la commission de la délivrer, endormit Argus au son de sa douce harmonie, & lui coupa la tête; & qu'en mémoire de cet événement & pour se consoler de la perte de son favori, Junon le changea en Paon, oiseau couvert d'yeux & qui lui étoit consacré : d'où vint le proverbe, c'est un *Argus*.

Mais ce qu'on ne sait pas, c'est quelle fut l'origine de cette Fable; ce que l'on doit entendre par Io, par Argus qui l'épie; en quoi consiste son meurtre par Mercure.

Cependant avant d'en donner l'explication, ajoutons ici un usage auquel on n'a rien compris jusqu'à présent; mais qui est ici dans sa vraie place, & dont l'explication ne sera pas plus difficile.

Nous voyons dans les Fastes d'Ovide (1) que chaque année, le jour des Ides de Mai, ou le 15 de ce mois, une Vestale jettoit d'un pont du Tybre dans la riviere, des Figures de jonc, d'ozier, ou de paille, qui représentoient, dit-il, moins d'*anciens Personnages illustres*, comme traduit l'Abbé de Marolles, que des *Personnages antiques*, des vieillards décrépits. Ce Poëte n'en dit pas le nombre; mais j'ai lu quelque part qu'elles étoient au nombre de trente.

En jettant les yeux sur le Calendrier Romain, on voit que ce même jour 15 Mai, étoit célébré comme jour de la naissance de Mercure; que c'étoit celui de la Fête des Marchands, & que la Lyre venoit de se lever le matin de ce jour-là même.

Tous ces objets sont liés étroitement à Mercure comme Inventeur de l'Astronomie; & ils seront une nouvelle preuve du point de vue sous lequel nous l'envisageons.

Dans le style allégorique, tuer, en parlant des constellations, c'est en ter-

(1) Liv. V. 621, 622.

miner l'aparition : c'est la remplacer par une autre. Nous disons de même qu'une année expire, tandis qu'une autre naît : ces expressions sont de toutes les Langues ; mais elles sont communes sur-tout dans la Langue Mythologique. C'étoit une remarque nécessaire, relativement à une Fable comme celle d'Argus, qui a pour objet l'Astronomie.

Io c'est la Lune ; Argus rempli d'yeux dont les uns veillent tandis que les autres dorment, est le Ciel étoilé dont on n'aperçoit jamais que la moitié. Il a toujours les yeux ouverts sur Io, métamorphosée en vache, puisqu'on la peint sous la figure d'un Croissant ou d'une tête de vache.

Mercure qui ouvre avec son Caducée une nouvelle année, met donc fin à cette révolution qui épioit Io ou la Lune : il ne fait même que lui enlever la tête, car l'Almanach d'une année ressemble à celui de l'année précédente à la tête près, ou au titre qui a disparu pour faire place à un autre.

Aussi au jour de la Fête de Mercure, ou du renouvellement, on jette dans la riviere la vieille année sous la figure d'un vieillard décrépit, & qui n'est plus.

C'est ainsi qu'à la fin du Carnaval, & lorsque Pâques améne le renouvellement de tout, on jette à l'eau dans plusieurs Provinces *Carmentran* ou pour mieux dire *Carême-entrant*, sous la figure également d'un homme de paille. Ce sont toujours les mêmes usages sous des noms divers.

Telle fut surement encore l'origine de ce grand nombre de Figures colossales qu'on promene dans la Flandres un jour de l'année, & auxquelles on donne des noms d'anciens Rois.

Macrobe avoit entrevu l'explication que nous donnons ici du meurtre d'Argus ; comme nous, il faisoit d'Argus, le Ciel (1) ; mais il voyoit la terre dans Io, & le Soleil dans Mercure ; ainsi Argus étoit tué, en ce que tout son éclat & toutes ses étoiles disparoissent au lever du Soleil ; *veluti enecat*, dit-il, *vi luminis sui, conspectum earum auferendo mortalibus*.

Ne soyons pas surpris que des trois Caractères que renfermoit cette énigme, Macrobe en ait manqué deux, & sur-tout celui de Mercure ; c'est qu'il partoit d'un systême dont le fond étoit vrai, que toutes les Divinités Payennes se réduisoient au Soleil & à la Lune.

N'omettons pas une nouvelle preuve de notre explication : c'est que peu de jours après la Fête des Argées, on célébroit à Rome celle de Janus. C'est la nouvelle année qui succéde à l'ancienne, & entre ces deux cérémonies, s'écoulent cinq jours, en mémoire des cinq épagoménes. Les voilà donc trois fois dans le Calendrier Romain de Jules-César, parce que le commencement de l'année avoit été attaché successivement à trois époques différentes ; & que les anciennes Fêtes, au lieu de changer de place avec le commence-

(1) Saturn. Liv. I. Ch. XIX.

ment de l'année, ne faisoient que se répéter, se doubler & se tripler, autant de fois que la tête de l'année changeoit.

§. 7.

Raports de Mercure avec Janus.

Afin de nous former une idée juste de Mercure, sur-tout de Mercure tel que le peignoient les Egyptiens, avant que les Occidentaux eussent ajouté de nouvelles idées à celles qu'en avoient les Peuples d'Orient, comparons ce qu'on nous en dit avec le JANUS des Latins. Car le Mercure de ceux-ci ne répond qu'en partie au Mercure Egyptien; il faut le réunir à Janus, si l'on veut retrouver à Rome tout ce qui constitue le Mercure ou Thot Egyptien.

En effet, c'est Janus qui ouvre l'année à Rome comme Thot en Egypte. C'est Janus qui est contemporain de Saturne, qui le reçoit dans ses Etats, qui séconde ses desseins & son invention de l'Agriculture pour le bonheur des Hommes, tout comme le Thot des Egyptiens.

Le double visage que Mercure donne à Saturne, se retrouve dans Janus.

C'est à lui qu'on offre du miel tout comme à Thot. PLUTARQUE (1) dit qu'on offroit à THOT le vingtiéme jour du mois qui portoit son nom, jour de sa Fête, du Miel & des Figues, en récitant cette formule γλυκυ ἡ αληθεια, gluku hê alêtheia, *douce est la vérité.*

Tels étoient les objets offerts en sacrifice à Janus au mois de Janvier.

» Quid vult palma sibi, rugosa que carica, dixi,
» Et data sub niveo candida mella cado ?

» Que signifient, demande Ovide à Janus (2) ces dattes & ces Figues » ridées ? pourquoi ce miel blanc renfermé dans un baril de la même cou» leur; » *qu'on vous offre le jour de votre Fête.*

C'est JANUS qui préside au commerce, & dont la Statue est placée à la bourse publique.

C'est encore lui qui tient en main un Serpent qui mord sa queue, & qui de ses doigts montroit le nombre 365, pour aprendre aux hommes qu'il régla le cours des années.

Janus est donc une répétition de Mercure; les seules différences qui régnent entr'eux, viennent de ce que l'un préside au Solstice d'Eté & l'autre au Solstice d'Hyver: il faloit bien que la même Figure relative à ces deux Saisons, eût des noms & des caractères différens pour chacun de ces rôles.

Si la Figure qui désigne le Solstice d'Hyver ou le renouvellement de l'année Romaine, s'apelle *Janus*, c'est, dit-on, parcequ'il est le portier des Cieux & qu'ainsi il prend son nom de JANUA, qui signifie porte: fort bien; mais d'où

(1) Dans son Traité d'Isis & Osiris.
(2) Fast. Lib. I. v. 185. 186.

vient le mot JANUA lui-même ? & pourquoi forma-t-on le nom de Janus plutôt de *Janua* que de *Porta*, qui signifie la même chose ? Il faut donc chercher une autre cause de ces Noms.

Les portes sont des jours, mais IAN signifioit primitivement jour : il désigna donc au figuré & par Métonymie, une porte. De-là, IANUS, mot à mot le Dieu du jour, & puis le Dieu des portes, & la porte de l'année, parcequ'il présidoit sur-tout au premier jour.

Et de-là JANA ou DIANA la Lune, par la même raison, puisqu'elle est le Flambeau de la nuit.

Aussi Janus présidoit à chaque premier jour du mois ; & c'est par cette raison qu'il avoit douze Autels à Rome, sur lesquels on sacrifioit successivement, chaque premier du mois.

S'il préside à la bourse, & si Mercure en porte également une, s'ils sont tous les deux protecteurs de la monnoie, du commerce ou des échanges, & des Marchands, des Trafiquans, Vendeurs, Acheteurs, Changeurs, &c. c'est que la monnoie de quelqu'espèce qu'elle fût, d'or, d'argent ou de cuivre, étoit sous la protection du Soleil ou de Janus ; soit parcequ'il étoit regardé comme le Dieu de l'Or, le plus précieux des métaux ; soit parce que la monnoie éclairoit les achats & les ventes, & les rendoit aisés & surs, comme le Soleil éclaire les opérations des hommes.

SEPTIEME ET DERNIERE CLASSE DE PREUVES.

L'Antiquité nous l'offre comme un Astronome.

ON aura sans doute regardé comme un paradoxe, le point de vue sous lequel nous avons offert jusques-ici à nos Lecteurs cette portion de la Mythologie ; il n'est peut-être personne qui ne craignît encore de se faire illusion s'il se rendoit à nos preuves, comme étant trop oposées aux idées qu'on s'est toujours formées de Mercure.

Il faut en effet convenir, qu'aucun de nos Modernes ne s'étoit jamais avisé de considerer Mercure comme l'Inventeur de l'Astronomie ; & qu'au lieu d'aprofondir le sens caché sous les emblêmes qu'offre son Histoire, on n'en prenoit que quelques traits particuliers les plus aisés à saisir, au moyen desquels Mercure étoit fort au-dessous des titres qu'on lui donnoit ; & paroissoit plus digne de mépris que d'estime.

Ainsi, lors même que nos idées sur son sujet, ne seroient pas aussi démontrées qu'elles le sont, on devroit les adopter par le bel ensemble qu'elles offrent, par l'intérêt qu'elles répandent sur ce Personnage, par la

lumiere

lumiere qu'elles jettent sur toutes les énigmes dont son Histoire est remplie, par le dégré de connoissances & d'industrie qu'elles suposent chez les premieres générations agricoles, & par la maniere dont elles nous présentent le dévelopement d'une science de premier besoin, & aussi intéressante que l'Astronomie.

Mais quel prix n'acquerront pas ces considérations, lorsqu'en jettant les yeux sur ce que les Anciens disent de Mercure, on remarquera qu'ils s'accordent tous à lui attribuer l'invention de l'Astronomie; & qu'il a falu que la préoccupation des Modernes fût aussi grande qu'elle étoit pour ne pas s'en apercevoir?

» Il donna », dit Diodore dans le Passage que nous avons raporté au commencement de cette allégorie » ; il donna aux hommes les premiers » principes de l'Astronomie.

Les Anciens ne se sont donc pas contentés de nous le dire d'une maniere énigmatique : ils nous ont encore donné la clé de leurs énigmes relatives à Mercure.

Tout comme ils avoient dit que Saturne avoit inventé l'Agriculture; ils disent également que son Conseiller a inventé l'Astronomie.

Ils ont donc bien vu l'Histoire de Mercure, puisqu'ils l'ont raportée à l'Astronomie; & celle-ci en est réellement la clé, puisque les faits absurdes & inconcevables que renfermoit cette Histoire, deviennent si lumineux & si intéressans dès qu'on part de ce Principe.

Ce qui faisoit illusion, c'est que l'on envisageoit Mercure relativement à une invention attrayante & qui absorboit l'imagination des Critiques; l'invention de l'écriture, qu'on lui attribuoit, & qu'on regardoit comme la principale de ses découvertes, comme celle qui le distinguoit le plus.

L'on devoit sentir cependant que le but de l'Antiquité n'avoit pas été de nous offrir dans Mercure l'inventeur de l'Ecriture, plutôt que celui des Caractères *Astronomiques* & de l'Astronomie; puisqu'avec cette Méthode, son Histoire entiere étoit un vrai cahos; & que cette Antiquité gardoit le plus profond silence sur ces prétendus Caractères *Scripturaires* qu'on supose qu'elle lui attribuoit: car si l'on demandoit à ces Critiques, quelle étoit la nature de ces Caractères, s'ils étoient Alphabétiques, ou Hiéroglyphiques, & quels raports ils avoient avec l'Histoire entiere de Mercure, ils seroient réduits à garder le silence; & toutes les beautés que l'Histoire de Mercure nous a offertes jusques-ici, seroient totalement perdues.

ARTICLE IV.

Divers raports sous lesquels Mercure fut considéré dans la suite.

THOT ou Mercure, Inventeur de l'Astronomie, ne fut pas réduit chez les Anciens à ce seul genre d'occupation; il devint successivement le Dieu des BORNES, celui des MARCHANDS & des VOYAGEURS, le Conducteur des AMES après leur mort, le Patron des HÉRAUTS, JOUR, PLANETTE, MÉTAL, &c. Peu de Divinités anciennes ont eu un district plus étendu & plus varié: mais comment pensa-t-on à le regarder comme le centre d'un si grand nombre d'Objets? C'est à en rendre compte que nous destinons cet Article: on y démontrera que ce fut par un simple dévelopement des premieres idées que l'on s'en forma; & par l'aplication successive de son nom, aux objets qui y avoient quelque raport.

1. DIEU DES BORNES.

THOT étoit un mot primitif parfaitement synonyme de notre mot SIGNE: nous l'avons vu, de même qu'en Celte *Mercure* est composé du mot *Marque* qui emporte également avec lui toute idée de signe.

Mais les Bornes sont des signes qui distinguent les Terres les unes des autres & qui représentent les droits qu'ont sur elles ceux auxquels elles apartiennent. Toute borne fut donc un Thot, un Mercure; & elles furent tout naturellement sous la protection de ce Dieu, lorsque le tems arriva où tout dut être consacré à une Divinité particuliere.

De-là, les noms de *Marque*, *Marca*, *Comarca*, *Marche*, donnés aux Frontieres ou aux Divisions de Pays, dans nos Langues modernes d'Europe; & d'où sont venus nos mots *Marquisats* & *Marquis*.

Il arriva même que ces Bornes furent sculptées sous la figure de Mercure: elles étoient alors doublement des *Hermès*, ou Mercure. Souvent, elles furent surmontées d'une Tête de Minerve, compagne fidelle de Thot dans ses Travaux; alors on les apelloit HERM-ATHÉNES, des noms qu'avoient en Grec Mercure & Minerve.

De ce même mot ERMÈS désignant les Bornes, joint à l'article T, vint le mot latin T-ERM-*inus*, une borne; de la même maniere que le mot TERRE n'est autre chose que ce même article T & le primitif ER: & de Terminus, vint notre mot un TERME.

2. *DIEU DU COMMERCE.*

Mercure dut devenir par toutes sortes de raisons, le Dieu du Commerce & des Marchands.

1°. Parce qu'en réglant l'Année, & en construisant le Calendrier, il avoit fixé les jours qui seroient consacrés plus particulierement aux échanges, aux Marchés, & aux Foires.

2°. Parce que son nom chez tous ces Peuples, étoit celui des *signes* qui facilitent les échanges; qu'il devint le nom même des échanges & des choses mises à part pour être échangées: de-là tous nos mots *Marque*, *Marché*, *Marchandises*, *Marchand*, *Commerce*, *Commercer*: & les mots MARC & poids de MARC, donnés aux signes comparatifs du poids des objets mis dans le Commerce.

3°. Parce que les grands échanges de Nation à Nation, se faisoient dans les places frontieres, & près des bornes des deux Peuples, sous l'œil & sous la sauve-garde de la Divinité protectrice des Bornes.

3. *Dieu des Voyageurs & des Chemins.*

Dès que Mercure étoit devenu le Dieu des Bornes, & celui des Commerçans, il se trouvoit tout naturellement le Dieu des Chemins & des Voyageurs: les chemins ne s'ouvrent que pour faciliter le Commerce; c'est par eux que les Peuplades & les Nations communiquent les unes avec les autres; & dès qu'il y eut deux Peuplades l'une à côté de l'autre, elles durent être unies par un chemin, au moyen duquel elles ne restoient pas isolées, & elles pouvoient vaquer entr'elles à des échanges qui alloient doubler en quelque sorte leurs travaux, leurs jouissances & leurs biens, par la communication mutuelle de ce que chacune avoit de propre: principe pris dans la nature, & qui étant poussé de proche en proche, tend à faire de la Terre entiere une seule société, divisée par les productions & réunie par leurs échanges.

Les Anciens étoient tellement convaincus de la nécessité des chemins pour la prospérité des sociétés, qu'ils représentoient comme une action vertueuse & agréable aux Dieux, de travailler à leur entretien; de-là l'usage d'en enlever toutes les pierres & de les porter à des monceaux élevés d'espace en espace, & consacrés également à Mercure: usage dont on ignoroit la raison, & qu'on croyoit n'avoir été établi que pour honorer Mercure.

SALOMON dans ses Proverbes (1) fait allusion à cet usage, en disant

(1) Chap. XXVI. vers. 8.

» que celui qui honore un insensé, est comme celui qui jette une pierre » sur un de ces monceaux *élevés dans les* grands chemins ». VINCENT de Beauvais (1) attribue un pareil usage aux Arabes de son tems & à quelques Nations Indiennes.

4°. *Conducteur des Ames après la Mort.*

Mercure est représenté déja par Homère, comme le Conducteur des Ames dans les Enfers, & comme celui qui ayant pu les y conduire, étoit également en état de les en ramener. Ce privilége de Mercure, qui ne paroît avoir aucun raport à ses autres fonctions, a fort intrigué les Mythologistes : on peut voir dans leurs Ouvrages les raisons qu'ils en allèguent, trop peu satisfaisantes pour être seulement transcrites. Rien cependant n'étoit plus simple.

Dès que les chemins & les voyages avoient été mis sous la protection de Mercure, ne devenoit-il pas le Protecteur-né du grand voyage ?

Ajoutons qu'il étoit encore très-naturel de mettre les grands chemins & les voyages de toute espéce, sous la protection de la Divinité qui avoit tracé en quelque sorte par le Calendrier le chemin du Soleil, & qui par les Tropiques avoit fixé les points du départ & du retour, de la mort & de la vie.

C'est par une suite de cette idée que l'on considera les deux Tropiques, comme les portes de la vie & de la mort, & le chemin des Ames : elles étoient donc sous la garde de Mercure & de son Caducée, puisque ce Symbole n'étoit autre chose que la peinture du chemin même que le Soleil parcourt d'un Tropique à l'autre.

5°. *PATRON DES HÉRAUTS.*

Enfin, pourquoi les Hérauts sont-ils armés du Caducée ? Ce Symbole qui leur est commun avec Mercure, a d'autant plus embarassé les Critiques, qu'ils ignoroient l'origine du Caducée : on s'imagina donc que Mercure n'étoit armé du Caducée, que parce qu'il étoit consideré comme le Héraut des Dieux, comme leur Interprète. C'étoit éluder la question, & non la résoudre ; car on étoit en droit de leur demander pourquoi les Hérauts portoient le Caducée, & ce qu'il signifioit dans leurs mains ; à quoi, nulle réponse satisfaisante.

Ce n'est pas Mercure qui doit son Caducée aux Hérauts : ce sont ceux-ci qui empruntent de Mercure son Symbole, parce que comme lui ils sont les Interprètes des volontés d'un autre : & s'il porte le Caducée, c'est

(1) Miroir Historial, Liv. IV.

qu'il explique par-là, comme nous avons vu, la volonté des Dieux Astronomiques.

Dès qu'il étoit considéré comme un Interprète, comme un Héraut, & qu'en cette qualité il portoit le Caducée, Symbole parlant de la Commission dont il étoit chargé, les Hérauts durent le prendre pour leur Patron, & s'aproprier son Symbole, porter son ordre; mais dès ce moment il n'eut plus la même valeur; & de-là, l'impossibilité où l'on avoit été jusqu'à présent de remonter à sa premiere origine.

C'est pour marquer que les Hérauts avoient pris pour Patron Mercure, qu'on disoit que Kéryx, le Pere de tous les Kéryces ou Hérauts, étoit Fils de Mercure & d'une Fille de Cécrops, Roi d'Athènes, soit d'Aglaure, selon Pausanias (1); soit de Pandrose, selon Pollux (2), & selon le Scholiaste d'Homère (3).

Ils avoient d'autant plus lieu d'emprunter le Caducée pour Symbole, qu'ils étoient chargés de diverses fonctions relatives au Calendrier: ils annonçoient, par exemple, la *Néomenie* ou la nouvelle Lune, le commencement des mois (4) & les jours qu'il faloit fêter. Ils faisoient donc par conséquent encore l'ouverture de l'année.

N'omettons pas l'origine du nom du Caducée: le mot Grec Keryx (un Héraut,) le même que *Kerux*, se prononçoit en Dorien Karux: de-là Karukeion, nom du Symbole que portoient les Hérauts. Les Latins changeant ici R en D; par un changement très-commun, en formerent le mot Caducée, qui nous est resté.

Et s'il est le Symbole de la Paix, c'est parce qu'il est déja celui de l'Harmonie céleste qui regne entre les Astres; & qu'il est destiné à faire regner la même Harmonie entre les opérations Champêtres & les mouvemens des Cieux.

§. 2.

Autres Acceptions de Mercure.

Lorsque l'on voulut donner des noms aux jours du mois, & que l'on eût divisé ceux-ci en quatre portions ou semaines relatives aux quartiers de la Lune ou des mois Lunaires, on les mit sous la protection des sept Planettes. On eut dès-lors une double série de sept Jours, & de sept Planettes portant les mêmes noms. Il en fut de même lorsqu'on voulut donner des noms aux sept Métaux: ceux-ci formerent une troisieme sé-

(1) Attiq. Chap. 38.
(2) Onomast. Liv. VIII. C. XI. §. 22.
(3) Sur l'Iliade, Liv. I.
(4) Athenée, Liv. XI.

rie, désignée toujours par les mêmes noms que les deux précédentes : le nom de Mercure en fit partie ; de-là il résulta que Mercure fut

Une des sept Planettes,
Un des sept Jours,
Un des sept Métaux.

Nous allons le considérer sous ces trois acceptions.

1. *Mercure, une des Planettes.*

Les Planettes, au nombre de sept, furent regardées dès la plus haute antiquité, comme les directrices des Tems : on commença par leur imposer des Noms relatifs aux idées que l'on s'en formoit. Il étoit bien juste que celui qui avoit inventé le Calendrier, donnât son nom à l'une des Planettes : aussi une des deux qui sont placées entre la Lune & le Soleil, porta en Egypte, dans la Gréce, & en Italie, le nom de *Mercure*. On peut même dire qu'elle le porte chez tous les Peuples éclairés de l'Europe & de l'Asie, parce que les noms qu'on a substitués à celui-ci chez les autres Peuples, désignent toujours le même Personnage.

2. *Mercure, un des Jours de la Semaine.*

Les Noms des jours de la semaine furent arrangés avec un tel ordre, que le Soleil présidoit au premier, la Lune au second ; tandis que Mercure donnoit son nom au jour qui étoit exactement au milieu de la semaine. Cet arrangement ne s'étoit certainement pas fait au hazard : on crut que l'inventeur de l'Astronomie devoit occuper une place distinguée entre les jours, & comme la premiere étoit prise par le Soleil & celle du jour du repos par Saturne, on donna à Mercure celle du milieu, ou du cœur ; mots synonymes dans ces tems-là.

Ceci est arrivé tellement de dessein prémédité, qu'afin que Mercure pût occuper cette place, on ne le compte pas dans le rang Astronomique que la Nature lui a assigné. En effet, les noms des jours n'étant pas empruntés des Planettes, suivant l'ordre Physique ou naturel des Planettes, mais en prenant celles-ci de quatre en quatre, puisque Saturne & le Soleil qui donnent leurs noms au Samedi & au Dimanche qui se suivent, ont deux Planettes entr'eux deux, Jupiter & Mars, & qu'il en est de même du Soleil & de la Lune, &c. il faudroit qu'il y eût également deux Planettes entre Mars & Mercure, dès qu'ils donnent leur nom aux deux jours qui suivent ceux-là ; ce qui n'est pas, puisqu'il n'y a entre ces deux Planettes que le Soleil. Aussi les Egyptiens & les Perses (& surement les anciens Peuples Agricoles)

DEPT. HISTORY OF ART OXFORD

ne nomment Mercure dans l'ordre des Planettes qu'après Vénus, de cette maniere ;

SATURNE, VÉNUS,
JUPITER, MERCURE,
MARS, LA LUNE.
LE SOLEIL,

à moins qu'on ne supofât que ces deux Planettes changerent réellement de nom dans la suite ; & que celle que nous apellons aujourd'hui Vénus, s'apelloit dans l'origine Mercure, afin que le nom de cette derniere se trouvât au milieu de la semaine.

Ce seroit donc par cette raison que la Planette de Mercure s'apelloit STILBO, c'est-à-dire, *l'étincelante*, la *lumineuse* : ce qui n'est vrai que de Vénus.

5. Mercure, un des Métaux.

Lorsque les Egyptiens s'étant apliqués à l'Histoire Naturelle & à la Chymie, eurent reconnu qu'il existoit sept Métaux, ils leur donnerent encore le nom des sept Planettes ; & dans le choix qu'ils en firent, ils chercherent à se régler d'après les raports qu'il pouvoit y avoir entr'eux.

Ainsi les deux Métaux les plus précieux pour les échanges, l'OR & l'ARGENT, furent consacrés au Soleil & à la Lune : l'un s'apella OR, parce qu'il étoit blond comme le Soleil ; & l'autre ARGENT, parce qu'il étoit blanc comme la Lune. Mais pourquoi celui que nous apellons MERCURE échut-il à l'Inventeur de l'Astronomie, ou à la Planette qui donnoit son nom au jour qui occupe le milieu de la semaine ?

Peut-être ne restoit-il que celle-ci à pourvoir, lorsqu'on trouva le Mercure : peut-être reconnut on dans l'argent vif quelque raport avec les idées qu'on se formoit de Mercure ; considéré comme Astronome : il avoit assigné à chaque Planette ses fonctions : il avoit démêlé leurs divers mouvemens & leurs séparations réciproques : de même, le Métal apellé de ce nom, sert à séparer les Métaux les uns des autres, & à reconnoître ainsi leurs conjonctions, leurs séparations, leurs raports, &c. Tous deux sont en quelque sorte des Interprètes dont on ne sçauroit se passer.

Cette connoissance des Métaux chez les Egyptiens, & le nom de Mercure porté par l'un d'entr'eux qui est d'une grande ressource dans la Chymie, a persuadé à quelques Explicateurs des Fables, que la Mythologie entiere avoit pour objet la Chymie & la découverte du grand œuvre, de la Pierre Philosophale, de la transmutation des Métaux en Or. On a même composé de gros Livres dans cet esprit.

La Mythologie renferme sans doute diverses allusions à ces noms des Mé-

taux, pris des Divinités Payennes: mais on ne sçauroit conclure de quelques faits, que la Fable entiere n'est qu'une allusion à la Chymie, ou que des préceptes relatifs au grand œuvre.

Les preuves sur lesquelles on s'apuie sont dénuées des conditions essentielles à une saine explication des Allégories anciennes, telles que l'aveu de l'Antiquité, leur raport aux besoins essentiels des hommes, & des motifs plus forts que ceux qu'on tire du travestissement des mots par des Etymologies, qui se bornent à les décomposer à volonté, & de la maniere la plus arbitraire.

§. 3.

Des Colonnes sacrées de Thot.

Nous ne saurions omettre un passage de MANÉTHON, cité par tous ceux qui ont voulu expliquer l'Histoire de Thot ou du Mercure Egyptien, & sur lequel ils se fondent tous pour faire de Mercure l'Inventeur de l'Ecriture, inconnue jusqu'à lui.

« MANÉTHON, nous dit Eusébe (1), racontoit dans un de ses Ouvrages » intitulé SOTHIS ou la Canicule, diverses choses sur l'Empire des Egyptiens, » tirées des Colonnes qui sont dans la Terre Sériadique, & gravées dans le » Dialecte Sacré & en lettres hiéroglyphiques, par Thot le premier Mercure, » & après le Déluge transcrites dans des Livres en lettres hiéroglyphiques » par Mercure, Fils d'Agathodémon, Pere de Thot, & placées dans les Sanctuaires des Temples Egyptiens ».

Passage obscur, que chacun explique à sa guise, & que Jablonsky traduit ainsi (2).

« Les choses que Thot, le premier Mercure, avoit gravées dans le Dialecte Sacré & en caractères sacerdotaux sur les Colonnes placées dans la » Terre Sériadique, furent traduites dans la langue des Grecs, par Agathodémon, fils du second Mercure, & Pere de Thot ».

Il convient cependant que le nom des *Grecs* s'est glissé ici mal-à-propos; & il ajoute qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître dans ce passage un parallèle de ce que JOSEPHE raporte (3) sur les Colonnes de Seth, chargées d'Inscriptions Astronomiques, & qui subsistoient encore dans la Terre-*Syriade*.

Ainsi, selon les Juifs, comme selon les Egyptiens & selon les Auteurs Orientaux, il y auroit déja eu des Observations Astronomiques gravées avant le Déluge; & le second Mercure n'auroit fait que les renouveller dans la suite.

---

(1) Prép. Evang. Liv. I. Ch. IX.
(2) Panth. Egypt. Liv. V. p. 175.
(3) Ant. Jud. Liv. I. C. II. §. 3.

Quant

Quant à cette Terre Syriade, Jablonsky y voit les Syringes ou Souterrains qui servoient d'archives sacrées aux Prêtres Egyptiens, & où les Anciens conviennent qu'étoient renfermées les Colonnes de Mercure. Il cite pour cet effet, ce passage remarquable d'Ammien-Marcellin (4). « Les Syringes sont » des souterrains remplis de détours que creuserent, à ce qu'on assure, » ceux qui présidoient aux Cérémonies religieuses, lorsqu'ayant appris qu'il » devoit arriver un Déluge, ils voulurent empêcher que la mémoire de ces » cérémonies se perdît; & sur les parois de ces souterrains, ils tracerent » diverses figures d'animaux & d'oiseaux, qu'ils apellerent Lettres Hiéro» glyphiques, & qui sont inconnues aux Latins ».

Il apuie ceci d'un autre passage de Manethon (5) qui assure que « Thot » avoit trouvé ou *inventé* des Colonnes, sur lesquelles il avoit ordonné » que l'on gravât les décrets des Astres ».

Mais quel que soit le sens de ces passages réunis, & quelque parti que l'on prenne relativement à leur authenticité, il en résulte très-clairement & évidemment;

Que Thot étoit regardé comme l'Inventeur de l'Astronomie:

Que ses Colonnes étoient relatives à cette science;

Qu'elles étoient renfermées dans les Sanctuaires Egyptiens & confiées aux Prêtres, conformément à l'usage constant de tous les siécles & de tous les Peuples agricoles;

Qu'elles avoient pour objet l'utilité publique; & que c'étoit par ce motif qu'on prenoit de si grandes précautions pour en perpétuer la connoissance.

Ainsi ces passages, loin de venir à l'apui de ceux qui ne voyent dans Mercure que l'Inventeur de l'Ecriture, confirment de la maniere la plus expresse tout ce que nous avons dit pour démontrer qu'on l'envisagea toujours comme l'Inventeur de l'Astronomie; & que ses instructions gravées sur des Colonnes, contenoient ses Observations Astronomiques, ses Cycles, son Calendrier, & nullement l'Histoire d'Egypte, comme on le pensoit.

ARTICLE V.

Si Thot ou Mercure fut un Être réel ou allégorique.

Après avoir vû que l'Histoire de Mercure est une allégorie relative à l'invention de l'Astronomie & du Calendrier agricole, il resteroit à examiner

(4) Liv. XXII.
(5) Tiré des Apotelesm. Liv. V. v. 2. 3.

s'il exista en effet un personnage apellé THOT par les Egyptiens, HERMÈS par les Grecs, Mercure par les Latins; par tous, l'*Homme aux signes*; & qui inventa ce qu'on lui attribue ici; ou s'il n'est lui-même qu'un Être allégorique.

Cette question est plus difficile à résoudre peut-être, que l'allégorie même qu'offroit l'Histoire de Thot. JABLONSKY, si célèbre par ses profondes recherches sur la Mythologie Egyptienne, a consacré à son examen une portion très-considérable du Chapitre où il traite de Thot (1); & tout ce qui résulte de cette longue discussion, c'est 1°. que THOT fut un nom allégorique donné à VULCAIN ou PHTA, Dieu des Arts & des Sciences en Egypte; & aux COLONNES sur lesquelles étoient inscrites les Instructions publiques, & qu'on mettoit ainsi sous la protection de Vulcain.

2°. Que les Egyptiens comptoient trois Mercures & au moins deux, comme on le voit par le passage de Manéthon que nous avons raporté, & où il est fait mention de deux personanges apellés Mercures, & d'un troisiéme apellé *That*, qui est très-certainement le même nom que Thot.

3°. Que de ces différens Mercures, l'un devoit être considéré comme l'Inventeur des Lettres; & l'autre comme leur Restaurateur.

4°. Que le premier de ces Mercures représente le tems où les Sciences commencerent à être cultivées sous le regne de MENÈS, premier Roi d'Egypte, ou au tems de son successeur ATHOTÈS.

5°. Et que le second Mercure est l'époque de la perfection du Calendrier sous le regne du XXXVe Roi de Thèbes, apellé mal-à-propos, *Siphoas*, dont le vrai nom fut SAPHTA, c'est-à-dire, *Fils de Vulcain*; & que Manéthon dit être Fils d'*Agatho-demon*, le même que Vulcain; ce qui fait que ce Prince est surnommé par ERATOSTHENE (2); ER-MES, de deux mots Egyptiens, qui signifient *celui qui conduit une chose à sa perfection*.

6°. Que ce Prince est apellé ARMINON par CENSORIN (3) dans son Traité sur le jour de la naissance; & qu'il lui attribue l'addition des cinq jours, faite à l'ancienne année, pour la rapprocher du vrai mouvement du Soleil.

Cependant cette question n'est point éclaircie, malgré tout ce détail: l'on n'y aperçoit rien de décidé, & l'on ne sauroit accorder l'arrangement des deux Mercures, avec le passage de Manéthon sur lequel Jablonsky s'apuie cependant; car celui-ci ne donne que comme Restaurateur des sciences après le Déluge, le Mercure que Jablonsky nous présente comme en ayant été l'Inventeur. D'ailleurs ce Savant a trop négligé quelques passages de l'Antiquité, au moyen desquels il auroit répandu un plus grand jour sur cet objet intéressant.

Essayons de faire mieux.

---

(1) Panth. Egypt. T. II. p. 166-190.
(2) Catal. des Rois de Thébes.
(3) De die natali, Cap. XIX.

Les Egyptiens nous présentent les sciences comme n'ayant été que renouvellées après le Déluge. Manéthon le dit expressément dans le passage cité ci-dessus : les Prêtres Egyptiens l'avoient déja dit à Platon, qui en parle dans son Isle Atlantide. On a donc trop dédaigné ce passage.

Qu'il y ait eu plusieurs renouvellemens des connoissances humaines, c'est ce dont on ne peut douter : il est donc plus que probable que celui, ou ceux qui inventerent le Calendrier après le Déluge, ne firent que suivre les traces de ceux qui en avoient établi un avant cette révolution ; & qu'avant cette époque, avoient déja existé des Colonnes chargées d'Observations Astronomiques & vrais Almanachs.

Mais quel est le personnage, qui, lors du renouvellement des sciences, institua le Calendrier, & que les Egyptiens désignent sous le nom de Thot ou de Mercure ? Fut-il allégorique ou non ? c'est le vrai état de la question, & ce qu'il s'agit de résoudre.

Pour cet effet, rassemblons tout ce qu'on nous en a dit ; & ce qui regarde les Personnages avec lesquels on le fait vivre ; seule maniere de répandre quelque clarté sur cet objet.

1°. Nous le voyons étroitement lié avec l'Histoire d'Osiris & d'Isis, comme on peut s'en assurer par le passage de Diodore, que nous avons mis à la tête de cet Ouvrage.

2°. Il n'est pas lié moins étroitement avec l'Histoire Phénicienne de Saturne.

3°. Il étoit contemporain du Roi THAM, nous dit PLATON (4), qui l'apelle en même tems un *Dieu*, ou *un homme divin*, & l'Inventeur des Sciences.

4°. Sanchoniaton, à la fin du Premier Fragment, dit qu'il fut fils de MISOR, qui, avec SYDEK ou le JUSTE, forment la derniere des dix générations dont ce Fragment nous donne l'histoire, & auxquels il attribue l'invention du sel.

5°. Il régna en Egypte, ajoute-t-il.

Ces circonstances réunies semblent indiquer un personnage historique réellement existant ; & doivent même donner d'une maniere sûre, le tems où il vécut.

Ce fut très-certainement dans le tems où les Nations du midi de l'Asie, les Chaldéens, les Cananéens, les Egyptiens, &c. devinrent agricoles sous la conduite des Chefs de leurs premieres Colonies, sous celle de CHNA dont parle Sanchoniaton pour les Cananéens, & de MENÈS pour les Egyptiens ; c'est-à-dire, lors du renouvellement après le Déluge, qui avoit ravagé ces Contrées.

MISOR est le même que MISRAÏM de Moyse, tige des Egyptiens, & celui-ci paroît être le même que *Menès*, premier Roi de Thèbes ou d'Egypte.

(4) Dans son PHEDRE.

Son successeur est apellé Athotès. Ce nom ressemble fort à Thot; mais il signifie seulement, selon Erathosthène, *Fils de Thot*; & selon Jablonsky, *Contemporain de Thot*, ou de l'invention des sciences.

Thot seroit donc Pere d'Athothès & Contemporain de Menès, ou Menès lui-même, puisqu'il est apellé Roi d'Egypte.

Manéthon dit qu'il présenta ses ouvrages au Roi Tham, nom qui signifie le Juste : c'est un synonyme de Sydyk.

Mais celui-ci est placé dans la X^me Génération du monde : Sydyk ou Tham seroit donc le même personnage que celui que Moyse apelle Sadyk-Tham-im; ou le *Juste des Justes*, qu'il place également dans la X^me Génération du monde, & qui est de la même famille que Misraïm & que Chna, Chefs des Peuples.

Sadyk-Thamim étant le Chef de ces Familles, il étoit très-naturel que Thot lui offrît ou lui dédiât les Ouvrages qui contenoient ses inventions astronomiques; sur-tout dès que ce même Chef des Peuples est représenté par Moyse lui-même, comme le mari d'Adama, de Ghé ou de la Terre; c'est-à-dire, comme l'inventeur de l'Agriculture.

Motif de plus pour que Thot lui offrît ses ouvrages sur l'Astronomie, puisqu'ils étoient destinés à la perfection de l'Agriculture.

Jablonsky, comme nous avons vu, étoit tenté de confondre Thot avec Vulcain, les Arts n'ayant pu être inventés que par le *feu* du Génie; or Vulcain s'apelle en Egyptien Phta : ceci nous donneroit une nouvelle preuve que Thot est le même que Misraïm ou Ménès.

Moyse faisant l'énumération des Enfans de *Cham*, du nombre desquels est Misraïm, semble en compter quatre, Chus, Canaan, Phut & Misraïm.

Cependant, il ne parle plus que de trois, lorsqu'il s'agit d'indiquer les Enfans de ceux-ci & les lieux de leurs établissemens; Phut est totalement passé sous silence. D'un autre côté, ces noms sont écrits dans le Texte Samaritain de maniere que celui de Phut n'est point séparé du nom de Misraïm. On pourroit donc suposer que ces deux noms n'indiquent qu'un seul & même personnage, & l'on reconnoîtroit dans le nom de Phut un dérivé de celui de Phtha, donné à ce personnage avec d'autant plus de raison, qu'il auroit établi dans sa Colonie les Connoissances astronomiques déja inventées.

Le nom de Ménès ne lui conviendroit pas moins. Ce nom est le même que celui de Men, qui dans toutes les anciennes Langues, désigna le Soleil & la Lune, flambeaux & guides de l'Univers. Il étoit donc donné avec raison aux Chefs des Colonies, tels que Menès le guide des Peuples. Il ne convenoit pas moins à Thot, soit qu'il ait été le même que Misraïm ou Menès, soit qu'il ait été un de ses Contemporains, pour avoir inventé ou perfectionné le Calendrier, guide indispensable & lumineux de toute Société agricole.

Thot seroit donc un Être réel quant à l'invention de l'Astronomie, & à l'époque où elle naquit; il seroit un Etre allégorique, quant à l'extension que l'on fit de son nom pour le donner, à la Divinité qui présidoit au Calendrier; aux Fables inventées relativement à l'Astronomie, & à tous les Ouvrages que l'on composa dans la suite sur cette matiere, ou auxquels on donna la forme de Journal, comme ceux qui existent en Europe sous le nom de Mercure.

Mais, quoi qu'il en soit de cette discussion chronologique, il restera démontré que Mercure ou Thot fut toujours regardé comme l'Inventeur de l'Astronomie & de ses caractères; que tous les symboles dont il est accompagné, furent absolument relatifs à cet Art; & qu'à cet égard, il fut au pied de la lettre le Secrétaire & le Conseiller de Saturne: ce que nous nous étions proposés d'établir.

HERCULE
et ses Travaux.

G. p. Marillier. inv. 1773. Ch. L. Lingée. Sculp.

HISTOIRE D'HERCULE

ET DE

SES DOUZE TRAVAUX.

ALLÉGORIE

Rélative au Défrichement des Terres & aux Travaux de la Campagne.

INTRODUCTION.

De toutes les Hiſtoires Mythologiques, la Vie d'Hercule le Thébain eſt une de celles où le Génie allégorique & ſymbolique de l'Antiquité ſe déploye avec le plus de magnificence & de vérité. C'eſt-là qu'embraſſant la carrière entière de la vie d'un Héros, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, ce Génie ſymbolique a pu revêtir la forme la plus intéreſſante, varier ſes

ſcènes à l'infini, prendre les déguiſemens les plus opoſés, jetter le plus grand contraſte entre ſes diverſes Parties, entaſſer les ſymboles, multiplier les alluſions; & ne ſortir cependant jamais d'un CENTRE D'UNITÉ, au moyen duquel toutes ces biſarreries apparentes & ces Fables entaſſées forment un Tout agréable, qui n'eſt point difficile à ſaiſir; & qui fait ſentir auſſi-tôt, la juſteſſe de chacun des ſymboles & des emblêmes dont il eſt compoſé.

Cette nouvelle Hiſtoire s'uniſſant elle-même de la maniere la plus étroite avec l'Hiſtoire de Saturne & avec celle de Mercure, & toutes trois offrant des Allégories de la même nature, relatives aux mêmes objets, leur explication, déja ſenſible priſe ſéparément, acquiert par cet accord & par cette harmonie une évidence irréſiſtible.

Mais, afin d'avoir un point d'apui qui ne ſoit point arbitraire, & qui puiſé dans l'Antiquité, ſoit conforme à ſes idées, & ne puiſſe être ſuſpect, nous commencerons par mettre ſous les yeux du Lecteur, l'Hiſtoire de notre Héros actuel, telle que la recueillit autrefois DIODORE de Sicile, ce Rédacteur exact des Mythologies & des Traditions anciennes.

Cette Vie d'Hercule eſt d'autant plus digne d'attention que Diodore dit à la tête du Livre dont elle fait partie (1), que *le détail n'en peut être fixé par aucune Chronologie*; & que cette vie eſt placée immédiatement à la ſuite de l'Hiſtoire de Bacchus & de celle des Muſes, dont il aſſure que les noms ſont *allégoriques*. C'étoit plus qu'il n'en faloit pour faire comprendre au Lecteur attentif, que l'Hiſtoire d'Hercule n'avoit elle-même rien d'hiſtorique, & qu'elle étoit une pure *Allégorie*.

(1) Liv. IV. de ſa BIBL. UNIV. Nous nous ſommes ſervis de la Traduction de l'Abbé Terraſſon, quoique triſte, trainante & hériſſée de participes, mais en la retouchant çà & là.

PREMIERE PARTIE.

PREMIERE PARTIE.

Vie d'Hercule le Thébain, par Diodore.

C'EST ici le lieu de parler des grandes actions d'Hercule. Les Auteurs se trouvent extrêmement embarrassés quand ils arrivent à l'Histoire de ce Dieu. Car on sait d'une part qu'il a surpassé par le nombre & par la grandeur de ses exploits, tout ce qui s'est jamais fait de mémorable parmi les hommes ainsi il est très-difficile de raporter dignement des actions dont l'immortalité a été le prix. D'un autre côté, comme quantité de gens n'ajoutent aucune foi aux récits de la Mythologie, tant à cause de leur ancienneté, que parce qu'ils paroissent incroyables, il faut nécessairement ou qu'omettant la plûpart des actions d'Hercule, on lui enlève une grande partie de sa gloire, ou que les raportant toutes, on s'engage dans une narration qui ne sera point crue;... mais quand on accorderoit que la Mythologie a un peu enchéri sur l'exacte vérité, ce ne seroit pas une raison de la rejetter absolument..... Il ne seroit pas raisonnable d'envier aujourd'hui à Hercule, les louanges dues aux bienfaits qu'il a répandus par tant de travaux en divers endroits de la terre; & nous devons conserver du moins pour sa mémoire, la vénération & la reconnoissance que nos Peres ont marquées pour lui, en le plaçant au rang des Dieux. Cependant.... qu'il nous suffise de raporter par ordre ses actions, sur le témoignage des plus anciens Poëtes & Mythologistes.

ORIGINE D'HERCULE.

Pour commencer par son extraction, Persée fut fils de Jupiter, & de Danaé fille d'Acrisius. Ce Prince ayant épousé Andromede fille de Cephée, en eut un fils nommé Electrion. De celui-ci, & d'Eurymede fille de Pélops, naquit ALCMENE. Jupiter ayant eu commerce avec celle-ci, par le moyen d'un déguisement, en eut HERCULE...... On dit que ce Dieu étant en la compagnie d'Alcméne, voulut que la NUIT fût alors TROIS FOIS plus longue qu'elle ne l'est ordinairement..... & il trompa Alcméne en prenant la figure d'Amphytrion. Quand le tems fut arrivé qu'Alcméne devoit accoucher, Jupiter attentif à la naissance d'Hercule, déclara en présence de tous les Dieux qu'il donneroit le Royaume de Persée à un enfant qui devoit naître ce jour-là. Junon pleine de jalousie, ayant mis dans son parti sa fille Ilythie, suspendit la naissance d'Hercule, & fit naître Eurysthée avant terme.

Jupiter se voyant prévenu par cette adresse, ne révoqua point sa parole: mais il eut soin, en même tems, de la gloire d'Hercule.

Il donna donc à Eurysthée le Royaume, ainsi qu'il l'avoit promis, & il lui soumit Hercule ; mais il persuada à Junon de placer ce dernier au rang des Dieux, après qu'il auroit accompli douze TRAVAUX, tels qu'Eurysthée les ordonneroit.

Hercule exposé & rendu à sa Mere.

Alcméne étant accouchée & craignant la jalousie de Junon, exposa son enfant dans un champ, qui s'apelle encore à présent le CHAMP D'HERCULE. Cependant Minerve se promenant avec Junon, fut frapée de la beauté de cet enfant, & elle persuada à cette Déesse de lui donner à tetter. Hercule ayant serré la mammelle de Junon beaucoup plus fort que son âge ne sembloit le permettre, cette Déesse pressée par la douleur jetta l'enfant à terre ; mais Minerve le reporta à sa Mere, & lui conseilla de le nourrir.

On peut remarquer ici un coup surprenant de la fortune. Une mere qui devoit chérir & conserver son propre enfant, l'exposa : & celle qui devoit le haïr.... le sauva sans le savoir, on donna lieu de sauver celui qui devoit être naturellement son plus grand ennemi.

PREMIERS EXPLOITS D'HERCULE.

Cependant Junon envoya DEUX DRAGONS pour dévorer cet enfant : mais les ayant pris par le col, il les étrangla l'un & l'autre avec ses deux mains. Il avoit d'abord été nommé Alcée : mais les Grecs ayant apris cet exploit, lui donnerent le nom d'*Hercule*, parce que c'étoit de Junon qu'il tiroit toute sa gloire. Ainsi au lieu que les Parens imposent ordinairement le nom à leurs enfans, Hercule seul ne doit le sien qu'à sa vertu.

Amphytrion s'étant enfui de Tirynthe, vint habiter à THÉBES. Hercule fut ainsi nourri dans cette Ville ; & s'étant adonné à différens exercices, il surpassa tous les autres hommes par la force de son corps & par la grandeur de son ame.

Il avoit à peine atteint l'âge d'adolescence, qu'il délivra Thébes de la servitude où elle étoit, & qu'il s'aquitta ainsi de la reconnoissance qu'il devoit à sa Patrie. Les Thébains étoient alors soumis à ERGINE, Roi des MINYENS ; & ce Prince envoyoit tous les ans dans cette Ville, des Commissaires, pour exiger les Tributs : ce qu'ils faisoient en outrageant les Habitans. Hercule bravant les suites dangereuses que pouvoit avoir son dessein, entreprit une action qui le rendra à jamais fameux. Car ceux d'entre les Minyens qui venoient demander les tributs, étant arrivés, & ayant fait toutes sortes d'outrages aux Citoyens, il les mit hors de la Ville après leur avoir coupé LES EXTRÉMITÉS DU CORPS. Ergine demanda le coupable ; & Créon, Roi de Thébes, redoutant sa puissance, étoit prêt de le livrer. Mais Hercule persuade à des jeunes gens de son âge de délivrer leur Patrie ; il leur donne les armes qui

étoient suspendues dans les Temples, & qui faisoient partie des dépouilles des ennemis que ses Ancêtres avoient consacrées aux Dieux : car il étoit impossible de trouver dans toute la Ville des armes qui ne fussent consacrées ; d'autant que les Minyens avoient enlevé aux Thébains toutes les autres, afin de leur ôter toute pensée de révolte. Dès qu'Hercule fut informé qu'Ergine s'aprochoit avec des Troupes, il l'attendit dans un passage étroit, & rendant par-là leur grand nombre inutile, il tua Ergine lui-même & fit périr presque toute son armée avec lui. S'étant ensuite jetté sur ORCHOMÉNE Capitale des Minyens, il brûla le Palais de leur Roi & rasa leur Ville.

Le bruit de cet exploit se répandit dans toute la Grece, & chacun en fut étonné comme d'un prodige. Créon lui même frapé de la vertu & du courage de ce jeune homme, lui donna sa fille MEGARE en mariage, & le regardant comme son propre fils, il lui confia le gouvernement de sa Ville.

Ordre donné à Hercule d'exécuter ses douze Travaux : Fureur dans laquelle il entre à cet ordre.

Mais Eurysthée qui étoit le Roi d'ARGOS, craignant qu'Hercule ne devînt trop puissant, le fit apeller, & lui ordonna d'achever ses Travaux. Hercule refusa d'abord ; mais Jupiter lui commanda d'obéir à Eurysthée son Roi. Il alla cependant lui-même à DELPHES, dont l'Oracle lui répondit que les Dieux vouloient qu'il exécutât ces douze Travaux, & qu'au bout de ce terme, il acquerroit l'IMMORTALITÉ. Hercule fut alors saisi d'une grande tristesse : il jugeoit indigne de sa vertu de servir un homme qui valoit beaucoup moins que lui ; & d'un autre côté, il lui paroissoit dangereux & même impossible de désobéir à Jupiter son Pere.

Pendant que ces réflexions l'agitoient, Junon le fit tomber en phrénésie ; la folie s'empara d'abord de son esprit malade, & ses accès augmentant chaque jour, il devint furieux : il voulut tuer IOLAS ; mais Iolas s'étant enfui, il PERÇA A COUPS DE FLÉCHES SES PROPRES ENFANS auprès de Mégare leur Mere, croyant qu'ils étoient des ennemis. Revenu avec peine de ce transport, & connoissant son erreur, il fut mortellement affligé de l'excès de son infortune : & quoique chacun prît part à ses malheurs, il se tint long-tems caché, fuyant la compagnie & la rencontre des hommes. Le tems l'ayant enfin consolé, il alla trouver Eurysthée avec la ferme résolution d'affronter tous les périls.

LES DOUZE TRAVAUX D'HERCULE.

PREMIER DES TRAVAUX.

LION DE LA FORÊT DE NEMÉE.

SON premier Travail, continue Diodore, fut de tuer le LION de Némée. Il étoit d'une grandeur monstrueuse, & comme on ne pouvoit le blesser avec le fer, ni avec l'airain, ni avec des pierres, il falloit nécessairement employer la force des bras pour le dompter. Ce Lion ravageoit souvent le pays qui est entre Mycénes & Némée, auprès d'une Montagne apellée le Mont Trétos. Au pied de cette Montagne, il y avoit une grande CAVERNE où ce Monstre se retiroit ordinairement. Hercule s'y jetta après lui, & en ayant bouché l'entrée, il le combattit corps à corps, & lui serrant le col avec ses deux mains, il l'étrangla. La peau de cet animal, qui étoit fort grande, lui servit toujours dans la suite, de vêtement, & même de bouclier dans les Combats.

L'HYDRE DE LERNE.

Second Travail.

Son second Travail fut de tuer l'HYDRE de Lerne. Elle avoit un SEUL CORPS & CENT COUS; & chacun de ces cous se terminoit par une TÊTE DE SERPENT. C'est avec raison que ce Monstre passoit pour invincible; car du cou qu'on lui avoit coupé, il renaissoit toujours deux autres têtes, & sa blessure même lui fournissoit un double secours. Pour surmonter cette difficulté, Hercule se servit de cette ruse. Il commanda à Iolas de brûler avec un flambeau la partie coupée, afin d'arrêter cette reproduction funeste. Étant ainsi venu à bout de cet animal, il trempa des fléches dans son fiel, afin que chaque trait qu'il lanceroit contre d'autres Monstres, leur fît des plaies incurables.

SANGLIER D'ERYMANTHE.

Troisiéme Travail.

Eurysthée lui commanda en troisiéme lieu, de lui amener vif le SANGLIER d'Erymanthe, qui paissoit dans les Campagnes d'Arcadie. Ce commandement paroissoit d'une difficile exécution, & pour y satisfaire, il faloit pren-

dre son tems avec beaucoup d'adresse. Hercule couroit risque d'être dévoré, s'il laissoit trop de force à l'animal; & de le tuer, s'il l'attaquoit trop vivement. Cependant il combattit si à propos, qu'il l'aporta tout vif à Eurysthée. Le Roi le voyant porter ce Sanglier sur ses épaules, fut saisi de frayeur, & s'alla cacher sous une cuve d'airain.

CENTAURES VAINCUS.

Suite du troisiéme Travail.

Hercule combattit ensuite de son propre mouvement les CENTAURES, à l'occasion de l'événement que nous allons raconter. Un Centaure, apellé PHOLUS, avoit accordé l'hospitalité à Hercule; il ouvrit en son honneur un tonneau de vin qu'il tira de terre, & que, suivant la tradition, l'ANCIEN BACCHUS avoit donné à Pholus, avec ordre de le conserver jusqu'à la venue d'Hercule. Ce Héros étant donc arrivé dans ce Pays, après IV. GENERATIONS, le Centaure se ressouvint de l'ordre de Bacchus. Il perça le tonneau; & l'odeur excellente qui en sortit, causée par la bonté & par l'ancienneté du vin, s'étant répandue jusques aux demeures des Centaures peu éloignées, fut pour eux comme un aiguillon qui les excita à s'assembler en fort grand nombre autour de l'habitation de Pholus, & à se jetter avec impétuosité sur cette boisson. Pholus tremblant de peur, alla se cacher: mais Hercule se défendit avec un courage étonnant contre les Centaures, qui vouloient à toute force emporter le tonneau. Il falloit qu'il combattît contre des gens, que la Mere des Dieux avoit avantagés de la force & de la vitesse des chevaux, aussi-bien que de l'esprit & de l'expérience des Hommes. Ces Centaures l'attaquerent, armés, les uns de pins qui avoient encore toutes leurs racines; les autres, de grandes pierres. Quelques-uns portoient des torches ardentes, & le reste avoit des haches propres à tuer des bœufs. Hercule les attendit sans s'émouvoir & avec un courage digne de ses premiers exploits. NÉPHELÉ, Mere des Centaures, combattoit encore contre lui, en répandant une grande quantité de pluie qui ne nuisoit en rien à ses fils qui avoient quatre pieds; mais qui faisoit glisser Hercule, qui ne se soutenoit que sur deux. Cependant, malgré tous les avantages que ses Adversaires avoient sur lui, il les battit vigoureusement: il en tua plusieurs & mit les autres en fuite. Les plus célébres d'entre les morts furent Daphnis, Argée, Amphion, Hippotion, Orée, Isoples, Melanchete, Therée, Dupon & Phryxus.

Chacun de ceux qui s'enfuirent, furent punis ainsi qu'ils le méritoient.

Omade ayant violé en Arcadie ALCYONE, sœur d'Eurysthée, Hercule le fit mourir.....

Il arriva un accident fort particulier à PHOLUS ami d'Hercule. Comme il étoit de la même famille que les Centaures, il enterroit tous ceux qui avoient été tués : en tirant un trait du corps d'un d'entr'eux, il s'en blessa lui-même ; & sa plaie étant incurable, il en mourut. Hercule donna à Pholus, sous une montagne voisine de son habitation, une Sépulture qui lui fut plus honorable que ne l'auroit été une colonne élevée à sa gloire. Car cette montagne ayant été nommée Pholoé, conserva fidellement la mémoire de celui qui y avoit été enterré, sans qu'il fût besoin d'aucune Inscription.

Hercule tua aussi, sans le vouloir, le Centaure CHIRON qui s'étoit rendu fameux dans la Médecine.

LA BICHE AUX CORNES D'OR.

Quatrième Travail.

Euryſthée ordonna ensuite à Hercule de lui amener la BICHE aux CORNES d'or qui couroit d'une grande vitesse. Il se servit plus de son adresse que de sa force, pour venir à bout de cette entreprise : car les uns disent qu'il la prit dans des filets ; d'autres, qu'il la fit tomber dans un piége ; & quelques autres enfin, veulent qu'il s'en soit rendu maître, en la forçant à la course. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il acheva cet exploit sans courir aucun danger.

LES OISEAUX DU LAC DE STYMPHALE.

Cinquième Travail.

Ensuite il reçut ordre de chasser les OISEAUX du Lac Stymphalide, & il employa encore l'adresse en cette occasion. Il s'étoit ramassé autour de ce Lac, une multitude incroyable de ces Oiseaux, qui RAVAGEOIENT entierement LES FRUITS des Contrées voisines. Il étoit impossible d'en exterminer un si grand nombre, en les tuant l'un après l'autre. C'est pour cette raison qu'Hercule imagina un tambour d'airain, qui faisant un bruit continuel & très-grand, les fit tous fuir : par cet expédient, il en délivra absolument le Lac.

ÉTABLE D'AUGIAS.

Sixième Travail.

Après qu'il eût achevé ce travail, Euryſthée lui ordonna de NETTOYER, sans l'aide de personne, l'ETABLE d'AUGÉE, où il s'étoit amassé depuis plu-

sieurs années une quantité énorme de fumier. L'insulte étoit jointe à la peine, dans ce commandement d'Eurysthée : mais Hercule ne voulut pas emporter ce fumier sur ses épaules, afin d'éviter la honte qui pouvoit réjaillir sur lui de cette fonction ; & il nettoya cette étable sans ignominie, en y faisant passer le fleuve Penée. Ce travail ne fut pour lui que l'affaire d'un jour ; & il y donna de plus une grande preuve de prudence : car ne voulant rien faire qui ne fût digne de l'immortalité, il exécuta d'une maniere très-honorable un ordre très-humiliant.

TAUREAU DE CRÈTE.

Septiéme Travail.

Son septiéme Travail fut d'aller chercher en Crète, le TAUREAU dont on dit que PASIPHAÉ fut amoureuse. Étant passé dans l'Isle, il amena dans le Péloponnèse, du consentement du Roi MINOS, ce monstre au sujet duquel il avoit traversé une si grande étendue de Mer.

ÉTABLISSEMENT DES JEUX OLYMPIQUES.

Suite du septiéme Travail.

Il institua ensuite les Jeux Olympiques, & choisit pour cet effet près du fleuve Alphée, une place convenable à un pareil exercice ; il en consacra les Jeux, au Jupiter de sa Patrie. Le prix qu'il proposa, fut une simple Couronne, parce que lui-même n'avoit jamais voulu recevoir aucune récompense de tout ce qu'il avoit fait en faveur des hommes. Ce Héros fut victorieux dans tous les jeux, sans avoir pourtant combattu : personne n'osoit se mesurer contre lui, à cause de sa force extraordinaire. Cependant ces jeux étoient fort oposés les uns aux autres : il est très-difficile à l'Athlète..... de devancer un Coureur ; comme il est presque impossible à un homme qui excelle dans les combats d'adresse, de vaincre ceux qui réussissent dans les combats de force. C'est donc avec justice que celui-là emporte la palme de tous les jeux, à qui les plus habiles en chacun, n'ont osé disputer le prix.

PRÉSENS DES DIEUX A HERCULE.

Nous ne devons pas passer sous silence, les présens que les Dieux firent à Hercule pour honorer sa vertu : car lorsqu'il se fut retiré de la guerre pour vacquer aux FÊTES, aux ASSEMBLÉES & aux JEUX, chacun des Dieux lui fit un don particulier. MINERVE lui aporta un *Voile* : VULCAIN, une *Massue & une Cuirasse.*

Il y avoit une grande émulation entre ces deux Divinités par raport à leurs fonctions. Minerve s'adonnoit aux Arts pacifiques, & qui regardent l'usage ou les plaisirs de la vie; & Vulcain ne travailloit qu'à ceux qui conviennent à la guerre.

Entre les autres Dieux, NEPTUNE lui fit présent d'un *Cheval*.

MERCURE, d'une *épée*.

APOLLON, d'un *arc*, & il aprit même à Hercule à s'en servir.

CERÈS voulant aussi l'honorer, institua les PETITS MYSTÈRES, pour l'expiation du meurtre des Centaures.

Premiere & derniere des Femmes aimées par Jupiter.

Nous avons oublié de raporter une particularité de la naissance d'Hercule. De toutes les Femmes que Jupiter aima, la premiere fut NIOBÉ, fille de Phoronée; & la derniere, ALCMENE. Les Mythologistes comptent XVI. Générations depuis celle-là jusques à celle-ci. Jupiter commença donc à engendrer des hommes avec une femme qu'Alcmene comptoit parmi ses Ancêtres; & il finit par celle-ci tout commerce avec les mortelles, n'espérant plus avoir d'elles des Enfans dignes de leurs aînés.

Combat d'Hercule contre les Géans.

Cependant les GÉANS entreprirent de se battre contre les Dieux, auprès de Pallene. Hercule vint au secours de ceux-ci; & ayant tué plusieurs de ces Enfans de la Terre, il reçut de très-grands honneurs. Jupiter donna aux seuls Dieux qui l'avoient secouru, le surnom d'OLYMPIENS, afin que les braves qui le porteroient pussent être distingués des lâches. Quoique Bacchus & Hercule fussent nés de femmes mortelles, ils furent honorés de ce surnom; non-seulement parce qu'ils étoient fils de Jupiter, mais aussi parce qu'ayant des inclinations semblables à celles de leur Pere, ils avoient ADOUCI par leurs bienfaits la FÉROCITÉ des hommes.

Aigle de Prométhée tuée.

Jupiter tenoit cependant enchaîné PROMÉTHÉE, qui avoit communiqué aux hommes le feu céleste; & une aigle venoit lui ronger le foie. Hercule voyant que Prométhée n'étoit puni que pour avoir répandu ses bienfaits sur le genre-humain, tua l'aigle à coups de flêches: il apaisa ensuite la colere de Jupiter, & sauva ainsi un bienfaiteur des hommes.

CAVALES DE DIOMÉDE.

Huitiéme Travail.

On lui ordonna ensuite d'amener de Thrace, les Cavales de Dioméde. Elles étoient si furieuses, qu'on leur avoit donné des mangeoires d'airain; & si fortes qu'on étoit obligé de les lier avec des chaînes de fer. Ce n'étoient pas des fruits qu'on leur donnoit à manger; mais elles se nourrissoient des membres des malheureux Etrangers qui arrivoient dans la Thrace, & qu'on mettoit en piéces. Hercule voulant prendre ces Cavales, se saisit d'abord de leur Maître; & il les rendit dociles, en les rassasiant de la chair de celui qui les avoit accoutumées à manger de la chair humaine. Après qu'elles eurent été amenées à Eurysthée, ce Prince les consacra à Junon. Leur race subsista jusques au regne d'Alexandre, Roi de Macédoine.

CEINTURE DE L'AMAZONE HIPPOLYTE.

Neuviéme Travail.

Il lui fut ordonné bientôt après, d'aporter la Ceinture de l'Amazone Hippolyte. Il traverse donc la Mer du Pont à laquelle il donna le nom d'Euxin; & étant arrivé aux embouchures du fleuve Thermodon, il déclare la guerre aux Amazones, & campe près de leur Capitale apellée Themiscyre. Il demanda d'abord la Ceinture, qui étoit le sujet de son voyage; & parce qu'elle lui fut refusée, il livra bataille aux Amazones. Les moins célébres furent oposées aux Soldats d'Hercule; mais les plus fameuses combattirent contre ce Héros & se défendirent vaillamment. La premiere qui l'attaqua fut Aella (1), ainsi nommée à cause de sa legéreté à la course : mais elle trouva un ennemi encore plus léger. La seconde fut Philippis : celle-ci tomba sur le champ, d'une blessure mortelle. Ensuite vint Prothoé, qu'on disoit être sortie victorieuse de sept Combats particuliers ou duels. Hercule la tue & en vainc une quatriéme apellée Eribœe. Celle-ci se vantoit de n'avoir besoin d'aucun secours; mais elle éprouva qu'elle s'étoit trompée; elle tomba sous les coups d'un homme plus vaillant que ceux qu'elle avoit vaincus. Celeno, Eurybie & Phœbé combattirent ensuite : elles accompagnoient ordinairement Diane à la chasse, & elles savoient parfaitement tirer de l'arc. Mais pour cette fois, elles manquerent leur coup & demeurerent sur la place, malgré l'apui qu'elles se prêtoient les unes aux autres. Hercule vainquit ensuite Dejanire, Asterie, Marpé, Tecmesse & Alcippe.

(1) C'est-à-dire Tempête.

Cette derniere ayant fait serment de DEMEURER VIERGE, garda exactement sa parole ; mais elle ne put garantir sa vie.

MELANIPPE, Reine des Amazones & qui se faisoit admirer par sa valeur, perdit alors son Royaume & sa liberté.

Hercule ayant tué les plus célébres des Amazones, réduisit les autres à s'enfuir ; mais il en fit un si grand carnage dans leur fuite, qu'il détruisit entiérement cette Nation.

Entre les Captives, il choisit ANTIOPE (1) pour en faire présent à THÉSÉE. Mais Ménalippe se racheta, en donnant à Hercule la CEINTURE qu'il étoit venu demander.

VACHES DE GERYON.

Dixiéme Travail, & à cette occasion l'Isle de Créte purgée de Bêtes féroces, & l'Afrique rendue fertile.

Le dixieme Travail qu'Eurysthée imposa à Hercule, fut d'amener les VACHES de GERYON qui paissoient sur les Côtes de l'IBERIE. Hercule voyant qu'il ne pouvoit exécuter ce commandement qu'avec beaucoup de peine & d'apareil, équippa une très-belle flotte, & leva des soldats dignes d'une telle entreprise. Le bruit s'étoit répandu par toute la Terre, que CHRYSAOR, qu'on nommoit ainsi à cause de ses grandes richesses, régnoit alors sur toute l'Iberie ; qu'il avoit TROIS FILS qui combattoient ordinairement avec lui, remarquables par leur force & par leurs exploits ; que de plus, chacun d'eux commandoit de puissantes armées, toutes composées de vaillans hommes. Eurysthée croyant qu'il étoit impossible de les vaincre, eut grand soin de donner à Hercule cette commission ; mais ce Héros regarda ce péril avec autant de fermeté qu'il avoit regardé les autres. Il désigna pour le rendez-vous de ses Troupes, l'Isle de Créte, parce qu'elle est avantageusement située pour envoyer de-là des armées par toute la Terre. Les Crétois lui déférerent de grands honneurs pendant le séjour qu'il fit chez eux ; & voulant à son tour leur marquer sa reconnoissance, il purgea leur Isle de toutes les bêtes sauvages qui la ravageoient auparavant ; aussi depuis ce tems-là, il n'y a eu dans toute l'Isle ni Serpens, ni Ours, ni Loups, ni aucune autre espéce d'animaux malfaisans. Il entra aussi dans son dessein d'illustrer un Pays qui avoit donné le jour & l'éducation à Jupiter.

Etant enfin parti de cette Isle, il relâcha en Afrique. D'abord qu'il y fut arrivé, il apella au combat ANTÉE, qui s'étoit rendu fameux par la force de son corps & par son expérience dans la lutte. Il avoit coutume de faire mourir tous les ETRANGERS qu'il avoit vaincus à cet exercice ; mais il fut enfin tué en se battant contre Hercule.

---

(1) La même qu'*Hippolyte*.

Ce Héros nettoya ensuite l'AFRIQUE d'un grand nombre d'animaux sauvages, dont elle étoit remplie; & par ses conseils & ses soins, il la rendit si fertile, qu'il croissoit abondamment du BLÉ & des FRUITS dans des lieux auparavant déserts, & que des Contrées arides se virent bientôt couvertes de Vignes & d'Oliviers. En un mot, d'une Région pleine de monstres, il fit le séjour le plus heureux de la Terre; & poursuivant par-tout les scélérats & les Tyrans, il répandit la tranquillité dans les Villes. . . . .

C'est par ce motif, qu'étant allé en Egypte après la mort d'ANTÉ'E, il fit mourir le Roi BUSIRIS, qui massacroit tous les ETRANGERS qui venoient loger chez lui.

Mais auparavant, il traversa les vastes solitudes de la LYBIE, & se trouvant dans un Pays fertile & rempli d'eau, il bâtit une VILLE d'une grandeur étonnante. On lui donna le nom d'HÉCATON-PYLE (3), à cause du grand nombre de ses Portes; & sa gloire a subsisté jusques dans ces derniers tems. Mais enfin les Carthaginois ayant envoyé contre elle une Armée aguerrie & conduite par d'excellens Capitaines, elle fut réduite sous leur domination.

Hercule parcourut l'Afrique jusqu'à l'Océan, & arriva enfin au détroit de Cadix, où il éleva DEUX COLONNES sur les bords de l'un & de l'autre Continent.

De-là, ayant pénétré en Espagne, il alla au-devant des Enfans de Chrysaor, qui commandoient chacun une grande armée, & étoient campés séparément. Hercule les fit apeller en combat singulier, les vainquit, & les tua tous trois. Il conquit ensuite toute l'Espagne, & emmena ces fameux Troupeaux de Vaches qu'il cherchoit.

Etant arrivé chez un Roi du pays, homme recommandable par sa piété & par son équité, il en reçut de grands honneurs. Ce fut pour cette raison qu'il lui fit présent d'une partie de ces Vaches. Ce Roi CONSACRA aussi tôt à Hercule le Troupeau qu'il venoit de lui donner, & il lui sacrifia depuis, tous les ans, le plus beau TAUREAU qui en provenoit. Ces Vaches consacrées ont été soigneusement conservées en Espagne, JUSQU'A NOS JOURS.

Digression; & Courses d'Hercule en divers Pays, &c.

Nous placerons ici une courte digression au sujet des Colonnes d'Hercule. Ce Héros étant arrivé aux deux extrémités de l'Afrique & de l'Europe sur l'Océan, voulut y placer ce Monument immortel de son Expédition. Selon quelques-uns, les deux Continens étoient autrefois très-éloignés l'un de l'autre: il résolut de les raprocher jusqu'à ne laisser entr'eux qu'un passage étroit qui ne permît plus aux Monstres de l'Océan d'entrer dans la Médi-

(3) C'est-à-dire Ville aux Cent Portes.

terranée : Ouvrage mémorable par les Terres dont il falut combler un grand eſpace de mer. D'autres diſent au contraire, que les deux Continens étant joints, il coupa l'Iſthme & forma la communication qui eſt aujourd'hui entre les deux mers. Chacun peut ſuivre ſelon ſon goût, l'une & l'autre de ces opinions.

Cependant, Hercule avoit déja fait quelque choſe de ſemblable dans la Gréce. La Vallée qu'on apelle aujourd'hui Tempé, étoit autrefois couverte d'eau dans toute ſon étendue. Il creuſa dans ſon voiſinage, une foſſe profonde, où par le moyen d'un canal, il fit paſſer toutes ces eaux ; & mit à ſec cette Plaine délicieuſe de Theſſalie, qui n'eſt arroſée aujourd'hui que par le fleuve Penée. Il fit le contraire dans la Béotie, qu'il inonda toute entiere, en détruiſant les rivages de la riviere qui paſſe à côté de la Ville de Minye. Par le premier de ces Ouvrages, il fit plaiſir à toute la Gréce ; & par le ſecond, il vengea les Thébains des outrages qu'ils avoient eſſuyés, durant la captivité où les Minyens les avoient réduits.

Mais pour reprendre le fil de notre Hiſtoire, Hercule donna l'Ibérie à gouverner à quelques-uns des Habitans, en qui il avoit reconnu le plus de vertu & de probité. Pour lui, s'étant mis à la tête de ſon armée, il prit le chemin de la Celtique : il parcourut toute cette Contrée, & abolit pluſieurs coutumes barbares en uſage parmi ces Peuples, & entr'autres celle de faire mourir les Etrangers. Comme il avoit dans ſon armée quantité de gens qui l'étoient venu trouver de leur plein gré, il bâtit une Ville qu'il nomma Alesie, nom tiré des longues courſes (4) qu'ils avoient faites avec lui. Pluſieurs d'entre les Celtes y vinrent demeurer, & étant en plus grand nombre que les autres Habitans, ils les obligerent de prendre leurs Coutumes. Cette Ville eſt encore à préſent en grande réputation parmi les Celtes, qui la regardent comme la Capitale de tous leurs pays. Elle a toujours conſervé ſa liberté depuis Hercule juſqu'à ces derniers tems ; mais enfin Jules-Céſar, qu'on a honoré de titre de Dieu à cauſe de la grandeur de ſes exploits, l'ayant priſe par force, la ſoumit, avec toutes les autres Villes des Celtes, à la puiſſance des Romains.

Hercule voulant enſuite paſſer de la Celtique en Italie, prit le chemin des Alpes : il rendit les routes de ce pays, de rudes & de difficiles qu'elles étoient, si douces & si aisées, qu'une Armée pouvoit y paſſer ſans peine avec tout ſon bagage. Les Habitans de ces Montagnes avoient coutume de tailler en pieces & de voler toutes les Troupes qui les traverſoient ; mais Hercule dompta cette Nation, en fit punir les Chefs, & établit pour toujours la ſureté de ces paſſages.

(Ici, notre Héros traverſe la Ligurie, & arrive ſur le Mont-Palatin).

Il y avoit alors ſur le Mont-Palatin, une petite Ville habitée par les

(4) Du mot Grec ΑΛΗ *Alé*, courſe, allées & venues, erreurs.

Originaires du Pays. Potitius & Pinarius, les plus considérables d'entr'eux, le reçurent d'une maniere très-généreuse, & lui firent des présens magnifiques. On voit encore leurs Monumens (5) dans la Ville de Rome : & la famille des Pinariens passe aujourd'hui pour la plus ancienne Noblesse qui soit parmi les Romains ..... Hercule ayant reçu avec plaisir les marques de bienveillance que lui donnerent les Habitans du Mont-Palatin, il leur prédit que ceux qui, après sa déification, lui offriroient la Dime de leurs biens, meneroient ensuite une vie très-heureuse. Cette prédiction s'est accomplie jusques dans ces derniers tems : car on connoît à Rome plusieurs Personnes aisées & même quelques Citoyens fort riches, qui après avoir fait vœu de donner à Hercule la dixieme partie de leurs richesses, les ont vues monter à quatre mille talens. Luculle, qui étoit peut-être le plus riche des Romains de son tems, ayant fait l'estimation de tous ses biens, lui en sacrifia la Dime, qu'il employa en festins publics.

Les Romains lui ont bâti sur le bord du Tibre, un superbe Temple, où ils lui consacrent la même partie de leurs fonds.

Hercule quitta enfin le Tibre, & parcourut les Côtes maritimes de l'Italie : il entra sur le territoire de Cumes, dans lequel on dit qu'il y avoit des hommes très-forts, mais très-scélérats : on les nommoit les Géans. Cette Contrée s'apelloit aussi Champs Phlégréens, à cause d'une Montagne de ce pays-là qui jettoit autrefois des flammes, ... On la nomme à présent le Mont-Vesuve ; & on y remarque encore aujourd'hui des traces de son ancien embrasement. Les Géans ayant apris qu'Hercule étoit entré dans leur pays, s'assemblerent & marcherent contre lui en ordre de bataille. Comme ils étoient forts & vaillans, le combat fut très-rude : mais enfin Hercule remporta la victoire, avec le secours des Dieux qui l'aiderent dans ce combat. Il tua plusieurs de ses ennemis & rétablit la tranquillité dans le pays. Les Géans ont passé pour Fils de la Terre, à cause de leur prodigieuse grandeur.

Hercule continua son chemin le long des Côtes : il fit plusieurs Ouvrages sur le lac d'Averne, qui étoit consacré à Proserpine. Les eaux de ce lac se rendoient autrefois dans la mer ; mais Hercule ferma le canal de communication, & pratiqua le long des Côtes de la mer, un chemin qui s'apelle encore aujourd'hui le Chemin d'Hercule ....

Etant venu sur les Confins du Pays de Rhége & de la Locride, & la fatigue d'un long chemin le contraignant de se reposer, on dit qu'il pria les Dieux d'éloigner de lui une grande quantité de Cigales qui le tourmentoient : ils exaucerent sa priere, & non-seulement elles s'écarterent pour-lors, mais on n'en a jamais vu depuis dans ce Canton.

(Ensuite il passe en Sicile, en se tenant aux Cornes d'un Taureau,

(5) Sans doute leurs Tombeaux.

il y vainc à la lutte, ERYX fils de VÉNUS & du Roi BUTA). Il arrive à Syracuse, & enseigne aux Habitans à célébrer toutes les années en l'honneur de PROSERPINE, des FÊTES & des ASSEMBLÉES solemnelles.

Chez les AGYRINÉENS, il dédie un bois à IOLAS, son Compagnon d'armes; & il institue en son honneur des Sacrifices, que les Habitans du pays célébrent encore aujourd'hui. Ceux qui demeurent à Agyre vouent leur CHEVELURE à Iolas, & la cultivent soigneusement jusqu'à ce qu'ils soient en état de l'offrir à ce Dieu, avec de grandes cérémonies. Son TEMPLE est si saint & si respectable, que ceux qui négligent d'y faire les Sacrifices accoutumés, perdent la voix & deviennent comme morts..... Les Habitans ont nommé HERCULÉENNE, la Porte devant laquelle ils font leurs offrandes à Iolas; ils célébrent sa FÊTE TOUTES LES ANNÉES avec la même solemnité, par des exercices de lutte, & par des courses de chevaux; & confondant alors les Maîtres & les Esclaves, ils les admettent aux mêmes Danses, aux mêmes Tables & aux mêmes Sacrifices.

(Hercule fait ensuite à pied le tour de la Mer Adriatique, & entre dans le Péloponèse par l'Epire).

LE CHIEN CERBÉRE.

Onziéme Travail.

Et à cette occasion, des Mystères d'Eleusis.

Il n'eut pas plutôt fini son dixiéme Travail, qu'Eurysthée lui ordonna de tirer hors des Enfers le Chien CERBERE. Dès qu'Hercule eût reçu cet ordre, qu'il regarda comme GLORIEUX pour lui, il prit le chemin d'Athènes. Là, il se fit initier aux MYSTÈRES d'Eleusine, dont Musée, fils d'Orphée, étoit chef alors. Puisque nous venons de parler d'Orphée, il sera, je crois, assez à propos d'en raporter ici quelque chose. (Ici, l'Histoire d'ORPHÉE que Diodore dit avoir existé & avoir été du voyage des Argonautes, &c.

Hercule étant descendu dans les Enfers, fut reçu de Proserpine comme son frere; & elle lui permit même d'emmener avec lui THESÉE & PIRITHOUS qui y étoient retenus prisonniers. Ayant ensuite lié Cerbére avec des chaînes de fer, il le tira hors des Enfers, & le fit voir aux Hommes.

POMMES D'OR DES HESPÉRIDES,

Douziéme Travail.

Son dernier Travail enfin, étant d'aporter d'Afrique les POMMES D'OR des HESPÉRIDES, Hercule prit une seconde fois par mer la route de ce pays. Les

sentimens des Mythologistes sont fort partagés au sujet de ces Pommes : car les uns disent qu'il croissoit effectivement des Pommes d'Or, en certains jardins d'Afrique qui apartenoient aux Hespérides ; mais qu'elles étoient gardées par un épouvantable Dragon qui veilloit sans cesse : d'autres prétendent que les Hespérides possédoient de si beaux Troupeaux de Brebis, que par une licence Poëtique, on leur avoit donné le surnom de Dorées, comme on l'avoit donné à Vénus, à cause de sa beauté. Quelques-uns enfin ont écrit que ces Brebis étoient d'une couleur particulière qui tiroit sur l'or. Ces derniers ajoutent même, que par le Dragon, il faut entendre le Pasteur qui gardoit ces Brebis, homme très-fort & très-courageux, & qui avoit coutume de mettre à mort tous ceux qui entreprenoient de lui ravir quelques piéces de son Troupeau..... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hercule ayant tué le Gardien de ces Brebis, ou de ces Pommes, il les aporta à Eurysthée ; & qu'ayant accompli ses douze Travaux, il se tint assuré d'avoir l'immortalité pour sa récompense, ainsi que le lui avoit promis l'Oracle d'Apollon.

Hespérides délivrées par Hercule : il fait mourir Busiris & Emathion.

Il ne faut cependant pas omettre ce que les Mythologistes racontent d'Atlas & des Hespérides. Ils disent que dans le pays apellé HESPERITIS vivoient autrefois Atlas & Hesperus, tous deux freres & tous deux très-fameux : qu'Hesperus étant devenu pere d'une fille nommée Hesperis, la donna en mariage à son frere Atlas, & que ce fut de cette fille que le pays prit son nom. ATLAS eut d'Hesperis SEPT FILLES, qui furent apellées ATLANTIDES, du nom de leur Pere ; ou HESPÉRIDES, de celui de leur Mere. Comme elles étoient d'une beauté & d'une sagesse peu communes, on dit que sur leur réputation, BUSIRIS, Roi d'Egypte, conçut le dessein de s'en rendre maître ; & qu'il commanda à des Pirates d'entrer dans leur pays, de les enlever & de les lui amener. Ces Pirates ayant trouvé dans leur jardin les filles d'Atlas qui s'y divertissoient, ils se saisirent d'elles ; & s'étant enfuis au plus vîte dans leurs vaisseaux, ils les embarquerent avec eux : mais Hercule les ayant surpris pendant le tems qu'il mangeoient près du rivage, & ayant apris de ces jeunes Vierges le malheur qui leur étoit arrivé, il tua tous les Ravisseurs & rendit ensuite les Atlantides à leur Pere Atlas. Ce Prince reconnoissant, donna non-seulement à Hercule les Pommes qu'il étoit venu chercher ; mais aussi il lui aprit à fond l'Astronomie. Atlas avoit étudié cette science avec beaucoup d'assiduité & d'aplication ; & il y étoit devenu très-savant. Il avoit même construit avec un grand Art une Sphère Céleste ; & c'est pour cette raison qu'on a cru qu'il portoit le Monde sur ses épaules. Comme Hercule fut le premier qui aporta en Gréce la science de la Sphère, il acquit aussi une très-grande gloire ; & l'on feignit à ce propos, qu'Atlas s'étoit reposé sur lui du fardeau du Monde : les Hommes racontant d'une maniere fabuleuse, un fait véritablement arrivé.

Etant venu de-là en Egypte, il fit mourir le Roi Busiris, qui sacrifioit, dit on. à Jupiter les Etrangers qui abordoient dans ses Etats.

Ensuite remontant par le Nil jusqu'en Ethiopie, il tua HÉMATHION, Roi de ce pays, qui lui avoit déclaré la guerre.

(Ici, le récit de la Guerre des Amazones contre Thésée, pour ravoir Antiope qui meurt dans le combat, &c.)

Les cinquante Fils d'Hercule confiés à Iolas.

Après qu'il eût fini ses douze Travaux, un Oracle lui dit qu'avant qu'il fût reçu au nombre des Dieux, il faloit qu'il envoyât une Colonie en SARDAIGNE, sous la conduite des Fils qu'il avoit eus des Thespiades; mais comme ils étoient fort jeunes, Hercule jugea à propos de mettre à leur tête IOLAS son neveu..... THESPIS, d'une des meilleures Familles d'Athènes, fils d'ERECTHÉE, & Roi d'un pays qui portoit son nom, avoit eu de plusieurs Femmes cinquante Filles; Hercule étoit alors fort jeune & d'une force de corps prodigieuse, ce qui fit souhaiter à Thespis que ses Filles pussent avoir des Enfans de lui. L'ayant donc invité à un sacrifice, & lui ayant fait ensuite un magnifique festin, il le donna pour mari à toutes ses filles; Hercule devint par ce moyen, pere de cinquante Enfans qu'on apella d'un nom commun les THESPIADES, comme leurs meres. Quand ils furent parvenus à l'adolescence, Hercule les envoya en Sardaigne, suivant l'ordre de l'Oracle. Comme Iolas l'avoit accompagné dans toutes ses expéditions, il lui confia les Thespiades & le déclara Chef de la Colonie .... Les Thespiades permirent même à leur Conducteur de donner son nom à cette Colonie, & ils lui déféreront cet honneur comme à leur Pere .... C'est par cette raison que dans ces derniers tems, ceux qui font des sacrifices au Dieu IOLAS, lui donnent le nom de Pere, à l'exemple des Perses qui apellent ainsi CYRUS ... Iolas répandit ses bienfaits en divers lieux, & non-seulement il acquit ensuite une très-grande gloire, mais on lui rendit en plusieurs lieux les honneurs dus aux Héros, & on lui consacra plusieurs Bois.

HERCULE céde à IOLAS sa Femme MÉGARE : il demande IOLÉ : diverses Aventures dont ces évènemens sont suivis.

Après qu'Hercule eût achevé ses douze Travaux, il céda à Iolas, Mégare sa femme, dont les enfans avoient eu un si triste sort; & il espéra qu'une autre lui en donneroit de plus heureux. Il demanda IOLÉ, fille d'Euryte, Roi d'Œchalie : mais ce Prince ayant apris l'infortune de Mégare, exigea du tems pour se déterminer.

Hercule qui prit cette réponse pour un refus, emmena secrettement, pour se venger, les Chevaux d'Euryte.

IPHITUS,

Iphitus, fils de ce Prince, soupçonnant Hercule d'avoir dérobé ces Chevaux, & étant allé les chercher dans Tirynthe, Hercule le fit monter sur une Tour fort haute, & lui dit de porter ses regards de tous côtés pour voir s'il les découvriroit : mais Iphitus ne les apercevant point, Hercule lui dit que c'étoit à tort & faussement qu'on l'accusoit de les avoir dérobés, & là-dessus il le jetta du haut de la Tour en bas.

Sur ces entrefaites, étant tombé malade en punition de ce meurtre, il s'en alla à Pyle, chez le Roi Nelée, & le pria de l'expier. Nelée ayant consulté ses enfans, tous, à l'exception du seul Nestor qui étoit le plus jeune, furent d'avis qu'on refusât cette expiation.

Hercule prit le parti d'aller chez Déiphobe, fils d'Hippolyte, pour le prier de la lui donner : mais on en fit inutilement la cérémonie, & sa maladie ne le quitta point.

Il alla donc enfin consulter l'Oracle d'Apollon... Celui-ci répondit qu'il faloit qu'on le vendît publiquement, & qu'on donnât le prix de sa vente aux enfans d'Iphitus. La durée de sa maladie l'ayant obligé d'obéir à cet Oracle, il prit avec quelques-uns de ses amis le chemin de l'Asie. Quand il fut arrivé dans ce pays, il se laissa vendre volontairement par un de ses amis, & il devint l'esclave d'Omphale, fille de Jardanus & Reine des Mœoniens. Celui qui l'avoit vendu, remit ensuite aux fils d'Iphitus, selon le commandement de l'Oracle, l'argent provenu de la vente d'Hercule.

(Hercule fait périr plusieurs scélérats & voleurs de la Contrée.

Il épouse Omphale & en a Lamon.

Il retourne dans le Péloponèse ; est de l'Expédition des Argonautes ; arrache Troye à Laomédon, & la remet à Priam.

De retour, il fait mourir le Roi Augée qui ne lui avoit pas donné la récompense promise pour le nettoyement de ses étables ; & donne son Royaume d'Elis, à Phylée, fils de ce Prince.

Il arrache Sparte à Hippocoon & à ses fils, & la donne à Tyndare pere des Dioscures).

Naissance de Téléphe, fils d'Hercule.

La guerre de Sparte finie, Hercule prit le chemin d'Arcadie : il alla loger chez le Roi Alee' : mais ayant eu un commerce secret avec Auge', fille de ce Roi, il partit pour Stymphale.... (Aleé donne ensuite sa fille à Nauplius pour la noyer : en chemin & sur le Mont Parthenien, elle accouche de Te'le'phe & le laisse sous un buisson. Nauplius donne Augé à des Cariens, qui la vendent à Theutras, Roi de Mysie. Te'le'phe de son côté est nourri par une Biche, & trouvé par des Bergers qui le menent à leur Roi Coryte qui le fait élever avec soin. Devenu grand, il va joindre

sa Mere ; & Teutras lui donne sa fille, & le fait son héritier).

Hercule épouse Déjanire, & enleve Iole.

Cependant Hercule accompagné de plusieurs ARCADIENS s'en alla à CALYDON, Ville d'Etolie, & s'y arrêta : c'est-là qu'après la mort de MÉLÉAGRE, il épousa sa sœur DÉJANIRE, fille d'ŒNÉE.....

Pour rendre service aux Calydoniens, il détourna le fleuve ACHELOUS, & mit à sec une vaste étendue de Terre, qui devint très-fertile. C'est ce qui a donné lieu aux Poëtes de feindre qu'Hercule se battit contre Acheloüs changé en Taureau ; & que dans ce combat il lui cassa une Corne, dont il fit présent aux Etoliens ; & qui fut apellée, la CORNE D'AMALTHÉE.

Au passage de l'EVENUS ; il tue le Centaure NESSUS (qui se venge en mourant, par le conseil qu'il donne à Déjanire).

Hercule attaque ensuite les Freres d'Iole ; il les fait périr, & emmene IOLE avec lui, à CENÉE, Promontoire de l'Eubée.

Mort d'Hercule.

Voulant offrir un sacrifice en cet endroit, il envoye demander à Déjanire la TUNIQUE, dont il avoit coutume de se revêtir lorsqu'il sacrifioit. Déjanire espérant le guérir de sa passion pour Iole, frotte cette Tunique du philtre que lui a donné le Centaure. Hercule ne l'a pas plutôt mise qu'il éprouve des douleurs extraordinaires, que rien ne peut calmer. Déjanire de désespoir s'étrangle elle-même. Par le conseil de l'Oracle, on mene Hercule sur le MONT OETA & on y dresse un grand bûcher. Hercule monte sur ce bûcher, & prie ses amis d'y mettre le feu : Philoctete seul, obéit : Hercule lui fait présent de ses fléches & de son arc. Dans le moment un coup de tonnerre fait paroître tout le bûcher en flammes. Iolas & sa Troupe accourent, ne trouvent plus Hercule ni aucun vestige d'os. Persuadés que les Dieux lui ont accordé la récompense promise, ils lui élevent des autels dans cet endroit même & y offrent des Sacrifices.

Sacrifices qu'on lui offre.

Menœtius, son ami, lui sacrifia un TAUREAU, un SANGLIER, & un BOUC ; & il ordonna qu'on lui offrît tous les ans dans la Ville des OPUNTIENS, ce même Sacrifice. Les Thébains suivirent aussi cet exemple.

Cependant, les Athéniens ont été le premier Peuple qui lui ait rendu les honneurs divins ; & l'exemple de cette piété fut cause qu'aussitôt, tous les Peuples de la Gréce & ensuite TOUTES LES NATIONS de la Terre LE RECONNURENT pour DIEU.

Junon l'adopte.

Ajoutons qu'après l'Apothéose d'Hercule, Jupiter persuada à Junon de l'adopter pour Fils.... On dit qu'elle le fit de cette maniere.

Junon monta d'abord sur son lit, tenant Hercule caché sous ses habits : & ensuite, afin de mieux imiter la nature, elle le laissa tomber sous elle. On prétend que les Barbares emploient encore à présent cette cérémonie, lorsqu'ils veulent ADOPTER quelqu'un.

Il épouse Hebé.

Hercule étant devenu Dieu, épousa HEBÉ.

Mais il ne voulut point être du nombre des DOUZE DIEUX, de peur d'offenser celui d'entr'eux qu'il auroit falu exclure, pour lui donner sa place.

SECONDE PARTIE.

Hercule n'est pas un Personnage réel, mais le symbole d'un objet réel & physique.

ARTICLE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

§. 1.

L'Histoire d'Hercule est une Allégorie.

L'On a presque toujours regardé le long récit que nous venons de mettre sous les yeux du Lecteur, comme l'Histoire d'un Héros Grec qui exista réellement; mais altérée à la vérité, en passant de bouche en bouche, & par le mêlange de quelques fictions. Si quelques Savans ont apellé de ce jugement, & n'ont voulu y apercevoir que de l'allégorie, il ont eu peu de partisans. Ce n'est pas qu'ils n'eussent la raison de leur côté; mais le tems n'étoit pas encore venu où ces objets pouroient être absolument débrouillés, par un examen plus rigoureux, & à la suite d'autres découvertes.

Il faut convenir, à la vérité, que la maniere dont on a présenté jusques-ici ces explications allégoriques, a été elle-même un préjugé contr'elles: ceux qui les publierent, avoient très-bien vu qu'on ne pouvoit expliquer ces objets qu'allégoriquement; mais ils n'en avoient pas suffisamment saisi l'ensemble; ils ne donnoient que des explications partielles; & ce qu'ils n'expliquoient pas, sembloit une objection sans réplique contre leur systême.

C'est pour éviter cet inconvénient, qu'après avoir cherché à démontrer dans l'Histoire de Saturne & dans celle de Mercure, l'accord parfait qui regne entre toutes leurs parties prises allégoriquement, nous allons nous attacher à expliquer de la même maniere, tout ce qui compose l'Histoire d'Hercule; & à faire voir, qu'elle ne renferme aucun trait qui ne soit allégorique, depuis la naissance de ce Héros jusques à sa mort, & qu'il n'est aucun de ses Travaux & aucun des Personnages qui entrent dans le récit de ces Travaux, qui ne soient absolument nécessaires pour la beauté & le complément de l'allégorie qu'offre l'Histoire entiere d'Hercule; jusqu'à l'arrangement même de ces Travaux; ensorte qu'on ne sauroit en dépla-

cer quelqu'un, ſans détruire l'harmonie de l'enſemble & ſans manquer par cela même le ſens de l'allégorie.

Par cette marche, l'on verra non-ſeulement quelle eſt l'allégorie qu'offre l'Hiſtoire d'Hercule; mais de plus, qu'il fut apellé avec raiſon le Général d'Oſiris ou de Saturne, & le Compagnon de Thot ou de Mercure ; toutes ces allégories apartenant à un même fonds, ou, pour mieux dire, n'en formant qu'une.

§. 2.

Pourquoi on l'a regardée ſi long-tems comme une Hiſtoire réelle.

Il n'eſt point étonnant qu'on eût perdu de vue le ſens de ces allégories, & qu'on eût même oublié que c'étoient des objets allégoriques. Nées dans l'Orient dès la plus haute antiquité, préſentées continuellement ſous les traits d'une Hiſtoire réelle, liées à un langage qui ceſſa d'être entendu, on ne dut voir inſenſiblement en elles que de l'hiſtorique : le ſouvenir de leur premiere origine dut s'éclipſer preſqu'entierement.

Ainſi, par la même dégradation qui faiſoit regarder Saturne comme un Prince que ſes cruautés biſarres avoient rendu trop célébre, Hercule, dans ſon principe très-antérieur aux Grecs, Chef des Dieux du Sabéiſme, Emblême du Tout-Puiſſant, Ame de la Végétation, qui le premier eut des Temples chez les Phéniciens, ne parut plus chez les Grecs que le fils d'Alcméne, le dernier des Dieux, le premier des Héros.

Et comme juſques à préſent nous n'avons en quelque façon vu que par les yeux des Grecs nos devanciers & nos Maîtres, il étoit impoſſible qu'Hercule ſe réhabilitât au milieu de nous.

C'étoit donc à l'Orient qu'il faloit recourir pour voir à découvert l'origine de toutes ces choſes : mais l'Orient paroît ſi ténébreux, on a tant abuſé de ſes langues pour y voir tout ce qu'on vouloit, il eſt reſté ſi peu de traces de ſon ancienne ſageſſe, que la découverte de ces objets ſembloit déſeſpérée.

§. 3.

Idées qu'en ont eu divers Savans modernes.

Rien de plus opoſé que l'idée que divers Savans modernes ſe ſont formée de ce Perſonnage & de ſes Travaux.

Vossius, dans ſon ſavant Ouvrage ſur l'Idolâtrie (1), a conſacré un Chapitre entier pour démontrer qu'Hercule étoit le Soleil, & que ſes

(1) De orig. & progr. Idolol. Lib. II. Cap. XV. p. 380. & ſeq.

douze Travaux étoient nés de la division du Zodiaque en douze Signes.

CUPER (2) adopta la même idée. Hercule est, selon lui, le Soleil; sa massue marque l'obliquité de l'Ecliptique; sa peau de Lion, la force de cet Astre quand il est dans le Signe du Lion: les Pommes d'or qu'il enléve, sont les Étoiles qu'il fait disparoître par sa clarté; & les douze Travaux, les douze Signes.

L'un & l'autre adoptoient ainsi les idées du SCHOLIASTE d'HÉSIODE, de MACROBE & de PORPHYRE &c. qui furent tous dans la même idée, & pour qui les Fables étoient des ALLÉGORIES pleines de sens & sagement inventées.

ALEANDER le Jeune avoit adopté les mêmes idées dans son Explication de la Table Héliaque (3).

Mais comme ils n'entroient dans aucun détail, ce qu'ils disent à cet égard parut plus ingénieux que solide.

Aussi le Savant LE CLERC n'y crut pas: il rejetta toutes ces allégories, comme n'ayant aucun fondement: & afin de le mieux prouver, il fit paroître (4) une Dissertation dans laquelle il métamorphose Hercule en un Négociant Phénicien, qui avoit fait de grandes choses, de grands établissemens, de grands voyages, un grand commerce.

Cette Dissertation, quoique fort longue (5), n'est digne ni de son Auteur, ni de son sujet: sans critique, sans goût, sans interêt, elle ne seroit propre qu'à répandre le plus grand dégoût sur la Mythologie entiere. N'en soyons pas surpris: isolant toutes les Fables, & ne les prenant jamais dans leur ensemble, il étoit impossible qu'il pût les voir en grand; & qu'il s'élevât jusques au sens allégorique, aussi compliqué que diversifié. L'Harmonie seule pouvoit en faire trouver le sens; & qu'est-ce qui parut jamais moins renfermer d'harmonie, que les fables Mythologiques?

L'Abbé BANIER, zelé défenseur du sens historique, regarde Hercule comme un Héros véritablement né à Thébes (4), & qui avoit rendu les plus grands services à la Gréce par ses exploits: il n'en retranche rien & ne soupçonne pas même que quelqu'un d'eux fût fabuleux: il est vrai qu'il distingue cinq ou six Hercules, l'Egyptien, le Phénicien, l'Indien &c. & qu'il convient que l'on pourroit bien avoir réuni sur la tête d'un seul les exploits de tous.

Dans ces derniers tems, on est revenu au sens allégorique. L'Auteur

(2) Dissert. sur HARPOCRATES.

(3) Pag. 25-30 de la seconde édition de cet Ouvrage, imprimée à Paris en 1617. in-4°. La premiere édition doit être de Rome en 1616.

(4) Dans sa BIBL. UNIV. Tom. I. p. 245. & suiv.

(5) Elle a 28 pages, dont 18. de Notes.

(6) Mythol. L. III. Ch. VI. Tom. VII. 1-88.

de l'Histoire du Ciel a montré l'exemple ; il change Hercule, suivant son système favori, en une Enseigne (7) où Horus étoit peint une massue à la main, & qu'on exposoit en Public toutes les fois qu'il étoit question de quelque expédition militaire.

N'omettons pas qu'un Savant moderne expliquant le Bouclier d'Hercule chanté par Hésiode, est entré dans un grand détail (8), pour démontrer que ce Héros ne fut pas un Homme ; mais qu'on désigna par ce nom toute *digue*, toute *chaussée* ; tout *arrêt pour détourner ou pour conduire les eaux* ; toute *enceinte* pour les environner.

Cette Dissertation ou ces Remarques, font partie d'un Ouvrage qu'a donné ce Savant sur l'Origine des Dieux ; Ouvrage nouveau, pas assez connu & dont nous donnerons dans la suite une analyse étendue.

Les principes d'après lesquels on y établit le sens allégorique de la Mythologie, sont très-bien vus & très-bien déduits : & si l'Auteur n'a aperçu relativement à Hercule, qu'une portion de l'Allégorie, s'il en a trop resserré le sens, s'il a été presque toujours réduit à cause de cela à des preuves étymologiques, ce n'est point parce que ses principes étoient faux, mais c'est uniquement l'effet des bornes dans lesquelles il s'est trouvé renfermé. N'ayant pu faire qu'une partie des comparaisons nécessaires, les résultats ont du être nécessairement incomplets : mais c'est une grande preuve de la bonté de ses principes, qu'il n'ait rien dit de contraire à la vérité, en considérant les Travaux d'Hercule relativement à l'art d'élever des digues pour contenir & diriger les eaux : puisque c'est une des opérations premieres qu'il faut faire, lorsqu'on veut défricher un Terrain & le mettre en état de culture.

M. Bryant, Savant Anglois, déja connu par des recherches profondes sur l'Antiquité (9), vient de faire paroître en François la Préface d'un Ouvrage considérable sur la Mythologie & l'Origine des Peuples, qu'il doit publier bientôt, & dans laquelle il se déclare hautement pour le sens allégorique des Fables ; persuadé que les Héros de la Mythologie, tels qu'Hercule, n'existerent jamais.

Il marche ainsi sur les traces de son Compatriote M. Blackwell (10), dont nous aurons également occasion de parler dans la suite.

Par cet accord à découvrir le sens caché sous la Mythologie, le prétendu sens historique des Fables qui n'avoit pu se soutenir qu'en attendant de meilleures explications, disparoîtra pour jamais.

---

(7) Hist. du Ciel, Tom. I. p. 255. & suiv.

(8) Remarques sur le Bouclier d'Hercule, par M. l'Abbé Bergier, à la suite de son Ouvrage sur l'Origine des Dieux, T. II. p. 137--213.

(9) Imprimées à Cambridge, 1767. in-4°. en Anglois, sous le titre d'Observations & Recherches sur l'Histoire ancienne.

(10) Auteur des Lettres sur la Mytholog. 2. vol. *in*-12.

Il sera intéressant de voir par quels moyens, des Personnes aussi éloignées les unes des autres, qui ne furent pas à même de se consulter, & qui ont chacune leur maniere d'apercevoir les mêmes objets, seront parvenues aux mêmes principes ; il ne le sera pas moins de comparer les preuves sur lesquelles elles s'apuient. Plus il y aura de Personnes éclairées qui poseront les mêmes principes & qui courront la même carrière, plus les faits seront éclaircis ; & plus par-là même, le Public sera assuré du vrai.

L'on peut raporter à ceci la réflexion par laquelle Diodore ouvre l'Histoire d'Hercule, & qui démontre qu'il la regardoit lui-même comme une allégorie : & un passage fort remarquable de Tacite, qui fait voir qu'il étoit à-peu-près dans la même idée.

» Après avoir dit (11), qu'il y a dans l'Océan Germanique, des Colonnes » d'Hercule, soit que ce Héros ait pénétré jusques-là, soit qu'on ait accou- » tumé d'attribuer à un Personnage aussi célébre, les grands & magnifiques » Ouvrages qu'on trouve en quelque lieu que ce soit, il ajoute : depuis Dru- » sus-Germanicus, personne n'a fait de recherches pour découvrir ces Co- » lonnes d'Hercule ; & l'on a cru qu'il étoit plus digne de la piété & du res- » pect dont on doit être pénétré pour les Dieux, de croire ce qu'on dit de » leurs exploits, que d'en avoir une entière certitude.

Nous osons nous flatter qu'on n'aura nul doute à cet égard, quand on aura lu l'explication que nous allons donner d'Hercule, relativement au défrichement des Terres & aux Travaux des Champs : elle sera d'autant plus complette, qu'elle renfermera toutes les explications qu'on en a données comme désignant le Soleil & les Digues, & qu'elle aura une étendue digne de son Héros.

§. 4.

Considérations qui prouvent que l'Allégorie d'Hercule est relative à l'Agriculture.

L'on sera sans doute étonné que nous raportions à l'Agriculture l'Histoire d'Hercule, de ce Héros regardé comme un Dompteur de Monstres, comme un Réparateur de torts, comme un Pourfendeur de Géans ; & que nous voyons des travaux agricoles, dans des exploits qui semblent n'y avoir aucun raport.

Cependant, si l'on considére qu'il est impossible que la vie d'Hercule soit une Histoire réelle ; que jamais on ne put dire d'un Héros, ce qu'on lui attribue ; que toutes les parties en sont trop bien-liées, pour qu'on puisse

(11) German. Cap. 34.

croire que cette Histoire s'est altérée insensiblement, & qu'elle n'est plus ce qu'elle étoit dans les commencemens : qu'Hercule est réuni avec Saturne ou Osiris; & que l'ensemble de sa vie, présentée d'une maniere si singuliere, doit avoir eu un modèle déterminé dans la Nature, & qui prêtoit à toutes les illusions qu'offre cette Histoire ; si l'on réfléchit sur-tout sur le nombre de XII, auquel on a fixé ses Travaux, nombre qui se confond avec celui des mois de l'année, & des opérations de la Campagne ; qu'aucune des explications qu'on a données jusques-ici de cette Histoire, n'a pu se soutenir : on soupçonnera que nous pourrions avoir raison, & l'on en sera mieux disposé à nous suivre.

A cet égard, nous promettons de nous tenir strictement attachés à la lettre; de ne point promener notre Lecteur à travers des étymologies dont il se défieroit toujours, quelque heureuses qu'elles parussent ; & de ne nous livrer à aucun de ces écarts d'imagination dans lesquels on ne tombe que trop souvent, lorsqu'on n'est conduit que par des idées systêmatiques.

Toutes nos explications naîtront toujours du fond du sujet; & conduits par l'ordre même dans lequel nous ont été présentés ces exploits, nos dévelopemens n'auront rien d'arbitraire, & paroîtront, nous osons nous en flatter, à l'abri de toute objection essentielle.

ARTICLE II.

Quels sont les Objets allégoriques désignés par Hercule le Thébain, & par ses Travaux.

L'AGRICULTURE ayant été inventée par Saturne, Cronus ou Osiris, & le Calendrier ayant été réglé & déterminé par Thot, Hermès ou Mercure en faveur de l'Agriculture, on s'empressa de faire adopter ces Arts aux Peuples au milieu desquels ils avoient été inventés, de leur faire recueillir les heureux effets de ces découvertes précieuses.

Ceux-ci sentirent trop vivement les avantages inestimables qui leur en reviendroient, pour s'y refuser ; dociles à la voix bienfaisante qui leur ouvroit les portes du bonheur, ils s'empresserent à se mettre à même d'en jouir.

Mais la Terre n'étoit nulle part dans l'état où elle devoit être pour l'exercice de ces Arts. Les Terrains bas étoient couverts de Marais, & de Lacs immenses dont les eaux croupissantes retenues par des Collines trop resserrées ou par des rochers culbutés les uns sur les autres, ou par des Plantes vigoureuses qui leur fermoient le passage, n'avoient aucun écoulement. Les Terres plus élevées, livrées à toute l'activité de la Nature productrice que l'Art n'avoit

pu diriger, n'offroient que ronces & que forêts touffues, où la lumiere du jour n'avoit jamais pénétré, repaire d'une multitude prodigieuse d'animaux féroces ou nuisibles.

L'Homme sentoit que la Terre avoit été faite pour lui; mais il ne la voyoit nulle part : tout lui en déroboit la possession.

Il fallut donc marcher à la conquête de cette Terre, qui avoit été donnée à l'homme pour son habitation : un lieu d'horreur alloit devenir un séjour fortuné; mais il devoit être le prix des Travaux des humains; & ces Travaux ne purent être l'effet, que de la réunion de leurs bras & de leurs efforts communs.

Par-tout, il falut débarasser le cours des Eaux, dessécher les Marais, baisser les Lacs, creuser des Canaux, élever des digues, abattre les Forêts, remuer les Terres, détruire les Animaux nuisibles, ou les faire fuir.

Tels furent les premiers exploits des Hommes, & des Chefs des Peuples; ceux par lesquels ils dompterent la Terre elle-même, ceux qui formerent les Héros les plus illustres, les seuls qui puissent être agréables à l'humanité, les seuls dignes d'une gloire immortelle, & d'être conservés dans les Fastes poëtiques des Nations.

Lorsque dans ces derniers tems, on découvrit ces Terres immenses qui occupent la moitié de notre globe & qui étoient encore dans le même état agreste & sauvage qu'avoient offert toutes nos Contrées dans leur origine, quelle gloire n'eussent pas mérité, quels services n'eussent pas rendu au Genre humain, avec quel attendrissement des millions redoublés d'Hommes & de Femmes, de jeunes Enfans, des Nations entieres policées & heureuses, n'eussent pas fait sans cesse retentir leurs noms dans leurs Chansons immortelles, ces Cortez, ces Pizarres, ces Almagres, destructeurs des Peuplades Américaines, dignes d'être voués à une horreur éternelle; si marchant sur les traces des Héros dont nous parlons, au lieu d'exterminer des Peuples doux & humains, ils en fussent devenus les Bienfaiteurs & les Peres, ils leur eussent fait part des connoissances utiles de l'Europe, ils leur eussent apris à changer leurs forêts en habitations, & leurs marais en campagnes cultivées; si au lieu de vouloir sordidement régner sur un or, peu utile par lui-même, & qui leur échapa, ou pour lequel ils s'égorgerent eux-mêmes les uns les autres, ils eussent été animés de la noble ambition de régner sur les cœurs, sur les maîtres de l'or !

Les Hommes ne demandent qu'à aprendre, qu'à être instruits, qu'à devenir heureux. Les Américains auroient été tout ce qu'auroient voulu les Européens, & de quelles ressources n'eussent-ils pas été pour eux !

Mais ceux-ci étoient trop barbares, trop peu éclairés sur les grands devoirs de l'humanité, trop ignorans de l'ordre qui peut seul rendre les Nations florissantes & prospéres, pour se conduire en hommes; il auroit falu qu'ils eussent été au-dessus de leur siécle, au-dessus de ceux même qui sont venus à sa suite : l'ignorance en fit des Monstres.

Ce que n'ont pas fait nos Conquérans de l'Amérique, c'est ce que firent les Chefs des Grecs, des Egyptiens, des Chinois, &c. dans leurs Contrées respectives ; & ce qui valut à ces Peuples, la grandeur & la prospérité à laquelle ils parvinrent avec tant de rapidité.

§. 1.

Les Travaux d'Hercule sont le Défrichement & la Culture des Terres.

L'on avoit déja chanté l'Invention de l'Agriculture & celle du Calendrier: l'on chanta encore les défrichemens des Terres, la culture des Contrées entieres, les Travaux réunis des Peuples, leurs effets aussi étendus que consolans.

De-là, naquit notre troisiéme Allégorie Orientale, celle d'HERCULE Général d'Osiris, dompteur du lion, armé de la massue.

Il est Général d'Osiris, ou de l'Inventeur de l'Agriculture, parce qu'il préside aux Travaux des Familles réunies pour mettre une Contrée entiere en état de culture.

Il est dompteur du lion, parce qu'il fait disparoître tous les Animaux féroces ; qu'il les force de lui abandonner la possession de la Terre ; qu'il surmonte l'aspérité de celle-ci plus difficile à vaincre que les Lions, qu'il la force de répondre à ses vœux.

Il est armé de la massue noueuse, le premier & le plus simple des sceptres, pour marquer que par l'Agriculrute, il domine sur la Terre & sur les animaux ; qu'il est vraiment le Roi du Monde ; que tout céde à sa puissance, que par lui seul les Peuples se civilisent.

Rois de l'Europe, Monarques augustes qui régnez sur des Peuples nombreux, policés, favoris des Arts & des Muses, autant au-dessus des sauvages que ceux-ci sont supérieurs aux Animaux ; c'est à cette Agriculture & aux heureux effets qu'elle mène en foule à sa suite, que vous devez tout ce que vous êtes ; sans eux, vous ne seriez que des Caciques foibles & sans puissance, des Chefs de Sauvages ou de Cannibales.

§. 2.

Hercule étoit dans l'Orient, le Soleil Protecteur de l'Agriculture.

Mais pourquoi mit-on les Travaux par lesquels on exploitoit les Terres, sur le compte d'Hercule ; & pourquoi, s'il est un Être allégorique, le présenta-t-on comme étant né à Thèbes & descendu par Iou de la famille de Cadmus ?

Tout ceci tient à nombre de faits intéressans, qu'il faut réunir si l'on

veut voir cette allégorie se déveloper dans tout son éclat & toute sa beauté.

Hercule étoit déja chez les Orientaux le nom du Soleil, que ces Peuples, livrés au Sabéisme ou au culte des Astres, regardoient comme la Divinité de l'Agriculture, comme le principe de toute végétation, l'ame de la Nature.

C'est le Soleil en effet qui, par sa chaleur bienfaisante, ranime le Monde entier, desséche les Campagnes inondées, éléve de la Terre ces exhalaisons qui se résolvent en pluies véhicule de toute fécondation; meurit les moissons. Sans cet Astre, unique pour nous comme la Divinité suprême, notre Globe plongé dans les ténébres, seroit frappé d'une stérilité éternelle: c'est après lui que soupirent tous les Êtres; ils s'égaient à sa lumiere, & ils revivent à son aproche; alors la Terre se couvre des plus belles parures, elle se parfume des odeurs les plus agréables; les Musiciens aîlés recommencent leurs chants harmonieux; la Nature entiere se renouvelle; elle paroît plus belle que jamais: l'Homme lui-même se réjouit à la vue de ces subsistances, qui renaissent de toutes parts.

Il n'est donc point étonnant que son nom soit devenu la base de l'allégorie relative au défrichement & à la culture des Terres, qui ne seroient rien sans lui; qu'on ait transporté son nom aux Héros qui avoient exécuté des exploits, dont le succès étoit dû à son efficace; & que ces exploits aient été réduits à XII, puisque la révolution de cet Astre est partagée entre XII Signes qui composent le Calendrier du Laboureur & qui dirigent tous ses Travaux.

§. 3.

Pourquoi il est apellé le Thébain.

Mais par quel motif le fait-on naître à Thébes en Béotie, & de la Famille de Cadmus? Rien de plus naturel & de plus simple.

Thébes étoit une de ces Colonies Phéniciennes qui porterent dans la Gréce les usages, les sciences, les allégories & la langue de cet ancien Peuple. Delà se répandirent dans le reste de la Gréce, les récits merveilleux des premieres institutions orientales. Ces récits venoient de Thébes: on feignit donc que le Héros en étoit né à Thébes même.

D'ailleurs, le nom de cette Ville & celui de Cadmus son Fondateur, étoient du nombre de ces mots Orientaux faits pour fraper, pour servir de caractères allégoriques aux objets les plus intéressans, pour devenir ainsi une source fertile de narrations merveilleuses.

Thébes, par exemple, étoit un mot Oriental qui signifioit une *Arche*, un *Vaisseau*. Mais les Orientaux faisoient voyager le Soleil dans un vaisseau, il en étoit le Pilote: le Soleil, ou Hercule, étoit donc apellé avec raison dans ce sens le Thébain, c'est-à-dire, *le Navigateur*.

Insensiblement les Grecs durent prendre ce nom comme désignant un Habitant de Thébes, un homme qui y étoit né.

Ajoutons que les Phéniciens de Thébes ouvrirent de bonne heure des Ecoles ou Académies célèbres, où accouroit en foule la Jeunesse Grecque, pour s'instruire dans la sagesse Orientale & dans les Arts que les Phéniciens avoient déja portés à un haut point de perfection.

Les Fables Grecques dont la scène fut à Thébes & dans la Famille de Cadmus, sont ainsi très-précieuses par leur raport avec les anciennes allégories Orientales, transmises par ce moyen jusqu'à nous.

Mais prouvons qu'Hercule étoit antérieur aux Grecs; ce qui ne sera pas difficile.

Hercule étoit le plus ancien Dieu des Phéniciens : c'est à lui qu'ils consacroient leurs Temples & la dîme de leurs biens. Nous tenons ce fait d'Hérodote.

§. 4.

Hercule antérieur aux Grecs.

Hérodote, avide de connoissances dans un siécle où elles étoient peu communes & l'art de la Critique dans l'enfance, & que son ame élevée porta à rechercher avec soin l'origine de toutes choses, n'épargna ni voyages, ni lectures, ni questions pour découvrir la vérité des événemens passés, & mérita d'être apellé le Père de l'Histoire; mais il vécut malheureusement dans un tems où tout s'étoit altéré, où la langue primitive étoit oubliée, & la religion antique dépravée; & dans lequel, les désordres qui avoient bouleversé les premiers Empires, avoient élevé entre les hommes & la vérité, une barrière qu'il sembloit impossible de franchir.

Cet Historien nous raconte donc (1), qu'étant en Egypte, il aprit qu'on adoroit à Tyr un Hercule de beaucoup antérieur à celui que les Grecs plaçoient à Thébes, & qu'on lui avoit élevé un Temple magnifique très-fréquenté, aussi ancien que cette Ville dont la Fondation remontoit à 2300 ans. Qu'en conséquence, il se rendit avec empressement à Tyr, afin de s'assurer par lui-même de toutes ces choses, & de remonter à l'origine de ces divers Hercules; car il en avoit déjà trouvé un autre adoré par les Egyptiens: qu'étant arrivé dans cette Ville, il aprit qu'il existoit un autre Hercule surnommé le Thasien, parce qu'il étoit adoré à Thase, Isle de la Mer Egée, où on lui avoit élevé un Temple magnifique, & qu'on prétendoit avoir pour fondateur Thasos, frere de Cadmus: qu'il fit encore le voyage de cette Isle, afin de pouvoir en parler avec plus d'assurance, & découvrir l'origine de cette Divinité.

(1) Liv. II. n° 44.

§. 5.

Combien on en compta.

Si Hérodote avoit voulu visiter de cette maniere tous les Hercules, il ne fût pas arrivé facilement au bout.

Car outre tous ceux-ci, l'Egyptien, le Phénicien de Tyr, le Phénicien de Thase, le Thébain réputé Grec & Phénicien d'origine également, il y en avoit un cinquiéme à Cadix, une des plus anciennes Colonies Phéniciennes. Son Temple, qui y avoit été élevé long-tems avant la Guerre de Troye, étoit d'une grande beauté : les bois qu'on y avoit employés étoient incorruptibles. L'on y voyoit des Colonnes, chargées d'Inscriptions anciennes & de Figures hiéroglyphiques ; & l'on avoit peint sur les murs, les douze Travaux d'Hercule. On y conservoit aussi, ajoute PHILOSTRATE (1), l'Olivier d'or donné par Pygmalion Roi de Tyr, & qui avoit des éméraudes pour Olives.

Hercule fut aussi une Divinité de Carthage, ce qui n'est point étonnant, puisque cette Ville fut également une Colonie Phénicienne. Ici comme à Tyr, on lui offroit les prémices des fruits & les dépouilles des Ennemis.

Il y eut aussi un Hercule Erythréen. On l'honoroit à Erythrès, Ville de l'Achaïe. PAUSANIAS remarque (2) que la statue de ce Dieu qui étoit dans son Temple, ressembloit aux statues Egyptiennes travaillées avec art. « Le « Dieu, dit-il, est sur une espéce de radeau, & les Erythréens disent qu'il » fut aporté de cette maniere par mer, de Tyr chez eux. » Cette Tradition n'est point absurde, puisque cette Ville étoit elle-même une Colonie Phénicienne, comme son nom le désigne assez : c'est ainsi que Cadix fut également surnommée par les Grecs *Erythrée*, ce mot signifiant chez eux la même chose que Phénicien en oriental, ou *Homme rouge*.

L'Isle de Créte eut son Hercule non moins célèbre : il étoit surnommé IDÉEN ; il fut Chef des Dactyles & Instituteur des Jeux Olympiques.

L'Italie en honora quatre au moins.

L'Hercule du Mont-Aventin.

L'Hercule du Mont-Palatin.

L'Hercule des Samnites & des Sabins.

L'Hercule des Pelasges d'Italie, auxquels ils vouerent aussi la dîme de leurs biens, à l'occasion d'une sécheresse extraordinaire qui dura trois ans entiers (3).

Ajoutons l'Hercule Gaulois surnommé OGMIUS.

L'Hercule Indien, &c.

---

(1) Dans la Vie d'Apollon de Thyane, Liv. V. Chap. I.

(2) Descript. de l'Achaïe.

(3) Denys d'Halic. Antiq. Rom. Liv. I.

En voilà au moins quatorze. Selon VARRON, on en comptoit quarante-trois. CICERON en distingue six (4).

» Je désirerois savoir, fait-il dire à un de ses Interlocuteurs, quel est » l'Hercule que nous adorons : car ceux qui recherchent les Ouvrages sacrés » & renfermés *entre les mains des Prêtres*, en reconnoissent plusieurs. Le » plus ancien est celui qui se battit contre Apollon pour le Trépied de Del- » phes ; il est fils de Lysite & d'Iou le plus ancien ; car nous trouvons aussi » plusieurs Iou dans les vieux Livres des Grecs. Le second Hercule est l'Egyp- » tien que l'on croit fils du Nil, & qui passe pour l'Auteur des Lettres Phry- » giennes. Le troisiéme est un des Idéens, & on lui fait les offrandes funé- » bres. Le quatriéme, fils d'Iou & d'Asterie, sœur de Latone, est le plus » grand des Dieux des Tyriens, qui prétendent que Carthage est sa Fille. Le » cinquiéme est adoré dans les Indes, & apellé BELUS. Le sixiéme est celui » qu'Iou, mais le troisiéme Iou, eut d'Alcméne (†).

Jusques-ici, on n'a osé décider si ces Hercules désignoient un seul Être, ou plusieurs ; mais au moyen du fil que nous tenons, il ne peut plus y avoir de doute à ce sujet. Tous ces Hercules adorés en tant de lieux, & sur-tout par les Phéniciens qui le regardent comme le Souverain Dieu, & qui établissent son culte par-tout où ils forment quelqu'établissement, quelque Comptoir, est une seule & même Divinité, respectable par ses bienfaits, & à laquelle on rendoit le Culte le plus auguste. On peut voir dans

(4) De la Nature des Dieux, *Liv. III.* n°. *16*. Ce passage a été traduit avec quelques différences par le P. de MONTFAUCON, dans l'Antiq. Expliq. Tom. I. 195. & par l'Abbé d'OLIVET, dans sa Traduction de cet Ouvrage de Ciceron.

(†) Ce passage intéressant, donne lieu à diverses difficultés : aussi l'Abbé d'OLIVET a relevé deux ou trois erreurs dans la Traduction qu'en a donné le P. de MONTFAUCON. Il paroit avoir raison en traduisant, *le sixiéme est celui, &c.* au lieu que le P. de Montf. avoit traduit, *le sixiéme est le nôtre*, &c. & lorsqu'il dit que le cinquiéme est adoré dans les Indes, au lieu de dire avec le P. de Montfaucon, qu'il étoit Indien ; mais il se trompe lorsqu'au sujet des Offrandes funébres, il prétend qu'elles s'offroient pour Hercule même, comme pour un homme mort : ce ne put jamais être l'idée des Payens.

Ni l'un ni l'autre n'ont rendu la force des mots, par lesquels Ciceron désigne les Ouvrages où il est parlé de ces divers Hercules. *Ceux d'entre les Savans qui font de plus profondes recherches dans la Littérature*, dit le P. de Montf. *en reconnoissent plusieurs.* Cette Traduction est trop vague, & par-là même infidelle. Elle fait disparoître la nature des Ouvrages où l'on trouvoit des renseignemens à ce sujet : c'étoient des Ouvrages, dit Ciceron, intérieurs & cachés, c'est-à-dire, renfermés dans les Sanctuaires & entre les mains des Prêtres seuls.

Ils ne disent rien non plus des *Lettres Phrygiennes*, attribuées ici à l'Hercule Egyptien : expression cependant très-remarquable ; car si Hercule Egyptien devoit inventer quelques caractères, c'eût été des caractères Egyptiens, & non Phrygiens : ce ne sont donc pas des Lettres dont il s'agit ici, bien moins encore des caractères à l'usage de la Phrygie ; mais c'est une expression allégorique dont nous aurons lieu de voir l'explication dans la suite.

SILIUS ITALICUS, les Cérémonies par lesquelles on l'honoroit.

Ces Hercules ne furent regardés comme plus anciens les uns que les autres, qu'à cause du plus ou du moins d'antiquité des Colonies successives, dans lesquelles il fut adoré sous ce nom. Ainsi l'Hercule de Thébes n'est jeune relativement à celui de Tyr, que parce que son nom & son culte furent portés à Thébes par une Colonie Phénicienne, & par-là même, très-postérieure au temps où il commença d'être honoré à Tyr.

ARTICLE III.

Preuves qu'Hercule désigna primitivement le Soleil.

§. I.

Témoignage des Anciens.

CETTE Divinité universelle, & la premiere chez les Phéniciens, comme nous venons de le voir, & qu'ils apellerent Hercule, fut le Soleil, d'abord Emblême du Créateur Feu & Lumiere.

L'Ecriture Sainte n'avoit pas dédaigné elle-même cette comparaison ». Dieu » a établi, dit-elle, ses Tabernacles dans le Soleil ». Jésus-Christ y est apellé, l'ORIENT d'en-haut, le SOLEIL de justice.

Peu à peu le Symbole prit la place de l'Être qu'il représentoit; le Soleil fut alors le Dieu Physique de l'Univers, pour lequel il étoit un principe de chaleur & de vie. Ainsi commença le Sabéisme, la premiere des Idolâtries, & qui signifie mot à mot *la Religion du Soleil.*

Aussi, lui donnoit-on les Noms les plus convenables à l'idée qu'on s'en formoit. On l'appelloit,

SAB, l'Élevé.
ADAD, l'Unique.
BEL, le Brillant, le Souverain.
ADONIS, le Seigneur.
MELCARTHE ou MELIC-ERTE, le Roi de la Terre; ou simplement MELCH-CARTHE, le Roi de la Ville.

Et les Villes se faisoient une gloire de porter son nom; de-là tant de Cités apellées *Herculée*, *Herculaneum*, *Heraclée*, &c. & qui furent désignées ainsi, non pour avoir été bâties par Hercule, ou parce qu'elles honoroient

noroient Hercule Héros Grec, mais parce que les Colonies qui les fonderent adoroient le Soleil sous ce nom.

On voit dans Macrobe que les Egyptiens apelloient Hercule Elion ou le Soleil *qui est dans tout & pour tout*. Et ce nom désigna également dans l'origine le Dieu suprême, comme nous l'avons vu dans l'Histoire de Saturne.

Nicolas de Damas dit que » le Soleil est Cronus ou le Tems qui n'é» prouve jamais les atteintes de la vieillesse ; & le même qu'Hercule, c'est-à-dire toujours fort & vaillant ».

Plutarque dans son Traité d'Isis & d'Osiris nous aprend que, selon les Egyptiens », Hercule placé dans le Soleil, faisoit avec cet Astre le tour de » l'Univers ».

Ce qu'Apollodore exprime poëtiquement en disant, » qu'Hercule » arrivoit aux extrémités du Monde, dans la Coupe (ou le *Vaisseau*) du » Soleil ».

Phrase Egyptienne qui trompa le Clerc : aussi la détournant de son vrai sens, il crut y voir une excellente preuve de son systême, dans lequel Hercule n'étoit qu'un Commerçant, qui voyageoit dans la Coupe du Soleil, parce que son Vaisseau s'apelloit le Soleil, ou que son pavillon en portoit l'image.

Comment n'avoit-il pas vu, que ceci étoit très-conforme à la Théologie Egyptienne, qui plaça constamment le Soleil & la Lune dans des barques, comme les Pilotes de l'Univers, & comme voguant au-dessus des Eaux supérieures?

§. 2.

Le Soleil est Hercule *dans les Hymnes des Anciens.*

Les Hymnes de l'Antiquité qui s'adressoient au Soleil, le désignoient ordinairement sous le titre & sous les attributs d'Hercule. Cette preuve de l'identité de ces deux Personnages est si frapante, qu'il est étonnant qu'elle ait échapé jusques à présent à ceux qui se sont occupés des recherches de cette nature.

Nous en raporterons ici deux qui sont aussi conformes à tout ce que nous avons dit, que si nous les eussions imaginées nous-mêmes d'après nos vues. Elles sont tirées, l'une des Dionysiaques de Nonnus, Auteur que nous avons déja cité quelquefois ; & l'autre, des Hymnes d'Orphée.

La premiere est une invocation de Bacchus au Soleil, dans le goût de celles des Initiés ; & s'il l'apelle Hercule, c'est qu'il s'agit des destinées de Tyr, Patrie des Ancêtres de Bacchus.

FRAGMENT de l'Hymne au Soleil, ſous le nom d'Hercule, dans les Dionyſiaques.

Ἀστροχίτων ΗΡΑΚΛΕΣ ἄναξ πυρὸς, ὄρχαμε κόσμου,
Ἠέλιε βροτέοιο βίου δολιχόσκιε ποιμὴν,
Ἱππεύων ἑλικηδὸν ὅλον πόλον αἴθοπι δίσκῳ,
Υἷα Χρόνου λυκάβαντα δυωδεκάμηνον ἑλίσσων,
Κύκλον ἄγεις μετὰ κυκλὸν, ἀφ' ὑμετέροιο δὲ δίφρου
Γήραϊ καὶ νεότητι ῥέει μορφούμενος αἰὼν, ...
. . . Παμφαὲς αἰθέρος ὄμμα φέρεις τετράζυγι δίφρῳ,
Χεῖμα μετὰ φθινόπωρον ἄγεις, θέρος εἶαρ ἀμείβων, . . .
. . . Ὄμβρον ἄγεις φερέκαρπον, ἐπ' εὐώδινι δὲ γαίῃ
Ἠερίης ἰκμάδα ἐρεύγεαι ἀρδμὸν ἐέρσης,
Καὶ σταχύων ὠδῖνας ἀγαλλαίνεις σέο δίσκῳ,
Ῥαίνων ζωοτόκοιο δι' αὔλακος ὄμπνιον ἀλκὴν, . . .
. . . Οὔασιν εὐμενέεσσιν ἐμὴν ἀσπάζεο φωνὴν.

Liv. XL. p. 1038, &c.

» HERCULE, Roi du Feu, Gouverneur de l'Univers, dont le Manteau
» eſt étoilé, Soleil qui avec ta houlette garantis les humains, & diſſipes
» les ténébres du monde : Toi qui ſur un globe enflammé, tournes avec
» rapidité autour de l'un & l'autre Pôle, ſemblable à un Courſier infati-
» gable ; qui par tes révolutions, formes l'année fille du Tems & com-
» poſée de douze mois : Toi qui fais ſans ceſſe ſuccéder une révolution à une
» autre, & qui enchaînes à ton char la jeuneſſe & la vieilleſſe.... Toi
» dont l'œil éclaire & illumine la voûte céleſte qui amene l'Hyver à la
» ſuite de l'Automne, & qui les remplaces par le Printems & par l'Eté....
» qui nous donnes des pluies fécondes, & qui par la roſée égaies nos terres
» fertiles : Toi qui par ta chaleur fais croître nos épis, & qui répands dans
» nos ſillons ta vertu productive.... Prête l'oreille à mes accens ; exauce ma
» priere.

L'Hymne d'Orphée à Hercule n'eſt pas moins énergique.

HYMNE d'Orphée à Hercule.

ΗΡΑΚΛΕΣ ὀβριμόθυμε, μεγασθενὲς, ἄλκιμε Τιτὰν,
Καρτερόχειρ, ἀδάμαστε, βρύων ἄθλοισι, κραταιοῖς,
Αἰολόμορφε, Χρόνου πατερ, ἀΐδιέ τε, εὔφρων,
Ἄρρητ', ἀγριόθυμε, πολλύλλιτε, παντοδυνάστα·
Παγκρατὲς ἦτορ ἔχων, κάρτος μετα τόξα, καὶ μάντι·
Παμφάγε, παγγενέτωρ, παντυπέρτατε, πᾶσιν ἀρωγέ·
Ὃς θνητοῖς κατέπαυσας ἀνήμερα φῦλα διώξας.
Εἰρήνην ποθέων κουροτρόφον, ἀγλαότιμον·

Αὐτοφυὴς, ἀκάμας, γαίης βλάστημα φέριστον.
Πρωτογόνοις στράψας βολίσι, μεγαλώνυμε παίων.
Ὅς περὶ κρατὶ φορεῖς ἠῶ καὶ νύκτα μέλαιναν·
Δώδεκ᾽ ἀπ᾽ ἀντολιῶν ἄχρι δυσμῶν ἆθλα διέρπων.
Ἀθανάτοις πολύπειρος, ἀπείρατος, ἀστυφέλικτος·
Ἐλθὲ μάκαρ, νούσων θελκτήρια πάντα κομίζων·
Ἐξέλασον δὲ κακὰς ἄτας, κλάδον ἐν χερὶ πάλλων.
Πτηνοῖς τ᾽ ἰοβόλοις κῆρας χαλεπὰς ἐπίπεμπε.

» Hercule, qui êtes rempli de bravoure & de magnanimité, ALCIME;
» TITAN, vous dont les mains font la force même, & qui êtes invincible, réſiſtant ſans ceſſe aux Combats les plus terribles, Pere éternel des tems, & qui, malgré vos diverſes formes, êtes toujours brillant & ſerein.... toujours déſiré, tout-puiſſant.... habile à tirer de l'arc, ſavant dans la divination, qui conſumez tout, qui produiſez tout, qui êtes par-deſſus tout, qui protégez tout, qui procurez le repos des mortels en atterrant leurs plus cruels ennemis, qui chériſſez l'aimable paix, cette paix qui ſeule peut nourrir les humains.... qui, SANS VOUS LASSER JAMAIS, couvrez ſans ceſſe la Terre de biens.... Vous qui par votre force ſoutenez l'Aurore brillante & la nuit obſcure, LIVRANT DOUZE COMBATS depuis l'Orient juſques à l'Occident, &c.....

Hymne extravagante, ſi elle s'adreſſe à un homme, fût-ce au plus vaillant des Héros; mais ſage, lumineuſe, énergique en prenant Hercule pour le Soleil.

§. 3.

Diſtinction de deux Hercules, l'un Dieu, l'autre Héros.

Nous trouvons dans l'Antiquité un double Hercule, l'un Dieu, l'autre Héros : Hérodote en fait mention dans l'endroit de ſon hiſtoire (1) déja cité au ſujet des divers Hercules.

» Ces obſervations, dit-il, démontrent manifeſtement qu'Hercule eſt une Divinité très-ancienne : ainſi les Grecs ſe conduiſent très-ſagement, à mon avis, en lui érigeant un double Temple, dans l'un deſquels on offre des ſacrifices à Hercule immortel, tandis que dans l'autre les vœux ne s'adreſſent qu'au Héros ».

Mais comment le même Perſonnage eſt-il tout-à-la-fois mortel & immortel? & en quoi les Grecs étoient-ils ſages d'honorer Hercule ſous ces deux raports, & de lui élever en conſéquence de doubles Temples? S'il

(1) Liv. II. n°. 44.

est un homme, cette conduite est inconcevable; mais dès qu'il est le Soleil, rien de plus simple.

L'un est le Soleil d'Été dans toute sa force, brillant de lumiere, donnant la vie à tous les êtres, pareil aux Dieux.

L'autre est le Soleil d'Hyver, sans force, sans vigueur, qui ne jette presque plus de lumiere, sous qui la Nature est comme morte & engourdie, qui n'est plus que l'ombre de ce qu'il étoit.

D'ailleurs, l'un élevé au plus haut des Cieux, tandis que l'autre semble caché sous les entrailles de la Terre.

Cette distinction étoit donc très-sage, puisqu'elle étoit prise dans la Nature même.

Aussi les Grecs ne la négligerent-ils pas : nous verrons dans la suite qu'ils éleverent diverses Fables sur cette base, & entr'autres l'Histoire des Dioscures Castor & Pollux, Fils d'Iou, l'un Immortel, l'autre Mortel, & chacun pendant six mois.

L'on ne s'en tint pas là : on fit du Soleil autant de Personnages, que l'on compta de saisons, & sur-tout en Egypte: c'étoit une suite des premiers pas faits à cet égard.

Osiris renaissant, Harpocrate foible & débile, Ammon jeune & brillant, Pluton ou Serapis vieux & barbu, & couronné d'un boisseau, sont un seul & même objet sous divers aspects successifs; le Soleil de l'année avec tous ses âges, qui renaît au Solstice d'Hyver, ensuite foible & débile jusqu'à ce qu'au Printems il reparoisse avec tout l'éclat & le brillant de la jeunesse, & qui en Automne chargé de fruits, rassasié de jours, meurt & expire.

Quelquefois aussi, on réunissoit tous ces aspects sous une seule figure; mais on sent fort bien qu'elle étoit factice ou monstrueuse. Telle étoit une Figure à trois têtes, Tête de *Lion*, Tête de *Loup*, Tête de *Chien*; vrai emblême du tems. Le Loup étoit à gauche, c'est le passé qui dévore tout; le Lion au milieu, symbole du présent qui s'avance avec rapidité, s'élance comme le Lion & s'échape de même : le Chien placé à droite, désignoit cette flatteuse espérance de l'avenir, qui a tant de charmes & qui est d'une si grande ressource contre l'adversité.

§. 4.

Les Titres de Mussagete &c. donnés à Hercule, & ses Fêtes, *démontrent qu'il est le Soleil.*

Les Romains célébroient, la veille des Calendes de Juillet, c'est-à-dire le dernier du mois de Juin, la Fête d'Hercule Mussagete, mot qui signifie *Conducteur des Muses*. Ce titre singulier donné à un Héros qu'on ne

croyoit pas avoir rien de commun avec les Muses, & que les Thébains donnoient cependant à Hercule long-tems avant les Romains, démontre combien on se trompoit dans les idées que l'on s'en est formées jusques-ici, & qu'il étoit pour les Phéniciens ce qu'Apollon fut ensuite pour les Grecs.

Il en est de même de la Fable qui dit qu'Hercule disputa à Apollon la possession du Trépied. Ce Trépied auquel présidoit Apollon, n'est pas un Trépied ordinaire : c'est l'année à trois saisons, suivant les Orientaux, qui marchoit ainsi à trois pieds : aussi faisoit-on des Calendriers à trois jambes, qui partoient d'un même centre & formoient une espéce de roue : sur chaque jambe, étoit le détail d'une saison ou de quatre mois de l'année : on en voit de pareils sur des Monumens Runiques (1).

Ceci prouve encore qu'Apollon fut substitué par les Grecs à l'Hercule Phénicien, & que dès-lors ils oublierent insensiblement l'idée qu'on s'étoit formée primitivement de ce Personnage.

On s'est servi de ces derniers faits pour établir que ce Héros avoit été plus célébre par son sçavoir que par sa force, & pour en faire un grand Philosophe : mais c'étoit une méprise pardonnable au milieu des ténébres dans lesquelles on se trouvoit au sujet de ce Héros : nous y reviendrons dans la NOTE III. pour ne pas charger cet article d'une digression étrangere.

Si les Romains célébroient la fête d'Hercule peu après le Solstice d'Été, les Sabins la célébroient également dans le même mois, le 5. de Juin (2). Il en étoit sans doute de même chez les autres Peuples.

C'est une nouvelle preuve que cette Divinité se raportoit à cette saison de l'année, & qu'elle étoit le Soleil au signe de Lion & dans toute sa force, vrai Hercule qui triomphoit des Êtres les plus redoutables, & que rien n'arrêtoit dans sa course.

§. 5.

Des noms d'Hercule & qu'ils étoient relatifs au Soleil.

Hercule étoit apellé CHON par les Egyptiens : c'est ce que l'on voit dans le grand Etymologicon. Ce mot signifie dans la Langue Copte *Force*, *Puissance*, *Vertu efficace*. Telle est l'idée que l'on se forme d'Hercule, & telle est la maniere dont agit le Soleil.

MACROBE n'a pas ignoré la valeur de ce nom : il assure qu'*Hercule* signifioit *Virtus Deorum*, la Puissance des Dieux, ou DEI REGENTIS, la vertu du Dieu Gouverneur (3).

(1) Dans l'Atlantique d'Ol. Rudbeck.
(2) Fast. Liv. VI. p. 213. & suiv.
(3) Saturn. Liv. I. c. 20.

PYTHAGORE, si versé dans les sciences des Egyptiens, définissoit également Hercule, selon le témoignage de Jamblique, *la Vertu* ou *la Puissance de la Nature* : on pourroit dire le *Dynaste physique*, le Roi de la Nature.

C'est à cela que revient le passage que nous avons cité plus haut de NICOLAS de Damas, où il dit que le Soleil est HERCULE toujours fort & vaillant.

L'Ecriture Sainte se plaît aussi à représenter le Soleil sous l'emblême d'un Athlette jeune & plein de force, qui fournit sa carrière avec une vigueur que rien ne peut détruire.

Ce nom de CHON ne s'est pas anéanti avec les anciens Egyptiens. Les Coptes, débris de ce Peuple antique, apellent encore SOM la saison dans laquelle le Soleil domine, où il est le plus haut & dans toute sa force Les Sveo-Gothiques, les Danois, les Anglois, Peuples dont le Calendrier vint de l'Orient, apellent l'Été du même nom : SOMM-*ar* chez le premier de ces Peuples, SOMM-*er* chez les deux autres. Tandis que ceux-ci de même que les Anglo-Saxons, les Belges, les Germains, &c. apellent le Soleil du même nom que les Egyptiens, SON & SUN; & que les Sveo-Gothiques apellent SUNN-*an* le Midi, le moment du jour où le Soleil est dans toute sa force (†).

La racine de ce mot seroit le primitif SUM, qui désigne tout ce qui est haut, élevé, dominant ; & qui a fourni des dérivés à toutes nos langues.

ALCÉE, ALCIME, ALCIDE, autres noms d'Hercule, le peignent également sous l'emblême de force & de valeur. A ces AL, on ne peut méconnoître des mots Orientaux : cette premiere syllabe est notre article *le*. AL-CIDE est donc le même que l'Espagnol LE CID, qui signifie un Héros; mot que Corneille a rendu si célébre. Il n'est donc pas étonnant qu'on dise, *vaillant comme le Ciel.*

AL-CÉE, est composé du primitif KÉ ou QUE', qui signifie également *Force*, *Puissance*; d'où vint le QUEO pouvoir, des Latins ; & notre mot QUAI, par lequel nous désignons les digues qu'on opose aux Eaux.

AL-CIME en sera le superlatif.

Les Grecs l'apellent HERACLÉS, des mots, HERA, Junon ou l'Air, & KLES, gloire. Ils le définissoient ainsi, la *gloire de Junon* ou *de l'Air.*

Mais furent-ils les inventeurs de ce nom ?

Le tinrent-ils de l'Orient ? ou le formerent-ils par une imitation ou parodie de quelque nom pareil qu'il portoit chez les Orientaux & en particulier chez les Phéniciens ?

(†) Les Sveo Gothiques, à la vérité, apellent le Soleil SOOL; mais l'on voit aisément, qu'ici N. s'est changé en L. En auroit-il été de même chez les Latins, qui apelleront cet Astre SOLE ?

C'est ce qu'il seroit difficile de décider; il est vrai que l'on voit un Arclé's dans les listes des Rois Orientaux de l'antiquité, & que ce nom a le plus grand raport à celui d'Hercule; mais cela ne suffiroit pas pour décider qu'*Hercule* soit un nom oriental

Les Latins d'ailleurs, au lieu d'Hera-clé's, prononcent Hercules; ce qui conduiroit à des racines fort différentes, entre lesquelles il seroit peut-être impossible de se décider.

Heureusement, il est inutile de savoir l'étymologie du nom de ce Héros, pour déterminer l'idée qu'on en doit avoir; & tel est le vrai usage des étymologies, d'être la suite du vrai, & non d'y conduire : leurs caractères, surtout dans les mots composés, étant trop vagues, pour qu'on puisse asseoir uniquement sur elles un jugement assuré.

C'est ainsi qu'Hercules apartiendra à une foule de racines primitives, suivant qu'on le décomposera par *Herc* & *ul*, *Her* & *cul*, *Her* & *clé*, & suivant qu'au lieu de Her, on lira Hor, Ar, Air, &c.

Herc-ul, signifieroit la Force consumante.

Her-cul, le serviteur de la Terre, celui qui la cultive.

Her-clé, la Massue de la Terre.

Hor-clé, la Massue d'Horus, ou le Soleil armé de sa massue.

Horcel ou *Herkel*, qui se hâte, qui se dépêche; étymologie sans décomposition, venant de עירק *Horq*, & peut-être la vraie.

Nous avons déja dit qu'Hercule étoit adoré par les Sabins; ceux-ci l'apellerent du même nom que les Egyptiens, la voyelle seule fut changée; ils en firent le Dieu Sem, le Dieu Sam, le Dieu Sang ou *Sangus*, le Dieu Sanct, mots qui ne sont que différentes prononciations d'un même nom. Plutarque dans ses questions Romaines l'apelle Sam : de Sam vint *Sang*, c'est l'ordre. Ovide l'apelle Sem-Pater ou Semi Pater, le Pere Sem ou *élevé*, nom qu'on a si ridiculement rendu par *Demi-Pere*.

Sam ou *Sem* sont le mot Oriental שם *Sham* qui signifie élevé, d'où se formerent;

שמים Sham-*im* les Cieux :

שמש Sams ou Sems le Soleil :

Samson, nom d'un Héros qui étoit doué de la plus grande force, & dont divers exploits paroissent s'être confondus avec ceux du prétendu Hercule (Voy. Not. II.).

Sand-*es*, nom donné au Soleil par les Médes & par les Perses.

Festus assure que Sangus & Hercule étoient le même Dieu. Varron avoit déja dit la même chose dans ses Recherches sur la langue Latine (1). Il ajoute qu'on l'apelloit à Rome Dius Fidius; & que, selon Elius Gallus, il étoit

(1) Liv. IV.

Fils de DIS. L'on retrouve tous ces noms dans OVIDE à l'endroit cité plus haut.

Ces nouveaux noms ne conviennent pas moins à Hercule, considéré comme Soleil.

Il est fils de Dis; mais *Di* signifie jour, lumiere.

Il est FIDIUS; mais ce mot doit venir de ID ou HID, *Tems*, dont l'aspiration adoucie ici en F, aura fait FIDIUS : tout comme s'adoucissant en V, elle fit VIDUUS, veuf, séparé de sa moitié, que l'on dérive constamment d'IDUARE partager.

DIUS FIDIUS seroit donc mot à mot, *le Dieu du Tems* : épithéte qui confirme tout ce que nous avons dit jusqu'ici.

§. 6.

Dîmes offertes à Hercule.

Le Culte rendu à Hercule, qui consistoit à lui offrir les prémices des fruits & la Dîme des biens de la Terre, est une preuve incontestable qu'on le regardoit comme l'Auteur & le Protecteur de ces biens, comme celui qui les faisoit croître & meurir par sa chaleur bienfaisante.

Ce Culte ayant été rendu dans les commencemens à la Divinité, devint facilement le culte propre d'Hercule ou du Soleil, lorsqu'on eut personifié ou déifié cet Astre, ame de l'Agriculture.

Ainsi s'exprime Diodore au sujet de ce Culte, relativement à l'Italie & aux Romains.

« Hercule ayant reçu avec plaisir les marques de bienveillance que lui » donnerent les Habitans du Mont-Palatin, il leur prédit que ceux qui, après » sa déification, lui offriroient la DIME de leurs biens, meneroient ensuite » une vie très-heureuse. Cette prédiction s'est accomplie jusques dans ces » derniers tems : car on connoit à Rome plusieurs Particuliers aisés, & même » quelques Citoyens fort riches, qui après avoir fait vœu de donner à ce » Héros la dixieme partie de leurs richesses, les ont vues monter à quatre » mille talens. Luculle, qui étoit peut-être le plus riche des Romains de son » tems, après avoir fait l'estimation de ses biens, en sacrifia la Dîme à Her» cule, & l'employa en festins publics. Les Romains lui ont bâti sur le bord » du Tibre un superbe TEMPLE, où ils lui consacrent la même partie de leurs » fonds ».

Ce récit prouve que le culte d'Hercule étoit déja établi en Italie avant les Romains, & qu'on avoit déja perdu de vue la vraie origine de ce culte.

Avant eux, les Pélasges lui offroient (1) la dîme de leurs biens.

---

(1) DEN. d'Halicarn. Liv. I.

Le

Les Carthaginois envoyerent pendant long-tems (2) à Tyr, la dîme des dépouilles des Ennemis & les prémices de leurs fruits, à l'honneur d'Hercule leur grande Divinité. On en voit un exemple dans JUSTIN qui raporte (3) que les Carthaginois envoyerent à Tyr Carthalon, pour porter à Hercule la dîme du butin que son pere Malée ou MACHE'E avoit enlevé aux Siciliens dans la prise de cette Isle. C'étoit sous le regne de Cyrus.

Il en étoit donc de même chez les Phéniciens, dont la Divinité souveraine étoit Hercule.

Ajoutons qu'il fut ensuite regardé comme le Protecteur de toute espèce de richesses, de l'Or, de l'Argent, des Métaux; ce qui n'étoit qu'une extension du premier point de vue sous lequel on le considera.

Les Egyptiens offroient également à Isis & à Osiris les prémices de leurs fruits, comme on le voit par la Table d'Isis, vrai Calendrier Egyptien.

Ainsi lorsque Moyse ordonna aux Hébreux d'offrir à Dieu les prémices de leurs fruits & des biens de la Terre, il ramena cette institution à sa pureté primitive.

C'est parce que le Soleil étoit regardé comme la source des biens de la Terre, que MACROBE apelle le signe de la Vierge qui porte un Epi dans sa main, la *Puissance Solaire*; car c'est alors qu'achevant de meurir les moissons, il manifeste sa puissance de la maniere la plus salutaire pour le Genre humain.

Hercule étant le même que Sangus, il n'est pas surprenant que ce fût à celui-ci que les Sabins offrissent la dîme de leurs fruits. Il existe une Inscription latine où un LUCIUS MUMMUS, pour se conformer, dit-il, aux mœurs anciennes, consacre à SANGUS FIDIUS SEMPER, la dîme des profits qu'il avoit faits en prêtant à usure (4).

§. 7.

Jeux Olympiques.

Les Jeux Olympiques sont encore une preuve que le Soleil & Hercule n'étoient qu'une même Divinité; mais nous en renvoyons le détail au Travail, dans l'intervalle duquel notre Auteur dit qu'ils furent institués.

§. 8.

Symboles d'Hercule; derniere preuve qu'il fut le Soleil.

On représentoit Hercule couvert d'une peau de lion, & armé d'une massue, quelquefois même d'un arc; & le Peuplier étoit l'arbre qu'on lui avoit consacré.

(2) POLYB. dans les Extraits d'Ambassades. DIOD. de Sic. Liv. XX.
(3) Hist. Liv. XVIII.
(4) Elle est dans le Recueil de FABRETTI, Inscript. XVII. pag. 35. in-fol.

Les Thasiens lui avoient élevé une Statue de dix coudées de haut, qui tenoit une Massue de la main droite & un Arc de la gauche.

C'étoient également des emblêmes du Soleil. Sur la belle Table Héliaque ou du Soleil qu'Aléander a donnée au Public, le Soleil est peint avec un Arc, un Carquois & des Fléches; deux Massues font les montans du Tableau.

Les Anciens furent très-convaincus que tout cet équipage se raportoit au Soleil. « Le Peuplier, dit PROBUS (1), fut consacré à Hercule, parce que » sa feuille étant de deux couleurs, (blanche par-dessus & d'un verd noirâ» tre par-dessous) étoit fort propre à désigner le jour & la nuit ».

PORPHYRE (2) disoit que la Massue d'Hercule qui est inégale & raboteuse, désignoit l'inégalité des jours.

Et la peau de lion, que le Soleil est dans toute sa force, lorsqu'il est dans le signe du Lion.

C'est par cette raison que les Anciens apellerent ce signe LION, comme étant tout feu, ainsi que le Lion; & qu'ils en firent le siége du Soleil (3).

Les Flêches ont enfin le plus grand raport avec les rayons du Soleil, étant apellées du même nom dans la plûpart des Langues, & sur-tout en Grec, où BELOS signifie Flêche & rayon, d'où vint le nom des *Obélisques*, eux-mêmes imitation des rayons solaires.

---

(1) Sur la VII. Eclog. de Virg.
(2) Dans EUSEBE, Prép. Ev.
(3) ELIEN, de la Nature des Anim. Liv. XII.

ARTICLE IV.

Parens, Femmes & Enfans d'Hercule.

§. 1.

Son Pere & sa Mere.

SON Pere est Iou, le Dieu suprême ; & c'est une vérité incontestable : le nom de sa Mere varie.

Une Hymne des Thébains à son honneur, commençoit par ces mots, Διὸς καὶ Ηρας υἱὸς, *Fils d'Iou & d'Héra* ou *de Junon* (1). Ceci se raporte fort bien à ce que nous dit Diodore à la fin de sa Vie d'Hercule le Thébain, que Junon consentit enfin d'adopter Hercule. Ainsi sa prétendue Mere n'est qu'un Être allégorique, comme tout l'ensemble de son Histoire.

Selon d'autres, sa Mere fut ASTÉRIE ; mais ce nom signifie Reine des Astres : il peut donc être regardé comme une Epithéte de Junon.

La Mere allégorique d'Hercule le Thébain fut apellée ALCMENE. Ce mot doit être Oriental, puisqu'il commence par l'Article Oriental *Al*; peut-être est-il le Féminin d'ALCMAN. Il doit apartenir à la Famille Orientale חמה KHMÉ : qui signifie ardeur, chaleur, peut-être même est-ce la réunion de ce mot avec celui d'AIN ou EN, qui signifie source ; ensorte qu'AL-CMÉ-ENE signifieroit *la source de la chaleur.*

Il naquit dans une NUIT TRIPLE, c'est-à-dire d'une durée indéfinie. Expression qui peut faire allusion à deux objets différens : au moment où le Soleil parut pour la premiere fois dans l'Univers, après une nuit indéfinie : & au Solstice d'Hyver, où le Soleil renaît après la nuit la plus longue de l'année.

Il est obligé d'obéir à EURYSTHÉE, à cet Eurysthée dont Eusebe dit qu'il ne voit pas comment on pouvoit l'expliquer dans le sens allégorique : mais il ne pouvoit être mieux désigné. EURYST עריץ signifie en Oriental le Fort, celui auquel on ne peut résister Tel est celui qui assujettit le Soleil à parcourir l'Univers, & à remplir douze Travaux dans l'année.

§. 2.

Des cinquante Fils d'Hercule.

De cinquante Sœurs, Hercule a cinquante Fils. Ce trait qui déroute

(1) Bibl. de Phot. Cod. CXC. Hist. nouv. de Ptolémée Hephestion, Liv. VII.

les Mythologues, est puisé dans la plus exacte vérité, & est parfaitement conforme au génie allégorique de l'Antiquité.

Cette Antiquité personifia les diverses Parties du Tems : de-là, des suites constantes de nombres allégoriques. C'est ainsi que nous avons vû dans l'Histoire de Saturne, que les sept Fils qu'il eut de Rhéa sont les sept jours de la semaine ; & que les sept Filles qu'Astarté lui donne, sont les sept nuits.

En partant de ce principe & qu'Hercule est le Soleil, rien de plus simple que les cinquante Fils d'Hercule : ce sont les semaines dont l'année est composée, & qui sont vraiment les Enfans d'Hercule ou du Soleil.

De-là, les cinquante Garçons & les cinquante Filles données à Ilus, Fondateur de Troye, en conséquence de ses travaux.

De-là, les cinquante Fils d'Egyptus, & les cinquante Filles de Danaüs : celles-ci qui ne peuvent jamais remplir des Tonneaux percés. En vain effectivement les semaines s'entassent, le tems n'est jamais rempli ; c'est toujours à recommencer.

On inventa également des allégories, à l'égard des jours dont l'année est composée.

De-là, les 360. urnes que l'on voyoit dans le Temple d'Osiris & dont parle Diodore.

De-là encore, les 360. Prêtres Lybiens dont parle le même Auteur, & qui étoient occupés à verser continuellement de l'eau du Nil, dans un Tonneau percé.

Fable précisement de la même nature que celle des Danaïdes.

Ces raports nombreux démontrent de la maniere la plus sensible que ces nombres sont réellement allégoriques, qu'ils se raportent au tems ; & que l'explication que nous en donnons, est vraie & parfaitement conforme à la saine Antiquité.

§. 3.

Iolas, Neveu d'Hercule.

Iolas joue un grand rôle dans l'Histoire d'Hercule, dont il est le Neveu. Il l'accompagne dans ses travaux : il est à la tête de la Colonie qu'Hercule envoie en Sarde, composée de ses cinquante Fils : c'est à lui que son Oncle, à la fin de sa Course, confie sa Femme Mégare : c'est à lui qu'Hercule consacre un bocage dans la Sicile : c'est encore Iolas qui rend ce Héros à la vie.

Iolas est donc encore un nom allégorique, digne d'accompagner Hercule, & dont les caractères doivent s'accorder avec tous ceux qui sont donnés par l'Histoire d'Hercule : nous aurons peu de peine à en découvrir le sens.

IOL prononcé Hiol, Iul, Jul, Giul, Hweol, Wheel, Wiel, Vol, &c. est un mot primitif qui emporta avec lui toute idée de révolution, & de roue.

Iul-Iom désigne en Arabe le premier jour de l'année : c'est mot à mot *le jour de la révolution*, ou *du retour*.

Giul-*ous* en Persan signifie Anniversaire. Il est affecté à celle du Couronnement des Rois.

Hiul en Danois & en Suédois signifie roue.

En Flamand, c'est *Wiel*.

En Anglois, *Wheel*.

Chez les Germains le verbe Well-*en* signifie *Tourner*.

Wel désigne les flots, parce qu'ils ne font qu'aller & venir.

C'est notre mot Houle.

De-là le Vol-*ve* des Latins.

Les Solstices étant le Tems où le Soleil revient sur ses pas, en prirent le nom : de-là chez les Grecs le nom des Tropiques, qui signifie retour.

Il en fut de même chez les Celtes. Ils donnerent aux Solstices, & aux mois qui commencent aux Solstices, le nom d'Iul, qui signifioit également retour.

Stiernhielm, habile dans les Langues & dans les Antiquités du Nord, nous aprend (1), que les Anciens Habitans de la Suéde célébroient au Solstice d'hyver ou à Noël, une Fête qu'ils apelloient Iul : que ce mot signifie *révolution*, *roue*; que le mois de Décembre s'en apelloit, Iul-Manat, mois du retour, & que ce mot s'écrivoit également par *Hiule* & *Giule*.

Les Habitans du Comté de Lincoln en Angleterre, apellent encore Gule-block, *bloc* ou *souche de Iul*, la souche qu'on met au feu le jour de Noël, & qui doit durer l'Octave entiere.

Il ne faudroit donc pas être étonné si notre mois de Juillet qui suit le Solstice d'Été, eût pris son nom de là. Les Romains nous disent, il est vrai, que ce mois tira son nom de Jules César : ce pouroit être une étymologie digne des flatteries dont ils accabloient leurs Empereurs, tandis qu'ils n'auroient fait qu'altérer la prononciation du mot Iul pour le faire quadrer avec le nom de Jules, qu'ils prononçoient Iulus, nom que porta aussi Ascagne, fils d'Enée, & qui remontoit par-là même aux Langues premieres de l'Orient.

Il en aura été de même du mois suivant.

S'ils choisirent ces deux mois pour leur faire porter les noms du premier & du second de leurs Empereurs, ce fut premierement parce que les noms

---

(1) Dans son Anti-Cluvier sur l'Origine des Goths, imprimé en 1685, in-4°.

de ces mois avoient déja du raport à ceux de Jules & d'Auguste.

Ce fut secondement, pour imiter les Egyptiens qui avoient donné à ces deux mois le nom de leurs deux premiers Rois, MESOR & THOT.

Comme le mois d'Août étoit le premier mois de l'année Egyptienne, on en apella le premier jour GULE : ce mot latinisé fit GULA. Nos Légendaires surpris de voir ce nom à la tête du mois d'Août, ne s'oublierent pas : ils en firent la fête de la Fille du Tribun Quirinus, guérie d'un mal de gorge en baisant les Liens de Saint Pierre dont on célébre la fête ce jour-là.

C'est à l'occasion des Légendes de cette nature qu'un Défenseur distingué de la Religion Chrétienne, fait cette Observation (1).

» Dans notre Religion même, malgré les lumieres qu'elle donne aux » plus simples, malgré le zéle & la vigilance des Pasteurs, il s'est introduit » souvent parmi le peuple des erreurs & des pratiques les unes innocentes, » les autres superstitieuses, qui n'étoient fondées que sur l'ignorance & » l'abus du langage : l'inscription *vera Icon*, placée sous une image de » la face du Sauveur, a fait naître une *Sainte Véronique* ; d'autres noms » anciens mal-entendus ont fait honorer des Saints imaginaires & des re- » liques apocryphes, dont les Conciles ont prouvé la fausseté, & dont » les Evêques les plus sages ont souvent eu bien de la peine de déraciner » le Culte.

IOLAS l'ami d'Hercule, est donc mot à mot LA RÉVOLUTION SOLAIRE. C'est lui qui accompagne *Hercule* par-tout ; car le *Soleil* ne cesse de faire ses révolutions.

C'est à lui qu'Hercule, ayant achevé ses travaux, remet le soin de ses 50 *Fils* pour les conduire à SARDES. En effet, à la suite des douze Travaux d'Hercule, survient une nouvelle révolution à la tête des 50 Fils d'Hercule qui vont à SARD, puisque ce mot שרד signifie *survivre*, dans les Langues Orientales.

EUDOXE met sur le compte de ce même *Iolas*, un fait qui a intrigué quelques uns de nos plus habiles Critiques. Il dit (2) que lorsqu'Hercule, fils de » Jupiter & d'Asterie, fut arrivé dans la Lybie & y eût été tué par Typhon, » Iolas le rapella à la vie en lui faisant flairer une Caille ; & qu'en mé- » moire de cet événement, les Phéniciens sacrifient des *Cailles* à Her- » cule.

Ceci est encore une allégorie très-exacte. Au Solstice d'Hyver, l'année, ou Hercule, expire au fond de la Lybie, tué par Typhon, c'est-à-dire par l'hyver & la nuit : & *Iolas*, ou une nouvelle révolution, le rend à la vie ; puisqu'aussitôt il recommence sa carrière.

(1) M. l'Abbé BERGIER, Origine des Dieux ; Tom. I. Partie II. p. 85.
(2) Dans son I. Livre du Circuit de la Terre, cité par ATHENÉE, L. IX.

Mais ici pourquoi des Cailles ? *Jablonsky*, au lieu du mot grec *Ortyge* (Caille), voudroit qu'on lût *Oryge*, espéce de Chévre Sauvage commune dans la Lybie.

Ceci seroit donc encore vrai au pied de la lettre, puisque le Solstice arrive sous le signe du Capricorne, ou de la Chévre : circonstance à laquelle on peut avoir fait allusion, en donnant au prétendu neveu d'Hercule le nom d'Iolas : car chez les Orientaux יעל Ihol ou Ihwl désigne la Chévre Sauvage, parce qu'elle grimpe sur les rochers les plus élevés.

On pouroit dire aussi que les Orientaux attribuerent à une Caille le retour d'Hercule à la vie, parce que les Cailles reparoissoient alors dans ces Contrées. C'est une réflexion d'un de mes Amis : elle seroit d'autant plus juste que c'est en hyver, en effet, que les Cailles arrivent dans ces Contrées.

§. 4.

Iole, & *les autres Femmes d'Hercule.*

Hercule ayant achevé ses travaux, remet à Iolas non-seulement ses Fils, mais encore sa premiere Femme ; & cette Femme s'apelle Megare. Alors, il veut épouser *Iole* : mais il devient Esclave d'*Omphale*, & il épouse ensuite *Déjanire*.

Jamais on n'a soupçonné que ces noms fussent allégoriques : cependant ils doivent l'être nécessairement, si l'Histoire entiere d'Hercule n'est qu'une allégorie. Mais que peuvent signifier ces noms ?

Après ce que nous avons dit d'Iol, le nom de la Personne qu'Hercule recherche en mariage après avoir achevé ses travaux, ne peut causer aucune peine. Puisqu'elle s'apelle *Iole*, son nom est allégorique & relatif à la nouvelle révolution.

Alors Hercule devient Esclave d'*Omphale*, Reine des Méoniens. Mais On עון signifie *les Tems* : Phala פלא *partager*, *distinguer*. C'est donc la Lune, cet Astre qui distingue les *Tems* & qui forme les mois, apellés ici Me'on *iens*, de Mené, ou Méon, Lune (†).

Si Hercule en devient Esclave après avoir achevé ses Travaux, c'est qu'il se trouve effectivement uni à elle au tems des Solstices.

La premiere Femme d'Hercule, c'est-à-dire, l'Année précédente, s'en trouve donc abandonnée, elle ne lui est plus rien, elle lui est étrangere,

---

(†) On ne doit pas être surpris de voir ici Men coupé en deux syllabes, & devenu Méon. On verra dans nos Principes sur les Langues, qu'il n'est aucun monosyllabe qui n'ait essuyé une pareille métamorphose dans une Langue ou dans une autre. Cumberland avoit bien vu dans son Ouvrage sur Sanchoniaton, que le mot de Méon dans les Bal ou Baal-Méon des Hébreux, étoit exactement le même que Men.

ou MEGARE ; car c'est exactement ce que signifie ce nom en Oriental.

Dans DEJANIRE, on ne peut méconnoître le mot Oriental *nur* ou NYR נור qui signifie *Lumiere* : & le mot DEIA, abondance : car après le Solstice d'hyver, le Soleil revient avec un éclat nouveau ; ou plutôt, c'est l'année accomplie, parvenue à son dernier terme.

TROISIEME PARTIE.

Explication de la Vie & des douze Travaux d'Hercule.

§. I

Ces Travaux peints anciennement sur les murs des Temples, & pourquoi?

SUR les Murs Sacrés du Temple d'Hercule à Cadix étoient peints ses douze Travaux, nous l'avons déja vû.

Ce trait est de la plus vive lumiere.

Il en résulte premierement, que les Travaux d'Hercule n'étoient pas de l'invention des Grecs, puisqu'ils avoient été peints par les Phéniciens sur les murs d'un Temple fort antérieur à l'Hercule Grec.

Secondement, qu'ils avoient pour objet des Evénemens d'une grande importance, & étroitement liés à la Religion & au meilleur ordre de la Societé, puisqu'on les peignoit sur les murs des Temples.

Ces Peintures étoient en effet la représentation des douze Signes & des travaux des hommes relatifs à chacun de ces Signes, ou à la portion de l'année à laquelle ils étoient censés présider.

L'on n'en doit pas être surpris. Dans ces Tems reculés, on n'avoit que le secours des PIERRES & du MARBRE pour instruire les Hommes. Tout ce qui servoit à éclairer la Nation, étoit gravé sur des Monumens de cette espéce, & exposé aux yeux du public pour l'avantage de tous.

Mais point de Monumens plus propres à cet effet, que les Murs des Temples. Outre que l'on donnoit par-là matiere aux Talens de se déveloper de la maniere la plus grande & la plus noble, on ne pouvoit choisir un moyen plus propre à répandre l'instruction avec plus de célérité & d'universalité.

Pour les Peuples agricoles, dispersés dans les Campagnes, les Temples sont le vrai point de réunion. C'est-là que se réunissant de toutes parts pour rendre graces à la Divinité de ses bienfaits, ils aprenoient en même tems l'usage qu'ils devoient faire des jours qui alloient marcher à la suite de celui où ils étoient assemblés : ainsi en remplissant les devoirs augustes

de

de la Religion, ils aprenoient tout ce qui pouvoit les intéresser le plus, tout ce sans quoi il n'y auroit point de société policée & florissante.

C'est-là qu'on les instruisoit de tout ce qui avoit raport aux divers jours de l'année, de son commencement, de sa fin, des nouvelles Lunes, des mois & des saisons, des jours de travail & des jours de repos, du lever & du coucher des Etoiles directrices des Travaux.

C'étoient en effet les Prêtres qui avertissoient le Peuple de toutes ces choses, parce leur Ordre étoit chargé de régler le Calendrier & tout ce qui avoit raport au culte public. Aussi faisoient-ils toujours les proclamations des nouvelles Lunes & de la nouvelle année. Nous voyons ces proclamations en usage dans l'ancienne Rome, chez les Hébreux, chez les Grecs, &c.

Mais on ne se contentoit pas d'en faire la publication chez des Peuples aussi civilisés & aussi habiles dans les Arts que le furent les Phéniciens & les Egyptiens. Ceux-ci tracerent le Calendrier sur les Murs des Temples & les Colonnes Sacrées.

Nous en trouvons une preuve remarquable dans les Voyages de Pococke en Orient (1).

» Au Nord de la Ville d'Acmin, (l'ancienne Panopolis d'Egypte) dit-» il, je trouvai quelques ruines d'un ancien Temple, dont il ne reste » que quatre grosses Pierres. L'une d'entr'elles a environ 18 pieds de long » hors de terre, l'autre extrémité étant sous un édifice moderne, 8. pieds » de large & 3 d'épaisseur... On voit sur un de ses côtés... quatre Cercles, » & dans celui qui est le plus près du centre, une Figure qui vraisem-» blablement représente le Soleil. Les espaces compris entre les deux qui » suivent, sont divisés en douze parties. Dans le premier sont représentés » douze Oiseaux, & dans le second douze figures effacées, que je crois » être les Signes du Zodiaque. L'espace extérieur qui n'est pas divisé, con-» tient, si je ne me trompe, douze figures d'hommes. Dans chacun des » angles compris entre le Cercle extérieur & les Ornemens quarrés qui » sont autour, est une figure qui représente une des quatre Saisons. A » côté est un globe porté par deux ailes, dont l'une est à côté de la figure, » & l'autre sur une autre piéce de sculpture. Ces pierres & quelques autres » d'un Temple qui est auprès, sont si grosses, qu'on n'a pu les mouvoir » de leur place «.

Tel est le récit du Voyageur : on ne peut y méconnoître un Calendrier Egyptien peint sur les murs d'un Temple, & conforme, mais en petit, à un Calendrier pareil trouvé à Rome, gravé dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1708. & que nous ferons paroître de nouveau dans un de nos Volumes suivans.

(1) Tom. I. de la Traduct. Franç. p. 215. 216.

Les Grecs marchant sur les traces des Orientaux, peignirent également sur les murs de leurs Temples les aventures des Dieux; & celles d'Hercule en particulier, avec ses Travaux, sur ceux du Temple d'Iou Olympien, dans l'Elide.

Ce n'étoient donc pas des actions humaines, ni des histoires fabuleuses & impies. Les eût-on gravées avec tant d'empressement dans les lieux sacrés, où l'on alloit honorer la Vérité, & faire profession de haïr le vice ?

Mais c'étoit un vrai Almanach Civil & religieux; Livre le plus utile, en même tems qu'il étoit alors le plus difficile & le plus illustre effort du Génie.

Que l'on ne dise pas que cet usage fut moderne, & que les Temples eux-mêmes ne sont pas anciens: les premiers Empires du Monde en eurent aussi-tôt qu'ils se formerent. Les Observations Astronomiques des Chaldéens, gravées sur le Temple de Bel, remontoient à plus de deux mille ans avant notre Ere.

Le Temple d'Hercule à Tyr, avoit 2300 ans d'antiquité, selon Hérodote.

Celui de ce Héros à Cadix, étoit de la plus haute antiquité.

Les Temples de Thébes en Egypte datoient presque de l'arrivée des Egyptiens dans ces Contrées, de même que les Colonnes sacrées de Thot.

Si l'on ne s'en est pas aperçu plutôt, c'est que l'on n'avoit pas saisi le vrai sens de divers passages anciens qui y ont raport. Ainsi l'imitation du Ciel par Thot ou Mercure, consista, comme nous l'avons déja dit, dans l'invention & la composition d'un Almanach; ainsi les représentations de l'Histoire d'*Uranus* ou du Ciel, & de Cronus ou Saturne, sur les murs des Temples, étoient autant d'Almanachs. Il en fut de même du fameux Cercle d'Osymandias, comme nous le verrons dans la suite.

On voyoit donc sur ces Monumens, les Signes du Zodiaque, & les Travaux correspondans de l'Agriculteur. Ici, un homme, la charrue en main, traçoit de pénibles sillons: là un Moissonneur avec sa Faucille abattoit les épis dorés. Plus loin, un Cerf poursuivi par un Chasseur, sembloit fuir avec légereté, &c. A la tête de tous ces Tableaux, Mercure armé du Caducée, faisoit l'Ouverture de ces Travaux intéressans.

§ 2.

Pourquoi ils furent apellés Travaux.

Le tout ensemble étoit apellé à juste titre, la Vie & les Travaux d'Hercule.

Vie, parce qu'ils peignoient la vie entiere du Laboureur, depuis le commencement de l'année jusqu'à sa fin.

TRAVAUX, parce que les occupations de la Campagne sont les vrais Travaux de l'homme, ceux sur lesquels s'éléve la base des Societés & des Empires.

Et celui qui les soutient fut apellé au figuré un ATHLÉTE douze fois vainqueur ; & ses Travaux, DOUZE COMBATS ; parce qu'en effet, il lutte contre la Nature entiere, & qu'il en triomphe par ses succès.

C'est pourquoi, le dernier jour étoit apellé VICTOIRE.

Si les Latins apelloient ces Travaux LABORES (labeurs), les Grecs les avoient déja apellés ATHLA, par une heureuse dénomination qui les représentoit non-seulement comme des Combats, mais sur-tout comme les sources de la production & de l'abondance : & ici, le Lecteur se rapellera sans peine tout ce que nous avons dit au sujet d'ATLAS, dans notre premiere Allégorie.

Ces noms de LABORES & d'ATHLA sont réunis dans ces vers de MANILIUS (1) :

» Et quoniam toto digestos orbe LABORES
» Nominaque (2) in numerum viresque exegimus omnes,
» ATHLA vocant Graii, quæ cuncta negotia rerum,
» In genera ac partes bis sex divisa cohærent.

» C'est ainsi que nous avons conduit à une heureuse fin les labeurs, les » forces, les poids répandus dans le Monde entier ; ces Travaux que les » Grecs apellent ATHLA, & qui partagés en deux bandes de six chacune, » embrassent & unissent tous les travaux des hommes.

§. 3.

Considération de la Galerie Phénicienne représentant les Travaux d'Hercule.

Entrons dans cette brillante Galerie, peinture vive & agréable de la Course du Soleil & de ses heureux effets pour le bonheur des humains. D'un chaos de fables, nous allons voir sortir une allégorie ingénieuse & pleine de graces : le génie de ces hommes illustres qui les premiers éclairerent les Peuples, & qui étant leurs Législateurs, les conduisirent à la vertu & à la félicité par des instructions aussi intéressantes que flatteuses. Ce génie déja flétri par le laps des tems, va reparoître à nos yeux : eux-mêmes vont nous introduire dans leurs mysteres les plus profonds, & nous donner l'intelligence des Doctrines anciennes, de ces Doctrines qui présiderent à

(1) Manilii Astronomicon, Lib. III. pag. 64. vers. 9-12.
(2) Ou *Mominaque*, selon la remarque de Scaliger.

l'enfance du monde, qui formerent les Grecs, qui ont influé jusques sur nous-mêmes : leurs cendres froides & éparses vont se réunir & se ranimer.

Nous ne serons plus étonnés que les Anciens ayent trouvé quelque plaisir à la contemplation de ces Tableaux Symboliques ; que leurs Peintres & leurs Sculpteurs en ayent fait le sujet de leur savante Imitation ; que leurs Poëtes les ayent chantés.

Si cet Homme illustre par ses profondes connoissances dans les beaux Arts, qui ne négligea rien pour ramener au milieu de nous à cet égard les beaux jours de la Gréce, qui d'une main savante ne dédaigna pas d'esquisser les Tableaux que nous présentent l'*Enéide*, l'*Iliade* & la vie *d'Hercule* (1), avoit connu les grands objets que nous offrent ces Tableaux ; s'il avoit sçu que, destinés à peindre la Nature entiere & ses heureuses influences, ils n'étoient pas bornés aux tems des Grecs & à leur histoire, mais qu'ils étoient également faits pour nous, & assortis à nos plus grands intérêts ; avec quel enthousiasme ne les eût-il pas traités ! quel feu, quelle chaleur ne lui eussent-ils pas inspiré ? C'est la Nature même qu'il eût peint.

Je ne ferai pas peintre comme lui : mais les Tableaux d'HERCULE LE THÉBAIN que nous allons voir, fraperont & intéresseront ; parce qu'on y verra en effet la Nature elle-même & l'esprit allégorique s'étendre, se déveloper, s'expliquer par sa propre force.

Que l'on ne nous objecte pas le silence des Grecs & des Romains. Déja, ils savoient que ces choses étoient allégoriques : nous l'avons vu par leurs Témoignages.

Le cas précieux qu'ils en faisoient, & le titre respectable de *Mythologie* qu'ils leur donnoient, en est encore une démonstration sensible.

Si les Anciens ne sont pas entrés dans un plus grand détail sur ces objets ; si quelquefois même ils ont méconnu l'allégorie qu'ils étoient destinés à peindre, ce ne doit pas être un motif suffisant pour que nous rejettions un sens allégorique aussi simple, aussi naturel, aussi démontré, aussi intéressant. Les Ecrivains Grecs qui nous ont transmis ces choses, n'eurent peut-être jamais une assez grande connoissance de leurs propres antiquités, & surtout des Orientales, pour apercevoir la beauté & l'étendue de ces allégories ; & presque toujours, ils furent retenus par le respect que les Dévots de leurs tems avoient pour les Dieux nés de ces allégories ; ensorte que la crainte de les offenser retint leur plume & les empêcha de nous transmettre des vérités intéressantes. C'est ainsi que PAUSANIAS, HERODOTE & d'autres Historiens prêts à nous dévoiler les mystères de leurs tems, s'arrêtent & disent qu'il ne leur est pas permis de parler.

---

(1) M. le Comte de CAYLUS.

Eût-on souffert en effet celui qui auroit démontré que Saturne, Mercure, Hercule, les douze Grands Dieux, & toute la bande céleste, étoient nés en quelque sorte d'objets allégoriques ?

N'en sommes-nous pas blessés nous-mêmes, qui y prenons bien moins d'intérêt ? Ceux qui veulent nous ramener à l'allégorie, ne nous paroissent-ils pas des audacieux, qui ne tendent pas à moins qu'à anéantir toute certitude, toute histoire, & à substituer à des faits dont on ne douta jamais, les Etres fantastiques de leur imagination déréglée ?

Mais comme la Religion ne peut jamais perdre à l'abandon de ce qui n'est pas Dieu & vérité, de même l'Histoire ne peut rien perdre à l'abandon de Personnages purement allégoriques : elle y a tout à gagner.

Elle se débarasse par-là de faits, trop contraires à la raison pour pouvoir être admis, & pour ne pas faire un puissant préjugé contre l'histoire elle-même.

La raison y gagne de son côté, par l'intérêt qu'elle prend à des récits qui acquierent un tout autre prix à ses yeux ; & par la satisfaction que l'on éprouve en pensant que des objets qui nous ont toujours amusé ne sont pas des radotages ou des contes absurdes ; mais des instructions ingénieuses & fondées sur les besoins même des Hommes.

Ainsi s'enrichit & s'étend la vraie Histoire, celle des Connoissances humaines, très-supérieure à l'histoire des Peuples & à celle des Héros.

TABLEAU PREMIER.

Deux DRAGONS étranglés par Hercule au Berceau.

RIEN de plus absurde en aparence que l'histoire de ces deux Dragons envoyés par Junon pour faire périr Hercule au berceau, & que cet Enfant étrangle courageusement de ses propres mains, donnant ainsi dès son enfance des marques frapantes de ce qu'il seroit un jour : aussi les Mythologues ne s'en sont guères mis en peine, dans l'idée que c'étoit une pure fable qui n'avoit nul raport aux travaux d'Hercule.

Mais par raport à nous, qui sommes persuadés que tout a son sens & son utilité dans les récits mythologiques, nous voyons dans ce fait une allusion ingénieuse à l'événement par lequel s'ouvre le Calendrier ancien ; mais avant que nous le dévelopions, ajoutons deux circonstances que nous a conservées THEOCRITE dans son Idylle à l'honneur d'Hercule (1), trop

(1) THEOCR. Idyll. XXIV. v. 85-98.

remarquables pour être paſſées ſous ſilence, & qui deviendront autant de preuves de ce que nous avons à dire.

§. I.

FRAGMENS de l'Idylle XXIV. de Théocrite, à l'honneur d'Hercule Enfant.

Il nous aprend d'abord qu'Hercule n'étoit âgé que de dix mois, lorſqu'il étrangla les deux Dragons.

ΗΡΑΚΛΕΑ δεκάμηνον ἐόντα . . . .
. . . . Τᾶμος ἄφαινὰ πέλωρα δύω πολυμήχανος ΗΡΗ
Κυανέαις φρίσσοντας ὑπὸ σπείραισι Δράκοντας
Ὦρσεν . . . .
. . . . ΗΡΑΚΛΕΗΣ· ἄμφω δ' ἰορβαῖ ἐνεδήσατο δεσμῷ . . . .

Il fait enſuite dire par Tiréſias, que cet événement annonçoit la gloire dont ſe couvriroit ce Héros; & ce Devin ordonne à Alcméne de faire préparer un bûcher, pour y bruler ces deux Dragons à minuit, dans le même moment de la nuit où ils avoient attaqué Hercule; & qu'au point du jour, une de ſes Femmes raſſemblant leurs cendres, les jette dans un fleuve, dans des précipices, ou aux vents, & qu'elle ait ſoin de revenir auſſi-tôt, ſans regarder en arriere; qu'enſuite on purifie le Palais avec du ſoufre & avec de l'eau luſtrale; & qu'on finiſſe par le ſacrifice d'un Porc, afin que l'on ſoit par ce moyen à l'abri de tout mal, & qu'on triomphe de tous ſes ennemis.

. . . . Τειρεσίαν τόκα μαντιν . . . .
ΑΛΚΜΗΝΑ καλέσασα . . . .
. . . . Τοῖος ἀνὴρ . . . .
. . . . Γύναι, πῦρ μὲν τοὶ ὑπὸ σποδῷ εὔτυχον ἔστω,
Κάγκανα δ' ἀσπαλάθω ξύλ' ἑτοιμάσατ' ἢ παλιούρω,
Η βάτω, ἢ ἀνεμοσδιδονημένον αὖον ἄχερδον·
Καῖε δὲ τώδ' ἀγρίοισιν ἐπὶ σχίζησι δράκοντε
Νυκτὶ μέσα, ὅκα παῖδα κανῆν τεὸν ἤθελον αὐτοί.
Ηοι δὲ, συλλέξασα κόνιν πυρὸς ἀμφιπόλων τις,
Ρίψατω εὖ μάλα πᾶσαν ὑπὲρ ποταμοῖο φέρυσα,
Ρωγάδας ἐς πέτρας, ὑπὲρ οὖρον· ἀψ δὲ νέεσθαι
Αστρεπτος· καθαρῷ δὲ πυρώσατε δῶμα θεείῳ
Πρᾶτον. ἔπειτα δ' ἅλεσσι μεμιγμένον (ὡς νενόμισται)
Θαλλῷ ἐπιρραίνειν ἐστεμμένον ἀβλαβὲς ὕδωρ·
Ζηνὶ δ' ἐπιρρέξαι καθυπερτέρῳ ἄρσενα χοῖρον·
Δυσμενέων αἰεὶ καθυπέρτεροι ὡς τελέθοιτε.

Nous avons donc ici une allégorie fortement caractérisée par tous ces traits.

1°. Deux Dragons étranglés par Hercule.

2°. A l'âge de dix mois.

3°. A minuit.

4°. Et jettés dans un feu avec des Cérémonies propitiatoires.

A ces caractères, on ne peut manquer le mot de l'Enigme.

L'on se rapellera sans doute que le symbole de Mercure, le Caducée, est composé de deux Dragons étranglés par le milieu, l'un mâle, l'autre femelle; que leur point de réunion s'apelloit Hercule, & que Mercure fut l'inventeur de l'Astronomie ou du Calendrier.

L'étranglement des deux Dragons par Hercule, n'est donc qu'une allégorie relative au Caducée, ou à l'objet qu'il peignoit, & lié étroitement avec l'année du Laboureur dont il faisoit l'ouverture.

Mais à quel jour de l'année, à quel moment est attaché le Caducée? Les Anciens nous l'aprennent, en apellant les Solstices *Tête & queue de Dragon*.

L'année du Laboureur mise en Tableaux allégoriques dans l'Histoire d'Hercule, s'ouvre donc par un Solstice. Mais il y en a deux; celui d'Été à la Saint-Jean, celui d'Hyver à Noël: duquel des deux s'agit-il? C'est ce qu'il importe de décider plus qu'on ne pense, puisque de-là dépend la marche de tous les Travaux d'Hercule.

Ce moment du départ ne sera pas difficile à reconnoître.

Il offre deux caractères auxquels on ne peut se méprendre. 1°. Il précéde la victoire qu'Hercule remporte sur le Lion. 2°. Hercule avoit alors dix mois.

La défaite du Lion est relative au mois de Juillet dont le signe est le Lion; ainsi les deux Dragons sont étranglés dans le mois qui précéde celui de Juillet; c'est-à-dire au Solstice de Juin, le 20 du mois, à notre façon de compter, & qui étoit chez les Anciens la veille du premier jour d'Été.

Hercule avoit alors dix mois, parce que l'année des Egyptiens, chez lesquels étoit Théocrite, quand il composa l'Idylle d'Hercule au berceau, tomboit ainsi sur le dixiéme mois.

Enfin, ceci achéve de se démontrer victorieusement par le Feu propitiatoire dans lequel sont brûlés les deux Dragons à minuit, & que ce Poëte nous a transmis.

§. 2.

Feux de la Saint-Jean.

Peut-on méconnoître ici les Feux de la S. Jean, ces Feux sacrés allumés à minuit au moment du Solstice chez la plûpart des Nations anciennes & modernes? Cérémonie religieuse, qui remonte ainsi à la plus haute Antiquité,

& qu'on observoit pour la prospérité des Etats & des Peuples, & pour écarter tous les maux.

L'origine de ce Feu que tant de Nations conservent encore, & qui se perd dans l'antiquité, est très-simple. C'étoit un Feu de joie allumé au moment où l'année commençoit; car la premiere de toutes les années, la plus ancienne dont on ait quelque connoissance, s'ouvroit au mois de Juin. De-là le nom même de ce mois, Junior, *le plus jeune*, *qui se renouvelle*; tandis que celui qui le précéde est le mois de Mai, ou Major, *l'ancien*: aussi l'un étoit le mois des Jeunes Gens, & l'autre celui des Vieillards.

Ces Feux-de-joie étoient accompagnés en même tems de Vœux & de Sacrifices pour la prospérité des Peuples & des biens de la Terre : on dansoit aussi autour de ce Feu; car y a-t-il quelque Fête sans danse? & les plus agiles sautoient par-dessus. En se retirant, chacun emportoit un tison plus ou moins grand, & le reste étoit jetté au vent, afin qu'il emportât tout malheur comme il emportoit ces cendres.

Lorsqu'après une longue suite d'années, le Solstice n'en fit plus l'ouverture, on continua cependant également l'usage des feux dans le même tems, par une suite de l'habitude, & des idées superstitieuses qu'on y avoit attachées: d'ailleurs, il eût été triste d'anéantir un jour de joie, dans des tems où il y en avoit peu; aussi cet usage s'est-il maintenu jusqu'à nous.

On trouve ces Feux de la Saint-Jean en usage, jusques dans la Russie. » Les Russes, disent leurs Historiens (1), célébroient pendant le Paganisme » la Fête de la Déesse des Fruits, qu'ils apelloient Rupals, le 24 Juin, » avant la récolte du blé & du foin. Encore de nos jours, ils passent la nuit » qui précéde la Fête dans les Divertissemens & les Festins; & ils allument » des Feux-de-joie, autour desquels ils dansent. Le Peuple donne le nom de » *Rupal'niza* à la bienheureuse Agrippine, dont on célébre la Fête ce » jour-là.

(1) Hist. de Russie par Lomonossow, Traduct. Franç. Paris 1769. in-8°. Part. II.

SECOND TABLEAU.

SECOND TABLEAU.

Le LION *de la Forêt de Nemée vaincu par Hercule.*

PREMIER TRAVAIL.

LE premier des Travaux d'Hercule, & qui ſuivit l'étranglement des deux Dragons, chanté fort au long par THÉOCRITE dans ſes Idylles (1), conſiſta dans ſon Combat contre le LION de la Forêt de Nemée, qu'il vainquit, & dont il porta la peau le reſte de ſa vie.

Mais ce travail, venant à la ſuite de l'étranglement des deux Dragons ou du Solſtice d'Eté, nous conduit au mois de Juillet, qui a pour ſigne le LION.

Hercule pris pour le Soleil, remporte en effet dans ce mois une victoire complette ſur le LION Céleſte, & c'eſt le premier des Signes par lequel il fournit ſa carrière.

L'on ſçait d'ailleurs que le Lion étoit le Symbole du Soleil d'Été, comme la *Vache* celui de la Lune, la *Colombe* celui de Vénus, &c.

Auſſi Hercule eſt toujours peint avec la peau du Lion; & nous verrons qu'OSYMANDIAS, qui eſt l'Hercule Egyptien, ne marche jamais ſans ſon Lion, & qu'il lui doit toutes ſes victoires.

Les Perſes eux-mêmes peignoient également le Soleil, ſous l'Emblême d'un Lion: ils apellent ſa Fête *la Fête du Lion*; & l'on nous a conſervé le paſſage d'un HOSTANES qui fait de grandes lamentations de ce que les Médes furent forcés de célébrer la Fête de TITAN (c'eſt-à-dire du Soleil, mot à mot LE GRAND-FEU, le Feu du Ciel, le Feu Auguſte) ſous la figure du Lion, lorſqu'ils eurent été ſubjugués par les Perſes.

On le voit ſur des Abraxas, peint en jeune homme debout ſur un Lion, avec ſon nom Egyptien ΦΡΗ PH-RÉ pour deviſe.

C'eſt le nom du Soleil en Egyptien. Il eſt formé du primitif רעה RHOE, RHÊ, qui déſigne toute perſonne qui ſoigne, qui garde, qui veille, un Gardien, un Inſpecteur, un Berger, un Roi, joint à l'article *Ph.* C'eſt le FREY du Nord. De-là vinrent également & par l'addition de l'article Ph, les noms de PHA-RAO, PHE-RON &c. mot à mot *le Roi.* Et par l'addition de l'article Ou, le mot Grec ΟΥΡΩ *Ouró*, Garde, Inſpecteur. De-là vint

(1) Idyll. XXV. v. 100-266.

encore le mot Grec ΦΡΟΥΡΩ *Ph-rou-ró*, qui signifie la même chose, & qui fut un nom de dignité, donné en particulier aux Gardes des Rois. Cette Famille de *Rhé* est immense.

C'est par la même raison que les Anciens assignant une Planette à chaque Signe, choisirent celui du Lion pour le Soleil.

Mais ce n'est pas le seul raport qu'eût le Lion avec Hercule : il en avoit un autre plus étroit encore, & relatif à l'Agriculture.

Le LION aprivoisé étoit l'emblême de la Terre cultivée, & répondant aux soins du Laboureur. Les Anciens nous l'aprennent eux-mêmes ». Les » Lions aprivoisés qui suivent Rhéa », nous dit Varron dans le passage remarquable que nous avons cité plus haut (1), » aprennent aux Hommes » qu'il n'y a aucune Terre qui ne puisse être domptée & mise en valeur.

Aussi voyons-nous le char de Rhéa ou de Cybele tiré par des Lions, par la même raison. Il est vrai qu'il est quelquefois tiré par des Tigres ; mais alors c'est pour marquer la variété des Couleurs qui brillent sur la Terre, plus tigrée qu'aucune peau de Tigre.

Ce premier Travail est donc relatif aux premiers des Travaux du Laboureur ; à ces travaux rudes & pénibles qui mettent seuls une Terre en état d'être cultivée ; & auxquels sont obligés ceux qui, pour défricher leur Terrain, arrachent ces Forêts, desséchent ces eaux croupissantes, contiennent ces Fleuves, enlevent ces pierres &c. qui formoient de ce Terrain, un sol stérile & perdu.

Travaux de Géans & de Lions ; & qui exigeant des avances considérables & des connoissances plus grandes encore, supposent dans les Chefs des premieres Sociétés & des Colonies Agricoles, une capacité & un courage très-supérieurs aux qualités qu'on leur accorde ordinairement.

Aussi portent-ils le reste de leurs jours la peau du Lion, puisqu'ils jouissent sans interruption de la dépouille de cette Terre, qu'ils ont subjuguée & mise en culture.

Ce Travail est placé au mois de Juillet & sous le signe du Lion, parce que les travaux de ce genre ne peuvent parvenir à leur dégré de perfection, que dans cette saison de l'année où les jours sont les plus longs, & la chaleur la plus grande ; cette chaleur étant absolument nécessaire pour achever de dessécher la Terre défrichée, pour déveloper ses sels, pour l'échauffer, & la mettre en état de recevoir dans son sein & de féconder les semences qu'on lui confiera.

Si ce Lion s'apelle le LION de la Forêt de NEMÉE, ou simplement le NEMÉEN, c'est qu'en Grec Nemée signifie une Forêt. Ainsi Lion Neméen, signifie simplement *Lion de la Forêt.* En ajoutant *de Nemée*, on fait un double

(1) Ci-dessus, pag. 49.

emploi ; c'est une pure répetition, semblable à celle où l'on tombe toute les fois qu'on regarde comme un nom propre, ce qui n'est qu'un nom générique,

Ce Lion n'est en effet le le lion d'aucune forêt en particulier. C'est toute Forêt qu'on défriche.

TROISIEME TABLEAU.

L'HYDRE de Lerne abattue.

SECOND TRAVAIL.

CETTE Hydre étoit un monstre épouvantable ; car elle n'avoit qu'un corps ; mais ce corps avoit cent cous & cent têtes, dit Diodore ; & ces têtes étoient d'or, ajoute un Mythologiste. Hercule est condamné à faire périr ce monstre : il en abat les têtes ; & afin qu'elles ne renaissent pas à mesure, il fait mettre le feu au corps de l'Hydre.

Je ne m'arrêterai pas à rapeller les explications diverses qu'on a données de ce conte bleu ; je me contenterai de dire que c'est une Allégorie, une vraie énigme dont la nature même & la suite des Travaux d'Hercule doivent nous donner le mot, de la maniere la plus satisfaisante.

Car tel est l'avantage que nous aurons dans l'explication de ces Travaux ; que nous serons éclairés & guidés par deux points de comparaison lumineux ; l'ordre des Travaux d'Hercule, d'un côté ; la suite des Travaux de la campagne, d'un autre.

En partant de ce principe, l'Histoire de l'Hydre ne renferme plus rien de difficile : on voit à l'instant le sujet de l'Allégorie.

Ce Travail tombe sur le mois d'AOUST, dont le signe est la Vierge, la Sibylle, ou la belle Moissonneuse, qui tient encore un épi dans ses mains.

N'est-ce pas alors en effet que l'on acheve les moissons, que le Laboureur recueille le fruit de ses soins, qu'armé de la faulx meurtriere, il abat les têtes de ses épis dorés, vraies Hydres à cent cous & à cent têtes sur un seul corps : car dans les fertiles Contrées de l'Orient, sur le tronc d'un seul grain, s'élevent une infinité de tiges dont la tête superbe a pour soutien un cou prodigieux.

Hercule fait ensuite mettre le feu au corps même de l'Hydre, parce qu'alors, comme encore de nos jours, dans plusieurs Contrées, le Laboureur met le feu à ses chaumes, afin de fertiliser la terre par leurs cendres.

L'on ne doit pas être surpris d'ailleurs de voir les épis de Blé changés

en Hydre: les Serpens furent toujours dans l'Antiquité le Symbole des Blés; & leur nom, allégorique, comme nous aurons occasion de le voir; & ce nom n'étoit pas mal choisi.

On n'objectera pas, contre l'explication de ce second Travail, qu'il n'est pas naturel que la moisson soit placée immédiatement à la suite des travaux faits pour rendre la terre cultivable. Il ne s'agit pas ici des travaux sur un même champ, mais des travaux d'une campagne entiere. Or, dans toute campagne, lorsqu'on a fait en Juillet les préparatifs nécessaires pour mettre une portion de cette campagne en valeur, on fait au mois suivant la moisson dans la portion qui a déja été mise en valeur & semée, l'année précédente.

On verra cependant à la fin de cette explication des Travaux d'Hercule, une autre maniere de considérer celui-ci, relativement au troisiéme & au douziéme.

TABLEAU QUATRIEME.

SANGLIER saisi & offert aux Dieux; & Combat des CENTAURES.

TROISIEME TRAVAIL.

D'ABORD, *Hercule* saisit un SANGLIER & l'offre aux Dieux; ensuite, à l'occasion d'un Tonneau de vin, il a tous les CENTAURES sur les bras, & il en demeure vainqueur.

Tout ceci est relatif au mois de *Septembre*, dont il peint exactement les Travaux.

Lorsque les Hommes avoient achevé leurs moissons, ils en témoignoient aux Dieux leur reconnoissance, & ils immoloient alors des *Cochons*, animaux nuisibles au Laboureur ou à ses Terres par les ravages qu'ils y font. Aussi, sous ce double raport, le Cochon joue un grand rôle dans l'antiquité. C'est un Cochon qui blesse Adonis, un Cochon qui tue Attys, un Cochon qui ravage le pays des Calydoniens. C'est aussi un Cochon qu'offroient aux Dieux tous les Peuples agricoles.

Il en est souvent parlé dans les Fastes d'Ovide.

» Prima CERES avidæ gavisa est sanguine porcæ,
» Ulta suas merita cæde nocentis opes:
» Nam Sata Vere novo teneris lactantia sulcis
» Eruta setigeræ comperit ore Suis.
» Sus dederat pœnas.... (1)

(1) Fast. I. 349. & suiv.

» Cérès prit plaisir la premiere à voir verser le sang d'une Truie gour-
» mande, vengeant par la juste mort du coupable ses moissons ravagées,
» lorsqu'au Printems nouveau, elles commençoient à tirer des sillons une
» nouvelle vigueur: la Truie porta la peine de ses ravages ».

» A bove succincti cultros removete, Ministri:
» Bos aret : ignavam sacrificate Suem (2).

» Ministres des Dieux, détournez du Bœuf vos coûteaux; qu'il laboure.!
» immolez le Cochon paresseux ».

C'est donc avec raison, que sur la Galerie Phénicienne, le Tableau des Têtes de l'Hydre abattues, est suivi de l'offrande d'un Sanglier : elle peignoit ces Fêtes solemnelles qui ouvrent le mois de Septembre, dès que toutes les moissons sont achevées : Fêtes très-florissantes chez tous les Peuples de l'Antiquité ; & qui se sont transmises jusques à nous, mais sanctifiées par des motifs encore plus purs & plus parfaits.

Les Poëtes, pour peindre énigmatiquement cette circonstance essentielle de la Galerie Phénicienne, dirent qu'Hercule avoit eu ordre de saisir un SANGLIER qui causoit d'affreux ravages, & qui fut ensuite offert aux Dieux. Sous ce point de vue, c'étoit en effet une vraie Enigme, inexplicable dès qu'on la séparoit de son ensemble.

Il en sera de même des CENTAURES, Enigme également indéchiffrable jusques à présent ; parce que jusques à présent on n'avoit pas pensé, que tous ces Travaux décousus formoient une vraie suite d'actions très réelles & très-intéressantes.

Les CENTAURES dans l'origine, étoient semblables aux Satyres & aux Pans : c'étoient des Monstres qui avec un corps humain, avoient des pieds & des cornes de bœuf.

Dans la suite, on les peignit sous une forme plus élégante : on leur donna depuis la ceinture en bas, un vrai corps de bœuf à quatre pieds.

Dans la suite encore, on ne trouva pas cette forme assez belle ; & on les peignit avec un corps de cheval.

Tels sont les trois états par lesquels ont passé ces Monstres, déja si singuliers.

Dans le premier, ils étoient pareils à BACCHUS l'ancien, qu'on apelloit TAURIFORME (1), & auquel les Femmes de l'Elide offroient des vœux non moins énigmatiques, que nous verrons à l'instant.

Dans le second, ils étoient apellés avec raison *Centaures*.

Relativement au troisieme, on leur donna le nom d'*Hippocentaures*, ou *Chevaux-Centaures* ; & l'on ajouta que ceux-ci étoient nés des Centaures ; &

(2) Fast. IV. 412.

l'on avoit raison ; car de ces deux Êtres Allégoriques, le dernier étoit né de l'autre.

Mais qu'avoit-on voulu peindre par cette représentation si bisarre en aparence ? & qui a été inexplicable, parce que l'on n'avoit aucune base fixe dont on pût partir.

Au moyen de celle que nous nous sommes faite & du fil que nous tenons, cette Enigme ne sera pas plus difficile que les autres. Le mot en est très-certainement le *Labourage* ; & l'énigme en elle-même se trouve très-conforme au goût Egyptien & Phénicien, & au génie de la plus haute antiquité. Ce qui est très-heureux.

C'est au Labourage, à l'Agriculture, que se raporterent les leçons des Mortels qui les premiers instruisirent leurs semblables : toutes les Fêtes & tout le Culte des Anciens furent absolument relatifs au Laboureur ; & sans cette clé, l'Antiquité est inexplicable ; tout comme avec elle, elle n'a rien d'impénétrable.

La Galerie Phénicienne ayant pour objet les travaux de la Société entière dans le cours de l'année, dut nécessairement représenter ceux du Labourage, qui se font d'abord après les moissons & dans le cours du mois de Septembre. Aussi qu'y voyons-nous à cette Epoque ? *Hercule*, *des Centaures*, *un Tonneau de vin.*

A l'équipage des Centaures, à leurs cornes, à leurs pieds de bœuf, pouvons-nous méconnoître des LABOUREURS peints dans le goût des peuples primitifs, & que nous présentent encore tous les Monumens de l'ancienne Egypte ; peints aussi comme *Bacchus l'ancien* dans l'Hymne des Elidiennes, au jour de sa Fête ?

» Accours, lui disoient-elles, illustre Héros ; accours, Dionysius, honore
» de ta présence ton Temple auguste, que les Graces t'y accompagnent,
» ô toi qui frape la Terre avec ton pied de Bœuf, Saint Taureau, Taureau
» Saint.

Ce *Bacchus-Taureau* qui ne fut autre que l'Inventeur même de l'Agriculture, ne pouvoit être peint sous un emblême plus significatif, plus énergique.

Dans la suite, les Grecs le peignirent avec plus de noblesse, & non moins de vérité, sur un Char de Triomphe, sous la figure d'un beau jeune homme, & tiré par des Centaures qui jouent de toutes sortes d'Instrumens, de la Flûte, des Tambours de basque, de la Lyre, &c.

Si nous raprochons cet Emblême de celui qui le précédoit chez les Egyptiens & du sens duquel tout le Monde convient, celui-ci en acquerra un nouveau dégré d'évidence. Les mois de Juillet & d'Août étoient peints sur

(1) Eurip. in Bacch. v. 918.

les bords du Nil sous la figure d'un *Sphynx*, monstre moitié Femme, moitié Lion. Cette Nation agricole avoit voulu peindre par-là ce tems de l'année où *Hercule*, désigné par le Lion; vit dans un état d'indolence & de plaisirs, désigné par la Vierge, tems qui est le Carnaval de l'Egypte, parce que les Terres étant couvertes d'eaux, ne permettent aucun travail à Hercule.

Maintenant, le voici enté sur un Taureau, parce que le tems des labours est venu, ce tems qui n'est plus le tems du repos, ou des travaux doux & aisés; mais le tems du travail & de la peine, & où avec une forte charrue & des bœufs vigoureux, il faut tracer des sillons & renverser les terres.

Si l'on voit à côté de ces Centaures, des Tonneaux de vin qui avoient été mis en réserve pour ce tems-là, c'est encore une allusion au vin qu'on est obligé de boire alors pour réparer ses forces, & à l'usage où est le Maître du Labour de faire porter des piéces de vin sur le champ même, afin qu'on puisse y boire à sa soif.

C'est sur-tout encore pour désigner les vendanges qui se font aussi dans ce tems-là; & qui sont également du nombre des Travaux agricoles.

Si l'on a feint un Combat à l'occasion de ce vin, si l'on a suposé qu'Hercule étoit resté Vainqueur des Centaures, l'on voit que c'est un embellissement à l'Enigme, qui n'y change rien: ou une allusion à l'ardeur des gens d'Hercule, ou du Laboureur, pour le vin, & une leçon à ce sujet.

Mais pourquoi suposa-t-on que les Centaures étoient Fils d'Ixion; que celui-ci devenu amoureux de Junon, n'avoit embrassé qu'une nue, & avoit été ensuite précipité dans les Enfers, où il tournoit sans cesse une roue; & que ce travail n'avoit été suspendu, qu'au moment où Proserpine entra aux Enfers?

Cette Fable, qui semble n'avoir pas le sens commun, s'accorde cependant parfaitement avec ce que nous venons de dire, & avec l'esprit allégorique de l'Antiquité en général; mais sur-tout, relativement au Labourage.

Ixion, signifie en Grec même *le Fort*, *le Puissant*: il répond à l'*Ish* des Orientaux, qui désigne un Homme fort & robuste: c'est par-là que fut désigné dans Moyse, celui-là même qui le premier cultiva la Terre.

Ixion est donc le Laboureur: il veut affronter Jupiter & jouir de Junon; & il se trouve Pere des Nephilim, des Enfans de la *Nue*. Ceci est encore exactement vrai: car le Laboureur cultive sa propre Mere jusques alors épouse de Jupiter, puisque jusques alors la Terre n'a raporté que par le secours de Jupiter, que lui seul l'a rendue féconde; de la même maniére & par la même raison que nous avons vu dans l'Histoire de Saturne, que la Terre étoit apellée Epouse d'Uranus ou du Ciel.

Mais Ixion devient Pere des Nephilim, des enfans de Néphelé, ou de

la Nue ; car c'est ce que ce nom signifie en Grec. Ceci est encore vrai, pourvû qu'on saisisse l'équivoque renfermée dans ce nom. Les Nuées furent apellées Néphelé, parce qu'elles sont élevées ; ce sont les Eaux d'en-haut, les Eaux supérieures : mais tels sont les Enfans d'Ixion ou les Centaures ; ce sont les Maîtres de la Terre, ses Princes, ces grands Propriétaires apellés Elohim ou Dieux, & Cabires ou les Grands, dans l'allégorie de Saturne.

En punition de sa témérité, on condamne le Pere des Enfans de la Nue à tourner incessamment une roue : mais une roue n'est-elle pas l'emblême des révolutions, des années qui se succedent sans cesse les unes aux autres, & de leurs Travaux ? Une fois que le Laboureur a commencé ses travaux, n'est-ce pas jusques à la fin de ses jours ? ces travaux ne doivent-ils pas se succéder sans cesse & recommencer à chaque tour de roue ou chaque année, sans aucune interruption ? Ce travail sans fin, suite de l'ambition du Laboureur, est donc représenté très-ingénieusement comme son suplice même, dans cette Langue allégorique qui paroît dénaturer tous les objets.

Son suplice n'est suspendu que lorsque Proserpine entre aux Enfers : & ceci est encore vrai. Proserpine fut la Déesse des semailles, nous l'avons vu : mais lorsque les semailles sont faites, & que la mauvaise saison est venue, le Laboureur a un moment de repos, son *suplice* est suspendu.

Ajoutons que le mois de Septembre s'apelloit chez les Egyptiens Pa-Ophi ou Pha-Ophi, le Serpent ; & chez les Hébreux, Hé-Thanim, les Dragons. Ce nom tombant sur un des Equinoxes, démontre toujours plus la vérité de l'explication que nous avons donnée du Caducée ; & sert de preuve à l'explication de l'origine des Scythes, telle qu'elle est raportée par Hérodote, & qui est aussi une allégorie (Note IV.).

TABLEAU CINQUIÉME.

CINQUIEME TABLEAU.

Chasse de la BICHE.

QUATRIÈME TRAVAIL.

ON voit ensuite Hercule saisir une BICHE & s'en rendre Maître après l'avoir poursuivie long-tems : cette Biche couroit d'une très-grande vîtesse, elle avoit des cornes d'or, & ce fut avec des filets qu'Hercule s'en rendit Maître.

Une Biche aux Cornes d'or est un Animal fabuleux : mais ce n'est qu'une faute d'Interprête. Dans la Galerie Phénicienne, l'animal saisi par Hercule étoit une Gazelle, animal de l'espéce du Cerf, mais plus petit, & qui se raproche de la Biche. On en fit donc une BICHE aux Cornes d'or.

Cette Chasse qui tombe sur le mois d'Octobre, immédiatement après les Vendanges & les Semailles, peint exactement les occupations du Laboureur à cette Epoque. C'est alors qu'il s'occupe de la Chasse, qu'il tend des filets & des piéges aux Animaux des champs, dans les Contrées où quiconque a une Terre, est maître d'en chasser ou d'en tuer les Animaux nuisibles.

SIXIEME TABLEAU.

OISEAUX *du Lac Stymphale.*

CINQUIÈME TRAVAIL.

HERCULE obligé ensuite de chasser les OISEAUX du Lac Stymphale qui ravageoient les Contrées voisines, invente un Tambour d'airain qui faisoit un bruit affreux & continuel.

Ceci est encore pris dans la Nature, & l'on ne pouvoit mieux peindre le mois de Novembre, & l'état des campagnes à cette Epoque. Alors, les Champs se couvrent d'armées innombrables d'Oiseaux de passage que le froid ramène du Nord; & qui les ravageroient totalement, si l'on ne trouvoit moyen de s'en délivrer.

L'explication de ces deux derniers Tableaux qui s'accorde déja si bien avec la Nature, ne s'accorde pas moins avec le Calendrier de Rome Payenne: elle avoit consacré les deux mois qui y répondent à MARS Dieu des Guerriers, & à DIANE Déesse des Chasseurs. Ces deux Divinités étoient autant d'Emblêmes, relatifs aux Travaux de ces deux mois.

SEPTIEME TABLEAU.

ETABLES d'Augias nettoyées,

SIXIÈME TRAVAIL.

ICI, nous voyons Hercule nettoyant les ÉTABLES d'Augias avec des torrens d'eau. C'est pour le mois de DÉCEMBRE. On peut donc dire qu'on peint ici les Tems pluvieux de cette saison qui la firent nommer Hyver, HYEMS, mot à mot, le Tems des Eaux, des deux primitifs HU, HOU, HY eau, & EMS tems; & qui ont fait donner aux signes qui paroissent alors, les noms de Verseau & des Poissons.

On peut dire encore, que comme cette Saison est un tems de repos pour la Campagne, le Laboureur en profite pour réparer & nettoyer ses Étables; & pour faire tout ce que ses Travaux passés, trop pressans, ne lui ont pas permis d'exécuter plutôt, dans l'intérieur de ses Domaines, pour leur avantage.

HUITIEME TABLEAU.

TAUREAU subjugué & Jeux Olympiques institués.

SEPTIEME TRAVAIL.

NOUS voici arrivés à un travail qui regarde un des plus grands événemens de la Gréce, l'établissement des Jeux, & sur-tout des Jeux Olympiques; mais comment ces Jeux sont-ils liés avec Hercule? Quelle relation ont-ils avec le point de vue sous lequel nous l'envisageons? Quel raport peut il y avoir entre les Travaux de la Campagne & ces Jeux qui intéressoient la Gréce? & qui avoient pour objet, dit-on, d'entretenir parmi ses habitans cet esprit belliqueux qui les distingua si fort dans l'Antiquité. C'est ce qu'il ne sera pas difficile de découvrir.

L'origine des Jeux de la Gréce se perd dans la nuit des siécles; aucun qui n'ait été établi dans les tems mythologiques. Les Jeux Néméens fondés en mémoire du Lion vaincu, tiennent à Hercule: il en est de même des Jeux Olympiques; ils furent institués par Hercule, dit-on; on n'est en peine que pour décider quel fut cet Hercule: c'est le Thébain, disent les uns; c'est l'Idéen, disent les autres (1); mais aussi fabuleux l'un que l'autre, ce n'est que dans un sens allégorique qu'on peut leur attribuer l'établissement de ces Jeux.

Dès que la Gréce fut devenue un État agricole, elle eût des Jeux fixes: il en fut de même de l'Isle de Créte, où l'on plaçoit l'Hercule Idéen; & qui par son commerce avec l'Egypte & la Phénicie & son sol fertile, paroît avoir été policée long-tems avant la Gréce.

Mais ces Jeux n'avoient commencé ni en Créte ni dans la Gréce; déja ils étoient établis dans les Empires agricoles de l'Orient; car dès qu'il y eut deux Laboureurs, & qu'ils eurent achevé leurs moissons & leurs semailles, ils se prirent par la main, & ils danserent autour de leurs Champs une danse de joie & d'actions de grace envers l'Auteur de tant de biens; & ils firent danser tous ceux qui leur avoient aidé; & ils couronnerent de fleurs les animaux même, Compagnons de leurs Travaux. Il étoit bien juste, que tout se ressentit de ces heureux succès.

Ces Jeux prirent seulement dans la Gréce une forme plus parfaite, plus constante, plus variée, parce qu'ils furent les Jeux de la Nation entiere, ou de toutes les Républiques Grecques réunies; tandis que chez les autres, ils n'eurent jamais cette publicité.

Ce n'est pas sans raison qu'on en fit honneur à Hercule, qu'on les mit sous sa protection, qu'on les lia avec l'Histoire du Taureau d'Erymanthe. Tous ces objets sont étroitement unis. Le Taureau vaincu par Hercule représente les Courses de Taureaux, si célébres encore dans les Pays Méridionaux, & qu'ils tinrent des Orientaux.

Ils sont placés dans le sixiéme Travail, qui tombe sur l'Hyver, parce que c'est le tems où les travaux de la Campagne étant achevés, les Greniers pleins, les Caves garnies, on ne pense plus qu'à se réjouir en attendant que le tems du travail recommence. Aussi est-ce pour tous les Peuples situés comme nous, le Tems des Fêtes & des Jeux publics; telles furent autrefois les SATURNALES, dont la Fête des Rois est une ombre; tel est maintenant le CARNAVAL.

Ils sont de l'invention d'Hercule ou du Soleil, parce qu'ils sont réglés sur son cours, & qu'on y représentoit sa course & ses travaux; aussi les Endroits publics où l'on célébroit ces Jeux, tels que les Cirques, avoient ordinaire-

(1) STRABON. Geogr. Liv. VIII.

ment des Lions à leur entrée, & ils étoient circulaires comme la marche du Soleil.

C'est par-là même que les Jeux du Cirque étoient apellés SABINS; non qu'ils eussent été inventés par les Sabins; mais parce qu'ils étoient faits à l'imitation du Soleil apellé lui-même SAB ou SAB-*us*, comme nous l'avons vu dans l'Histoire de Saturne.

Les Jeux Olympiques se célébroient tous les quatre ans, 1°. parce qu'il eût été trop dispendieux de les célébrer toutes les années: 2°. parce qu'on les régla sur le Cycle bissextile du Soleil, qui renferme quatre ans, & dont la quatriéme année est d'un jour plus longue que les trois autres.

C'est ce que l'on apelloit une OLYMPIADE; maniere de compter les années qui devint seule en usage dans la Gréce, depuis qu'Iphitus eut rétabli les Jeux Olympiques dans toute leur gloire, le huitiéme Siécle avant notre Ere.

Ces Jeux à l'honneur d'Hercule étoient certainement célébrés dans la Phénicie, avant le tems où ils commencerent de l'être chez les Grecs, puisqu'ils étoient consacrés à Hercule, la grande Divinité des Phéniciens: aussi voyons-nous dans les Anciens, des passages qui font mention des Jeux célébrés à Tyr de quatre ans en quatre ans.

Il est parlé dans les MACHABÉES (1), de trois cent drachmes d'argent que JASON, qui s'étoit emparé de la place de Souverain Pontife à Jerusalem, envoya aux Tyriens pour contribuer à la célébration de ces Jeux. Il en doit être parlé ailleurs (2).

Hercule fut le premier & le seul qui se présenta pour combattre aux Jeux qu'il venoit d'instituer; aucun Athlette n'osa se mésurer contre lui: il remporta ainsi tous les prix. Retiré de la guerre pour ne s'occuper plus que de Fêtes, d'Assemblées & de Jeux, chacune des Divinités de l'Olympe lui fit un présent.

Minerve lui donna un *Voile*: Vulcain, une *Massue* & une *Cuirasse*: Neptune, un *Cheval*; Mercure, une *Épée*; Apollon, un *Arc*; & Cérès, établit en sa faveur les *Petits-Mystères*, afin qu'il put y recevoir l'expiation du meurtre des Centaures.

Ces dons conviennent au Soleil, & sont relatifs aux qualités attribuées aux Divinités qui sont suposées les avoir faits.

Le *Voile* que lui donne Minerve est celui dont il s'envelope la nuit, tissu par Minerve ou la Lune.

La *Massue* redoutable avec laquelle il défriche les Campagnes, lui vient de Vulcain Dieu du Feu.

---

(1) II. Machab. Ch. IV. 19-20.

(2) THEODORET, Lib. Semest. Serm. III. C. 2.

Neptune à qui les Chevaux étoient consacrés, lui donne le Cheval, marque de la rapidité de sa course, ce cheval PÉGAZE qui fend les airs.

Mercure lui donne une *Epée*, cette Epée avec laquelle Saturne sillonne la Terre.

Apollon, cet *Arc* avec lequel le Soleil darde ses rayons.

Enfin, Cérès établit en son honneur les MYSTÈRES d'Eleusis, parce qu'ils avoient été institués comme nous le verrons bientôt en faveur de l'Agriculture, & comme Fêtes agricoles.

NEUVIEME TABLEAU.

JUMENS de Dioméde.

HUITIEME TRAVAIL.

SOUS le mois de FÉVRIER, Hercule se rend Maître des JUMENS de Dioméde. Elles étoient si terribles, qu'on leur avoit donné des mangeoires d'airain : & si fortes, qu'on étoit obligé de les lier avec des chaînes de fer. Ce n'étoit pas des fruits de la Terre qu'on leur donnoit à manger ; elles se nourrissoient des malheureux Etrangers qui arrivoient dans la Thrace. Hercule pour les dompter, les rassasie de la Chair de celui-là même qui les avoit accoutumées à se nourrir de chair humaine : ensuite, il les donne à Eurysthée qui en fit présent à Junon.

Cette allégorie est elle même d'airain & de fer : ne soyons donc pas étonnés, si elle a donné lieu à une foule d'explications plus chimériques les unes que les autres.

A peu-près dans ce tems-là, les Egyptiens offroient aux Dieux des Gateaux sur lesquels étoient peints des *Hippopotames enchaînés.* Cette peinture emblématique paroît avoir servi de modéle pour les Jumens de Dioméde liées également avec des chaînes de fer, puisque l'HIPPOPOTAME chez les Egyptiens représentoit TYPHON ou l'hyver, vaincu par ORUS & par son Cheval.

Les Egyptiens disoient qu'ORUS voulant venger la mort d'Osiris tué par Typhon ou par l'hyver ; en vint à bout, non avec le Lion, mais monté sur le Cheval. C'est un fond commun ; les accessoires seuls sont changés.

L'Hyver est en effet une saison terrible, où la Terre ne produit rien, où son sein est un sein de fer & d'airain, fermé à toutes les opérations du Laboureur : & qui le force à se nourrir de ses Travaux passés, à consumer ses récoltes, à vuider ses caves & ses greniers.

Hercule s'en rend maître au mois de Février, parce qu'alors il parvient à faire cesser l'hyver ; & il leur fait manger leur maître ; car dès-lors il ne paroît plus.

Et c'est Dioméde, qu'Hercule a vaincu : car ici Dioméde est le même que Typhon. Son nom composé de *Dio* Jupiter ou Ciel, & du mot MAD mouillé, humide, désignoit très-bien l'Hyver, ou le Tems des Pluyes.

DIXIEME TABLEAU.

Guerre des AMAZONES.

NEUVIEME TRAVAIL.

S'IL est quelque Travail d'Hercule, qu'on soit excusable d'avoir pris historiquement ; c'est celui-ci. Le récit en est si circonstancié, si simple, si naturel, qu'on ne sauroit s'en défier ; d'autant plus, qu'on ne voit point ici de Monstres tels que ceux qui nous ont occupé jusques à présent. Aussi, personne qui n'ait vu dans cette Guerre des Amazones, un événement historique.

On auroit dû être étonné à la vérité d'une guerre aussi sanglante pour une CEINTURE ; mais on a fait tant de guerres, on a désolé tant de Nations, on a renversé tant de Villes, on s'est fait tant de mal pour si peu de chose, que l'humanité oprimée n'est surprise de rien ; & qu'on ne trouve point extraordinaire qu'un Héros extravagant comme on peint Hercule, ait fait couler des ruisseaux de sang pour une Ceinture.

Une Nation aussi singuliere que celle des Amazones, auroit du être elle-même reléguée au rang des Êtres Fabuleux ; mais il en est tant parlé dans l'Antiquité ! nous avons cru nous-mêmes si long-tems qu'il y avoit encore des Amazones ? on a un si grand penchant au merveilleux, à l'extraordinaire, qu'on est, je le répete, très-excusable, de n'avoir vû jusques à présent dans ce récit, qu'un trait historique.

Mais, si c'est une *Allégorie*, sera-t-il étonnant que l'on n'ait rien compris aux Travaux d'Hercule ? & que ce soit une ALLÉGORIE, & une Allégorie très-ingénieuse, & qui seule démontreroit que la vie entiere d'Hercule, n'est qu'une suite d'Allégories ; c'est ce qui résulte invinciblement de tous les CARACTÈRES dont ce récit est chargé.

J'en trouve dix bien comptés, qui sont autant de Traits Allégoriques, aux-quels on ne peut se méprendre ; & qui tombant sur le mois de MARS, nous donnent pour mot de l'Enigme l'EQ.... mais ne le disons pas si vite.

Caractères Allégoriques du Combat d'Hercule contre les Amazones.

1. Hercule a ordre de se rendre maître de la Ceinture des Amazones.
2. Pour cet effet, il traverse la Mer noire.
3. Et le Pays des Cimmériens.
4. Arrivé chez les Amazones, il fait sa demande ; elle est refusée, il livre le Combat.
5. Douze Amazones périssent dans ce Combat.
6. La derniere meurt Vierge, ainsi qu'elle l'avoit juré.
7. Alors leur Reine livre la Ceinture, & cette Reine s'apelle Melanippe.
8. Et ses Sujettes, Amazones.
9. Et le lieu du Combat, Themiscyre.
10. Tandis que le Fleuve sur les bords duquel il se livre, s'apelle Thermodon.

Explication de ces dix Caractères.

Jusques au mois de Mars, les Nuits ont disputé au Soleil ou à Hercule la Ceinture céleste : jusques alors plus longues que les jours, elles ont eu l'Empire du Ciel. Enfin, Hercule devient le Maître, il leur arrache la Ceinture, les jours deviennent plus longs ; & la nuit honteuse & confuse, va se cacher au-delà de la Scythie.

C'est le moment de la Victoire remportée par Hercule, qu'on décrit ici d'une maniere d'autant plus allégorique, qu'elle paroît un récit pur & naïf d'un événement historique.

Pour remporter la Ceinture, Hercule traverse la Mer noire & le Pays des Cimmériens : mais ces deux noms désignent les Ténébres de la nuit. Ce dernier est formé du mot Oriental Camar כמר qui signifie noir, ténébreux, l'horreur de la nuit ; & d'où vint le Proverbe *Ténébres Cimmériennes*, pour désigner les Ténébres les plus épaisses.

Hercule ne remporte le prix du Combat qu'après avoir traversé ces Contrées ténébreuses, parce qu'il ne vainc qu'en Mars, après la saison des ténébres.

La Reine qui posséde la Ceinture s'apelle Melanippe, c'est-à-dire la Reine des Chevaux noirs : mais à cet attelage triste & lugubre, qui peut méconnoître la Nuit ?

Ses Sujettes s'apellent Amazones ; & elles ne peuvent être mieux nommées. Leur nom vient du primitif Am ou Ama réunion . & du mot Zône Ceinture ; ce sont les Nuits, qui regnent toutes ensemble sur la même Zône.

Cette Etymologie est si heureuse, que si on avoit voulu la forger exprès, on n'auroit pu mieux réussir. Elle est d'ailleurs parfaitement conforme

au Génie de l'Antiquité. On y donnoit le nom d'AZÔNES, AZΩNOI, aux Divinités qui n'avoient point de district particulier ou de Zône dans le Ciel qui leur fût propre (1). Mais puis qu'on apelloit AZÔNES, c'est-à-dire SANS-ZÔNES, les Dieux qui n'avoient point de Zône à laquelle ils présidassent, il étoit naturel d'apeller AMA-ZÔNES ceux qui régnoient en commun sur la même Zône.

La derniere des Amazones meurt *Vierge*. En effet, dans toute classe d'Êtres, celui qui est le dernier & qui ferme la marche ne sauroit être apellé PERE La nuit qui est la derniere de l'année, meurt donc Vierge dans le style symbolique. Et c'est ici une expression très commune dans la Mythologie ancienne : c'est ainsi que *Xiphée* meurt sans Enfans. (NOTE VI).

C'est sur les bouches du THERMO-DON ; mais ce mot signifie *Fleuve de chaleur.* Elle commence en effet à se faire sentir avec force dans les Contrées Orientales, dès que le mois de Mars est arrivé.

Enfin, ce qui achéve l'explication de l'allégorie, & qui en est le MOT même, c'est le nom de *Thémi-Scyre.* On ne peut nier que *Thémis* signifie juste, égal ; & *Scyre* ou *Scure*, nuit, obscurité. *Thémi-Scyre* est donc mot à mot *nox-aqua*, l'EQUINOXE.

Et avec cela, tout est dit.

Ces Amazones cependant font mine de se rallier : avec les débris de leur armée, elles fondent sur ATHÉNES ; mais battues de nouveau, elles se retirent par-delà la Scythie, & ne paroissent plus.

Ceci est encore vrai au pied de la Lettre.

Il est incontestable que *Minerve* qui s'appelle en Grec ATHENÉ, désigne la Lune : ainsi l'*Athené* dont il est ici question, n'est pas la Ville d'Athènes, mais la Déesse même dont elle portoit le nom : & qui achéve de subjuguer les Amazones, car immédiatement après l'Equinoxe de Mars, la Lune qui vient de se renouveller racourcit encore plus les nuits, & leur fait abandonner la Scythie.

On ne sera pas surpris que Minerve ou Athené soit la Lune, encore moins que la Lune fût apellée Athené, pour peu que l'on soit au fait de la Mythologie, & des Langues Orientales. La Lune étoit la Reine des Astres ; mais c'est précisément ce que signifie ATHENÉ, la Souveraine : aussi Plutarque dit dans son Traité d'Isis & d'Osiris, que la Lune s'apelloit dans l'Orient ATHENAÏS. C'est le féminin d'A-DON-*is*, le Seigneur, le Roi, nom du Soleil.

(1) GROTIUS sur Marten Capella, où il s'appuie du témoignage de SERVIUS.

ONZIÉME TABLEAU.

ONZIEME TABLEAU.

Vaches de Geryon.

DIXIEME TRAVAIL.

Ce Travail d'Hercule tombe sur le mois d'Avril; & il est très-analogue à ce tems.

Le signe de ce mois est pour nous *le Taureau*; mais chez les Anciens, & sur-tout en Egypte, c'étoit le signe de la Vache, Vache d'Isis, & emblême de la Fécondité: aussi Isis étoit la même que Vénus, Déesse Protectrice du mois d'Avril.

Si les Vaches dont Hercule se rend maître alors, s'apellent Vaches de Geryon, ce sera une allusion à la racine primitive גור Gur, Ger, qui signifie amas, abondance, & dont vint guères.

DOUZIEME TABLEAU.

Cerbere arraché des Enfers.

ONZIEME TRAVAIL.

Nous voici de nouveau avec les Monstres: celui-ci est très-singulier: c'est Cerbere, placé au fond des Enfers on ne sait pourquoi, & qu'Hercule en arrache, on ne sait trop non plus pourquoi. Mais écoutons Diodore, consultons l'Antiquité, & nous verrons avec quelle justesse on a mis cet exploit au rang des Travaux du Thébain.

» Dès qu'Hercule, nous dit Diodore, eût reçu l'ordre d'aller chercher le
» Chien Cerbere, ordre qu'il regarda comme *très-glorieux* pour lui, il prit
» le chemin d'Athènes: là, il se fit initier aux Mystères d'Eleusis, dont Musée,
» fils d'Orphée, étoit alors Chef.

Ensuite notre Auteur se jette sur l'Histoire d'Orphée: il nous aprend que le Poëme qu'il avoit composé est admirable, non-seulement par la disposition du sujet; mais encore par la beauté & la cadence des Vers: il ajoute qu'il alla en Egypte pour se perfectionner dans la connoissance des Mystères, de même que dans la Poësie & la Musique; qu'il accompagna aussi les Ar-

gonautes dans leur voyage; & qu'il eut tant d'amour pour sa femme Eurydice, qu'il ne craignit pas de l'aller chercher dans les Enfers; qu'ayant charmé Proserpine par les sons de sa Lyre, il en obtint le privilége de ramener Eurydice, & qu'il la retira du Tartare, à l'exemple de Bacchus qui en avoit fait sortir Semelé sa mere; & qui, sous le nom de Thyoné, lui fit part de l'immortalité.

Alors revenant à Hercule, Diodore nous dit qu'il fut reçu de Proserpine comme son frere; qu'elle lui permit même d'emmener avec lui Thésée & Pirithoüs, qui y étoient retenus prisonniers; qu'enfin, Hercule ayant lié Cerbère avec des chaînes de fer, il le tira hors des Enfers, & le fit voir aux hommes.

On ne sauroit donc s'y méprendre; le Chien *Cerbère* est une allusion manifeste à la Fête la plus respectable de l'Antiquité, aux *Mystères d'Eleusis*, relatifs à l'Agriculture; ce sont ici ces *Mystères*, dont notre Auteur a dit plus haut que Cérès les avoit établis en faveur d'Hercule, vainqueur aux Jeux Olympiques.

C'est donc avec raison, que notre Héros ayant reçu ordre de retirer Cerbère des Enfers, va à *Athenes*, & se fait initier aux Mystères d'Eleusis; c'étoit exécuter à la lettre, l'ordre qui lui avoit été donné.

L'Histoire d'Orphée qui ne paroît ici que l'épisode d'un Conteur, est donc aussi très en place; & il se pouroit bien que celle des Argonautes, citée aussi comme par hazard, eût avec ces mêmes objets beaucoup plus de raport qu'on ne pense.

Les Mystères d'Eleusis & ses initiations étoient étroitement liés, avec le systême des Anciens sur les Champs Elysées & sur le Tartare. Orphée qui les chanta, fit un Poëme intitulé, *Descente aux Enfers*; & l'on dit qu'il y étoit descendu.

Virgile étant dans l'obligation de faire initier son pieux Héros, le fait descendre également aux Enfers.

Thésée y étoit descendu, disoit-on; il s'étoit assis, dans cette vue, sur la *Pierre Triste*, sur cette même pierre sur laquelle s'étoit assise Cérès, lasse de chercher sa Fille.

La *descente des Enfers* & *Cerbère*, étoient donc devenus les symboles des Mystères & de leur initiation. Aussi à cet endroit des Travaux d'Hercule, *Cerbère* tient lieu des Mystères entiers & de l'initiation; Cérémonie que l'on décrivoit en termes pompeux, comme une vraie descente dans la région des Morts, & dont Apulée a dit:

» Je me suis aproché des Confins de la Mort; & ayant passé le seuil de
» Proserpine, je suis revenu, porté par les Elémens: j'ai vu au milieu de la
» nuit le Soleil brillant d'une lumiere éclatante; j'ai vu les Dieux supérieurs
» & inférieurs; je m'en suis aproché & je les ai adorés de près.

Des Monstres de toute espéce, & sur-tout des Chiens qui aboyoient, faisoient partie de ce spectacle.

Enée ayant passé le fleuve des Enfers, arrive au milieu des Morts : le premier objet qui le frape, c'est *Cerbère*; ce fantôme des Mystères, qu'Hercule étoit allé chercher.

La Sibylle qui accompagnoit Enée, jette à l'Animal furieux, pour l'apaiser & pour faire cesser ses profonds aboyemens, un gâteau fait avec du miel & des fruits préparés; cette composition le plonge dans le plus profond sommeil.

> . . . » Hæc ingens latratu regna trifauci
> » Personat, adverso recubans immanis in antro.
> » Cui Vates, horrere videns jam colla colubris
> » Melle soporatam & medicatis frugibus offam
> » Objicit. Ille fame rabida tria guttura pandens
> » Corripit objectam, atque immania terga resolvit
> » Fusus humi : totoque ingens extenditur antro «.

TREIZIEME TABLEAU.

Pommes des HESPERIDES : *Colonnes d'Hercule, & Passage de l'Evene.*

DOUZIEME ET DERNIER TRAVAIL.

ENFIN pour terminer ses Travaux, Hercule reprend le chemin de l'Afrique : c'est pour cueillir les pommes du Jardin des Hespérides : c'est alors encore qu'arrivé à la fin de ses voyages, il éléve ces fameuses Colonnes qui sont pour lui le *non plus ultrà*. Obligé en même tems de traverser le fleuve EVENE avec Déjanire, il accepte le secours du Centaure Nessus; cause de sa mort; car dans l'idée que ce Centaure faisoit insulte à Déjanire, il le perce de ses flèches. Nessus mourant, donne à Déjanire sa robe teinte de son sang, en lui persuadant qu'Hercule ne lui sera jamais infidèle, tandis qu'il la portera : mais celui-ci ne l'a pas plutôt revêtue, qu'un poison mortel s'insinue dans ses veines; & ne pouvant plus en suporter les douleurs, il se résout de mettre fin à sa vie.

Tels sont les événemens qui illustrent ce douzieme Travail de notre Héros, & en même tems le dernier.

Mais que doit-on entendre par ce Jardin des Hespérides & par les Pommes qu'Hercule y cueille? En vain on le demanderoit à l'Antiquité & aux Savans Modernes. On a fait à cet égard toute sorte de conjectures; aucune qui soit satisfaisante.

Les uns ont dit, que ces pommes d'or sont des brebis, dont Atlas fit

présent à Hercule pour le récompenser des services qu'il lui avoit rendus; brebis les plus célébres alors par la beauté de leur laine : & que l'on ait entendu par ces pommes des brebis, la preuve en est sensible, puisque le mot Grec Mêlon, en Dorien Malon; d'où le latin Malum, signifie également *brebis* & *pomme*.

Paléphate qui prend ce mot aussi dans le sens de brebis, place la scène de l'enlévement dans la Carie ; & dit que les Hespérides auxquelles apartenoit le Troupeau, s'apellerent ainsi du nom de leur Pere Hesperus.

D'autres, & de ce nombre Bochart, ont vu dans ces Pommes les richesses d'Atlas ; parce que Malon, qui signifie en Phénicien *pomme*, comme en Grec, signifie de plus *richesse* dans cette Langue Orientale.

D'autres y ont vu de vraies Pommes, Pommes d'or, ou Oranges, apellées par cette raison en latin Aurantia, *fruits d'or*, d'où notre mot *Orange*.

L'on n'a pas été plus d'accord au sujet de ces Colonnes, plantées par Hercule comme son *non plus ultrà*, & le terme de sa course. Les uns ont cru qu'il faloit entendre par-là de vraies Colonnes élevées par ce Héros des deux côtés du Détroit de Gibraltar, qu'on regarda long-tems comme la fin de l'Univers : d'autres y ont vû les Montagnes de Calpé & d'Abyla qui bordent ce Détroit de Gibraltar, l'une en Europe, l'autre en Afrique : ce qu'ils confirment par l'étymologie d'*Abyla*, qui signifie dans les Langues d'Orient, une Colonne.

Selon d'autres, ce sont deux Colonnes élevées comme deux Talismans contre la fureur des Eaux, dans le Temple d'Hercule à Cadix. Hercule y avoit gravé dans le Palais des Parques, des paroles enchantées pour affermir à jamais la Terre & l'Océan.

Tandis que tous ces Critiques isolent ces Travaux, & que ne les considérant jamais dans leur ensemble, ils se perdent dans de vaines spéculations dénuées de toute force, réunissons sous un seul point de vue le Jardin des Hespérides, les Colonnes qui marquent la fin de la Course d'Hercule & de ses Travaux, son passage de l'Evene, les malheurs qui en résultent, & le Mois auquel répondent tous ces événemens. Nous en verrons naître la plus vive lumiere.

Ce Mois, c'est celui de Juin : mais n'est-ce pas dans ce mois qu'Hercule ou le Soleil arrivé au Signe du Cancer, au plus haut de sa Course, voit la fin de ses Travaux ; & que ce signe est son *non plus ultrà* ? Ces deux fameuses Colonnes au-delà desquelles il n'alla jamais, sont donc les deux Tropiques ; Colonnes ou Bornes que lui assigna Eurysthée ou le Tout-

(1) Apollonius dans Philostrate. Voyez Banier, Tom. VII. p. 371.

Puissant : telles sont les Barrieres qu'il ne franchit jamais, & qui circonscrivent le vaste Cirque, dans lequel il remplit la Course qui lui est ordonnée ; & entre lesquelles il exécute tous ses Travaux.

Calpé & Abyla ne sont rien au prix de celles-là : elles peuvent être pour les premiers Phéniciens le terme de leurs Courses ; mais elles ne servirent jamais de borne à notre Athlete Céleste.

Mais comment se trouve-t'il alors dans le Jardin des Hespérides ? Rien de plus simple. L'Hespérie, mot dont les Latins firent Vesperus, signifie constamment le soir, le couchant. Ce mot n'est pas primitif, mais enté sur le mot Oriental Sper qui signifie *jour*, *lumiere*, *matin* ; & qui étant précédé de la négation hé, oué, vé, signifie *soir*, *couchant*, *obscurité*.

Mais à ces expressions propres, s'en joignent de figurées. Ainsi, le *matin* ou le *jour* sont Synonimes de la *vie* ; tandis que *couchant*, *ténébres*, & *nuit*, s'unissent à l'idée de *mort*, & de *fin*.

Hercule parvenu au mois de Juin & à l'une de ses Colonnes, & arrivé à la fin de sa carrière, est donc en effet au jardin des Hespérides.

Mais comment a-t'il traversé alors le Fleuve Evene ? Comment s'y trouve-t-il avec Déjanire & avec Nessus ? Comment celui-ci est-il cause de sa mort ? Tout autant d'Objets qu'on a pris dans le sens historique & qui ne contribuoient en rien à l'éclaircissement des Travaux d'Hercule : rien de plus simple & de plus vrai néanmoins, quand on les prend dans le sens allégorique.

Evene signifie mot à mot, *le Fleuve du Soleil*. Il est composé des deux primitifs Ev ou Av, Eau ; & En ou Oen, Soleil. Ce Fleuve, c'est le Cours entier du Soleil pendant l'année : on se rapelle ce que nous avons déja dit si souvent, qu'on faisoit du Soleil un Navigateur.

Arrivé au jardin des Hespérides, c'est-à-dire à la fin de sa Course, & par-là même sur les bords de l'Evene, il s'y trouve avec Déjanire & avec Nessus : mais ici, il faut que l'on me passe encore des étymologies, aussi simples à la vérité que celles de l'Hespérie & de l'Evene, mais indispensables, puisque ce sont des noms significatifs, & que ces noms furent inventés, non dans nos Climats, mais dans l'Orient, il y a déja bien des milliers d'années.

Déjanire est composé de deux racines très-connues ; de Deïa qui signifie *abondance*, *plénitude*, & dont nous avons déja fait usage quelquefois (1) ; & de nir, nyr, nour qui signifie *lumiere*.

N'est-ce pas alors en effet, au Solstice de Juin, que nous somme parvenus dans la plénitude de la lumiere, aux jours les plus longs ; & que dans un autre sens, le nombre des jours donnés à Hercule pour ses Travaux est rempli & parfait ?

---

(1) A l'occasion de Dioné, &c.

D'un autre côté, NESSUS est le mot Oriental נשה NESSHE qui signifie *victoire*; nom que portoit le dernier jour de l'année (1).

Ces mots, changés l'un en Héros ou en Centaure, l'autre en Héroïne ou en Femme d'Hercule, se trouvent en effet les auteurs de sa fin : car si le nombre de ses jours n'étoit pas accompli, & s'il n'avoit pas remporté la victoire par son arrivée à la fin de sa carrière, il seroit encore en Course; encore, il lutteroit dans le Cirque.

Si l'on insiste, & que l'on veuille quelque chose de précis sur les fruits qu'Hercule a cueillis avant sa fin, nous reviendrons en arriere; & au lieu de regarder le Combat avec l'Hydre, comme l'allégorie de la moisson, parce qu'il répond au mois d'Août, nous le considérerons comme le desséchement des Marais, suite du premier Travail qui fut le défrichement des Terres. Ces Marais sont de véritables HYDRES; c'est-à-dire des sources d'eau qui semblent intarissables : & leurs Têtes à longs cous où l'on met le feu pour qu'elles ne recroissent pas, seroient les Joncs & toutes les autres Plantes aquatiques qui naissent dans les Marais, ou même & dans le sens le plus littéral, les Serpens & les Hydres énormes & de toute espéce dont sont remplis les pays marécageux & incultes.

Tel seroit alors l'arrangement des Travaux d'Hercule.

Le premier, défrichement des Terres, extirpation des Forêts, &c.

Le second, desséchement des Marais, Fossés creusés, Digues élevées, &c.

Le troisiéme, Labour & Semailles, &c.

Le douziéme, au mois de Juin & à la fin de l'année du Laboureur, MOISSON aux fruits dorés, apellés avec raison MÈLA, ou richesses *millionnaires* des Jardins, Paradis, ou Terres cultivées; après la récolte desquelles, cessation des Travaux, fin de l'année, terme de la Course commencée.

Et ces richesses sont véritablement encore les richesses d'Atlas, dans le sens où *Atlas* signifie Travaux, Combats d'Athletes ou de Héros infatigables.

(1) Voyez ci-dessus, p. 115.

QUATORZIEME TABLEAU.

Mort d'Hercule & son Apotheose.

HERCULE ayant ainsi terminé ses Travaux, confié sa premiere Femme & ses cinquante Fils à Iolas, épousé *Omphale* & *Dejanire*, & acquis *Iolé*, se fait transporter sur le Mont OETA, s'y jette dans un grand bûcher, & disparoissant aussi-tôt, est mis au rang des Dieux.

Nous revoyons donc ici les Allégories anciennes de tous les Orientaux; d'OSIRIS, mort & pleuré chez les Egyptiens: de THAMMUZ & d'ADONIS, qui éprouvent le même sort en Phénicie & en Syrie, &c.

Osiris, *Adonis*, *Thammuz*, *Hercule* sur le Mont Oëta, &c. sont une seule & même allégorie, relative à la fin de l'année, au Soleil qui s'éloigne, qui expire, jusqu'à ce qu'il revienne du fond de l'Afrique, aussi brillant que jamais, & portant par-tout la sérénité & la joie.

Il se brûle sur le Mont Oëta, du mot Oriental ESH, OET, qui signifie FEU, & qui désigna aussi le Soleil. Hercule se brûle sur le Mont Oëta, comme le Phénix sur l'Autel d'Héliopolis. C'est une révolution qui finit pour faire place à une autre; & le Spectateur est congédié par un beau feu d'artifice.

Hercule refuse d'être mis au nombre des douze grands Dieux.

Enfin Hercule introduit dans les Cieux, pour prix de ses Travaux, refuse d'être mis au rang des douze grands Dieux, afin, dit-il, de n'en fâcher aucun. Ce trait jetté ici comme par hazard, met la derniere main à toute cette allégorie. Les douze grands Dieux, comme nous le verrons dans la suite, n'étoient autre chose que les représentations symboliques du Soleil & de la Lune pour chaque mois, dont on fit ensuite autant de Divinités Protectrices des mois. Or Hercule étant le Soleil lui-même qui préside à tous ces mois, ne pouvoit être mis réellement au nombre de ces douze, sans être dégradé, & sans que l'allégorie ne devînt fausse, & ne pût être jamais entendue.

Mariage d'Hercule avec Hébé.

Si Hercule a refusé une place entre les douze grands Dieux, il n'en fait pas de même à l'égard d'Hébé; il accepte sa main qu'on lui offre, & devient ainsi l'époux de la Déesse de la Jeunesse: mais l'Epoux de la Déesse de la Jeunesse, n'est-il pas lui-même le Dieu de la Jeunesse? Ceci est donc encore une allégorie, sans raison si Hercule n'est qu'un Homme; mais très-

convenable & prise dans la Nature, dès qu'Hercule est le Soleil, Chef des Opérations agricoles; puisque cet Astre reparoît chaque année avec toutes les graces de la Jeunesse, avec sa vigueur premiere, & qu'avec lui renaît la Nature ornée de tout l'éclat du printems & de la fleur de l'âge. C'est précisément ce que signifie HEBÉ, HBH dans la Langue Greoque, Jeunesse, fleur de l'âge.

Ce Mariage allégorique démontreroit seul de la maniere la plus sensible, que l'Histoire entiere d'Hercule n'est qu'une allégorie, & que cette allégorie a pour objet le Soleil & les Travaux champêtres. Par quelle bisarrerie eût-on pensé à faire d'un Mortel l'Epoux de la Jeunesse, tandis qu'on pouvoit choisir entre tant de Divinités?

Distinguera-t-on dans Hercule deux Personnages, l'un mortel, l'autre immortel, que l'identité de nom fit confondre en un seul? Dira-t-on que si nous avons pu expliquer d'une maniere allégorique la portion de faits semblables au mariage d'Hercule avec Hébé, qui ont pour objet le Héros immortel & les Travaux auxquels il préside, il en est un grand nombre d'autres qu'on ne sauroit prendre allégoriquement, & qui se raportent à un Héros Grec, apellé réellement Hercule, né à Thébes, qui guerroya contre Troye, Lacédémone, Pylos, &c. & qui fut Pere des Héraclides, trop fameux par les révolutions qu'ils causerent dans la Gréce, & sur-tout dans le Péloponèse, dont ils firent entiérement la conquête, & qu'ils partagerent entr'eux?

Entrons donc ici dans quelque détail, & jettons un coup-d'œil sur les actions historiques d'Hercule qui ne sont pas comprises dans l'explication que nous venons de donner de sa vie.

QUATRIEME PARTIE.

QUATRIEME PARTIE.

Vues générales sur les autres exploits d'Hercule.

SI la naissance d'Hercule, son culte, ses noms, ses symboles & tous ses travaux, son Apothéose & ses noces, démontrent qu'il est le Soleil considéré relativement au défrichement des Terres, & aux Travaux de la Campagne pendant le cours de l'année, il en est de même de la plus grande partie des autres exploits de ce Héros; tels que les victoires qu'il remporte sur Antée, sur Emathion, sur Busiris, &c. les Travaux qu'il exécute dans l'Isle de Créte & dans l'Afrique, dans la Gréce & dans les Alpes; ses Combats contre les Géans; son arrivée sur le Mont Palatin; les Institutions qu'on lui attribue sous le nom d'Hercule Idéen; les douze Autels qu'il éleve pour les douze grands Dieux; l'étendue de son culte, & les honneurs divins qu'on lui rendoit en tant de lieux, &c.

Il n'est aucun de ces exploits qui ne se lie aussi naturellement avec le Héros immortel, qu'ils sont étrangers à un humain, & qui ne soit une nouvelle preuve que tout est allégorique dans la vie d'Hercule; & que s'il exista dans la Gréce un Héros de ce nom, aucune de ses actions n'est parvenue jusqu'à nous en s'incorporant dans l'Allégorie, que nous offre l'Histoire d'Hercule.

Commençons par ses Victoires sur Antée, &c.

§. I.

VICTOIRES qu'Hercule remporte sur Antée, Emathion, Busiris, &c.

Divers Mythologues placent ces Victoires dans le douziéme des Travaux d'Hercule; elles sont donc allégoriques comme lui; mais le nom seul de ces Tyrans suffiroit pour le démontrer.

ANTÉE, est fils de la Terre; on ne peut s'en rendre maître qu'en l'enlevant de dessus terre.

EMATHION, est fils de l'Aurore.

BUSIRIS, enléve les filles d'Atlas, &c.

Fables ou allégories pures; jamais on ne pourroit prendre ces Personnages pour des Êtres réels, lors même que nous ne serions pas en état de donner une explication satisfaisante de l'allégorie qu'ils offrent, & qui n'est peut-être pas suffisamment dévelopée pour pouvoir être saisie. Essayons cependant.

Busiris enléve les filles d'Atlas qui porte le Ciel sur ses épaules : Hercule indigné, vient au secours d'Atlas & lui rend ses Filles : & cela est vrai.

Atlas qui porte le Ciel sur ses épaules, désigne les Montagnes ; mais des Montagnes cultivées, son nom emportant toute idée de Culture & de Travaux.

Les Filles des Montagnes sont les Vignes, plantées toujours sur des Côteaux.

Ces Filles sont enlevées par Busiris ; mais ce mot écrit en Oriental בוצר Buzer, signifie un *vendangeur*.

N'est-ce pas en effet le Vendangeur qui enléve les Filles d'Atlas ?

Hercule au contraire les lui rend, puisque le Soleil & la culture couvrent ensuite les Côteaux de nouveaux fruits, de nouvelles grappes.

Antée se bat au fond de l'Afrique contre Hercule ; celui-ci n'en vient à bout qu'en l'enlevant de dessus terre. Ceci est encore vrai, du moins de la maniere dont l'a expliqué le Savant Jablonsky, quoiqu'il n'en ait tiré aucune conséquence relativement à l'Histoire d'Hercule.

Ce nom, dit-il (1) signifie un Bouc : c'est Pan, le Bouc de Mendès, c'est-à-dire le Capricorne. Hercule soutient en effet un Combat contre ce Capricorne ; il le vainc, puisqu'il revient ensuite vers nous ; mais il lui a fait perdre terre, puisque c'est un signe Céleste, & qu'il ne faut plus le chercher sur terre.

Emathion, fils de l'Aurore, est vaincu également par Hercule : mais celui-ci étant le Soleil, ne chasse-t'il pas l'Aurore elle-même ? ne disparoît-elle pas devant lui ? Il fait donc disparoître tous ses effets ou ses fils ; ses couleurs, son éclat, sa rosée, &c.

M. L'Abbé Bergier explique dans le même sens la famille entiere d'Emathion : le nom de son frere Memnon signifie, dit-il (2), *noir* ; le sien, *couleur de feu* ; celui de son Pere Tithon, *blanc*, comme on le voit par Hésychius.

§. 2.

Mélampyge, surnom d'Hercule.

Hercule ayant arrêté deux voleurs & les portant pendus derriere son dos, les entendit éclater de rire, & le surnommer Mélampyge, c'est-à-dire *l'Homme aux Fesses noires* : il trouva leur bonne-humeur & leur franchise si plaisante, qu'il leur rendit la liberté & les laissa aller. Ce Conte & ce surnom sont encore une allégorie relative au Soleil : car lorsque le Soleil est couché & qu'il a montré le dos, tout est noir.

---

(1) Panth. Egypt. Tom. I. p. 303.
(2) Orig. des Dieux, Tom. II. 119.

§. 3.

AUTELS qu'il élève aux douze Grands Dieux.

Hercule éleva douze Autels, dit-on, un à chacun des douze Grands Dieux. Ceci convient en effet au Soleil dont le cours étant divisé en douze Mois, donne lieu d'offrir douze Sacrifices par an, le premier jour de chaque mois, sur autant d'Autels différens, à l'honneur de chacun des Dieux Protecteurs des Mois. Et cet usage de douze Autels, un pour chaque mois, qu'on vit dans l'ancienne Rome, subsiste encore de nos jours dans la Chine.

§. 4.

Séjour d'Hercule dans l'Isle de Créte & dans l'Afrique & TRAVAUX qu'il y exécute.

Nous voyons encore des preuves frapantes que l'Histoire d'Hercule est l'allégorie du défrichement des Terres & des Travaux de la Campagne, dans la maniere dont Diodore raconte les heureux effets du séjour qu'Hercule fit dans l'Isle de Créte & dans l'Afrique, en attendant le tems favorable pour son dixieme Travail ». Les Crétois, dit-il, lui déférerent de » grands honneurs pendant le séjour qu'il fit chez eux : pour leur en mar» quer sa reconnoissance, il purgea leur Isle de toutes les bêtes sauvages, » qui la ravageoient auparavant : aussi depuis ce tems-là il n'y a eu dans » toute l'Isle de Créte ni Serpens, ni Ours, ni Loups, ni aucune autre » espéce d'animaux malfaisans...... Ce Héros nettoya ensuite l'Afrique, » d'un grand nombre d'Animaux sauvages dont elle étoit remplie ; & par » ses conseils & ses soins, il la rendit si fertile qu'il croissoit abondamment » du BLÉ & des FRUITS dans des lieux auparavant déserts ; & que des Con» trées arides se virent bientôt couvertes de Vignes & d'Oliviers. En un » mot d'une région pleine de monstres, il fit le séjour le plus heureux de » la Terre, &c.....

Peut-on méconnoître ici l'établissement de l'Agriculture dans l'Isle de Créte & dans l'Afrique, & les heureux effets dont elle y fut nécessairement suivie ? Hercule ou l'Agriculteur fait seul disparoître de dessus le Terrain qu'il cultive, tous les animaux malfaisans dont il étoit couvert : on n'y voit plus ces Serpens énormes qui couvrent les terrains inondés ou marécageux, ces Loups, ces Ours, ces animaux sauvages qui multiplient sans fin dans les lieux couverts de forêts & abandonnés des humains. A leur place, ces Contrées se couvrent de Bœufs, de Moutons, & d'autres animaux utiles ; d'une population immense & heureuse ; de fruits de toute espéce, plus beaux, plus agréables, plus sains les uns que les autres.

§. 5.

Desséchemens qu'il éxécute dans la Gréce.

L'Agriculteur ne se borne pas à cultiver des Terrains secs : il en arrache autant qu'il peut aux Eaux qui les couvrent, afin d'étendre son domaine & de rendre même ces Eaux plus utiles par le parti qu'il sçait en tirer après les avoir resserrées dans un moindre espace. Ceci arriva dans la Gréce, comme dans toutes les autres Contrées agricoles ; & l'on eut raison de mettre tous ces travaux sur le compte d'Hercule, c'est-à-dire, du Laboureur allégorisé. C'est cet Hercule qui, ainsi que le raconte Diodore, creusant une fosse profonde en forme de Canal, produisit le lit du Fleuve Penée, où se rendirent les Eaux dont étoit couvert un Canton considérable de la Thessalie, qui devint dès-lors un séjour délicieux sous le nom de la Fertile Vallée de TEMPÉ.

C'est encore par la même raison qu'on imagina son Combat avec le Fleuve Acheloüs changé en Taureau, & auquel il arracha une Corne qui devint la CORNE D'AMALTHÉE.

C'est une allégorie relative à des desséchemens ; & d'autant plus intéressante, que Diodore nous en donne l'explication lui-même, & que cette explication s'accorde parfaitement avec nos principes. Ce Combat contre le Fleuve Acheloüs est donc, de l'aveu des Anciens, le desséchement d'une vaste étendue de Terre que ce Fleuve inondoit ; & qui étant devenue un Terrain de la plus grande fertilité, fut une vraie Corne d'Amalthée ou d'abondance.

§. 6.

Ses Travaux dans les Alpes.

Il ne suffit pas à l'Agriculteur de faire naître des richesses précieuses : il veut encore pouvoir les faire passer dans tous les lieux où l'on en aura besoin & où l'on pourra lui donner en échange, d'autres objets utiles pour lui-même &c. Mais pour cet effet, il faut qu'il puisse les transporter & les voiturer çà & là avec la plus grande facilité possible. L'Agriculteur s'ouvre donc par-tout des Chemins de communication ; il éléve des Chaussées dans les fonds ; il abaisse les Montagnes ; il construit des Ponts sur les Fleuves &c. Ne soyons donc pas surpris de voir dans notre Auteur, qu'Hercule prenant le chemin des Alpes, rendit les routes de ce pays *si douces & si aisées*, qu'une armée pouvoit y passer sans peine avec tout son bagage.

Hercule en effet, c'est-à-dire l'Agriculteur, peut seul exécuter des travaux pareils ; parce que lui seul en a besoin ; & que seul, il en trouve les

DEPT. HISTORY OF ART OXFORD

moyens dans les ressources immenses que lui fournissent son Art & ses succès, & qui se renouvellent sans cesse.

§. 7.

Ses Combats contre les GÉANS.

Hercule arrivant dans le territoire de Cumes ou dans les Campagnes Phlégréennes que brûle le Vésuve, fut attaqué par des hommes aussi forts que scélérats, apellés les GÉANS : le combat fut très-rude ; car ces Fils de la Terre étoient en grand nombre & très-vaillans : mais les Dieux venant au secours d'Hercule, il resta vainqueur ; & la tranquillité la plus parfaite regna dans le Pays.

Ces Combats jusques-ici inexplicables & tenus pour fabuleux, sont encore une allégorie charmante relative à l'Agriculture.

Les Géans ou les Fils de la Terre sont les Peuples sauvages, tels qu'il y en avoit dans l'Europe, avant l'établissement de l'Agriculture : Enfans de la Terre, parce qu'ils ne vivent que de ses productions spontanées : vrais Cyclopes à un œil, parce qu'ils n'ont pas les connoissances des Peuples agricoles, & qu'ils ne voyent pas au-delà du moment actuel : scélérats & anthropophages, parce que réduits à la même vie que les animaux féroces, il n'est pas étonnant qu'ils en ayent les mœurs, & qu'on peut dire qu'ils dévorent les hommes, lors même qu'ils ne les mangent pas ; car ils réduisent le genre humain à presque rien, dans les Contrées dont ils subsistent.

Les Géans des Champs Phlégréens en Italie, ne sont pas les seuls contre lesquels Hercule ait été obligé de combattre : si l'Agriculture eut des ennemis à vaincre en Italie, elle en avoit déja dans la Gréce ; c'est ce qui fit naître l'allégorie de la Guerre des Géans contre les Dieux qui furent secourus par Hercule & par Bacchus, comme le raporte encore Diodore. Il ajoute que ces deux Héros en furent surnommés OLYMPIENS. Hercule & Bacchus, Directeurs des Travaux Champêtres, défont en effet les Géans ; & ainsi subsistent les Dieux, les Olympiens, ceux que Sanchoniaton apelle ELOYENS, Dieux & Compagnons Célestes de Saturne, c'est-à-dire les Peuples agricoles, dont la vie est le Siécle d'or, un Paradis anticipé. » Aussi » Hercule & Bacchus » dit encore notre Auteur, qui parle ici sans allégorie & sans voile, » furent honorés du nom d'OLYMPIENS, parce qu'ils avoient » ADOUCI la FEROCITÉ des hommes par leurs bienfaits « c'est-à-dire, en leur enseignant l'Agriculture & les Arts qu'elle méne à sa suite, & qui font disparoître de dessus la face de la Terre, Géans, Cyclopes & Sauvages.

Il est encore digne de remarque qu'on voit sur des ABRAXAS, la Figure du Soleil, avec la devise, VAINQUEUR DES GE'ANS. C'est toujours la même idée.

§. 8.

Honneurs rendus à Hercule : 1°. en Sicile.

Les Fêtes attribuées en Sicile à Hercule & celles qu'on y célébroit en son honneur, étant agricoles, prouvent aussi qu'on doit envisager son Histoire comme une allégorie relative à l'Agriculture.

» Il enseigna aux Syracusains, ajoute Diodore, à célébrer toutes les an» nées en l'honneur de Proserpine, des Fêtes & des Assemblées solemnelles....

» Les Habitans d'Agyre ont nommé *Herculéenne* la porte du Temple » d'Iolas, devant laquelle ils font leur offrande à celui-ci. Ils célébrent sa » Fête toutes les années avec la même solemnité, par des Exercices de Lutte » & par des Courses de Chevaux ; & confondant alors les Maîtres & les Es» claves, ils les admettent aux mêmes Danses, aux mêmes Tables & aux » mêmes Sacrifices.

Toutes les Fêtes de la Sicile, relatives à l'Agriculture, étoient donc représentées comme ayant Hercule pour Auteur, ou comme se raportant à lui. Ces dernieres nous rapellent les Fêtes célébrées dans les autres Contrées sous le nom de *Saturnales*, & qui étoient des Solemnités agricoles ; les autres, à l'honneur de Proserpine, sont également en faveur de l'Agriculture, & relatives aux semailles, comme nous l'avons déja prouvé dans l'Histoire de Saturne, à l'article de Proserpine.

2°. *Sacrifices & Honneurs Divins qu'on lui rend en divers lieux.*

Il en est de même des Sacrifices & des Honneurs Divins qu'on lui rendoit dans la Gréce, & qui furent relatifs à l'Agriculture. Tels étoient les Sacrifices qu'on lui offroit chez les Opuntiens & chez les Thébains : ils consistoient en un Taureau, un Sanglier & un Bouc, à-peu-près tels que les Sacrifices apellés par les Romains Suovetaurilia ; & qui avoient été institués pour la conservation & la prospérité des biens de la Campagne.

3°. *Dîme établie en sa faveur.*

Lorsqu'Hercule fut arrivé sur le Mont Palatin, il fut très-bien reçu par les Habitans de ce lieu, & l'on y établit la Dîme en son honneur.

Mais la Dîme ne peut exister que dans les Pays agricoles ; & il n'est pas étonnant de voir sa Fête célébrée par les Habitans du Mont Palatin, très-antérieurs aux Romains, & Colonie Arcadienne, dont les Peuples, ainsi que ceux qui habitoient les Contrées méridionales de l'Italie, avoient porté les connoissances & les Arts à un grand point de perfection ; cette Colonie en particulier contribua pour beaucoup par sa puissance agricole, à cet

accroissement que Rome prit avec tant de rapidité, & qu'on avoit trop attribué jusques-ici à des causes moins prochaines.

§. 9.

Hercule IDÉEN *& ses Dactyles.*

Nous ne saurions nous dispenser d'entrer ici dans quelque détail au sujet de l'Hercule qu'on surnomma Idéen, qui étoit Chef des Dactyles, & auquel on attribuoit l'institution des Jeux Olympiques, l'art de forger les métaux, & la danse au son des Instrumens, inventée, dit-on, pour empêcher que Saturne n'entendît les cris du petit Iou, que sa mere lui avoit confié.

Cette Histoire détaillée, cet Hercule & sa Troupe, ces métaux, ces danses, ces instrumens bruyans, cette garde du petit Iou, ont intrigué tous les Mythologues, qui n'ont vu dans tout cela que de l'historique; & qui l'ont si bien embrouillé, qu'on n'a jamais pu l'éclaircir.

Mais IOU étant le Dieu suprême, & SATURNE le Tems, leur Histoire n'a pu être qu'une allégorie : les Dactyles gardiens du premier, n'ont donc pu être eux-mêmes que des Êtres allégoriques : ils ne seront pas difficiles à reconnoître.

Ils furent apellés DACTYLES, c'est-à dire les *Doigts*, parce qu'ils étoient au nombre de cinq ; & Hercule Idéen, étoit leur Chef.

Mais HERCULE est le Soleil, nous l'avons démontré ; on le surnomma *Idéen*, non parce qu'il avoit habité le Mont Ida dans l'Isle de Créte, mais parce que le Soleil éclaire & voit tout l'Univers; ce qui fit aussi donner le même nom au Mont Ida, parce qu'étant élevé, on le voyoit de par-tout.

Ce nom vint de la racine primitive EID, qui signifie 1°. connoître, 2°. voir; qui a donné beaucoup de mots à la Langue Grecque, tels qu'EID-*éô* savoir, apercevoir: ID-*é* voilà, &c. & à la Langue Latine, tels que VID-*e* voyez, VID-*eo*, voir, ID cela même, ce que vous voyez; & qui tint certainement à l'Oriental יד ID, la main; car pour connoître un objet, ses formes, sa figure, on y porte la main, & l'on ne voit bien que ce qui est sous la main. De-là vint encore le mot si connu IDÉE, & dont l'origine l'étoit si peu.

Ces cinq Dactyles dont il est le Chef, sont donc simplement & très-certainement les cinq Planettes subordonnées au Soleil & à la Lune, & que l'on apella les GARDES du Roi & de la Reine des Cieux. Aussi sont-ils tous au service de Rhéa ou de la grande Déesse, & Gardiens d'Iou.

Nous avons déja vu dans quel sens, l'établissement des Jeux Olympiques est dû à leur Chef.

C'est dans le même sens, qu'ils passent pour les Inventeurs des Métaux.

Personne n'ignore que les Métaux & les Planettes porterent le même nom dans l'Antiquité; usage dont nous voyons des traces encore de nos jours dans le nom de *Mercure*, qui désigne tout à la fois & une Planette & un métal.

Saturne désignoit le *Plomb*; Jupiter, l'*Etain*.

Mars, le *Fer*, mots venus tous les deux d'une même origine, de HAR, qu'on prononça *Mar* & *Fer*.

Vénus, le *Cuivre*, d'où vint son nom de CUPRIS ou CYPRIS, & le nom de l'Isle de Chypre, consacrée à Vénus ou à Cypris, à cause de ses Mines de Cuivre. Mercure, alors comme à présent le *Mercure*.

Hercule Idéen, ou l'Or Chef des Métaux, étoit le Soleil; & la Lune désigna l'Argent.

L'Or & l'Argent eurent ainsi un nom plus relevé que celui des Métaux; ils furent des EMAUX; distinction conservée dans le BLASON, dont la Langue & les Symboles remontent à la plus haute antiquité.

Les Emaux ne s'associent point ensemble, parce que la Lune & le Soleil ne marchent pas de compagnie; mais les Métaux vont avec les Emaux, puisqu'ils représentent les Planettes, Gardes du Soleil & de la Lune.

Le raport d'Hercule avec les Jeux Olympiques, nous donne l'explication d'un symbole Egyptien, qui paroît des plus bisarres: ils représentoient, dit-on, l'Année par le quart d'un Champ.

Ce qui étoit bien vu: le Champ entier étoit l'Olympiade, ou le Cycle composé de quatre ans: l'année en est le quart.

Ce champ c'est le terrain de l'Agriculteur, divisé en quatre portions, dont une se laboure chaque année.

Il devint avec sa division en quatre, le Champ des Armoiries: celles-ci, divisées ainsi en quatre Quartiers, donnerent lieu à exiger quatre Quartiers en preuve de Noblesse: ou quatre fois quatre, soit seize, pour les plus rigoureux.

Telle fut la raison déterminante de ce choix qui auroit pu tomber sur tout autre nombre, comme sur trois & sur cinq déja sacrés & admis pour d'autres Objets.

§. 10.

Hercule du nombre des Argonautes & ses Exploits à Troye.

Entre tous les Événemens de la vie d'Hercule, ceux qui paroissent vraiment historiques, & qu'il semble impossible de prendre dans un autre sens, c'est son voyage avec les Argonautes qui sont forcés de l'abandonner, parce qu'il les affamoit: & ses exploits à Troye, d'abord pour délivrer Hésione condamnée à être la proie d'un Monstre marin; ensuite, pour se venger de Laomédon, Roi de Troye, qui lui manquant de parole, le frustroit de la récompense qu'il lui avoit promise pour sauver sa Fille Hésione, & pour relever les murs de Troye.

Mais

Mais lors même qu'il feroit démontré, que ces deux événemens ne peuvent se prendre dans un sens allégorique, ils ne sçauroient anéantir les faits précédens, qui embrassent la vie entiere d'Hercule.

Nous ferons plus cependant; car lorsque nous serons parvenus au voyage des Argonautes, qui dans l'origine n'étoient qu'au nombre de cinquante & deux, nous ferons voir que c'est une Allégorie dans le goût de toutes les autres Fables Mythologiques.

L'Histoire d'Hésione est elle-même une Fable absurde dans le sens historique : si elle eut un objet, ce fut donc un objet allégorique; mais apartenant plus particulierement à l'Histoire de Troye, il vaut mieux en renvoyer le dévelopement à cette portion de notre Ouvrage qui aura Troye pour objet.

CINQUIEME PARTIE.

Observations en forme de Notes.

NOTE I.

Monumens anciens relatifs aux Travaux d'Hercule.

On voit par divers Monumens de l'Antiquité que les Travaux d'Hercule étoient un sujet sur lequel les Artistes s'exerçoient fréquemment.

Et qu'ils étoient peints & gravés, tantôt tous ensemble, tantôt séparément, suivant l'usage auquel on les destinoit.

Ils sont gravés séparément sur un grand nombre de Médailles. On en peut voir plusieurs dans les Recueils de Médailles & d'Antiquités.

L'Empereur COMMODE aimoit d'être comparé à ce Dieu.

Sur une de ses médailles, on voit Hercule représenté avec la Massue, l'Arc & le Carquois (1)

Sur une autre, ce Héros tient les cornes d'une Charrue, avec la devise, HERCULE FONDATEUR.

Sur des Médailles de POSTHUME, on voit ses Combats contre le Taureau (2), le Sanglier, le Chien Cerbere, Antée, &c.

Celui contre l'Hydre est représenté sur une médaille de Maximien (3), qui avoit une vénération si particuliere pour ce Dieu, qu'il en fut apellé HERCULIUS.

Une Médaille d'Antonin présente Hercule cueillant une pomme dans le jardin des Hespérides, sur un arbre autour duquel est entortillé un Serpent; & de l'autre côté, on voit trois femmes effrayées, qui lévent les mains au Ciel (4).

L'on voit dans BEGER (5), une très-belle Médaille de l'Isle de Thasos, au revers de laquelle est un Hercule en pied apuié sur sa massue, avec une Inscription Grecque, qui l'apelle *Sauveur des Thasiens.*

Nombre d'autres présentent sa massue, comme Symbole du Culte qu'on

(1) Vaill. Med. Imp. Tom. III. p. 147.
(2) *Ib.* p. 4.
(3) *Ib.* p. 227.
(4) *Ib.* p. 125.
(5) Thesaurus Brandeburgicus Selectus, p. 423.

lui rendoit, telles les Médailles de Lucerie en Daunie (6), d'Argos (7), de Thébes (8), de Perinthe (9) : cette derniere Ville le reconnoissoit également pour son Fondateur.

Un Médaillon de cette Ville, frapé à l'honneur de Gordien Pie, présente le Combat d'Hercule contre les Oiseaux du Lac Stymphale (10) ; ce Héros porte la main droite sur sa tête, & tient son arc de la gauche. Les Oiseaux qui l'attaquent, au nombre de trois, ont le bec recourbé, le col allongé & de grandes aîles ; & ressemblent à l'Ibis ou au Héron.

Des Pierres gravées l'offrent arrachant Mégare des mains de Lycus (11) ; tenant un des Dragons de chaque main (12), &c.

Il y en a deux allégoriques, que nous ne sçaurions passer sous silence. L'une représente notre Héros succombant sous le poids d'un Amour qu'il porte sur ses épaules (13). L'autre le représente avec Minerve & Vénus, qui cherchent à le ranger sous leurs étendards en lui peignant, l'une, les charmes de la volupté ; & l'autre, les avantages de la sagesse (14).

Tous ces Travaux sont réunis sur un Marbre Romain décrit par GRUTER (15).

On les voit aussi sur un Autel quarré de la Galerie Justinienne à Rome, & qui est gravé dans le P. de Montfaucon (16). Il est vrai qu'il manque une des Faces, celle sur laquelle on avoit réprésenté les Travaux sept, huit & neuf.

Sur d'autres Monumens, ils sont raportés historiquement.

C'est ainsi qu'ils sont décrits en douze vers latins à la fin des Œuvres de Virgile. Ils commencent de cette maniere :

> Prima Cleonæi tolerata ærumna Leonis :
> Proxima Lernæam ferro & face contulit Hydram, &c.

Tous ces Travaux & la Vie entiere d'Hercule sont gravés en vers grecs sur un bas-relief d'une grande beauté qui représente HERCULE EN SON REPOS ou son Apothéose, & que l'on doit à GORI d'après la Galerie Farnèze (17).

---

(6) *Ib.* p. 317.
(7) *Ib.* p. 437.
(8) *Ib.* p. 473.
(9) *Ib.* p. 486.
(10) Médaillons du Cardinal Albani, Vol. II. P. 70. n°. 1.
(11) BEGER, *Ib.* p. 32.
(12) *Ib.* p. 31.
(13) *Ib.* p. 34.
(14) *Ib.* p. 208.
(15) Pag. 43.
(16) Antiq. Expl. Tom. I. Pl. CXXXIII.
(17) Il a été donné également par le P. de Montf. *ubi supra* Pl. CXLI. mais moins correctement, d'après une copie gravée à Rome.

Dans la portion supérieure, Hercule à demi-corps se repose sur sa peau de Lion. Trois Personnages sont placés à chacun de ses côtés : l'un qui est une femme, a pour Inscription EUROPE : c'est elle qui soutient le Drapeau qui porte l'Inscription HERCULE EN SON REPOS (NOT. V.). Les autres sont Hébé, & des Satyres.

Au-dessous, est un autre rang de Figures, séparé de celui-là par la peau de Lion. Il est composé de trois figures en pied, séparées par un Autel & par un Trépied.

Du côté extérieur à gauche, est la VICTOIRE : elle verse une liqueur dans une espéce de Tube que tient une jeune Prêtresse placée de l'autre côté de l'Autel : celle-ci a sa ceinture directement sous le sein. Elles soutiennent toutes deux un vase, au-dessus du feu qui brûle sur l'Autel.

Derriere la Prêtresse est le Trépied, orné de Sphynx ailés : il est élevé sur un piédestal, qui porte une Inscription relative au Trépied.

On voit ensuite un homme nud qui tend une Coupe, ou Patére, vers ces Femmes, comme pour avoir sa part de la liqueur qu'elles versent.

Le Savant EDOUARD CORSINI, a très-heureusement vu que cette portion du bas-relief, représente l'Expiation d'Hercule, sans laquelle il n'auroit pû être introduit dans l'Assemblée des Dieux (1).

Sur la base de l'Autel sont des figures de Muses.

Deux Colonnes bordent cette portion inférieure du bas-relief, & soutiennent le rang supérieur, une de chaque côté : elles sont chargées d'inscriptions en caractères majuscules, mais serrés, & effacés en partie, qui contiennent le détail de la vie d'Hercule.

Le bas du Monument est rempli par trois Inscriptions.

Celle du milieu paroît contenir la Dédicace. Elle consiste dans ces quatre lignes.

ΗΡΑΣ ΑΡΓΕΙΑΣ . . . . ΕΙΑ
ΑΙΔΜΑΤΑ ΕΥΡΥΣΘΕΩΣ
ΚΑΙ ΑΔΜΑΤΑΣ ΤΑΣ ΑΜΦΙ
ΔΑΜΑΝΤΟΣ ΕΤΙ. . .ΝΤΟ.

Inscription qui signifie » ADMETE, Fille d'Eurysthée & d'Admete Fille » d'Amphidamas, Prêtresse de Junon Argienne ». Car il faut lire ΙΕΡΕΙΑ (Prêtresse) là où il ne reste qu'ΕΙΑ.

La fin doit marquer le tems de son Sacerdoce ; mais le texte en est

(1) Dans une Dissertation imprimée en Latin sur ce sujet, in-fol. & dont on voit un extrait dans la vie de ce Savant, par M. l'Abbé FABRONI, Chevalier de S. Etienne, & Gouverneur des Enfans du Grand Duc, dans le Tom. III. p. 116. de ses Vies Illustres d'Italie, du XVIII Siécle, dont il a bien voulu me donner communication.

trop maltraité, pour qu'on puisse le rétablir. L'on sçait que les Prêtresses de Junon à Argos tenoient un rang distingué, & qu'on comptoit les années par ceux de leur regne.

Les Inscriptions qui sont à droite & à gauche de celle-ci, contiennent l'énumération des douze Travaux d'Hercule.

Le titre en est remarquable.

ΟΤΣ ΩΟΤΤΠ ΕΤΡΙΣΘΕΙΟΣ ΑΝΑΓΚΑΣΩΙΣ.

Ordre inévitable d'Euristhée: c'est du moins le sens des deux derniers mots: car les deux premiers n'en forment point.

Le style en est dans le Dialecte Dorique: on y a conservé la prononciation forte des Grecs primitifs, la même que celle des Latins, & par laquelle on prononçoit LIMNA (*Étang, Lac*) au lieu de *Limné*; TAN, au lieu de *Tên*; ADELPHA, *sœur*, au lieu d'*adelphê*.

Les Travaux d'Hercule y sont présentés dans cet ordre. 1°. Le Lion. 2°. L'Hydre de Lerne. Le troisiéme est effacé. 4°. La Biche. 5°. Les Oiseaux de Stymphale. 6°. L'Etable d'Augias. 7°. Le grand Taureau. 8°. Les Chevaux de Diomède. 9°. Les Amazones. Au dixiéme on voit ces mots, *bous aghellias*. Ceci a donc raport aux Vaches de Geryon; & jusqu'ici tout est d'accord avec Diodore.

Tous ceux-ci forment l'Inscription qui est vis-à-vis la gauche du Lecteur.

La troisiéme Inscription d'en-bas, aussi longue que celle-ci, mais effacée sur plus de la moitié de sa longueur, ne renferme que les deux derniers travaux. Le onziéme est composé de Hespérides, de leurs pommes d'or & du Dragon; il renferme trois lignes.

Le douzieme offre les noms de BUSIRIS, d'ANTÉE, de PHOLOS le Centaure, de CYCNUS; le reste n'est pas lisible.

Au-dessous du Trépied est aussi une Inscription, non moins maltraitée. On y voit cependant » qu'AMPHYTRION, Ministre d'ALCÉE, a offert ce » Trépied Apollonien »... On voit ensuite le nom d'Hercule en plus gros caractères: & puis des mots défigurés, qui n'offrent aucun sens.

Inscriptions Latérales.

La grande Inscription latérale à gauche du Lecteur, a pour titre, *Exploits d'Hercule.*

Elle est composée de 82. lignes ou vers.

Les six premiers roulent sur l'Expédition d'Hercule contre les Orchoméniens; comment il prit leur Ville (1), fit périr leur Roi Ergine, & inonda leur Campagne.

(1) Dans Montfaucon, le Graveur a mis *Palin* pour *Polin*.

Dans les suivantes, on raconte la maniere dont il délivra Hésione, fille de Laomedon Roi de Troye; son voyage à Tirynthe; son second voyage à Troye, pour se venger de Laomédon qui lui avoit manqué de parole; comment il donna en mariage la fille de ce Roi, ou Hésione, à son ami Télamon, & le Royaume de Troye à Priam frere d'Hésione.

On voit ensuite l'histoire de sa guerre contre Nélée Roi de Messenie, qu'il fit périr avec tous ses Enfans horsmis *Nestor*, parce que ce Roi lui avoit refusé l'expiation du massacre des Centaures.

Au vers 66. commence son expédition contre Hippocoon Roi de Sparte, qu'il met à mort; & dont il donne le Royaume à Castor & à Pollux, fils du Roi défunt.

Depuis le 71. jusqu'au 78. On lui voit instituer à Pise, les Jeux Olympiques. Les quatre dernieres lignes sont indéchiffrables.

L'Inscription latérale à la droite du Lecteur, paroît finir à la ligne 69. Mieux conservée que la précédente, elle est beaucoup plus difficile à déchiffrer, à cause des fautes énormes dont elle est remplie.

On y voit ligne 1-4. qu'Hercule fonda la Ville de Tirynthe.

Ligne 6. qu'il tua Dioméde.

Ligne 8. la mort de Sarpedon.

Ligne 11. Celle de Polygone & de son frere Telegone, Enfans de Protée.

Ligne 24. On le voit sur les bords du Thermodon en Scythie, où il fait périr Hippolyte Reine des Amazones, & gagne sa Ceinture.

Ligne 35. Il donne la BEBRYCIE à son ami Lycus, qui en reconnoissance l'apella *Heraclée*.

La ligne 40. offre le nom de Thesée; & la 43. celui d'Hippolyte, sans doute le Fils de Théſée.

Dans les lignes 45. 46. 47. On voit Hercule arrivé sur une Montagne qui paroît être le CAUCASE.

Dans la 55. est le nom d'EMATHION, ce Roi d'Ethiopie qu'Hercule fit périr.

Le reste m'a paru indéchiffrable.

NOTE II.

RAPORTS D'HERCULE & DE SAMSON.

Les noms d'HERCULE & de SAMSON ont un si grand raport, étant tous deux relatifs au Soleil, & ils désignent tous deux des Personnages d'une force si extraordinaire, qu'il ne seroit point surprenant que les actions de l'un eussent été mises sur le compte de l'autre. Je crois même reconnoître dans l'Hercule Grec, quelques-unes des grandes actions du Héros Hébreu.

Cette idée ne seroit pas nouvelle : divers Savans l'ont déja eue ; entr'autres FABRICIUS (†).

I. Dans l'Antiquité expliquée du P. Montfaucon (1), on voit une Estampe très-singuliere, tirée d'une Pierre gravée. C'est *Hercule* portant sur ses épaules deux Colonnes, qu'on a apellées *les Portes de Cadix* ; & ce Héros est sans sa peau de Lion : ce qui est très-remarquable.

Peut-on méconnoître ici *Samson*, qui emporte sur ses épaules & sans peau de Lion, les *Portes de Gaza*, Ville Phénicienne tout comme Cadix ?

II. Hérodote raconte d'Hercule une Fable qu'il ne peut croire, tant elle lui paroît absurde : la voici, le récit n'en sera pas long.

» Selon les Grecs, dit-il (2), Hercule arriva en Egypte & y fut fait » prisonnier par les Egyptiens. Ceux-ci résolurent alors d'en faire un sacri- » fice à Jupiter, & le conduisirent avec une grande pompe jusques aux » pieds de l'Autel : mais tandis qu'ils prononçoient les paroles de consécra- » tion, Hercule rassembla toutes ses forces, & les fit tous périr.

Ce récit transporté en Egypte, ne pouvoit que paroître très-absurde à Hérodote : *les Egyptiens*, dit-il, *n'immolent que des Animaux : eussent-ils sacrifié un homme ?* Cependant cette histoire étoit si fortement attestée qu'il n'osoit en rejetter le fond, & qu'il demande excuse aux Dieux & au Héros, de son incrédulité.

Qui ne reconnoît ici l'histoire de *Samson*, l'Hercule Hébreu, arrêté par les *Philistins*, Colonie Egyptienne, voisine d'Egypte, & qui furent aisément confondus par les Grecs avec les Egyptiens eux-mêmes ?

III. L'on trouve dans le quatriéme Livre des Fastes d'Ovide, un autre trait qui a un raport bien singulier avec l'histoire de Samson : il concerne CARSEOLES, Ville des Pelignes dans la grande Gréce. On sçait que presque toutes ces Villes étoient des Colonies Orientales, la plûpart Phéniciennes : de savans hommes, entr'autres MAZOCCHI, célébre par des Ouvrages précieux, ont très-bien prouvé que les noms de la plûpart étoient Orientaux. Il en est exactement de même de CARSEOLES. C'est un Composé de deux mots Hébreux ou Orientaux, qui signifient *Ville du Renard*.

Cette Etymologie n'est point étrangere à ce qu'*Ovide* raporte de cette Ville ; » à Carseoles, dit ce Poëte, il est défendu par une Loi expresse » de se vanter d'avoir pris un Renard ». Il ajoute, que toutes les années on y brûloit en grande cérémonie des Renards, avec des Torches attachées sur leur dos (3).

(†) Fabricius dit dans ses Notes sur l'Ouvrage des Héréfies par PHILASTRE, que les Payens confondirent Samson avec Hercule, qu'ils croyoient être, ajoute-t-il, le même que le Soleil.

(1) Tom. I. Pl. CXXVII.

(2) Herod. Liv. II. C. 45.

(3) Fast. Liv. IV. 681-711.

Surpris d'une défense & d'un usage aussi singuliers, qui lui eussent encore paru plus singuliers s'il avoit sçu la signification du nom de la Ville, il en demande l'explication aux Habitans : ils répondent que c'est en mémoire de ce qu'autrefois leurs blés avoient été brûlés par un Renard, auquel un jeune homme avoit attaché des bottes de paille, & qu'il avoit ensuite lâché dans la Campagne après avoir mis le feu à cette paille.

IV. Ceux qui ont cherché l'histoire sacrée dans l'histoire profane, & sur-tout dans la Mythologie, auroient été encore vivement frapés du raport d'Hercule exposé par sa vraie Mere & nourri par Junon sa persécutrice, avec l'histoire de Moyse exposé par sa Mere & sauvé par une Egyptienne, fille elle-même du Persécuteur de sa Maison.

V. Servius (3) nous a conservé un autre fait relatif à Samson, moins altéré encore que ceux dont nous venons de parler.

» Hercule, dit-il, ayant poursuivi ses Ennemis dans les déserts de la » Lybie, & éprouvant une soif ardente, conjura Iou de se montrer son » Pere dans une occasion aussi pressante. A l'instant, un bélier parut au » milieu de ces Sables.

Mais de quelle ressource est un bélier pour un homme qui meurt de soif? Reconnoissons donc ici un autre trait relatif à Samson, & qu'il fut très aisé d'altérer, de cette maniere.

Samson ayant poursuivi vivement les Philistins & éprouvant une soif brûlante, se plaignit amérement, & suplia Iᴇoᴜ (†) d'avoir compassion de lui : alors Dieu fit paroître cette Fontaine extraordinaire que l'on apella

Aɪɴ-ʜᴇ'-Kᴏʀᴇ *la Fontaine de celui qui gémit*, ou *qui crie*.

Mais le mot Aɪɴ signifie également Œil ; & Kᴏʀᴇ est le participe du verbe Kʀᴇ, crier. Les Grecs confondant ce dernier mot avec leur mot Kʀɪό un bélier, & prenant ᴀɪɴ au sens de *voir*, firent de cette fontaine, un ʙᴇ'ʟɪᴇʀ qui paroît.

VI. Il existe un autre trait dans l'histoire d'Hercule, où l'on a cru reconnoître l'aventure de Jonas. Lʏᴄᴏᴘʜʀᴏɴ, Poëte Grec qui vivoit à la Cour des Rois d'Egypte après le tems de la traduction des LXX, dit au commencement de sa Cassandre, qu'*Hercule aux trois nuits* fut avalé par le Monstre marin qui devoit dévorer Hésione, & qu'il en sortit tout épilé.

Lycophron étant le seul qui raporte ce fait, & ayant été à même d'être instruit de l'aventure de Jonas très-antérieure à lui, pouroît très-bien avoir voulu l'imiter dans son Poëme rempli d'ailleurs d'expressions étrangeres & singulieres : mais je serois plus porté à croire qu'il voulut rendre raison

(3) Dans les Notes sur l' 69. On voit dans Hérodote une allusion à ce fait, Liv. II. Chap. 42.

(†) Jᴇʜᴏᴠᴀʜ, en lisant avec les points de la Massore.

par-là

par-là de l'épithéte qu'on donnoit à Hercule d'*homme aux trois nuits* ; & que ce ne fut qu'une allusion à la longueur de la nuit qui précéde le Solstice d'hyver, & pendant laquelle le Soleil paroît englouti par les monstres des Eaux dans lesquelles il s'étoit couché.

NOTE III.

Si Hercule a excellé dans les Sciences : & Origine des MUSES *& des* GRACES.

Le titre de *Musagettes*, ou Conducteur des Muses, donné à Hercule (1), a persuadé en effet à quelques Savans, qu'Hercule ne s'étoit pas moins distingué par la beauté de son génie & par l'étendue de ses connoissances, que par sa force & son adresse. Celui que l'on peut mettre ici à la tête des Tenans, est *M. l'Abbé de* FONTENU. Dans une Dissertation (2) imprimée dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, il cite à ce sujet Diodore, Isocrate, Pausanias, Aristote, Denys d'Halycarnasse : il fait d'Hercule un Savant presqu'universel, un homme très-versé dans la Théologie, la Philosophie, la Médecine, la Botanique, la Géométrie, l'Hydraulique, l'Astronomie, les Belles-Lettres, la Poësie, l'Art de la Divination.

Malheureusement, ce ne sont que des conséquences trop étendues, de quelques idées symboliques des Anciens.

Si *Hercule* fixa dans le *Zodiaque* les points des Equinoxes, & des Solstices, c'est parce qu'il désigne le Soleil dont ces points marquent le cours.

S'il est Chef des Muses, c'est que dans l'Origine les MUSES étoient les neuf Mois de l'année pendant lesquels on peut travailler à la terre : les trois autres s'apelloient les GRACES, & on les représentoit dansantes, parce qu'elles désignoient les trois mois de repos & de divertissement.

S'il fut confondu avec Apollon, & si on lui consacroit des Trépieds, comme dans le beau Monument que nous avons décrit & qui est apellé HERCULE EN REPOS, c'est que le Trépied désignoit les Saisons, d'abord au nombre de trois.

Le premier Temple qu'eut à Rome cet Hercule, Chef des Muses, lui fut élevé par le Vainqueur de l'Etolie, le Savant FULVIUS NOBILIOR, au retour de son expédition : il y plaça les Statues en bronze des neuf Muses,

---

(1) On voit dans les Pierres gravées de STOSCH, une très-belle Figure d'Hercule Chef des Muses, Pl. LIX. Ouvrage de Scylax.

(2) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Belles-Lettres, Tom. VII. p. 51-62.

qui faisoient partie du butin & qui étoient d'une rare beauté. Ce Temple fut relevé par PHILIPPE, Beau-Pere d'AUGUSTE : il devint le rendez vous des Beaux-Esprits & des Savans : on y voyoit des Chefs-d'œuvre de l'Art, tant en Peinture qu'en Architecture.

2°. Titre de Conducteur, ou Chef, donné également à Hercule, relativement à d'autres objets.

De même qu'Hercule fut apellé *Chef des Muses* parce qu'il dirigeoit les Travaux des neuf mois où l'on peut s'occuper, ainsi il fut apellé dans l'Isle de MALTHE, où les mêmes Phéniciens avoient établi des Comptoirs, ARCHEGE'TES, c'est-à-dire, le grand Chef, le grand Duc : titre également donné à Apollon, dans l'Isle de Naxos, comme nous l'aprenons de THUCYDIDES.

Il fut également apellé DUSANAUS par les Arabes : mot qui signifie la même chose : car SANA en Arabe signifie l'*Année* ; & DOU ou DU, *Chef*, *Conducteur*.

NOTE IV.

Tradition Allégorique des Scythes sur Hercule ; & son explication.

Les Fables allégoriques ne furent pas confinées chez les Phéniciens, les Egyptiens & les Grecs : elles jetterent de profonds rameaux chez plusieurs autres Peuples, qui se mêlant avec leurs traditions historiques, sont devenues inintelligibles pour tous ceux qui ont voulu les expliquer. En attendant que nous les fassions reparoître sous leur véritable point de vue, nous en allons expliquer une, dont Hercule est également l'objet, qui le présente comme étant le Pere des Scythes, & sur laquelle quelques Auteurs se sont apuyés pour faire descendre réellement ce Peuple, de notre Héros. C'est à Hérodote que nous devons celle-ci (1) ; nous en abrégerons le récit.

» Hercule revenant de l'expédition dans laquelle il avoit enlevé les Vaches de Geryon, arrive dans la Scythie : mais gelé & morfondu par les glaces du Nord, il se repose sur sa peau de Lion. A son réveil, il ne voit plus ses Chevaux ; il se met en devoir de les chercher, & parcourant à cette occasion la Scythie, il rencontre un Monstre singulier ; de la Ceinture en haut, c'est une très belle Fille ; & de la Ceinture en bas, c'est un Serpent. Notre Héros, après l'avoir considerée, lui demande des nouvelles de ses Chevaux : ils sont en mon pouvoir, lui dit la Belle : mais vous ne les aurez que lorsque vous m'aurez mise en état

(1) Liv. IV. p. 8. 9. C. 10.

» de donner des Habitans à ces Contrées désertes où je suis seule. Hercule accepte la proposition : il demande ensuite ses Chevaux : vous les » aurez, répete le Monstre à corps humain ; mais comme vous venez de me » rendre Mere de trois Fils, dites-moi auparavant comment je dois me » conduire à leur égard lorsqu'ils seront devenus grands ? Leur partagerai-je la Contrée, ou se rendront-ils auprès de vous ? Que la Contrée » soit à celui qui pourra ceindre ce baudrier, & tendre cet arc, répond » Hercule en remettant à la Belle son baudrier & un de ses deux arcs.

» Des trois fils du Monstre serpentin, un seul put remplir la condition : » il devint donc possesseur de la Contrée, & elle s'apella SCYTHIE de son » nom.

L'on avoit très-bien vu que ce récit n'étoit qu'une Fable ; mais ce qu'on n'avoit pas encore vu, & qu'on ne pouvoit même apercevoir, c'est que ce Conte étoit une allégorie ingénieuse, une Tapisserie hiéroglyphique mise en narré. Elle contient en effet la peinture des SIGNES du Zodiaque qu'Hercule ou le Soleil parcourt depuis qu'en arrivant vers le Nord, il commence à en fondre les glaces.

Hercule, qui après s'être rendu maître des Vaches de Geryon au mois d'Avril, arrive dans le Nord gelé & morfondu, est le Soleil arrivé au signe du Cancer dans le mois de JUIN : c'est alors, qu'il est le plus près des Climats glacés du Nord.

Alors, il se repose sur sa peau de Lion : & cela est vrai, puisque sa Course étant achevée, c'est le tems du repos, & qu'il se trouve en ce moment dans le signe du Lion au mois de JUILLET.

A son réveil, il ne voit dans toute la Contrée qu'un seul Personnage, & c'est un Monstre dont la portion supérieure est une belle Fille, tandis que la portion inférieure n'est qu'un Serpent.

Et ceci est exactement vrai, mais dans le Calendrier ancien.

Et 1°. quel est le signe qui se présente à la Course du Soleil, lorsqu'il sort du Lion ? N'est-ce pas le signe de la VIERGE, au mois d'AOUST ?

2°. Qu'est-ce qu'il apercevoit à sa suite ou par-dessous, dans le Calendrier ancien ? Le SERPENT, signe du mois de SEPTEMBRE, comme nous l'avons vû plus haut (1).

La réunion de ces deux signes forme exactement le Personnage qu'Hercule rencontre sur ses pas.

De ce Personnage, il a en effet trois Fils ; ce sont les trois mois qui restent pour achever l'année ; fils de ceux-là, puisqu'ils marchent à leur suite, & qu'ils en descendent.

L'un s'apelle SCYTHUS, & il est Maître du Pays parce qu'il a pu tendre

(1) Ci-dessus, page 212.

l'Arc d'Hercule & ceindre son baudrier : mais qui ne reconnoît dans ce Tireur d'arc, le SAGITTAIRE, signe du mois de NOVEMBRE ; & dans ce baudrier, le Zodiaque où il domine alors ?

C'est le Maître de la Scythie, soit parce que dans ce tems là on y achéve ses récoltes, soit plutôt parce que tout Tireur d'arc est Maître des Contrées où l'on ne peut vivre que de Chasse.

Mais ce qui n'est qu'un Conte, c'est ce que le même Hérodote raporte plus bas que sur un rocher près des rives du TYRAS ou du *Niester*, on voyoit l'empreinte d'un pied d'Hercule, parfaitement semblable à celle d'un pied humain, à la grandeur près, ayant deux coudées de longueur. C'est ainsi que dans d'autres Contrées, on montre l'empreinte des pieds d'Adam, de Rustan, &c.

NOTE V.

*Histoire d'*EUROPE *& Explication de l'Allégorie qui y est renfermée.*

Dans le beau Monument d'Hercule en son repos, nous avons vu qu'EUROPE étoit placée à côté de ce Héros : mais quel raport étroit peut avoir avec lui cette Fille d'Agenor ? Et qu'a-t-on voulu dire, lorsqu'on assura qu'elle avoit été enlevée par Jupiter changé en Taureau ? Comment les Anciens purent-ils admettre une pareille Fable, qui non-seulement deshonoroit la Divinité ; mais qui le faisoit en pure perte, puisqu'elle ne ressemble à rien, & qu'elle étoit l'absurdité même ?

Mais ne seroit-ce pas encore ici une Allégorie ingénieuse, une Tapisserie hiéroglyphique mise en récit ? très-intelligible dans le tems qui le vit naître ; devenu absurde lorsqu'on en eut perdu la clé ; & qui confirmeroit tout ce que nous avons dit jusques ici, & sur-tout l'explication que nous venons de donner de l'histoire d'Hercule ? Entrons donc ici dans quelque détail.

Telle est l'histoire d'EUROPE. Elle fut petite Fille de LIBYE ; niéce de BELUS, Fille d'AGENOR Roi de Tyr, & de sa Femme TELEPHASSA, sœur de CADMUS, de PHÉNIX & de CILIX. Elle fut enlevée par Iou changé en Taureau ; mise au rang des Dieux sous le nom d'Astarté, pour consoler son Pere ; & surnommée HELLOTIE.

C'est par cet événement que NONNUS ouvre ses Dionysiaques : c'est ce même événement, que chanta OVIDE dans ses Fastes (1).

Ceux qui n'ont vu dans ce récit qu'une histoire altérée, n'ont rien dit qui fût digne d'eux & des Anciens. Pourra-t-on se persuader qu'on voulût simplement dire par-là qu'une Princesse avoit été enlevée par un Corsaire

(1) Liv. V. 605, &c.

qui s'apelloit, lui ou son Navire, le Taureau? & l'aura-t'on nommée HELLOTIE simplement, parce que l'on chanta à ses Nôces des Chansons apellées HALLOTS, ou Epithalames?

Si l'on avoit voulu désigner par-là l'enlévement d'une simple Mortelle, pourquoi faire descendre du Ciel Jupiter lui-même? par quelle dépravation mettre sur son compte, un fait aussi injurieux?

D'ailleurs, pourquoi fermer les yeux sur tous les moyens que l'Antiquité fournit, pour s'assurer que c'est un récit allégorique qu'on avoit sous les yeux, & pour en découvrir le sens?

Les Mythologues disent eux-mêmes en raporrant son histoire d'après les Anciens, que pour consoler son Pere, elle fut mise au rang des Dieux, sous le nom d'ASTARTÉ.

L'Auteur de la Description de la grande Déesse des Syriens, dit qu'Europe étoit, à ce qu'on assuroit, la même que la Lune.

Ovide termine ainsi l'histoire de cette Princesse:

» Jupiter, inque Deum de bove versus erat,
» Taurus init Cœlum : - - - - - Sidoni - - -
» Parsque tuum Terræ tertia nomen habet.
» Hoc alii signum Phariam dixere Juvencam;
» Quæ bos ex homine est, ex bove facta Dea.

» Déja Jupiter a repris sa forme de Dieu; le Taureau a été admis entre » les signes Célestes: la Sidonienne a donné son nom à la troisiéme partie » du Monde. D'autres assurent que ce signe est la Vache Egyptienne, » d'abord Femme, ensuite Vache, enfin Déesse ».

Ajoutons que plusieurs Villes anciennes, telles que GNOSSE en Créte, & CALAGURRIS en Espagne, avoient pris pour leurs Armoiries ou Symboles, Europe enlevée par le Taureau & soutenant son Voile des deux mains; précisément comme on peignoit dans l'origine, les Déesses Patrones de l'Univers, & sur-tout Isis.

N'étoient ce pas autant de preuves, qu'Europe n'étoit pas une mortelle; mais qu'elle étoit la Lune? Cette Reine des Astres, adorée en Phénicie de la même maniere qu'Hercule, ou Mélicerte, le Roi du Monde ou le Soleil?

En assurant qu'elle est la même qu'ASTARTÉ, n'étoit-ce pas nous aprendre qu'Europe n'étoit autre chose que la Lune elle-même, puisqu'ASTARTÉ étoit la Lune, comme nous l'avons prouvé dans l'Histoire de Saturne; & que le nom d'EUROPE n'étoit qu'une Epithéte d'Astarté & convenable à la Lune?

Peut-on le nier, lorsque dans la Description de la grande Déesse, on dit expressément qu'Europe est la Lune; & que l'on voit tant de Villes la prendre pour leur Symbole, tandis qu'il est certain que dans l'origine,

on ne vit jamais de Personnages humains sur les Médailles des Villes, comme nous le démontrerons dans nos recherches sur les Symboles des Peuples & des Villes de l'Antiquité ?

Enfin, Ovide ne nous fait-il pas connoître par sa conclusion, que cette Aventure est entierement allégorique ; & qu'elle a été imaginée d'après l'état du Ciel ancien, bien loin que le Calendrier & les Astres ayent été arrangés comme ils le sont, d'après l'enlévement d'une Phénicienne par un Corsaire inconnu ?

Il faut avaler tant d'extravagances & de radotages dans cette Mythologie historique, que quelque jour on ne pourra pas comprendre qu'on ait pu y croire ; & qu'on sera tenté de penser que nous avons outré l'esquisse que nous en donnons.

Apuyés ainsi par la raison & par l'Antiquité, sera-t-il difficile de découvrir dans quel sens la Lune fut apellée EUROPE ? pourquoi, la partie du Globe que nous habitons porta le même nom ? l'explication de l'histoire entiere d'Europe ? & comment son nom se trouve à côté d'Hercule en son repos ?

C'est avec raison, qu'EUROPE devint le nom de la Lune & d'une des trois parties de l'Ancien Monde. Ce mot est Phénicien ; & que l'on n'en soit pas surpris : les Phéniciens furent les premiers qui connurent la Géographie, & qui courant l'Univers, purent en distinguer les diverses Parties, & donner à chacune un nom convenable

C'est eux, qui ayant nommé une de ces parties ASIE, c'est-à-dire, l'Orient, ou la région de la lumiere, & une autre, l'Afrique, ou le Soleil dans sa force, nommerent la troisieme EUROPE c'est-à-dire l'Occidentale, celle qui est située du côté de la Nuit, ce que signifie exactement le mot ערב WRAB.

Ce nom ne convint pas moins à la Lune ; car on ne la voit que le soir ; & lorsqu'on commence à l'apercevoir à la Néoménie, c'est toujours au Couchant : d'ailleurs n'est-elle pas la Reine de la Nuit ? elle fut donc apellée avec raison Europe.

Notre Étymologie est d'autant plus juste, qu'elle s'accorde d'un côté avec le fait ; & d'un autre, qu'elle n'est point formée par la décomposition du mot ou de ses syllabes, mais qu'il demeure en son entier ; & qu'il convient également & dans le même sens à la Lune & à la portion du Globe que nous habitons.

On sent dès-lors la fausseté de toutes les prétendues Étymologies, qu'on avoit voulu donner du nom de l'Europe.

Ceci ne s'accorde pas moins, avec ce que nous avons dit dans notre Plan sur l'Origine du nom des CELTES.

Telle est l'utilité & la beauté de notre méthode, qu'elle embrasse tous ses Objets avec la plus grande simplicité, & avec une harmonie dont on n'avoit point d'idée.

Objectera-t'on qu'il est difficile de regarder comme un personnage allégorique, un Être dont la Parenté est aussi bien conservée & aussi nombreuse? car on nomme le Pere & la Mere d'Europe, son Grand-Pere, son Oncle, & ses Freres.

Mais n'avons nous pas vû d'autres Familles aussi nombreuses, qui n'ont cependant jamais existé que dans le sens allégorique? Il en doit être certainement de même de celle-ci: il est impossible que la Famille d'un Personnage démontré allégorique, soit elle-même historique.

Examinons donc la valeur des noms qui forment cette Famille. L'on voit d'abord qu'ils sont empruntés de toutes parts.

Libye est son ayeul: mais ce mot signifie Splendeur: c'est l'Oriental להב *Leb* splendeur, flamme.

D'où vint le Latin Leb-*ete*, tout Instrument, tout vase fait d'un métal resplendissant, comme le cuivre.

Son Oncle s'apelle Bel: mais c'est une vérité généralement reconnue que Bel fut un nom du Soleil.

Elle est Fille d'Agénor: mais ce mot signifie *Frere*, ou *Parent de la Lumiere.* Il est composé de la racine Orientale Nor, Nur נור qui signifie Lumiere; comme nous l'avons déja vu à l'égard de *Déja-nire*: & de la racine אח Ach, Aq, Ag, qui signifie *Frere*, *du même sang*, & qui a produit une famille immense dans nos Langues d'Europe.

Sa Mere est Thele-phassa; mais ce mot, en Oriental תל-פסה signifie *se promener dans des Lieux élevés.*

Toutes ces choses étoient assurément très-propres, à entrer dans la Généalogie de la Lune.

Elle s'apelle Hellotie, mais c'est aussi le nom de Minerve, qui fut incontestablement la Lune, dans l'origine. Il tient à la famille d'Hélion qui désigna le Soleil, & la Divinité, comme nous l'avons vu dans l'Histoire de Saturne.

Il n'est point étonnant qu'elle se trouve à côté d'Hercule en son repos, puisque la Lune n'a de lumiere que lorsque le Soleil se repose.

Son Frere Cadmus la cherche: mais ce nom signifia l'Oriental; & c'est le Soleil qui se léve toujours à l'Orient, & regardé comme le Frere de la Lune; d'où vint la Fable d'Apollon & de Diane, nés des même Parens.

Enfin si elle est enlevée par un Taureau, c'est qu'on la représentoit dans l'origine assise sur un Taureau, pour marquer qu'elle étoit la Déesse de la fécondité; & lorsque ce Symbole ne fut plus entendu, on fit le Conte qu'elle avoit été enlevée par Iou changé en Taureau.

NOTE VI.

Explication de la Phrase MOURIR VIERGE, *& de l'Histoire de Xiphée pour la page* 220.

Dans le style symbolique des Anciens, MOURIR VIERGE, n'est autre chose qu'*être le dernier dans une suite d'objets du même Ordre.* Ainsi le dernier mois & le dernier jour de l'année, meurent sans postérité & Vierges, car ils sont les derniers de leur Famille. C'est là-dessus qu'est fondée l'allégorie de la douziéme & derniere des Amazones tuées par Hercule, c'est-à-dire le dernier des douze mois de nuit, qui en effet, suivant son serment, expire Vierge.

C'est là-dessus que fut également fondée l'allégorie de *Janus*, adopté par XIPHÉ'E, qu'on n'avoit encore pu expliquer.

CREUSA, dit-on (1) Fille d'ERECHTÉ'E, Roi d'Athènes, & d'une grande beauté, fut surprise par Apollon, & en eut un Fils qui fut nourri à Delphes. Son Pere qui ignoroit cette aventure, donna sa fille en mariage à XIPHÉ'E. Celui-ci ne pouvant avoir de postérité, consulta l'Oracle de Delphes, qui lui ordonna d'adopter le premier Enfant qu'il trouveroit le lendemain. Or, cet Enfant fut le Fils de Creusa & d'Apollon : & il s'apelloit JANUS.

Telle est la Fable qu'on nous donne pour la vraie origine de Janus, Roi d'Italie; mais si nous la regardons comme une Allégorie Orientale, cette Histoire qui n'a pas le sens commun, se change en un récit très-ingénieux.

Il est incontestable que JANUS est le premier jour de l'année. Ce premier jour est certainement Fils d'APOLLON ou du Soleil & de CREUS-*a* חרט qui signifie *splendeur*, *lumiere.*

XIPHÉ'E, qui ne peut avoir d'enfant, & qui adopte celui du lendemain, est le dernier jour de l'année (ce que signifie son nom même, *le dernier*, d'où vint le Verbe Oriental סוף XUPH, *Xyph* finir, terminer, manquer,) & le Pere adoptif de *Janus*, qui est regardé comme son Fils, & qui continue la Généalogie des Jours.

NOTE VII.

Idées d'Hercule & de Pommes, liées entr'elles.

Dès qu'Hercule est le Soleil qui meurit les biens de la Terre, il n'est pas étonnant qu'on ait lié l'idée d'Hercule avec celle des Pommes, c'est-à-dire des fruits en général.

(1) *Aurelius Victor.*

Nous

Nous l'avons déja vu cueillant les Pommes des Hespérides.

A Athènes, il étoit surnommé ΜΗΛΩΝ Mêlon ou la Pomme. Il avoit sous ce nom un Autel au Pyrée, sur lequel on ne lui offroit que des Pommes. Ce quartier en fut apellé Melite': la Fable disoit que c'étoit du nom d'une Nymphe qui y habitoit, qui avoit plu à Hercule (1) & à qui ce Héros avoit plu.

NOTE VIII.

Fable d'Hippomène & d'Athalante changés en Lions.

Une même Allégorie prenoit chez les Anciens plusieurs sortes de formes: c'est comme une énigme qu'on présente sous plusieurs faces différentes.

Pour peu qu'on ait quelque teinture de la Fable, on connoît l'Histoire d'Athalante, vaincue à la Course par Hippomène qui lui jette pour cet effet des Pommes d'or sur son chemin, & qui furent ensuite changés en Lion & en Lionne, par une vengeance de Cybéle; mais quoique cette Histoire soit connue, personne n'a soupçonné qu'elle eût quelque raport avec Hercule ou le Soleil & son Lion.

Mais pourquoi sont-ils changés en Lion & en Lionne, si ce n'est parce qu'on les peignoit aussi sous cette forme? Or telle étoit celle sous laquelle on représentoit symboliquement le Soleil. Le nom d'*Hippomènes* lui convient très-bien, composé de *Men ou Menes* nom du Soleil; & d'*Hippos* un Cheval, mot dont nous avons déja vu le raport avec le Soleil. La Belle qu'il vainc à la course, est la Lune; elle est surnommée Athalante ou l'élevée, nom qui lui convient très-bien aussi. Les Pommes d'or qu'il jette en avant pour l'arrêter, peindront l'Aurore qui se leve lorsque la Lune cesse de courir, avant que le Soleil soit sur l'horison.

Ceci termineroit une dispute qui s'éleva le siécle dernier au sujet d'un beau marbre antique, sur lequel sont gravées les Figures d'un Lion & d'un jeune Homme nud & aîlé, qui reposent ensemble (1).

Du Rondel, Professeur à Mastricht, y vit le Soleil & son Lion endormis; ou le dernier jour de l'année apellé, dit-il, *Lion* par les Perses; & peint dormant, de même que le Soleil sous l'emblême d'un jeune Homme, comme ici. Ce jeune Homme tient du fruit dans une main, & un lézard le pique. Ce fruit sont des Mandragores, selon lui, emblême de l'oubli; mais le Lézard le réveille, & il va recommencer sa Course.

Miron, Avocat en Parlement, attaqua cette explication (2).

Le jeune Homme endormi est *Hippomènes*: ses aîles marquent sa vîtesse à la Course; & sa nudité, l'état d'un homme qui sort de cet exercice. Il se

(1) Il est gravé dans les Notes de la Républ. des Lett. Decemb. 1684.
(2) *Ib.* Avril 1688.

repose sur un Lion, & c'est ce qui le fait connoître, parce qu'il fut métamorphosé en cet Animal. Le fruit qu'il tient à la main, sont les Pommes d'or.

A droite du jeune Homme sont ces lettres placées l'une sur l'autre de deux en deux, O. V. A. R. N. M.

Du Rondel les explique de cette maniere. *Orbes Volvuntur Annorum Renovatione Nostri Mithræ.* » Les Cercles des années se multiplient par le » renouvellement de notre Mithras, ou du Soleil.

Et Miron, ainsi : *Ocyorem Vento Athalantam Remoratam Non Miror.* » Je ne suis point étonné de voir qu'Atalante, plus légère que le vent, soit » retardée par la beauté de la Pomme, dont dit-il, le Lézard même paroît enchanté.

Ces deux Antagonistes, dignes l'un de l'autre, se crurent très-oposés; mais rien de plus d'accord au fond que leurs systêmes : ils font portion d'un même tout. Que ce soit le Soleil ou Hippomêne qu'on ait voulu graver, c'est toujours le repos d'Hercule.

CONCLUSION.

C'EST ainſi qu'en ajoutant Symbole à Symbole & trait à trait, en comparant, en analyſant, en prenant toujours pour guide l'enſemble ſur lequel nous opérions, nous ſommes parvenus à expliquer ces trois Allégories Orientales, à déveloper les vérités intéreſſantes qu'elles renfermoient, & la nature de leurs emblêmes; à faire voir l'union intime qui regne entr'elles, & leur raport avec les plus preſſans beſoins des Sociétés.

Le Lecteur ſera en état de juger par cet eſſai ſur les Fables anciennes, qui par ſon étendue & ſa variété donnoit lieu au dévelopement de nos grands principes ſur l'explication de l'Antiquité, de la méthode que nous ſuivons à cet égard; de la clarté qui en réſulte pour ces objets, auparavant ſi ténébreux; du prix qu'acquiert par-là l'Antiquité; de l'intérêt nouveau, qu'on trouvera dans ſa connoiſſance; de la grandeur & de la magnificence avec laquelle ſe déploya ce génie allégorique, juſques ici trop inconnu; de ſon influence, ſur nos connoiſſances & ſur nos arts les plus célébres.

On n'aura pu voir ſans quelque ſurpriſe le Spectacle inattendu qu'offrent ces trois Allégories ſi étranges, ſi diſparates en aparence, qui ſe trouvent cependant ſi étroitement liées, & qui naiſſent ainſi d'un fond commun qui tient à toute l'Antiquité, & qui domine dans toute la Mythologie: & on aura aplaudi à cet art avec lequel elle ſut varier ſes formes à l'infini, paroître toujours diverſe en étant toujours la même: prendre les déguiſemens les plus propres à faire illuſion, & en aparence les plus opoſés aux vérités qu'elle vouloit imiter.

C'eſt ainſi qu'elle ſembloit n'offrir dans Saturne, qu'un Prince cruel & ambitieux qui ſacrifie tout à ſa cupidité: dans Mercure, un aſſemblage indéfiniſſable de raiſon & de folie, l'inventeur de l'écriture & de l'éloquence qu'il dégradoit par l'uſage qu'il en faiſoit, & qu'à ſon équipage groteſque on eût pris pour un baladin, plutôt que pour un Dieu. Dans Hercule, un mélange de vertu & de férocité que des Sauvages ſeuls pouvoient admirer.

Prenant ainſi les formes les plus convenables aux ſujets qu'elle vouloit traiter, mais en même tems les plus propres à dérouter ceux qui voulant la reconnoître à travers ſon déguiſement, ne pouroient pas la ſaiſir dans ſon enſemble.

L'on ne ſera donc ſurpris, ni que l'on n'eût pu juſques à préſent débrouiller ces vieilles Enigmes, ni que nous ſoyons parvenus à les expliquer d'après la marche que nous tenions.

Si, par ce moyen, l'on s'est réconcilié avec Saturne, si les Emblêmes sous lesquels se présente Mercure, font reconnoître en lui l'Inventeur du Calendrier, & si les Travaux d'Hercule peignent à ne pouvoir s'y méprendre ceux des sociétés les plus policées; si ces trois Allégories paroissent à nos Lecteurs s'apuyer & s'éclaircir mutuellement; si l'Antiquité en devient plus belle, plus raisonnable, plus digne d'attention; si ce commencement fait désirer de voir la Mythologie entiere expliquée d'après les mêmes principes, mon Essai a réussi, & je n'ai pas à me plaindre de mes soins.

Ces trois Allégories, fondées sur les besoins les plus essentiels & sur les premieres connoissances des Hommes, peintes sur les Monumens les plus précieux, destinées à éclairer les Hommes & à les rendre bons & humains en les amusant, seront une démonstration frapante de ce que nous avons avancé, à l'égard des Principes qui doivent servir de régle dans les recherches sur l'Antiquité. Elles prouveront que dans l'Antiquité, tout eut sa Cause comme dans la Nature: les Fables Mythologiques, comme les Faits réels; & que plus on se raprochera de la Nature, plus on verra l'Antiquité s'éclaircir.

Si l'Explication de ces Allégories satisfait le Lecteur, il ne sera peut-être pas moins frappé de ce que les Étymologies, qui ont toujours paru devoir faire le principal mérite de ces sortes de recherches, ne sont ici qu'un Symbole accessoire; que ce n'est point sur elles, que posent nos principes & nos conséquences les plus importantes; que nous n'y avons recours que comme en surcroît de preuves, & pour démontrer que jusques aux noms même, tout est allégorique dans ces Fables: que nos explications naissant toujours du fond du sujet & de l'ensemble des Monumens, sont justes & vraies, indépendamment de toute Étymologie.

Ce n'étoit en effet que par cette méthode, qu'on pouvoit découvrir la vérité, & aller en avant avec la plus grande confiance: mais c'est peut-être ici la premiere fois qu'on l'a mise en œuvre avec un aussi grand dévelopement: il n'est donc pas surprenant qu'on ait douté de nos découvertes, puisqu'ignorant notre méthode, on n'en pouvoit juger que par ce qu'on connoissoit; & qu'on voyoit par-tout l'abus le plus étrange des Étymologies, & rien qu'on pût y substituer.

Peut-être aurons-nous trop insisté sur quelques preuves de détail: mais le désir de dissiper entierement l'obscurité dont étoient couvertes ces Allégories, & de prévenir autant qu'il se pourroit toute objection; la nécessité de rendre sensibles des principes & des vues qui ont paru si extraordinaires, & de familiariser nos Lecteurs avec elles; sur-tout, l'obligation de donner à nos premiers pas dans cette carrière épineuse, une certitude à laquelle on ne pût se refuser; le point de vue sous lequel nous avons considéré cet Essai, comme une suite de notre Plan général & raisonné, destinée à devenir la base sur laquelle s'éléveroient nos explications Mythologiques.

& toutes nos recherches sur le Génie allégorique des premiers Peuples : ces considérations ont été pour nous autant de motifs, pour donner à cette portion de nos recherches, l'étendue qu'elle offre ; & pour y répandre nombre de traits, qui laissent apercevoir la lumiere qui en résultera pour la Mythologie entiere.

Peut-être aussi trouvera-t-on, que les divers caractères de ces Allégories ne sont pas expliqués toujours avec la même lucidité, & la même solidité : mais comme ceux qui laisseroient quelque chose à désirer, sont en plus petit nombre ; que plus on se raprochera de leur vraie explication, & plus on verra qu'ils se concilient avec les autres, cette imperfection ne sçauroit affoiblir la lumiere & la certitude qui résultent de l'ensemble.

On en peut être d'autant plus assuré, que l'explication de ces trois Allégories n'est pas un travail fait à la hâte : il étoit prêt depuis quelques années : des Savans distingués l'honorant de leur aprobation, avoient même déja désiré dès-lors que nous le donnassions incessamment au Public : mais nous crumes devoir différer, jusques à ce que des recherches plus aprofondies & plus nombreuses, nous eussent mis à même de n'avoir rien à craindre du côté des Objections ; & cependant quelque chemin que nous ayons fait depuis ce tems là, & quelle que soit l'étendue des découvertes qui ont suivi celle-ci, nous avons eu la satisfaction de voir confirmer toutes nos vues, de n'être jamais dans le cas de réformer nos principes, d'en voir naître de toutes parts de nouvelles preuves.

Effet de l'Esprit Systêmatique, dira-t-on, qui voit par-tout ce qu'il désire, & qui force tout à se ranger de son côté.

Sans doute ; l'Esprit de Systême est d'autant plus dangéreux, qu'il prête ses couleurs à tout ce dont il s'occupe : mais il cesse de l'être, lorsque procédant par l'analyse, il se borne aux faits ; & qu'embrassant tous ceux que renferme son objet, il tire tout de leur comparaison. S'il trouve alors un moyen de rendre raison de tout l'ensemble, que ce moyen soit simple, naturel, facile à saisir, s'il se lie & s'incorpore avec tous les faits, s'il paroît les amener, les faire naître, les enchaîner les uns aux autres, que pouroit-on en craindre ? n'a-t'il pas rempli tout ce qu'on pouvoit attendre ?

L'Harmonie des Objets que je mets ici sous les yeux du Public, la beauté de leur ensemble, l'immensité des conséquences qui en résultent, la rapidité de leur marche, la sensation vive & subite qu'ils produisent, écarteront sans doute toute idée d'arbitraire & de systême ; & persuaderont au Public, que j'ai bien vû ; qu'il ne peut y avoir d'illusion aussi soutenue ; qu'il n'y auroit plus rien de certain, si l'illusion pouvoit produire exactement les mêmes effets que la Vérité.

Ainsi l'on verra que je n'ai pas trop promis, & que puisqu'un sujet sur lequel il sembloit qu'on ne pouvoit plus rien inventer, paroît ici sous une forme si nouvelle & si assurée en même tems, il est à presumer qu'il en se-

ra de même des autres objets que j'ai annoncés, & qui par eux-mêmes promettent beaucoup plus.

L'aprobation dont le Public honorera ces premiers Eſſais, & ſon empreſſement à les accueillir, ſeront pour nous un puiſſant encouragement à perſéverer dans cette carrière pénible, & à la parcourir avec le plus de célérité & d'exactitude qu'il nous ſera poſſible; ainſi qu'à proportionner nos efforts à nos moyens, pour des recherches auſſi utiles & qui auront une ſi grande influence pour l'avancement & les progrès des Connoiſſances humaines.

Explication des Vignettes & des Planches.

LA VIGNETTE I. à la tête de l'Hiſtoire de Saturne, peint l'Invention de l'Agriculture. GHÉ, ou la Terre, Femme d'Uranus, & qu'on reconnoît à ſes Tours & à ſes Clés, remet une Faulx à ſon Fils Saturne, afin qu'il la venge des mauvais traitemens que lui fait éprouver ſon Mari Uranus ou le Ciel. Les Perſonnages placés derriere Saturne, à moitié nuds, & portant, les uns des Oiſeaux & des animaux qu'ils ont tués, & les autres des racines & autres fruits, repréſentent les Enfans de la Terre, & la vie triſte & ſauvage à laquelle les Hommes étoient réduits avant l'invention de l'Agriculture. Dans les nues, eſt Uranus qui deſcend pour ſe rendre auprès de Ghé, tandis qu'elle ſe hâte de le prévenir. Derriere la Mere de Saturne, on voit des Inſtrumens d'Agriculture & les Serpens, Symboles de ce premier des arts.

LA VIGNETTE II. à la tête de l'Hiſtoire de Mercure, peint l'Invention de l'Aſtronomie ou du Calendrier. Mercure trace une Carte Céleſte ; Minerve, Déeſſe des Arts, l'éclaire de ſon Flambeau. Le Ciel eſt parſemé d'Etoiles. D'un côté, ſont des Obeliſques & des Pyramides, Monumens élevés pour des Obſervations Aſtronomiques ; de l'autre, un Tube, eſpéce de Téleſcope qui ne fut pas inconnu à l'Antiquité, & des Inſtrumens de Mathématiques. A côté de Mercure eſt ſon Caducée, ſon Symbole parlant, comme Inventeur de l'Aſtronomie, & dont on voit le modéle dans l'Equateur & l'Eclyptique de la Carte qu'il trace.

LA VIGNETTE III. à la tête de l'Hiſtoire d'Hercule, peint le Défrichemens des Terres, ce défrichement qui fut pour l'Antiquité allégorique une Victoire remportée ſur le Lion de la Forêt. Hercule au milieu de ſes poſſeſſions, ſa maſſue en main, la peau de Lion ſur les épaules, fait abattre d'un côté les reſtes d'une antique forêt ; de l'autre, il fait élever des digues pour contenir les eaux d'un fleuve qui inondoit ſon terrain. Dans l'éloignement, on attéle des bœufs à une Charrue, pour labourer le Terrain déja défriché ; tandis que de toutes parts, les Animaux ſauvages fuient laiſſant un Champ libre à Hercule, au Maître de la Terre.

LA PLANCHE I. préſente ce petit nombre de Monumens antiques qui ſont relatifs à Saturne. Celui où il eſt en pied, le peint vieux, & courbé ; il s'apuie ſur un Tronc d'arbre, que le tems a dépouillé de ſes bran-

ches ; un Serpent s'y entortille, emblême de l'Immortalité du Dieu ; à ses pieds, est sa faulx. Il est tiré du P. de Montfaucon.

Le N°. 2. est une Tête de Saturne, qui se trouve avec diverses figures du Soleil sur un Marbre antique publié par Spon (1). Saturne est voilé, sa faulx est auprès de lui. S'il est voilé, c'est comme emblême du Tems ; & c'est parce qu'il étoit voilé qu'on avoit la tête couverte lorsqu'on lui offroit des sacrifices.

Les N°. 3. & 4. sont des Saturnes, tirés de Médailles Romaines.

Les N°. 5. 6. 7. représentent des Médailles du Cabinet du Roi, relatives à Saturne. Dans les deux premiers, on voit l'acclamation usitée dans les Saturnales. *Io Saturnalia Io, Io. Io Triumpe.* Au-dessous de la Palme, qui est dans la seconde, est un F ou Digamma renversé, inventé par l'Empereur Claude, qui doit avoir fait frapper cette Médaille, publiée pour la premiere fois par Seguin, & ensuite dans les Césars de l'Empereur Julien.

Le N°. 7. représente Saturne avec sa faulx & des ailes : il semble s'avancer avec rapidité. Elle fut frapée sous le regne d'Héliogabale, par la Ville d'Heraclée, & publiée dans le Recueil de Patin.

Nous donnerons dans la suite deux Saturnes Gaulois peints en Druide, une Serpe en main, dont l'un fait partie du Monument trouvé en 1710. à l'Eglise de Notre-Dame de Paris, & qu'on a pris jusqu'à présent pour une autre Divinité, ou pour un Druide. L'autre Saturne Gaulois sera tiré d'un Vase d'argent trouvé en Suisse, & où sont représentées les Divinités protectrices des sept Planettes, avec leurs Symboles.

Tels sont, à peu près, les Monumens anciens sur lesquels on trouve des Saturnes, & qui sont ainsi en très-petit nombre.

La Planche II. est consacrée à Mercure : elle en offre quatre. Nous les avons choisis entre la multitude de Mercures que présentent les Monumens Anciens, parce que leur réunion nous offre tous les Symboles sous lesquels on l'a représenté ; le dernier est même très-rare, & personne n'avoit peut-être encore aperçu pourquoi il paroît avec le Symbole singulier qu'on y remarque.

Le I^r. est tiré de Montfaucon. Mercure est assis au pied d'un arbre, son bonnet ou Petase en tête, orné d'ailes ; il en a aussi aux talons : il porte un petit manteau : d'une main il tient une Tortue, cette Tortue dont il fit la lyre & qui lui valut le nom de *Cyllenius* ; à ses pieds sont le coq & le bélier.

Le II^e. est le Mercure Egyptien à tête de Chien : il s'avance, tenant une Palme d'une main & son Caducée d'une autre. Ce Caducée est ailé.

---

(1) Cité dans les Césars de l'Emp. Julien, par Spanheim, p. 18.

Le IIIe. a sur la tête un Petase ailé : à ses pieds sont le Coq & le Bélier, comme dans le premier : il tient une bourse d'une main, & son Caducée de l'autre.

Le IVe. est sans pétase & sans ailes : il tient son Caducée d'une main ; & de l'autre il porte dans un Plat la tête de son Bélier, de ce Béliers qui fut pour les Grecs le premier des Signes du Zodiaque, & que précédoit Mercure l'Astronome, son Caducée en main.

La Planche III. représente la Vie & les Travaux d'Hercule & leurs raports avec les XII. Signes. Elle est composée de XIV. Tableaux, qui correspondent aux Galeries Phénicienne & Egyptienne peintes sur les murs des Temples.

Au haut du Tableau & dans le milieu, on voit Hercule enfant qui étrangle les deux Dragons. Au-dessus sont représentés les Feux de la Saint-Jean, dans lesquels on brûloit les Dragons qu'Hercule avoit étranglés. C'est le Ier. Tableau ; & le moment du Solstice d'Été.

A la gauche du Lecteur, est le premier Signe du Zodiaque ou du Lion ; & au-dessous, le premier des Travaux d'Hercule, sa Victoire sur le Lion Néméen : Emblême des Terres, mises en état de culture.

Au-dessous, le second Signe, ou la Vierge accompagnée de l'Hydre dont Hercule abat les têtes, tandis que son neveu Iolas met le feu à son corps ; Symbole des Marais desséchés.

Au-dessous du troisieme Signe, Hercule se bat avec les Centaures, pour du vin : Emblêmes des Labours. Observons que des Outres auroient été plus pittoresques & plus conformes au Costume que les Tonneaux de vin ; mais la forme de ceux-ci est plus sensible dans un si petit espace.

Dans le IVe. Médaillon qui répond au mois d'Octobre, Hercule se rend Maître d'une Biche : Tableau qui représente la Chasse, à laquelle le Maître de la Terre se livre dans cette saison où ses Travaux Champêtres sont suspendus.

Son occupation pour le mois de Novembre, qu'on voit dans le Ve. Médaillon est de faire fuir en frapant sur des Instrumens d'airain, les Oiseaux du Lac Stymphale ; peinture allégorique de ces bandes immenses d'Oiseaux de passage qui viennent fondre dans ce tems sur les Terres nouvellement semées, & qui, sans ce stratagême, y causeroient de grands ravages.

Le VIe. Médaillon représente les Étables d'Augias : Hercule y fait couler des torrens d'eau ; il est lui-même dans l'eau jusqu'à mi-jambe : peinture animée des pluies de la saison, & qui firent donner au Signe suivant, le nom de Verseau.

L'on voit dans le VIIe. le Taureau vaincu par Hercule ; Emblême des Fêtes & des Jeux que l'on célébre dans ce mois.

Le VIIIe. où les Chevaux de Dioméde sont domptés par Hercule, Che-

vaux aux pieds d'airain & mangeurs d'hommes, repréſente la fin de l'hyver pendant lequel la Terre a été d'airain & que le Soleil dompte aux aproches de l'Equinoxe.

C'eſt cet Equinoxe lui-même qui eſt peint dans le IX^e^. Médaillon ſous le Signe du Bélier, par la Victoire qu'Hercule remporte ſur *Menalippe*, Déeſſe aux Chevaux noirs, ou de la Nuit, & Reine des Amazones, ou des nuits qui dominent ſur la même Zône ou ſur la Ceinture céleſte formée par l'Ecliptique.

Dans le X^e^. Hercule au Signe du Taureau, ſe rend maître des Vaches de Geryon, parce qu'alors la Terre ſe couvre de jeunes Animaux, & de biens de toute eſpéce : auſſi ce mois eſt conſacré à Vénus, peinte ſous le Symbole de la Vache Egyptienne ou d'Io qui eſt alors dans ſon éxaltation.

Dans le XI^e^. Hercule ramene des Enfers le Chien Cerbere, Emblême des Myſtères d'Eleuſis ou de Cérès, qui ſe célébroient alors en faveur & pour la gloire de l'Agriculture.

Dans le XII^e^. Hercule arrivé dans le Jardin des Heſpérides, y recueille le fruit de ſes Travaux. Et ce nom fut bien choiſi pour déſigner le dernier des Travaux du Soleil, puiſque HESPERUS ſignifie *Couchant*, *Fin*, *dernier*.

Enfin, dans le centre de la Planche, on voit pour XIVme. Tableau, Hercule ſur ſon bûcher déſignant le dernier jour de l'année, où, pareil au Phénix qui renaît de ſes cendres, il recommence une nouvelle vie & prend place entre les Immortels.

TABLE

DES MOTS PRIMITIFS

Indiqués & expliqués dans les trois Allégories Orientales, & dans le Plan général & raisonné

A, Possession; il a, *Pl.* 23
Ab, Fruit, 56
2° désir, amour, désirer, *Pl.* 53
'*Ac*, *Ak*, Pointe; 2°. Douleur, *Pl.* 53
'*Ach*, *Aq*, *Eq*, Freres; du même sang, égal, 251
'*Ag*, Extrême, *Pl.* 53
'*Ain*, *En*, *Oen*, Soleil, 225
Al, *El*, Élévation, 2°. Élevé, 3°. Dieu, 23
'*Am*, Réunion, Amas, 219
Ar, *Her*, &c. Terre; 2°. Culture; 3°. Art, 24, 45
'*Ar*, *Hor*, Montagne, 95
Av, *Ev*, Eau, 225
BA, *Va*, Aller, va, *Pl.* 53
Bal, *Bel*, *Fal*, &c. Grand, élevé, 47, 180 *Pl.* 54
Band, Bande, Ceinture; 2°. lié, ceint, *Pl.* 50
Bar, *Ber*, Créateur, 23
Bau, *Bo*, *Bu*, Habitation, Séjour, 27
Beit, *Bit*, Maison, 58
CAL, Flatteur, *Pl.* 53
2°. Chaleur: voy. *Kall.*
Car; voy. *Kar.*
Cau, *Co*, *Cav*, Cavité, Creux, 33
Caun, *Gon*, Roc, Pierre, *Pl.* 53
Corn, *Cron*, Corne; 2°. Puissance, Force; 3°. Empire, 39
Cre, *Crei*, Haut, Fort, qui s'élève, qui croît, 33
DAM, *Dom*, *Dan*, *Dun*, *Don*, Élevé, Profond; 2°. Profondeur; 3°. Seigneur; 4°. Domination, 24, 71
Dan, *Den*, *Aden*, *Hadné*, Agréable, Délicieux, 93
Dar, *Der*, *Adar*, Grand, Élevé, Fort, Robuste; beau: Chêne, &c. 56
Dei, *Di*, Abondant, Riche, Abondance, Fécondité, 63, 196, 225
Di, *Thi*, *The*, Jour; 2°. Perfection, 33
Dik, Juste, 64
Dor, *Thur*, Porte; *Pl.* 53
Dun, voy. *Dam.*
ED, *Id*, *Eid*, le Tems, 51, 188
El, voy. *Al.*
Ems, Tems, 214
En, voy. *Ain.*
Es, *Oet*, Feu, 68, 227

Et, *Ed*, *Es*, Nourriture ; 2°. Manger, *Pl.* 44
Ev, voy. *Av.*
FAL, voy. *Bal.*
Fen, *Phen*, Lumiere, Vue ; 2°. Délié, 124
GAB, Gros, Grand, *Pl.* 50
Gad, *God*, Bon, *Pl.* 53
Gal, Beau, Agréable, *Pl.* 53
Ger, *Gur*, *Gor*, Amas, Abondance, 221
Gon, voy. *Caun.*
Gune, voy. *Wone.*
HAR, *Hwer*, *Guer*, Guerre, Combat, *Pl.* 46
2°. Fer, 236
Her, voy. *Ar.*
Hor, voy. *Ar.*
Hou, *Hu*, *Hy*, Eau, 214
Hud, *Hwid*, Oiseau ; 2°. Chant, Chanter, *Pl.* 45
Hup, *Houp*, voy. *Up.*
IAN, Jour, 132
Id, *Eid*, Main, 235
Iol, *Iul*, Révolution, Roue, 193
Iou, *Jeou*, Je, Celui qui suis, 63
KALL, *Cal*, *Kell*, Chaud, *Pl.* 60
2°. *Gel*, Froid, Glace, *Pl.* 58, 69
Kar, *Car*, Cher, *Pl.* 50
Ke, voy. *Que.*
Kne, Plante, Racine, 40
Kil, Chyle, Mets, *Pl.* 50
Kou, *Ku*, Mere ; qui féconde, 147
Lab, Main ; 2°. Prendre, *Pl.* 44
Lad, *Led*, *Lez*, Couper, Tailler, *Pl.* 42
2°. *Lat*, Pays, Portion de la Terre, 34
3°. *Lat*, *Let*, Cachette, Retraite, Cacher, *Pl.* 46, 50, 56
Leg, Lire, Cueillir, &c. *Pl.* 50
Lut, Luter, Mastiquer, *ib.*
Luz, Luxer, Ecarter, *ib.*
MAD, Mouillé, Humide, Moite, 218
Man, *Men*, *Mon*, *Meon*, qui avertit, Flambeau, Soleil, Lune, 68, 195
Mar, *Mair*, Clarté, Jour ; *Pl.* 54
2°. Seigneur ; 3°. Côteau qui domine, 63
Mhar, *Marq*, *Merk*, Marque, Signe ; 2°. Échange, 127, 154
Math, Mesure ; 2°. Connoissance, *Pl.* 54
Mun, rendre ferme, Munir, *ib.* 50
NAP, *Nep*, *Nip*, Etendue, 71
Nar, *Ner*, Courant d'eau, 70
Nor, *Nur*, *Nir*, Lumiere, 251
Nub, Révolution, Période, 128
OEN, voy. *Ain.*
Oen, *Oin*, Vin, 92
Or, voy. *Ar.*
Ou, *Oue*, *Ve*, Non, 225
Our, voy. *Ur.*
PAR, *Phar*, *Pher*, *Phre*, Fruit ; Production, Productif, 5, 29, 54, 78
Pat, *Pot*, Étendu, Immense, 33
Phen, voy. *Fen.*
Phre, voy. *Par.*
QATS, Borne, Limite, 69
Qué, *Coue*, Force, Puissance, 186 *Pl.* 53
RAT, *Rit*, Passage de Riviere, *Pl.* 44
Rhae, *Rhoe*, *Rhe*, qui garde, Berger, &c. 46, 205
SAB, Excellent, Haut, 48
Sad, Mammelle, 29
Said, Pêche, 71
Sam, *Sem*, *Sum*, Élevé, Haut ;

Dominant, 186, 187
Sat, Semence ; 2°. Semer ; 3°. Pere ; 4°. Abondance, Fécondité, 40
St, Fixe, Permanent, Stable. 50
Tam, Cachette, Cacher, 62
Tet, le Sein, 34
Tham, *Them*, Juste, Saint, 34
Thau, *Tho*, Signe, Croix, 126
Thel, *Thla*, *Tla*, *Atla*, Travail ; 2°. Porter, Produire ; 3°. Mammelle, &c. *Pl.* 53
Thur, voy. *Dor.*
Up, *Hup*, Élévation, Supériorité, 23, 47
Ur, Feu, Lumiere, 24
We, *Ve*, voy. *Ou.*
Wone, *Gune*, Culture ; 2°. Mariage, 29

TABLE

DES MOTS DONT ON DONNE L'ETYMOLOGIE.

Hébreux.

Plusieurs, *Pl.* 50, 51
Adama, Terre, 24
Malon, Fruit, Richesses, 224
Nesshe, Victoire, 226
Sade, Champ, 29
Sadik, Juste, 64
Samim, Cieux, 225

Grecs.

Plusieurs, *Pl.* 52, 54
Athla, Travaux, 29, 199
Dikaios, Juste, 64
Ergon, Ouvrage, 86
Khelis, Tortue, 129
Kreisson, Meilleur, 33
Kuó, devenir Mere, 47
Idé, Voilà, Voyez, 235
Naphté, Naphte, 71
Naros, *Neros*, Courant, 70
Nipo, Laver, 71
Orghé, Orgies, 86
Ouros, Garde, Inspecteur, 205
Parthenos, Vierge, 29
Peristera, Colombe, 78
Phrouros, Inspecteur, Garde, 205
Potamos, Fleuve, 70
Potnios, Vénérable, 70
Siton, Blé, 59
Thauma, Prodige, 126
Theoi, Dieux, 120
Tlao, Porter, 29

Latins.

Alauda, Alouette, *Pl.* 44
Arte, *Ars*, Art, 24
Augur, Augure, *Pl.* 38
Avena, Avoine, *Pl.* 39
Collum, Ciel, 33
Cornu, Corne, 39
Cresco, Croître, 83
Delirium, Délire, *Pl* 37
Dominus, Maître, Seigneur, 24
Edo, Manger, *Pl.* 44
Fero, Porter, 78
Fertilis, Fertile, 78

Fœmina, Femme, Pl. 37
Fructus, Fruit, 78
Janua, Porte, 132
Id, Cela même. 235
Invito, Inviter, Pl. 44
Lebes, Vase de Cuivre, &c. 251
Par, Paire, Couple, 29
Pario, Mettre au Monde, ib.
Partus, Couches, ib.
Pontifex, Pontife, 70
Post, Après, Puis, Pl. 39
Queo, Pouvoir, 186
Sanctus, Saint, 34
Tellus, Terre Cultivée, 46
Terminus, Terme, Borne, 134
Uro, Brûler, 24
Vesperus, Soir, 225
Vide, Voyez, 235
Viduus, Veuf, 188

FRANÇOIS.

Académie, Pl. 42
Acre, Pl. 46
Alouette, Pl. 44
Apanage, Pl. 42
Astre, 50
Art, 24
Avoine, Pl. 39
Bedeau, Pl. 44
Brebis, Pl. 42
Brize, Pl. 45
Broc, Pl. 43
Caducée, 137
Chrystal, Pl. 46
Ciel, 33
Commerce, 135
Corne, 39
Dactyles, Compagnons d'Hercule, 235
Dame, Demoiselle, 24
Délire, Pl. 37
Denrée, ib. 43
Dérober, ib. 45
Désormais, ib. 47
Disette, ib. 44
Echarpe, ib. 45
Fenêtre, 124
Fertile, 78
Fin, 124
Frai, Frayer, 78
Frire, Pl. 43
Fruit, Pl. 78
Gazon, Pl. 45
Gonin, ib. 46
Gouache, ib. 45
Guères, ib. 221
Guerre, Pl. 46
Héros, 45
Idée, 235
Inviter, Pl. 44
Lettre, Pl. 41
Lézard, ib. 41
Litron, ib. 43
Marque, 135
Marquisat, 134
Nappe d'eau, 71
Naphte, ib.
Obelisque, 160
Orange, 214
Orgies, 86
Paire, 29
Perruque, Pl. 43
Phénix, 124
Phénomène, ib.
Piste, Pl. 43
Poële, ib. 44
Pont, 70
Pontife, 70
Puis, Pl. 43
Quai, 186
Radeau, Pl. 44
Renard, ib. 46
Répeter, ib. 44

Salaire, *Pl.* 42
Soudain, *ib.* 43
Sept, 48
Taureau; *Pl.* 46
Terme, 134
Tiéde, *Pl.* 43
Tricoter; *ib.* 45

MOTS DE DIVERSES LANGUES.

Appia, Mere, en Scythe, 74
Bendis, Terre, en Thrace, *ib.*
Chon, en Egyptien, Soleil, 186
Le Cid, en Espagnol, 186
Cotis, Celte, Persan, &c. Ancienne, 47
Comarca, en Espagnol, Province, 134
Mattamore, en Arabe, Grenier Souterrain, 62
Morga, en Indien, un Coq, &c. 114
Som, en Copte, Été, 186
Sommar, *Sommer*, dans le Nord, Été, 186
Sunnan, le Midi; *ib.*
Son, *Sun*, au Nord, le Soleil, *ib.*

TABLE

DES NOMS DONT ON DONNE L'ETYMOLOGIE.

Ab-Addir, 56
Adoni-Sedek, 65
Alcée, Alcide, 186
Amazones, 219
Anubis, 128
Aphrodite, *nom de Vénus*, 78
Ariadne, 93
Artemis, *nom de Diane*, 51
Aſtarté, *ou la Lune*, 50
Aſteroth-Carnaïm, *Ville*, 52, 53
Aſtreus, 33
Athené, 220
Atlas,
Bendis, *nom de la Terre* 47
Beryte, *Ville*, 93
Bethſaïde, *Ville*, 71
Betyles, 58
Buſiris, 230
Byblos, *Ville*, 27
Cabires, 65
Cadmus, 251, *Pl.* 42
Carſeoles, *Ville*, 243
Caſſius, *Mont*, 74
Celtes, *Pl.* 58
Chypre, *Iſle*, 236
Cid, (*le*), 186
Cimmeriens, 220
Coeus, 33
Cotis, *nom de la Terre*, 47
Creuſa, 252
Crius, 33
Cyllenius, *nom de Mercure*, 128
Cypris, *nom de Vénus*, 236
Dagon, 29
Damia, *nom de Rhéa*, 47
Déjanire, 196, 225
Demaroon, 63
Diane, 34, 51, 132
Dioméde, 218
Duſanaus, *nom d'Hercule*, 246
Elion, 23
Eloiens, 44
Emathion, 230
Eſculape, 66, &c.
Ethanim, *nom de Septembre*, 212
Europe, *ſœur de Cadmus : & Partie du Monde*, 250
Euryſthée, 191
Evene, *fleuve*, 225
Fidius, *nom d'Hercule*, 188
Frey, *nom du Soleil*, 205
Geryon, 211
Ghé, *Femme d'Uranus*, 23
Ham, *Ville*, 53
Hellotie, *nom d'Europe*, &c. 251
Hera, *nom de Junon*, 186
Hercule, 187
Hermès, *nom de Mercure*, 127, 142
Heſpérie & Heſpérides, 225
Ida, *Mont*, 235
Idéen, *nom d'Hercule*, 235
Ilus, *nom de Saturne*, 44
Iolas, 195
Iole, *ib.*
Iou, Jove, 63
Iulus & Jules, 193
Ixion, 211
Japet, Japhet, 33

Jehova, 63

Jehovah, 63
Jove, *ib.*
Juillet, 193
Juin, 204
Latium, *Pays des Latins*, 40
Latone, 34
Mars, 236
Mai, 204
Megare, *Femme d'Hercule*, 196
Melampyge, *nom d'Hercule*, 230
Melanippe, 249
Melchisedech, 65
Melicerte, 180
Memnon, 230
Menés, 144
Meoniens, 195
MERCURE, 127
Mnémosyne, 33
Muth, 55
Nar, Ner, *Fleuves*, 70
Nephté, 115
Neptune, 71
Nerée, 70
Nessus, 226
Océan, 32
Oeta, 227
Omphale, 195
Ops, Opis, Upi, 44
Orchoméne, 90
Paian, 68
Paophi, *nom de Septembre*, 212
PARIS, *Pl.* 60
Pasiphaé, 116
Persephone, 56
Pharaon, 205
Pheron, *ib.*
Phoebé, 34
Plutus, 33
Poseidon, *nom de Neptune*, 71
Psamathe, 93
Rhéa, 34, 51
Sabus, 180
Sabéisme, 180
Sadyk, 64
Samson, 187
Sangus, *nom du Soleil*, 187
Sardes, 194
SATURNE, 40
Sidon, Seid, 71
Siton, *nom de Cerès*, 29
Teithe, *Mont.* 126
Tham, *Ancien Roi*, 106, 142
Thammuz, *nom du Soleil*, 56
Thea, 33
Thebes, 176
Thelephassa, *nom de la Lune*, 251
Themis, 34
Themiscyre, 220
Thermodon, *Fleuve*, *ib.*
Thetys, 34
Thot, *nom de Mercure*, 125
Titan, 51, 205
Tithon, 230
Typhon, 171
URANUS, 23
Xiphée, 252

TABLE

DES ALLEGORIES EXPLIQUÉES.

VRAIE maniere d'expliquer les Allégories, *pag.* 1. 35
L'Histoire de Saturne, celle de Mercure & celle d'Hercule, sont des Allégories, 2
Tableau abrégé de ces trois Allégories, 3

EXPRESSIONS ALLÉGORIQUES.

Peindre les Dieux, 81, 119
Mourir Vierge, 56, 252
Tuer, 52, 129
Terre Vierge, 29
Violer la Terre, *ib.*
Pierres animées, 58
Tagès, né d'une motte de terre, énigme, 60
Nérée, qui ne mentit jamais, énigme, 70, 71

OBJETS PERSONIFIÉS.

AGRICULTURE, son invention, 2
Ses Travaux, 206
Astronomie, 109
Calendrier, *ib.*
Champs, 29, 30
Ciel, 23
Côteaux, ou Vignobles, 93
Cycles, 122
Eau, 70, 92
Equinoxes, 220
Fécondité, 78, 251
Les Jours de la semaine, 47
Le Laboureur, ou les Labours, 210
Lierre, *ib.*
Les Mois de Travail, 245
Les Mois de Repos, *ib.*
Nombres (divers), 192
Nuits de la semaine, 51
Nuits d'hyver, 219
Planettes, 65, 66
Population, 74
Raisins, 92
Saisons, 54, 115, 184, 245
Semaines, 192
Sphère, 114
Tems, 84, 192
Terre, 23
Univers, peint hiéroglyphiquement, 91, 103
Vendangeur, 92, 230
Vigneron, 92
Vin, *ib.*

EMBLÊMES & SYMBOLES.

AGE d'or, 85
Ailes, 82
Animal à trois Têtes, 184
CADUCÉE, 112
Cailles qui ressuscitent Hercule, 195
Casque d'Isis, 116
Centaures, 209
Cerbere, 222
Colombe, 78
Combat entre Bacchus & Neptune, 92

Combats, douze Combat, 183, 109
Coq, Bélier & Chien, 114
Corne, 39
Coupe du Soleil, 181
Cyclopes, 233
Danaïdes, 192
Dieux peints, 87, 119
Dragons, 103, 112
Étranglés, 112,
Épervier & sa Tête; 201, 212
Faulx, 20
Flêches, 190
Géans, 233
GRACES, 245
Grenades, 74
HERCULE, ses Symboles; 216
Ses Travaux, 206
Ses 50 Fils, 191
Nuit triple où il naît, 191
Jours que Mercure gagne, 116
Infidélités d'Uranus, 35
Lion, 205, 206
Lyre, 115
Massue, 175, 190
Monstre, Femme & Serpent, 246, 248
MUSES, 245
Peuplier, 190
Phénix, 124
Pommes des Hespérides, 226
Rhéa, ses Symboles, 49
Roue d'Ixion, 212
Rouleaux, 122
Sphynx, 211
Taureau, 121, 251
Tonneaux percés, 192
Trépied, 185, 245
Tropiques, 136
Yeux, 82

TABLE DES MATIERES

Par ordre Alphabétique.

A.

Abadires, Divinités Agricoles de Carthage, 56
Accusatif Grec, son origine, 25
Adad, *Adod*, nom du Soleil, 63
Adoption (forme singuliere d') 167
Age d'Or, sa réalité & son explication, 85
Agriculture, son Invention, ses Travaux, son Calendrier allégorisés, 2. 54.
Ses heureux effets, 4
Sensation qu'elle dut produire, 21
Triste état des Peuples avant son invention, 35
Origine des grandes Maisons, sur-tout à Rome, 44
Moisson allégorisée, 54
Source de l'Astrologie, 60
Eau employée par les Laboureurs, allégorisée, 62
Commerce, fruit de l'Agriculture, allégorisé, 73
Ses effets personifiés dans la mutilation d'Uranus, 77
Et dans le triomphe de Vénus, 78
Pays fertiles personifiés dans l'Egypte, 79
Et les stériles dans l'Attique, *Ib.*
Invention de l'Agriculture attribuée par l'Antiquité à Saturne, 82
Livres anciens sur l'Agriculture, 94
Travaux qui la précéderent, 173
Almanach, son antiquité & son éloge, 198
Peint sur les murs, *voyez* Calendrier,
Alphabet est hiéroglyphique, 129
Amazones, explication de leur Histoire, 219. &c.
Arc d'Hercule, donné par Apollon, 217
Ce qu'il désigne, 218
Argus, explication de son Histoire, 129
Armes de Beryte, 88
de Gnosse & de Calagurris, 249
De Tyr, 52
Ascalaphe, origine de ce nom, *voyez* Esculape, 69
Asclépius, *voyez* Esculape.
Astarté, femme de Saturne, 50
Est la Lune, *Ib.*
Ses sept Filles, 51
Ses noms, 52
Gouverne le Pays, 63
La même qu'Europe, 248. 249.
Astres, pourquoi apellés Dieux, 120
Astrologie, son origine, 60
Astronomie, née pour l'Agriculture, & allégorisée dans l'Histoire de Mercure, 100
Athené, *voyez* Minerve.
Atlas, prétendu frere de Saturne, 60
Désigne des Greniers souterrains, 61
Attique, donnée à Minerve : symbole des pays peu fertiles, 79
Avril, symboles de ce mois, 221

B.

Bacchus, sa Guerre avec Neptune, 91
l'Ancien, 210

BERYTE, situation de cette Ville, 88
Son Histoire; ses armes, Ib.
Occupe trois Chants dans Nonnus, 89
Analyse des trois Chants, Ib.
Étymologie de son nom, 93
Nourrice de Bacchus, 94
Auteur qu'elle a produit, ib.
BETYLE, n'est pas frere de Saturne, 28
Désigne les Statues des Dieux, 58
BICHE, vaincue par Hercule: explication de ce Travail, 213
BYBLOS, sa situation, 87
Son nom actuel, 88
Prise allégoriquement, 27

C.

CABIRES, Fils de Sydyk, & au nombre de sept, 65
Huitième Cabire, 66
Ou les Grands Propriétaires, 73
Saturne leur donne Byblos, 72
D'eux descendent les Navigateurs, 73
CADUCÉE, son origine & son explication, 112 & *suiv.*
CALENDRIER apellé la Peinture des Dieux, 81. 119
Son origine, 110
Ses mots venus de l'Orient, 111
Son Auteur Interpréte des Dieux, 111
Antérieur au Déluge, 143
A trois Jambes, 185
Peint sur les murs des Temples, 196
à Cadix, ib.
à Panopolis, 197
à Olympie, 198
Egyptien trouvé à Rome, 197
Réglé par les Prêtres, ib.
Pourquoi ses Caractères furent sacrés, 81
CARACTERES anciens divisés en Alphabétiques & en Hiéroglyphiques, 119
CASSIUS, Montagnes d'Egypte & de Syrie, avec des Temples accompagnés de Foires, 73
CASTOR & Pollux; leur origine, 65
CENTAURES, leurs diverses formes, 209
Explication de ces Personnages, 210
Pourquoi apellés fils d'Ixion, 212
CERBERE, arraché des Enfers, & ce que désigne ce Travail d'Hercule, 221
CHEMINS: pourquoi consacrés à Mercure, 135
CHNA ou Canaan, qui il étoit, 87
CIEL, *voyez* Uranus.
COCHON, pourquoi on le sacrifioit, 208
COLONNES d'Hercule, placées dans l'Océan Germanique, 222
D'autres au Détroit de Gibraltar, 224
de Mercure, 149
COMMERCE personifié, 72
Veut être libre, 73
CYCLES Egyptiens, 123

D.

D & R. substitués l'un à l'autre, 46. 137
DAGON, frere prétendu de Saturne, 59
Signification de ce nom, ib.
Synonime du Grec *Siton*, ib.
DIEUX, origine des douze Grands Dieux, 122
DÎMES, s'offroient à Hercule, 188
DIONÉ, Femme de Saturne, 53
Ce que désigne ce mariage allégorique, ib. & 63
DIS, Pere de Fidius, & origine de ces noms, 188
DIVINITÉ, son emblême, 90. 91
DRAGONS, Symbole des Equinoxes, 212
Et nom du mois de Septembre, 212
Étouffés par Hercule, 191
Que contemple Mercure, 122

E.

EAU, regardée comme le premier principe 32
Mais non comme le Créateur, 77
Comment fut personifiée, 62
Miroir des Eaux, personifié, 70
ou Mer personifiée, 71
EGYPTE donnée à Mercure, symbole des pays fertiles, 79
EIMARMENÉ, signification de son nom, & pourquoi apellée femme de Saturne, 53
ELION, son Histoire, 22
Est le Dieu suprême, 23
Erreur de Philon à son égard, 25
Pourquoi demeure à Byblos, 27
ÉPÉE d'Hercule & son explication, 217
ÉTABLES d'Augias & leur explication, 214
ESCULAPE, le huitième des Cabires, son Histoire, 67

Surnommé Esmunus, ib.
Païan, 68
Avec les Cabires il aide Mercure dans ses instructions, 69
Europe & son Histoire, 250
A côté d'Hercule en son repos, 240
Europe, Contrée, origine de son nom, 250
Ses anciens Habitans presque tous ennemis de l'Agriculture, 31
Fables, voyez *Allégories*
Leur explication chymique, 139
Festes; d'Eleusis, comment furent désignées symboliquement, 222
De l'enlévement de Proserpine, ou des semailles, 57.
Des Feux de la Saint-Jean, 203
D'Hercule, 184. 185
Néméennes, Troyennes ou de Saturne, 84
De Janus, 130
d'Iul ou de Noël, 193
Des Marchands à Rome, 129
De Mercure,
De Minerve, 116. 117
De Saint-Roch, 118
De Sainte-Agrippine, 204
Des Saturnales, 84
Feux de la Saint-Jean, leur origine, 203
Bornes établies dès les premiers tems, 73
Sur les Frontieres, ib.
Près des Temples, 76
Leurs Franchises, ib.
Raisons de ces usages, ib.

G.

Ghé, ou la Terre, sa Famille, 23
Femme du Ciel, & pourquoi, 27
Femme & Vierge & comment, 30
Infidélités de son mari, 35
Son discours à ses Enfans, pour la venger, 36
Graces, leur origine, 245
Grammata, ou Caractères, signification propre de ce mot, 121
Greniers souterrains, leurs noms, & chez qui en usage, 194
Gula, nom du I. Août, & pourquoi, 194
Ce qu'en dit la Legende, ib.

H.

Harmonie & ses sept Tables, 90
Expliquées, 91
Hébé, femme d'Hercule, 227
Hérauts, pourquoi Mercure fut leur Patron, 136
Hercule, Général d'Osiris, selon les Egyptiens, 1
Surnommé *Melicerte* en Phénicie, ib.
Son Histoire est l'allégorie des Travaux de la Campagne, 2. 168. 172
Fils de Demaroon, 63
Sa vie, tirée de Diodore, 149 *& suiv.*
Explication de ses symboles, 175
Il fut le Soleil, ib. 180. 189
Pourquoi apellé *Thébain*, 176
Antérieur aux Grecs, 177
Le plus ancien Dieu en Orient, ib.
Combien on compta d'Hercules, 178
Hymnes qu'on lui adressoit, 182
Pourquoi apellé Mussagete, 184
Tems des Fêtes, 185
Ses divers noms expliqués, ib. *&c.*
Dimes lui étoient consacrées, 188
Ses Parens, 191 *& suiv.*
Ses cinquante Fils, 191
Ses Femmes, 195
Ses Travaux peints sur les murs des Temples, 196
Pourquoi apellés Travaux, 198
Dragons qu'il étrangle, expliqués, 201
Idylle de Théocrite à ce sujet, 202
Explication de ses Travaux, 205-226
Sa mort, son Apothéose & leur explication, 227
Pourquoi il refuse d'être mis au nombre des douze Grands Dieux, ib.
Devient Epoux d'Hébé, ib.
Traditions des Scythes à son égard, 246
Idées que les Modernes ont eues d'Hercule, 169
M. le Clerc, 170
L'Abbé Banier, ib.
M. l'Abbé Bergier, 171
M. Bryant, ib.
Monumens relatifs à ses Travaux, 238
Chef des Muses, 245
Ses raports avec Samson, 242
Hercule dans le Caducée, 114
Hermès, voyez Mercure,

Signification de ce nom, 142
HESPERIDES, ce que désignerent leur Nom, leur Jardin, leurs Pommes, 223-226
HORA, femme de Saturne, & pourquoi, 53
HYDRE de Lerne, & son explication, 207. 226
HYMNES à Hercule, 182-191

I.

IO, explication de son Histoire, 116
IOU, IEOU, JOUE, IEHOUA, nom du Dieu suprême, & ce qu'il signifie, 63
Voyez *Europe*,
IXION, explication de son Histoire & de sa Roue, 211. 212

J.

JANUS, ses raports avec Mercure, 131
Fils adoptif de *Xiphée*, 252
JEUX de la Gréce, leur origine, 214
JOURS, origine de leur distinction en bons & mauvais, 60
Intercalaires, établis en Egypte, 116
Apellés Quinquatres à Rome, 116 & *suiv.*
Autres jours intercalaires, 130
Noms de quelques jours,
Rosh, premier de l'année en Egypte, 115
Nephté, dernier de l'année en Egypte, ou Victoire, *ib.*
VICTOIRE, *ib.* 226
Les *Quinquatres* à Rome, 116
GULA, nom du premier Août, 194
Voyez FESTES & SEMAINE.
De la semaine, origine de leur arrangement, 138
JUMENS de Diomède, explication de ce Travail d'Hercule, 218

L.

LION, emblême du Soleil, 205
Et de la Terre cultivée, 206
Vaincu par Hercule, 205
Pourquoi apellé *Néméen*, 206
LIVRES anciens qui n'existent plus,
ETHOTHIA, 122
Geniques, 123
Cyrannides, *ib.*
Descente aux Enfers, Poëme d'Orphée, 122
LYRE à trois cordes, & ce qu'elle désigne, 115

M.

M. & N. substitués l'un à l'autre, 34. 187
MARCHANDS, Jour de leur Fête à Rome, 139
MATTAMORE: nom des Greniers souterrains chez les Arabes, 61. 62
MENÉS, ce que signifie son nom, 144
MERCURE, Conseiller & Ministre d'Isis, 1
Conseiller & Secrétaire de Saturne, *ib.*
Inventeur de l'Astronomie & du Calendrier, 2. 100. 109. 141.
Pourquoi on avoit manqué le sens de cette allégorie, 42
Saturne lui donne l'Egypte, 79
Il peint les Dieux, 80. 81.
Combien on compta de Mercures, 101
Ses noms expliqués, 125
Traits qui le caractérisent, 102-106
Ce que les Savans en ont pensé, 107
Inventeur de l'Astronomie, 109. 132
Preuves qui l'établissent, 110. & *suiv.*
Pourquoi apellé Fils de Maia, 118
Mois dont il fut le Protecteur, 118. 119
Caractères qu'il invente, 119
Pourquoi le *Théta* fut sa lettre, 122
Il contemple les Dragons, 122
Rouleaux qu'il compose, *ib.*
Jour de sa naissance, 129
Ses raports avec Janus, 131
Ses Fêtes, 129. 131
Dieu des Bornes, 134
——— du Commerce, 135
——— des Chemins, *ib.*
Conducteur des Ames, 136
Patron des Hérauts, 137
Planette, 138
Jour, *ib.*
Métal, 139
Colonnes qu'il éleve, 140
S'il fut un Etre réel, 141
Idées qu'en ont JABLONSKY & Wachter, 108
MINERVE, Fille & Conseillere de Saturne, 41

Saturne lui donne l'Attique, 79
Explication de ce don allégorique, *ib.*
Misor, même que Misraïm & Menès, 143
Nom d'un mois Egyptien, 148
Pere de Thot, 143
Misraïm, même que Misor, Menès, Phut, 143-144
Modes Grecs, leur origine, 115
Mois, les Travaux des douze mois peints par ceux d'Hercule, 205-226
Symboles d'*Avril*, 221
Mai, mois des Mystères sacrés, 222
Septembre, apellé mois des Dragons, 212
Décembre, son nom dans le Nord, 193
Mots d'une voyelle entre deux Consonnes, presque toujours coupés en deux syllabes, 195, *note.*
Voyez les *Tables* étymologiques, & celle des mots Radicaux.
Monogenés, ou l'unique, Fils de Saturne & son Histoire, 55
Morga, nom du Coq en Indien, &c. 114
Muses, Hercule, apellé leur Chef, 188
Leur origine, 245
Moth, Fils de Saturne & son Histoire, 55
Mystéres sacrés, se raportoient à l'Agriculture, 86

N.

N. & L. substitués l'un à l'autre, 186. *not.*
Neptune & son étymologie, 17
Nephté, nom du dernier jour de l'année Egyptienne, & ce qu'il signifie, 115
Nerée, Dieu des Eaux, pourquoi on dit qu'il ne mentit jamais, 70

O.

Océan, Fils du Ciel, ce qu'il désigne, 32
Oiseaux du Lac Stymphale, ce qu'ils désignent, 213
Ophion, sa peinture & son explication, 90. 91. 103
Osiris, à qui il confia le gouvernement de ses États, 1
est le Saturne Phénicien,
Osymandias est l'Hercule Egyptien, 205

P.

Païan ou Sauveur, surnom d'Esculape, & pourquoi, 68
Pasiphaé, son Histoire expliquée, 116
Patriciens, source de leurs Privilèges,
Persephone, voyez *Proserpine*,
Phenix, explication de cet Oiseau allégorique, 124
Phœbé, est la Lune : sa famille, 34
Phrygie, sens allégorique de ce nom, 54
Phut de Moyse doit être le même que Misraïm, 144
Pommes des Hespérides & leur explication, 223
Pont, Dieu des Eaux, & son étymologie, 69
Poseidon, Dieu Marin, explication de ce nom, 71
Prestres, proclamoient les Néoménies & les Fêtes, & étoient chargés du Calendrier, 197
Proserpine, Fille de Saturne, ce que désigne ce nom, 56
Pourquoi on dit qu'elle mourut Vierge, *ib.*

Q.

Quinquatres, Fête Romaine, & son origine, 116 & *suiv.*

R.

Rhea, Femme de Saturne, 45
est la Terre cultivée, 46
son nom connu des Etrusques, *ib.*
ses noms, 47
ses sept Fils, *ib.*
ce qu'en dit Varron, 49
Rosh, nom du premier jour en Egypte, 115

S.

Sabeisme, Idolâtrie unique, 150
en quoi elle consiste, *ib.*
Origine de ce nom, 180

SADID, Fils de Saturne, son origine & allégorie qu'il renferme, 54
SADYK-THAMIM, de Moyse, Contemporain de Thot ou de Mercure, 144
SAISONS personifiées, 54
L'Hyver apellé Typhon, 71
Trois en Egypte, 104. 115
SAMSON, ses raports avec Hercule, 242
SANCHONIATON, son second Fragment ou Histoire de Cronus, 5
Traduction de ce Fragment, 95
Pourquoi étoit inintelligible, 13
Sa Patrie, 14
Explication de son nom, 15
De l'Autenticité de ce Fragment, ib.
de ses Commentateurs, 17
Ce Fragment est une allégorie, 19
mal rendu par Philon, 22
Ses raports avec Moyse, 24. 26. 30
N'est pas Athée, 64
SANGLIER d'Erymanthe & son explication, 208
SATURNE, même qu'Osiris & que Cronus, 2
Son Histoire relative à l'Agriculture, ib.
Preuves, 19. 38. 86
Fils du Ciel, 28
Vengeur de sa Mere, 36
Explications qu'on a données de son Histoire, 36
C'est une allégorie de l'Agriculture,
Explication de ses noms, 39
Invente deux Instrumens, & quels, 43. 44
En guerre avec son Pere, ib.
Ses Femmes, 45
Ses Enfans, 54
Ses Freres prétendus, 28. 57
Concubine d'Uranus qu'il enléve, 62
Ses Dieux, 63
Détrône Uranus & le mutile, 74
Vérité cachée sous cette allégorie, 77
États dont il dispose, 79
Peint par Thot, 80-82
L'antiquité le regarde comme l'Inventeur de l'Agriculture, 82
—— comme le Dieu du Tems, 84
—— comme le Roi de l'Age d'Or, 85
SEMAINE, les sept jours personifiés, 47
& ses sept nuits, 52
Septiéme jour observé chez les anciens Chinois, 48
Vendredi, jour du repos chez les anciens Arabes, ib.
Quatriéme jour, pourquoi consacré à Mercure, 138
SEPTEMBRE, nom de ce mois chez les Egyptiens & les Hébreux, 213
SERPENT à tête d'Epervier, & ce qu'il désigne, 91. 103
SIDON, apellée Fille de la Mer, 72
son étymologie, 71
SOLEIL, embléme de Dieu, 110
Ses heureux effets, 176
Ses divers noms & leur explication, 180
Ce que désigne sa Coupe, 181
Apellé *Hercule*, &c. 187
SYDYK *ou* le Juste, 64
Voyez *Sadik-Thamim*.

T.

TAGES, Divinité Etrusque, explication de son Histoire, 60
TAUREAU vaincu par Hercule, & ce qu'il désigne, 214
Objet dont le Taureau étoit le symbole, 221
TEMPLES, leur Antiquité, 295
d'Hercule à Cadix, 178
—— à Rome, 188. 245
—— à Thase, 177
TERRE, comment elle fut personifiée, 23. 27
Noms de la Terre inculte, 30
—— de la Terre cultivée, ib.
Voyez GHÉ.
THAM, ancien Roi, Thot lui dédie ses Livres, 105
THÉMIS, femme d'Iou, & son explication, 33. 34
THÉTA, pourquoi devint la Lettre de Mercure ou Thot, 120
Ses diverses formes, 121
THOT, voyez Mercure & Tables étymologiques.
TITANS, leur Empire Celtique, Romanesque, 102
TRÉPIED, désigne les Saisons, & pourquoi, 245

Tropiques, symboles de la vie & de la mort, 136
sont les Colonnes d'Hercule, 224
Tuer, expression allégorique, & sa signification, 52
Typhon est l'Hyver, 71

U.

Uranus ou le Ciel, Fils d'Elion, 23
Origine de ses noms, 24
Son Mariage avec la Terre, 27
Leurs Enfans selon Sanchoniaton, 28
——— selon les Crétois, 32
——— selon Apollodore, 34
——— selon les Atlantes, ib.
Idée qu'en donne Apollodore, ib.
Infidélités d'Uranus, 35
Attaqué par Saturne, 44
Détrôné & mutilé, 74
Allégorie renfermée dans cette Histoire, 77
Peint par Thot, 80

V.

Vaches de Geryon, [illegible]
Valens, même que Bal ou Bel, 102
Vénus, sa naissance & son triomphe, 78
Pourquoi apellée Aphrodite, ib.
Pourquoi née de la Mer, ib.
Pourquoi Déesse du mois d'Avril, 221
Victoire, nom du dernier jour de l'année, 115
Voile d'Hercule ou du Soleil, & son explication, 216

X.

X[illegible] & son Histoire, [illegible]

Fin de la Table des Matieres.

CORRECTIONS.

Pag. 29. lign. 13. Primitif, *lisez* Oriental.
P. 81. l. 20. *Saturne*; lisez *Mercure*.
P. 92. l. 16. Staphilé, *lisez* Staphylé.
P. 112. après la ligne 11. *lisez* S. 1. *le Caducée*.
P. 114. lig. pénult. Ce que signifie également ce mot, *lisez*, mot qui signifie également *matin*, dans, &c.
P. 116. n°. 2. *joua*, lisez, *joue*.
P. 150. l. 15. *on donna*, lisez, *ou donna*.
P. 197. lig. 8. parce, *ajoutez* que.
P. 244. *Not.* 3. lig. 1. *lisez* sur l'Eneïde IV. 169.
P. 251. l. 18. חר *lisez*, נור.
l. 22. חל, *lisez*, תל.

De l'Imprimerie de Valleyre l'aîné.

LL:COU
Vol. 1
501372518